

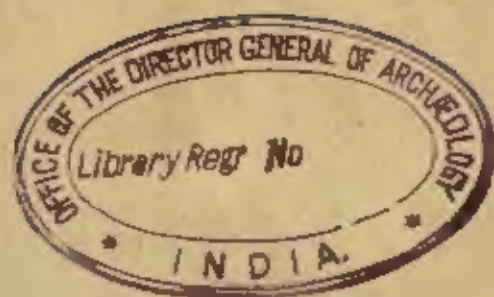
GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34197

CALL No. 705 / Syr.

D.G.A. 79



3497

Periodical
Syria - vol. 8

RAPPORT PRÉLIMINAIRE SUR LES FOUILLES TCHÉCOSLOVAQUES DU KULTÉPÉ

(1925)

PAR

34197

FRÉDÉRIC HROZNÝ (Prague)

La colline artificielle dite Kultépé (voir Pl. I, n° 1), située à peu près à 19 kilomètres au nord-est de Césarée, avait depuis longtemps attiré la vive attention des archéologues. Dès l'année 1880 on pouvait acheter dans le bazar de Césarée des tablettes cunéiformes qu'on appelait « tablettes cappadociennes » et qui provenaient, d'après les dires des antiquaires, ou du Kultépé ou du village Kara Euyouk, situé à côté du Kultépé. M. Ernest Chantre fit des fouilles pendant deux saisons (1893 et 1894) au Kultépé avec beaucoup de succès, mais sans trouver d'inscriptions cappadociennes. De même, en 1906, M. Hugo Winckler y a fouillé pendant huit jours, avec le même résultat. Les villageois de Kara Euyouk, qui ont tiré beaucoup de profit des fouilles clandestines faites par eux au Kultépé, n'avaient pas donné de renseignements précis à ces deux savants sur le gisement des tablettes.

Lorsque M. le Président de la République Tchécoslovaque, le Dr. T. G. Masaryk, M. le Ministre Beneš, le Ministère tchécoslovaque de l'Instruction publique, l'Académie tchèque des sciences et des arts et quelques autres mécènes, parmi lesquels MM. les docteurs Karlík et Heidler, eurent mis à ma disposition, en 1924, une somme suffisante pour entreprendre une campagne de fouilles, j'ai pris la décision d'essayer encore une fois de résoudre le problème du Kultépé. Pendant l'année 1924, j'ai pu seulement constater que les tablettes cappadociennes ne peuvent provenir que du Kultépé et de Kara Euyouk, situé à côté de ce tertre, et que l'assertion qu'elles proviennent d'un autre Kara Euyouk, situé à l'ouest de Césarée, dans la direction de Urgub, est fausse. J'ai pu aussi constater qu'il n'y a pas, dans les environs de Césarée ou de Kara Euyouk, une colline *Kala Tépe* d'où proviendraient nos textes, d'après l'éditeur des

SIRIA. — VIII.

1

705
 Syr

Ref 913.005
 Syr



Cuneiform Texts from Cappadocian Tablets, 1, p. 5. Mais à cause de quelques difficultés locales, je ne pus pas commencer les fouilles au Kultépé dans la même année.

En 1925, ayant obtenu du gouvernement de la République Turque une nouvelle autorisation pour faire les fouilles, je me suis rendu en juin à Césarée et à Kara Euyouk, nommé aussi Kara Ev. J'étais accompagné par M. l'architecte V. Petras. Nous nous sommes procuré les outils nécessaires à Constantinople. Nos fouilles, commencées le 21 juin 1925, ont duré, avec une seule interruption de six semaines, due à la moisson, jusqu'au 21 novembre de la même année. Pendant ce temps nous avons travaillé avec 70 à 150 ouvriers. Nos fouilles furent exécutées dans des conditions très défavorables. La malaria étant très répandue à Kara Euyouk, situé au milieu des marécages, nous avons été pris nous-mêmes par cette maladie.

Tandis que MM. Chantre et Winckler ont creusé particulièrement sur la périphérie du Kultépé (voir Pl. I, n° 2), notre attention a été attirée par un tertre qui s'élève au milieu de la colline principale. On pouvait supposer que ce tertre central contenait un édifice important de la ville antique, un palais ou un temple ou tous les deux. En attaquant ce tertre par trois tranchées, nous avons trouvé assez vite des murs énormes qui confirmaient notre supposition. Ces murs, qui avaient une épaisseur de 1 m. 50 à 2 m. 30, étaient d'un caractère tout à fait spécial, étant construits avec de grands blocs de pierre d'origine volcanique, particulièrement d'andésite, grossièrement taillés, mélangés avec des briques crues ou peut-être seulement peu cuites (voir Pl. I, n° 3). Sur la surface des blocs d'andésite nous avons souvent pu constater des traces de flammes; cette surface était tout à fait vitrifiée par endroits. Les briques elles-mêmes, parfois vitrifiées, prouvent que la vitrification n'a pas été causée par une action volcanique. L'opinion de M. Chantre (*Mission en Cappadoce*, p. 78) disant que la ville antique qui s'élevait sur l'emplacement du Kultépé, fut détruite par une éruption volcanique dont l'action se serait produite de bas en haut, est fautive à mon avis. M. Chantre dit aussi (*l. c.*) que l'état de bouleversement du sol doit être expliqué par le réveil de l'activité volcanique de la région, longtemps assoupie; voir aussi Winckler, *Die im Sommer 1906 in Kleinasien ausgeführten Ausgrabungen*, p. 27: « Es ist kaum möglich in dem aus reinen Erdmassen bestehenden Hügel bestimmte Schichten festzustellen. Es

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

Acc. No.

34197

Date.

10.6.58

Find No.

705-1345



1. La colline Kultépé.



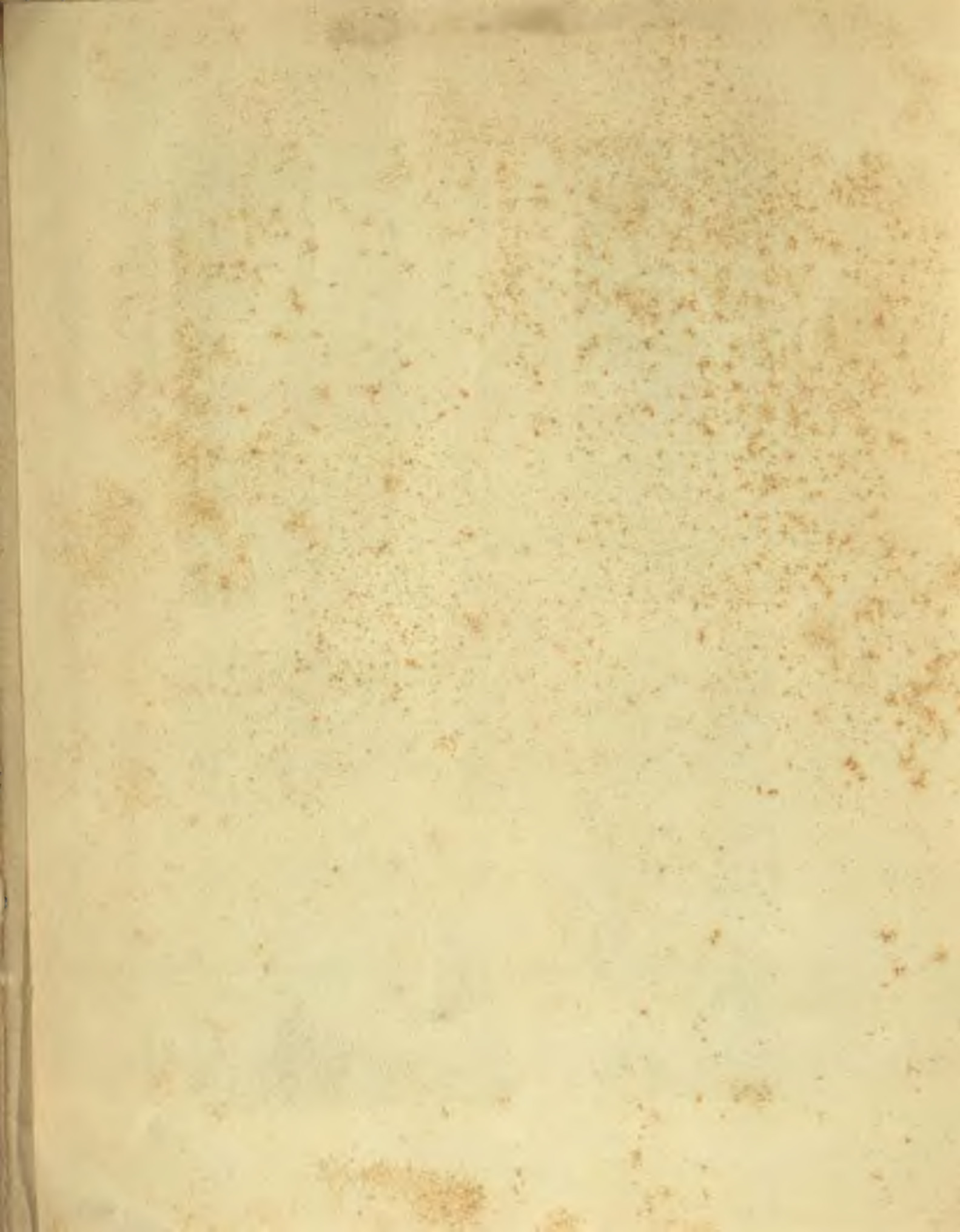
2. Les pentes de Kultépé.



3. Un mur du château hittite.



4. Temple hittite ?



RAPPORT SUR LES FOUILLES TCHÉCOSLOVAQUES DU KULTÉPÉ 3

ist alles durcheinander gesunken. » Nous avons, au contraire, pu constater qu'il y a dans le Kultépé des couches tout à fait distinctes ; outre cela tous les murs que nous y avons découverts ou vus étaient encore très solides et debout à leur place d'origine ; ils ne portaient aucune trace de bouleversement volcanique. Le Kultépé n'est pas un cratère, comme le croit M. Chantre (*l. c.* p. 72) ; c'est un tell tout à fait régulier ; les élévations sur ses bords ne sont naturellement que les remparts de la ville antique.

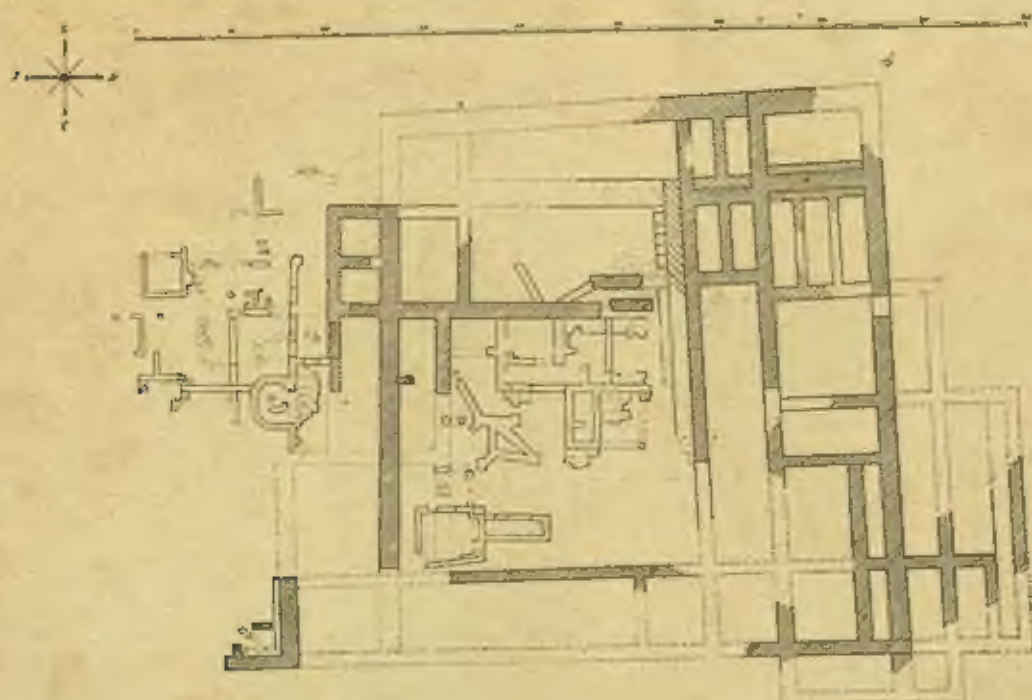


Fig. 1. — Les bâtiments centraux du Kultépé.

J'expliquerais les traces de flammes sur les murs, découverts par nous, par les effets d'un grand incendie qui, probablement, a complètement détruit la ville antique et particulièrement son édifice central. Si l'on trouve des scories isolées dans un milieu intact, il s'agit probablement de la lave, provenant peut-être du proche M^e Argée, et usitée comme matériel de construction. Le grand édifice, que nous avons déblayé, était orienté presque exactement d'après les quatre points cardinaux et contenait un grand nombre de chambres ; le portail se trouvait probablement au nord. Les chambres étaient groupées sur trois côtés autour d'une grande cour pavée ; dans cette cour nous avons

trouvé quelques restes de petites maisons de l'époque gréco-romaine dont la date est garantie par quelques fragments de statuettes en terre cuite. Nul doute que ces maisons ne proviennent d'une époque sensiblement postérieure à la cour elle-même. La partie du grand édifice décrite ci-dessus était bâtie sur une puissante terrasse d'une hauteur minima de 6 m., faite de briques, de pierres et de terre, et maintenue par des murs en pierres et en briques.

Les dimensions de l'édifice (voir le plan, fig. 1) étaient au moins de 62 m. (probablement beaucoup plus) de largeur sur 58 m. de profondeur (jusqu'au mur du fond de la cour inclusivement). Dressé sur la haute terrasse, ce grand édifice dominait la ville: c'était probablement le siège du gouverneur de la ville antique. Quant à la date, nous ne pouvons placer ce château, qui appartient sûrement à la période prégréco-romaine, qu'à l'époque hittite, dans le xv^e-xiii^e siècle avant J.-C. Ce château fort aurait été brûlé au xii^e siècle avant J.-C. par les peuples du Nord qui ont écrasé le royaume hittite.

Derrière la cour, l'édifice se prolonge vers le sud: avec cette continuation la profondeur de l'édifice était au moins de 85 m. Mais le caractère des murs change ici radicalement: ils sont bâtis seulement avec de grands blocs de pierres assez bien taillés, épais de 1 m. 30 à 2 m., sans emploi de briques. Le caractère de ces murs est plus élégant que dans la partie Nord de l'édifice (voir Pl. I, n° 4). De même la terrasse est différente: elle est faite seulement de terre noire, maintenue par quelques murs de briques à différents niveaux. On peut supposer peut-être que la destination de cette partie du grand édifice était différente de celle de l'autre partie, et qu'il s'agit d'un temple qu'il est naturel de rencontrer dans le voisinage du grand édifice. Mais une certitude sur ce point ne pourra être obtenue que par la continuation des fouilles.

Nous n'avons pu creuser dans la colline centrale de Kültépé que jusqu'à la profondeur de 3 à 5 m.; en deux endroits seulement nos tranchées étaient profondes à peu près de 8 m. Nous n'avons dégagé qu'une petite partie de l'édifice central de la ville antique. La raison en est que nous avons découvert plus tard, dans un autre lieu, des archives cappadociennes qui, naturellement, ont alors absorbé presque toute notre attention. Malgré l'importance évidente de cette construction hittite, nous n'avons trouvé à l'intérieur qu'assez peu d'objets de valeur. Cet édifice se trouve dans les couches tout à fait supérieures du Kültépé; en quelques endroits on voit même aujourd'hui des parties de ses murs



1. Relief de Kuliépe



2. Pithos d'époque gréco-romaine.



3. Emplacement où ont été trouvées les archives cappadociennes.



4. Fouilles de la mission Tchecoslovaque dans la prairie de Hadji Mehmed.

au-dessus de la surface du Kultepe. Il est tout à fait naturel que tout objet précieux de cet édifice ait été au cours de longs siècles et millénaires, brisé et ou nait disparu. Parmi les objets archéologiques, trouvés dans le château hittite, il faut particulièrement mentionner quelques fragments de reliefs et de sculptures, par exemple celui d'un très ancien relief représentant les pieds d'une personne avec des sandales à bout relevé, qui a été trouvé par nous comme pierre de construction dans un mur du château (voir Pl. II, n. 1) — en outre le fût d'un relief, représentant la partie basse d'un vêtement — un fragment d'une statue de cheval etc., une série de vases, entre autres deux très grands (Fig. 22 et 23 n. 84 de haut) et très bien conservés (voir Pl. II, n. 2), provenant probablement de l'époque gréco-romaine etc. — enfin des pierres à braver, des moethers, des poids, des fusaiodes, des couloirs etc., et probablement aussi un style en os.

Sur Kultepe même nous n'avons pas trouvé une seule tablette cuneiforme. La raison principale en doit être que nous n'avons pas pénétré dans des couches assez profondes. Par contre, pendant ce temps, en effectuant des recherches discrètes parmi les indigènes et aide par notre connaissance de la langue turque, nous avons réussi à trouver finalement la place, cherchée vainement jusqu'à présent par des missions européennes, d'où provenaient les tablettes cappadociennes, mis sur vente depuis longtemps par les indigènes. Même les antiquaires de Constantinople ont déclaré : « M. le professeur J. Lewy, de l'Université de Göttingen, qui nous a rendu visite plus tard sur le Kultepe, que je cherchais en vain des tablettes cuneiformes à Kara Hüyük et qu'on avait déjà pris le soin de ne pas me les laisser trouver. Ce sont deux tasartches, un de mes surveillants et un de mes collègues, qui m'ont appris, à ma grande surprise, pendant un voyage de Kara Hüyük à Caesarea, qu'on avait trouvé auparavant beaucoup d'objets, à quelques voitures pleines d'antiquités », pris sur le Kultepe, mais dans un champ à côté de cette colline. Auparavant je croyais que les tablettes cappadociennes provenaient surtout de la partie nord du Kultepe, où les villageois avaient le plus creusé. Une inspection du lieu désigné nous a montré que c'est une prairie 12 m. sur 12 m. située environ à 170 m. au nord-est du

¹ Déjà en 1924 j'avais entendu dire vaguement qu'on trouvait aussi des antiquités dans un champ aux environs du Kultepé, mais je croyais que ces antiquités y étaient transpor-

tées avec la terre et la roche du Kultepe que les villageois n'avaient pour l'amélioration de leurs champs.

Kultepe, la surface de cette prairie abandonnée était percée de beaucoup de trous, provenant des fouilles clandestines des villageois. Cette première inspection nous a fait également remarquer que non seulement cette prairie, mais aussi tous les champs voisins sont un peu surélevés (1 m. 30 à 2 m.) sur la plaine (voir Pl. II, n° 3 et le plan, fig. 2).

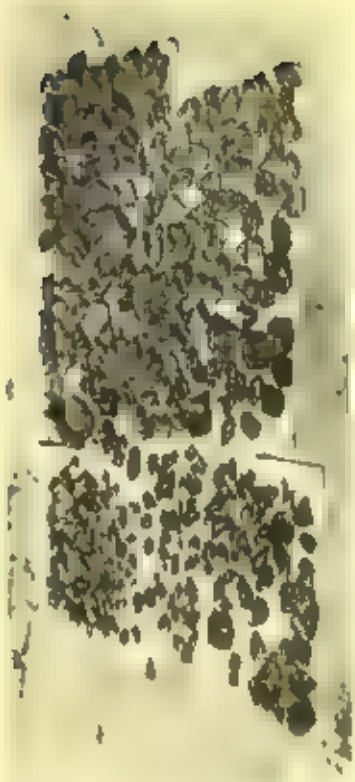
Lorsque le gouvernement de la République Turque m'eut accordé avec beaucoup de bienveillance, l'autorisation de faire aussi des fouilles dans cette prairie et les champs voisins, j'ai fait exproprier la prairie qui appartenait aux heritiers d'un homme du nom de Hadji Mehmed. On m'a donné alors beaucoup de détails sur les fouilles précédentes faites par les villageois dans cette prairie. Non seulement Hadji Mehmed, mais aussi les habitants de Kara Euvouk, de Salyr, de Gücümeli et de Moundjoussan avaient creusé là; la concurrence avait conduit quelquefois les nombreux fouilleurs à de vraies batailles. C'est pourquoi la gendarmerie avait ensuite défendu de pratiquer des fouilles à cet endroit, ce qui n'empêcha d'ailleurs pas un commandant de gendarmerie de Casaca, assisté de quelques gendarmes, de creuser pour son propre compte.

Le 20 septembre 1925, nos pioches et pelles commencèrent leur travail dans la prairie de Hadji Mehmed et, dès les premiers jours de nos fouilles, quelques tablettes dispersées furent trouvées par nous (voir Pl. II, n° 4). Les villageois nous ont dit qu'ils n'ont jamais trouvé de murs en cet endroit, mais cette assertion était fautive, ainsi que nos fouilles l'ont bientôt montré. Nous avons trouvé assez vite de bons murs, bâtis en briques crues, bien faites (voir Pl. III, n° 1); leur caractère parlait eloquant en nous, à première vue, l'idée qu'il s'agissait là d'un travail assyro-babylonien, ce qui était d'ailleurs en accord avec la découverte des tablettes cappadociennes à même l'emplacement. Le septième jour de ces fouilles, le 26 septembre, près des murs en briques, dans des chambres quelquefois pavées avec de grandes pierres plates, nous avons commencé à trouver des tablettes en masse, de véritables nids de tablettes, à une profondeur de 2 m. 30 à 2 m. 60 sous la surface. La place des trouvailles des tablettes cappadociennes était finalement déterminée.

Dans la partie Nord de notre prairie, nous avons découvert des murs pour la plupart en briques, et nous avons aussi pu constater que, presque partout où il y avait des murs en briques, il y avait des tablettes. Les tablettes manquaient malgré la présence des murs en briques, la probabilité était très grande qu'elles avaient



1 Un mur en briques appartenant à l'édifice
des arches cappadoziennes



Arches cappadoziennes



4 Grand vase avant contenu les tablettes d'écriture



5 Une tablette cappadozienne



6 Une tablette cappadozienne

RAPPORT SUR LES FOUILLES TCHÉCOSLOVAQUES DE KULTEPE 7

été enlevées par les villageois. Des tablettes dans les chambres aux murs de pierres étaient semblables aux exceptions. Dans la partie Sud de notre prairie où il n'y a que des murs de pierres, les tablettes étaient très rares, il s'agissait peut-être en ce cas de tablettes amenées d'un autre lieu. Les tablettes étaient groupées par tas de 10, 20-80 jusqu'à environ 250 (voir Pl. III, n° 2: les archives de Imblum). Elles étaient régulièrement dispersées dans la terre, mais presque toujours il y avait, à côté, les fragments de grands vases dans lesquels elles

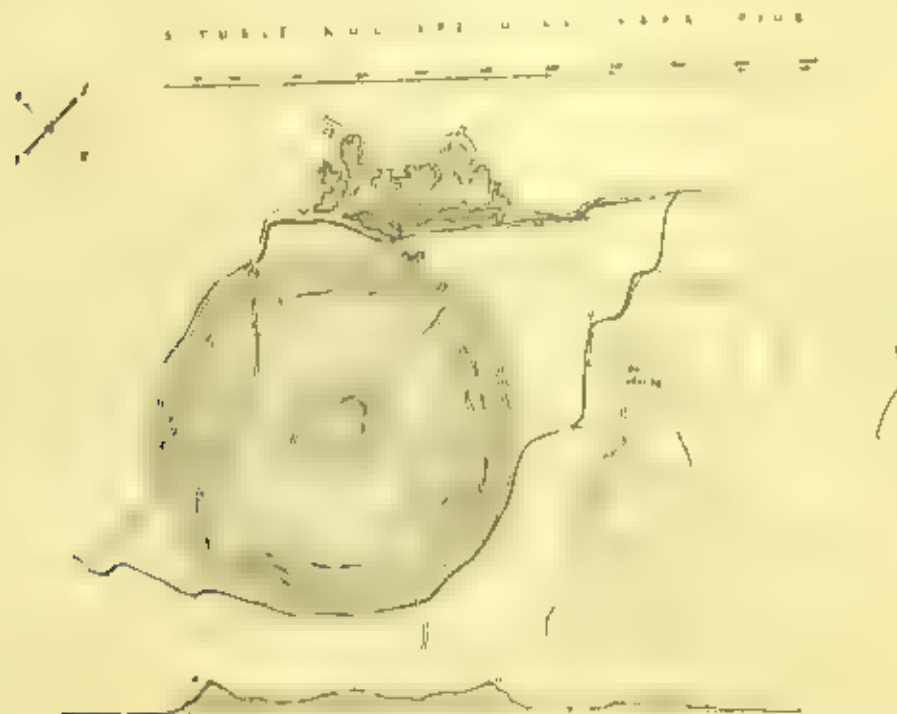


Fig. 2. Kültepe 7: Kara Hüyük. 1. Les champs, les archives.

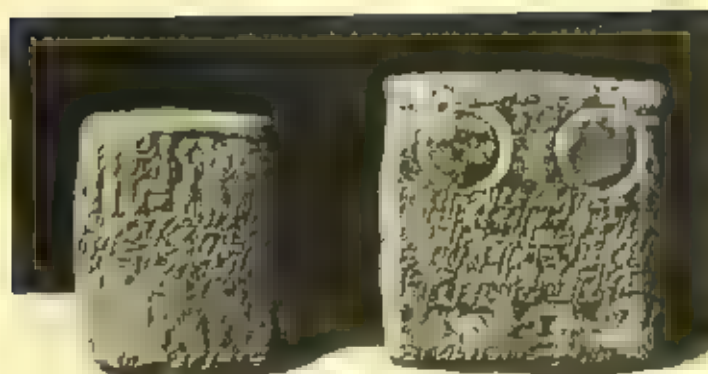
avaient été placées à l'origine. Une fois nous avons trouvé quelques tablettes encore à l'intérieur d'un grand vase (voir Pl. III, n° 3). Une autre fois les tablettes étaient originellement, probablement, conservées dans des cassettes de terre cuite dont nous avons aussi trouvé les fragments. Une de ces cassettes est presque complète. Elle a la forme d'une poissinière: à côté de l'ouverture est un relief, représentant un animal, peut-être, qui cherche peut-être à jeter un coup d'œil sur le contenu de la cassette (voir Pl. III, n° 4).

En tout nous avons recueilli à peu près 1 000 tablettes et fragments se ratta-

choient étroitement aux tablettes cappado-ciennes déjà connues. Toutes ces inscriptions cuneiformes sont écrites dans la plus ancienne forme de la langue assyrienne, et sont à peu près de l'an 2100 avant J.-C. Ce sont les archives de grands commerçants assyriens, appadociens qui faisaient le commerce entre l'Asie Mineure et l'Assyrie, leurs correspondances, livres de commerce, contrats, décisions des tribunaux, bulles d'envoi, etc. (voir par ex. Pl. III, n° 3). Une assez grande partie de ces tablettes d'argile se trouvent enfermées dans des enveloppes également d'argile (voir Pl. IV, n° 1). D'une part, ce sont des lettres, en ce cas l'enveloppe contient l'adresse du destinataire et l'empreinte du sceau de l'expéditeur. D'autre part, ce sont des contrats, l'enveloppe contient alors un résumé du contrat et les empreintes des sceaux des contractants, des témoins, etc. Quelquefois dans cette enveloppe d'argile et d'aux tablettes, une grande tablette principale et une tablette additionnelle plus petite. Ces archives contiennent non seulement des lettres reçues par une maison de commerce, mais — d'après les principes des archives modernes — également les copies des lettres envoyées par elle.

Les tablettes, trouvées dans une chambre, concernaient, en grande partie, les affaires d'une personne dont elles représentent probablement les archives. Ainsi nous avons trouvé, dans deux chambres, des inscriptions traitant des affaires d'un *Indilum* et de son père *Su-Lahian*; dans une autre chambre, des inscriptions traitant des affaires d'un *La* — dans un autre lieu, les inscriptions d'un *Su-Anio* — dans une autre chambre, les inscriptions d'un *Lakapum* — dans un autre champ, voir plus bas — et dans un enclos où les villageois avaient auparavant beaucoup creusé, quelques inscriptions concernant les affaires d'un *Pösu-kin*. Par contre, une grande partie des inscriptions des mêmes chambres nomment d'autres personnes. Il n'est pas impossible que ces autres personnes appartiennent d'une manière quelconque, comme associés, employés, clients, etc., à la sphère d'intérêt de la personne principale (*Indilum*, etc.). Ces personnes principales, comme *Indilum*, *Pösu-kin*, etc., jouent aussi le même rôle important dans les inscriptions cappado-ciennes jusqu'à présent publiées (voir par ex. *Cuneiform Texts from Cappadocian Tablets in the Brit. Museum*; *Contenau, Tablettes cappado-ciennes*, etc.), ce qui prouve que toutes ces inscriptions proviennent du même lieu et ont été extraites des mêmes archives.

Comme les murs de nos archives ont été souvent très endommagés par les



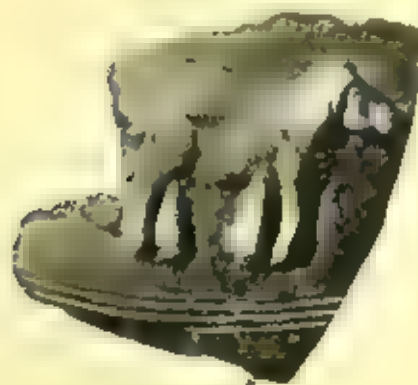
1. Tablettes dans leur enveloppe



2. Vases Cappadociens



3. Autre vase



4. Vase à relief.



5. Vases Cappadociens

RAPPORT SUR LES FOUILLES TCHECOSLOVAQUES DU KULTÉPÉ 9

fouilles clandestines des villageois, le nombre d'édifices auxquels les chambres des archives appartiennent, reste incertain, il peut y avoir eu deux ou trois édifices (voir le plan fig. 3). En tout cas, toutes ces chambres sont ou voisines ou très proches. Partout dans la prairie de Hadj Mehmed, nous avons trouvé aussi des vases et d'autres vestiges d'habitations, des poids, des fusaioles, des couteaux, des pointes de flèches, etc. Nous avons fait aussi, en dédommageant leurs propriétaires, des sondages dans quatre champs voisins et dans deux



FIG. 3. — Les bâtiments où les archives cappadoциennes ont été trouvées.

champs, situés un peu plus loin au sud-est de la prairie. Partout nous avons trouvé des vestiges de la culture cappadoциenne du III^e millénaire avant J.-C. ; mais là les tablettes étaient très rares : une ou deux, parfois aucune. Seulement dans le champ d'un Mehmed aga, de Cesarea, immédiatement au nord-ouest de la prairie de Hadj Mehmed, la chance nous a souri de nouveau : là nous avons trouvé le nid des tablettes de Lakipum, à peu près 80 textes (voir plus haut). Les archives de Lakipum se rattachent ainsi immédiatement, quant à leur place, aux archives de Pušukin et de Imtilum : on mentionnera ici par exemple la lettre de Šalun-alum, adressée à Lakipum, Il-alum et Pūsu-

kaneš, tout d'abord. *Tablettes cappadociennes*, n° 11 : une lettre trouvée par nous est adressée à Sabu-šum-Lakipum-Hu- et Pušū-kin, la lettre de Sabu-šum adressée à Lakip et Pušū-kin. *Uniform texts*, etc. II-3 a, la lettre *U. 1* dont les expéditeurs sont entre autres Inlilum et Pušū-kin, etc. Il y a aussi parmi les inscriptions du groupe le Lakipouh, beaucoup d'inscriptions qui ne nomment pas Lakipum et traitent peut-être des affaires de ses gens. Malheureusement, nous n'avons pas pu débiter tout le champ de Mehmed aga. Les murs des archives continuent aussi dans les parties le ce champ non encore creusées il est très probable qu'en continuant les fouilles on découvrirait encore des tablettes. De même entre la prairie de Hadji Mehmed et le champ de Mehmed aga, il reste une zone étroite que nous n'avons pas pu explorer et qui contient peut-être des tablettes. Le champ de Mehmed aga n'a pas été fouillé par les villageois ; seul, le commandant de la gendarmerie (voir plus haut) y a — très peu — creusé.

Nous savons par une inscription (*Contenu, Tablettes cappadociennes*, n° 11), que Lakipum et Pušū-kin faisaient du commerce et sans doute aussi demeuraient à Kaneš. Si nous avons maintenant trouvé les archives de Lakipum et de Pušū-kin à Kultepe-Karabıyık, nous pouvons en conclure que le Kultepe représente les ruines de Kaneš. Voir aussi l'inscription, *l. c.* 79, d'après laquelle la famille de Pušū-kin demeure à Kaneš ; voir les inscriptions d'après lesquelles l'argent prêté est à payer à Kaneš ; voir de même une inscription de nos fouilles où deux témoins — qui sont probablement fils de Pušū-kin attestent que le marchand Humeli a apporté des quantités de moutons à Kaneš, etc. La ville de Kaneš était, dans la première moitié du III^e millénaire avant J.-C., une ville royale ; dans la deuxième moitié du même millénaire, le centre des Assyriens en Cappadoce où ils ont pénétré peut-être à la même époque qu'en Assyrie ; de même, dans les temps helléniques, au II^e millénaire avant J.-C., Kaneš jouait un rôle important. Ceci est en accord avec le fait que le Kultépé, y compris le quartier nouvellement découvert par nous (en tout 560 m. x 850 m. : le deuxième chiffre est minimum, car nous ne savons pas exactement l'étendue du quartier nouveau vers le nord-est), appartient aux plus grands tells de l'Asie Mineure et représente par conséquent une très importante ville antique. De même la ville de Purushattum est souvent nommée dans nos inscriptions, peut-elle être localisée à Césarée-Eski-şehir ?

RAPPORT SUR LES FOUILLES EGÉCOLOGIQUES DE KULTÉPÉ 11

Nos inscriptions nous ont souvent fait connaître le *kārum kānes*. À mon avis cette expression signifie simplement « le bazar kānes » *kāna* a le sens de « digue, jetée, quai de commerce, bazar » *kāna kānā* *ti ti ti ti* signifie « le bazar kānes, le petit et le grand », l'assemblée des marchands de kānes qui fonctionnait aussi comme tribunal, particulièrement dans les affaires commerciales. Le *bit kārum* est à mon avis « la maison du bazar » le bureau de l'administration du bazar, ou la chambre de commerce qui peut aussi elle-même faire des transactions commerciales. Il y avait aussi les *kārum* « bazars » dans d'autres villes mentionnées par nos inscriptions, à Purnashattum, à Vahsušana, à Zalpa, etc. Très étroite est la liaison de tous ces *kārum* « bazars » avec le *kārum* de Kanes d'une part, et d'autre part avec Assur, la capitale de l'Assyrie. Ce fait prouve que les Assyriens régnaient en Cappadoce et dans les contrées voisines.

Les archives cappadociennes trouvées par nous, représentent probablement les archives d'une grande société commerciale assyro-cappadoicienne qui faisait, vers 2100 avant J.-C., un commerce de grand style dans la Cappadoce, dans les régions du Taurus et de l'Anti-Taurus, dans l'Arménie et l'Assyrie, et dont les membres principaux semblent être Inlilum, Pūšu-kin, Laki-pum, Inā et Šu-Anum. On peut à peine supposer qu'il s'agit dans notre cas d'une partie des archives du Bit karum quoique, à l'après-coup, on ne peut le trouver par nous, Inā appartienne, lui et un scribe, au Bit karum. Mais on serait obligé de considérer nos archives comme une partie des archives du Bit karum et d'autres nombreuses personnes dont les affaires sont traitées dans nos inscriptions — sans une connexion évidente avec une des personnes principales — ne sont pas des gens de ceux-ci. La solution de ce problème ne pourra être obtenue que par la continuation des fouilles au Kultépé et dans ses environs.

Oltre les tablettes, les vases cappadociens, trouvés par nous, méritent aussi d'être mentionnés (voir par ex. Pl. IV, n° 2-3). Ils sont quelquefois d'une élégance et d'une originale très remarquables : dans l'art de la céramique les Assyro-Cappadociens étaient devenus des maîtres.

Un des problèmes de Kultépé est résolu. La place des fouilles et la destination des villages est trouvée, mais les fouilles au Kultépé et dans ses environs ne sont pas finies ; dans l'intérêt de la science il faudra les reprendre plus tard avec des moyens plus importants que ceux dont nous disposons. Il faut achever les fouilles sur le champ de Mehmed aga ou l'on trouvera probablement encore

des tablettes, il faut faire des sondages suffisants sur tous les champs des environs pour déterminer l'étendue du quartier nouveau, et constater s'il y a là d'autres archives cuneiformes. Si nous avons trouvé nos archives, non sur le Kultepe, mais dans les champs des environs, dans un quartier secondaire de la ville antique, en dehors des remparts, il est très probable qu'on trouvera aussi un jour des archives au Kultepe, dans l'intérieur de la ville même. Il faut chercher le Bit kârum, ou au moins les archives des autres grandes maisons commerciales, il faut chercher le temple du dieu Ašur avec sa bibliothèque et peut-être le palais administratif de l'époque cappadocienne. Il faut fouiller complètement la colline centrale du Kultepe avec les édifices de l'époque hittite, il n'est pas impossible que les édifices centraux de l'époque cappadocienne se trouvent à la même place sous les bâtiments hittites ⁽¹⁾. En tout cas la ville de Kanes, remontant à 5000 ans, était si grande et si importante et avait, dans le troisième millénaire avant J.-C., une telle influence sur les destinées de l'Asie Mineure qu'on ne peut pas douter que des fouilles systématiques, en ce lieu, n'apportent à la science les résultats les plus précieux. En regard à la grandeur du Kultepe et du quartier nouveau de la ville antique, des moyens considérables seront nécessaires pour remplir ce programme. Il faut espérer qu'un Mécène les mettra à la disposition de la science.

Maintenant, qu'il me soit permis de remercier bien vivement S. E. M. le ministre Hamdoullah Soublu Bey, M. Moubarek Bey, le directeur général des musées turcs, et M. Hahl Bey, directeur général des musées de Constantinople, de toute l'aide qui m'a été accordée pendant les fouilles au Kultepé.

FRÉDÉRIC HROZŃ.

(1) D'après les informations des villageois on n'a trouvé que rarement des tablettes au Kultepé même. Seul un homme m'a raconté qu'une fois — il y a longtemps — on avait trouvé au Kultepé un assez grand lot de tablettes. Il m'a montré cette place, mais c'était dans les derniers jours de mon séjour à Kara Eyyouk, de

sorte que je ne pouvais plus y faire quelques sondages. Si cette information est exacte, on pourrait supposer que les premières tablettes cappadociennes, publiées par exemple par Golenischeff, où il y a des noms un peu différents de ceux des autres tablettes, proviennent de cet endroit.

LES RUINES D'EL-MISHRIFÉ

AU NORD-EST DE HOMS (EMÈSE)

PAR

LE COMTE DU MESNIL DU BUISSON

(2^e Article)

IX. — DESCRIPTION DES TOMBEAUX DE MISHRIFÉ

La chambre sépulcrale, dont on verra les dimensions par le plan et les coupes (pl. V-VI), a sa porte tournée vers le Nord. L'entrée (fig. 43) est ouverte actuellement dans le glacis de calcaire de la butte de l'Eglise, au-dessous du mur qui, on l'a vu, couronne la crete rocheuse. Lorsque le massif de briques enveloppant complètement le rocher central, l'entrée devait être ménagée par le haut, la porte s'ouvrait alors sur un puits rectangulaire dont le fond subsiste seul et qui sert, en quelque sorte, d'antichambre au tombeau. L'orientation des côtés du puits et celle de la porte sont différentes de celle du glacis que les constructeurs du tombeau ignoraient probablement puisqu'il était recouvert. Ceux-ci ne parais-

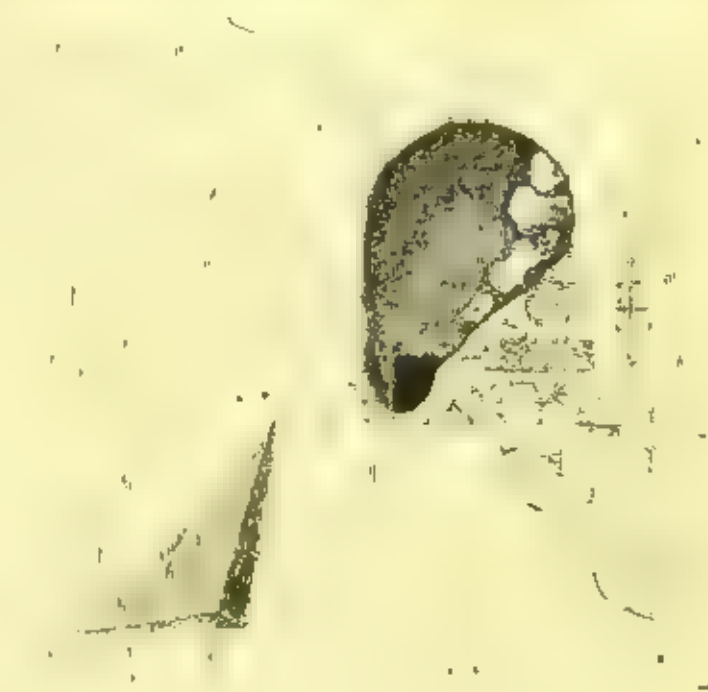


FIG. 43. — Élévation de l'entrée du tombeau I.

sont avoir eu d'autre but que d'offrir le rocher pour y creuser la chambre sépulcrale.

Un peu au-dessous de l'entrée et à l'Est, on remarque dans le rocher une encoche en angle dièdre dont les côtés sont à peu près parallèles aux côtés du puits (pl. V, fig. 43). Une roche brute trop grosse pour pénétrer dans le tombeau, y a été roulée dans l'entrée sans procurer une fermeture hermétique. On avait accumulé ensuite dans le puits des pierres du même genre, de dimensions moindres.



FIG. 44. — Graffito sur le pied droit de l'entrée du tombeau 1.

Le tombeau avait été roulé dans l'entrée sans procurer une fermeture hermétique. On avait accumulé ensuite dans le puits des pierres du même genre, de dimensions moindres.

Trois marches conduisent dans la chambre sépulcrale. On remarque, à droite, quelques lignes en graffiti sur le pied droit de la porte (fig. 44). Le plan du tombeau montre un certain souci de l'ordonnance et de la symétrie : il semble que l'ouvrier ait d'abord eu l'intention de creuser de chaque côté deux niches comme celles que l'on voit à droite, qu'il ait ensuite abandonné ce plan pour agrandir du côté de l'Est. On remarquera aussi les nervures qui garnissent les angles. L'outil qui a servi à creuser le tombeau a laissé sur les parois sa marque. Il ressemble à celle que fait une pioche usagée du côté plat.

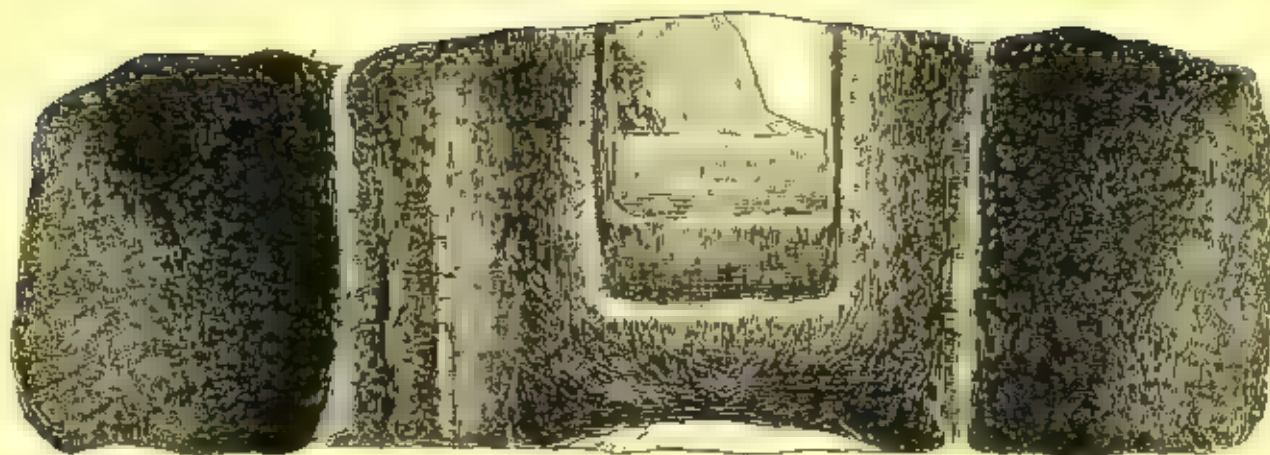
Le tombeau a été trouvé inviolé. Sur le sol, les débris humains formaient une couche presque uniforme, sur laquelle on remarquait les fragments d'une sorte de revêtements crayeux de couleur grise, en plaques d'un demi-centimètre d'épaisseur qui pouvaient s'être détachées de la voûte. Les vases, disposés sans ordre apparent et souvent renversés et parfois cassés de très ancienne date. Il y avait la part entière d'un cubitain de mètre cube de terre qui avait enseveli un assez grand nombre de vases (pl. VII, 2).

Les ossements dans ce tombeau et dans les autres sont à l'état de poussière et de fragments très faibles de couleur noir ou brun foncé, et il faut sans doute attribuer au mode d'embaumement des corps. M. de Viry a fait le recensement de tous les débris d'ossement pouvant encore être identifiés (annexe I); c'est là l'exception. Par contre, la couche brune des petits débris, on l'a vu, couvre le sol : « leur couche, si l'on excepte la région de l'entrée sur un rayon de 1 m. 10 depuis la porte », ne dépasse pas 0 m. 04 ou 0 m. 05 d'épaisseur; en géné-

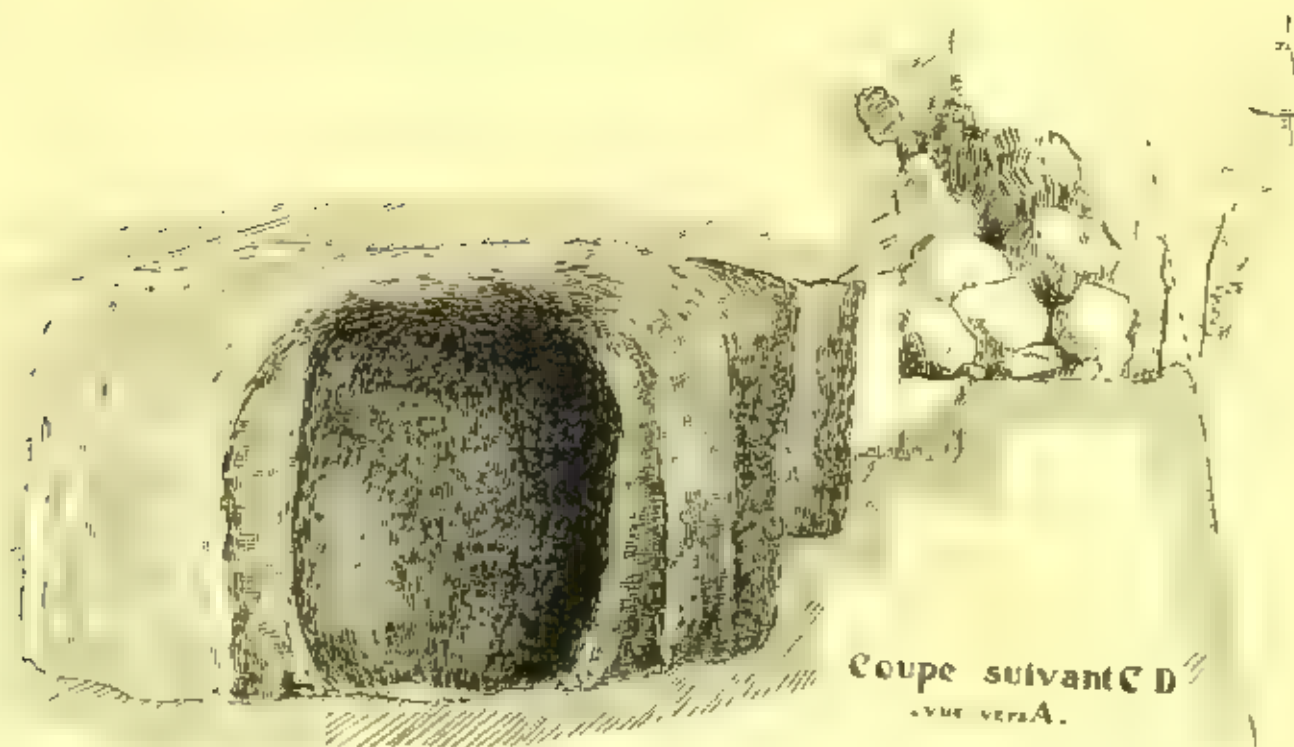
(1) Partiellement envahie par la terre qui a pénétré par l'entrée.



Plan du l'oubeur, en la façade de l'église



Coupe suivant A B vue vers C



Coupe suivant C D
vue vers A.

Coupes du tombeau 1, suivant les axes du plan précédent (cf. A)

ral et surtout vers le fond, elle est inférieure à 0 m. 0,1. À noter dans ces ossements la plus grande variété de conservations, surtout vers l'entrée : on trouve parfois des superpositions d'os, qui supposent nécessairement des inhumations successives au même endroit (22). Il faut mentionner aussi le mélange extraordinaire des ossements de toutes les parties du corps et la présence de vertèbres minuscules

dont je ne saurais dire avec certitude qu'elles appartenaient à de jeunes enfants ou à des animaux.

Ces observations de M. de Virey sont singulièrement illustrées par son relevé (pl. VII, 1). Celui-ci nous montre que 16 corps d'adultes et 5 corps d'enfants (ou d'animaux) ont au minimum été déposés sur le rocher qui constitue le fond du tombeau ; mais la poussière d'ossements forme une telle masse que ces nombres pourraient fort bien être, sans crainte d'erreur, multipliés par 2, peut-être par 3. Les lances indiquent certainement des hommes, les perles et les ornements, probablement des femmes.

La plupart des corps paraissent posés parallèlement aux marches de l'entrée, la tête le plus souvent à gauche en entrant ; mais plusieurs sont placées aussi dans un sens différent ; par exemple dans la niche de gauche, ou près de la lance du fond du tombeau, ou dans le coin Nord.

Ces observations faites sur les ossements expliquent quelques particularités du mobilier, le nombre extraordinaire de pièces de ce genre correspondant, sans doute, à un nombre considérable de corps. Une certaine variété dans le style des objets trouvés ensemble est explicable par un échelonnement de leur facture dans le temps correspondant à la période, peut-être un siècle, pendant laquelle le tombeau a été utilisé. Enfin le désordre des vases (pl. VII, 2, fig. 4)



FIG. 45. — Le petit vase et groupe de vases en place au centre du sarcophage I.

s'explique par les inhumations successives; lorsqu'on apportait un corps nouveau avec son mobilier funéraire, on repoussait les vases anciennement déposés; on en fit même une sorte de dépôt sur les côtés de la porte.



Fig. 46. — Vase n° 85
cuite en rouge et en noir.

On jugera par nos listes, nos photographies et nos dessins, de tous les détails du mobilier funéraire (annexe II).

Les types que nous avons fixés (fig. 70) ne constituent pas des catégories absolument définies⁽¹⁾; on rencontre des formes intermédiaires que nous avons dû classer un peu arbitrairement.

Les buires du type A', cependant, ont des caractères constants et très artistiques qui forcent à les

attribuer à un même atelier, peut-être à un même artiste (pl. VIII, fig. 47).

La belle bûire orange à décor noir, n° 1, trouvée avec un col brisé, est peut-être de ce type (fig. 49, pl. XI, 2); sa teinte chaude est celle de la pâte elle-même. Sur cette bûire le potier paraît avoir voulu tracer le signe dit de Taut (fig. 50); sur le vase n° 44 ce signe est certain (fig. 51). La série du type B' n'est pas moins caractérisée (pl. VIII, 2 et XII, 1, fig. 48); ces vases reposent sur un bourrelet en forme d'anneau tandis que les buires et les autres vases ont tous un fond plat ou légèrement bombé, ce qui compromet souvent leur équilibre. Du type B', nous possédons des exemplaires de taille différente, mais surtout de couleurs variées: jaune (9), blanc gris (84), rose (47) et noir (80). Ce dernier échantillon de terre noire (fig. 48) a été poli par le frottement d'un corps dur, ce qui l'apparente à des vases trouvés à Cadoch par M. Maurice Pozard. Plusieurs grands

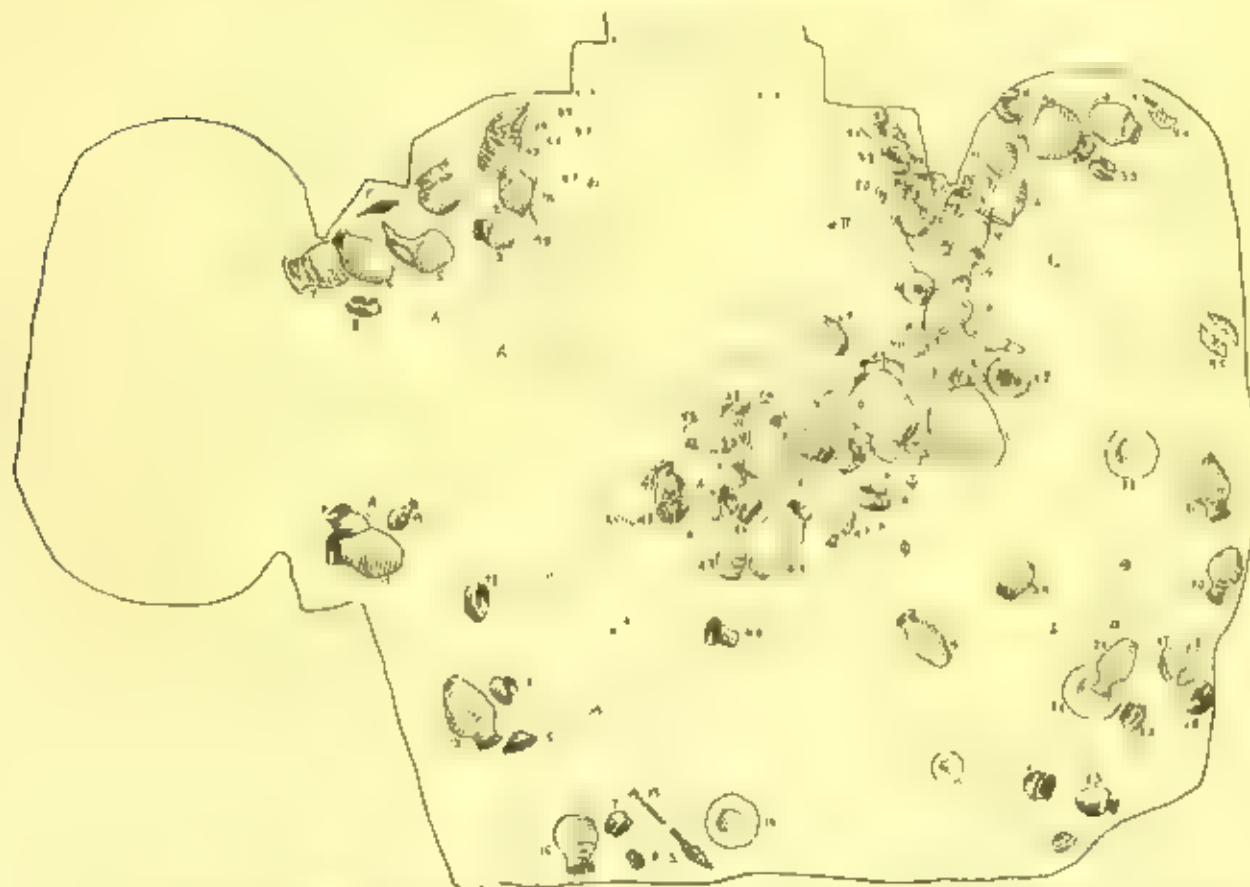


Fig. 47. — Le type A' (n° 5, 61, 82, 84).

⁽¹⁾ Du moins de A à F. Les types G et H sont représentés par des objets uniques.



1. Position des ossements identifiés, les caractères grecs renvoient à l'Annexe I



2. Disposition du mobilier funéraire, les lettres et les chiffres renvoient à l'Annexe I, A = perles



1 Les numéros 31, 18, 84, 5, 80, 82, 28, 12, 85, 84, cruche
de la coupole de Loth et deux pierres taillées



2 Les numéros 42, 61, 70, 2, 32, 86, 70, 38, 82, 5, 84 et 61

Céramique funéraire de Mischifé surtout des types A¹, A² et B
et Anapse II



1 Les numéros 18, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

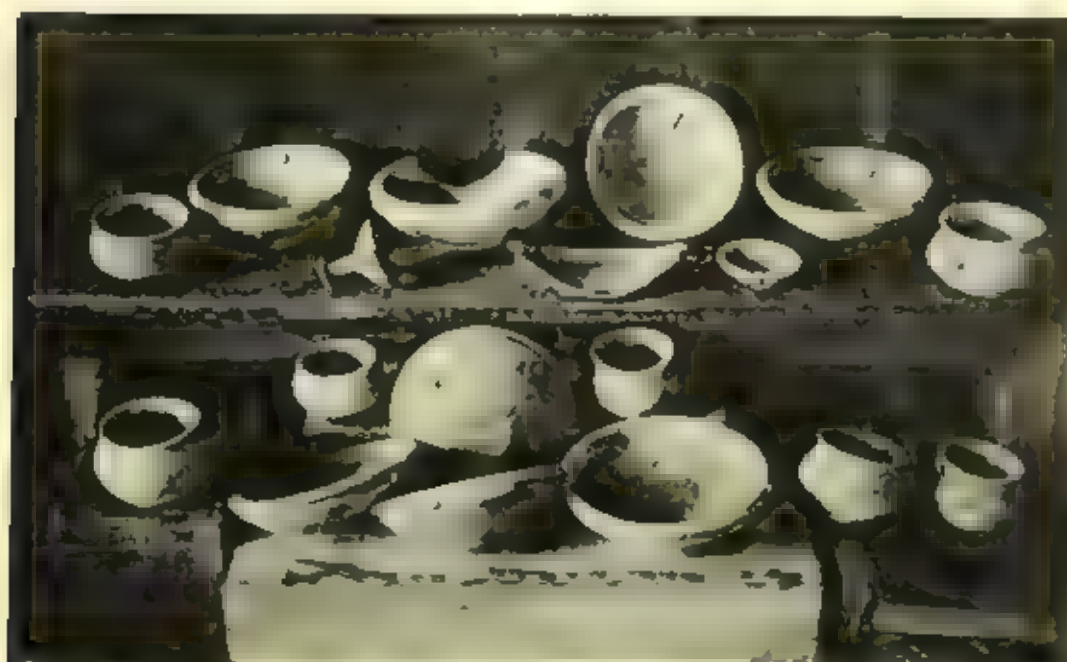


2 Les numéros 11, 66, 12, 65, 14, 76, 71, 70, 73, 63, 68

Céramique funéraire de Mishrifé surtout des types B 1) et C 2), la plupart percée d'un trou au fond



1. Les numéros 77, 14, 2, 13, 10, 17, 79, 38, 81, 66, 84, 20,
et renverse 20 et 17.



2. Les numéros 51, 72, 88, 20, 95, 71, 80, 73, 8, 63, 19, 37,
40, 21, 55, 47, 21 et 3.

Céramique funéraire de Mishtefe surtout des types D, E et F.



1 La plus grande bierre n. VI, du tombeau I



2 La bierre orange du Louvre (état actuel), n. 3

Ceramique funéraire de Mishrifé

vases sont percés d'un trou au fond. Cette disposition doit avoir pour objet de décourager les voleurs, qui n'auraient pu utiliser ces vases. On remarquera encore la pièce de céramique n° 42 formant une minuscule cheminée (fig. 31, pl. VIII et XII, 3). L'intérieur est noirci par la fumée et quelques débris de charbon avaient subsisté à l'intérieur. Nous pensons que c'est un brûle-parfums; le haut et le bas sont brisés.

Le petit couvercle en frite n° 93 (pl. VII, 3), est intéressant par le trou central enfoncé



FIG. 48. — Vase de terre cuite, type B, au tour de la grande roue.



FIG. 49. — Huile rouge orangé (n° 1), au tour de la grande roue.

d'un bourrelet formant bouton. Ce trou servait sans doute à faire passer une spatule. Le n° 88, en forme de coupe à pied (pl. VIII, 4) me paraît être aussi un couvercle.

Les décors sont composés de lignes concentriques tracées à la pointe sur le tour ou de dessins géométriques peints en noir, violacé, brun, rouge. On remarque des cercles radiaux à l'intérieur, des losanges garnis d'un treillis en diagonale, des lignes rayonnant autour du goulot, des zigzags horizontaux; ces motifs sont rangés entre des lignes circulaires peintes formant des registres. Le bec est parfois encadré d'une ligne terminée par un enroulement sur les cotés (fig. 46, 47 et 49).

Toute cette céramique parait dater du milieu du II^e millénaire avant notre ère. Le R. P. Vincent, au vu de nos photographies (pl VIII-V), a eu l'impression

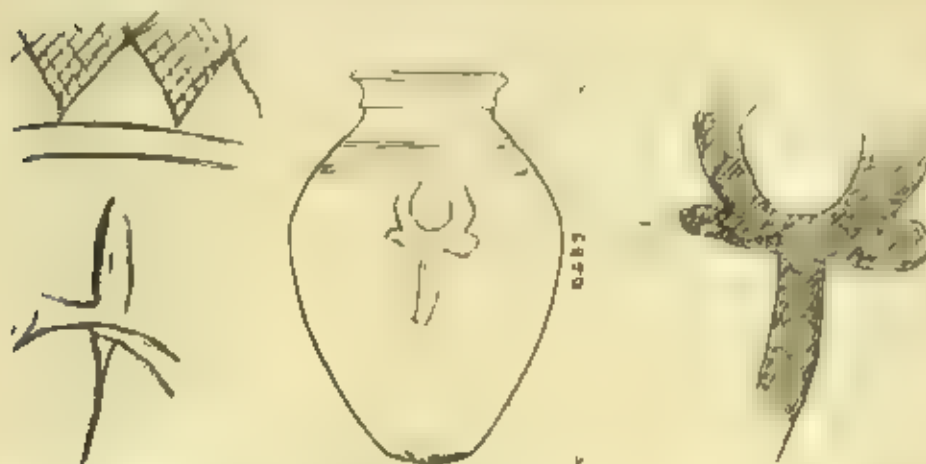


Fig. 50 — Sig. n° 100. — Fig. 51 — Vase n° 10. Travail grossier, quelques lignes à la pipe, avec un signe placé en l'air sur ce vase (voir grand air rond). — Fig. 52 — Sig. n° 100. —

que quelques types de vases, en particulier ceux de la cruche n° 1, et du vase de la coupole de Loth, sont de bonnes derivations de vases familiers dans

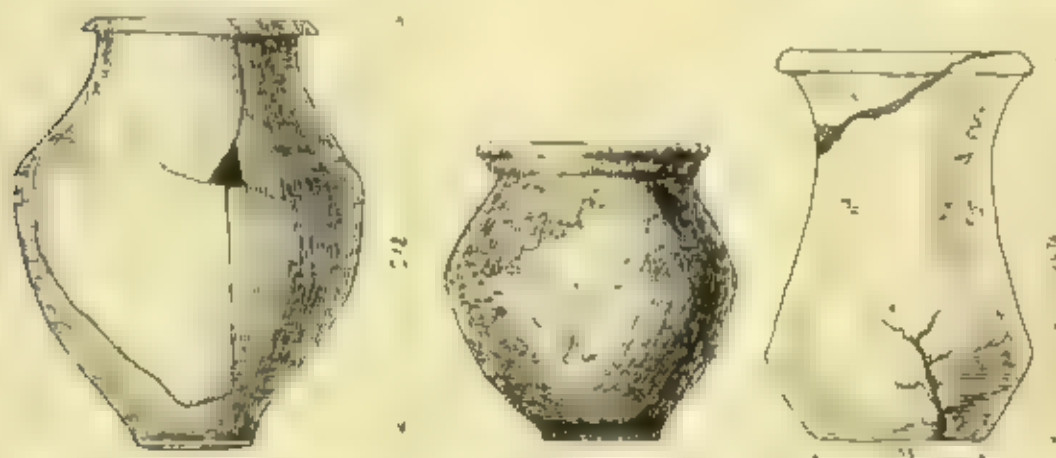


Fig. 53 — Vase n° 98. Paroisse n° 100. — Fig. 54 — Vase n° 98. Paroisse n° 100. — Fig. 55 — Vase n° 98. Paroisse n° 100. —

la céramique syro-palestiniennne du bronze II (2000-1600) et que ces vases datent eux-mêmes de la phase suivante, bronze III (1600-1200), c'est-à-dire de l'époque de la XVIII^e ou de la XIX^e dynastie.



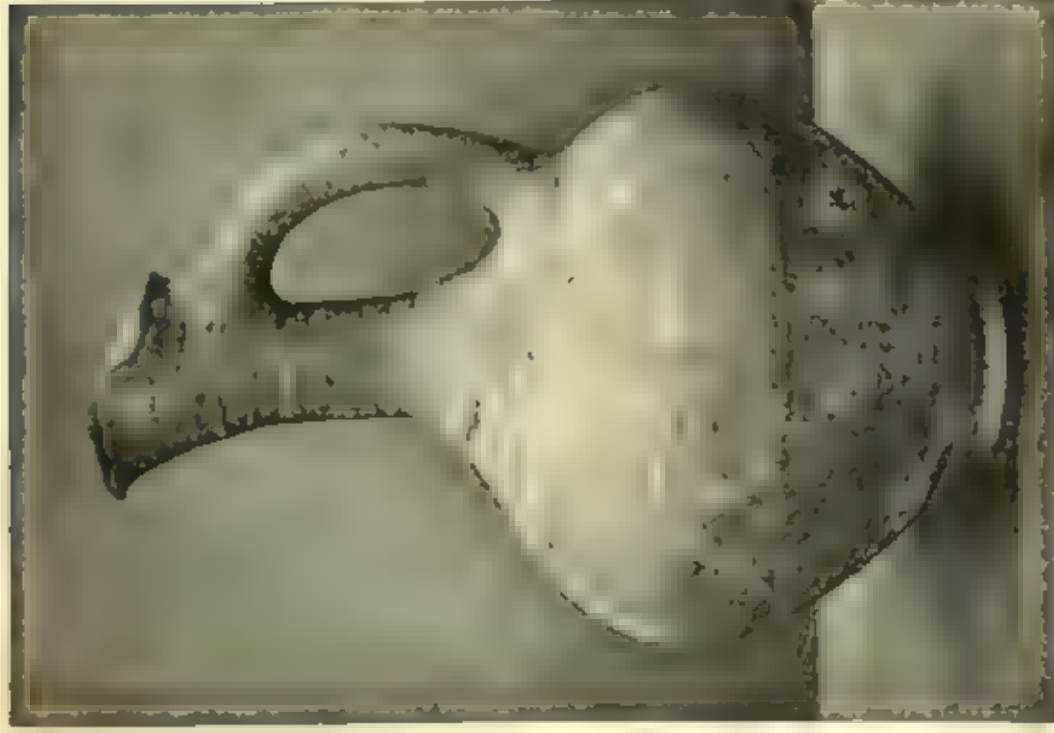
1 Vases du type B¹



2 Bols du type E.

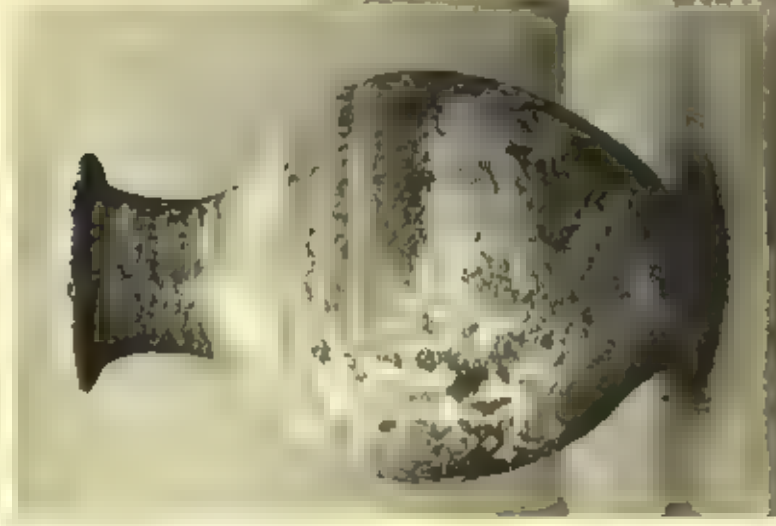


3. Brûle-parfum (?), pot à fard, couvercle percé d'un trou



1 Bouteille décorée, n° 82

4 Deux pointes de lance
en bronze



2 Vase décoré n° 83



3 Vase dit coupe à champagne, n° 88

Placés de céramique et de bronze du tombeau 1 de Mishrifé

Aucun objet en fer, ni trace de rouille n'a été découvert dans les tombeaux ; par contre, on y a trouvé plusieurs objets de bronze canexe II. L'épingle percée au centre nous reporte en plein âge du bronze ; à l'âge du fer et dès la fin de l'âge du bronze à Chypre (époque mycénienne), elle est remplacée par la libule en bronze (4).

Deux pointes de lances ont été trouvées intactes (Γ, Δ) (pl. XIII, 4) ; le canal contenait encore quelques fragments de bois très pourris. M. de Viry a pu relever la présence de deux autres lances entièrement rongées par le vert de gris (Σ, Θ). Les perles de collier sont de cornaline orangée d'un beau poli et d'un travail extrêmement soigné (fig. 56, ou bien de terre cuite parfois teintée en noir ou en bleu et de mêmes formes. Non loin de l'entrée, enfin, on a recueilli un petit silex taillé (H) et deux autres devant la porte à l'extérieur (O, P) (fig. 57).

Le tombeau II, situé un peu en arrière du premier, est de type semblable, mais plus petit (pl. XIV) ; il était fermé, comme le tombeau I par un bloc fruste



Fig. 56. — Types de perles de collier : agate, rouge, orangé, à aquarelle ou qu'on a teintes de leur propre terre.

tombeau II est le plus souvent très différente de celle du tombeau I, comme



Fig. 57. — Brèche partiellement n° 42 aux deux coins du bloc grand et petit.

d'environ 0 m. 65 en tous sens. A l'intérieur on ne trouva aucun corps. La chambre était à moitié pleine de débris dans lesquels on trouva une grande quantité de fragments de céramiques (fig. 58). Un bloc de forme particulière était seul à peu près intact (pl. VIII, 1). Il est à remarquer que cette céramique du

(4) R. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques*, p. 13 et fig. 118, spécialement n° 111, aussi P. Monier, *Mémoires de l'École* 1923, p. 232 et H. Roulet, *Syria*, 1124, p. 16, La Wote-

187, *Carchemish*, t. II, pl. 21, n° 8 (from the Hittite tombs — W. M. F. Knudsen Peters, *Hittite and Carchemish tombs*, pl. VI, 104, group 5, Hittite age).

par exemple le grand fragment orlé d'une sorte de vermicelle soudé après coup (fig. 68, 2). Nous en réservons l'étude pour une prochaine publication.



Fig. 67 — Trois objets latéraux venant du tombeau I. Les vases sont en argile et les fragments de cuir sont en terre cuite.

Le plan de ces tombes, la disposition des ossements et des vases dans le tombeau I, et les caractères de ces derniers, nous incitent à renouveler les

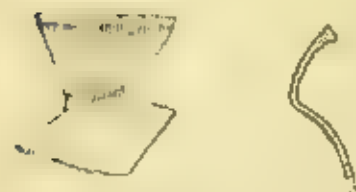
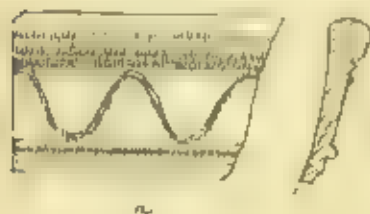


Fig. 68 — Fragment provenant du tombeau I a hauteur 0,165, gros vase — b, terre fine gris perle.

rapprochements que nous avons déjà tentés à plusieurs reprises. M. Woolley a publié comme provenant de l'utérus moyen (from middle latibis) une garde à panse aplatie avec anse et petit col ⁽¹⁾, semblable à celle de la Porte de l'Ouest ⁽²⁾. De la même époque sont les bols de Karkemish ⁽³⁾, quoique les cols soient généralement plus marqués et plus hauts que dans les bols de Mushrifé, on est parfois frappé d'un certain air de famille; l'un d'eux ⁽⁴⁾ est même identique à certains types publiés ici (pl. XII, 2). Le petit vase désigné par d'Y est aussi à rapprocher de notre vase 39. Au VII^e siècle avant notre ère les formes relevées à Karkemish attestent une

⁽¹⁾ Karkemish, t. II, pl. 27, d3.

⁽²⁾ Pour mémoire, car ce vase ne provient pas du tombeau, *supra* III, p. 300-301.

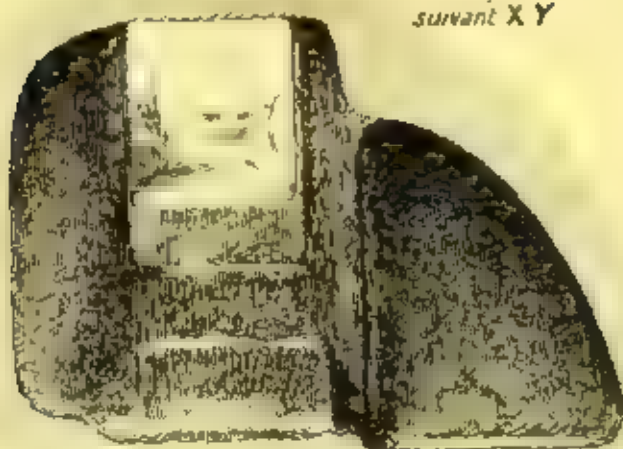
⁽³⁾ *Ibid.*, pl. 27, b, c, d.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, C 3 (comparer avec nos nos 21 et 43 du type F).

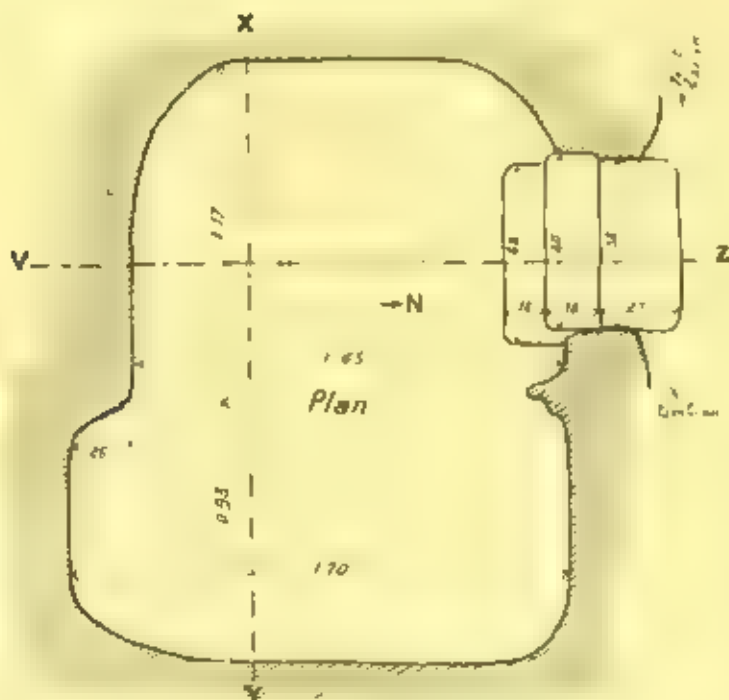
⁽⁵⁾ *Ibid.*, pl. 20, C 2, c, d.



*Coupe
suivant V Z*



*Coupe
suivant X Y*



mishr. à une époque — sans doute, bien antérieure à l'occupation assyrienne¹⁹ (the last period of the Bronze Age)⁽²⁾.

S'il faut reconnaître un lien de parenté entre les peintures de nos vases et celles des vases de Chypre, on sera tenté de rapprocher les motifs observés

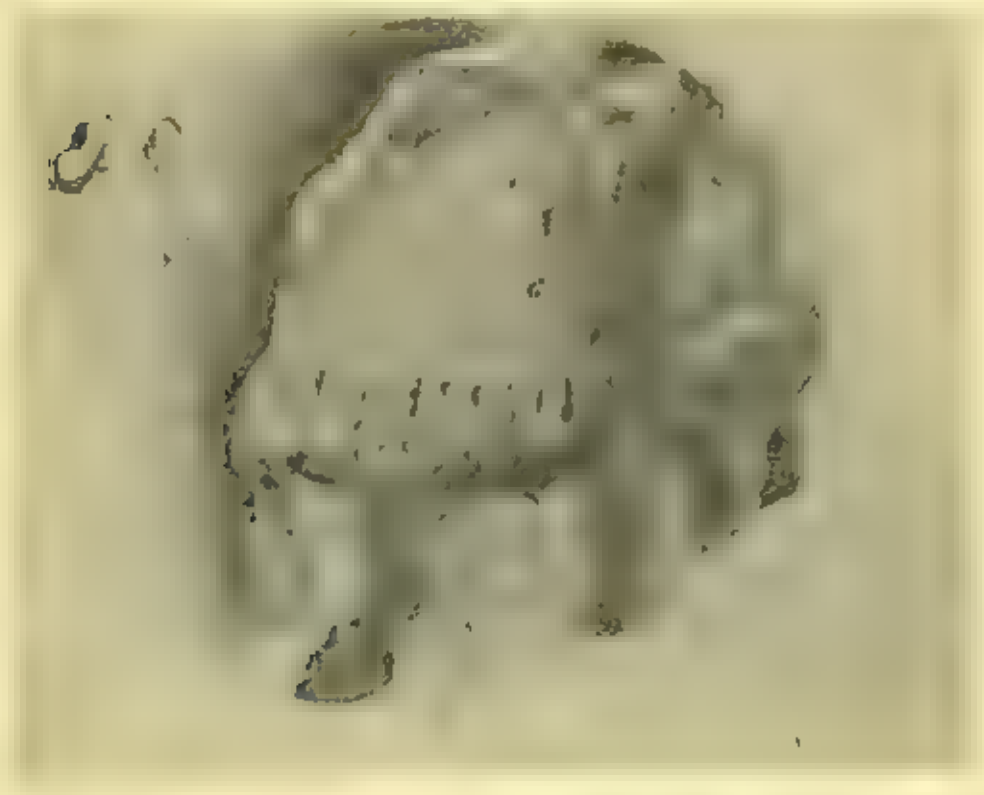


FIG. 59. — Fragment d'une petite statue en basalte (dans l'angle, la même vue par dessous).

sur les quadrillages et losange et des décors géométriques, qui apparaissent dans l'art du premier âge du bronze²⁰ pour se répéter jusqu'au milieu du second millénaire²¹. A Mishrifé, cependant, les formes sont différentes : plus évoluées, plus normales, plus pratiques. Mais surtout, l'emploi du tour indique bien ici un âge moins reculé.

¹⁹ POTTIER, *L'Art hittite*, *SYRIS*, t. I, 1920, p. 285; cf. D. G. HOGARTH, *Hittite problems, Proceedings of the Brit. Assoc.*, t. V, p. 263 et 373-374 (tiré à part, p. 6 et 43-44).

⁽²⁾ Les « coupes à campagne » des îles de la

mer Egée seraient des environs de 1400 av. J.-C. HOGARTH, *ibid.*, p. 14).

²¹ H. DUBOIS, *Les Céramiques préhelléniques*, p. 147, fig. 101.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 148 et fig. 102.

La poterie de l'époque des Hyksos, trouvée à Tell el-Yeloudiyeh rappelle souvent aussi celle de Mishrifé¹, mais c'est surtout la disposition des corps et des vases dans les tombeaux des Hyksos, qui devra retenir toute notre attention. Dans les chambres funéraires de forme allongée, parfois arrondies aux angles et sommairement voûtées, règne un désordre extrême : les vases sont groupés dans un coin ou le long du mur, souvent renversés ; les corps sont posés sur le côté, les jambes repliées, les mains ramenées vers le visage ; les squelettes sont parfois enchevêtrés, enfin on trouve aussi des ossements d'animaux à côté des os humains².

X — OBJETS DIVERS SE RATTACHANT AU SITE.

§ 1. — *Objets déjà connus.*

Quatre monuments archaïques provenant de Mishrifé ou des abords ont été publiés jusqu'ici : le R. P. Sébastien Renzevalle en a donné, le premier, des photographies³ : celles de la tête colossale, actuellement au Musée syrien de Damas, et celles de la petite tête de basalte sont excellentes et nombreuses ; nous ne saurions dire, du reste, ce qu'est devenu ce petit objet. Quant aux deux bronzes représentant un type local si caractéristique, le plus important, le personnage assis, se trouve actuellement au Louvre. M. Dussaud, dans *Syria*, en a donné récemment deux nouvelles reproductions⁴.

§ 2. — *Fragment de statue trouvé aux abords⁵ de la coupole de Loth*

M. Daoud, habitant à Mishrifé, qui possédait cet intéressant fragment (fig. 59), et qui me l'a cédé, m'a déclaré que son père l'avait jadis découvert en talant aux abords de la coupole de Loth. C'est un bloc de trusalle de granit assez fin, mesurant environ 0 m. 20 de hauteur, représentant un personnage assis dont le buste et les pieds ont malheureusement disparu. La robe figuree

¹ EL MOERS PETRIE, *op. cit.* pl. V, grave 107, pl. VIII n° 58, les squelettes, pl. X, 1-17.

⁽²⁾ *Ibid.*, pl. XII, Hyksos age and XVIII dynasty graves.

Mélanges de la basalte orientale, t. VII, 1913, pl. II (tête colossale) III-V (tête actuelle), V (deux bronzes).

⁽⁴⁾ *Syria*, 1916, pl. LXX.

sans aucun pli se termine en bas par une lourde frange présentant un profil bombe très particulier.

La main gauche du personnage était posée à plat sur la cuisse; les jambes un peu écartées tiennent aux pieds du siège. Celui-ci est une sorte de tabouret bas; l'épaisse tablette un peu saillante est soutenue par des pieds tournés fermés à la base par des boules. On retrouve des traces des barreaux qui unissaient les pieds deux à deux au moins sur les côtés. Le siège offre cette particularité d'être représenté au naturel, c'est à-dire complètement évidé.

Cette figure, lapuée à l'excès, offre une analogie évidente avec les productions chaldéennes archaïques.

§ 3. — Cachets et cylindres.

Le cachet rond (pl. XV, 3 et 4), en serpentine de 0 m. 039 de diamètre, représente trois cervides ¹, un trou ménagé par derrière permettant de suspendre l'objet, sa forme générale est bien connue et il entre dans la catégorie des cachets que M. Hogarth appelle « studs » ². Un autre cachet provenant



FIG. 59. — Scarabée en cristal de roche, forant pendentif, un peu au-dessus de la grandeur réelle.

aussi de Mishrifé n'est pas moins caractéristique; c'est un scarabée de cristal de roche de 0 m. 041 de hauteur, 0 m. 020 de longueur et 0 m. 013 de largeur (fig. 60). Il est percé d'un trou de suspension dans la longueur et la face destinée à la gravure n'a pas été utilisée. Ce scarabée, d'un travail local assez fruste, est de ceux qu'on appelle *hyksos* ³. Il paraît d'assez haute époque par comparaison avec les scarabées de Bezer en Palestine ⁴.

¹ Cf. L. DESSAINE, Catalogue des cylindres orientaux, cachets et pierres gravées du Musée du Louvre, pl. 90, n° A. 993. Antioche pas seul, intaille syro-cappadoceenne.

² HOGARTH, *History of Art*, et de L. DESSAINE, *La Glyptique syro-hittite*, p. 93.

³ R. WITT, *Le Moyen Empire égyptien*, p. 234-252 et 729-734.

⁴ Cf. L. DESSAINE, *La Glyptique syro-hittite*, p. 123-138 et pl. XV-XVI; et, spécialement pl. XV, scarabées hyksos 104 et 105, du Sémétique II (1800-1750 av. J.-C.).

Nous donnons ici l'empreinte de deux cylindres se rattachant au site. Le premier (fig. 61) est gravée sur silexite; il a été dessiné à Mishrife le 16 août 1922 par le R. P. Monteale qui a bien voulu me communiquer son croquis.



FIG. 61 — Scene gravée sur un cylindre.

La provenance indiquée est Qal'a el-Mouhik.

Le style et la scène représentée permettent de lui attribuer une haute antiquité⁽¹⁾; il est certainement importé de Mésopotamie.

Le second cylindre (pl. XV, 4) proviendrait des bords du camp retranché; il est en lydite ou basalte et sa hauteur est de 0 m. 022. M. Louis Delaporte a bien voulu examiner pour nous l'empreinte de ce curieux spécimen, probablement de fabrication locale. Le savant spécialiste l'attribue à l'époque d'Hammurabi vers 2000 avant notre ère.

M. Dussaud a déjà signalé l'intérêt de ce document⁽²⁾. Il estime que nous avons ici un exemplaire de la glyptique à nord-ouest arabe. L'influence hittite. Le personnage, probablement un roi, qui se tient debout devant la divinité assise, est vêtu comme nombre de personnages des cylindres syro-hittites, mais sa coiffure est de date plus ancienne et encore purement mésopotamienne. La divinité paraît être lubaire si l'on en juge par le croissant surmonté, semble-t-il, d'un osseau. Derrière elle, on distingue une tête hittite, riquetée entre deux griffons et, au dessous, une curieuse spirale se dressant entre deux sphinx affrontés et se surmontant l'autre. M. Dussaud ne voit dans tout cela aucune trace d'influence hittite, mais une scène empruntée au répertoire babylonien qu'on a complétée avec des éléments égyptiens, adroitement juxtaposés, et un élément originaire, la spirale, connue probablement par l'intermédiaire des Phéniciens qui, dès le temps de la XII^e dynastie égyptienne, l'employaient pour décorer leurs scarabées. Ce cylindre de Mishrife prend la tête de la classe de cylindres à ranger sous le terme de « syrien ».

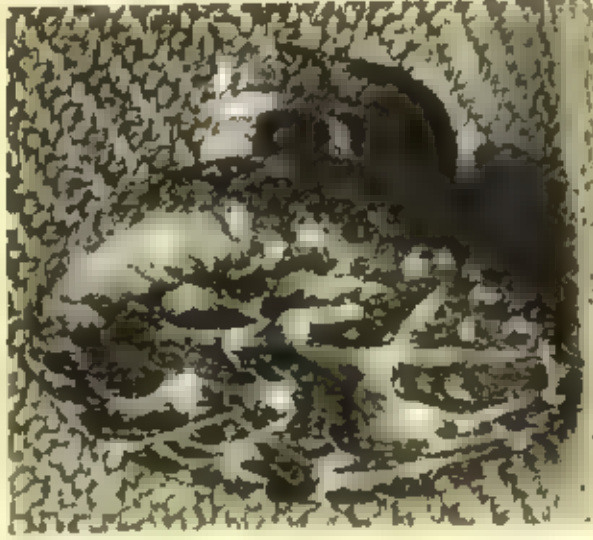
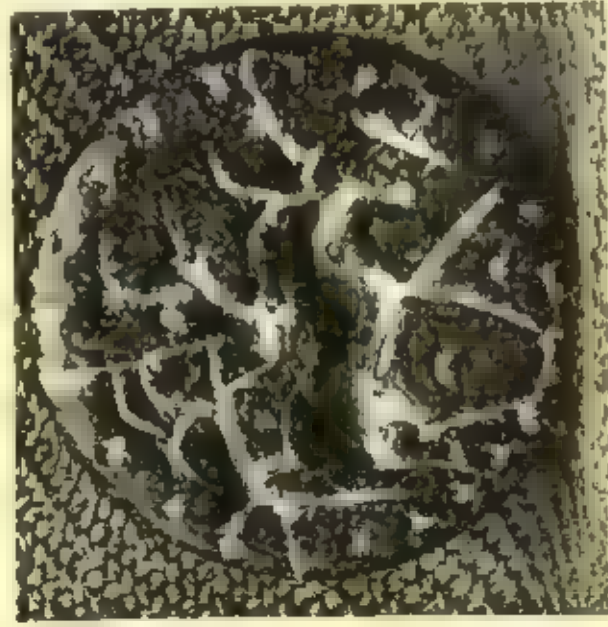
(1) LOUIS DELAPORTE, *Catalogue descriptif des objets orientaux de la Bibliothèque Nationale*, 1910, cf. nos 51 et 57, représentant un sujet analogue.

(2) *Revue archéologique*, 1921, p. 127, et classes parmi les cylindres de Sumer et d'Akkad, figurant des divinités.

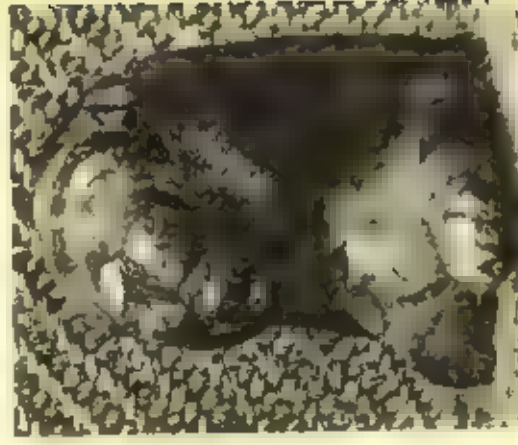
(3) *Syria*, 1926, p. 338.



1 Empreinte d'un cylindre Syr en époque d'Islamourah.



2 et 3 Cachet de d'archite vert sombre.



4 et 5 Petit lion de bronze.

Petits objets se rattachant au site de Mésirfe
au fondissement de 2-4)

§ 4. — *Lion en bronze.*

Ce petit monument (pl. XV 4 et 5) mesure 0 m. 0,30 de hauteur, 0 m. 0,13 de longueur, 0 m. 0,24 de largeur. Il a été recueilli par le moukhtar de Dembe Doumpe que je remercie chaleureusement. Il m'a raconté qu'étant à Mishrifé, il avait pris cet objet des mains d'enfants qui, armés d'une fronde, s'en servaient comme de projectile. Le petit bronze venant de la butte de l'Eglise.

La forme particulièrement trapue de l'animal, sa tête trop ronde attireront certainement l'attention. La coupure à peu près horizontale qui termine l'objet en arrière ne paraît pas postérieure à sa fabrication.

§ 5. — *Gros objets de terre cuite.*

A propos de la coupole de Lath nous avons figure un grand vase d'un type



Fig. 62. — Gros vase terre de la maison Awa El tchal bi à Mishrifé. Haut. 0 m. 91, diam. max. 0 m. 69.

qui a dû être très répandu à Mishrifé. Un autre vase de grandeur analogue a pu

être dessiné chez les habitants (fig. 62). Il aurait été trouvé en établissant le chemin d'exploitation qui conduit du village à la Porte Orientale du camp (Bab es-Sour Est), et il sert encore à renfermer du miel.

§ 6. — Diverses coupes de basalte ou de lave.

Les coupes de basalte ou de lave sont très communes à Mishrife. Elles



Fig. 63. — Mortier en basalte trouvé entre la coupole de Luth et la Porte du Sud, hauteur 0 m. 37

varient beaucoup de grandeur et de forme (fig. 63 et 64). Les plus grandes peuvent avoir 0 m. 60 de diamètre; les plus petites 0 m. 05. Ces objets affectent



Fig. 64. — Quelques coupes de Mishrife.

1, basalte, environ 15 la Porte occidentale, haut. 0 m. 075, diam. 0 m. 18. — 2, lave, environ de la coupole de Luth, haut. 0 m. 37, diam. 0 m. 9. — 3, basalte, s. l'âge, haut. 0 m. 05, diam. 0 m. 17.

lent parfois la forme de véritables mortiers (fig. 63). On en trouve de semblables à Djerablous (fig. 65) ⁽¹⁾.

Le seuil d'une maison située sur l'Ouvrage Viry est constitué par un bloc de basalte brut. La paroi plate porte une rainure circulaire qui se prolonge par devant pour former une petite gouttière (fig. 66). De ce monument, j'en ai

⁽¹⁾ Ces ustensiles qui doivent être rapprochés des broyeurs déjà signalés ci-dessus sont destinés à écraser le grain et à blanchir. MACALISTER, *Excavations in Palestine*, 1898.

1900, p. 141, sur l'usage du broyeur « *al-ghar* » (rubet). MACALISTER, *The Excavation of Gezer*, 1902-1909, t. II, p. 3 : « *grinders of various types* ».

rapproche de un autre tout semblable dessiné dans le Sud-Est de la France (Monts des Maures) ⁽¹⁾.

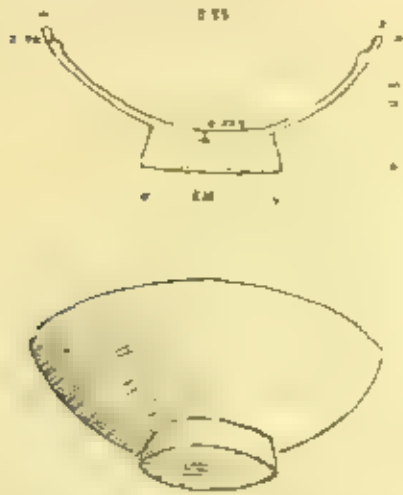


Fig. 65. Coupe en basalte de Djebelons.

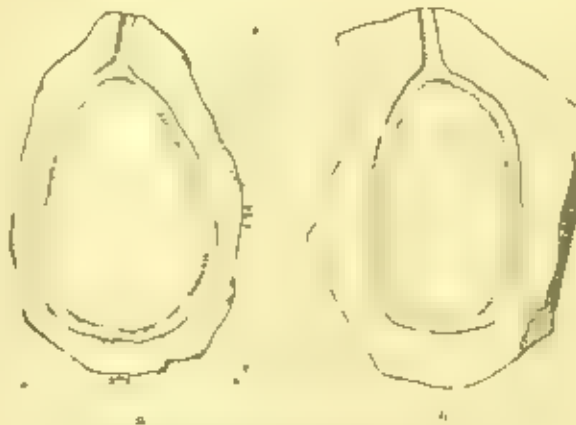


Fig. 66. a, Pierre à rainure circulaire de l'ouvrage Viry, b, Pierre semblable de la Mole (Var).

A noter enfin quelques fragments d'architecture. Dans une maison du Sud



Fig. 67. — Fragment de colonne en basalte (village de Mishrifé).

du village existe encore une base ou un chapiteau de basalte dont l'époque est difficile à déterminer (fig. 67).

⁽¹⁾ Les pierres étaient peut-être utilisées pour écraser les olives et en extraire l'huile.

§ 7. — *Fragments d'architecture byzantine.*

Quelques inscriptions grecques de la période byzantine ont déjà été relevées à Mishrife¹. A la même époque se rattachent les deux fragments que nous donnons



FIG. 68. — Fragment de calcaire dur
église de Mishrife).



FIG. 69. — Fragment de calcaire
Mishrife, médaillon central).

et Le premier (fig. 68), encadré au-dessus de la porte de l'église, a été surchargé de la date $\chi\chi\chi\chi$, fautive ment inscrite $\chi\chi\chi\chi$. Le second (fig. 69) est actuellement à Damas. Les deux morceaux sont en calcaire.

(A suivre.)

DE MESSN. DE BRISSEY.

Ces textes vont être repris prochainement par les R. P. Jalabert et Mouleard dans leur *Recueil des inscriptions grecques et latines de*

Syrie. Je donnerai avec les inscriptions de Homs un plan de Mishrife portant la date 'Ezouq 634' (423 de notre ère).

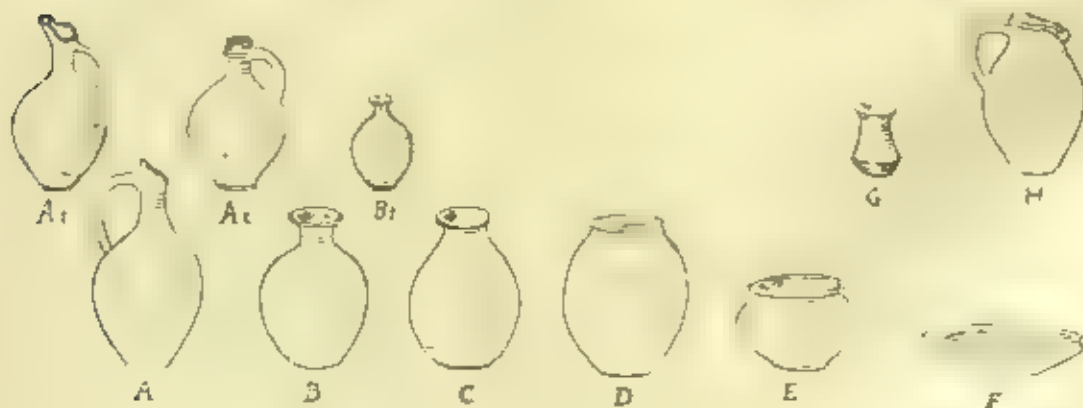


FIG. 70. — Les types de vases des loutres. Voir Annexe II.

ANNEXE I

INVENTAIRE DES OSSEMENTS DU TOMBEAU I, AU NORD DE L'ÉGLISE DE MISURIFÉ

Les lettres renvoient au plan de la planche VII, 1.)

- | | |
|--|--|
| <p>α Dents, fragments d'articulation, deux os plats.</p> <p>β Grosse articulation, fragments de crâne, os plat (petit silex).</p> <p>γ Un os court, fragment de maxillaire, une molaire, une canine, grand morceau d'os crânien (calotte), couche d'os effrités.</p> <p>δ Os iliaque</p> <p>ε Aucune trace d'ossement.</p> <p>ζ Fragment de mâchoire d'enfant ou d'animal, dents, fragments des os du bassin.</p> <p>η Nombreuses canines, fragments crâniens très effrités.</p> <p>θ Nombreux fragments très effrités et pêle-mêle : dents, crâne, vertèbres, gros os.</p> <p>ι Grands fragments de fémur, de crânes.</p> <p>κ Nombreux débris presque entièrement pulvérisés.</p> <p>λ Tête de fémur, fragments de calotte crânienne, et des os du bassin.</p> <p>μ Fragments crâniens.</p> <p>ν Os du poignet, fragments crâniens, vertèbres.</p> <p>ν' Fragments de grands os, dents humaines.</p> <p>ξ Calotte crânienne, partie postérieure, grand fragment.</p> <p>ο Fragments de fémurs (têtes) et d'os du bassin; phalange.</p> | <p>π Nombreux fragments de vertèbres et autres os thoraciques (petite taille).</p> <p>ρ Os plat, grand fragment de calotte crânienne.</p> <p>σ Fragments de côtes, os courts, phalanges(?), molaire, vertèbres.</p> <p>ε Fragments crâniens, vertèbres, dents.</p> <p>τ Phalange, carpes (bracelet).</p> <p>φ Nombreux os courts et minces, dents, phalange, os du poignet (?).</p> <p>χ Fragments de côtes et quelques autres (peu d'ossements).</p> <p>ψ Deux dents, une vertèbre.</p> <p>ω Amas d'os très effrités.</p> <p>αα Fragment crânien (?), vertèbre.</p> <p>αβ Vertèbre, os du poignet, fragment de maxillaire.</p> <p>αγ Vertèbre, grand os, os d'enfant ou d'animal.</p> <p>αδ Trois phalanges égales, larses (?), fragment de calotte crânienne.</p> <p>αε Fragment de sternum (?), grand fragment de côte, vertèbre sacrée (?).</p> <p>αζ Molaire, astragale, deux vertèbres d'enfant ou d'animal, phalanges.</p> <p>αη Vertèbre; osselet, incisive et molaire.</p> <p>αθ Fragments de fémur.</p> <p>αι Côtes, phalanges, fragments de grands os (état de conservation variable), molaire.</p> <p>ακ Deux vertèbres, côtes, phalanges, fragments d'os plats.</p> |
|--|--|

- αλ Trois cheveux blancs (ou crins).
 αμ Phalanges du pied (petits os) et vers αζ nombreux fragments des os des membres inférieurs (grosse tête de fémur).
 αν Tête de fémur.
 αε → Nombreux fragments, surtout des os du tronc (vertèbre, côtes), indiquant que la tête se trouvait dans la direction de la flèche, vestiges de deux colonnes vertébrales à quelques centimètres l'une de l'autre, et orientées de même; la plus basse s'effrite plus que l'autre.
 ας Fragment de gros os.
 απ Tête de fémur et fragments d'os superposés.
 αρ Os courts.
 ασ Fragments des os de la jambe (tibia, péroné, fémur dans le sens de la flèche et du pied)
 ατ Débris d'os longs; phalanges, fémurs.
 ατ → Dent, fragment d'os nasal, frag-

ment de vertèbre (cervicale ?), os long sous les précédents, dent d'animal (incisive à racine très longue et courbe).

- αφ ← Trois os très courts (phalanges?).
 fragments de côtes; deux incisives, une molaire.
 αχ Maxillaire supérieur (animal ?).
 αψ Os d'enfants (membres).
 αω Tête de fémur.
 βα Maxillaire.
 ββ Fragment de crâne.
 βγ Fragments de très petits os.
 βδ Os, carpes et phalanges.
 βε Petite côte.
 βζ Vertèbre.
 βη Vertèbre lombaire.
 βθ Petits os et petite côte.
 βι Fragments de calotte crânienne.
 βκ Os plat.
 βλ Os d'articulation (poignet ou cheville).
 βμ Fragments de gros os.

ANNEXE II

INVENTAIRE DU MOBILIER FUNÉRAIRE DU TOMBEAU 1

Le premier chiffre est inscrit sur le vase et renvoie au plan de la planche VII, 2; la lettre majuscule renvoie à la figure des types (fig. 70), le chiffre suivant est la hauteur en centimètres; enfin la lettre minuscule (a, b, y) indique la couleur; a = Blanchâtre ou blanc clair, b = Ocre clair ou rougeâtre; y = Rosé. Fr. = Fragment.

1. — Terres cuites

1. — A. 30, rouge orangé foncé vif, très orné en noir; brisé; le bec manque (Louvre, A. O. 9538, [Pl. XI, 2; fig. 40-50])
 2. — D. 18,3, a [Pl. X, 1].

3. — C. 13,3, brique foncée, léger, brisé.
 4. — C. 14, y
 5. — A¹. 29, ocre jaune clair, ornements noirs passés [Pl. VIII, 1 et 2]
 6. — C. 27, y [Pl. IX, 1].
 7. — C. 30, a [Pl. IX, 1].

8. — E. 8, a.
 9. — B¹. Petit goulot, 13, jaune citron (Louvre, A O. 9531) [Pl. VIII, 2 et XII, 1].
 10. — D. 21, a, [Pl. X, 1].
 11. — C. 27, 5, v. [Pl. IX, 2].
 12. — E. 18, b.
 13. — D. 30, a, trou au fond [Pl. IX, 2].
 14. — E. 6, 7, b [Pl. X, 1].
 15. — Fr. F. 8, b.
 16. — D. 21, y, trou au fond.
 17. — E. 5, 7, jaune verdâtre (Louvre, A O. 9528) [Pl. X, 1 et XII, 2].
 18. — G. 8, 4, y (Louvre, A O. 9534) [Pl. VIII, 1; IX, 1 et XII, 3].
 19. — F. 6, y [Pl. X, 2].
 20. — E. 12, 5, a [Pl. X, 1].
 21. — E. Très léger, 8, 5, a (Louvre, A O. 9527) [Pl. X, 2 et XII, 2].
 22. — Fr. vase (culot), b.
 23. — G. 16, b [Pl. VIII, 2].
 24. — F. 6, a [Pl. X, 2].
 25. — E. 4, a [Pl. X, 2].
 26. — B. 21, 5, a [Pl. IX, 1].
 27. — Fr. D. 22, a.
 28. — A¹. 19, b, ornements noirs [Pl. VIII, 1 et 2].
 29. — D. 14, a [Pl. X, 1].
 30. — C. 19, 8, a [Pl. IX, 1].
 31. — C. 25, a.
 32. — F. 7, a [Pl. X, 2].
 33. — F. 7, b.
 34. — D. 16, a [Pl. X, 1].
 35. — D. 3, 1, v, incrustées (Louvre, A O. 9532) [Pl. IX, 1; fig. 53].
 36. — D. 25, 5, y, trou au fond [Pl. IX, 2].
 37. — E. 7, 3, a [Pl. X, 2].
 38. — E. 88, b [Pl. X, 1].
 39. — B. 9, 5, a (Louvre, A O. 9526) [Pl. IX, 1].
 40. — F. 6, a [Pl. X, 2].
 41. — C. 17, y [Pl. IX, 1].
 42. — Brûle-parfum, cassure en haut et en bas — brisque fouaie 9, v (Louvre, A O. 9537) [Pl. VIII, 1 et 2, et XII, 3; fig. 55].
 43. — E. 7, y (Louvre, A O. 9529) [Pl. X, 1 et XII, 2; fig. 45].
 44. — D. 24, a, signe peint en noir, trou au fond [Pl. IX, 2; fig. 45 et 51].
 45. — F. 6, 2, y [Pl. X, 2; fig. 45].
 46. — E. 8, v.
 47. — B¹. 14, y (Louvre, A O. 9523, [Pl. IX, 1; fig. 45].
 48 et 49. — Vase reconstitué. C. 18, y. Cassures anciennes, 9 fragments [Pl. IX, 1; fig. 45].
 50. — F. 3, a, deux trous sur le rebord [Pl. VIII, 2, fig. 45].
 51. — E. 6, 2, b [Pl. X, 2, fig. 45].
 52. — D. 21, a, trou au fond [Pl. IX, 2, fig. 45].
 53. — D. 18, 5, a [Pl. IX, 1 et X, 2; fig. 45].
 54. — D. 16, v, col cassé [Pl. X, 1].
 55. — E. 8, v [Pl. X, 2].
 56. — D. 16, a [Pl. X, 1].
 57. — Fr. C. 23, 5, a.
 58. — E. 7, 6, v [Pl. X, 2; fig. 45].
 59. — F. 7, v [Pl. X, 2].
 60. — C. 27, v, légèrement déformé.
 61. — A¹. 43, a, très orné en rouge [Pl. VIII, 1 et 2, et XI, 1].
 62. — C. 17, a, trois zigzags en creux [Pl. IX, 1].
 63. — F. 8, 8, a.
 64. — B. 9, 6, v, ellipsoïde, goulot au nœud à col ourlé (Louvre, A O. 9525) [Pl. VIII, 2 et XII, 1].
 65. — D. 22, v [Pl. X, 2].
 66. — D. 23, v, trou au fond [Pl. IX, 2].
 67. — D. 15, v [Pl. X, 1].
 68. — C. 22, 4, a, très orné [Pl. IX, 1].
 69. — C. 21, 3, v.
 70. — E. 12, v, petit goulot [Pl. VIII, 2].

71. — F. 6, y, déformé [Pl. X, 2]
 72. — F. 6,5, b [Pl. X, 2].
 73. — C. 13,6, y (Louvre, A O. 9531)
 [Pl. IX, 1]
 74. — D. 19, b, cassé [Pl. IX, 2]
 75. — D. 16, a, trou au fond, déforma-
 tion Pl. IX, 2
 76. — D. 24, x, trou au fond Pl. IX, 2
 77. — D. 20, y [Pl. X, 1]
 78. — C. 20, a [Pl. IX, 1]
 79. — D. 20, a [Pl. X, 1]
 80. — B. 17, rouge brique [Pl. VIII, 1;
 IX, 1 et X, 2]
 81. — D. 21, b [Pl. X, 1]
 82. — A¹. 25, a, décor peint, lignes
 brunes (Louvre, A O. 9521
 [Pl. VIII, 1 et 2, et XIII, 1
 fig. 47]
 83. — D. 17,5, y.
 84. — A¹. 33,5, y, ornements rouges,
 cassures au goulot [Pl. VIII, 1
 et 2]
 85. — B. 13,5, y, ornements rouges et
 noirs. (Louvre, A O. 9526 bis)
 [Pl. VIII, 1; IX, 1 et XIII, 2;
 fig. 46]
 86. — B. 9,5, gris foncé noirâtre comme
 64, soigné (Louvre, A O. 9525
 [Pl. XI, 1; fig. 48].
 87. — E. 45, a [Pl. VIII, 2]
 88. — Coupe à pied ou couvercle. 7, 5 a
 (Louvre, A O. 9530). [Pl. VIII, 1,
 X, 2 et XIII, 3].
 89. — F. 2,6, a.
 90. — E. 6, b
 91. — Petit fr. F. 3, couleur brique.
 92. — Fr. grand vase, épaisseur 22,
 deux guillochures.

93. — Couvercle ovale plat, bouton per-
 cé d'un trou, frite, 6, a, répara-
 tion ancienne (Louvre, A O. 9536)
 [Pl. XII, 3].
 94. — Fr. D. 7, b (Louvre, A O. 9535)
 95. — 2 fr. F. 5, b [Pl. X, 2].
 96. — Fr. E. 5, a.
 97. — Fr. C. 10, a.
 98. — 12 fr. D. 12,5 y (Louvre, A O. 9533)
 fig. 52
 99. — 2 fr. C. b

11. — Objets en bronze

- 2 pointes de lances (T, 5) [Pl. XIII, 4].
 2 fr. d'une longue aiguille à chalon cen-
 tral Ω
 1 fr. petit vase bronze (type E).
 1 perle
 1 petit bracelet, un autre plus grand en
 2 fr. et un petit lingot.

III. — Perles de cornaline (teinte orangée) [fig. 50] (répartition artificielle).

- 1 collier de 33 perles longues ou rondes.
 1 collier de 30 perles rondes.

IV. — Divers.

- 5 perles terre cuite, rondes, noires.
 1 perle terre cuite, ronde, bleue.
 1 perle terre cuite, fuseau, non teintée.
 1 petit silex taillé (II) [fig. 57].

N. B. — Dans le petit tombeau II, il n'a
 été découvert qu'un broc en terre cuite
 endommagé, de forme H [Pl. IX, 1] et des
 fragments qui seront étudiés prochainement
 [par ex. pl. XIV, 4 et fig. 58.]

ANNEXE III

INVENTAIRE DES OBJETS TROUVÉS AU COURS DES EXCAVATIONS

Vase en terre cuite, forme de gourde à col étroit, a Bab es-Sour Ouest (Louvre, A.O. 9539) [fig. 8].

Autre petit vase en terre jaunâtre, au même endroit.

1 pelle ? en basalte, grand modèle de forme triangulaire pres de l'église [Pl VIII, 1 et fig. 32, 1].

1 pelle (?) du même type en pierre brune, même endroit Pl VIII, 1 et fig. 32, A.

3 fragments d'un objet semblable en basalte, même endroit fig. 32, Z.

3 fragments plaque d'ivoire représentant un personnage à corps d'animal, falaise, de l'Église [Pl. LXI, 2 et fig. 39].

1 petit anneau en os, couleur des cailloux.

1 vase à bec, dessous arrondi, type archaïque décoré, coupole de Loth (Louvre, A.O. 9522), [Pl. VIII, 1 ; fig. 21 et 22].

2 disques en alliage de cuivre, même endroit [fig. 24].

1 fragment terre cuite figurine féminine nue, ceinture à deux pans, falaise de l'Église [Pl. LXI, 3].

Fragments d'un grand vase en basalte, avec traces de bitume, butte de l'Église [fig. 33 et 34].

2 petits silex taillés (O, P), aux abords du tombeau 1 [fig. 57].

LA PLUS ANCIENNE HISTOIRE D'ALEP

PAR

LE R. P. DUORME

Ceux qui, depuis le début de ce siècle, ont eu la bonne fortune de suivre de près le mouvement des études orientales, peuvent se féliciter d'assister à une véritable renaissance de l'histoire. Le quart de siècle qui vient de s'écouler a été d'une fécondité prodigieuse. L'Orient Proche révèle son passé le plus mystérieux. La pioche des fouilleurs, en Élam, en Chaldée, en Assyrie, en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, en Égypte, partout où florissait jadis une civilisation quelconque, s'acharne avec une obstination admirable au dur labeur d'exhumer les monuments et les textes qui font revivre les cites, les royaumes, les empires. Point d'année qui ne soit marquée par des découvertes sensationnelles. Hier encore, de Byblos sort une inscription qui révolutionne l'histoire de l'alphabet semitique. L'Égypte convie le monde entier à contempler les splendeurs artistiques qui enveloppaient, dans sa demeure d'éternité, un Pharaon jusqu'ici presque inconnu. Les vieilles cités d'Ur, en Sumer, et de Kish, en Akkad, font faire des bonds prodigieux à l'historiographie des temps primitifs et nous mènent, à travers les âges, jusqu'aux confins du déluge. Même la Palestine, au sol avare, commence à fournir un précieux appoint à la connaissance du monde ancien, grâce aux découvertes de Beisan.

En même temps qu'une activité fébrile creuse partout des chantiers pleins de promesses pour la future histoire du passé, des équipes de savants se sont consacrées à l'exploitation des richesses déjà sorties de terre. L'inépuisable fonds de Boghaz-keui devient chaque jour plus accessible, grâce surtout à la science géniale et à l'implacable labeur de l'assyriologue de Prague, M. Hrozný, qui fut le véritable initiateur de la philologie hittite. Les documents de la vieille Hattousis, capitale des Hatti, sont accessibles à tous les yeux et nous pouvons lire non seulement les textes rédigés en babylonien, mais encore ceux qui, sous le syllabaire cunéiforme, ont utilisé les vocables indigènes, le parler du pays.

C'est tout un monde qui a surgi des ténèbres. Linguistique, jurisprudence, religion, histoire, tout ce qui excite la curiosité du chercheur et du penseur, tout ce qui permet de rendre vie aux âges disparus et de reconstituer les étapes de l'évolution sociale, tout cela est prodigieusement éclairé, précisé, renové par le dépouillement de la bibliothèque entomée, depuis près de trente-deux siècles, dans le temple du dieu Teshoup, à Hattousas.

Je ne veux aujourd'hui que donner un exemple de la transformation de nos connaissances historiques, grâce aux tablettes de Boghaz-Keui. Cet exemple, je l'ai choisi à dessein parmi les plus typiques. Il m'a semblé que le Congrès archéologique de Syrie ne serait point indifférent à la résurrection d'Alep.

Alep! Il est peu de cités, dans tout le Proche-Orient, qui produise sur le voyageur une plus forte ou plus agréable impression. Ses admirables bazars voûtés, où le passant circule à l'abri des pluies d'hiver et de l'ardent soleil d'été, ses khans somptueux, où s'annonce tout ce que la Syrie, l'Anatolie, la Mésopotamie produisent de plus précieux, ses places larges et bien aérées, où se coudoient les rechantillons les plus purs de nomades et de citadins de toutes races, autant d'attraits qui retiennent l'étranger et lui font apprécier, comme il convient, l'hospitalité légendaire des habitants. Ceux qui ont visité cette ville n'hésitent point à prendre à leur compte ce qu'écrivait, en 1848, Jules David dans l'*Univers Pittoresque* : « Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire en Turquie, on n'éprouve aucun désenchantement en pénétrant dans Alep... »

La situation de la ville est une des raisons de sa prospérité et de son charme. C'est là que confluent les caravanes qui viennent d'Alexandrette et celles qui viennent de la mer Noire ou de l'Euphrate. C'est là que le monde méditerranéen rencontre les avant-gardes de la Mésopotamie, de la Perse et des Indes, qui choisissent ce chemin pour éviter le désert syrien qui barre l'accès de Damas. Les eaux du Kowek permettent à une grande agglomération de cultiver la campagne aux alentours, cependant qu'un tell majestueux surmonté encore d'une citadelle incomparable, pouvait servir d'acropole, surveiller la plaine environnante, défendre la cité contre les invasions. Pareil site interdit à ceux qui, de tous temps, l'occupent, d'être de ces peuples heureux qui n'ont pas d'histoire. Et instinctivement nous nous demandons jusqu'où

(1) *Syrie moderne*, par Jules A. David, p. 47 s.

nous pouvons remonter, à travers les siècles, pour retrouver la cité d'Alep mêlée aux grands événements du monde oriental

Avant ces toutes dernières années, les renseignements sur l'ancienne histoire de la ville étaient des plus maigres. Les inscriptions hiéroglyphiques mentionnent çà et là le nom d'Alep, sous la forme *hrb* ⁽¹⁾, mais seulement à l'époque de la XVIII^e et de la XIX^e dynasties, dans les textes d'Aménophis II et de Ramsès II. La documentation tirée des monuments égyptiens ne nous permet donc point d'atteindre au delà du xv^e siècle avant notre ère ⁽²⁾.

Les lettres d'el-Amarna, si précieuses pour l'histoire et la géographie de Syrie et de Palestine, sous Aménophis III et Aménophis IV, sont complètement muettes sur la ville d'Alep, bien qu'elles aient souvent l'occasion de parler des pays avoisinants ⁽³⁾.

C'est seulement au temps de Salmanasar III (859-824 av. J.-C.), que les inscriptions cunéiformes commencent à mentionner Alep, sous le nom de Halman (Halwan) ⁽⁴⁾.

La Bible ignore la ville d'Alep. Sans doute, les Septante mentionnent la cité de *Xαλών*, identifiée avec *Xαλχών*, capitale de la Chalybonitis, fameuse par ses vins. Mais *Xαλχών* n'est point Alep. Cette ville a laissé son nom au bourg de *Hethân*, à trois heures au Nord de Damas. C'est ce nom qui correspond à l'hébreu *חֶתְאֵן* d'*Ezech*, XXII, 18, au grec *Χαλών* des Septante, à *Xαλχών* de Ptolémée et de Strabon ⁽⁵⁾. Lorsque les auteurs classiques ont voulu parler d'Alep, ils ont utilisé le nom grec de *Béroua* ou *Béroux* que lui avait donné Seleucus Nicator. Même l'historien juif, Flavius Josèphe, ne connaît la ville que sous ce nom de Béroua.

Or il se trouve que, dès les origines accessibles de l'histoire syrienne, Alep, sous son véritable nom semitique, a été le centre d'un grand empire qui pouvait traiter d'égal à égal avec le roi des Hittites. C'est bien Alep, en effet, qui

⁽¹⁾ Voir les diverses orthographe dans Max BURNARD, *Die Altkanaanäischen Fremdwörter und Eigennamen im ägyptischen*, II, p. 39, n° 133 et 137.

⁽²⁾ Les données des textes égyptiens sur Alep sont condensées dans W. Max MÜLLER, *Asia and Europa*, pp. 251, 256 ss.

⁽³⁾ Voir nos articles sur *Les Pays bibliques au*

temps d'el-Amarna, dans la *Revue biblique*, 1908, p. 500 ss., 1909, janvier-juillet. Les données relatives à la région d'Alep sont réunies *ibid.*, 1908, p. 503 ss.

⁽⁴⁾ *Les Pays bibliques et l'Assyrie*, p. 10.

⁽⁵⁾ Références dans l'article *Chalybon* de la *Real-Encyclopädie*, III, 2400 s.

apparaît dans les textes de Boghuz-keui, tantôt sous l'orthographe *Halpas*, à terminaison hittite, tantôt sous l'orthographe indigène *Halab*⁽¹⁾. Et nous avons la chance de posséder, dans les archives royales de Hattousas, un aperçu historique sur les vicissitudes de l'empire aleppin depuis le règne de Hattousilish I, dont nous fixerons l'époque à la fin du ^{xx}e siècle avant J.-C.

Le document qui relate cette histoire est rédigé en babylonien. C'est le traité entre le roi des Hittites, Mourshilish II (vers 1306 av. J.-C.), et le roi d'Alep Halap, Rimsharna, neveu de Mourshilish II. Nous possédons une copie de ce traité, faite par les ordres de Mouwattilish, fils de Mourshilish II, et destinée à remplacer l'original qui avait été dérobé⁽²⁾.

Le traité ne sera que la consécration des faits qui se sont passés entre les deux royaumes voisins et souvent rivaux. On remonte aux origines, afin de rendre plus sensibles les nécessités historiques.

« Jadis les rois du pays de la ville d'Alep Ha-la-ap possédaient un grand royaume et Hattousilish, le roi grand, roi du pays de la ville de Hatti, avait mis le comble à leur royauté. »

Nous sommes encore au début de la puissance hittite. Le roi Hattousilish I succède à Labarnash, qui est vraiment le fondateur de la dynastie, celui dont le nom, sous la forme Tabarnash, allait devenir un titre commun aux monarques, tels les noms de César et d'Auguste chez les Latins. Et nous savons, par les textes en langage hittite, que Labarnash « était un grand roi », mais, que, de son temps, « le pays était petit »⁽³⁾. Sans doute, il s'étend par les succès de ses armes et il conquiert un certain nombre de villes énumérées dans le document que nous venons de citer § 1. Mais Alep ne figure point dans cette liste et nous constatons que son fils et successeur, Hattousilish I ne s'avance point beaucoup au delà des frontières atteintes par son père. D'après une chro-

(1) Ces différentes écritures ont été colligées par L. A. MAYER et JOHN GASTRERO, dans *Index of hittite names*, I, p. 15 s.

(2) C'est cette copie qui est restée, en plusieurs exemplaires, édités par FICHELLE (dans *Keilschrifttexte aus Boghazköi*, I, n° 6, p. 30 s.) et WEIDNER (dans *Keilschrifturkunden aus Boghazköi*, n° 5 et 6). Nous citons ces ouvrages sous leur abréviation courante KBO et KUB. Dans KUB, IV, p. 49 b, WEIDNER publie

quelques corrections à KBO, I, n° 6. Diverses transcriptions et traductions ont été déjà publiées. Les plus récentes sont celles de WEIDNER, dans *Politische Dokumente aus Kleinasien*, p. 80 ss.

(3) EMIL FORNBERG, *Die Boghazköi-Texte in Umschrift*, II, I, n° 23 A, § 1^{er} et § 2 p. 40) : *Karā Labarnas lugal gal élla* « autrefois Labarnash était un grand roi » (I, 1-2) ; *na urné tepu élla* « et la terre était petites » (I, 1-5).

naque en langue hittite — il semble que Hattoushulish I^{er} fut peut-être récompensé d'avoir la sse attendue — sa campagne le royaume d'Alep, car c'est pour venger son sang que Moursishish I^{er} son petit-fils, entreprend une campagne contre la ville de *Ha-la-ab* (Alep) et la détruit ⁽¹⁾.

Voici en quels termes s'exprime la relation qui prélude au traité entre Moursishish II et Rimisharum (recto, 12-14) : « Après Hattoushulish, roi du pays de la ville de Hatti, Moursishish, le grand roi, petit-fils de Hattoushulish, le grand roi, détruisit la royauté du pays de la ville de *Ha-la-ap* et le pays de la ville de *Ha-la-ap* ».

Le testament politique de Telipinouch (vers 1775 av. J.-C.), que nous avons cité à propos de Labarnash, contient aussi une allusion à la conquête d'Alep et à sa destruction par Moursishish I^{er}. Voir ce paragraphe intéressant : « Puis Moursishish — marcha contre la ville de Hatt-pa, et il détruisit la ville de Hatt-pa, et il amena à la ville de Hattousus les prisonniers de Hatt-pa et sa richesse ⁽²⁾. »

Les scribes qui ont rédigé le protocole du traité entre Moursishish II et Rimisharum ont donc puise dans les sources locales pour établir leurs considérants historiques. Naturellement ils s'en tiennent aux faits qui intéressent à la fois Alep et le royaume hittite. Mais, puisque nous avons leurs propres sources, voyons si quelque événement de plus grande envergure ne va point nous permettre de situer dans l'histoire générale cette lutte entre les Aleppiens et les Hittites.

La chronique déjà citée et le testament politique de Telipinouch sont d'accord pour mentionner, aussitôt après la campagne de Moursishish I^{er} contre Alep, une campagne contre Babylone. La chronique écrit : « Ensuite Moursishish, marcha contre Babylone ⁽³⁾ et il détruisit Babylone ».

Le testament politique de Telipinouch emploie exactement les mêmes termes. La seule manque dans la chronique, tandis que le texte de Telipinouch

⁽¹⁾ Texte dans Foucart, *op. cit.*, n° 90, II, III 16. Le récit doit être éclairé par le traité entre Moursishish II et Rimisharum, ainsi que par le texte de Telipinouch dont il va être question.

⁽²⁾ Le roi vient d'être mentionné au paragraphe précédent.

⁽³⁾ Foucart, *op. cit.*, n° 29 A § 9 (p. 40). Voir l'interprétation de Hrozný (dans *Bogha ka. Studien*, n° 3 pp. 402-403) et de JOHANNES FRIEDRICH dans *Der Orient*, XXIV, 1 (p. 7).

⁽⁴⁾ Idéogramme *ka-dingir-ra*.

continue: « il défit les... »⁴ acquit pour Hattousas, les prisonniers de Babylone et sa richesse⁽¹⁾ ».

Ainsi donc, la prise d'Alep par Moursishish I n'est qu'une étape de l'expansion hittite. C'est vers Babylone que se précipitait la poussée de ce peuple remuant, qui revait d'imposer au monde oriental la suprématie de sa civilisation indo-européenne. Or, nous possédons une allusion à ce fait historique chez les Babyloniens eux-mêmes. L'une des Chroniques, autrefois publiées par L. W. King, marque ainsi la fin de la première dynastie de Babylone (celle à laquelle appartient Hammourabi): « Au temps de Samia-di-la-na, le pays de Hattin-û (marcha) contre le pays d'Akkad »². Il n'est point d'autre que cette Chronique envisage le même événement que les textes en langue hittite racontés avec un peu plus de détail, puisqu'il fut le point de départ de la suprématie des Hittites en Orient. La date du règne de Samsonhitana est vraisemblablement 1900-1870 avant J.-C. d'après les derniers calculs de l'astronome anglais Fotheringham³. C'est donc vers 1870 que nous pouvons placer la campagne contre Babylone. Celle contre Alep se placerait quelques années plus tôt, si bien que nous pouvons considérer approximativement l'année 1880 avant J.-C. comme celle de la marche de Moursishish I sur la ville. Nous savons que Moursishish I n'est point le fils, mais le petit-fils du grand Hattoushish I, qui avait exalté la puissance aleppine. D'autre part, les listes généalogiques ont traité le père de Moursishish I comme une quantité négligeable et les textes historiques font succéder Moursishish I à Hattoushish I, ce qui donne à penser que le père de Moursishish I n'a régné que peu de temps, si même il a régné. Ainsi donc, Hattoushish I précéderait de peu le règne de Moursishish I et pourrait se localiser à la fin du xx^e siècle avant notre ère.

C'est à cette date que nous trouvons Alep centre d'un royaume florissant qu'on désigne — suivant l'habitude des scribes — sous le nom de pays « de la ville de Halpak », déformation de Halap ou plutôt Halib — par la jonction de la désinence casuelle. La ville n'a guère changé de nom à travers les âges, elle est encore *Halab* pour les Arabes. Son dénominateur spécial était celui que les Hittites appellent Teshup de *Halpash*, des li plus haute antiquité⁴. Les Hittites dont la

¹ Texte d'Assur, *op. cit.*, n° AA 1 2 vs.
J'en ose me prononcer sur l'identité des hiéroglyphes
hierogl. ass.-sa la li 30 p. 40) avec les Hitt.

² *Revue biblique* avril 1924, p. 30.
³ Texte de l'époque I, Moursishish dans
Fotheringham, *op. cit.*, n° 14 1 8 p. 26)

langue diffère de celle des Hittites, connaissent aussi le dieu Teshoup de Halpa¹. C'est la même divinité qui, sous le nom de Teshoup de la ville de *Hal-ap*, figure dans les traités entre les rois Hittites et leurs voisins, qu'il s'agisse du roi du Mitanni ou de celui du Nohushé².

On sait que ce dieu Teshoup est le dieu de l'orage et qu'il s'identifie avec le dieu babylonien Adad, le dieu syrien Hadad, le dieu amoréen Amourrou. Aussi ne serons-nous point étonnés de voir Salmnassar III (859-824 av. J.-C.) offrir des sacrifices au dieu Adad d'Alep (Hal-wan)³.

La compagne du dieu d'Alep porte aussi un nom générique, celui de He-pit⁴. Elle figure parmi les déesses chargées de sauvegarder les traités⁵. On l'appelle la déesse *He-pit* de la ville de *Hal-pa*.

Pas plus qu'Adad ou que Teshoup, elle n'était réservée à Alep. Mais elle avait, comme Teshoup ou Adad, son sanctuaire et probablement sa statue dans la ville, ce qui permettait d'y voir finalement une divinité locale.

Revenons maintenant au préambule du traité entre Mourshilish II et Rimi-sharna. La destruction d'Alep par Mourshilish I n'a point effacé la ville de l'histoire. Mais il nous faut descendre de plusieurs siècles les degrés de la chronologie pour arriver au règne de Toulhaliash I, vers la fin du xiv^e siècle avant J.-C. à Herist. Les Aleppites font alliance avec le pays de Hanagalbat, qui s'étend de la Méditerranée jusqu'au-delà de la grande boucle de l'Euphrate vers le Sud-Est. Les deux royaumes, celui de Halap et celui de Hanagalbat, se révoltent contre le joug des Hittites, ce qui aboutit à une destruction d'Alep par Toulhaliash I.

Le document diplomatique, dans un texte malheureusement lacunaire, continue de donner les vicissitudes de l'histoire d'Alep, dont la tendance générale est la révolte contre les Hittites. Mais le moment arrive où l'Égypte va étendre ses tentacules jusqu'en Syrie du Nord. Le xv^e siècle avant notre ère est rempli par les conquêtes de Thoutmès III (vers 1501-1447 av. J.-C.) et

¹ KUBRIK *Zeitschr. der de.ischen morgenl. Gesellschaft* LXXXI, p. 22. La lecture Hal-pa (qui) est que Hur-ri) semble de plus en plus probable. Au lexique Assyrien ce sont peut-être les Hittites de la Bible.

² Traités du roi Hittite Shouppiluliumash avec MATTHIAS et avec TELLU et WEHUSA,

Asiatische Studien n° 8, p. 28, 142, p. 48, 143, p. 66.

Les Pays bibliques et l'Assyrie, p. 10.

³ Une analyse nouvelle (p. 66) du min. et he. p. 66 la valeur pit du second signe ressort les faits groupés par GÖRZE, dans *Mitteil. der Vorderasiat. Gesellschaft*, 1924, 3, p. 50, 1, 18.

WEIDNER, *op. cit.* p. 30, 144, p. 50, 148.

d'Amenophis II vers 1418-1420 av. J.-C. — Alep est assujettie à l'Égypte et, pour quelque temps, son histoire se confond avec celle des cités syriennes et palestiniennes qui gravitent dans l'orbite des Pharaons.

Les pages précédentes nous ont permis de retrouver dans la plus haute antiquité la ville qui, malgré les différentes conquêtes et les efforts des vainqueurs, a continué de porter le même nom à travers les âges. *Halab* « le lait frais ». Ce nom est bien semitique. Et ainsi Alep représente le poste avancé des Semites, la barrière qui s'opposait à la descente des Hittites vers l'Oronte, comme vers Babylone. En outre, Alep était une des étapes des populations semitiques trans-euphratennes, dans leurs migrations vers l'Occident. Le culte du dieu lune et de sa famille, originaire d'Iren Chaklee remontant d'abord jusqu'à Harran, en Syrie des deux fleuves, et passe l'Euphrate pour s'installer à Neirab à quelques kilomètres d'Alep. La même voie est suivie par Abraham, l'ancêtre de Hébreux, et rien ne nous interdit de croire que les Patriarches ont erré dans ces parages. Le nom de Laban, frère de Rebecca, est l'hébreu לָבָן qui exprime la blancheur des dents et du lait, mais qui correspond aussi à l'arabe *laban* « le lait », plus tard « le lait aigre ». On sent le rapport entre ce nom et celui d'Alep. Ce rapport s'explique par le fait que les populations qui se trouvaient dans la région de Harran avaient quelque affinité avec celles qui donnerent son nom à *Halab*. Les Hittites ne réussirent jamais, malgré leurs coups répétés, à se débarrasser des Semites de leur voisinage. Quand les conquérants assyriens, après avoir franchi l'Euphrate et reçu le tribut de la grande citadelle des Hittites, karkemish, all'indépendant Alep, ils se retrouveront chez eux et reconnaitront leur dieu Alad dans la statue que les Hittites avaient appelée Teshoup. Ce qu'il y a de piquant, c'est que ce sont les documents hittites qui nous permettent de retracer la plus ancienne histoire de la vieille cité semitique d'Alep.

P. DIORME,

Jérusalem, 5 avril 1924.

LES TEPES HITTITES EN SYRIE DU NORD

PAR

LOUIS SPELEERS

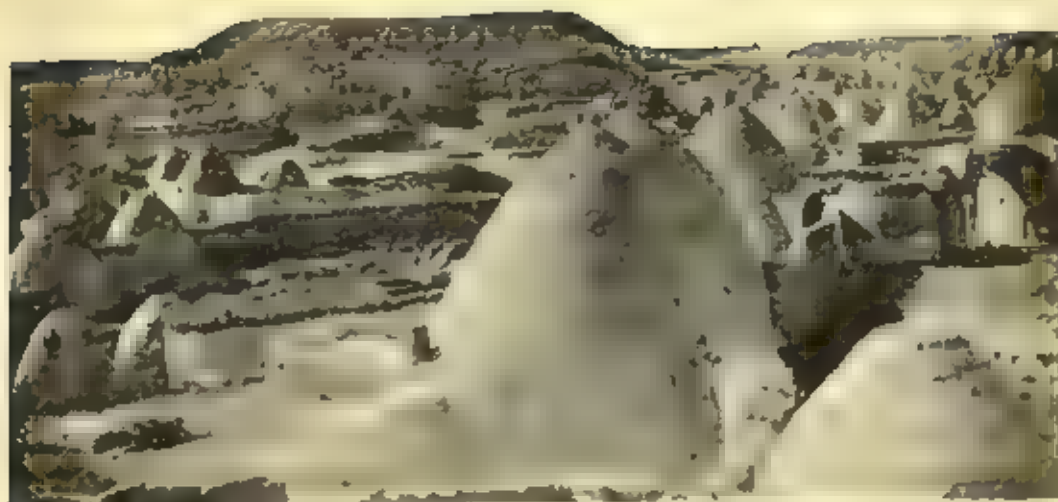
D'après les affirmations de certains voyageurs, il existe en Syrie de nombreux monticules « tepes » ou « tells » qui passent pour des vestiges des soi-disant Hittites. Un des plus connus est celui de Kadech (voir *Syria*, 1912, p. 140). Au Nord ils sont plus nombreux. Celui de Khan-Scheikhun, située sur la route de Hama à Alep, à l'est du marais d'El-Ghab, a été visité en 1889, par feu le docteur Joussot de Bellesme qui m'en a remis quelques photographies et des renseignements à ce sujet.

Dans le second volume de ses souvenirs de voyage, rédigés en 1893 et non publiés, le docteur lit (p. 376) : « que le village de Scheikhun se compose des maisons, de la forteresse et d'un tumulus hitite ». De ce dernier, voici la photographie (Pl. XVI, 1). On distingue une sorte de plateau surgissant de la plaine et près duquel se trouvent les huttes des indigènes. Celles-ci sont toujours coniques et construites en majeure partie en pise (Pl. XVII), plus rarement en pierres. Voici encore une photographie d'un intérieur décoré d'objets divers (fig. 1). Dans toute cette région, de même près d'Alep, on rencontre de nombreux autres tepes.

À Alep, le tumulus a pu être une citadelle. Le voyageur affirme (p. 420-3) qu'« il est revêtu de dalles de basalte ».

Il y en a également près des marais d'Antioche ou d'Amouk (p. 463) où ils sont nombreux. « Ils se composent d'un soubassement de 7, ou 10 mètres, sur lequel s'élève le palais royal, les dépendances, les jardins. Le plan général est celui d'un rectangle orienté d'ordinaire vers le Sud-Ouest. Le soubassement était revêtu d'un solide mur en basalte noir, décoré souvent de bas-reliefs et d'inscriptions. Le palais construit en briques s'est écroulé sur le soubassement. »

Les annales égyptiennes, assyro-babyloniennes, hittites et l'Ancien Testament mentionnent, en effet, un grand nombre d'endroits syriens, ou les Hittites



1 Khan Scheikhun. Tépé hittite au fond



2 Village près de Khan Scheikhun

et les Milanniens ont passé ou séjourné et où ils auraient pu construire ces tumulus. Il n'entre pas dans mes intentions l'en dresser la liste, mais je rappelle que la région située au Nord de Damas a été surtout le terrain de leurs pérégrinations. J'attire l'attention sur les endroits cités dans les annales hittites elles-mêmes et particulièrement le pays d'Amurru, la ville d'Adana, d'Alep, de Tump et de Kadech.¹

D'après les renseignements mêmes du docteur Jousset de Bellesme et, surtout, par le fait que ces tumulus sont revêtus de dalles de basalte, il semble bien que nous n'avons pas affaire à des tumulus hittites. Le terme, en effet, ne peut indiquer aujourd'hui que les habitants d'Asie Mineure, sujets d'un des anciens royaumes dépendant de la capitale Boghaskem-Khat-tuchah, florissant à partir du ^{xv}^e siècle jusqu'au ^{xiii}^e; ou encore, à la rigueur, les habitants des villes du Nord de Syrie : Larkemich, Sakhégeuzu, Sindjirli-Lutibi-Chamal, mais, où les Araméens avaient déjà commencé à supplanter les Hittites, ce dont témoignent les monuments des rois



FIG. L. — Intérieur de kham

¹ Amurru est cité dans le traité entre Hattusili et Tushpata d'Amurru (*Bog-Stud.*, 9, 1923, p. 124).

Amurru est cité dans un traité entre Hattusili et Tushpata d'Amurru (*Bog-Stud.*, 8, p. 70).

Amurru est cité dans un traité entre Hattusili et Tushpata d'Amurru (*Bog-Stud.*, 8, p. 77).

Adana est cité dans le texte de Tushpata d'Amurru (*Bog-Stud.*, 8, p. 77).

² 17.

Tump est cité dans le traité entre Hattusili et Tushpata d'Amurru (*Bog-Stud.*, 9, 1923, p. 124).

Alep est cité dans le traité entre Hattusili et Tushpata d'Amurru (*Bog-Stud.*, 8, p. 80) et *Pal. Expl.*, 1903, p. 140, 1911, p. 127.

Sur les autres villes hittites, voir les annales égyptiennes (*Pal. Expl.*, 1903, p. 140, 1911, p. 127) et 1877.

Panamu, Bar-Rekub, etc., de Chamal (ix^e au vii^e siècle). En somme, il faudrait réserver le terme « hittite » aux ressortissants des Etats ou des populations qui sculptaient les hiéroglyphes hittites, comme encore au ix^e siècle les maîtres de Cirkéniéh, et il faudrait employer le terme « araméen » pour désigner les populations qui se servaient des caractères araméens comme les habitants de Chamal.

Les tumulus cités plus haut peuvent encore avoir appartenu aux « Subariens », Ungnad réserve ce nom aux populations établies en Mesopotamie occidentale et en Syrie du Nord (*Volkerwanderungen Vorderasiens*, 1923). Mais nous n'avons aucun renseignement sérieux qui nous permette de leur attribuer ces tépés.

Enfin, la supposition la plus vraisemblable reste celle d'après laquelle ces monticules auraient simplement été construits par les populations indigènes; ce sont ou bien les Amorrites et les Cananéens ou bien — ce qui est beaucoup plus probable — des populations postérieures à l'époque antique. Le revêtement de dalles de basalte semble, en effet, prouver que ces tépés sont très tardifs.

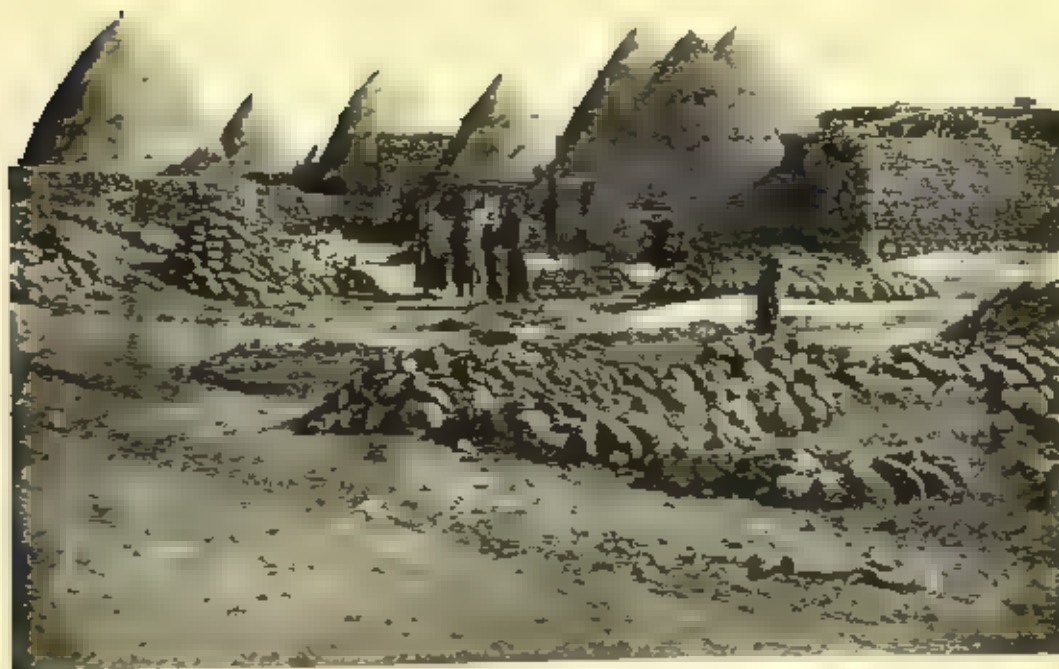
A l'occasion de ce congrès, j'ai l'honneur de poser la question de savoir si dans le tepe de Scheikhun et dans d'autres que celui de Kadech, des fouilles sont ou ont été pratiquées, quels en furent les résultats, si ceux-ci ont déjà été publiés, où les antiquités éventuellement trouvées sont conservées et quel est leur état de conservation?

Ces questions ont une importance capitale pour déterminer l'aire des invasions en Syrie et pour savoir si ces Hittites, qu'on a toujours voulu y rencontrer, ne sont pas plutôt des Subariens ou même des Mitanniens avec lesquels on ne peut plus les confondre. Les réponses pourraient changer entièrement nos notions sur les rapports des Hittites d'Asie Mineure avec l'Egypte, au cours des XVIII^e et XX^e dynasties (mentionnés dans les annales (édition Sethe, 1^{re} division) et dans les lettres de Tell el Amarna (édition Knudtzon). Ces annales et ces lettres ignorent, en effet, les Subariens et ne font mention que des rapports avec les Hittites et les Mitanniens, comme si ceux-ci n'étaient qu'un même peuple ou deux branches de la même famille.

Puisque le Service des antiquités près le Haut-Commissariat de la République Française en Syrie a commencé une ère de recherches méthodiques



1. Village de Seraïkin



3. Village d'el-Buriedj (vallée de l'Oronte).

s'espçant sur plusieurs années, il est peut-être permis de signaler discrètement aux savants chargés de ces fouilles que des tels importants attendent encore leurs travaux et d'ômettre le vœu que ces recherches soient exécutées dès que la situation politique le permettra.

LOUIS STRECKER.

UN BRONZE HITTITE

PAR

LOUIS SPELLEERS

Si l'on a trouvé tant d'antiquités étrangères en Syrie, cela ne s'explique que parce que ce pays a été, de tout temps, une sorte de couloir à travers lequel, Hittites, Mésopotamiens, Méditerranéens et Égyptiens ont transporté leurs produits de toutes espèces, en y laissant de nombreuses marques de leur influence. Ces passages incessants font comprendre comment on a découvert, dans des contrées séparées par la Syrie, les antiquités les plus diverses. Telle, la figurine que j'ai l'honneur de vous présenter, afin de recueillir votre opinion sur son origine, ses caractères et sa signification.

C'est un bronze de 12 sur 3 cm., acheté à Abydos en Égypte, le 31 décembre 1905. Je n'ai pas pu obtenir d'autres renseignements, pas même sur son importation en Égypte. Il est clair, néanmoins, que cet objet ne possède aucun caractère égyptien, comme il est évident qu'il est de style et d'exécution hittites.

Ce qui nous frappe tout d'abord, ce sont les proportions extraordinaires du corps. La tête fait l'effet d'un disque qu'on aurait grossi pour y ajouter une figure humaine : elle mesure 9 mm. de hauteur sur 20 mm. de largeur, sur 21 mm. d'épaisseur. Par derrière elle est démesurément large. Le casqueur y



FIGURINE EN BRONZE
acquise à Abydos (Égypte)

a gravé environ neuf cercles concentriques de traits parallèles et qui doivent sans doute simuler les boucles de la chevelure. Le front est absent : il est remplacé par la ligne du nez qui continue celle du front et qui s'arrête en s'aplatissant pour indiquer les narines. Sous l'extrémité du nez, et à peu près en ligne ver-

ticale, s'avance la région buccale dont les lèvres et le menton ne sont indiqués que par une incision horizontale. Les joues sont si ternies qu'aucun relief ne les indique. À la hauteur du nez, deux incisions profondes, étroites et longues accusent les sourcils et les yeux. Il n'y a pas de traces d'un crâne. Sur la ligne fuyante du maxillaire, deux mèches longues et minces représentent les oreilles; au lieu d'être placées verticalement, elles rejoignent le menton en direction oblique.

Cette tête plate est portée par un cou trop long, trop large, trop épais; il a 9 mm. sur 10 mm., et contribue à former les épaules. Celles-ci sont larges et donnent naissance à deux moignons coupés aux coudes. La poitrine est moins épaisse que le cou. À la hauteur des clavicules, se dressent deux seins proéminents. Des aisselles part la ligne extérieure du torse, long et mince dont la partie moyenne n'a que 9 mm. d'épaisseur. Il s'élargit légèrement vers le bassin. Celui-ci est couvert d'un pagne, de sorte que cette région mesure environ 13 mm. de face et de profil; toute indication du seant manque. Sur le dos et sur la poitrine, s'étend une incision verticale de 20 mm. sur 2 mm., dont j'ignore la signification technique ou symbolique.

Le pagne se compose d'une pièce couvrant le seant seul et dont le bord extérieur remonte directement à la ceinture; quelques incisions en forme de carrés indiquent le tissu. De la ceinture tombe, par-devant, une pièce triangulaire qui cache les parties gentiles; elle porte également cinq ou six incisions. Sa coupe fait penser à la forme du pagne égyptien, quoiqu'il n'y ait aucune trace d'influence. Sous le pagne se détachent les deux jambes, gauche en avant, à la manière égyptienne. Il n'y a presque pas de différence, au point de vue de l'épaisseur, entre les cuisses et les jambes; à une hauteur anormale, on a marqué les genoux par un léger renflement. Les pieds paraissent être nus, car quelques incisions accusent les orteils. La plante des pieds donne naissance à deux attaches, destinées à fixer la statuette.

Cette pièce rappelle certaines statuettes de style hittite déjà publiées, dont voici quelques exemples.

1° Celles des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, département des antiquités de l'Asie antérieure, décrites dans *Syria*, 1922, pl. 27. Techniquement, elles n'ont presque rien de commun, car celles-ci furent traitées comme une lame dans laquelle on aurait découpé les diverses parties, tandis que notre pièce est modelée en ronde-bosse. Mais au point de vue de la

forme, l'attitude des bras est sujette à comparaison : ils semblent en effet, s'avancer comme pour porter un attribut.

2° La statnette en ronde-bosse du Musée de Berlin (*ibid.*, pl. 27 bis) est beaucoup mieux exécutée, tant pour les proportions que pour le vêtement. La comparaison ne se maintient pourtant que pour l'attitude des bras et pour les attaches des pieds.

3° La statnette du cabinet d'archéologie classique de l'Université de Cracovie (cf. Stefan Przeworski, 1926, p. 8); elle est également traitée en ronde-bosse et avance les bras. Ceux-ci sont mieux proportionnés que dans la nôtre, mais la figurine porte un pagne à ceinture et à franges, a la tête bouclée et coiffée d'un chapeau à panache.

4° Les proportions du cou et du torse de notre statnette se retrouvent sur de nombreuses autres figurines hittites, à titre d'exemple, citons encore celle publiée dans *Annals of anthropology and archaeology of the University of Liverpool*, t. I, 1908, pl. 14, fig. 2. Comme il existe environ 70 bronzes d'Asie Mineure et de Syrie de style indubitablement hittite (selon Przeworski), nous renoncrons à la comparaison détaillée en signalant brièvement ce qu'elles ont de commun.

a) Au point de vue technique, elles sont en majeure partie exécutées comme une lame ou un bâton de métal, à l'exception de la tête et des bras, qui offrent plus de volume; les yeux sont parfois incrustés.

b) Anatomiquement, elles se distinguent par la disproportion des membres du corps : c'est la marque la plus évidente.

c) Au point de vue de l'esthétique, elles sont la négation de tout sentiment du beau. Rares sont les exceptions.

d) Enfin, formellement, elles représentent des personnages tenant des attributs dans les bras avancés. Sont-ce des divinités, des rois, des guerriers, des porteurs d'offrande? Jusqu'à présent et sauf exception la solution paraît impossible, à moins qu'un attribut ne l'apporte.

Si l'on me demande en fin de compte, pourquoi j'ai pensé à présenter cette pièce d'apparence si médiocre, c'est qu'au point de vue archéologique et historique elle a beaucoup d'intérêt, qu'elle constitue une des nombreuses pièces qui ont rapport aux influences étrangères en Syrie et que, sans l'étude de celles-ci, il nous manquera un chaînon dans l'histoire de cette région.

LOUIS SPILHAUS.

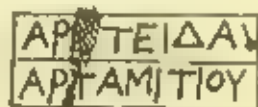
DEUX ANSES D'AMPHORES RHODIENNES TROUVÉES A SUSE

PAR

FRANZ CUMONT

Grâce à une bienveillante intervention du Père Scheil, M. de Mecquenem a bien voulu m'autoriser à étudier au Louvre les textes grecs encore inédits qu'il y a rapportés de ses fouilles de Suse. La publication des plus importants d'entre eux avait été préparée par notre confrère et ami regretté, Bernard Haussoulbor, et il est à espérer que le texte en pourra être édité avec les notes érudites et les restitutions de cet excellent épigraphiste.

Mais quelques menus morceaux deconvertis cette année n'avaient pu être examinés par lui. C'est le cas notamment de deux fragments d'une anse, dont l'un est resté attaché au col d'une amphore et dont l'autre se raccorde au premier, sauf un éclat qui a sauté (long. totale, 106 mm. diam., 4 cm.). Cette anse brisée, d'une terre bien pétrie et bien cuite, d'un gris rose, porte imprimé un cachet rectangulaire (long., 32 mm. haut., 12 mm.) avec les mots



ΑΡΤΕΙΔΑΥ

ΑΡΤΑΜΙΤΟΥ

On doit rapprocher cette anse d'une autre semblable trouvée précédemment à Suse (long., 19 cm., diam., 4 cm.), où, dans un encadrement de même forme (long., 35 mm.; haut., 15 mm.), on lit le nom :



ΦΙΛΑΙΝΟΥ

Ces deux anses appartiennent à la classe innumérable des amphores de Rhodes que, depuis l'époque hellénistique, les vaisseaux de ce grand port marchand ont transportées sur tous les rivages de la Méditerranée. C'est ce que

montrant non seulement l'aspect de la terre et la forme des estampilles, mais surtout les noms qui y sont imprimés. On sait que les amphores rhodiennes portent sur une de leurs anses le nom du magistrat éponyme de l'année, sur l'autre celui du marchand, tandis que celui du mois se trouve tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ¹. Or le mois Ἀρτεμιόμηνος (Ἀρτεμιομένης) est rhodien, et les noms des négociants Aristéidas et Philaimos sont parmi ceux qui se retrouvent le plus fréquemment sur ces amphores, tant à Rhodes ² que dans d'autres pays où elles ont été découvertes ³.

Quel produit ces réceptifs ont-ils servi à transporter jusqu'aux montagnes de l'Iran? Probablement du vin. Au temps des Achéménides, dont Suse était une des résidences annuelles, le vin de Chaldyon, c'est-à-dire de la région d'Alep, dont des cepa avaient été transplantés près de Dumas ⁴, était servi à la table des Grands Rois. Trois anses de jarres avec des cachets araméens, datant probablement de l'époque perse, ont été découvertes à Suse ⁵; ces jarres y ont apporté du vin ou de l'huile de Syrie. Lorsque les Macédoniens s'établirent à Suse, devenue Séleucie de l'Euphrate, ils introduisirent dans cette région la culture de la vigne, comme en Babylone ⁶. Mais les crus de la Susiane, où le climat est torride, étaient probablement médiocres, et les riches colons helléniques préféraient sans doute payer fort cher ceux de leur

¹ Cf. en dernier lieu Poinik, *Zu den Rhodischen Amphorenstempeln*, dans *Klio*, XX, 1926, p. 326.

² Rumsor, l. G. XII, fasc. I, 1249 et 1406 n° 1-8. — Nilsson, *Timbres de Lindos*, dans *Bull. Acad. d'openhague* 1904, p. 494, 535; Φιλαιμός, p. 377, 533. Ἀρτεμιομένης. On y trouve même Ἀρτεμιομένης Ἀρτεμιομένης, comme à Suse.

³ Ainsi à Pergame *Altertümer von Pergamon*, VIII 2 p. 1388. Ἀρτεμιομένης n° 3878 et Φιλαιμός (n° 1207 s.). — Dans le Midi de la Russie : Poinik (l. c.) a dressé la liste des noms qui apparaissent sur les amphores rhodiennes : Aristéidas revient 30 fois accompagné des noms de divers mois, dont deux fois de celui d'Artamitios (p. 326), Philaimos se retrouve 62 fois (p. 330). — En Italie et Sicile : Katsch, l. G., XVI, Ἀρτεμιομένης, 2398, 103 à 105; Φιλαιμός, *ibid.*, 300 à 305.

⁴ *ATHENAI* I, 24 B. ἡ δὲ χώρα παλαιὰ τοῦ Χαλδαίου, μόνον εἶναι ἱκανὴ ὥς φησι Πτολεμαῖος F II G III 271, καὶ τὸ Δαμασκός τε, Σαδὸς τε γὰρ οὗτοι Περσὶν αὐτῶν καταφυτεύονται, 1 αὐτοῖς λέγουσι. Cf. STRABON, XV, 3, 22. — Le vin de Dumas était déjà importé à Tyr au temps d'Ézéchiel XXVII, 18). Sur l'identification de Χαλδαίων avec γὰρ du texte hébreu, et les rapports de ce nom avec la Χαλδαίαιος, cf. l'art. d'Alep, où l'on plaçait autrefois Χαλδαίον, cf. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, 1927, p. 285 et suiv.

⁵ L'étude en a été confiée à M. René Dussaud, à qui nous devons l'indication de leur date.

⁶ STRABON, XV, 3, 11. La Susiane, πολυστα, ἔχει ἱκανὴ... τὴν δ' ἄμπελον οὐ φυσικὴν πλεονάζοντα, καταφυτεύσαντες καὶ τὰς οὐκ ἐκείνην, καὶ τὰς

DEUX ANSES D'AMPHORES RHODIENNES TROUVÉES A SUSE 51

patric, qui les exportait dans tout le monde ancien. Il ne faut pas s'étonner de les voir voyager à pareille distance. Nous savons qu'inversement les vins de Gaza, de Sarepta et d'Ascalon étaient recherchés en Gaule jusqu'à l'époque mérovingienne ⁽¹⁾.

Souvenons-nous cependant d'un détail curieux que nous rapporte Héro-

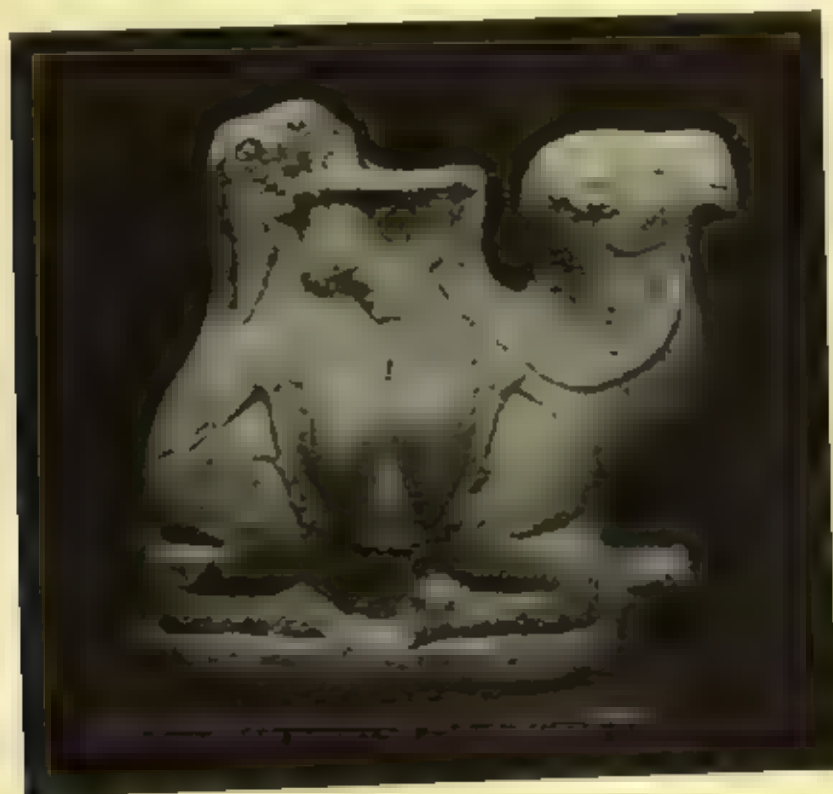


FIG. 1. Terre cuite de Syrie. Musée du Louvre.

dote ⁽²⁾. Les vases de terre cuite qui avaient servi à importer du vin de Grèce ou de Phénicie en Egypte, y étaient rassemblés à Memphis par les soins des fonctionnaires et on les remplissait d'eau afin d'en pourvoir les caravanes qui traversaient le désert pour se rendre en Syrie. Il est donc possible que les amphores rhodiennes aient porté du vin grec seulement jusqu'à Antioche ou

⁽¹⁾ *SINOISE APOLL.*, XVII, 13, éd. Mohr; VER-
NANTJUS FONTUN, *Vita S. Martini*, II, 81, 82
(dans *Mon. Germ. hist. Ant., ant.*, IV GREGOIRE
DE TOURS, *Hist.* VII 29, *In gloria conf.* 51 Cf

SOLARI, *Delle antiche relazioni fra Siria e
l'Occidente*, I, Pise, 1916, p. 19

⁽²⁾ HÉRODOTE, III, 16

aux ports de Phénicie et qu'on les avait recmployés et remplis non pas d'eau — car la Mesopotamie et la Susiane n'en manquaient pas — mais de vin syrien pour acheminer celui-ci par caravanes jusqu'à Suse. De toute façon il apparaît qu'à l'époque hellénistique une des marchandises d'échange que les négociants expédiaient dans l'Iran pour y payer les tissus et la soie qu'ils y allaient chercher.

Une terre cuite du Musée du Louvre (A. O. 10223) nous met pour ainsi dire sous les yeux ce transport du vin par les caravanes syriennes. Nous la reproduisons ici (fig. 1), d'après une photographie que M. Dessaud a bien voulu faire exécuter pour nous. Ce petit vase, a été trouvé à Beyrouth mais dont la provenance exacte est inconnue, représente un chameau couché, portant sur chacun de ses flancs deux amphores solidement attachées par des cordes, de manière que les mouvements de l'animal ne puissent les renverser. Sur la bosse du dromadaire, est assis, en guise de chamelier, un petit bras potelé et noir, qui tient les rennes à bras tendus. Sa présence paraît faire allusion aux effets du vin que contiennent les jarres. Les Grecs expriment souvent, sous des formes diverses, l'idée qu'Éuripide a rendue par le vers

ὅς ποτ' ἔστιν ἀνὴρ ὅστις καὶ κρατὶ κείνῳ,

et que le proverbe latin traduit par « *Sine Libero friget Venus* ».

Des terres cuites, analogues à la nôtre, mais sans le chamelier qui prête à celle-ci une intention malicieuse, ont été recueillies non seulement en Syrie, mais aussi en Asie Mineure et en Égypte¹, et la répétition fréquente du même motif est un indice de l'extension de ce commerce du vin par caravanes dont les artistes se sont inspirés si fréquemment.

Franz Cumont

⁽¹⁾ En sup., *Bacch.*, 773.

⁽²⁾ Cum., *Nat. descr.*, II, 23, § 10 : « Cum fruges Cererem appellamus, vinum natum Libero, ex quo Liber frigit Venus ». — Ennius, *IV*, 2, 6) : « Sine Cerere et Libero friget Venus ». — *cf.* Minus, *Fla.* XXI, 2, 8, 1. — *Idem*, *Epist.*, LIV, 9, 5. Valère Max., II, 4, 5.

⁽³⁾ Rostovtzeff, *Economic hist. of the Ro-*

man Empire, 1906, pl. XXXVIII 3, 4, pl. XLII 3-6. 1° Syrie : Chameau couché portant des paniers, dans ou des paniers, deux amphores; 2° Aphrodisias : Chameau semblable portant une grande jarre et un monton; 3° Égypte : Chameau debout, portant de chaque côté sur son bât trois amphores.

INSCRIPTION ROMAINE DU SINDJAR AU NOM DE TRAJAN

PAR

RENE GAGNAT

Le R. P. Schell a reçu d'un correspondant la copie, très fautive, d'une inscription, probablement un milliare, découverte sur un fragment de colonne, semble-t-il, au Sindjar, en pleine Mésopotamie ⁽¹⁾.

Le texte serait le suivant :

IMEGAEUVI-
VIRNTERN
TRAIANUSOPTIMVS
DALICVPICVS
ONLDALICVPTILCV

La pierre aurait donc porté : Imp. Caesar | Divi Nervae [f. Ne]ruae | Traianus Optimus | Aug. Dacicus [s] P[ar]th[ic]us

Il n'y a pas à tenir compte de la ligne 1, qui n'est qu'un premier essai de copie de la ligne 3, plus complète. Du surnom *Germanicus* qui devait figurer sur la pierre avant *Dacicus*, on ne voit pas trace. Par contre la fin de la 5^e ligne semble bien avoir contenu le surnom de *Parthicus*, que les soldats passent pour avoir décerné à Trajan dès l'année 115 et qui lui fut conféré officiellement par le Sénat en l'année 116. S'il en est réellement ainsi, l'inscription daterait de la période comprise entre le milieu de 116 et le mois d'août 117, où mourut l'empereur.

Le document est intéressant par l'endroit où il a été trouvé.

Exactement : Karsê localité du Djebel Sindjar. Les cartes n'indiquent pas cette localité.

Sindjar est l'ancienne *Suqara* signalée par la Table de Peutinger sur la route d'Édesse à Hatra et sur celle de Zeugma à Ctésiphon⁽¹⁾, routes qui coupent la Mésopotamie de l'Ouest à l'Est et du Nord au Sud et joignent la province à ses voisins. Elle a, de plus, etc, à différentes époques, le théâtre de batailles et de sièges, notamment à l'époque de Trajan.

On sait ⁽²⁾ qu'après avoir réduit l'Arménie en province, Trajan envahit le territoire des Parthes et occupa la Mésopotamie. Au cours des années 114 et 115 les places fortes du pays, Batnae, Nisibis, Singara tombèrent entre ses mains et la Mésopotamie devint, elle aussi, province romaine sans, d'ailleurs, être resignée à son sort, aussi qu'elle le montra en se soulevant des l'année suivante.

L'établissement d'une route militaire, d'après cette inscription, est contemporaine des campagnes de Trajan en 116 et 117. Pour assurer le transport des troupes romaines à travers un pays d'une soumission douteuse, pour hâter la pacification complète la construction de voies de communication solides était nécessaire. Ce qui était vrai à l'époque romaine l'est encore de nos jours.

P.-S. — Au moment où le présent fascicule allait être mis sous presse, je recevais du R. P. Monterde la copie et la photographie de la borne militaire du Sindjar. Le texte, ainsi que je l'avais vu, appartient au règne de Trajan et les conséquences historiques qu'on en peut tirer restent les mêmes, mais on peut maintenant affirmer que la pierre porte :

IMPERATORIS DIVI
NERVAE FILII NERVAE
TRAIANVS OPTIMVS
AVGVSTVS GERMANICVS
DACICVS PARHICVS
PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNS
POTESTATIS

RENÉ CAGNAT.

⁽¹⁾ Table de Peutinger, Éd. Fortin d'Urban
p. 304 et 305.

⁽²⁾ DE LA BÉNOIX, *Essai sur le règne de Tra-*

jan p. 170 et 180. MOMMSEN *Hist. rom.*
(trad. franç.), X, p. 236.

LES ROUTES ANCIENNES EN HAUTE-DJEZIREH

PAR

LE R. P. POIDEBARD * J.

Cette note est le résumé d'observations faites en avion, en mai 1921, au cours d'une mission effectuée pour la Société de Géographie. Le but de la mission était la continuation d'une étude entreprise en Perse en 1918 sur les routes historiques et actuelles de l'Asie antérieure. Peut-être quelques-uns des documents recueillis, au cours de ce voyage au delà de l'Euphrate, sur l'ancien réseau routier de Haute-Mésopotamie, intéresseront-ils les archéologues.

Comme je le dirai plus loin, dans l'exposé de la méthode employée, les observations faites en avion ont été contrôlées par des observations à terre, par l'interrogatoire des chefs de caravanes et des principaux chefs de tribus sur les pistes pratiquées actuellement entre les anciens points historiques de la région. Elles seront fixées également par des photographies aériennes en cours d'exécution. On ne doit considérer cette étude que comme une première reconnaissance d'exploration générale devant guider des recherches ultérieures.

I. — SECTEUR ÉTUDIÉ.

Le secteur étudié dans cette reconnaissance comprend la région suivante : cours du Bas-Khabour, de l'Euphrate (plus exactement de Sourr) à Hasselche, et toute la région située entre le Haut-Khabour (la ligne ferree (frontière turco-syrienne) et la frontière irakienne.

Cette partie de Haute-Mésopotamie sous mandat français prend le nom de Haute-Djezireh (khasas d'Hasselche et de Tell Tchollek).

La carte de H. Kieperl, *Formae Orbis Antiquae*, Tab. V, *Syria, Mesopotamum, Assyria et Armenia Major* (édition 1910), donne comme *viae incertae* toutes

* Communicat. ou lue au Congrès archéologique de Syrie et de Palestine, Beyrouth, avril 1926.

les routes anciennes comprises entre l'Euphrate, la route de Zeugma à Bezabde par Balnae, Carrhae, Resaina et Nisibis et la chaîne du Sindjar.¹

II. — MÉTHODE D'OBSERVATION

La rareté des fouilles opérées dans cette région (les seules fouilles effectuées sont celles de Layard à Tell Ajaja-Araban et d'Oppenheim à Tell Halaf (près de Ras el Ain - Resaina, Fons-Sabore), l'absence d'inscriptions relatives aux noms des localités et des routes indiquées dans les « Itinéraires » et l'absence de bornes milliaires rendent difficile l'établissement sur le terrain du tracé exact de l'ancien réseau routier.

La nature du sol ne nécessitant pas les chaussées soigneusement établies autres que des *viae terrenae*; les cours d'eau, aux bords souvent encaissés, permettent l'usage de simples passerelles de bois. Seuls quelques points de passage solidement établis présentent des ruines de ponts de pierre : Setayau, Hasselche, pont sur le Djurdjib à l'est de Ras el Ain, pont sur le Nahr Konatiri au sud-est de Nissibin, etc. (cf. Pl. XVIII, 1).

En dehors des ruines de ponts en pierre aux points de passage plus importants, de gués naturels, de traces de ponts anciens sur certaines pistes et des alignements de tels artificiels dans la plaine, on trouve très peu de documentation sur le terrain, tant que des recherches plus approfondies et des fouilles n'auront pas été faites méthodiquement.

Au mois de mai 1925, avant en 1 survoler plusieurs fois, dans des conditions d'observation particulièrement favorables, le bassin du Khabour et de ses affluents, j'ai tâché de noter certaines grandes lignes de l'ancien réseau routier de Haute-Mésopotamie, en me fondant sur les points de repérage suivants :

- a) Positions des places anciennes importantes certainement déterminées : Resaina, Mardo, Amoudis, Dara, Singara, Lac Hiberaci.
- b) Passages de rivière marqués par des ruines de ponts ;
- c) Points d'eau anciens, signalés par des restes de puits ;
- d) Alignements des tells et leurs carrefours ;

¹ Sur l'ancien réseau routier de Haute-Mésopotamie, cf. MULLER, in *Itineraria romana*, carte 241, pp. 741-742 et carte 243, pp. 751

² Cf. CHÉRET in SALMO-POTTIER, *Dict. des Antiqu. gr. et rom.*, t. V, *Viae*, fig. 7439, p. 8,9.



1 Haseché Tell Hsaka et le fleuve Khabour



2 Haseché Lignes de Tellis sur la route de Ras el An



3 Tellis de confluent du Diokholagh, vers de Tell Hsaka.
à l'aube



4 Tell Hsaka vu du poste militaire de Tell Hsaka

« Pistes actuelles de caravanes le long de ces alignements de tells

On verra plus loin le résultat de cette méthode d'observation

Peu apparent, vu de terre, ce réseau ancien de communications apparaît très net, quand on s'élève à 1.500 mètres d'altitude. Il suffit d'éviter les heures de reverbération du sol et de voler, soit immédiatement après l'aube, soit avant le coucher du soleil. L'avion est un observatoire élevé et mobile qui permet une étude précise du terrain avec un horizon très étendu.

La limpidité de l'atmosphère, particulière à la Haute-Djézireh, surtout aux heures matinales ou tardives, permet l'observation à longue distance avec des points de repérage certains : positions des villes anciennes qui jalonnent la route de Zeugma au Tigris. De la région d'Hasselché l'observateur aperçoit avec netteté les positions de Constantin (Araç, Chehr) au pied du Karadja Daghl, de Resaina et Fons Sebore (Ras el Aïn), d'Amoudis (Amoudie) et Dara, de Nisibes (Nissibin). Au sud-est apparaissent le lac Biberici (lac Katoanié) et la direction de Sugara (Beled Sindjar). La forêt de tells artificiels qui parseme la plaine et semble, vue de terre, dans un ordre incertain, prendre pour l'observateur aérien, l'aspect de grandes avenues et de lignes nettes rejoignant les grands centres historiques et les points de passage importants des cours d'eau.

Les instruments employés pour l'observation étaient une carte au 1/200 000 fixée sur la planchette du poste de l'observateur et une boussole compensatrice placée tout près de la planchette. Je dois reconnaître immédiatement que le plus utile instrument d'observation était le pilote lui-même, mis aimablement à ma disposition par l'état-major de l'Armée du Levant pendant mes vols autour d'Hasselché. Le matin, au lever du jour, à l'heure où les silhouettes des montagnes se détachaient à l'horizon avec netteté nous montions sur la terrasse du Bordj militaire qui couronne l'ancien Tell Hsaka et domine la plaine jusqu'à Mardin et au Sindjar. Sur la carte, j'indiquais les points fixes à étudier pendant la reconnaissance. Si j'ai pu recueillir quelques documents sur les itinéraires anciens de Haute-Djézireh, je le dois au lieutenant de La Porte, du 39^e Régiment d'aviation, qui au cours des vols se maintenant toujours à vitesse constante et à la hauteur uniforme de 1.500 mètres, mettait les objectifs en bonne lumière et passait, avec la précision mathématique du pilote spécialiste des bombardements, juste au dessus des points de passage de rivières et des tells

importants où je prévoyais un carrefour de routes. Au-dessus de certains tels, un virage lent exécuté à plus basse altitude permettait d'en étudier la plate-forme avec des ombres obliques qui font ressortir les moindres vallonnements du terrain. Un signe du pilote m'indiquant les points que j'avais au départ désignés sur la carte pour la reconnaissance. Avec un aide aussi précis, je pus, au cours des cinq vols d'étude effectués au-dessus du bassin du Khabour, travailler devant ma carte et un foussed comme à la table corfu d'une table d'un observatoire fixe.

Le contrôle des observations aériennes était fait au retour à Hassetché soit dans des reconnaissances à terre soit dans l'interrogatoire nombreux des chefs de caravanes sur les pistes actuelles correspondant aux alignements de tels observés. Je fus aidé dans ce travail par deux officiers au courant de toute la région comprise entre Nissibin, Ras el Aïn et le Djebel Sindjar : le capitaine Mondelli, chef du secteur d Hassetché, et le lieutenant Terrier, chef du Service de renseignements de Haute-Djéziréh.

III. — OBSERVATIONS AÉRIENNES. (Mai 1925)

Pl. XVII

V. — Route du Bas-Khabour. (De Bessiréh à Hassetché,

Pl. XX.

Vols du 4 mai (Deir ez Zor-Souar-Hassetché) et du 13 mai (Hassetché, Souar-Deir ez Zor).

C'est la route ancienne de Circéssum (dernier poste du *Limes* romain de l'Euphrate au conde de l'Aboras, confluent du Samcoras ou Mygdonias. Cette route avait comme aboutissement au nord sur la route de Zeugma au Tigre, soit Nisibis, soit Dara ⁽¹⁾. La carte archéologique de Kiepert ne marque pas l'itinéraire longeant le Djaghdjagh jusqu'à Nissibin.

Les tells importants qui jalonnent à intervalles réguliers le cours du Bas-Khabour à partir de l'Euphrate, donnent, vus de haut, l'aspect très ordonné

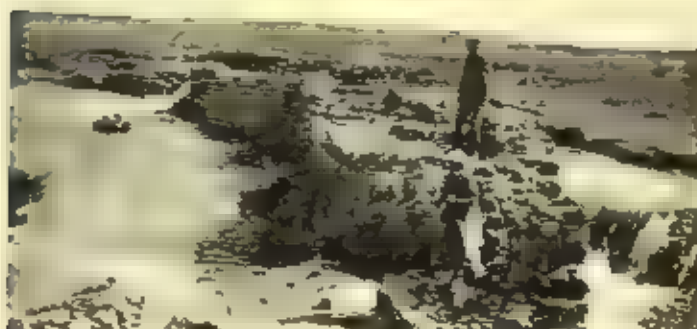
(1) Cf. CHABOT, *loc. cit.*, fig. 143), p. 840; PAULY-WISSOWA s. v. *Limes*, XIII, 1, col. 651.



1. Sefayan Barrage.



2. Sefayan Barrage
et au fond Tell Bizari.



3. Sefayan Barrage (Chahé Terrier)



4. Silhouette de Tell Bizari.



5. Tell Hamidi, vu du N-E.



1 Tell Tartab et ligne double de Tella vers Nisbin
Au fond le Djébel Tour (Maenoua).



2. Tell Tartab (Caché Terrier).



3. Tell Tartab (Caché Terrier).



4. Tell Haret, près des sources du Haut Khabour
(Caché Terrier)

solide route frontière, d'un *limes* intérieur disposé en arrière du *limes* extérieur situés dans le désert de l'est : zone des tribus nomades entre l'Aboras et Hatra⁽¹⁾.

Les principaux tells du Bas-Khabour, de Bessireh (Arresum) à Hasselche, ont été étudiés par Herzfeld et Sarre, mais la plupart n'ont pu être visités que très rapidement au cours de leur voyage⁽²⁾, il est regrettable qu'aucun sondage n'ait pu être opéré. À aucun moment d'ailleurs d'aucune des indications précieuses pour la détermination de l'âge probable et de l'origine des tells. Il serait à souhaiter que tous les tells du bassin de Khabour pussent être étudiés suivant la même méthode graphique : des comparaisons intéressantes sortiraient certainement d'un ensemble de croquis complétant ceux d'Herzfeld. La photographie aérienne et des sondages de reconnaissance permettraient de diriger la recherche d'un champ de fouilles en région assyrienne.

Voici les remarques complémentaires au texte d'Herzfeld que m'ont suggérées les observations d'avion faites avec la carte de cet itinéraire sous les yeux (cf. Pl. XI).

1. De Bessireh à Tell Lachade, les tells les plus nombreux et les plus importants apparaissent situés sur la rive droite du Khabour : Tell Feklan, Tell Souar, Tell Hussein, Tell Markada, Tell Chelade, en particulier : domnant la plaine.

La carte d'Herzfeld, complétée par la carte au 1/200 000 française, nous indique que les rares tells de la rive gauche sont généralement placés en face d'un passage de rivière et forment vraisemblablement « tête de pont » au point de vue militaire.

À partir de Cheddadé, les tells sont situés sur les deux rives, plus nombreux même sur la rive gauche jusqu'à l'embouchée du Khabour à hauteur d'Hasselche.

La carte ne signale de restes de pont qu'à Tell Aqé. À Markada, Herzfeld indique une ruine pouvant être restes de pont. Mais, devant les tells de Souar et de Markada, des rapides sont indiqués : dont il serait intéressant d'explorer le sol rocheux pour en déterminer l'origine naturelle ou artificielle.

La frontière romaine apparaît donc, de haut, très nette avec ses stations principales retranchées sur la rive droite du Khabour, de Bessireh à Ched-

(1) Cf. PAULY-WYSSOWA, loc. cit., col. 46.

(2) *Archaeolog. Reise im Euphrat und Tigris-Gebiet*, I, pp. 175 à 199.

dade, et occupant les deux rives, de Cheddade au coude du khabour. Mais les fouilles pratiquées par Layard à Tell Ajajé (Araban) ainsi que les observations faites par Herzfeld sur l'origine des principaux tells nous montrent que nous avons, au-dessous de nous, une importante voie de communication bien antérieure à l'époque romaine :

2° Les tells principaux sont à des distances régulières. — On le remarque de suite au chronomètre, l'avion marchant à vitesse uniforme. Voici, d'autre part, les distances relevées au curvimètre sur l'itinéraire d'Herzfeld :

<i>Rive droite</i>		<i>Rive gauche</i>	
Bassiréh		Tell Ajajé	
Tell Foufou	28 km.	Tell Laban	18 km.
Tell Souar	18 km.	Tell Ténénir	10 km.
Tell Hassana	15 km.	Tell Badjammah	15 km.
Tell Mirkadn	14 km.	Pont Sefaynn	14 km.
Tell El-Guann	20 km.	Tell Bizari (1)	2 km.
Tell Cheddadé	18 km.	Tell Brak	26 km.
Tell Ajajé	25 km.	Tell Hamidi	16 km.
Tell Cherkh Stéb	18 km.	Nissibin	52 km.
Tell Hsaka	18 km.		

La régularité de ces distances indique clairement la présence d'une route d'étapes, le long du Bas-khabour (2). Herzfeld n'a pas fait ressortir, dans son texte, ce document intéressant fourni par son itinéraire.

B. — Route du Haut-khabour, D Hassetché à Ras el Ain.

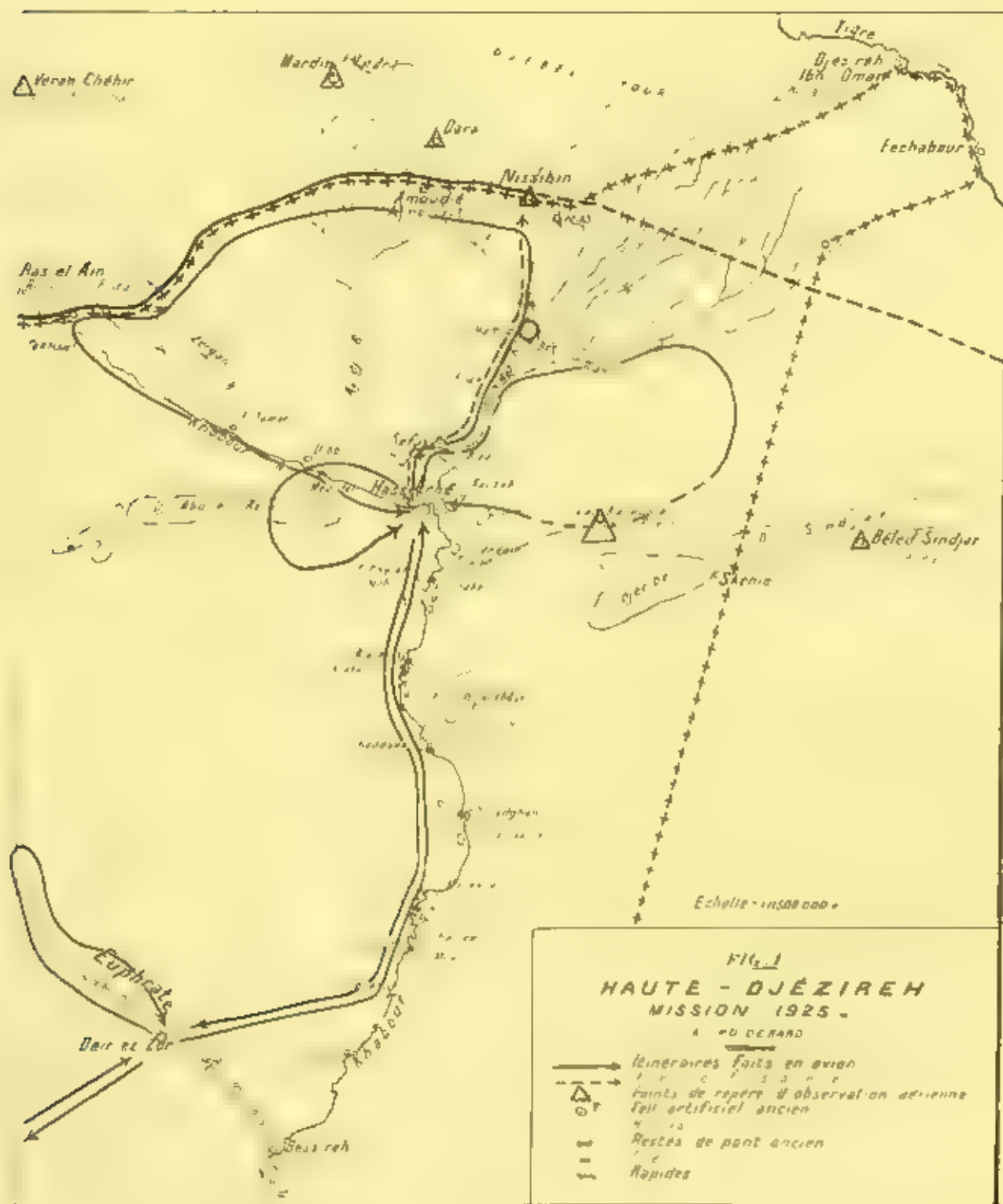
P. XXI e-XXII

Vol du 5 mai 1925. — C'est l'ancienne route de Thannour (Tell Teneur) à Resaina-Fons Seabore (Ras el Ain) suivant le cours du Libanos. Elle faisait partie de l'itinéraire Carris-Hatra et Hade par Resaina, Birrah, Thallaba, Thubida, lac Beherac et Singara. Les positions de Birrah, Thallaba et Thubida ne sont pas encore exactement déterminées. Un autre itinéraire Carris-Hatra, passant au sud du Djebel Mdel Aziz par Tigubis et Alaina ; il-

(1) L'itinéraire d'Herzfeld s'arrête à Tell Bizari. On l'a complété jusqu'à Nissibin. Entre Tell Hamidi et Nissibin on trouve comme

tells intermédiaires : Tell Abou Douk, 16 km. ou Tell Tchollek, 14 km.

(2) Cf. M. J. n. op. cit., Einleitung p. xii.



neraire plus court, mais moins important, semble-t-il, que celui qui longeait les riches localités du Haut-Khabour. Dans l'antiquité, les pentes méridionales du Djebel Abdul Aziz couvertes de forêts et eurent certainement plus arrosées et plus habitables qu'actuellement ⁽¹⁾.

Survole de Ras el Ain à Hassetché, le Haut-Khabour a l'aspect d'une voie de communication importante. Le cours de la rivière est entièrement jalonné, à intervalles réguliers d'une double ligne de tells situés sur les deux rives ⁽²⁾.

C. — Route du Djaghdjagh. (Hassetché-Nissibin.)

Pl. XVI et XVII.

Route conduisant du coude de l'Aborras-Tell Hsaka dont on n'a pas encore déterminé le nom ancien ou de Thinnour-Tell Tenour à Nissibis. Cette ancienne route n'est marquée ni dans Kiepert, ni dans Chapot, ni dans Miller. Je l'ai survolée deux fois, les 11 et 16 mai et suivie une fois à terre. Elle présente l'aspect d'une voie de communication importante, jalonnée à intervalles réguliers de tells dont certains dominent sensiblement les autres : Tell Bizari (près du pont de Sefryan), Tell Brak (au confluent du Djaghdjagh et du Rad), Tell Betret-Tell Hamidi. Nous avons noté plus haut les distances de ces tells : Tell Tenour-Tell Bizari, 26 km. ; Tell Bizari-Tell Brak 26 km. ; Tell Brak-Tell Hamidi 16 km. ; Tell Hamidi-Nissibin, 32 km. La carte exacte du cours du Djaghdjagh et de la position des tells n'existe pas encore ⁽³⁾. Des sondages donneraient certainement des indications intéressantes car nous nous trouvons là en région assyrienne, Tell Hsaka, Tell Bizari et Tell Hamidi ont des silhouettes qui semblent plus anciennes que celles de l'époque romaine.

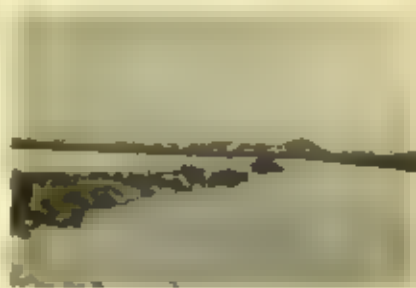


Fig. 1. Hassetché-Tell Brak et restes du pont ancien sur la brique du Khabour.

⁽¹⁾ Cf. MILLER loc. cit. carte 241 p. 741 742.

⁽²⁾ Cette constatation paraît indiquer que le principal itinéraire ancien passait au nord

du Djebel Abdul Aziz. Il y avait certainement un itinéraire méridional ancien au sud du Djebel Abdul Aziz.

⁽³⁾ Cf. OPPENHEIM, Vom Mittelmeer pp. 21-23.

B. — Carrefour d'Hasselché.

En amont du confluent du Khabour et du Djaghdjagh, la position du carrefour d'Hasselché est nettement marquée par quatre Tells qui se font face deux à deux de chaque côté du Khabour. Sur le Tell Usaka de Tell du Nord



1 2. — Sefayan. Restes de pont.

militaire actuel) un pont romain n'a été retrouvé, ainsi qu'une ancienne canalisation. A ses pieds, dans le lit du Khabour, au milieu de la digue actuelle, on voit des restes de piles de pont.

Le carrefour d'Hasselché doit être pris dans un sens plus large et envisagé comme comprenant trois points de passage de rivières importants, Tell Tenour (10 km. en aval), Hasselché (au confluent) et Sefayan

(10 km. en amont sur le Djaghdjagh). Il était le point de croisement des routes anciennes :

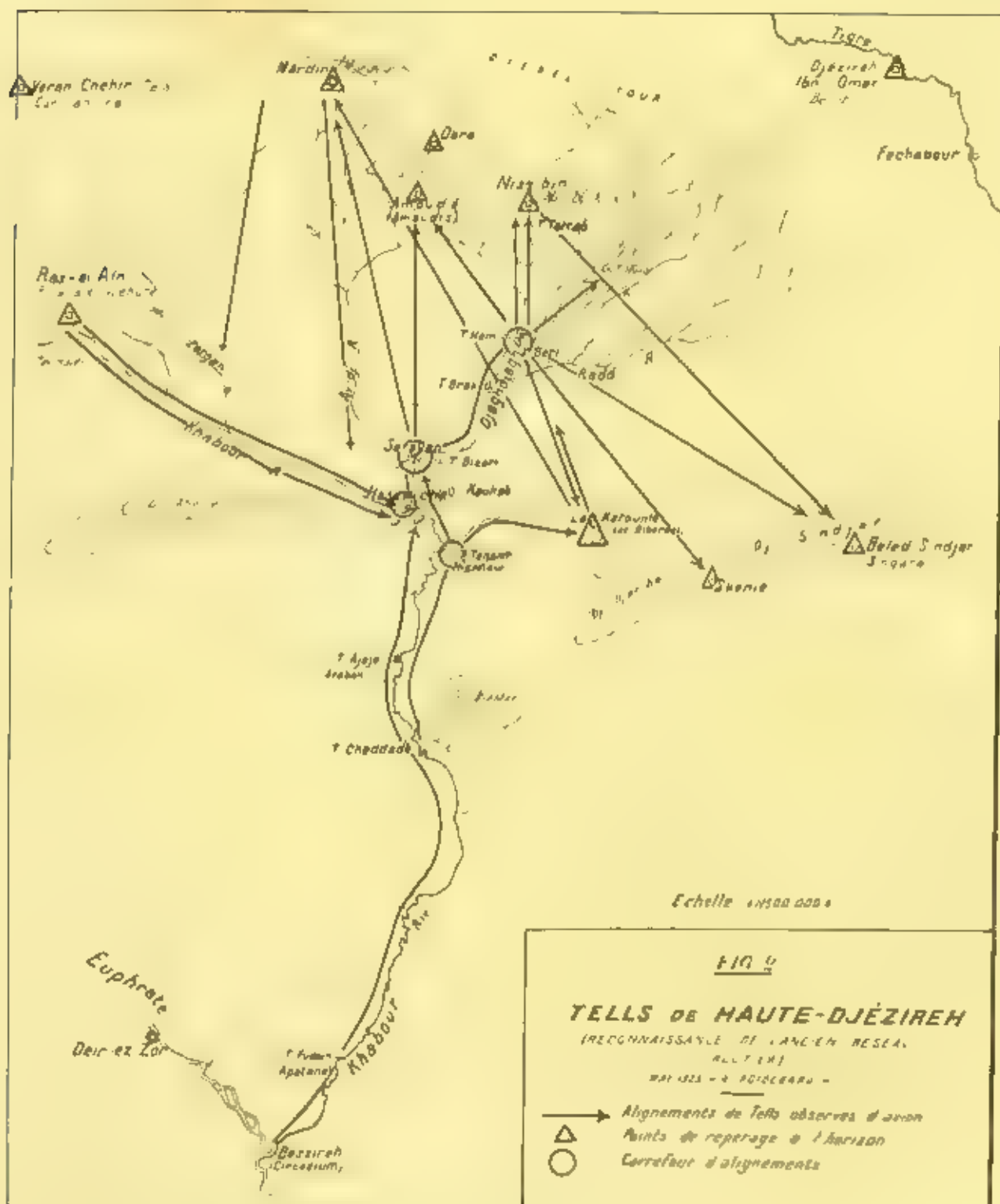
1^{re} Routes venant de Nisibis, de Mardes et de Dara et se dirigeant sur Carrésium.

2^{de} Route venant de Zeugma, Carris et Hesama et allant sur Sungara et Hatra.

Les routes étaient certainement utilisées bien antérieurement à l'époque romaine et assyrienne. Elles sont les itinéraires naturels de grande communication entre le plateau d'Asie Mineure et les plaines de l'Euphrate et du Tigre. Herzfeld a retrouvé des silex taillés sur plusieurs tells de la région d'Hasselché. Il serait important que des recherches sérieuses fussent entreprises sur certains tells du bassin du Khabour et de ses affluents.

E. — Carrefour de Sefayan.

Le pont de Sefayan se présente sous l'aspect d'un point de passage important, marqué par des ruines de pont sur le Djaghdjagh et des traces de ville ancienne : barrage en blocs de basalte, vallonnements d'apparence artificielle



dans le voisinage immédiat et dominant tout à 2 kilomètres du pont, le Tell Bizari sur la rive gauche.

C'est près de là que Herzfeld marque l'emplacement probable de la ville de Thulaba en se gardant sur les distances indiquées par la Table de Peutinger sous Sabore ALIII MP Berrahi XXVIII Thulaba. La distance de Res el Am à Sefayan est voisine, en effet, de 74 MP (104 km. environ).

Observations anciennes. — En survolant Sefayan à trois reprises, je notais des alignements de tells, rebes aujourd'hui par des pistes de caravanes.

1^{re} *Ligne de tells en direction Citadelle de Maridin-Ouest d'Hassetché, en suivant la vallée de l'Arak* (affluent du Djaghdjagh dont l'embouchure est tout près de Sefayan).

Sur cet alignement les caravaniers me signalèrent un puits ancien à Tell Berdat.

2^{re} *Ligne de tells en direction Citadelle de Maridin-Pont de Sefayan.*

3^{re} *Ligne de tells en direction Sefayan-Timide-Dara.* Cette ligne marque vraisemblablement la route frontalière romaine après *Had*.¹

4^{re} *Ligne de tells vers Nissabn sur les deux rives du Djaghdjagh.*

5^{re} *Ligne de tells vers Hassatché et Tell Tenenah, le long du Djaghdjagh et du Khabour.*

F. — Carrefour de Tell Hamdi.

En approchant du confluent du Radd avec le Djaghdjagh, on comprend, d'après l'importance des tells, qu'on approche d'un carrefour des voies de communications anciennes. Les masses de Tell Brak, de Tell Beri et de Tell Hamdi dominent la plaine de très loin. Le spectacle est impressionnant, car on aperçoit au nord le Massius (Djebel Tour) et au sud le Djebel Sindjar, tous deux fermant l'horizon. Nous devons être sur le passage des routes commerciales et militaires qui faisaient communiquer les positions avancées vers le Tigre (Nissibis ou Dara) avec Singara.

En arrivant à la hauteur de Tell Brak, je notai un alignement de tells en direc-

¹ Herzfeld, *op. cit.*, p. 191; cf. OPPENHEIM, *op. cit.*, p. 2.

² Cf. FAURY-WISSOWA, *loc. cit.*, col. 651.

ton Mardin lac Katounn. De terre quelques jours plus tard, je revis cet alignement du haut de Tell Brak.

En arrivant au-dessus de Tell Hamidi, j'aperçus les alignements suivants

1° *Ligne vers Amondè et Dara.*

2° *Ligne importante, parfois double, vers Nissibin, le long du Djaghdjagh*

3° *Ligne vers Tell Haid, direction nord-est.*

4° *Ligne de tells vers le lac Katounn* (cette ligne fut vérifiée de terre, en sens inverse par le lieutenant Terrier, du village de Katounn).

5° *Ligne de tells vers le cot de Skenne, coupure entre le Djebel Sindjar et le Djebel Djéribè.*

6° *Ligne de tells vers Hétèd Sindjar (Singara).*

7° *Ligne de tells vers Tell Téneir* (ligne repérée de terre par le lieutenant Terrier).

G. — Route Nissibin-Beled Sindjar

Dans mon vol du 5 mai, je ne m'écartais pas assez à l'est de Nissibin pour pouvoir étudier cet alignement. Je l'observai de Tell Tartab (au sud de Nissibin) quelques jours après, dans une reconnaissance à terre.

Cet alignement de tells en direction Nissibin-Beled Sindjar marque l'ancienne route Nissib-Singara-Hatra indiquée par la Table de Peutinger. Elle est indiquée dans la carte archéologique de Kiepert. Dans cet alignement se trouve les restes du pont ancien signalés par Kiepert sur le Wadi el Kotran, au sud-ouest de Tell Gharas.

CONCLUSION

Cette reconnaissance aérienne en Haute Djezirah, faite rapidement au cours d'une mission géographique, nous fournit quelques précisions d'ensemble sur l'ancien réseau routier. Grâce aux alignements de tells observés de haut, en concordance avec les positions des villes anciennes et des points de passage de rivières pris comme repérage, 13 itinéraires et 3 carrefours ont pu être notés sur la carte.

Cette reconnaissance demande à être complétée à terre, avec l'aide d'un archéologue, par un relevé exact de la position et de la configuration des

tells, par des photographies aériennes et terrestres et des coups de sonde donnés en certains points.

L'étude des tells de Haute-Djézireh nous donne des précisions importantes sur le *lines* oriental des époques romaine et byzantine, entre l'Euphrate et le Tigre. Elle nous apporterait, si on pouvait la compléter, une documentation plus importante encore sur les voies de communication et les villes des civilisations plus reculées. Les découvertes de Layard et d'Oppenheim ⁽¹⁾ nous prouvent l'intérêt de recherches méthodiques entreprises dans cette région.

A. POIDEBAUD

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 175.

BIBLIOGRAPHIE

G. FOUGÈRES, G. CONTENAU, R. GROSSET, P. JOUGUET, J. LESQUIER. — **Les premières civilisations** (*Peuples et civilisations*, Histoire générale publiée sous la direction de Louis Halphen et Ph. Sagnac, 1^{er} volume). Un volume in-8° de VIII, 437 pages, 1 tableau synchrone et 3 cartes hors texte. Paris, Félix Alcan, 1926.

Le premier volume de cette publication, qui formera une histoire générale de l'humanité depuis les origines jusqu'à nos jours, offre un résumé de l'histoire du monde oriental et grec d'antiquité moderne au point des découvertes récentes où l'on embrasse d'un seul regard, selon l'ordre chronologique, l'histoire des peuples de l'antiquité.

MM. Halphen et Sagnac ont su grouper des spécialistes éprouvés et les différentes parties, ébauchées déjà en ce qui concerne l'Égypte et l'Asie Antérieure par J. Lesquier, il y a dix ans, sont successivement traitées par MM. Fougères (Grèce et mer Égée), Contenau (Perse, Mésopotamie, Asie Mineure, Syrie et Palestine), Jouguet (Égypte), Grosset (Les Indo-Européens, qui se sont pliés au programme de la collection dont l'objet est de ne retenir que les faits dominants).

En ce qui concerne l'Asie, nous nous permettrons de regretter que la place lui ait été un peu trop mesurée. L'importance de ces régions pour les débuts de la civilisation et la nécessité de la mieux faire connaître devaient incliner à un traitement de faveur.

Le LIVRE PREMIER part des temps préhistoriques et descend jusqu'au second millénaire, il traite de :

1^{re} *L'Égypte jusqu'à l'époque de sa « maturité »*. — L'auteur montre qu'avant l'époque thinite une infiltration sémitique s'est produite dans le Delta et que le « mélange » de la civilisation de Négade, les analogies relevées sur le couloir de Djebel el-Arak avec la figure du héros oriental est en faveur de l'hypothèse sémitique des Horiens dont la « descendance » conduit à Horacropolis. On détaille ensuite l'organisation sociale, l'évolution religieuse, l'art et l'expansion de l'Égypte dont les relations avec la Syrie, déjà à l'époque de Mykérinos d'Ouna, de Pepi et plus tard sous les pharaons de la XII^e dynastie, ont été constatées par les fouilles de Byblos.

2^{re} *L'Asie occidentale*. — C'est à Susa, où une nécropole, reposant sur le sol vierge, nous a fourni « un miroir » un tableau « exact » de l'époque d'Alexandre que les fouilles ont « révélé » les traces les plus

anciennes de la civilisation de l'Asie antérieure », civilisation dont l'origine aurait été retrouvée dans le Turkestan russe. Mais est-il certain qu'on puisse comparer la céramique d'Anau avec celle de Suse? Au niveau suivant on croit saisir une transformation due à de nouveaux éléments ethniques. Cette civilisation se retrouverait au pays de Sumer, en Haute-Syrie¹, dans le Caucase, en Palestine, mais on ne dit pas en quoi cette civilisation est spécifiquement élamite.

Après une période sumérienne connue principalement à Lagash (Tello), le royaume d'Agadé met en scène les Sémites. La théorie du berceau des Sémites en Arabie est repoussée : s'ils venaient du golfe Persique, il faudrait supposer qu'ils se seraient répandus tout d'abord aux embouchures du Tigre et de l'Euphrate; or, cette région « offre le moins de traces d'influence sémitique primitif ». Par contre, on trouve au foyer sémitique ancien, l'Elé de Syrie, c'est d'Amurru qui surgissent les rois d'Agadé — avec Sargon l'ancien — et plus tard la première dynastie babylonienne. L'auteur remarque que les Sémites portent l'arc qu'on ne trouve pas dans l'armement sumérien; il signale cependant sur la céramique de la première période de Suse, un guerrier (?) tirant de l'arc. Après une renaissance sumérienne, notamment au temps de Gaden, la première dynastie babylonienne s'installe pour plusieurs siècles. L'expansion de la civilisation mésopotamienne en Syrie à l'époque de Hammurabi, est confirmée par les fouilles. C'est le moment où

Abraham aurait quitté Ur; à cette époque Sin-Mehallit livra bataille aux armées d'Elam et de Larsa et on aurait là un pendant du chapitre xiv de la *Genèse*, dont on n'a pu encore établir le fondement historique, « un écho de la migration araméenne aboutissant à l'établissement d'Abraham en Canaan. L'incertitude reste grande puisque d'autres historiens pensent qu'Abraham n'est autre qu'Hammurabi ».

Le *Monde égéen* est exposé de main de maître.

Le livre second envisage les migrations indo-européennes et les Empires jusqu'au xii^e siècle. Il y a là des chapitres d'histoire toute nouvelle.

Les Indo-Européens. Au début du second millénaire apparaissent les peuples aux langues indo-européennes, parmi lesquelles on classe à présent le « hittite ».

Au nord-est de la Babylonie, au xiii^e-xx^e siècle, un groupe indo-européen aurait marqué son empreinte aryenne sur les Cassites, qui firent une première apparition sous Samsuiluma et, 300 ans plus tard, s'installèrent pour plusieurs siècles à Babylone.

A l'ouest du groupe indo-iranien : les *Hittites*. Leur civilisation a été révélée par les tablettes de Boghaz-keni écrites en babylonien, langue qui était en usage au II^e millénaire dans tout l'Orient. On leur reconnaît une écriture nationale hiéroglyphique dont le déchiffrement n'a pas commencé à notre connaissance.

Au xii^e siècle, les Hittites envahissent Babylone. Le contre-coup de l'invasion des Cassites, au moment où les Hittites refoulent les populations de Haute-Syrie, aurait été de pousser les Sémites

(¹) Au lieu de Sakie Geuzi (p. 78), il faut lire Sakke-Geuzi.

vers l'Égypte. On explique ainsi l'invasion de la vallée du Nil par les Hyksos.

En *Asie antérieure* on trouve alors les Hittites, les Mitanniens d'abord ennemis puis alliés des Égyptiens, les Assyriens et les Cassites. Après l'expulsion des Hyksos et l'établissement du grand empire thébain, l'Égypte s'est ressaisie et passe à l'offensive. Thoutmès III remporte des victoires éclatantes à Megiddo¹, ensuite à Qadesh, puis à Karkemish.

En *Crète*, la XVIII^e dynastie correspond à la fondation de l'empire maritime crétois et Byblos aurait été une escale de la marine de Kosti sur la côte syrienne. La chronologie déterminée par les phases de l'évolution locale en Crète a confirmé, par ses synchronismes avec l'Égypte, la réduction proposée par ailleurs pour la période comprise entre la VII^e et la VIII^e dynasties égyptiennes.

En *Argolide*, la civilisation mycénienne s'affirme.

L'invasion des Peuples de la mer est un épisode de l'expansion indo-européenne et fut favorisée par le conflit qui avait éclaté entre les Pharaons de la XIX^e dynastie et les Hittites devenus menaçants. Bientôt, en dépit de leur alliance, l'effondrement de l'empire hittite fut suivi par celui de l'empire égyptien.

Le *LIVRETROISIÈME* dont les principaux chapitres étudient la formation et l'expansion de la Grèce hellénique, part de l'âge du fer et descend jusqu'au VI^e siècle. De jeunes races apparaissent, mais le foyer de la civilisation orientale reste en Mesopotamie.

(¹) Le prince de Qadesh mentionné en tête des ennemis de Thoutmès III n'est pas celui de Qadesh sur l'Oronte, mais de Qadesh de Neptali.

La Syrie et la Palestine se sont affranchies et s'organisent. Les fouilles de Byblos ont démontré que les Phéniciens connaissaient l'alphabet dès le XIII^e siècle; le royaume d'Israël se constitue. L'Assyrie révélera ses qualités guerrières aux dépens de ses voisins du nord, de l'ouest et du sud; elle se heurtera d'une part, à l'Égypte dont elle aura raison, puis le duel entre la Babylonie et l'Assyrie sera tranché par les Mèdes et les Perses qui fonderont alors un empire.

Ce volume rendra de précieux services; il renferme une bibliographie très complète, un tableau synchrone où le lecteur peut facilement se retrouver et des cartes.

M. RUTTEN

ESSAD NASSOUHI BEY. — *Antiquités assyro-babyloniennes* (Musées des Antiquités de Stamboul). Guide sommaire avec 14 planches, 1 carte et 1 plan. Constantinople, Imprimerie Nationale, 1926.

Les Musées des Antiquités de Stamboul se sont considérablement accrus sous l'active direction de Halil Edhem. Essad Nassouhi bey commence une série de guides fort bien compris et illustrés, utiles non seulement au visiteur, mais aussi à tous les travailleurs.

Profitons de la circonstance pour signaler certains articles du même auteur qui intéressent nos régions. *Un vase en albâtre de Naramsin* (*Revue d'Assyriologie*, XLII (1925), p. 91) témoigne que les relations avec l'Égypte étaient actives dès cette époque.

Dans le *Prisme d'Assurbanipal daté de sa trentième année, provenant du temple de Gula à Babylone* (*Archiv für Keilschriftforschung*, t. II, p. 97), on trouve une réplique

d'un texte déjà connu concernant Ba'lu, roi de Tyr. Essad Nassouhi a pu établir, grâce à ce texte, qu'en Babylonie Assourbanipal était connu sous le nom de Kandalanu, comme Tiglatpilésér III sous celui de Pulu (Phoul) et Salmanasar V sous celui d'Ululai.

CARL STEINBRAGEL. — *Der 'Adaschlun nach den Aufzeichnungen von Dr G. Schumacher*. Lief. 3. In-8° de 167 pages. Leipzig, Hinrichs, 1926.

Nous avons déjà rendu compte des deux premières livraisons; l'ensemble de l'ouvrage en comprendra quatre. La région décrite dans la troisième livraison embrasse notamment les sites de Khirbet Falul (p. 14, Pella) déjà mentionnée dans les textes égyptiens, Irbid (p. 84), le chef-lieu de la contrée, l'antique Arbela, Bet Ras (p. 94) l'ancienne Capitolias, Monkeis (p. 120) ou Gadara avec, dans le voisinage, les sources thermales d'el-Hammi (Ammatha) toujours en faveur auprès des indigènes qui y installent, d'avril à juillet, des campements pittoresques, Karakosh (p. 139) et Tell Djamid (p. 143) avec des vestiges préhistoriques, cupules et silex taillés, probablement des installations néolithiques, les ruines de l'ancienne Abila (p. 152) de la Decapole, Hebras (p. 155) où M. Schumacher a relevé des silex taillés. Vingt-six planches donnent des vues caractéristiques de la région particulièrement ravivée.

A. KAMMERER. — *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie. Le royaume d'Aksum et ses voisins d'Arabie et de Méroë*. avec 45 planches hors texte et 4 cartes. In-8°, 198 pp., Paris, Geuthner, 1926.

M. Kammerer s'est proposé de présenter

à « l'lecteur cultivé » la synthèse des travaux modernes sur l'Abyssinie antique, travaux épars d'archéologues, d'épigraphistes, de linguistes, de numismates, de voyageurs, qui, en l'absence de chroniques et d'annales, permettent seuls de reconstituer en partie l'histoire du royaume d'Aksum et de ses rapports avec les régions civilisées avec lesquelles il a été en contact, l'Arabie méridionale et Méroë, depuis le début des temps historiques, au 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque où l'Islam s'étant répandu en Égypte, le royaume d'Aksum entra dans l'isolement.

Pendant la période historique, qui succède à une période légendaire, illustrée par les souvenirs de la reine de Saba, la chronologie des rois est impossible à établir exactement. Aux populations nègres, aux tribus kouschites et aux tribus sémitiques déjà installées dans le pays, sont venus s'ajouter avant cette période des Sabéens originaires d'Arabie, parmi lesquels se distinguent les Habasat qui ont donné leur nom au royaume, et, plus tard, les Gécés à qui est due la principale des langues abyssines. Ces immigrants restèrent en contact avec leurs lieux d'origine et plus d'une fois tentèrent de les soumettre à leur domination. Le judaïsme eut également des colonies, probablement dès le temps de la diaspora, et aujourd'hui encore elles subsistent sous le nom de Falachas.

Les côtes de l'Érythrée connurent la civilisation plus tôt que le massif montagneux d'Abyssinie. Son port d'Adulès était célèbre, à cause de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleuste qui, au VI^e siècle, y avait copié deux longues inscriptions très curieuses, dont l'une

ressemble étrangement à un texte découvert par Salt à Aksum en 1803. Le gouvernement italien y a fait faire des fouilles en 1906; Paribeni a retrouvé le soubassement d'un temple d'une architecture spéciale, apparentée à celle de certaines ruines d'Aksum; ce temple serait antérieur à l'époque des Ptolémées.

Les inscriptions sabéennes permettent de fixer au 1^{er} siècle avant J.-C., une expédition abyssine en Arabie, qui eut une importante repercussion sur l'état politique de cette région. Celle que mentionne l'inscr. placée d'Adiès serait du 1^{er} siècle de notre ère, sous le règne d'Aphilas; on peut la reconstituer à peu près exactement. Le même texte rapporte une campagne dans le royaume de Meroë, le Soudan actuel, et c'est l'occasion pour l'auteur de recueillir tout ce qui concerne l'histoire antérieure de ce pays, alors affaibli, proie facile pour les puissants princes d'Aksum. Quelque soixante ans plus tard, au milieu du 4^e siècle, le plus glorieux des rois d'Abyssinie, Ezana, y dirige une seconde expédition. Gwynne et Drummond, en 1900, ont trouvé à Meroë même des fragments d'une stèle commémorative de l'une ou l'autre de ces campagnes.

Ezana (v. 320-342) érige dans sa capitale une stèle trilingue (grec, sabéen, vieilabyssin), encore en place aujourd'hui, il y dédie à la divinité, après chaque campagne, un trône sur lequel sont gravés ses exploits. De ses onze inscriptions conservées, la dernière est la plus longue, la plus importante, la seule de ce roi marquant sa conversion au christianisme.

C'est vers 340 que la religion chrétienne est introduite en Abyssinie, d'après Rudin

et d'après les traditions locales, par le Syrien Frumentios qui prend le parti d'Athanase d'Alexandrie et se met sous son obédience. Les plus anciennes structures de la basilique d'Aksum remontent à cette époque. M. Kammerer voit à l'introduction du christianisme en ce pays une raison politique, toute différente des causes qui dans les pays méditerranéens ont préparé son triomphe. Quand le patriarchat d'Alexandrie fit schisme après le concile de Chalkédone (452), il envoya d'excellents prêtres sur l'Abyssinie dont l'unique évêque, aujourd'hui encore, est choisi parmi le clergé égyptien.

À la fin du 4^e siècle l'Abyssinie avait déjà perdu toute domination effective en Arabie; on ne sait rien de son histoire au siècle suivant, mais dans la première moitié du 6^e siècle son roi Elesbaas, contemporain de Justinien II, entreprend une lutte implacable contre les Arabes. Parmi les causes de la guerre rapportées par les historiens, M. Kammerer admet comme plus vraisemblable celle d'après laquelle Elesbaas serait intervenu contre les juifs fomenteurs d'un mouvement antichrétien. L'empire byzantin lui avait prêté son concours; à son tour il collabora avec Byzance, dans des conditions d'ailleurs inconnues, contre les Perses. À sa mort, le royaume fut divisé entre ses deux fils; l'Arabie échut à Israël, dont la domination fut probablement anéantie par les Sassanides. Bientôt l'Islam allait s'étendre sur toute l'Arabie, atteindre l'Égypte, où il devait rapidement devenir florissant grâce à la haine des Jacobites contre les Melkites. Le royaume d'Aksum allait, pendant des siècles, vivre presque sans histoire. La capitale est restée une

ville sainte, où jamais aucun parti ne se livre à des hostilités.

Les inscriptions les plus anciennes sont en sabéen ; la langue évolue à partir de la seconde moitié du I^{er} siècle et il se constitue un nouvel alphabet ; les inscriptions d'Axama sont les unes en caractères sabéens, d'autres en caractères vieil abyssin, celles-ci tantôt sans voyelles et tantôt avec vocalisation. Il semble bien que l'introduction des voyelles soit l'œuvre des évangélistes chrétiens.

Les Abyssins païens honoraient principalement les dieux Astar, Mahrem et Behr, identifiés dans les bilingues grecs à Zeus, Arès et Poséidon. Ils leur consacraient des temples, leur consacraient des statues et des trônes. Les temples ont disparu ainsi que les statues ; il reste des fragments de trônes votifs à inscriptions.

L'architecture antique est représentée à Aksum par les ruines de deux importants palais, dont les murs à gradins comme ceux du sanctuaire d'Adulès, se rattachent aux traditions de l'Arabie méridionale.

Les autres monuments sont des stèles et un groupe de trônes. Des stèles, dont la plus grande dépasse 33 mètres de hauteur, six étaient groupées en ligne, sur une centaine de mètres, et près de chacune se dressait un autel pour les sacrifices aux mânes du roi. Ces monuments funéraires, représentations des défunts, n'étaient pas érigés sur les tombes ; leur curieuse ornementation en étages, de l'époque pré-chrétienne, à cause du disque d'Astarté que certaines portaient à leur sommet, les rattache, comme les palais, aux traditions artistiques de l'Arabie.

Le groupe de trônes, dressés près du sanctuaire Sainte-Marie-de-Sion, aujourd'hui en mauvais état de conservation,

en compose de deux sièges, pour le roi et pour l'évêque, et, en face, de douze autres sièges, pour « les juges ». Ils ont longtemps servi dans la cérémonie du sacre des rois.

Dans cette documentation un peu pauvre, la numismatique apporte un appoint important. La monnaie de type abyssin ne semble pas remonter au delà du III^e siècle avant J.-C. Toutes les pièces d'or actuellement connues sont dérivées de types romains. M. Kammerer en indique les caractéristiques et, dans l'annexe IV, publie en détail la belle collection, auparavant inédite, du Cabinet des Médailles.

Dans un style agréable, l'auteur a su grouper beaucoup de renseignements divers, exposer de nombreux problèmes, envisager les solutions et indiquer celles qui ont sa préférence, tout en rendant continuellement hommage aux savants qui ont exploré ce domaine. Il a rendu son travail encore plus utile par l'insertion de cartes et de nombreuses illustrations, la plupart en phototypie, parfaitement réussies.

Les illustrations ne se rapportent pas exclusivement au sujet principal ; il en est de très curieuses, absolument nouvelles, d'après des photographies exécutées depuis 1922 par un capucin français, le P. Azais, en Éthiopie méridionale, où, mettant à exécution un plan de recherches élaboré avec M. E. Pottier, conservateur au Musée du Louvre, il a découvert un grand nombre de dolmens, des pierres sculptées en formes humaines, des petits menhirs portant l'image de glaives et plus d'un millier d'énormes menhirs phalliques. Rien de tout cela ne res-

semble aux monuments de la civilisation assyrienne; l'ensemble est groupé dans une annexe qui n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage, et il y a là les preuves d'une culture dont il conviendrait de poursuivre l'étude.

L. DELAPORTE

JAMES GEORGE FRAZER. — *Atys et Osiris*.

Étude de Religions orientales comparées. (*Annales du Musée Guimet, Bibl. d'Études*, t. XXXV), trad. fr. par Henri Peyre. Un vol. in-8° de 305 pages. Paris, Geuthner, 1926.

La traduction du cycle du Rameau d'Or se poursuit régulièrement et donnera bientôt au grand public de langue française l'encyclopédie d'ethnographie religieuse qui lui manquait.

Atys était à la Phrygie et qu'Adonis était à la Phénicie, au point que les anciens les identifiaient parfois. Toutefois, le rapprochement, pour exact qu'il soit, demande à être tempéré par quelques nuances. Ainsi, il n'y a pas de concordance dans les dates des fêtes, car c'est par erreur qu'on place celles d'Adonis au printemps. Il ne faut pas confondre non plus le culte phénicien d'Adonis avec le culte syrien d'Hérapolis. Ici, une certaine contamination avec le culte d'Atys se manifeste à basse époque; mais il est un fait qui prouve que les *gallés* de Hérapolis sont une importation récente, c'est qu'on leur interdit l'entrée du sanctuaire. Ils n'avaient donc à Hérapolis de Syrie ni rang ni fonction de prêtre.

La monographie consacrée à Osiris est des plus importantes. La complexité du mythe et des rites qui s'attachent à ce

dieu reflète des conceptions contradictoires que Sir James Frazer démêle avec une sagacité particulière. Toutefois, sur la légende rapportée par Plutarque, qui associait Osiris mort aux cultes de Byblos, les découvertes et les études de M. P. Montet obligent à modifier complètement l'opinion qui n'y voit qu'un récit « de date récents et probablement peu digne de foi ». On ne peut plus supposer aujourd'hui que ce récit repose sur la bêtise d'un auteur grec, qui aura confondu le nom de la ville avec celui du papyrus, puisque la contamination des cultes remonte, tout au moins en certains de ses éléments, au début du troisième millénaire avant notre ère.

R. D.

FRICH PETERSON. — *EIN THEOS, Epigraphische, formgeschichtliche und religionsgeschichtliche Untersuchung*. Göttingen, 1926, 346 pp.

Vous voudrions attirer ici l'attention sur l'importance qu'offre l'ouvrage de M. P. pour l'épigraphie de la Syrie. La formule dont il traite ne se rencontre nulle part plus souvent que dans ce pays et les nombreuses inscriptions où elle apparaît ont été réunies avec soin et commentées avec sagacité par l'auteur. Mais celui-ci a étendu son enquête à beaucoup d'autres acclamations et recherché dans le judaïsme et le paganisme, l'origine de celle dont il s'occupe spécialement. Sa vaste érudition a formé ainsi un recueil de documents d'une richesse remarquable et que consulteront avec profit tous les épigraphistes et les historiens des religions.

F. L.

CHARLES DIEHL. — *Manuel d'art byzantin*. 2^e éd. revue et augmentée. Deux vol. in-8° de xv et 946 pages avec 448 figures. Paris, Éd. Aug. Picard, 1925-26.

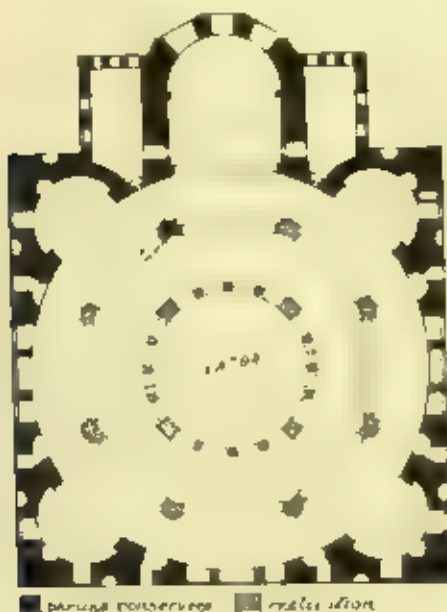
C'est une bonne fortune pour le public de langue française de posséder cet excellent manuel, mis au point par l'auteur qui a tant contribué, par ses travaux personnels et ses discussions critiques, à éclaircir une matière où les hypothèses se sont multipliées. Depuis quinze ans qu'a paru la première édition, la question des origines de l'art chrétien oriental d'une part et celle des influences qui ont agi sur l'art byzantin à son apogée, de l'autre, ont été l'objet de nombreuses controverses. M. Diehl, qui les a réfutées sur plus d'un point, rend justice à l'originalité des théories de M. Strzygowski, à la masse de faits nouveaux et dignes d'attention dont il a enrichi nos connaissances. D'autre part, dans l'étude qui a permis de caractériser les diverses écoles de l'art byzantin en son plein développement, M. Diehl reconnaît l'importance de l'œuvre de M. Gabriel Millet.

Il n'a pas été inutile de mettre en évidence, tour à tour, le développement artistique des diverses provinces orientales. En ce qui concerne les iv^e-vi^e siècles de notre ère, ce tour d'horizon nous a ramené aux conclusions formulées jadis par le marquis de Vogüé. Par le fait même qu'elle possédait les Lieux Saints, par l'ampleur et la multiplicité de ses fondations religieuses, également parce que, aux iv^e et v^e siècles de notre ère, elle avait vu fleurir un des plus riches développements architecturaux, la Syrie était destinée à créer l'art chrétien. Cet « art

vigoureux et fécond », suivant l'expression du *Manuel*, s'est répandu en Égypte où il a donné naissance à l'art copte, en Mésopotamie, en Arménie où il a pris un développement remarquable, en Asie Mineure où on le voit perdre peu à peu à chaque étape, et avec le temps, ses principaux caractères. Dans quelle proportion a-t-il réagi sur l'art même de l'ancienne Byzance, c'est un point difficile à établir. M. Diehl incline à admettre deux développements parallèles, d'autant que l'architecte syrien utilisait exclusivement la pierre et qu'à Byzance on construisait en brique et moellon. Mais le savant auteur admet l'influence syrienne sur la décoration sculptée et dans la formation de l'iconographie byzantine.

Ce départ semble judicieux et nous en trouvons une preuve dans le retour offensif de l'architecture proprement byzantine sous Justinien. Nous avons eu l'occasion, récemment, de visiter Moshatta et nous inclinons à admettre que si la décoration est proprement syrienne et si, notamment, la légende de la vigne sculptée sur la muraille est le thème légendaire du cycle syrien dont les découvertes récentes au Djebel Druze montrent les origines, le gros œuvre est purement byzantin et du vi^e siècle. Décoration mise à part, le monument dont la structure s'en rapproche le plus est Qasr ibn Wardan. Même emploi combiné et si particulier de la pierre et de la brique, même installation à la lisière du désert, même conception d'ample demeure fortifiée. On peut dire que l'une et l'autre constructions ont dû être édifiées pour servir de poste avancé à des chefs militaires byzantins qui ont apporté des conceptions étrangères au travers des habitudes syriennes.

Il n'y a rien là qui puisse être attribué aux Ouciyades, ni même aux Ghassanides. L'influence perse n'y apparaît pas spécialement, tout au plus dans le traitement de certaines figures animales. On



Plan de la cathédrale de Bosra.

voit qu'il y a place encore pour des études complémentaires sur la religion architecturale chrétienne en Syrie (4). Un tel livre, par la netteté de l'exposé, le soin avec lequel les arguments sont discutés, l'abondance des documents réunis, contribuera à amener de nouveaux progrès.

R. D.

Signalons qu'il y aurait lieu de refaire la figure 6, l'expédition américaine de Princeton ayant constaté que la nef orientale de l'église de Sam-Seneon était désaxée vers le nord. La figure 11 ne répond plus aux constatations faites récemment dans la cathédrale de Bosra; cf. *Syria*, 1925, p. 376. Le cliché que nous avions préparé pour la recension de l'étude de M. Creswell n'ayant pas été prêt à temps, nous le donnons ci-dessus.

JEAN EBERSOLT. — *La Miniature byzantine*, avec la reproduction de 140 miniatures. Un vol. in-4° de xiii et 110 pages. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1926. Prix : 400 fr.

Cette luxueuse publication n'offre pas seulement un choix unique de documents parfaitement reproduits, elle marque un réel progrès dans l'étude de cet art qui s'est développé depuis la fondation de Constantinople, au iv^e siècle jusqu'à la chute de l'empire chrétien d'Orient, en 1453.

L'auteur envisage une première période constituée par les v^e-vii^e siècles et tout imprégnée encore de souvenirs classiques, une deuxième époque (viii^e-ix^e siècles) affectée par la querelle des images, une troisième époque (x^e-xiii^e siècles) où l'art de la miniature reprend une grande vogue, enfin une quatrième époque (xiv^e-xv^e siècles) où la tradition persiste.

Généralement, la supériorité avec laquelle l'art byzantin a représenté la figure humaine domine cet art byzantin dans ses merleures productives. L'influence asiatique se manifestera par un certain réalisme dans les principales dans l'ornement. « Ce n'est ni de la Grèce ni de Rome que les Byzantins ont reçu les principes de leur décoration. Le proche Orient leur a également transmis des motifs d'ornement qui furent souvent reproduits dans leurs manuscrits. Le sujet représentant deux colombes, des paons et d'autres oiseaux, affrontés ou se désaltérant dans un coupe ou dans un vase, le motif des médaillons encadrant des animaux, des croix ou des marguerites, se rencontrent sur les monuments de Syrie ». Aux exemples cités,

il faut ajouter, pour les peaux affrontées, les documents les plus anciens jusqu'ici, ceux de Doura-Europos qu'on trouvera dans la nouvelle publication de M. Fr. Cumont.

En Syrie, en Égypte, en Arménie, l'art de la miniature s'est également développé. La facture est inférieure si l'ornementation est souvent originale. « Dans les manuscrits syriaques les mouvements sont vifs et dramatiques. Le modelé n'est pas soigné; les vêtements, drapés sans harmonie, présentent des empâtements dans les plis. Les figures trop grandes ou trop petites s'adaptent souvent sans goût aux architectures (p. 69). »

Nous avons eu l'occasion déjà de regretter qu'on ne possède pas encore une étude d'ensemble sur la miniature en Syrie. Jusqu'ici on tenait pour le plus ancien témoin de cet art l'évangile de Rabhoulâ, daté de 586 (1). On se demande, maintenant, si les miniatures qui le décoraient n'ont pas été ajoutées postérieurement. « Cependant, dit M. Ebersolt, l'illuminateur a pu imiter un modèle plus ancien soit directement, soit par des intermédiaires actuellement inconnus. » Ce document célèbre est encore inédit.

GUILLAUME DE JERPHANION. — *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*. (Bibl. arch. et hist. du Service des Antiquités de Syrie, t. V), t. I, 1^{re} partie. Un vol. in-4^e de LXXXI et 298 pages et premier Album de 69 planches. Paris, Paul Geuthner, 1925.

Cet ouvrage, qui comprendra deux vo-

lumes de texte (t. V et VI de la BAHS) et un album d'environ 200 planches à paraître en trois portefeuilles, est le fruit des remarquables recherches de l'auteur au cours de ses voyages de 1907, 1911 et 1912. Les peintures, qui ont été relevées par le P. de Jerphanion et ses collaborateurs, constituent tout un chapitre de l'art byzantin qu'il serait impossible de reconstituer aujourd'hui, car la plupart de ces monuments sont détruits ou inaccessibles.

Bien que s'étageant du I^{er} au XIII^e siècle, elles offrent, à notre point de vue, l'intérêt tout particulier de se rattacher nettement à l'iconographie syrienne des V^e et VI^e siècles. Et cet intérêt est accru du fait que l'iconographie du moyen âge occidental semble s'être inspiré de ces cycles vanageques.

La première partie du tome I comprend les itinéraires parcourus, la bibliographie relative à la région d'Urgub, la liste des églises de Cappadoce au moyen âge et les études suivantes : la région d'Urgub d'une nature si particulière, les monastères dont le nombre est un sujet d'importance pour le voyageur, les remarquables églises rupestres, généralement sans façade, de plan assez irrégulier qu'impose parfois la forme du rocher, et où le décor peut jouer à l'intérieur le principal rôle. A part trois exemples où le décor est exclusivement floral et ornemental, les églises, qui portent une décoration complète, figurent des scènes de l'Évangile, des figures de saints isolées et des motifs d'ornement. Plus rarement, on rencontre des sujets empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament, et au nettement à la tradition de l'art anatolico-oriental, tel que le culte du Christ surtout les monastères.

(1) Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e éd., I, p. 363 : « Il semble bien que Raboulâ ait copié un original grec, mais cet original se ratta-

testament, aux Actes des Apôtres et aux Vies des Saints.

Suit une description minutieuse des décorations archaïques, des chapelles archaïques de Guourémé, de Saint-Eustathe et des chapelles avoisinantes, de la chapelle d'El-Nazar, de l'église de Qeladjlar et des chapelles de cette région, enfin de l'ancienne église de Toqale khissé.

Les planches offrent une illustration parfaite de ce beau travail et en rehaussent l'importance. Avant que de paraître, cet ouvrage était célèbre parmi les byzantinistes qui avaient fait état des principaux résultats obtenus par l'auteur. Le public pourra aujourd'hui ratifier le jugement des spécialistes.

R. D.

II LAMMERS. — L'Islam. Croyances et institutions. Un vol. in-8° de 288 pages. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1926.

Cet exposé tout objectif, « sans controverse ni polémique », est certainement un des plus pratiques et des mieux informés. Nous le recommandons vivement à qui veut s'instruire rapidement des principes fondamentaux de l'Islam et de son développement. Les points essentiels y sont fixés avec une remarquable netteté, fruit d'un long commerce avec la littérature et les populations musulmanes.

Il importe de noter l'opinion autorisée de l'auteur : « Tel qu'il nous est parvenu, le *Qoran* doit être considéré comme l'œuvre authentique et personnel de Mahomet. Cette attribution ne saurait être sérieusement mise en question ». L'édition reçue est attribuée par la tradition au *Khalife 'Othman* 644-656. En

réalité, de son vivant, le Prophète avait assuré la révision de certains morceaux et les éditeurs ont recueilli le reste avec un scrupule qui a maintenu les anachronismes, les confusions, les contradictions, les redites. « La *Vulgate* *qoranique* n'a respecté tout aussi en l'état où ses éditeurs l'ont trouvée. »

L'auteur expose les cinq devoirs religieux essentiels dits « les piliers de l'Islam », puis en quoi consiste la *Souqna* ou tradition, la jurisprudence et la loi de l'Islam, comment l'absence de liturgie et de cérémonies cultuelles régulières rend inutile une classe de ministres spécialement ordonnés pour accomplir le service divin. L'orthodoxie n'admet même pas la nécessité du salut spirituel des âmes. Elle désapprouve la direction que les *sheikhs* soufis exercent sur leurs novices et disciples. « Ignorant l'institution des sacrements et le dogme chrétien de l'expiation, l'Islam ne peut admettre une hiérarchie, ni une hiérarchie hiérarchique et exclusif de grâces spirituelles (p. 117). »

L'absence de toute vie intérieure, le formalisme extérieur, l'importance accordée à l'élément juridique « ne pouvaient satisfaire toutes les consciences, ni surtout convenir aux néophytes musulmans, transfuges des monothéismes antérieurs ». De là, le développement du soufisme qui prit naissance dans les terres d'élection du monachisme, en Syrie et en Égypte. Partie de son vocabulaire technique est empruntée à la langue syriaque.

Les sectes ont également trouvé en Syrie un sol propice à leur développement (*Meoualis*, *Ismaélis*, *Druzes*, *Noussairis*). Et c'est aussi en Syrie, avec le *Damasquin* *Ibn Taimiya* (mort en 1328) et

son disciple Ibn Qayim al-Djauziya, que s'élèvent les polémiques les plus violentes contre les confréries mystiques et les hérésies.

Un chapitre, qui ne sera pas le moins lu, concerne les mouvements les plus récents de l'Islam, les Wahhabites, le Babilisme et ses succédanés, le problème contemporain du khalifat et le modernisme. On y trouvera de curieux renseignements sur l'action du sheikh 'Alî 'Abdarrâziq et du docteur Taha Hossin, professeur à l'Université égyptienne du Caire. Nous avons eu l'avantage de voyager en compagnie de ce dernier et nous avons pu constater le prestige dont son œuvre, fondée sur une critique sévère, jouit auprès de nombreux musulmans, surtout en Syrie. Ce savant lettré joint ses contemporains à la méthode cartésienne.

L'excellent manuel qui vient d'être édité à Beyrouth s'achève sur une bibliographie très complète. Nous ne devons pas oublier de signaler comme oubli que l'ouvrage de Gaudelroy Demombynes pour le chapitre 1^{er} et la *Chrestomathia Corani arabica* de Nallino pour le chapitre III. Ce titre modeste cache un remarquable essai de remise en place des sourates du livre sacré.

R. D.

K. A. C. CRESWELL. — *The works of sultan Bibars al-Bunduqdârî in Egypt*. 1 vol. in-4°, 64 pages et 31 planches en photogravure. Tirage à part du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, 1921.

M. Creswell, auquel nous devons déjà de beaux travaux sur les monuments musulmans du Caire, sur ses Madrasas à plan cruciforme et sur la Citadelle, nous

apporte une remarquable étude sur les travaux monumentaux que le Sultan Beïbars fit exécuter en Egypte, tous édifices religieux. Il garde pour une étude ultérieure ceux que le sultan fit élever en Palestine et au Syria consistant surtout en constructions militaires, forteresses restaurées, après qu'il les eut reprises aux Mongols et aux Croisés.

Les œuvres auxquelles le nom de Beïbars reste attaché en Egypte sont au nombre de quatre :

1^o La *madrasa az-Zâhiriya*. Ce collège édifié sur l'ancien emplacement du grand Palais des Fatimides, fut inauguré en 1263. Déjà ruiné du temps de Maqrîsi, les travaux de voirie de 1874 portèrent à ses restes un coup irrémédiable. M. Creswell le fait heureusement revivre à nos yeux, grâce aux peintures et dessins que nous en ont laissés, avant 1860, Chardin et Cassas (1700), David Roberts en 1839, et un anonyme dans un très amusant tableau de 1850. A l'heure actuelle, gêné qu'il était par l'échoppe d'un charbonnier, M. Creswell, qui est un remarquable photographe, a pu nous donner une très bonne image de ce qui reste de ce beau monument : des morceaux de la façade et surtout deux grands fragments de sculpture décorative qui se trouvaient au-dessus des claveaux de fenêtres, grand bandeau d'entrelacs, surmonté d'une sorte d'arcade découpée et défoncée inférieurement en une sorte de tympan où se voient encore deux panthères affrontées (armes de Beïbars).

Le tableau de David Roberts nous révèle le portail qui existait encore en 1839, et qui était l'œuvre de stucateurs, le plus bon en exemple qu'en connaisse Creswell en Egypte. Cet élément décoratif était né

bien anciennement, puisqu'on le trouve cent ans plus tôt en Syrie, surtout à Alep ; et M. Creswell le croit d'origine plus septentrionale encore.

Cette madrasa avait une splendide porte de cuivre incrustée, qui se trouve aujourd'hui à la façade est de notre légation de France au Caire. Un certain nombre de plaques qui en ont disparu, assemblées autour d'un bouton en relief décoré de la panthère armoriée de Beïbars, se trouvent au Victoria Albert Museum, vendues par le comte de Saint-Maurice au moment où il cédait à la France, pour sa légation, ce beau palais constitué avec les restes de vieilles mosquées.

2° *Le Pont du Canal Abu-l-Munagga* (1260), dont la façade nord est décorée d'une frise de panthères (22 encore en place), toujours emblématiques. Excellent prétexte dont s'est saisi Creswell pour dresser le tableau de tous les monuments d'Égypte et de Syrie sur lesquels il a pu relever cette même représentation de l'animal, la tête de face, le corps de profil, traditionnellement.

3° *La Mosquée du Sultan Beïbars*, inaugurée par lui-même en 1270, dont Creswell précise très justement les étroites relations avec la mosquée d'Al Hakim, est encore dans un remarquable état de conservation, offrant un large développement de murailles interrompues par des porches magnifiques avec voussures et bandeaux de sculpture refouillés et une énorme maqsoura (bibliothèque) indépendante. Le plan et la décoration indiquent des influences certaines de la Syrie et de la Mésopotamie septentrionale, où, en particulier, la mosquée des Ortokides à *Mayyd-jarqin* (vers 1260) offre des dispositions

tout à fait semblables à celles de la Maqsoura. Ce qu'expliquent assez bien les rapports historiques de ces régions avec l'Égypte sous les Ayyoubides, et le grand nombre de réfugiés artisans que les Mongols en avaient chassés et qui venaient chercher un refuge au Caire.

4° *Le mirhab* du mur nord-ouest de la *mosquée d'Amrou* que reconstruisit Beïbars alors qu'il menaçait ruine, ce qui entraîna indubitablement la création du mirhab de stuc dans la 2^e moitié du XIII^e siècle.

Cette excellente étude est enrichie de très bonnes planches en photogravure, par lesquelles cette publication très soignée fait honneur à notre Institut français du Caire : c'est un avant-goût de ce que nous réserve M. Creswell avec la magnifique publication sur l'architecture des Fatimides en Égypte avec contribution de M. S. Flury.

GASTON MIGNON.

HENRY BORDEAUX. — *Voyageurs d'Orient. Des pèlerins aux Méharistes de Palmyre*. Lamartine, Michoud, Barrès, 2 vol. in 12 de 295 et 238 pages. Paris, Plon, 1926.

En ne se contentant pas de nous donner le délicat récit de *Yamûl sous les Cèdres* et en écrivant deux volumes documentés sur les voyageurs français en Orient, M. Henry Bordeaux montre qu'il a pris à la lettre l'aphorisme de Flaubert : « Voyageur doit être un travail sérieux. » Remercions-le de rendre ce travail agréable à quiconque pèrigrinera en Syrie et en Palestine, puisqu'il suffira de la lire pour être bien préparé à goûter le charme de ce voyage.

M. Henry Bordeaux dit très justement

que de tous les voyageurs en Orient et Chateaubriand demeure le plus grand, non seulement pour la savante orchestration de *l'Itinéraire*, mais aussi parce qu'il a travaillé plus que tous ses rivaux. Il ne s'est jamais contenté de son génie : il vide les bibliothèques, il amasse des monceaux de documents. » Son génie lui permet de tout assimiler et de se montrer au naturel.

Les deux volumes que nous annonçons sont à la fois un livre d'histoire et de critique, de description de la Syrie et de la Palestine, et un exposé du travail de découvertes et des recherches archéologiques que les Français ont poursuivi dans ces régions. On y trouve la matière d'une bibliographie très complète.

C'est ainsi qu'on y relève la seule notice — 24 pages — qui ait été consacrée à un pionnier quelque peu oublié, Guillaume Rey, dont l'œuvre est loin d'être négligeable puisque deux de ses ouvrages, *l'Etude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'île de Chypre* (1871) et *les Colonies franques de Syrie aux XII^e et XIII^e siècles* (1883), n'ont pas encore été remplacés. Son *Voyage dans le Haouran* est antérieur aux recherches de Waddington et du marquis de Vogüe ; sa carte de Syrie (Hachette) a été rééditée pendant la dernière guerre par l'état-major allemand qui dirigeait les opérations en Syrie. Le Livre lui doit quelques pièces remarquables, comme on peut en juger par les cartels où son nom est inscrit. Guillaume Rey est mort, dans la retraite, en 1916.

M. Henry Bordeaux a retracé l'œuvre de la France en Orient au cours de huit siècles, œuvre féconde, essentielle, à laquelle « on ne saurait toucher sans nous atteindre dans notre force nationale ». Il

a vu celle qui s'accomplit aujourd'hui et que des esprits superficiels ne craignent pas de dénigrer. Son ouvrage forme diplomatique avec *l'Enquête aux pays du Levant* de Maurice Barrès.

R. D.

PERIODIQUES

W. F. ALBRIGHT. — *The Evolution of the West-Semitic divinity 'An-'Anat-'Attâ*, dans *Amer. Journal of Semitic languages and liter.*, janvier 1925, p. 73. — *The administrative divisions of Israel and Judah*, dans *Journal of the Palest. Orient. Society*, 1925 (t. V), p. 17. — *Notes on early Hebrew and Aramaic epigraphy*, *ibid.*, 1926, p. 73.

Le savant et actif directeur de l'*American School of Oriental Research* à Jérusalem livre, dans les articles annoncés ci-dessus, une série d'importantes observations que nous ne pouvons indiquer que brièvement.

Le premier mémoire a pour objet de montrer qu'en a mésestimé l'importance des pays syriens comme lieu d'affluence des archaïsmes de Mésopotamie, d'Égypte et d'Asie Mineure. À vrai dire, cette mésestimation ne régnait que chez les assyriologues, car depuis longtemps — selon seulement Movers et Lenormant — le rôle des peuples syrien et phénicien a été mis en lumière.

M. Albright estime que la civilisation sumérienne qui, vers 3000 avant notre ère, recouvrait l'Assyrie et la Babylonie, s'étendait également dans la Syrie du Nord. Il observe que les fouilles de Kar-témish ne contredisent pas ce point de vue, car M. Woolley n'a guère dépassé, avec ses trouvailles, le XII^e siècle avant

notre ère » and his deductions as to the cultural history of this region are based on hasty generalization from sporadic digs in neighboring cemeteries ». La Syrie était réellement dans la sphère de civilisation mésopotamienne au même titre que l'Élam, Mari-Amarru sur le moyen Euphrate devait son importance à ce qu'il occupait le centre de la Mésopotamie.

D'autre part, contrairement à l'opinion générale, M. Albright pense que la Syrie et la Palestine n'ont presque jamais fait partie de l'ancien empire babylonien; mais il suffisait des relations de commerce (art) actives pour maintenir au loin l'influence babylonienne. L'influence égyptienne est apparue dès une époque très reculée, grâce aux fouilles de Byblos conduites par M. P. Montet. Bientôt les fouilles de Mishrifé, inaugurées par M. du Mesnil du Buisson, apporteront sur les questions soulevées par M. Albright des lumières toutes nouvelles et peut-être les faits apparaîtront-ils plus complexes que la théorie ne les imaginait.

Ces intéressantes observations servent de préliminaires à une étude sur la déesse 'Anat. A la forme masculine 'An, correspondait une forme féminine 'Anat qui revêtit, dans la suite, la forme araméenne 'Atta. Plus tard encore, l'amalgame des déesses-sœurs 'Attar et 'Atta a donné Atargatis. Nous avons depuis si longtemps, et à si nombreuses reprises, protesté contre l'interprétation de ce dernier vocable par l'amatolien Attis que nous ne pouvons qu'applaudir à l'argumentation qui en est présentée.

— Nous sommes tout à fait d'accord avec M. Albright sur l'importance du passage I Rois, iv, 7-10, qui nous conserve la liste des districts administratifs institués

par Salomon. Nous croyons même tout à fait inutile de restituer un nom propre en tête de certains versets, car Ben Hor, Ben Deqer, etc., sont des formes très vivantes de noms propres. C'est ainsi que sont inscrits certains ouvriers sur les listes de paiements de Jérusalem. L'examen de la liste des préfets de Salomon ouvre une étude sur les ostraca de Samarie. Les jarres estampillées du type *lam-malek* sont datées du milieu du VIII^e siècle avant J.-C. et un peu après. Nous sommes arrivés à un résultat assez voisin en classant ces textes entre 725 et 640 (Syria, 1925, p. 333 et 337).

— Le dernier article propose quelques lectures nouvelles à des textes épigraphiques. C'est ainsi que le dernier mot de l'épigraphie d'Ahiram est lu *hara* et compris : « from the world »; le mot précédent *qal* est compris « to the ends, entirely ». La dernière phrase serait donc : « Quant à lui, que son écriture soit entièrement effacée de la terre ». Nous avons examiné à nouveau l'estampage pour nous rendre compte des possibilités de cette ingénieuse lecture et nous devons déclarer qu'elle est absolument inadmissible. La pierre porte nettement pour les trois dernières lettres du texte : *shin*, *resh* et *lamed*.

— Utilisant une suggestion de M. Torrey, M. Albright comprend au début de la stèle de Zakir, « I am Zakir, king of Hamath and Lu'ash, who (le relatif et non *il*, homme) speak (as follows) ». Le dieu *mlk* est lu *Hawer* avec Ebeling; cette désignation vise le dieu Adad.

— Le directeur de l'École américaine donne une reproduction particulièrement soignée de l'ostrakon découvert à Jérusalem, en 1924, par M. Duncan sur la col-

line d'Ophel. A notre avis, il n'y a pas à comparer cette écriture avec l'écriture araméenne; ce sont des branches différentes et sans contact. Le tableau que nous avons dressé de l'écriture israélite (Syria, 1925, p. 335) atteste que l'ostrakon de Jérusalem est postérieur à l'an 600. M. Albright croit pouvoir le dater du VIII^e siècle, ce qui nous paraît impossible, en tout cas, il n'admet pas que ce texte soit postérieur à 587, ce qui ne nous paraît pas démontré.

R. D.

PIERRE MONTET. — Comment rétablir l'inscription d'Abibaal, roi de Byblos ? dans *Revue Bibl.*, 1926, p. 321

Il s'agit du texte phénicien gravé sur un fragment de statuette du roi Sheshonq I^{er}, que M. Clermont-Ganneau a publié jadis, mais dont les particularités d'écriture et la date (X^e siècle av. J.-C.) n'ont pu être reconnues que depuis la retentissante découverte du sarcophage d'Abiram par M. Pierre Montet.

Ce texte est mutilé. Si l'on compte trois lignes, le nombre de lettres qui manquent n'est pas considérable et c'est sur cette base que nous avons proposé une restitution dont nous ne cachions pas qu'elle était précaire. M. P. Montet suppose que le graveur, après avoir tracé la seconde ligne, a continué à angle droit en suivant le bord de la pierre, puis a fait encore un angle droit et a ainsi gravé ce que nous avons appelé la troisième ligne, dans une position diamétralement opposée à la première. Autrement dit, la ligne 1 et la ligne 3 sont disposées tête-bêche, parce que la ligne 3 n'est, en réalité, que le prolongement de la ligne 2.

Cette ingénieuse et séduisante hypo-

thèse conduit le savant égyptologue à restituer le texte d'Abibaal en le calquant sur le modèle fourni par la dédicace que le roi Elibaal fit graver sur la poitrine d'une statue d'Osorkon I^{er} : [*Statue qu'a offerte*] *Abiba'al, roi de Gebal, [soken] de Gebal en Égypte, à la Ba'al[at Gebal. Qu'elle prolonge les jours d'Abiba'al et ses années] sur Gebal !*

Nous serions particulièrement heureux de trouver ici le double titre de roi et de *soken* attribué à Abiba'al; malheureusement « *soken* de Gebal en Égypte » nous paraît une impossibilité protocolaire. On n'est pas « *boy* de Tunis en France ». Il faut chercher autre chose, quelle que soit la disposition matérielle qu'on adopte. Après la mention du roi de Byblos il ne peut être question que d'un personnage résidant en Égypte; si ce n'est ni le pharaon comme nous l'avons pensé, ni le représentant d'Abiba'al en Égypte comme l'a suggéré M. Conti Rossini, qui peut-il être ?

R. D.

CH. BLINKENBERG. — Les Fibules grecques et orientales, dans *Bulletin de l'Académie de Copenhague*, XIII, 1.

Fruct d'une étude patiemment poursuivie dans les musées, ce mémoire abondamment illustré nous donne pour la première fois un classement topographique et chronologique de l'ensemble de ces petits bronzes, dont le nombre et la dispersion rendaient la coordination malaisée. La méthode de l'auteur est si sûre que ses résultats ne pourront guère être contestés et ils fourniront des points de repère précieux pour dater les trouvailles archéologiques de l'avenir. Nous reproduisons ici ses conclusions relatives aux fibules découvertes en Syrie, en As-

syrie et en Palestine (p. 231) : « Elles ont été sans doute, toutes ou pour la plupart, importées de Chypre — il faut attirer l'attention sur le fait que les mêmes motifs et les mêmes trouvailles ont fourni aussi des vases et d'autres articles industriels d'une origine chypriote incontestable. L'importation a probablement donné lieu à des imitations locales des modèles chypriotes... Il est vrai que certains types représentés dans les trouvailles asiatiques ne sont pas attestés jusqu'ici pour l'île de Chypre. Il est possible que les types en question représentent un développement local. Mais si un tel développement a eu lieu, il a pris son point de départ, en tous cas, dans les types chypriotes ».

F. G.

NOËL AIMÉ-GIRON. — **Trois ostraca araméens d'Éléphantine**, extr. des *Annales du Service des Antiq. de l'Égypte*, t. XXVI, p. 23.

Ces trois tessons ont été trouvés dans les débris des fouilles pratiquées à Éléphantine par M. Clermont-Ganneau et ses collaborateurs. M. Noël Aimé-Giron les a étudiées avec sa sagacité coutumière. Voici, à titre d'exemple, une de ces inscriptions : « Voyez ma tunique que j'ai laissée dans la maison de Jehu, dis à Uriah de la remettre (?) à la garde de Salluah. »

RENÉ MONTERDE. — **Sur le Recueil des Inscriptions grecques et latines de la Syrie**, dans *Mél. Univ. Saint-Joseph*, 1926, p. 177; *Nouveaux emblemata proveniant de Balqa*, *ibid.*, p. 185.

Le P. Monterde a annoncé au Congrès archéologique de Syrie et de Palestine que le premier fascicule des *Inscriptions*

grecques et latines de Syrie par Louis Jublbert et René Monterde était prêt pour l'impression. En même temps, il donnait un rapide aperçu des informations soignées que fournira cette épigraphie. Il faut grandement féliciter les auteurs de leur persévérance qui représente un labeur de plus en plus vaillant. Le plan adopté est ainsi défini : « Voici donc notre rôle, tel qu'il fut tracé sous le contrôle de l'Académie des Inscriptions⁽¹⁾ : établir le texte et sa bibliographie, le reproduire avec des signes critiques voulus, mais en minuscules; le commenter, mais sans dissertations ni études, par annotation, et surtout d'en préciser le sens et la portée ».

Le second article ajoute trois nouveaux médaillons en mosaïque aux sept déjà connus, représentant les provinces de l'empire romain et découvertes à Balqa, sur l'Euphrate, point que M. Guignot a identifié avec Zeugma.

PAUL CUSAT. — **Le sage Bothros ou le phylarque Arétas ?** dans *Revue de Philologie*, 1926, p. 13.

Il a circulé dans l'antiquité sous le nom du sage ou du roi Bothros, ou encore sous celui d'Alexandre, roi des Romains, une lettre décrivant les propriétés médicales des diverses parties du vautour. Fragment du même texte est cité par Lydus et attribué par lui à Arétas, phylarque des Arabes Scénites, s'adressant à l'empereur Claude. M. Jérôme Carcopino a proposé de reconnaître Arétas IV, roi des Nabatéens (9 av. - 40 ap. J.-C.), beau-père

(1) Nous ne croyons pas être indiscret — car le lecteur l'aura deviné, — en disant que le détail de ce programme a été arrêté, d'accord avec les auteurs, par M. H. Cagnat.

du tétrarque Antipas, étroitement lié avec Claude. M. Fr. Cumont pense plutôt qu'il s'agit d'un chef bédouin adressant à l'empereur Claude une lettre sur les propriétés curatives des oiseaux, comme vers le même temps le médecin Thessalus adressait à Claude ou Néron une épître sur l'usage des douze plantes du zodiaque et des sept plantes des planètes ». L'intérêt de ce document, qui se rattache aux sources de Pline et au troisième livre des *Geoponiques*, est de nous renseigner sur les croyances des Arabes touchant les propriétés merveilleuses de certains oiseaux, notamment du vautour.

C. ENLART. — Les églises à coupôles d'Aquitaine et de Chypre. dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1923, p. 129

À propos de l'importante étude de M. Raymond Roy, *la Cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupôles d'Aquitaine* (1923), M. Camille Enlart a écrit un article lumineux et décisif.

Si, comme on l'admet, la cathédrale de Cahors est la première en date des églises à coupôles d'Aquitaine, le séjour de l'évêque Géraud III de Cardaillac en Orient, de 1101 à 1112, en fournit l'explication la plus simple. Par les analogies que relève le savant directeur du musée de sculpture comparée, c'est Chypre qui conserve les termes de comparaison les plus probants. « Pour établir le modèle de son église, le constructeur de la cathédrale de Cahors, de Saint-Étienne de Périgueux ou de Souillac, pouvait se contenter d'une visite en Chypre. Le premier d'entre eux, probablement celui de Cahors, l'a réalisée; les autres ont pu lui emprunter ce modèle sans faire le voyage. »

« Il faut, d'autre part, se rappeler que les maîtres d'Aquitaine durent trouver en Syrie, où tant de monuments ont été antérieurs, des exemples analogues à ce type de Constantinople, d'Éphèse et de Chypre.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

La patrie de Séleucus de Séleucie. — L'astronome Séleucus de Séleucie s'est rendu célèbre dans l'antiquité pour avoir, après Aristarque de Samos (dont il précisait la démonstration⁽¹⁾), fondé le système héliocentrique, que devait redécouvrir Copernic seize siècles plus tard. Mais on connaît peu de chose de sa vie et même de ses œuvres, et même les indications qui nous sont transmises sur sa patrie, paraissent au premier abord discordantes. Strabon dans un passage (I, 4, 9, p. 6 C.) l'appelle Σέλευκος ὁ Βαβυλωνίος; dans un autre (XVI, 1, 6, p. 739 C), Σέλευκος ὁ ἀπὸ τῆς Σελευκείας ἐκ Χαλδαίας, et dans un troisième (II, 5, 9, p. 174 C), Σέλευκος ὁ ἀπὸ τῆς Ἐβερῆς θαλάσσης. De même Stobée, reproduisant Aélius dans ses extraits doxographiques⁽²⁾, le désigne comme Σέλευκος ὁ Εβραῖος.

Parmi les historiens modernes, les uns le nomment Séleucus de Babylone⁽³⁾, quoique ὁ Βαβυλωνίος vaille certainement dire chez Strabon *de Babylone*. Strabon lui-même explique ailleurs que cet ethnique doit être ainsi entendu, et il cite l'exemple du stoïcien Dugène de Séleucie, qui était appelé ὁ Βαβυλωνίος⁽⁴⁾ comme

⁽¹⁾ PLUT., *Quæst. Plat.*, viii.

⁽²⁾ STOB., *Ecl.* I, 21, 3 = DIKLS, *Doxographi Gr.*, p. 323, 4.

⁽³⁾ Ainsi GOSSEN dans la *Realenc.*, s. v. « Selenkos », n° 38.

⁽⁴⁾ STRABON, XVI, 1, 16, p. 744 C: Τὸν δὲ ὄνομα.

UN EGYPTIEN, ROI DE BYBLOS, SOUS LA XII^e DYNASTIE

ETUDE SUR DEUX SCARABEES DE LA COLLECTION DE CLERCQ

PAR

PIERRE MONTET

Des neuf tombes royales actuellement connues à Byblos trois seulement, les trois premières, ont été trouvées intactes — les tombes du groupe méridional, V-IX, ont été violées dès l'antiquité. Quant au tombeau IV qui m'avait semblé intact lorsque son dallage protecteur apparut, à l'est du tombeau III¹, il a été violé aussi, mais dans les temps modernes — car au fond du sarcophage quelques fragments de papier d'écolier laissés par les voleurs permettaient de distinguer quelques mots d'anglais et le chiffre de 1851 qui se rapporte très vraisemblablement à la date de l'événement. Les recherches que j'ai faites depuis 1924 pour trouver dans les collections publiques ou privées quelque objet qui pût être attribué à ce tombeau sont restées longtemps sans résultat, lorsqu'en examinant dans la *Mission de Phénicie*, aux additions et corrections, p. 854, le dessin d'un scarabee couvert d'héroglyphes sur le revers, qui fut acquis à Gebel par M. Pérotié, après le départ de Renan, l'idée me vint que ce petit objet faisait partie de ce qui avait été soustrait du tombeau IV. Ce scarabée est entre ensuite dans la collection de Clercq. Il y porte le numéro 2674 et on le trouve sommairement décrit au tome VII du catalogue, *Les Bijoux et les pierres gravées*, par A. de Rimon, p. 530. Grâce à l'amabilité de M. de Boissac, j'ai pu l'examiner dernièrement tout à loisir, reconnaître quelques signes inexactement reproduits dans la *Mission de Phénicie* et acquérir la certitude qu'il a bien appartenu au personnage enterré dans le tombeau IV.

Mariette, le seul qui se soit occupé de ce scarabee, et dont Renan a repro-

¹ Sur la découverte du tombeau IV voir ma lettre à M. le Secrétaire perpétuel de

Stata. — VIII.

L'Année des Inscriptions publiée dans *Syria* IV, p. 344.

duit le diagnostic ¹⁾, l'eut volontiers attribué à la XII^e ou à la XIII^e dynastie, tant à cause des noms propres que pour le style des hiéroglyphes, mais comme il ne connaissait pas de scarabée égyptien d'une époque reculer en améthyste il finit par le prendre pour une imitation ancienne d'un objet plus ancien. Maintenant nous savons que des scarabées d'améthyste peuvent être très anciens. À Dahchour, J. de Morgan en a trouvé plusieurs dans la galerie des princesses, dont l'un est au nom de Saneoussit III ²⁾.

Les fondations du temple de la Dame de Byblos n'étaient un grand nombre de scarabées qui sont attribuables à l'Ancien Empire, puisque tous les objets découverts au-dessous du dallage qui portent une date sont au plus tard de Pépi II. La plupart de ces scarabées sont en os, quelques-uns en pierre dure, en quartz ou en cornaline, mais il ne s'en est trouvé aucun en améthyste. Cette pierre fait son apparition à Byblos, comme en Égypte, vers la XII^e dynastie. Le tombeau I qui est de l'époque Amenemhat III a livré des perles et un scarabée d'améthyste monté en bague ³⁾. Le tombeau II, sous Amenemhat IV, contenait deux bagues et un bracelet ornés d'une améthyste et le tombeau III une bague ⁴⁾. Chacun de ces scarabées est percé d'un trou médian dans le sens de la longueur par où passait une goupille qui le maintenait à sa place.

Le scarabée de la collection de Chérq (fig. 1), taillé dans un bloc d'améthyste très transparent, ressemble beaucoup à ceux que nous venons d'énumérer. Il est un peu plus grand et pourvu d'un socle très haut qui semble avoir été entouré d'un cercle d'or (fig. 2). On l'a percé par les deux bouts et les deux trous se rejoignent dans la masse du scarabée, en formant un angle très ouvert. Ce mode de percement, nous l'avons constaté sur les perles de quartz et de cornaline du dépôt de fondation. Les pattes du scarabée ne sont pas sculptées. Elles sont figurées par des hachures dont l'art gubite, comme on sait, fait grand usage. De ces constatations nous pouvons conclure que le scarabée acheté à Gobeil est bien réellement un objet gubite et que plus précisément il provient d'une tombe royale datant du Moyen Empire. Le tombeau IV, le seul qui à notre connaissance ait été visité à l'époque moderne, date précisément de cette époque. Les faits peuvent donc s'expliquer ainsi : les

¹⁾ *Mission de Phénicie*, p. 854.

²⁾ *Fouilles à Dahchour*, 1894, p. 62.

³⁾ *Syria*, III, p. 286-287.

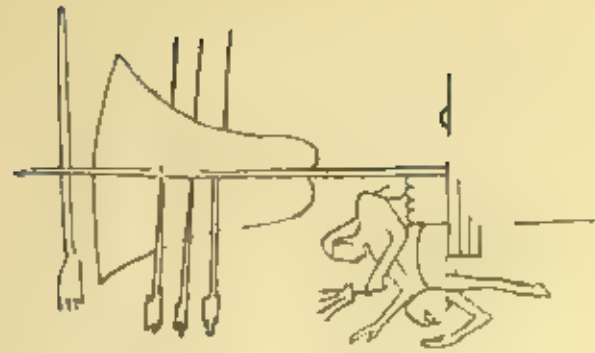
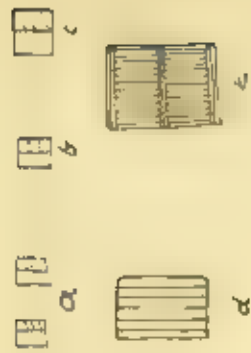
⁴⁾ *Syria*, IV, p. 338.

1. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 2. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 3. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 4. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 5. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 6. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 7. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris



1. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 2. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 3. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 4. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 5. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 6. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 7. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris

1. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 2. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 3. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 4. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 5. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 6. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 7. Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris



1-2 Scarabées 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 3 Les scarabées 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 4 Formes et gravures des scarabées 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 5 Le scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 6 L'inscription du scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris
 7 Scarabée 2514 de la collection de l'Institut de l'Université de Paris

voleurs ayant trouvé le scarabée monté en bague, ont enlevé l'or et vendu ensuite la pierre.

L'inscription gravée sur le revers va confirmer cette hypothèse. Le tombeau IV n'était pas complètement vide. Parmi les objets négligés par les voleurs figurait un vase d'albâtre ¹ incomplet, qui portait une colonne verticale d'hieroglyphes gravés au trait (figure 3, dont voici le sens :

Au ka du noble prince cheikh des cheikhs prince de Kapan, t. f., renouvelé de vie, possédant la dignité d'amakh

Le nom de Byblos en partie détruit peut être rétabli sans hésitation, car le signe initial est parfaitement lisible. Il a la même forme que sur la harpe du tombeau II ² et sur un objet en faïence du tombeau IX. C'est l'orthographe récente du nom : celle qui n'apparaît que vers le milieu de la XII^e dynastie. Mais le nom du prince réduit à ses deux dernières lettres ne pouvait être restitué. L'albâtre ayant été profondément entamé entre le signe *k* et le groupe *t f*. L'inscription, malgré tout, était instructive. Elle prouvait que la notion du *ka* s'était répandue à Byblos. Ce roi inconnu fait usage, comme le roi du tombeau II, de l'écriture hiéroglyphique. Le titre, en égyptien, de « prince de Byblos » et l'épithète *ahm-nb* « renouvelé de vie », leur sont communs : mais il porte, en outre, ce double titre si fréquent en Égypte, *tp-hst*, qu'on traduit, faute de mieux, par « noble prince » l'épithète *nb-msh* attestant sa fidélité au roi d'Égypte et un titre nouveau « cheikh des cheikhs » par où il semble que Pharaon lui avait conféré une certaine autorité sur les princes syriens désignés en langue égyptienne : comme le montrent les documents récemment publiés par M. Sethe ³, par le mot *hgy* « cheikh ». En un mot le personnage du tombeau IV nous paraissant dépendre, plus encore que les rois Abichemou et Ypchemouabi des tombeaux I et II, du roi d'Égypte.

Passons maintenant au texte gravé sur le revers du scarabée. Nous trouvons d'abord le double titre *tp-hst* par lequel débute la titulature du personnage enterré au tombeau IV. La lettre *p* y présente une forme usitée en Égypte où elle consiste à l'origine en un rectangle divisé par des raies parallèles verticales, qui plus tard comporte, en outre, des raies horizontales près

¹) Syria, IV, 341

²) Sethe, Die Achtung feindlicher Fürsten, Völker und Dinge auf altägyptischen Tonge-

fassungen des Mittleren Reiches in Abhandlungen der Preuss. Akad. d. Wissenschaften Berlin 1916 n° 5

des bords et au milieu (fig. 4). Il est peint en vert sur les exemplaires colorés. C'est pourquoi on l'explique généralement comme une rattle. Sur le scarabee de Byblos le *p* est partagé en deux par une ligne verticale. La moitié gauche est vide, la moitié droite est occupée par trois petits traits obliques. Cette forme du signe que l'Égypte n'a pas connue est celle des inscriptions hiéroglyphiques de Byblos. On la retrouve sur le harpè II et sur le vase d'albâtre du tombeau IV (fig. 4).

Le titre est suivi d'un nom propre qui se transcrit *Ampr*. Le prince de rosenau a ses épithètes séparées, comme dans les plus vieilles inscriptions égyptiennes, mais nous sommes déjà familiarisés avec l'archaïsme des inscriptions gébites. Cette considération nous aidera à identifier le signe initial qui consiste en une ligne verticale d'où partent trois petits obliques à droite et deux à gauche. Il est ainsi très voisin de l'arbre tel qu'il apparaît sur les inscriptions de Meten qui vivait sous Sefrou. Quand il s'emploie comme phonétique, l'arbre a la valeur *pm*; c'est pourquoi il est ici suivi d'un *m*.

La seconde colonne commence par le mot *st* « fils » suivi d'un autre nom propre très habilement écrit. *Mzr* *th.t t.f* accompagnent deux épithètes. La seconde est *Ka nfr* « beau de ka ». La première se compose du mot *gr* « grand » et d'un idéogramme qui me paraît représenter un sceptre, non pas un des sceptres égyptiens, mais un sceptre local. C'est une tige qui vers le haut se divise en éventail. Dans les bas reliefs égyptiens du Nouvel Empire qui représentent la prise d'une ville asiatique par les armées égyptiennes, on voit souvent un Semite au haut de la plus haute tour qui tend un vainqueur le sceptre de ce genre (fig. 5).¹⁾ Nous traduisons donc l'ensemble du texte :

*Le noble prince, fils d'Ampr, Mzr th.t t.f,
grand de sceptre, beau de ka.*

Selon l'usage égyptien, auquel ont dû naturellement se conformer les Gébites écrivant en égyptien, le premier des deux noms propres séparés par « est le nom du père. Le possesseur du scarabée est donc *Mzr th.t t.f* et c'est ce nom qu'il faut comparer aux signes encore visibles sur le vase du tombeau IV. Or, le nom initial finit bien par la lettre *t* au dessus de laquelle on

¹⁾ WASSMANN, *Atlas zur Altg. Kulturgesch.*, II, 107.

distingue encore un trait, la lettre *t* et, vers la gauche, les trois traits du pluriel. Ces trois traits ne se retrouvent pas sur le scarabee mais cette différence n'a qu'une importance secondaire. *Mrr tb t t f* signifie littéralement en égyptien « Celui que presse la sandale de son père »⁶. Une variante possible consistait à mettre le mot « père » au pluriel. En tenant compte de la place disponible, la figure 6 montre comment la partie abîmée de l'inscription peut être reconstituée. Nous avons donc trois raisons précises d'attribuer au tombeau IV le scarabee de la collection Clercq. Une particularité épigraphique est commune à ce scarabee et aux inscriptions gébrites déjà connues. Le titre de *rp hnt* est commun au possesseur du scarabee et au possesseur du tombeau IV. Enfin, autant que nous pouvons en juger, leurs noms étaient identiques.

Les rois de Byblos nommes sur la harpe II portaient des noms sémitiques. Abichemou et Ypchemouabi. Il en est de même des cheiks dont M. Sethe nous a révélé récemment l'existence. Pour la première fois nous voyons ici un prince de Byblos portant un nom égyptien qui semble avoir été forgé, car aucun habitant de la vallée du Nil n'en a porté de pareil à ma connaissance, pour exprimer l'humble situation du personnage vis-à-vis du Pharaon. En effet, les rois de Byblos et de Sidon commencent généralement ainsi les épîtres qu'ils adressaient au Pharaon : « Sous les pieds de mon maître sept et sept fois je me suis jeté. » Dans les textes qui exaltent la puissance du Pharaon, c'est un lieu commun de dire que les pays étrangers sont sous ses pieds. Les vaincus qui implorent le souffle de vie crient : « Nous sommes sous les sandales⁶⁾ ! » Souvent des figures de vaincus décoraient le socle qui supporte le fauteuil du roi. Mais de ce que ce personnage portait un nom égyptien, faut-il conclure qu'il était de nationalité égyptienne ? Dans l'entourage de Zeker-baal, deux personnages au moins avaient des noms égyptiens, le garde Pen-Amon et la chanteuse Tent-nout⁷. Celle-ci était égyptienne, mais le texte ne dit pas quelle était la nationalité du premier. Pour nous fixer sur le roi *Mrr tb t t f*, il faut donc maintenant examiner le nom de son père. Amipi,

⁶ *Mrr* est à la forme relative qui s'emploie dans d'autres noms théophrastiques : *rd n Pth*, « que Pth a donné », *Pth hnt*, « que protège Pth », *Pth ur jr n*, « grand est celui que Pth a créé ».

⁶⁾ Wiedemann, *Atlas*, II, 407.

⁷⁾ *Papyrus hiéroglyphique de la collection Golenitscheff contenant la description du voyage de l'Égyptien Ounou-Amon en Phénicie*, in *Recueil de travaux*, XXI, 92 et 97.

Ce nom ne s'est pas encore rencontré, je crois, dans l'onomastique égyptienne, mais le second des deux éléments qui le composent fait penser à une divinité, *Ipi*, qui est surtout connue par un texte des Pyramides de Saqqarah où le roi l'invoque comme sa mère : « O mère d'Ounas, *Ipi*, donne ton sein à cet Ounas, Ounas le prend dans sa bouche, Ounas boit ce lait blanc, brillant et doux ⁽¹⁾ ». En lisant ce passage on est tenté d'interpréter le premier élément du nom propre *im* comme l'équivalent du semitique *em* et l'ensemble du nom « *Ipi* est ma mère ». Mais cette hypothèse séduisante doit être écartée pour deux raisons. D'abord l'élément *gm*, malgré l'absence de son déterminatif habituel, est bien plutôt l'adjectif qui entre en composition dans certains noms théophores égyptiens : *shk-gm* « doux est Sebek ⁽²⁾ », *Pth-gm* « doux est Ptah ⁽³⁾ ». Ensuite, le nom de la déesse *Ipi* a, comme beaucoup de noms de divinités égyptiennes, servi à former des noms propres : *Ipi n s.t.f* « *Ipi* est sa protection ⁽⁴⁾ », *Ipi hr snb.f* « *Ipi* le fait saui ⁽⁵⁾ », *Ipi hr hnt* « *Ipi* est sur la barque ⁽⁶⁾ », *s.t Ipi* « la fille d'*Ipi* ⁽⁷⁾ ». Ainsi le nom d'*Amipi* n'est pas attesté en Égypte, mais les deux éléments qui le composent se trouvent séparément dans des noms égyptiens. Nous devons donc le considérer aussi comme égyptien.

Un autre scarabée d'améthyste tout à fait semblable au premier, mais plus petit, acquis vers la même époque à Gebel et toujours par les soins de Perettie, est entre également dans la collection de Clercq. Il y porte le numéro 2644 ⁽⁸⁾. Les hiéroglyphes qui couvrent le revers (fig. 7) signifient :

La dame Sat-Ousir, possédant la dignité d'amakh.

Il y a tout lieu de croire que ce nouveau scarabée provient du même tombeau que le premier et qu'il appartenait à l'épouse du roi *Mzr tb.t t.f.*, car les rois de Byblos, autant que nous pouvons le constater, faisaient enterrer leur femme dans leur propre tombeau. Dans le tombeau III j'ai recueilli les débris de deux squelettes. Le tombeau II a livré deux bagues ornées d'une améthyste. Le tombeau V contenait trois sarcophages. *Sat-Ousir*, comme nom de

⁽¹⁾ SETHE, *Pyramidentexte*, 381.

⁽²⁾ Turin, 31.

⁽³⁾ Caire, 30169.

⁽⁴⁾ Caire, 1871.

⁽⁵⁾ Stèle du Vatican, citée par HOFFMANN, *Die theophoren Personennamen der Älteren*

Ägyptens, Leipzig, 1915, p. 45.

⁽⁶⁾ Pap. Kahun, 14, 6.

⁽⁷⁾ LEBLON, *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques*, p. 521 et 1114.

⁽⁸⁾ T. VII du catalogue A de RIENKA, *Les Bijoux et les pierres gravées*, p. 504 et pl. XVII.

femme a été assez à la mode en Egypte au Moyen Empire¹. Ce serait donc la femme du roi Mezor-tebit-tôef, fils d'Ampt.

Le mobilier funéraire des tombeaux I et II qui datent des rois Amenemhat III et Amenemhat IV prouve jusqu'à l'évidence que Byblos était vers la fin de la XII^e dynastie comme une petite Egypte. Toutefois elle avait à sa tête des rois indigènes. L'étude des deux scarabées de la collection Clercq nous a révélé qu'un Pharaon du Moyen Empire fut amené, pour des raisons inconnues de nous, à renverser la dynastie indigène et à confier le gouvernement de Byblos à un Egyptien fils d'Egyptien, époux d'une Egyptienne dont il fut par surcroît un chef suprême des autres chefs syriens. Il serait intéressant de retrouver la date précise de cet événement, mais le tombeau IV ne contenait aucun nom de Pharaon, ce qui est vraisemblable, puisque Byblos avait des princes indigènes sous Amenemhat III et son successeur et qu'après ce dernier la puissance de l'Egypte a décroché assez brusquement. C'est que ce coup de force eut lieu avant le règne d'Amenemhat III. Des Egyptiens du Moyen Empire se sont plu à frapper sur des pots des menaces, obscures d'ailleurs, contre toute une série de chefs étrangers paron lesquels les Ammon de Byblos n'ont pas été touchés. On a vu par ce qui précède que les Pharaons ne se contentaient pas toujours à une simple menace.

PIERRE MONTET

¹ Cf. LEBLANC, *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques*, n° 109, 181, 301, 1833, 1838, 41, 1706, 138, 237, 88, et *Beschreibung der Aeg.*

Sammlung in Leiden, Stellen d. M. R., n° 37 et 40.

LA CINQUIEME CAMPAGNE DES FOUILLES DE BYBLOS

Mars-Juin 1926

PAR

MAURICE DUNAND

La cinquième campagne de fouilles à Byblos, ouverte le 8 mars 1926, a pris fin le 26 juin. Avant de commencer les travaux, il a fallu faire l'acquisition des terrains demandés depuis bientôt trois ans par M. Montet. Grâce au bon vouloir appui de M. le Haut Commissaire, cette opération a pu être rapidement menée à bonne fin.

Le jeune hypothèque libanaise a consacré 25.000 francs à nos recherches, somme qui est venue s'ajouter à la subvention que nous a accordée l'Académie. Comme par le passé, l'Étut-Major de l'Armée du Levant a aidé notre mission. Une section de travailleurs sénégalais a travaillé à Byblos pendant toute la durée de la campagne. La base navale, fidèle à une tradition qui remonte à 1860, a collaboré également aux fouilles par l'envoi à bord de quatre marins que leur habileté technique designait spécialement pour l'extraction des sarcophages découverts dans les campagnes précédentes.

M. Pillet, architecte diplômé par le Gouvernement chargé de missions en Syrie, a passé plusieurs jours dans nos chantiers. Il fut un agréable compagnon et sa grande pratique des travaux de fouilles m'a été d'un précieux secours. Il a relevé minutieusement les vestiges dors apparents des temples. Enfin, M. Passenard, chef de la Mission préhistorique, est venu m'aider de ses conseils pour l'exploration des tombes archaïques découvertes dans des abris sous roche.

Nous avons attaqué sur deux points très voisins la vieille acropole gblite : la région des temples et la nécropole.

Fouilles dans la région des temples

Le point de départ des travaux en cette région a été les deux bases de colonne découvertes par M. Montet en 1922⁽¹⁾. La fouille a été poussée, sur une profondeur inégale, jusqu'à 20 mètres environ à l'est des colosses du temple dit *égyptien*. Limitée au sud par des terrains ne nous appartenant pas, elle a été arrêtée au nord par deux maisons encore habitées.

Au-devant des colosses, le terrain très haché vers le sud se composait en bonne partie d'appuis ronds, de silex polis, de deux maisons géométriques, de dalles plongées dans les fondations. Jusqu'au printemps de l'année dernière, l'envie de la fouille est restée absolument stérile. À ce moment nous avons rencontré quelques dalles isolées, toutes approximativement situées dans le même plan horizontal que le dallage relevé en 1922, à une trentaine de mètres environ en avant des colosses. Elles forment ces dalles, exhumées, d'une étrange impression, qu'une vaste esplanade dallée d'abord primitivement et reliée les deux sanctuaires annoncés par M. Montet. Quelques unes de ces dalles ont été laissées en place pour conserver le rempartage ou l'encadrement qui est la première importance. Le seul vestige de construction bâtie au-dessus de ce dallage et qui nous soit parvenu est un espace de massif de maçonnerie, les murs mesurant environ 3 mètres au carreau, s'élevant à une hauteur de 0 m. 70, et situé à quelques mètres au-devant des colosses. Peut-être s'agit-il de la reliquie que, dans la relation le souverain de Syrie Benjamin Tudela dit avoir vu à Byblos, en face des trois idoles des Anouontes.

L'époque à laquelle remonte ce dallage peut être approximativement fixée par une heurteuse d'époque de l'époque de l'époque de l'époque. À peu près à cette distance entre les deux temples, il a été découvert un blocage de maçonnerie grossière, en forme de tronc de pyramide polygonale, mesurant environ 3 mètres de côté à la base. Sa section supérieure atteignant le niveau des dalles dont je viens de parler. Tout auprès se trouvant la base de colonne de style

(1) Cf. C. R. Acad., 1923, p. 87.

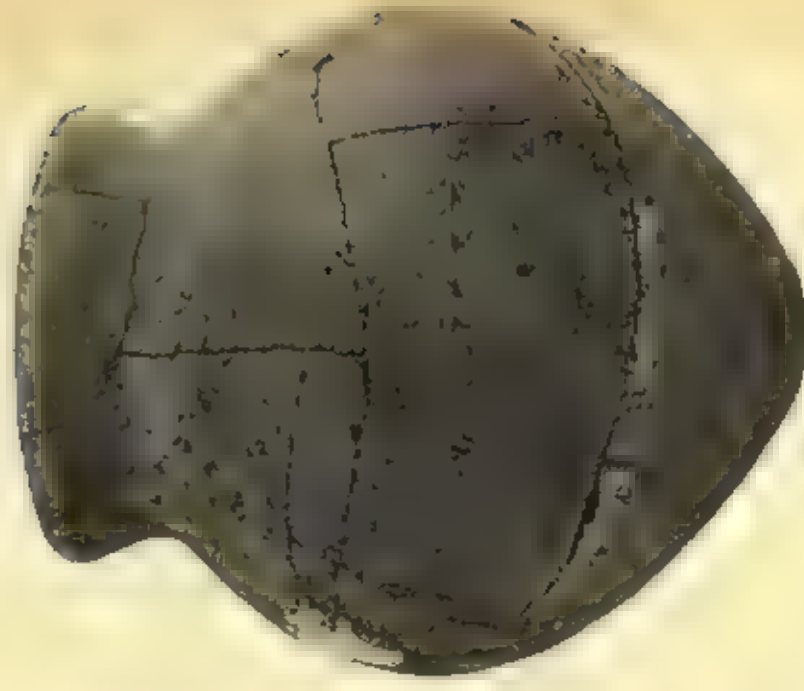
(2) BENJAMIN DE TUDELA, éd. Asher, p. 80, cité par GL. GLANZKOPF, Rec. d'arch. or., t. I, p. 25, note 1. Communication de M. DUBOIS.

Depuis, voir de l'époque de l'époque de l'époque de l'époque. Le Sanctuaire phénicien de Byblos, d'après Benjamin de Tudela, dans Syria, 1926, p. 211.





Petites jarres de type archaïque



Jarre du dépôt de fondation

expliquent déjà découverte au cours d'une des campagnes précédentes¹. À première vue, il paraissait probable que le blocage en question avait dû servir de support à cette base, car, ainsi restituée, celle-ci émergerait d'environ 25 centimètres au-dessus du dallage avoisinant. À l'intérieur de ce massif, deux notes ont été relevées : les deux seules petites brèches de dalles de calcaire, avaient été menagées. Chacune d'elles renfermait une jarre : l'une, intacte et soigneusement close par un couvercle, contenait une soixantaine de bronzes. L'autre brisée, rasée et déformée, contenait le même nombre. Leurs dimensions varient de 5 à 10 centimètres. Ils représentent des personnages, les uns vêtus d'un pagne et coiffés d'un haut bonnet pointu, les autres entièrement nus, qui tiennent d'une main un poignard accroché à la ceinture, quelques-uns sont dotés d'un sceptre ou d'un sceptre-palmier. Les bayettes qui sont visibles par places dans les bronzes syriens font ici tout le tour du corps de certains personnages. La plupart sont pourvus au-dessous des pieds de tenons qui permettaient de les fixer sur une surface plane. Ce sont indiscutablement des ouvrages indigènes. En général l'oxydation, qui est très avancée, a fait disparaître les détails qui permettaient de définir les caractères particuliers de chacun d'eux. Néanmoins, le caractère apollopéen d'un tel dépôt ne semble pas faire de doute². Dans le lot se trouvaient également trois petits faïenceux d'un vase minuscule avec anses et bec-pince. Ce dernier objet, dont les correspondants étrusques sont bien connus, permet déjà de limiter nos recherches chronologiques à la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère et à la fin du troisième. La jarre trouvée intacte s'apparente par son gât à certains vases de l'époque hittite³, elle présente également quelques analogues de l'époque avec des vases syriens du premier style⁴. Mais son couvercle est d'une technique toute autre. Mais que la jarre paraît modelée à la main, celui-ci a de toute évidence été fait à l'aide de la composition de la pâte est également différente, ainsi que le terre cu. Le couvercle semble sortir du même atelier que la poterie de la même voisine. Tous deux ont la même

¹ Cf. C. R. Acad., 1923, p. 91, fig. 5.

Les coupables ont été trouvés par les constructions de la trouvaille, d'abord par son contenu, est le dépôt que M. Rowland a trouvé sous le socle d'une colonne dans le Temple d'Astarté, à Beirout (cf. *Rev. Arch.*, 1920,

p. 125).

² Cf. A. Miquet, *Origines*, t. I, p. 141 et t. II, p. 160; Von Hase, *Tongefässe*, t. I, pl. I, nos 3014 et 3018.

³ Cf. *Mon. de la Del. en Perse*, t. XIII, pl. I, 899.

pâte fine et cette ornementation de lignes rouges, malheureusement s'accrochant à celles qui ornent la grande jarre à offrandes découverte non loin de là en 1922¹⁰. Ils présentent également une parfaite analogie de forme et de décor avec certains types céramiques paléoniens étiopiques par M. Montet sous le vocable de *prés-syriaque* et dont quelques exemplaires ont été légués au *samitique I*¹¹. Pour toutes ces raisons, nous pouvons considérer la première jarre comme un héritage d'un établissement plus ancien, sans doute le *samitique* en activité sous l'Ancien Empire, et dater les éléments archaïques en question par son couvercle et la deuxième poterie. La fin du troisième millénaire à laquelle s'est arrêté M. Montet pour dater le dallage relève peut-être sa deuxième campagne et les dépôts sous-jacents se trouvent ainsi de nouveau atteints¹². Le dallage pourrait donc être désormais considéré comme une démarcation chronologique très précise entre l'Ancien et le Moyen Empire.

C'est à cette dernière période qu'il faut attribuer les objets recueillis au même étage, dans un mélange de sable et de cendres : silhouettes anthropomorphes découpées dans une feuille de métal, fronzes divers analogues à ceux du dépôt et peut-être au beau vase d'albâtre, d'un galbe très pur, merveilleusement bien conservé¹³. Du Moyen Empire relève également le nombreuses perles en cornaline et en faïence blanchâtre, une poterie en terre brune assez semblable, quant à sa forme générale, à la première jarre du dépôt, mais plus évoluée cependant : quelques lames de piquard avec un manchement à triple rivet, des scarabées, une représentation d'un *Ba* en pâte bien outre-mer, enfin un fragment de disque en terre cuite décoré d'une tête de femme et qui semble avoir fait partie d'un pectoral.

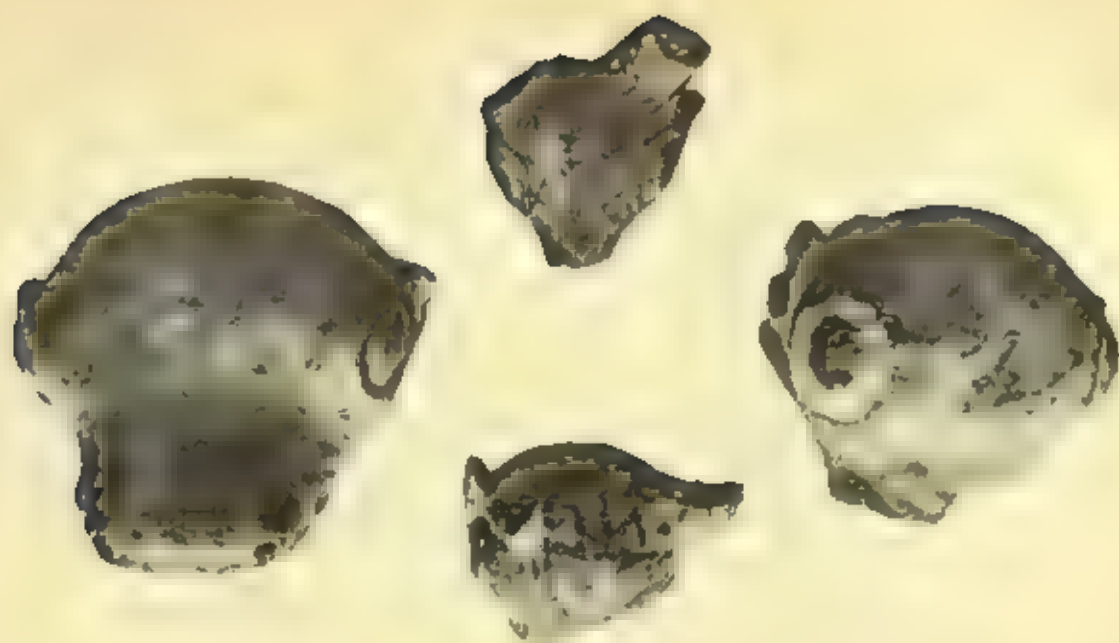
La démarcation n'est pas toujours très nette entre la zone qui nous a livrés ces documents et la strate inférieure. L'arrachement du dallage a entraîné le bouleversement du terrain et on rencontre parfois au même point des documents séparés dans le temps par près de deux millénaires. C'est ainsi que ce niveau nous a livré plusieurs fragments. L'inscription phénicienne qui paléographiquement par la forme du *beth* et du *da* a été en particulier, est à

¹⁰ Cf. *C. R. Acad.*, 1923, p. 90, et *Rev. Bibl.*, 1923, pl. V B.

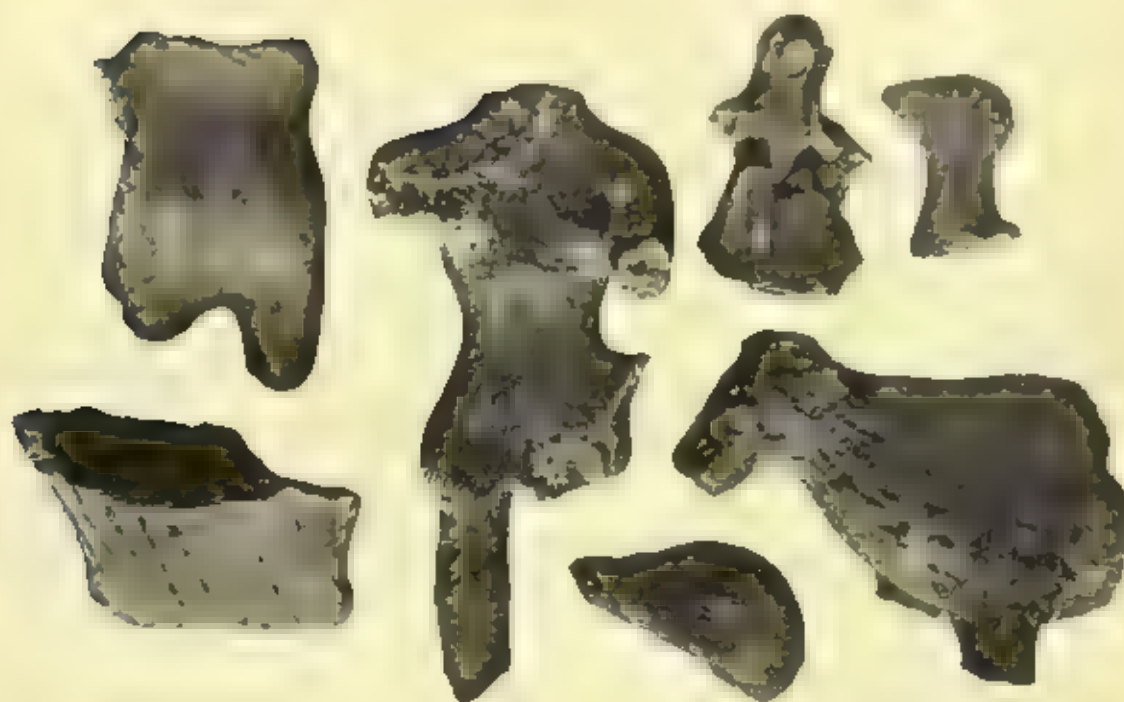
¹¹ *Exc. Syrie*, t. III, fig. 302, 303 et 304. S. LUX *Tanakh*, pl. III. Voir aussi *Mém. de la Dél. en Perse*, t. XII, pl. 19, 7.

¹² Cf. *C. R. Acad.*, 1923, pp. 94-5.

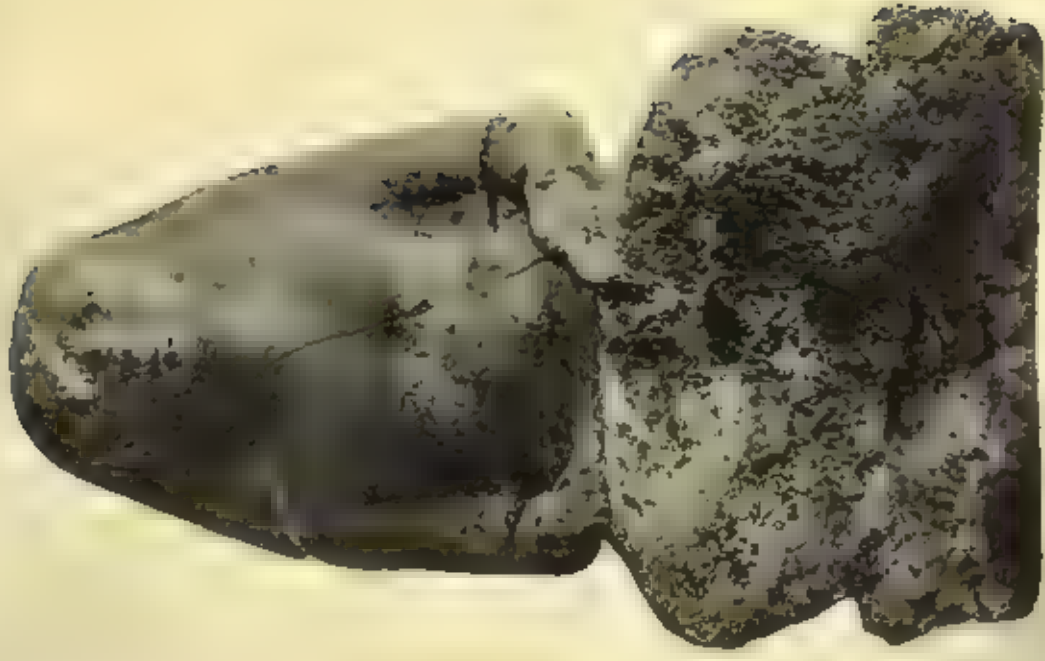
¹³ Le vase d'albâtre à peu près identique et de dimensions sensiblement égales est publiée par V. H. S. 26, *op. cit.*, p. 58 et pl. 3, n° 18416.



Masques de taureau en terre cuite peinte



Byblos. Céramique trouvée dans la 5^e campagne (1926).



Deux vues d'une figure égyptienne assise Bih. 03. 1. 1922

classer aux premiers siècles avant notre ère. Elle devait avoir au moins huit lignes. C'est probablement une dédicace à la Baalat-tribal dont on peut déjà lire le nom avec certitude. L'extension de la fouille nous en livrera sans doute les autres fragments.

Au même point nous avons recueilli le buste d'une magnifique statuette en serpentine, de et nous y avons retrouvé le bas du corps deux mois auparavant, dans les fondations d'une maison. Elle représente une femme assise, tenant des deux mains les extrémités d'un rouleau de papyrus déployé sur ses genoux. On y lit : *offrande faite à Hathor, dame de Dendouah, celle qui reside dans Kapiu* ou *khu*. Sans gravité sur la cuisse droite et selon la formule rituelle courante, le menu du repas funéraire qui est demandé en échange. L'indécision de la lecture Kapiu ou khu ne permet pas d'en préciser l'époque. D'après sa technique, l'œuvre paraît du Moyen Empire.

Le bon classement qui a suivi l'arrachement au village est encore souligné par le mélange des documents relevant de l'Ancien et du Moyen Empire. Plusieurs fragments d'albâtre de la première époque, très explicitement datés par des inscriptions, en particulier par le cartouche de Pepi I^{er} et de Pepi II ont été recueillis en même temps que les objets appartenant à cette dernière période. Néanmoins, dans les couches profondes le terrain n'a pas été trop remanié.

La strate du Moyen Empire est caractérisée par une céramique abondante et très expressive : innombrables tessons avec décor peigné, fragments de jarres à fond plat avec cordons moulés au-dessous du col, poterie fine, rouge lustré, et céramique à engobe jaunâtre ou brun, rehaussée de traits rouges capricieusement tracés.

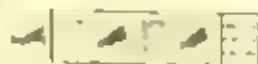
Particulièrement nombreux sont les fragments d'inscriptions que l'on peut attribuer à la VI^e dynastie, déjà si abondamment représentée dans les trouvailles des années précédentes. Des morceaux de vases d'albâtre et de plateaux à offrandes, un fragment de vase en forme de cynocéphale sont à considérer comme antérieurs au XVI^e siècle. Une demi-doizaine de petites jarres volutes à deux anses et des vases minuscules en forme de tronc de cône renversé ont des rependants exacts d'uns ceux trouvés jadis par M. Montet et attribués par lui aux premières dynasties¹⁰.

¹⁰ *Les Égyptiens à Byblos*, p. 9, fig. 8, n°s 4 et 5.

Contemporain de ces tertres doit être un joli petit vase en breche à l'intérieur duquel de petites tiges avaient lepiqué quelques perles — des spécimens semblables m'ont été attribués à l'époque hittite ou au début de l'Ancien Empire⁽¹⁾.

Me focalant uniquement sur le décor céramique que les présentent, je suis porté à faire remonter à la même époque quatre masques de faïence en terre cuite, ornés de lignes rouges sur un fond jaune sale, ainsi qu'une statuette de même matière, sans tête ni bras, vêtue seulement d'un pagne très court serré à la ceinture. Je ne connais de documents analogues ni en Égypte, ni en Syrie. Peut-être est-ce une importation crétoise ou chypriote ? On sait le rôle joué par les insulaires comme auxiliaires de la flotte égyptienne pour le transport des bois du Liban à l'époque de Toutânkhâmen III. Les Crétois eux-mêmes venaient à Byblos s'approvisionner en huile pour la momification de leurs morts⁽²⁾.

La liste des Pharaons de ces autres époques — l'égal de ce que de Byblos continue à s'affaiblir par la découverte de très nombreux fragments de vases d'albâtre, quelques-uns avec inscriptions mentionnant la fête *ib-ed*. Un seul nom nouveau est à ajouter à la liste déjà longue des rois d'Égypte qui ont enrichi de leurs offrandes le sanctuaire de la déesse. Il nous est fourni par un fragment d'un croquet peints gravés dans la terre cuite :



Ce pharaon ne peut convenir qu'à *Hufu* = *Khéops*, le glorieux constructeur de la grande pyramide⁽³⁾.

Après s'être vu en époque hittite, ce petit croquet d'ivoire portant



le nom du roi, *st-m*. Ce titre est fréquent

dans les textes égyptiens. Pendant l'Ancien Empire il est porté par certains fonctionnaires attachés à la cour des Pharaons ou exerçant leur activité en

(1) Cf. Von Bissau, op. I, p. 106 et pl. 2, n° 18523 ; Quenell, *Archaeologica*, I, 4, p. 78 et I, II, pl. 66, n° 14025.

(2) Cf. Gardiner, *The Admonitions of an Egyptian Sage*, III, 7-8.

(3) M. Montet me fait remarquer que ce nom devrait être inscrit dans un cartouche et non dans la boucle qui est réservée au nom d'Horus. Il existe cependant déjà un cas de cette lésion dans l'Ancien Empire.

province. Trois hypothèses peuvent être envisagées pour expliquer sa présence à Byblos.

1^{re} Il aurait été en usage à la cour des rois gébiles.

2^{de} Il aurait été porté par un fonctionnaire égyptien de passage à Byblos et peut-être mort en cette ville.

3^e Un fonctionnaire des rois d'Égypte porteur de ce titre aurait exercé ses fonctions.

La première hypothèse est assez séduisante — malheureusement le possesseur de ce titre ne porte pas un nom sémitique. La transcription *ḥḥ* ou *ḥḥw* à laquelle on pourrait songer par analogie avec *ḥḥw* ou *ḥḥḥ* ne peut être envisagée. *ḥḥ* se transcrivant par le signe *ḥ* ou *h* par un *h*.

La seconde est peu vraisemblable. Elle l'est beaucoup plus si, selon la troisième hypothèse, ce fonctionnaire a vécu à Byblos. Qui sait si, sous l'Ancien Empire, Byblos n'était tout simplement administrée par un monarque égyptien? Le titre de *ḥḥ* qui portait les rois gébiles aux époques postérieures est peut-être en réalité l'un des derniers. Au si s'expliquerait la présence dans le temple de *ḥḥ* fondateurs aux noms des Pharaons de l'Ancien Empire seulement et le fait qu'aucun nom de roi de Byblos de cette époque ne nous soit parvenu. La révolution qui a bouleversé la vallée du Nil à la fin de l'Ancien Empire et de laquelle est sorti le 1^{er} Empire Thébain a pu se traduire à Byblos, comme dans certains nomes de l'Égypte d'ailleurs, par l'avènement d'une dynastie locale qui aurait supplanté les nomarques égyptiens. Et l'on concevrait alors facilement que la reprise de ses droits par la royauté pharaonique, qui a déjà été si laborieuse en Égypte, n'ait abouti en Syrie qu'à un compromis avec les rois nominaux. Le fait que les rois gébiles portent le titre ancillaire de *ḥḥ* et entourent leurs noms d'un cartouche est très significatif à cet égard.

Contrairement à ce qu'on trouve dans la Moyenne Égypte, où quelques dalles, celle d'Assouan, quelques briques, quelques vestiges de murs très grossiers, quelques piliers en pierre schisteuse qui sont tous parallèles ou perpendiculaires à l'alignement des colosses. Et comme, d'autre part, c'est dans les cases qui forment ces murs et se recoupent qu'on nous a recueilli la plupart des

¹ Cf. Bédouin, *Le Moyen Égypte*, p. 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

documents que nous venons d'énumérer, n'est d'apprécier que nous avons saisi les vestiges d'un sanctuaire en activité sous l'Ancien Empire. Dès lors, les deux temples *egyptien* et *syrrien* qui se trouvent à un niveau supérieur ~~se~~ formeraient plus qu'un seul sanctuaire élevé par les architectes de la lame de Byblos sur les ruines du temple in ten et dont l'architecture aurait été dictée par la disposition de ce dernier. Les vestiges qui en subsistent se trouvent en effet tous dans le même plan horizontal et ont tous la même orientation. Cette hypothèse prendra beaucoup de force si la suite des fouilles continue à donner des restes de constructions et des documents antérieurs à la XII^e dynastie, au-dessous de toute l'aire presumée avoir été recouverte par ce temple du Moyen Empire.

L'époque archaïque est également représentée dans la fouille de cette année. Comme datant certainement de l'âge précédera des lames de silex, des haches volées en pierre polie avec trou de suspension, des palettes en pierre même d'une double perforation et quelques amulettes, entre autres une tête de serpent et cristal d'un travail très fin et deux pendentifs en serpentine dont des exemplaires exactement semblables ont été recueillis dans les installations de l'Égypte archaïque⁽¹⁾. Je dois mentionner aussi un petit vase de terre rouge, grossière, en forme de tronc de cône à parois coniques qui a des correspondants dans les tombes des premières dynasties⁽²⁾ et deux fragments de vases d'albâtre avec col renversé du type soûligné par un cordon mouluré⁽³⁾.

La fouille sur cet emplacement n'est pas terminée. Plusieurs mètres nous séparent encore du sol vierge que nous n'atteindrons qu'en traversant une nouvelle couche de cendres et de sable comme l'atteste le sondage que nous avons fait.

À l'extrémité orientale de l'excavation, sur l'emplacement du temple dit *egyptien*, nous avons atteint le sommet de deux lises le cordon de même module que celles qui se trouvent en arrière du colosse debout et du premier colosse assis, et disposées comme elles de part et d'autre de l'axe presumée de

(1) Cf. A. REISS, *Amulettes*, p. 7 et pl. II, n° 3470; GUINÉE, *Amulettes*, pl. LXXIII, n° 8 et 13.

(2) Cf. Dr. MORGAN, *op. cit.*, t. I, p. 158.

(3) Cf. MORGAN, *Travaux de fouilles*, p. 182 fig. 634. QUINCY, *op. cit.*, t. I, p. 267 et t. II, pl. 57, n° 1444.



Quelques uns des bronzes trouvés dans les terres du dépôt
de tentation avec un petit vase en terre cuite
Temple de Byblos, 1920



Deux vues d'une des deux jarres du dépôt de fondation
 (Temple de Byblos 1926), avec et sans couvercle

l'édifice. Mais des arasements de constructions de la basse époque romaine et leur pavé en nous séparant et creusant du dallage sur lequel elles reposent. M. Pillet en a fait un relevé minutieux. Car ces vestiges sont condamnés à disparaître à la prochaine campagne. Nous avons recueilli en ce point deux lampes et un petit aulac en bronze ainsi que deux statuettes de même matière représentant l'une Minerve revêtue de la cuirasse et coiffée d'un casque à haut cimier, l'autre Vénus chevauchant un dauphin.

La nécropole.

L'exploration de la nécropole a été poursuivie à l'est de l'acéphlement fouillé par M. Montet, c'est-à-dire entre la colonnade corinthienne et le château des Croisés.

La grande épaisseur de terre à enlever pour atteindre le rocher ne nous a pas permis de donner à cette fouille une grande étendue : nous nous sommes bornés à creuser une large tranchée de son large parallèlement à la colonnade. Tout ce terrain a été affreusement bouleversé, probablement lors de la construction du château. Des architraves et des fragments de colonne ont été trouvés à 5 mètres au-dessous du stylobate, c'est-à-dire 4 mètres plus bas que nous avons rencontré le rocher. La strate qui le recouvre est caractérisée par la même céramique qui définit les couches profondes du sanctuaire.

Le plateau rocheux sur lequel ont été creusés les hypogées royaux fait ici un saut d'environ 4 m. 50 pour se prolonger ensuite, comme tout, suivant un plan horizontal parallèle au premier. Cette cassure forme un plan rocheux vertical, orienté du sud au nord. Dans la haute antiquité on a utilisé les abris naturels de cette espèce de falaise pour enterrer les morts. Sur une longueur de 6 mètres à peine, deux grottes funéraires y ont été découvertes.

L'entrée de la première était oblique par un mauret de pierres sèches en partie éboulé. Elle recouvrait une grande jarre brisée contenant des ossements humains, des rondelles d'agate et des petites perles de roches diverses. Tout autour étaient disposées des pateries plus petites dans lesquelles nous n'avons rien trouvé qui permette d'en préciser le contenu original. Toutes sont pourvues d'anses et quelques-unes ornées de hachures incisées. Cette céra-

jarque est faite à la main avec une terre grossière mélangée à des éléments de liaison.

Les ossements renfermés dans la jarre funéraire sont très friables ; il en est qui happent à la langue. Le nombre des ossements ne correspond pas à celui des individus représentés par les ossements, mais marque beaucoup d'ossements, particulièrement de la colonne vertébrale. M. Passard y a reconnu les squelettes de trois adultes et celui d'un enfant de 7 à 8 ans. Les ossements d'adultes, particulièrement les os longs, portent des arêtes saillantes et la trace des coups qui les ont détachés. Il apparaît également que c'est après décharnisation naturelle que ces ossements ont été mis dans la jarre. Il est du reste impossible d'admettre que trois adultes et un enfant aient été introduits chair et os dans une urne dont la hauteur ne dépasse pas 60 centimètres.

La jarre est recouverte d'une galle et d'un revêtement de terre grasse, normale dans laquelle nous avons trouvé des fragments de silex noirs et deux petites lames ne présentant aucun caractère bien défini.

La tombe voisine a livré un mobilier funéraire unique et deux squelettes d'adultes inhumés de la même façon que les précédents. Près de l'un d'eux et déposée à même le sol nous avons recueilli une petite coupule en terre grossière et à peine cuite. Au-dessous, séparée par une couche de dépôt uniformément répandue sur toute la surface de la grotte et probablement due à l'infiltration, il a été découvert un squelette d'enfant. Il reposait sur le côté gauche, dans la position accroupie, les mains placées devant le visage. Il n'avait pas été déposé dans une jarre, mais tout honnêtement placé sur un gros tesson de poterie posé à même le sol. D'une autre tombe découverte en bordure de la falaise qui borde la mer nous avons retiré une grande jarre funéraire très comparable à celle trouvée en 1924 au pied du tombeau III. Je la crois contemporaine de celles dont j'ai viens de parler.

Les deux modes de sépulture, corps décharnés et corps repliés, sont extrêmement répandus. Ils sont particulièrement communs dans les nécropoles archaïques de la vallée du Nil. Mais alors qu'ici le décharnement a succédé à la position repliée du corps⁽¹⁾, il semble que les égyptiens aient suivi le processus contraire.

(1) Cf. DE MORGAN, *Origines*, I, p. 132-136.

Malgré cette analogie qui peut être fortuite, l'âge de ces sépultures est difficile à préciser. La poterie qui, en l'espèce, est l'absolument d'un grand secours, est ici un peu leconcrétant. Certaines pièces paraissent tout à fait primitives, alors que d'autres attestent déjà une certaine habileté de la part du modelleur. On retiendra seulement que ces tombes ont été trouvées au dessus de la strate caractérisée par la poterie du Cananéen Ancien, et que, malgré nos recherches, aucune trace de métal n'y a été rencontrée ; par contre, nous y avons recueilli quelques silex.

Au cours d'une excursion dans les environs de Byblos, nous avons relevé, au village d'Ajouni, non loin d'Alqa, un aubel quadrangulaire décoré sur sa face antérieure d'un buste à tête radiale, sur celle opposée, d'un taureau et d'un aubel. Les cotes latérales ont été cavées par les cunéers. Sur l'un on distingue un foudre tenu par une main, tandis des symboles qui ornaient l'autre, ont été effacés presque plus rien. L'impression la plus persistante est d'y voir le groupement d'un casque et d'un croissant. La réunion de ces diverses représentations convient très bien au dieu solaire auquel le syncrétisme de la basse époque avait plus ou moins identifié les autres divinités du panthéon syrien et rapporté leurs attributs.

Bien que la campagne de cette année soit close, le chantier de Byblos n'est pas désert. L'Etat Major de l'Armée du Levant a décidé que le détachement qui a collaboré à nos travaux resterait à Gébti pour assurer la garde du champ de fouilles et l'enlèvement des battes de terre, pour raison du manque de moyens de transport à grande distance nous n'avons pu jeter au fur et à mesure à la mer. A l'issue de la campagne, la République libanaise nous a accordé une somme de 30 000 francs pour l'aménagement du chantier et le déblaiement des abords du château des Croises. Ce travail est effectué par une équipe d'ouvriers arméniens, sous la surveillance de M. Collin, mon chef de chantier, qui en est à sa cinquième campagne de fouilles à Byblos.

A la prochaine campagne il y aura lieu de continuer l'exploration du sanctuaire et d'en préciser les limites. Un gros effort sera à faire dans la nécropole où nous avons maintenant des indices sérieux de superstructures de tombeaux. L'intérêt qui s'est attaché à Byblos par les découvertes qui y ont été faites continue à s'affirmer par les trouvailles de cette année. Les hautes époques que nous avons atteintes et la bonne conservation à leurs étages respectifs des

strates céramiques les plus anciennes, sont au sur garant les résultats importants que doit fournir encore l'exploration de ce site qui a déjà jeté tant de lumière sur la plus ancienne histoire de l'Orient. Qu'il me soit permis, en terminant, de remercier l'Académie de l'aide efficace qu'elle nous a accordée pour nos travaux et du bienveillant intérêt qu'elle a toujours porté et qu'elle continue de témoigner en faveur de notre œuvre.

MARCEL DENEZ

LE TEMPLE DE BYBLOS

PAR

MARCEL PILLET

En juin 1926, les ruines du temple de Byblos étaient dégagées sur une longueur de 40 mètres dans le sens N-E-S-O et sur une largeur moyenne de 10 à 15 mètres. Cette partie des ruines est située exactement au Sud et à 50 mètres environ du djaon de Djelut, au S-E de l'enceinte de la collée des Croises et à moins de 100 mètres du rivage actuel de la mer, auprès duquel se creusent les puits funéraires de la nécropole royale.

Les terrains appartenant à la famille Hossainy qu'il fallut exproprier et la principale habitation celle d'Ibrahim Ab Hossainy, située à l'Ouest des ruines du Temple, sont aujourd'hui d'accès aux fouilles et au matériel des travaux. Au Nord, une partie des ruines dégagées en 1922¹ était alors remblayée, ainsi que la partie S-O du grand parvis où se élevait un monticule de déblais.

Les vestiges antiques consistent à une profondeur moyenne de 3 ou 4 mètres au-dessous du sol moderne et consistent en dallages assez frustes, faits en calcaire du pays et en quelques arasements de murs oues de quatre bases de colonnes et de quatre statues mutilées. Les habitants du lieu en ont extrait de nombreuses pierres et ont bouleversé le site.

Aucun briquet, aucune niche, aucun socle, M. Sopolante, guide l'archéologue et fixer les lignes des murs. Aucun goud de porte, non plus n'a été retrouvé. Dans cette maçonnerie grossière le bloc a peine dressés, on ne remarque aucune marque de pose, aucun trace de lit, semblables à ceux de l'ancienne Égypte et ces murs sont muets sur leur origine.

Quant aux fragments antiques, ils sont retrouvés en tous lieux et à tous

¹ *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, 1923. Les fouilles de Byblos en 1922. Rapport de M. P. MONTAUDO, pp. 84-86. À la page 85, plan du temple égyptien.

la partie dégagée mesurait alors 8 m. dans le sens N-E-S-O et 3 m. dans le sens perpendiculaire. P. 87, plan du temple phénicien.

niveaux brisés en menus morceaux ne donnant qu'une seule indication générale. Byblos était en relations suivies avec les Pharaons des 1^{re}s premières dynasties égyptiennes, tout au moins dès la IV^e dynastie.

Essayons cependant d'identifier ces ruines et de dégager une idée d'ensemble de ces vestiges.

Le nom de Byblos apparaît souvent dans les récits antiques, mais, hors cette simple mention, aucune description, aucune représentation de ses monuments n'est parvenue jusqu'à nous. De l'ère chrétienne, deux modestes documents. L'un du III^e siècle, l'autre du XI^e siècle, viennent enfin nous donner un aperçu du temple de Byblos.

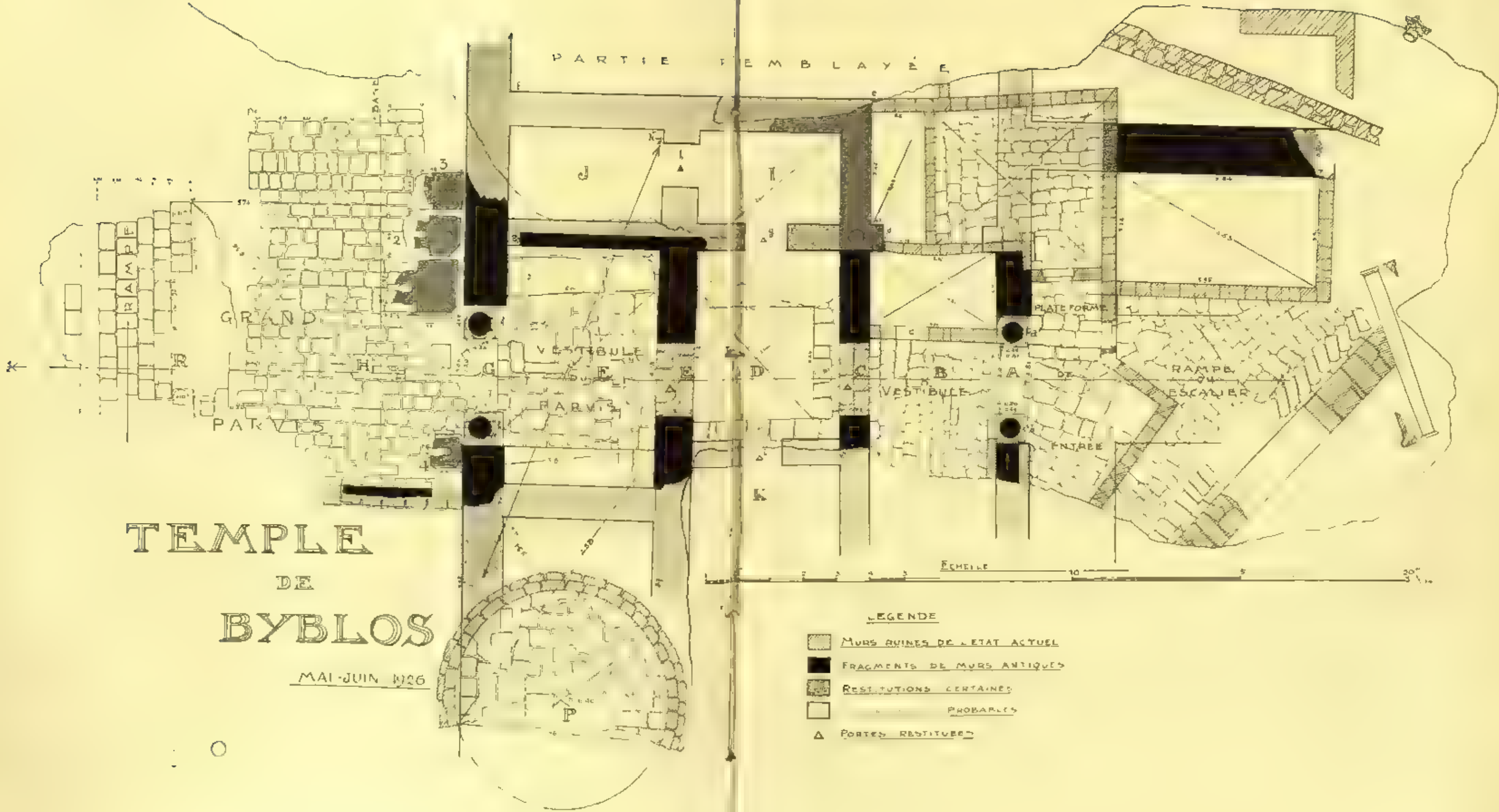
Le premier est une monnaie de l'empereur *Maxim* 164-218 signalée par E. Renan dans sa *Mission de Phénicie* (1864) (p. 177), et qui représente un temple avec l'inscription *Ierous Byblon* « [montagne] de Byblos la Sainte ». C'est la seule représentation graphique que nous possédions de ce temple : aussi nous est-elle précieuse, malgré la simplification des constructions nécessitée par l'exiguité de la monnaie.

Le temple est composé ici de deux parties distinctes, mais adossées l'une à l'autre. La principale est une enceinte rectangulaire et découverte, dont l'entrée, précédée d'un large escalier, s'ouvre sur l'un des petits côtés. La baie à corniches et linéaux droits semble être adossée d'un portique de colonnes : en arrière s'élève une toiture pyramidale, rectangulaire sans doute, accostée d'une tourelle d'escalier. Le grand parvis qui vient ensuite, occupe tout l'intérieur de l'enceinte, le long de laquelle règne un portique à arcades.

À gauche de l'entrée de ce temple principal, et perpendiculaire à lui, se dresse un petit édicule, couvert par un toit à deux pentes (en tuiles ?) qui dessine un fronton triangulaire au-dessus de sa baie qui s'ouvre dans une direction perpendiculaire à celle de l'entrée du grand temple.

L'un de ses murs, construit en blocs à gros bossages de refend, prolonge la façade du grand temple et le tout s'élève sur une plate-forme aussi haute que celle qui supporte le grand temple. L'escalier occupe enfin toute la largeur de la façade de l'édicule et permet d'accéder à l'autel à feu qu'il abrite. Toute cette construction révèle un édifice de style postérieur au premier.

Le second document concernant le temple de Byblos est le récit de Benja-



min de Table, dont M. Dissaud a récemment repris l'étude¹. Visitant Gibelet aux temps des croisades, vers 1160, le voyageur écrit : « On y voit (à Gibelet) l'antique sanctuaire des Bené-Ammon, avec leur idole assise sur une cathèdra, appelée *lissa*. Elle est établie en pierre revêtue d'or : deux statues féminines sont assises à droite et à gauche, l'une d'un côté l'autre de l'autre. Sur le devant se dresse un autel où anciennement les Bené-Ammon offraient des sacrifices et de l'encens. »

À l'aide de ces deux documents, essayons d'interpréter les ruines découvertes jusqu'ici et dont nous présentons le plan (Pl. XXVIII).

Tout d'abord, la division en deux temples, égyptien et phénicien, ne semble pas pouvoir être maintenue, car les ruines qualifiées de temple phénicien ne montrent au moins aujourd'hui qu'un podium de colonne d'époque gréco-romaine et quelques vestiges de murs de même époque ou postérieurs : le tout sur un sol entièrement bouleversé.

Nous verrions plus volontiers un podium dit « temple phénicien », l'emplacement d'un lieu de culte public² ou d'une dépendance du temple principal, puisque tout un matériel religieux et des ex-votos y furent découverts.

Cependant, en définitive, nous croyons qu'il est plus vraisemblable de penser que ces dépôts d'objets sacrés indiquent l'endroit même du sanctuaire vénéré, au milieu du parc, d'où nous ne voyons aujourd'hui que la partie Sud-Est et l'entrée principale ou l'une des entrées.

Quant à la colonnade (pl. XXIX), on sait qu'elle a été remontée de toutes pièces, à l'aide de fûts de calbre, de taille et de grani différents. Trois bases seulement étaient encore en place et elles sont situées à un niveau plus élevé que le temple proprement dit.

Il semble vraisemblable que la partie des ruines découvertes représente l'entrée principale ou tout au moins l'une des entrées du temple phénicien, ou égypto-phénicien de Byblos, de celui figuré sur la monnaie de Macrin et que Benjamin de Tudèle visita au xii^e siècle de notre ère.

L'entrée principale se trouvait sans doute à l'est, vers la ville antique, et non pas du côté de la mer sur la nécropole royale. Nous devons la retrouver dans la porte *a*, large de 3 m. 80 et ornée de deux colonnes *ca* et *b*, à base de cal-

⁽¹⁾ *Le sanctuaire phénicien de Byblos, d'après Benjamin de Tudèle, dans Syria, 1921, p. 247-256. Texte cité p. 248-249.*

caire en forme de tore (D = 0 m. 66 et 0 m. 69), qui s'ouvre dans un mur épais de 1 m. 05. Voir fig. 1 et pl. XXV.

Une plate-forme large de 21 m. 50 et bordée par un gros mur au Nord était sans doute accessible par une rampe ou un degré que les constructions de la ville romaine doivent recouvrir aujourd'hui. Si c'est bien là l'entrée principale



Fig. 1. — Ensemble des ruines du sanctuaire aux colonnes, vu de l'Nord-Est (à m. 102).

du temple, il faudrait, d'après le document de Macrin, chercher l'édicule, abritant l'autel ou l'on brûlait les parfums immédiatement au sud de ce point.

En arrière de cette porte on trouve un *premier vestibule* (B) large de 3 m. 76 : une partie seulement de son dallage sous-jacent a subsisté et il est limité au nord par un mur *ex* d'époque assez récente : on se remarque deux pierres à redents, percées de deux trous rectangulaires.

La pièce suivante (D), ou *deuxième vestibule*, est limitée à l'Est et à l'Ouest par deux murs (C et E), épais respectivement de 0 m. 82 et de 1 m. 08 : son dallage ne subsiste que sur les côtés Est et Sud et le reste a été profondément excavé par les fouilles.



Debel Bvblo. Pointe de la Nécropole royale et fouilles
9 Mai 1927



Bvblo. Ruines du temple aux Colosses vues du Sud
10 Mai 1927

On accède ensuite au vestibule du paros (F) 6 m. 9, N. S. = 4 m. 50, dont les murs antiques subsistent, au moins en témoins sur trois côtés : Est, Nord et Ouest. Le dallage antique est conservé lui aussi, sur deux épaisseurs, celui de plus faible échantillon 0 m. 59 = 0 m. 60 environ, étant au-dessous des grandes dalles qui atteignent 1 m. 10 x 2 m. 75.



Fig. 2. — Entrée A et vestibule B. L. sanctuaire aux C. Ouest.

Ainsi que l'a justement fait remarquer M. Bussaud¹⁰, c'est une pratique courante en Syrie et nous apporterons en Egypte aussi, conforme d'ailleurs aux règles de bonne construction. Mais ces dallages sont de calcaire grossier du pays, débité en dalles de tailles et d'épaisseurs diverses qui laissent à penser que là comme ailleurs, le revêtement d'enduit peint de marbre ou de métal a été enlevé ou détruit.

Comme pour tous les monuments antiques, nous nous trouvons à Byblos devant les ruines du squelette antique, dépouillé de tous ses matériaux pré-

¹⁰ *Ibidem*, p. 332.

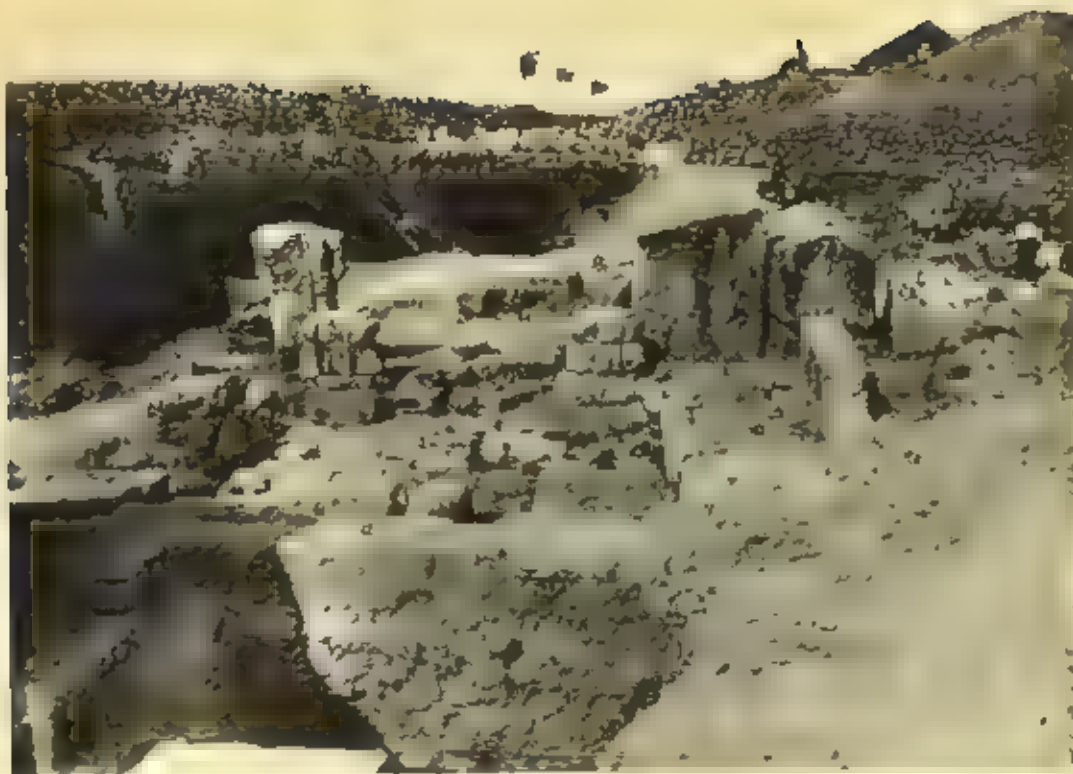
ceux de l'entrée latérale (C) sont, par les deux paires de colonnes, et la D mesure 8 m. 10. La colonne 0 m. 70 c. qui orne l'extrémité du grand parvis, large de 2 m. 10, et sectionnée en trois blocs, devaient être encastrées dans une gaine métallique — aujourd'hui disparue.

Quoique les bases de colonnes de cette entrée (G) soient à des niveaux légèrement différents, ainsi d'ailleurs que celles de l'entrée principale (A), elles sont encore à leur emplacement antique, car les milieux de leurs entretoises délimitent un rectangle A G sur lequel les différents murs A C, C E et E G sont perpendiculaires; ce fait nous a autorisé à restituer les portes C et E. De même la porte G, située du nord du vestibule du parvis est parallèle à celui-ci; il s'agit exactement dans le prolongement la porte D et va tout s'accrocher sur la face Ouest de ce mur (d, e) qui quoique d'apparence assez moderne, n'est sans doute qu'une restauration de l'édifice antique. C'est d'ailleurs le seul mur important, haut encore de 2 m. 54 au-dessus des dalles du parvis, qui subsiste dans le temple.

Dans la salle K, au sud du deuxième vestibule (D), les murs Est et Ouest sont donnés par les prolongements des murs du vestibule; celui du Nord par le bord du dallage. Quant aux salles I et J, elles sont déterminées par les murs existant encore ou leurs prolongements; les portes sont restituées à leur emplacement vraisemblable sans autre preuve. Si l'on se reporte à la monnaie de Macrin, c'est au-dessus de ce vestibule (E) parvis F que se serait élevée la toiture en forme de pyramide qu'elle montre.

À petite distance au Sud se trouve un bassin circulaire D = 6 m. 10, dont les parois sont faites d'une seule assise de pierres et le fond d'un dallage. On n'y remarque plus aucun caducée. Il n'est pas possible, croyons-nous, d'y voir le « lac sacré » du temple. D'abord parce que rien n'atteste son caractère et qu'au contraire les prolongements des murs du temple le recouvreraient; ensuite parce qu'il présente toutes les caractéristiques des citernes que l'on rencontre partout en Syrie. Il n'a pas le développement d'un lac sacré régulier d'un temple égyptien sans exemple. Ce n'est pas un temple phénicien, puisque Byblos est, jusqu'ici, le seul spécimen antique.

Entrons maintenant sur le grand parvis (H) : la partie conservée de son dallage mesure 11 m. 20 du Nord au Sud et 12 mètres environ dans le sens perpendiculaire à celui-ci. Il est borné au Sud par l'amorce d'un petit mur et



Byblos Ruines du temple aux Colosses, vues du Nord
14 Mai 1926



Byblos, Ensemble des ruines du temple aux Colosses, vu de l'Est

est de front au Nord. Ils s'établissent par rangs perpendiculaires au mur onctif, celui de l'entrée, d'une largeur moyenne de 0 m. 35 à 0 m. 40 et d'une longueur de 0 m. 80. Il est un peu déclive vers le Sud.

Sur ce premier dallage, et à 7 mètres le front, est un second dallage (B) s'établissant en rangées perpendiculaires au premier. Il en subsiste 9 rangées, soit 5 m. 80 de largeur sur 6 m. de longueur (N-S), mais dans ce sens il accuse une forte pente vers le Sud (0 m. 12 par mètre). Ce pourrait donc être la rampe d'accès à l'autel central du sanctuaire, ainsi que M. Dessaud l'a suggéré⁶⁷.

À l'ouest du mur, orient d'alignement, l'ouvrant la porte d'entrée, sont quatre statues de macvairs calcatoire fort abîmées (Pl. XXV). Au nord de la porte, ce sont d'abord trois statues (1, 2 et 3), rangées en ordre décroissant de grandeur. Les personnages qu'elles représentent, assis sur un tronc carré et massif, sont brisés au niveau des cuisses. Le plus gros, auprès de l'entrée, mesure 1 m. 57 de largeur, sur 2 m. 12 d'épaisseur et 1 m. 85 de hauteur, mais devait atteindre primitivement plus de 4 mètres : le second mesure 1 m. 20 × 1 m. 73 et 1 m. 55 de haut ; le dernier, plus petit, n'a que 1 m. 05 × 1 m. 48 et 0 m. 90 de haut.

Au Sud de la porte, au contraire, on s'aperçoit l'homme d'abord et un bras brisé à mi-corps, mesure 2 m. 01 × 0 m. 97 et 1 m. 86 de haut.

Que sont ces statues ? À première vue, elles reproduisent nettement l'attitude des statues traditionnelles de l'Égypte antique, mais leur facture singulièrement maladroite, révèle un artiste étranger à la maîtrise du pays : les Phéniciens. Sans doute quelque artisan phénicien les fit-il à l'image de celles de la vallée du Nil. Sont-elles dieux ou rois ? Bien hardi serait celui qui affirmerait l'un ou l'autre. Dans celles du Nord, on serait tenté de voir la représentation d'un triade divine, comparable à celle d'Ammon ou de Ptah par exemple : le plus puissant auprès de la porte, place privilégiée, étant celle du grand dieu. Dans ce cas, la dernière serait la divinité féminine — sa mutilation complète permet seule de le supposer, au contraire de la seconde qui, avec ses jambes intactes, ne peut représenter qu'une divinité mâle. Le colosse du Sud serait alors un roi debout ex-marchant tandis que les dieux sont assis, ce qui est conforme au protocole sacré.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 254-259.

Mais on peut aussi penser que ces quatre statues sont celles de rois différents, ou pour celles du Nord, celles d'un roi et de ses fils. M. Montet trouva, en outre, dans le voisinage, une statue de déesse ²⁾, en calcaire elle aussi et brisée, mais de taille plus petite que les précédentes et qui est aujourd'hui au musée de Beyrouth.

Les statues adossées au mur d'entrée, comme celles des Pharaons l'étaient aux pylônes des grandes cours des temples égyptiens, sont sans doute celles dont parle Benjamin de Tudèle. L'idole du musée de Beyrouth pourrait cependant être aussi l'une de ces dernières et nous opinons à croire que d'autres statues encore pouvaient se dresser le long des murs du grand parvis, statues royales, sans doute, mais que les trois images divines se dressaient au centre du parvis, en arrière et auprès de l'autel : « Sur le devant, dit encore Benjamin de Tudèle, se dresse un autel où, anciennement les Bené-Ammon offraient des sacrifices et de l'encens ».

Cependant, M. Dussaud nous suggère qu'au des sanctuaires du temple pouvait se situer dans la salle (D), entre les deux vestibules d'entrée. Il n'y aurait là rien d'in vraisemblable, car le Saint des Saints des temples antiques fut toujours un espace fort exigü. A Karnak, par exemple, on il remonte, lui aussi, au moins à la XII^e dynastie, il ne mesure que 3 m. 25 — 3 m. 50 et les constructions postérieures l'ont pieusement conservé.

Le voyageur doit être strictement vérifié — lorsqu'il dit encore que ces statues de pierre étaient recouvertes d'or. En effet, de tout temps, principalement dans l'antiquité, en Egypte et en Grèce, il fut d'usage de masquer les défauts de la matière par les enduits peints et l'ores. Le calcaire de Byblos est le plus mauvais, et il n'est pas douteux qu'il ait reçu, pour cela même, une brillante parure cachant sa pauvreté.

Telles sont les pensées qui évoquent pour nous cette jonchée de ruines bouleversées. La suite du déblaiement fixera peut-être d'autres points encore, si les débris de ce temple ne sont pas complètement anéantis comme ils semblent l'être au Nord-Ouest.

En tout cas, l'entrée du sanctuaire et une partie de son grand parvis sont maintenant connus.

MAURICE PILLET.

Buchelsy, 3 novembre 1926,

NOTE ADDITIONNELLE AUX RAPPORTS DE MM. DUNAND ET PILLET

PAR

RENÉ DUSSAUD

Les deux rapports qui précèdent disent assez l'intérêt de la cinquième campagne de Babilos au printemps 1926. M. Maurice Dunand a répondu par le succès à la confiance qu'on lui avait témoignée en l'appelant à prendre la suite des travaux de M. Montet. A l'occasion du Congrès archéologique d'avril 1926, nous avons visité les fouilles que le jeune savant menait très activement sur le terrain exproprié par les soins des autorités de la République libanaise, et cela nous incite à présenter quelques observations sur le plan que M. Maurice Pillet, architecte diplômé par le Gouvernement, a relevé avec sa précision et sa conscience habituelles.

Le temple qualifié d'égyptien par M. Montet et que — pour ne rien préjuger — nous appellerons le « sanctuaire aux colosses » a encore chevé, ainsi que nous l'avons établi à peu près dans l'état actuel, moins le grade cependant, par Benjamin de Tudele¹. La disposition générale est celle d'un édifice précédé de statues colossales en bordure d'une grande cour où se dressait l'autel.

Nous examinerons plus loin comment il faut interpréter les vestiges qualifiés de temple phénicien par M. Montet lors de ses premiers sondages. Ces vestiges se dressent à une trentaine de mètres des colosses. « On a nettement l'impression, dit M. Dunand dans son rapport, qu'une vaste esplanade dallée devait primitivement relier les deux sanctuaires. » La constatation est précieuse, car elle autorise à englober ces ruines dans un ensemble — précisément celui qui servait à la célébration des Adonis.

Il est évident que la colonnade d'époque romaine — dont on a redressé quelques éléments sur le stylobate resté en place et qui fournit une précieuse ligne de repère — conduisait à travers la muraille actuelle des Croisés, voir

¹ *Syria*, 1926, p. 247 et suiv.

pl. XXIX), de la ville basse à la grande cour du temple, c'est-à-dire à la vaste esplanade dallée de M. Dunand, au grand parvis de M. Pillet. Cela indique que l'entrée principale, l'entrée des fidèles, donnait vers le nord. Nous nous séparons ici de M. Pillet qui place cette entrée principale à l'est, c'est-à-dire dans la porte A de son plan.

Dans les lieux de culte phéniciens, le temple proprement dit est l'accessoire : parfois même à haute époque, il fait défaut. L'essentiel est le terrain sacré, généralement dallé comme celui de la cour du temple de Jérusalem⁽¹⁾, et protégé des souillures de l'extérieur par une solide et haute enceinte. Cette cour renfermait l'autel dont, d'après la description de Benjamin de Tudele, nous avons proposé de reconnaître le soubassement dans l'exhaussement encore conservé devant les colosses⁽²⁾. Sur cette base reposait l'autel qui était d'airain⁽³⁾.

La monnaie de Macrin confirme que l'élément principal du sanctuaire était l'enceinte au milieu de laquelle se dressait le beth-el qu'on presume avoir été consacré à la Baalat Gebal⁽⁴⁾ et qui devant être disposé un peu à l'ouest de l'autel⁽⁵⁾. Il est vraisemblable que le poteau sacré que nous savons avoir incorporé Adonis, étant mis à l'abri dans un édicule latéral.

Un des résultats les plus importants de la dernière campagne a été, grâce à la découverte d'un double dépôt de fondation engagé dans le soubassement d'une base de colonne, de préciser la date du dallage de la cour, autrement dit de toute l'installation cultuelle dont il est conservé des vestiges visibles. À la suite de la découverte, par M. Montet, de la terre à fond peint et à décor géométrique peint, nous avons conclu que le sanctuaire gabite avait été « installé vers 1900 avant J.-C., et plutôt avant qu'après ». La nouvelle trouvaille de M. Dunand confirme la date intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire qu'avait déjà proposée M. Montet. Il faut donc faire remonter vers 2000 l'installation du temple. Avec un sens archéologique très avisé, M. Dunand établit que le vase à décor peint de type archaïque, qu'il faut placer très haut dans l'Ancien Empire, est plus ancien que le couvercle qu'on doit rapporter au début du Moyen Empire (voir ci-dessus, p. 95).

(1) Voir *Syria*, 1926, p. 252.

(2) *Ibidem*, p. 251-252.

(3) Voir ci-après la stèle de Byblos, ligne 4.

(4) Voir *Syria*, 1923, p. 308.

(5) RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 177-178 et pl. XIX : est trompé en pensant retrouver en base du beth-el à l'est du château les Creuses.

(6) *Syria*, 1920, p. 474.

Il faut donc admettre que ce vase archaïque avait été déjà utilisé pour un dépôt de fondation dès les premiers temps de l'Ancien Empire. Retrouvé lors de la refecton du sanctuaire, millions tout au début de la XII^e dynastie égyptienne, vers 2000 avant J.-C., il aura été vide de son contenu — qu'on aura probablement dispersé dans le sous-sol — et il aura reçu le nouveau dépôt consistant en petits bronzes. En même temps on l'aura muni d'un couvercle fabriqué *ad hoc*.

Il devient dès lors possible d'expliquer le grand nombre de fragments, appartenant à l'Ancien Empire, qui ont été découverts sous le dallage et à même la terre. Il suffit de supposer que, lors de la refecton du dallage, au début de la XII^e dynastie, de nombreux dépôts de fondation ont été mis au jour. Tantôt on en aura dispersé le produit dans le sol pour renouveler le dépôt, suivant l'exemple cité plus haut, tantôt, comme dans le cas de la jarre à fond plat de M. Montet, on aura joint les objets récents aux objets archaïques. En tout état de cause, on ne saurait douter que tous ces objets constituent de véritables dépôts de fondation ⁽²⁾.

La cour du temple devait posséder encore une importante réserve d'eau, telle la mer d'airain du temple de Jérusalem. M. Montet a cru la découvrir dans le bassin circulaire que M. Pillet a noté sur son plan (P), mais qu'il estime d'époque moderne. Cette dernière hypothèse nous semble exclue par le fait que des murs byzantins passent sur le bassin que son peu de profondeur ne permet pas de qualifier de citerne. Nous verrons d'ailleurs que ce bassin occupe exactement la place où nous attendions de trouver la réserve d'eau nécessaire aux besoins du *naos* et de l'autel. Il n'est même pas impossible que ce fut, comme l'a pensé M. Montet, le bassin sacré mentionné par un texte hiéroglyphique. Le lac sacré d'Afiq, dans le Liban, « ressemblait à une piscine faite de main d'homme » ⁽³⁾.

(2) Cela apporte une précision pour la date de cette jarre. Le type permettant d'y attribuer au Canaën ancien I, mais on peut dire maintenant qu'elle remonte à la VI^e dynastie égyptienne (milieu du III^e millénaire) tout comme le vase le plus ancien du dépôt de fondation de M. Dunand. Les égyptologues jugeront si la classification de la céramique

égyptienne à laquelle se rattache étroitement cette dernière pièce ne doit pas tenir compte de cette trouvaille.

(3) Nous avons soutenu cette opinion à plusieurs reprises, encore dans *Syria*, 1936, p. 253, réagissant contre les doutes qui avaient été émis.

(4) Zosime, *Hist.*, I.

Les fouilles ont fait apparaître un important édifice en relation directe avec la grande cour, c'est le sanctuaire aux colosses. La monnaie de Macrin figure précisément (fig. 1) une construction annexe où l'on a pris soin de disposer un autel à encens qui marque la sainteté du lieu, c'est donc en réalité le *naos*. L'identification du sanctuaire aux colosses avec le *naos* de la monnaie se présente ainsi tout naturellement à l'esprit et elle s'imposera



FIG. 1 — Monnaie agrandie de l'empereur Macrin.

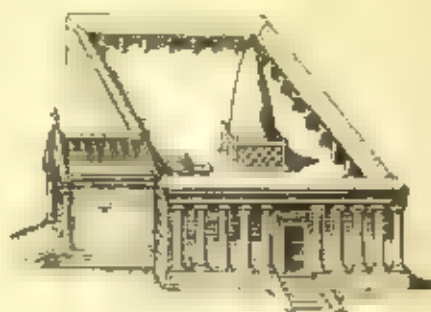


FIG. 2 — Essai de restitution du sanctuaire de Byblos d'après la monnaie ci-contre.

bientôt à nous. À côté de la monnaie agrandie (fig. 1), on trouvera une restitution schématique de l'ensemble (fig. 2).

Il ne suffit pas, pour l'étude du sanctuaire de Byblos, d'invoquer la monnaie de Macrin et le texte de Benjamin de Tudele. La stèle de Byblos conservée à Paris, dans la collection de Clercq, mérite d'être examinée de près, car elle fournit une liste de constructions que s'attribue le roi de Byblos, Yehavmilk (1). Il ne sera pas inutile, à ce point de vue, d'en donner la traduction, d'autant plus que le P. Lagrange ne l'a pas comprise dans les textes publiés en annexe dans la seconde édition de ses *Reliquiae semiticarum* et que les plus récents commentateurs, à savoir Clermont-Ganneau et les auteurs du *Corpus* ainsi que Ladzbarski et G. A. Cooke, se sont laissés entraîner à accepter les hypothèses de Joseph

(1) *Corpus Inscript. semiticarum*, I, 1.

Halevy, hypothèses malencontreuses qui dénaturent l'énumération architectonique⁽¹⁾.

1. C'est moi Yehavmilk, roi de Gebal, fils de Yeharba al, petit-fils de Urnimilk, roi
2. de Gebal, que la grande Dame, la Ba'alat Gebal, a fait roi sur Gebal et j'invoque
3. ma grande Dame, la Ba'alat Gebal parce qu'elle a entendu ma voix. Je fais pour ma
Dame, la Ba'alat

4. Gebal, cet autel d'airain qui est dans cette cour, cette porte dorée qui est

5. en face de ma porte-ci et le disque d'or qui est au milieu du linteau qui surmonte
cette porte dorée,

6. et ce portique et ses colonnes et les chapiteaux qui les surmontent et la couverture
(du péristyle). Moi,

7. Yehavmilk, roi de Gebal, je fais à ma Maitresse, la Ba'alat Gebal, parce que,
lorsque j'ai invoqué

8. ma Dame, la Ba'alat Gebal, elle a exaucé ma voix et elle m'a fait du bien. — Que la
Ba'alat Gebal bénisse Yehavmilk,

9. roi de Gebal, qu'elle le fasse vivre, qu'elle prolonge ses jours et ses années (de
regne) sur Gebal, car c'est un roi juste!

10. Que la Dame, la Ba'alat Gebal, lui fasse trouver grâce aux yeux des dieux et des
Giblites⁽²⁾; qu'elle lui accorde la grâce des Gblites aux yeux des dieux.

11. Tout roi et tout homme qui fera une addition à cet autel

12. et à cette porte dorée et à ce portique, moi, Yehavmilk, je décrète

13. qu'il ne fasse pas ce travail-là sans y inscrire mon nom⁽³⁾

14-15. et voilà le fait⁽⁴⁾ que ma Dame, la Ba'alat Gebal, exterminera ce homme et sa
postérité

Avant de commenter ce texte à la lumière des récentes découvertes, constatons que le luxe apporté dans ces constructions est une tradition déjà attestée au *xiv^e* siècle dans une lettre du roi de Byblos, Rib-Addi, au pharaon Amenophis IV : « Que le roi, mon maître, ne se désintéresse pas de la ville ! Car l'argent et l'or y sont en grande quantité, et dans le temple de ses dieux, il y a toutes sortes de richesses⁽⁵⁾. »

Le métal, dont nous savons que Byblos faisait un important commerce⁽⁶⁾, a joué un grand rôle dans la décoration du temple. M. Pillet ne repousse pas le témoignage de Benjamin de Tudèle, qui assure que les colosses en pierre

⁽¹⁾ C'est ce que nous avons essayé de montrer dans *Observations sur la stèle phénicienne de Byblos*, dans *Mélanges Harlaug Derenbourg* (1909), p. 149 et suiv.

⁽²⁾ Mot à mot : du peuple de ce pays-ci.

SYRIA. — VIII

⁽³⁾ EXNUTZON, *El-Amarna Tafeln*, 137, 60

⁽⁴⁾ Voir H. HUDERT, *Syria*, 1925, p. 16. Dans EXNUTZON, 77, 7, un fonctionnaire égyptien réclame à Rib-Addi, roi de Byblos, un envoi de cuivre

ciment recouvert. Or l'usage antique et l'archéologie suggère aussi que les bases des colonnes du sanctuaire aux colosses étaient recouvertes de métal. C'est qu'en effet leur sectionnement en trois segments verticaux, qu'on distingue nettement sur la figure 3 établie d'après un cliché de M. Pillet, imposant de prendre cette précaution. De toute façon, ces joints verticaux sont surprenants. M. Pillet et les personnes que nous avons consultées n'en connaissent pas d'autre exemple.

Nous en proposerons une explication qui paraîtra simple si l'on veut se rappeler que les tablettes étaient avant tout des ouvrages en bois, et que le dispositif en question, si étrange dans la construction en pierre, est d'usage courant dans le travail du bois : c'est, en charpente, l'assemblage dit *de champ* qu'on noue et tient par une frette métallique. On recourt ainsi au défaut d'épaisseur des pièces de bois dont on dispose. En somme, ces bases nous conservent et transposent les principes des charpentiers gébites.

Nous sommes tenté de reconnaître la frette métallique en question dans la *shana* qui sert aux charpenteaux de bronze du temple de Jérusalem¹⁰. On explique généralement qu'il s'agit d'un simple motif décoratif, n'étant qu'un filet ornemental, ces autres s'ouvrant pour constituer une telle disposition¹¹. Le sens de frette que nous proposons pour le mot *shana* s'appuie sur l'assyrien *shuldu* qui désigne un lien serrant la bûche.

Cette maîtrise dans le travail du bois et cette habileté à tailler la pierre apportent une confirmation attendue à la restitution que nous avons proposée pour l'Épave 12 en limitant l'activité des tablettes au travail de charpente. Les tablettes qui servaient à bâtir l'édifice par les ordres de Salomon et ceux de Hiram l'assurèrent eux-mêmes pour la construction ultérieure. Encore du temps d'Ézéchiel, les septième des tablettes comme charpentiers et huitième que les ouvriers tyriens venaient se faire réparer à Byblos¹². Il faut donc repousser les ingénieux arguments qui ont travesti les tablettes en tailleurs de pierre¹³.

¹⁰ Ézéch., vii, 13 et suiv.

¹¹ C'est pourquoi nous avons recherché une explication (*Ateliers cananéens du sacrifice sacrificiel*, p. 56 et suiv.), à laquelle nous renouons d'autant mieux que nous ne pensions pas que les tablettes étaient des tailleurs de pierre.

étaient des éléments architectoniques indépendants de la construction.

¹² *Byblos et les tablettes dans l'Ancien Testament* dans Syria, 1923, p. 103.

¹³ Ézéch. xli, xxviii, 9.

¹⁴ N. B. et G. S. J. dans *Ateliers cananéens*, p. 170.

Revenons au commentaire de la stèle de Byblos. Le cadastre et des constructions s'adapte exactement au temple, dit d'Isis et d'Osiris par Plutarque⁽¹⁾ ou, d'une manière plus précise, d'Aphrodité byblienne et d'Adonis par Lucien⁽²⁾, que MM. Montet et Dunand ont en partie déblayé. La meilleure preuve en est qu'il nous suffira de développer les termes de notre ancien commentaire⁽³⁾ pour retrouver sur le terrain les principaux éléments du temple.

La cour (*thase*) qu'on peut appeler le parvis, comme à Jérusalem, est manifestement celle qui a été mise au jour devant les colosses Yehavmilk a consacré un autel d'airain, dont la place est marquée par le surélévement. L'a signalé par Benjamin de Tuldé, en avant des trois colosses assis.

Yehavmilk a construit, ou restauré, le portique qui entoure la cour, les colonnes et les chapiteaux. Il fut aussi l'éditeur du *pristylé*. L'un des arcs a peut-être été retrouvé. L'ensemble répond encore à ce que montre la monnaie de Maërin, avec les deux entrées dont parle précisément le roi.

Le roi de Byblos insiste particulièrement sur la perfection de la porte dorée, certainement la grande porte d'entrée dans la cour qui est figurée sur l'émonnaie de Maërin. Il faut d'ailleurs remarquer, pour marquer peut-être qu'on y accédait de la ville basse⁽⁴⁾.

Le linteau était orné d'un disque ailé d'or. Il s'agit vraisemblablement d'un placage en or. Précisément, Renan a découvert à Eddé, près de Byblos, un linteau de pierre, actuellement au Louvre, dont le relief est traité avec une telle sécheresse qu'il paraît destiné à recevoir un placage en métal.

Cette porte s'ouvrait, la Yehavmilk « et le » le roi pour entrer,

(1) *De Is. et Os.*, 43 et 46.

(2) *De den. syr.*, 6 et 7. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 177, a déjà identifié les deux appellations.

(3) *Mélanges Hartwig Derenbourg*, p. 13-133. « Toute l'énumération de Yehavmilk tourne autour de cette cour (צִדִּיק). Quand il dit « ma porte », cela doit s'entendre de la porte réservée au roi, et par laquelle il y a trait du palais dans la cour du temple. La porte qui lui faisait face (cf. ÉZÉCHIEL, XL, 43, פֶּתַח הַבַּיִת וְהַפֶּתַח הַגָּדוֹל) est la grande porte de la cour du temple (*Ibid.*, VIII, 7. פֶּתַח הַהֵיכָל, par où entraient les fidèles, porte monumentale que

le roi avait plaquée d'or (פֶּתַח הַדָּר) et dont il avait orné le linteau (אֶבֶן אֵשׁ לִרְיָ פֶתַח הַדָּר), attribut qui ne manquait jamais à l'entrée d'un temple phénicien de cette époque.

(4) Nous partions, en effet, à admettre qu'il y avait une entrée du temple. En résultat, l'escalier et le temple étaient séparés par une avenue horizontale, marquée encore par une rampe récemment relevée. Il se peut aussi que, pour aller à l'entrée, il y eût quelques marches à descendre pour se trouver dans la cour du temple.

c'est-à-dire sur une autre face que l'entrée du roi, celle-ci correspondant au מֶלֶךְ הַמֶּלֶךְ du temple de Jérusalem. L'entrée du roi était l'entrée qui lui était réservée lorsqu'il se rendait dans la grande cour ou se pratiquait le culte public. A Jérusalem, devant cette entrée on disposait une estrade sur laquelle le roi se tenait lors des cérémonies ⁽¹⁾. Il devait en être de même à Byblos et quelle meilleure place qu'entre les colosses le roi pouvait-il occuper ?

L'inscription de Yehavmilk n'avait pas à mentionner les colosses puisque le roi n'y touchait pas. M. Pillet incline à reconnaître, et tous les archéologues s'accordent sur ce point, trois divinités dans les statues assises — mais nous croyons qu'il faut écarter l'idée que c'étaient de véritables divinités égyptiennes. Nous songeons plutôt à la triade, également assise, que M. Montet a reconnue comme proprement gubite, sur le fameux cylindre remontant au début de l'Ancien Empire. En classant les colosses dans l'ordre fixé par le cylindre, nous reconnaitrions dans la plus grande statue — et la plus rapprochée de la porte, le Baal et Gebal, puis son père El Kronos qui fut identifié à Amon, enfin un personnage moindre qui ne peut représenter qu'Adonis-Eshmoun.

Cette détermination s'écarte de celle de M. Pillet parce que le savant architecte s'est trop souvenu de son séjour à Karnak et s'en tient à une définition égyptienne. Toutefois, nous ne contredisons pas le caractère masculin de la statue — au milieu, la seule dont M. Pillet ait pu déterminer le sexe avec certitude. Si Benjamin de Tudele assure que le dieu mab — si arcosb — d'une déesse, de part et d'autre, l'erreur pour Adonis-Eshmoun était facile à commettre puisque ce dernier était figuré sous des traits jeunes — c'était, comme disent les inscriptions de Sidon, le *sar qadesh*, le prince saint. Le dieu apparaît sous un aspect juvénile dans les bustes de bronze de Tripoli et sur les monnaies de cette ville où il est qualifié de *Zeus hagnos*, équivalent du titre phénicien de *sar qadesh* ⁽²⁾.

Si ces conjectures sont exactes et si les substructions ne sont pas irrémédiablement ruinées, on devra sur une autre face que la porte du roi (G du plan Pillet), retrouver la grande porte du parvis ou porte dorée, par laquelle les

⁽¹⁾ Il Rois, xi, 14, et II Chron., xxiii, 13 ;
Il Rois, xxiii, 3.

⁽²⁾ Voir *Syria*, 1933, p. 305.

fidèles avaient accès. Nous avons déjà signalé que la colonnade actuelle dont plusieurs bases et partie du stylobate ont été reconnus, fixait le chemin qu'on suivait pour gagner la grande entrée de la cour du temple. Or doit donc chercher la porte principale du sanctuaire sur le côté nord de la cour⁽¹⁾. On remarquera l'aspect archaïque que cette porte conserve encore sur la monnaie de Macrin avec son linteau rectiligne. Si cette entrée avait été édifiée à la fin de l'époque hellénistique ou à l'époque romaine, on n'enl pas manqué

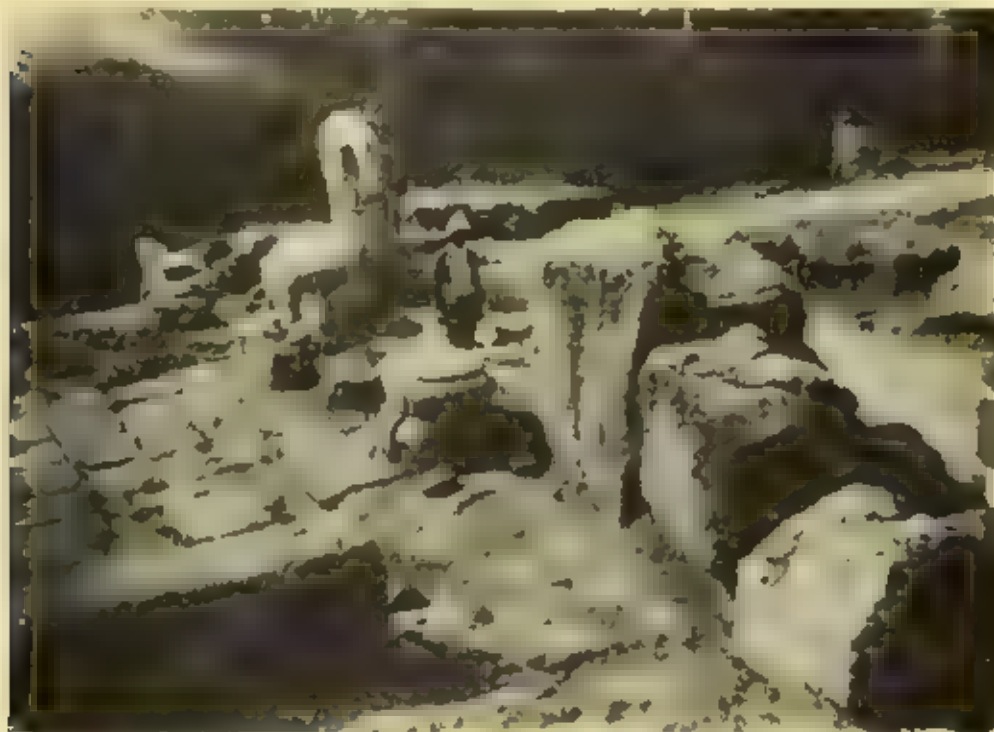


FIG. 3. — Bases et stylobate du temple de Baalshamin à Hama (Syrie). Carte Pillet.

d'adopter la grande et haute ouverture à dégage ment semi-circulaire classique alors dans toute la Syrie et que les monnaies attestent avoir été en faveur à Byblos même pour des édifices récents⁽²⁾.

⁽¹⁾ M. PILLET situe l'entrée principale du sanctuaire à l'est (A de son plan), mais en ce point il ne paraît pas y avoir place pour une entrée monumentale, le plus la colonnade de la ville devant comme à Palmyre conduire au grand sanctuaire. D'autre part,

il interprète, à tort selon nous, le bœyle de la même monnaie comme une « toiture en forme de pyramide » qui couvrirait le bâtiment (F à l'entrée de la cour).

⁽²⁾ Temple de la Tyche de Byblos, BABILOI, *Les Perles Antiques*, p. XXV, 1.

Nous proposons de reconnaître la grande entrée du sanctuaire gibilite dans les vestiges que lors de son inspection de 1922 M. Montet a qualifiés de temple phénicien. Peut-être les deux bases de colonnes retrouvées représentent-elles le centre de la colonnade d'entrée. On n'a pu aller plus loin à cause des dépôts de fondation sous le sol et, précisément, le plus important dépôt. La terre à fond plat fut trouvée par M. Montet dans l'axe qui passe entre les deux colonnes perpendiculairement à leur alignement. D'autre part, en comparant les plans dessinés par M. Montet pour le temple dit égyptien ⁽¹⁾ (sanctuaire aux colosses) et pour le temple dit phénicien ⁽²⁾, on constatera que les alignements des façades sont rigoureusement perpendiculaires.

Ces constatations conduisent à une importante conclusion qui éclaire tout le problème du sanctuaire gibilite. Puisque la grande porte de la monnaie de Marra est ouverte sur la face nord de l'enceinte sacrée, il en résulte que l'échelle figure avec son escalier sous son sanctuaire gibilite correspond au sanctuaire dit aux colosses. Cette constatation permet d'expliquer la relation qui existait entre le cour et l'échelle figurés sur la monnaie de Marra, ce que le graveur n'est pas parvenu à rendre avec netteté. Quant l'on accédait à l'échelle par l'est et qu'on la traversait on débouchait dans la grande cour entre les colosses et l'on avait devant soi l'autel et le bœuf.

Si nous différons d'avis sur l'emplacement à attribuer à la porte principale du temple de Byblis nous reconnaissons, par M. Pillet avec un sentiment exact du dispositif adopté pour le sanctuaire aux colosses, et nous devons dire que le corridor qui le traversait se dirigeant de l'est à l'ouest mais il faut comprendre qu'il s'agit du roi et des prêtres, non de la foule des fidèles. Ceux-ci n'avaient accès que dans la grande cour.

Toutefois il n'est pas vraisemblable que le sanctuaire aux colosses n'ait permis le rite d'un simple passage. Si la stèle de Byblis le met dans une relation particulière avec le roi, la monnaie de Marra le désigne comme constituant le *noyau* du sanctuaire. Il se composait essentiellement de trois pièces où l'on retrouve les éléments essentiels du temple de Jérusalem. Le vestibule, le *porch* et le *sanctuary* du temple de Jérusalem ⁽³⁾ ayant

⁽¹⁾ *Comptes rendus Acad.*, 1923, p. 85.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 87.

⁽³⁾ Sur le dispositif du premier temple de

Jérusalem, voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 5) et suiv. En ce qui concerne les colonnes du temple de Jérusalem

l'*hekai* ou nuos et le *debu* ou adylon, ils sont simplement inversés, ce qui indique qu'on devait pouvoir passer de l'*ekai* B au *hekai* E en contournant le *debu* D (voir le plan Pl. XXVIII). Les ouvertures A, C, E et G sont seules certaines; il n'y a pas lieu d'envisager des portes dans les murs latéraux de la salle D.

En réalité, on a adapté à un sanctuaire sémitique, constitué par l'enceinte sacrée un temple sur le modèle égyptien, modèle antique dont le principe se conserve jusqu' dans les constructions de Karnak et de Louxor. Par exemple dans le temple de Khonsou¹, on contournait le sanct des saints percé de deux portes dans le sens longitudinal. Un vestibule le précède; — c'est la salle hypostyle du Nouvel Empire et une autre salle s'élève par derrière. Le plan du sanctuaire aux colosses de Byblos fournit probablement un plan égyptien de haute époque, comme l'Égypte elle-même n'en a pas conservé. De ce point de vue, la dénomination de temple égyptien, qui est donnée M. Montet de cette construction, est remarquablement confirmée.

Si l'on passe la comparaison du sanctuaire aux colosses avec le temple de Jérusalem — dont les dispositions essentielles étant phéniciennes, — on admettra que l'autel a eu une réserve, à l'*hekai* et un piteu dans la salle E. Le *debu* ou sanct des saints D était tout indiqué pour abriter le poteau sacré sous lequel on venait Adonis. Plutarque nous le dit en termes qui ne laissent aucun doute : « Depose dans le temple d'Isis, entourez le sanctuaire aux colosses — ce poteau est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des Libyites² ». »

C'est surtout en E que s'est manifesté le double pavage pour lequel M. Pillet confirme notre explication, et cette particularité explique I Rou, vi, 30, où il est dit, à propos du temple de Jérusalem : « Il construisit la cour intérieure avec trois assises de pierres de taille. » Il faut comprendre que le dallage était constitué de trois assises de dalles. Au dessus des fondes

nous avons suivi dans cet ouvrage (p. 58 et suiv.) l'opinion générale d'après laquelle les deux colonnes Yakin et Boaz étaient indépendantes de la construction. Cette hypothèse nous paraît devoir être revisée.

¹ Considérer sur le plan du temple de Khonsou, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*

class., II (p. 582), les trois pièces marquées C, D, F.

² De la, et Os., 16.

³ De bonne heure le passage n'a plus été compris et un réviseur a ajouté : « et une assise de poutres de cèdre » qu'il faut biffer, Corriger ainsi ce que nous disons *op. cit.*, p. 56.

royales de Byblos, M. Montel a trouvé au moins quatre assises de dalles.

Le culte phénicien — on ne saurait trop y insister — a longtemps conservé son caractère de culte en plein air. Le sanctuaire cananéen de Gézer, couvrant tout le II^e millénaire, suffirait à l'attester.

À Byblos, le dispositif d'ensemble constitué par un *nass* aride — mais extérieur à l'enceinte sacrée — est certainement très ancien — vers 2 000 avant J.-C. Il devait succéder à une installation plus ancienne — celle de 2 500 avant J.-C. — uniquement constituée par l'enceinte sacrée — demeure en plein air du dieu qui paraît visée dans l'indication de Phulak de Byblos d'après laquelle « Kronos entour — sa demeure d'or, mar et fonde Byblos, la première ville en Phénicie ⁽¹⁾. » Il faut descendre beaucoup plus bas — par exemple pour Jérusalem au temps de Salomon, pour voir à l'opter un dispositif où le *nass* est construit dans l'enceinte même ⁽²⁾. Ainsi, malgré les emprunts de détail, l'organisation du sanctuaire de Byblos apparaît comme nettement locale et sémitique, car le Semite repugne à enfermer son dieu dans un espace clos. Ce sentiment s'exprime avec force dans la prière que Salomon aurait prononcée lors de l'inauguration du temple de Jérusalem. On y formule que ce n'est pas Yahvé qui demeurera dans le temple — mais une hypostase, en l'espèce son « nom ». Quant à Yahvé lui-même — il continuera à demeurer « à haut des cieux ». Nous ne voyons pas là — comme quelques exégètes l'admettent, un trait récent, mais bien au contraire une notion très ancienne.

Comme d'autre part, il apparaît de plus en plus que les divinités phéniciennes, tout particulièrement la Ba'alat Gebal ont, de bonne heure, revêtu un caractère astral, nous inclinons à trouver dans cette particularité la raison fondamentale qui maintenait en plein air les représentations divines, en l'espèce les betyles. La nature astrale des divinités gibilites était attestée déjà par la pendeloque en or découverte par M. Monnet, dans le jure à fond plat avec de nombreux objets solifs, et qui pose l'identification de la Ba'alat Gebal avec la planète Venus. Le vase en terre cuite que M. Dunand a découvert en 1926, et qu'il a trouvé rempli de petits bronzes votifs, confirme les préoccupations astrales des Gibilites, car on y distingue, au-dessus des lignes

⁽¹⁾ *Fragm.* II, 47.

⁽²⁾ Les travaux dans l'enceinte sacrée étaient, anciennement, considérés comme une profana-

tion. On trouve un écho de cette conception dans *I Rois*, vi, 7.

⁽³⁾ Notamment, *I Rois*, viii, 27-30.

d'onde, les disques qui figurent un astre répété comme sur la pendeloque

On ne peut prévoir ce que la suite des fouilles ajoutera à nos connaissances, mais, les maintenant, les heureuses découvertes de MM. Montet et Dunand, mises en valeur par leurs observations attentives et par le plan de M. Pillet, nous rendent de remarquables dispositions du plus important des sanctuaires phéniciens : entre autres une partie de la grande enceinte sacrée avec son vieux dallage, l'emplacement de l'autel d'urim qui détermine celui du letyl, le bassin constituant la réserve d'eau nécessaire aux ablutions, aux sacrifices et à l'entretien du naos, la grande entrée au nord de la cour ou porte dorée au linteau orné du disque nile, la colonnade d'époque romaine qui y conduisait, d'importants dépôts, la fondation fournissant des indications chronologiques fermes — à savoir 2,500 environ avant J.-C. pour le premier temple et 2 000 pour le second temple auquel se rapportent les principales ruines actuellement visibles comme le sanctuaire aux colosses,

le remarquable ensemble que constitue ce dernier répondant à la fois à un temple, dont l'adyton est logé entre le pronaos et le naos, et à l'« entrée du roi » enfin les colosses eux-mêmes dont les trois figures assises représentent la triade gébile tandis que le colosse debout est l'image soit du pharaon soit du roi local à qui l'on doit la construction du second temple. Le plus surprenant est que tant d'éléments de ce dernier sanctuaire parvenus jusqu'à nous et que l'ensemble ait si parfaitement conservé son caractère semitique. C'est là un nouvel exemple de ce conservatisme des peuples d'Orient sur lequel nous avons eu l'occasion d'insister — et qui nous vaut de considérer dans le grand sanctuaire de la Mecque une remarquable survivance des principes appliqués à Byblos, il y a près de quatre millénaires et demi.

RENÉ DUSSAUD.

¹ La civilisation phénicienne d'après les fouilles récentes (publications de l'Institut) 1926 n° 27 bis

**FOUILLES DE L'ÉCOLE ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
DE JÉRUSALEM
EFFECTUÉES À NEIRAB DU 24 SEPTEMBRE AU 5 NOVEMBRE 1926**

PAR

LES PP. B. CARRIÈRE ET A. BARROIS (*).

Le tell de Neirab se trouve aujourd'hui encadré de toutes parts, sauf au sud, par les maisons du village moderne. Son sommet domine de 10 m. à 8 le secteur qui le contourne à l'est et au midi. Les pentes occidentales ont été dégradées par les fellahs qui y ont établi leurs habitations, et un groupe de qubbahs couronne le tell vers le nord. Toute la partie orientale a été ravagée au niveau de la plaine par les habitants en quête de terre pour l'entretien de leurs champs. Les restes du tell dont le sommet est très aplati s'abaissent vers le sud et vers l'est et forment deux versants rectilignes, reliés entre eux par une crête largement modelée et orientée au sud-est. Il n'a pas été possible de poursuivre le tracé des contours le niveau à travers la zone nord-ouest, profondément entaillée et ravagée par les chercheurs de terre et les fouilleurs clandestins. Cf. pl. XXX¹².

C'est précisément dans cette zone que les correspondants de M. Clermont-Ganneau avaient signalé, dès 1891, la découverte des deux stèles trilingues.

(*) C'est à l'inspiration et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, représentée au Congrès archéologique de 1926 par M. R. Dussaud, que ces fouilles ont été entreprises par l'École Archéologique Française de Jérusalem. Les PP. B. Carrière et A. Barrois, de l'École Archéologique, furent chargés de diriger les travaux. M. le Pasteur A. Puel, envoyé par l'Institut, leur fut adjoint, ainsi que M. J. Barrois, Conducteur de travaux au Service des Antiquités du Haut-Commissariat de la République Française en Syrie.

M. M. Collin remplit les fonctions de chef de chantier. Qu'il nous soit permis de remercier M. le Directeur du Service des Antiquités de Syrie, M. le Général Billotte, Commandant en chef le District de Jérusalem, M. Dussaud, Délégué Français du district, pour leur extrême obligeance et pour l'aide très efficace qu'ils nous ont cessé d'apporter à nos travaux.

Je tiens à remercier personnellement M. J. Barrois, qui m'a été d'un précieux secours pour le levé des plans. A. H.

NEIRAB

Foilles de 1926



Les lettres A-Z ont été ajoutées à titre de rapport et de plan.
Les chiffres ont été ajoutés indiquant le niveau moyen des fouilles.

actuellement au Louvre et du grand sarcophage de basalte recouvert depuis par les décombres. » D'autre part, des fouilles clandestines ont récemment mis au jour « à environ 4 mètres au sud-ouest du sarcophage » les restes d'une grande jarre (1). Nous résolûmes donc d'attaquer le tell de ce côté en avançant dans la direction du sommet (tranchée S).

Tranchée T (cf. pl. XXXIII). — Les travaux d'abatage ont le 24 septembre par l'aménagement d'une voie d'accès A dans la zone rayée, de manière à permettre l'évacuation rapide d'une partie des matériaux de déblai. La paroi orientale de la tranchée ainsi regularisée laisse voir les vestiges interrompus d'un mur antique en briques crues (pl. XXXV, 1). Celles-ci sont faites d'une argile rouge et compacte, agglomérée à des particules calcaires blanchâtres. Elles mesurent généralement 34 à 32 centimètres de longueur et 19 centimètres de largeur. Leur épaisseur moyenne est de 10 cm. Il n'a pas été possible de déterminer avec précision l'épaisseur et la direction de ce mur, vu son état d'extrême dégradation : on peut le considérer comme orienté approximativement par 343 degrés. Il ne semble pas dépasser de beaucoup le prolongement du côté sud du sarcophage, soit qu'il ait été percé par les approfondissements postérieurs, comme ceux qui ont mis au jour la jarre 1, soit plutôt que sa construction ait été normale mais interrompue en cet endroit, de manière à ménager une entrée, toutefois l'absence de tout pilastre, rebord ou appareil d'angle, ne nous permet pas d'en décider avec certitude.

La jarre violée J1, dont il ne restait que la pointe, était dressée dans une couche d'argile rouge extrêmement compacte. C'est en la dégagant que nous avons découvert presque sous elle, à 0 m. 40, quatre jattes intacts J2 (fig. 1 et pl. XXXV, 3). Celle-ci ne mesure pas moins de 1 m. 20 de hauteur sur 0 m. 48 de largeur au col et 0 m. 67 à la panse ; épaisseur moyenne : 3 cm. 5. Le fond présente une petite base circulaire. La terre rouge contenant des parcelles minérales noires, cuison un fortac. Le ventre au profil très accusé est renforcée d'un bourrelet à décor nausé. Le fond de J2 reposait sur un lit de terre noire, à 0 m. 60 en dessous du niveau supérieur du sarcophage, soit à 2 m. 02 au-dessous de la plaine. Le relevement probable du terrain à partir du léger val-

(1) Cf. *Études d'archéologie orientale*, t. II, p. 182.

lonnement qui longe le sud du tell nous autorise à considérer ce niveau comme celui du sol vierge.

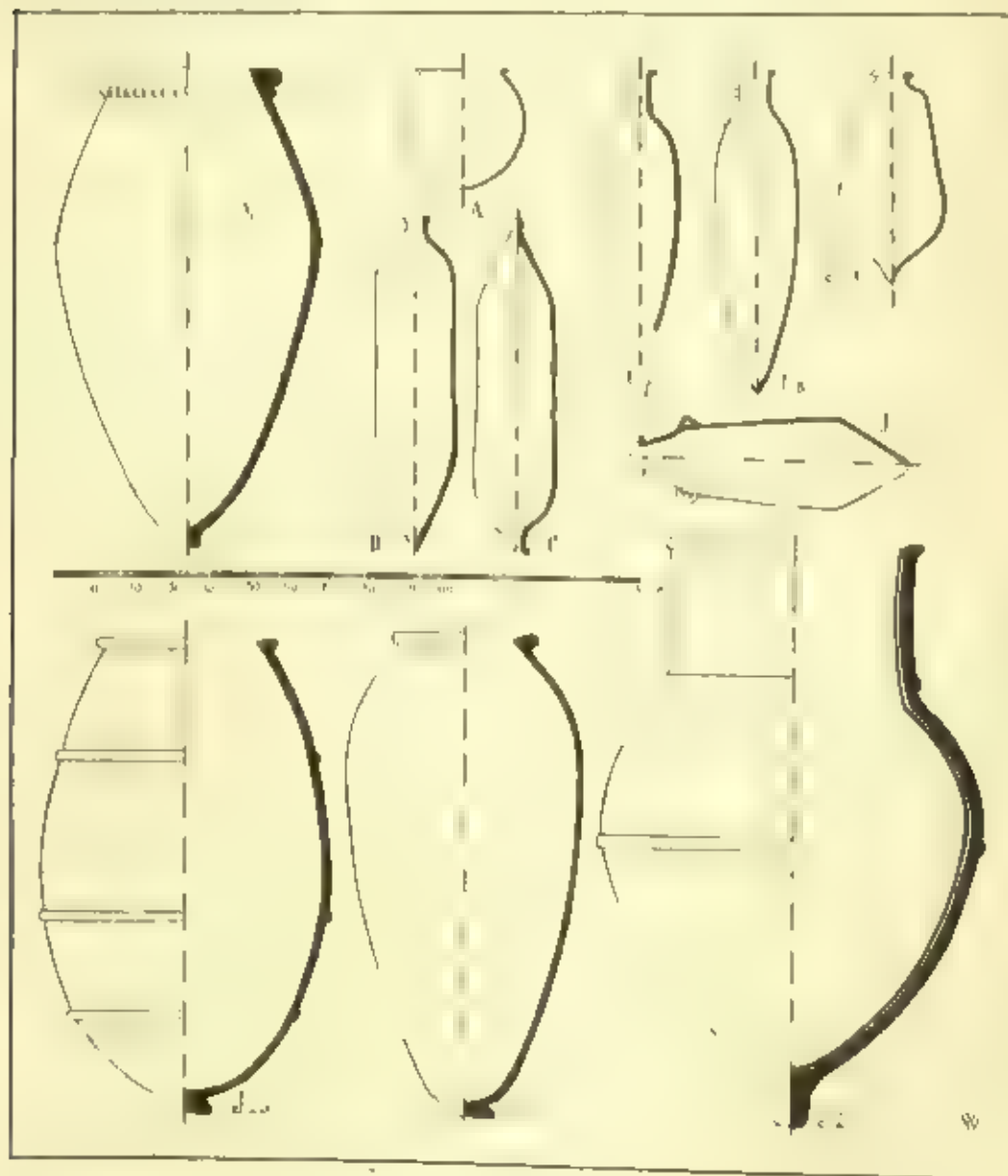
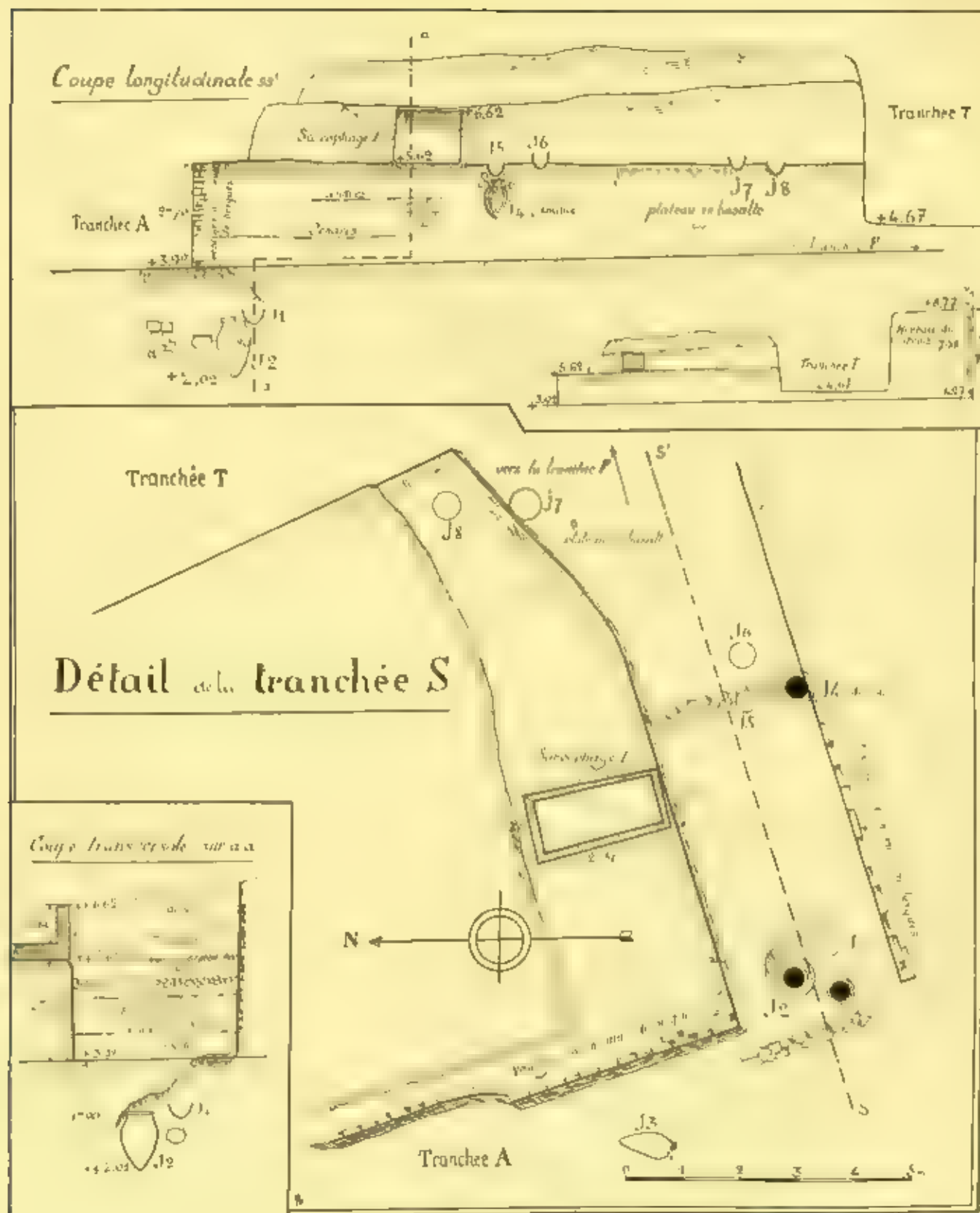


FIG. 1. — Principaux types de poteries

La jarre 2 contenant un petit pot à fond arrondi, muni d'une anse et d'un goulot, terre blanchâtre peu homogène et façonnée à la main, hauteur, 0 m. 07, diamètre à la panse, 0 m. 08,



A 1 m. 80 environ dans le prolongement du mur de la tranchée A, et au niveau moyen de J2, se trouvait un vase à fond arrondi (pl. XXXV, 4 et fig. 4, A) ; hauteur : 0 m. 30 ; diamètre à l'orifice : 0 m. 24 ; à la panse : 0 m. 32, parois d'une épaisseur constante de 0 m. 05. La terre est repliée à angle aigu, terre noire, modelée au tour, et rendue très fragile par une cuisson excessive.

Le vase renfermait le cadavre d'un enfant, de deux à trois ans, à en juger par quelques vertèbres ; le crâne assez bien conservé, et l'état de la dentition ; les autres os, écrasés au fond du vase par la pression de la terre, étaient à peu près méconnaissables.

Le groupe de poteries, protégé à l'ouest par un fort blocage de pierres, peut avec vraisemblance être attribué au premier âge du fer, ainsi que la jarre J1, dont nous avons trouvé les débris dans la tranchée A, à un niveau un peu supérieur (3 m. 90). Si, comme il est probable, nous sommes en présence d'un sacrifice de fondation, l'hypothèse d'une entrée se confirme singulièrement. Aussi décida-t-on, le 27 octobre, d'attaquer le tell en cet endroit en direction est-nord-est.

Tranchée S. Cf. pl. XXXIII. — Le radier de la nouvelle tranchée fut établi à un niveau de 3 m. 92 et l'excavation pratiquée pour extraire les jarres fut comblée. Tout de suite apparurent, au sud du groupe J1, J2, les assises d'un deuxième mur de briques, orienté par 73°, 15', sensiblement parallèle à l'axe transversal du sarcophage et perpendiculaire à la direction prescrite du premier mur. Cette découverte nous dictait la largeur (2 m. 90) et l'orientation à donner à la tranchée S. De cette façon, il a été possible de suivre le parement nord du nouveau mur sur une longueur d'environ 5 mètres ; il est alors brutalement coupé par un massif blocage de pierres, et ne reparait pas au delà.

En même temps que l'on travaillait au percement de la tranchée S. le sarcophage signalé par Clermont-Ganneau, et depuis lors recouvert de décombres, était à nouveau dégagé (pl. XXXV, 1, 2 et 3). C'est une cuve trapézoïdale en basalte, orientée par 346°, 30' et dont le niveau supérieur (0 m. 62) est à 4 m. 16 au-dessous du point culminant du tell (10 m. 38). La base nord mesure 1 m. 20, la base sud 1 m. 17 ; chacun des deux côtés : 2 m. 34. La hauteur totale de la cuve est d'environ 1 mètre, et le dessous en est à peine dégrossi : profondeur 0 m. 64 ; épaisseur des parois : 0 m. 20 à 0 m. 22 ; les cavités pratiquées aux

angles étaient évidemment destinées à assujettir le couvercle, qui n'a pu être retrouvé.

Le décapage superficiel du tell, aux alentours du sarcophage, comme au sud de la tranchée S, nous a mis en possession d'un certain nombre de menus objets : pointe de lance et gonds en fer (n^{os} 89 et 91) ; lamelles d'os, débris de bronze ; lampes en terre vernissée noire, toutes brisées ; figurines en terre cuite (n^{os} 22, 28, 33, 35, 37, 39, 43, 46, 50, 56), dont la plupart ont été trouvées à des niveaux variant entre 8 m. 10 et 6 mètres. Ces objets seront étudiés à part, afin d'éviter des redites.

Toute la région occidentale du tell a été considérablement bouleversée. La coupe transversale sur *aa'* (cf. pl. XXIII), faite à la hauteur du sarcophage, pourra donner quelque idée des destructions et des incendies qui ont ruiné les bâtiments édifiés en cet endroit, au point d'en rendre les restes méconnaissables : on notera tout particulièrement, sous l'alternance des cailloutis et des couches d'argile, les deux lits de cendres que nous avons suivis presque sans interruption jusqu'à l'achèvement de la tranchée S ; la plate-forme (?) de cinq assises de briques, visible entre les deux couches de cendres, a été trop malmenée pour qu'on pût en déterminer la superficie et les contours : il semble pourtant qu'on puisse la considérer comme un accident local.

Le gros blocage de pierres qui traverse la tranchée S et qui coupe le mur du sud s'est partiellement effondré en brisant la partie supérieure d'une grosse jarre, J4, située un peu au dessous du lit de pose du sarcophage. Doublee et faite d'une pâte très grossière, elle présentait vers sa base un bourrelet décoré d'empreintes digitales : les fragments du col trouvés à proximité accusent un galbe et un renforcement analogues à ceux de J2 : aussi faut-il probablement classer cette pièce parmi les poteries du premier âge du fer. C'est le cas des autres jarres à fond pointu J5, J6, J7, J8, dont les débris ont été rencontrés au niveau de la base du sarcophage.

Parmi les objets épars trouvés en S, il faut signaler, à des niveaux variables, mais le plus souvent proches du fond de la tranchée, des plateaux rectangulaires en basalte : un seul nous est parvenu intact. Un grand plat rond de même matière a été trouvé à l'extrémité orientale de la tranchée. Un autre, à grain plus fin, aurait été découvert au dire du fellah qui nous l'apporta, dans des affouillements pratiqués au sud de la tranchée S. Il est très vraisemblable

que la pierre d'où ont été tirés ces objets provienne, comme le suggère Clermont-Ganneau¹⁾, du Dj Aswad, situé à environ 6 kilomètres au sud-sud-ouest de Nérab, et qui forme l'extrémité nord de la chaîne du Dj Hass. Des carrières de basalte y sont en cours d'exploitation, et il devait en être de même aux époques romaine et byzantine, vu le nombre considérable de fûts de colonnes et de chapiteaux que l'on rencontre dans les villages environnants.

Les couches basses de la tranchée S ont également livré quelques pièces de poterie ou ligatures de terre cuite à décor pastille (n^{os} 1, 9, 11, 19, 20 et 21), ainsi qu'un cachet en diorite²⁾ représentant un bouquelin hérissé (n^o 113).

Il eût été souhaitable de poursuivre à travers le tell l'exploitation de la tranchée S sur toute sa profondeur : par suite du manque de temps, on arrêta le

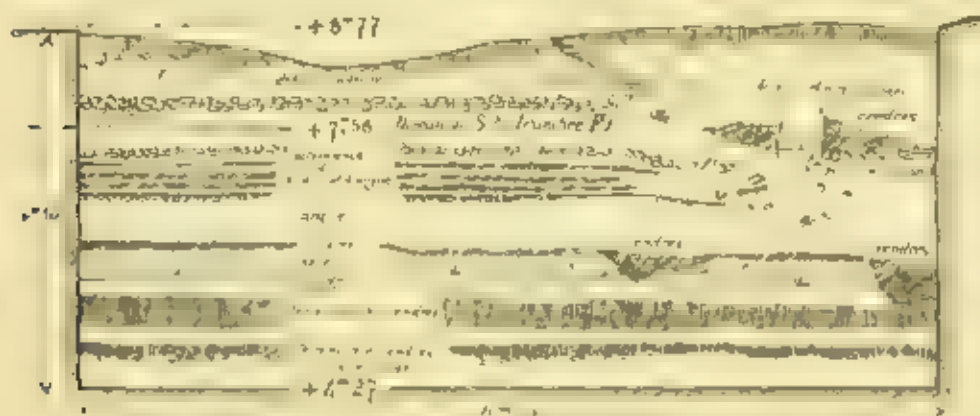


FIG. 2. — Coupe transversale à l'extrémité de la tranchée S.

travail à 20 mètres de l'ouverture de la tranchée selon l'axe : la section terminale est orientée par 347 degrés sur 11 m. 50 de large : la tranchée ayant été, au cours de la progression, élargie en éventail. Le radier amené par la pente à un niveau de 4 m. 27, est encore à 4 m. 50 au-dessous de la surface moyenne du tell en cet endroit (8 m. 77). La stratification y est particulièrement nette (pl. XXXVI, 2 et fig. 2). On notera les trois cailloutis, superposés par 7 m. 78, 7 m. 50 et 6 m. 68, et l'alternance des couches de cendre et d'argile entre ces deux derniers niveaux. Le fléchissement et la confusion des strates vers

¹⁾ *Études d'archéologie orientale*, t. II, p. 183.

L'angle sud de la section semblent dus à de violents incendies, à en juger par la quantité considérable de cendres qu'on y rencontre.

Tranchée T, Pl. XXXII. — Au flanc de l'escarpement situé au nord-ouest du tell, et à un niveau approximatif de 4 m. 67, nous avons remarqué dès notre arrivée l'ouverture d'une galerie horizontale s'enfonçant en pleine argile, au sud-sud-ouest, jusqu'à une distance d'environ 30 mètres; là, de gros blocs de pierre obstruaient le fond de la galerie. Le largissement de ce tunnel, attaqué par son extrémité nord et exploité à ciel ouvert dès le 27 septembre, nous mit en présence d'un blocage de pierres. L'un d'eux, d'une longueur moyenne de 0 m. 60 et orienté par 337 degrés. La dimension des blocs avait tenté l'avidité des villageois qui les avaient exploités par le moyen de la galerie. Nos travaux le leur facilitèrent à l'esogre et nous eûmes la surprise désagréable de nous apercevoir qu'après bellement les pierres fragmentées et exhumées avaient disparu sur une longueur notable. L'imposition aux colporteurs d'une corvée non retribué est le meilleur procédé à employer en pareil cas et il s'est également révélé très efficace pour éloigner du chantier tels desœuvrés qui manifestaient pour l'archéologie un intérêt exagéré. Le blocage des pierres a été suivi sans difficulté jusqu'à sa rencontre avec la tranchée S, où il se perd. Il devait servir de sous-sol à un mur de briques analogue à ceux des tranchées A et S. Signalons des maintenant, pour n'y pas revenir, deux autres pans de murailles tout semblables, mais à un niveau très inférieur: le premier est visible à l'est du tell au flanc de l'escarpement pratiqué par les charrueurs de terre et nous y avons rencontré l'autre et cours d'un sondage effectué au bas de la tranchée CH (cf. pl. XXXI).

Outre quelques débris insignifiants, nous avons trouvé, dans la tranchée T, que deux jarres J 9 et J 10, semblables à celles de la tranchée S, et fort malmenées par l'incendie ou les éboulements. La jarre J 11, dont le comble la jarre J 1 tranchée S, avait encore plus souffert, les poteries de ce type semblent d'ailleurs avoir moins bien résisté que les autres à l'action des siècles, probablement à cause des infiltrations qui se sont produites entre les deux épaisseurs de terre.

Tranchée F. — L'exploration du centre du tell s'est effectuée par le moyen



1 Le mur de briques de la tranchée A



2 Dégagement d'un angle de sarcophage S I

3 La pierre J¹3, entrée de la tranchée B4 Pot de terre renfermant
un cadavre d'enfant à l'entrée
de la tranchée S

5 La grande sarcophage d. haute S I

de la tranchée F, amorcée le 8 octobre. Nous ne pouvions songer, vu le peu de temps dont nous disposions avant les pluies, à une exploitation en profondeur, et nous avons dû nous contenter d'un cheminement superficiel : partant du versant oriental du tell par 8 m. 40 de niveau nous avons progressé à la rencontre de la tranchée S, en abaissant l'un mètre environ le radier de la tranchée, dont l'axe est orienté par 298 degrés.

Nous découvrons presque aussitôt un groupe de trois jarres à fond pointu (J 12), analogues à celles trouvées dans les tranchées précédentes : bourrelet de renforcement et profil caractéristiques du 1^{er} âge du fer. Ce sont d'ailleurs les seules de ce type que nous avons rencontrées dans les couches supérieures du tell (pl. XXXIV).

Le 9 octobre, la pioche d'un carrier expérimenté, à 1 mètre environ du bord de la tranchée, la paroi d'un puits ou d'un cellier dont la partie supérieure au moins est maçonnée (puits 1). Il en est dangereux d'y pénétrer par le haut ; aussi le niveau de la tranchée fut-il abaissé en escalier afin de permettre le dégagement du puits par le côté. C'est au cours de cette opération qu'apparut, à 1 m. 48 de profondeur, un vase approximatif de 8 m. 40, un alignement de 6 jarres couchées — qu'on ne saurait mieux comparer qu'à un dépôt de torpilles (pl. XXXIV et pl. XXXVII, 4). Elles se composent d'un manchon cylindrique en aggl. se hérissant d'une des extrémités se terminant en pointe tandis que l'autre s'étrangle pour former un col trapézoïdal de 0 m. 06 à 0 m. 07 de diamètre. La longueur totale de chaque jarre varie entre 0 m. 83 et 0 m. 86, pour un diamètre de 0 m. 21 à 0 m. 22 et une épaisseur moyenne de 0 m. 015 (cf. fig. 1, B). Ces jarres, qui datent vraisemblablement de l'époque hellénistique (iv^e siècle), étaient alignées au-dessus d'une tombe (tombe 1). Elles ne contiennent pas rien qu'une fine poussière — mais elles peuvent avoir été destinées à recevoir des offrandes funéraires. — En fait nous avons trouvé, quelques jours après, dans une des jarres de la tombe 3, des os de volatiles et un agglomérat de grains d'os. Le squelette de la tombe 1 a été trouvé entier, couché sur le côté gauche et la face tournée vers le sud-sud-ouest dans la position indiquée par la figure 3. C'est le squelette d'un adulte de petite taille (le fémur mesure 0 m. 48) — le crâne est allongé — les articulations des membres sont particulièrement robustes. La tombe ne contenant que quelques débris de potel, entre autres une petite plaque de

bronze (0 m 035 x 0 m 04), percée de deux trous et trouvée pêle-mêle avec les ossements. Nous n'avons recueilli, aux alentours de la tombe 1, que les débris informes de deux jarres, J 13 et J 14, la partie supérieure d'un vase à anse.



FIG. 3. Disposition du cadavre dans la tombe 1

J 15, et un mortier en basalte de 0 m 50 de diamètre. La seule poterie à peu près intacte est une sorte de bol à pied, de 0 m. 36 de diamètre, trouvé sur le côté de la tombe et à un niveau légèrement supérieur.

À moins de 1 mètre au nord-ouest de la tombe 1 et à 2 m. 65 en dessous du sol (+ 7 m 10) apparut l'ouverture d'un deuxième puits. Entièrement maçonné en pierres sèches, il était recouvert d'une dalle grossière et plongeant jusqu'à un niveau de 4 m. 85. Son diamètre maximum est de 1 m. 18. La terre en a été passée au crible; elle contenait un petit cachet rectangulaire en pierre noire et dure, représentant un cerf bondissant, la facture en est la même que celle du cachet au bouquetin trouvé dans la tranchée S. n° 114).

Le dégagement du puits 1 n'a pu être achevé que le 14 octobre, la plupart de nos ouvriers ayant déserté le chantier à l'occasion d'une fête de circoncision. Ce puits, dont la bouche ne s'ouvre qu'à 0 m. 80 du sol (9 m. 20), mesure 3 m. 60 de profondeur, et son plus grand diamètre est de 2 m. 50; il n'est maçonné que dans ses parties hautes, jusqu'au premier tiers environ. Il est barré vers cet endroit d'une couche de endres grise et fine. Seul un fer de ancre plat, long de 0 m. 06, a été retiré de ce puits. L'ouverture comblée d'un



1 Les pentes Sud-Est du Te



2 Sect en transversale à fond de la tranchée 4



3 et 4. Le massif de maçonnerie de la tranchée P 2.

autre puits a été rencontrée au nord-nord-est du puits 1, à 3 mètres au sud-est des débris informes de la jarre 16.

Le 2 octobre, une nouvelle tombe (n° 3), orientée est-ouest et découverte vers le milieu de la tranchée F (fig. 4 et pl. XXXVII, 1). Elle était couverte de 7 jarres absolument semblables à celles de la tombe 1. Seules, deux d'entre elles étaient entières au lieu d'être simplement séchées, et leur pointe était renforcée d'un bouton. Le cadavre, entouré d'un blocage de pierres et de terre, reposait, allongé sur le dos et les bras croisés sur la poitrine. Le squelette, long de 1 m. 68, au bassin très large, ne présentait que des insertions musculaires peu accentuées; une paire de boucles d'oreilles en bronze a été trouvée parmi les ossements, qui pourraient être ceux d'une femme de haute taille.

Au nord de la tombe 3 (fig. 4 et Pl. XXXVII, 1 et 5), au niveau 7, 58, un sarcophage en pierre blanche très tendre, de forme assez irrégulière (longueur 1 m. 30, largeur à la tête 0 m. 61 à aux pieds 0 m. 41, hauteur 0 m. 63, profondeur 0 m. 49) et sans couvercle, renfermant le corps d'un homme âgé couché sur le dos, les genoux

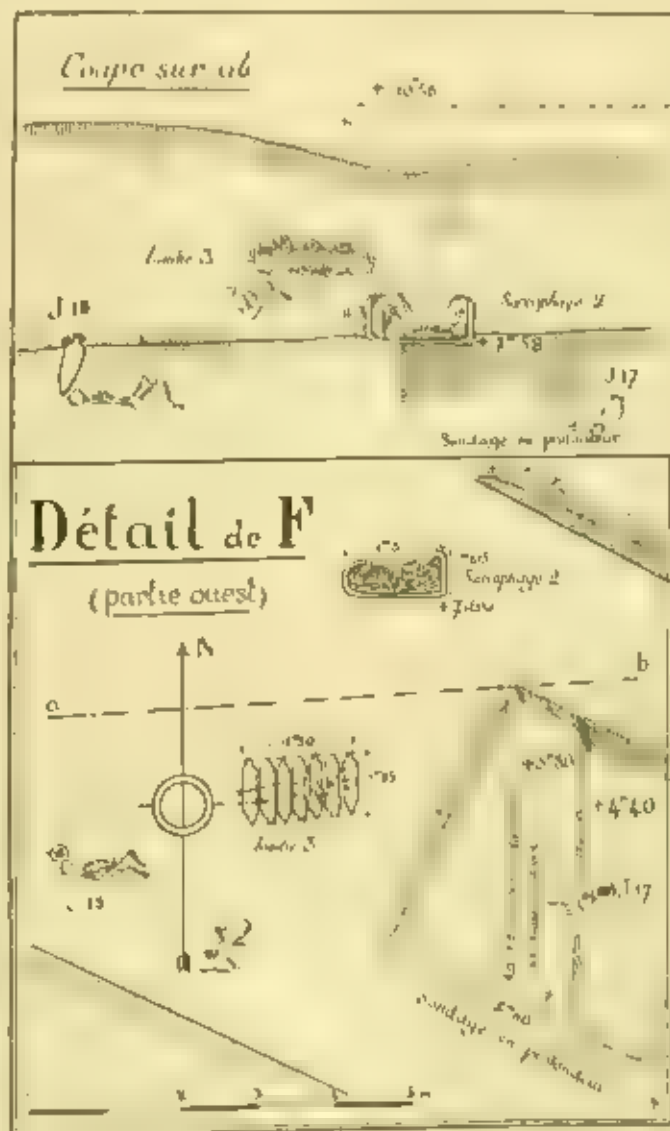


FIG. 4. — Détail de la tranchée F (partie ouest).

rephas. Sur la tête du cadavre se trouvait un vase long de 0 m. 11, recouvert d'un enduit émaillé blanc et très déformé. Une fibule de bronze, longue de 0 m. 10, et deux gros anneaux de même métal avaient été déposés dans la tombe n° 92 et 98. Le sarcophage était fort endommagé; la paroi nord, notamment, était complètement déformée.

Un squelette écrasé par la pression de la terre a été exhumé à 1 mètre au sud de la tombe 1, plus à l'ouest et contre la paroi sud de la tranchée, une jarre hellénistique (fig. 138) longue et étroite, 0 m. 84 x 0 m. 24, était dressée et le squelette d'adulte qui reposait sur le côté gauche, les pieds à l'est (cf. pl. XXXVII, 2 et 3 et fig. 139). Une jarre d'un même type (fig. 137), mais plus petite et à l'apophyse d'anse 0 m. 71 x 0 m. 20 (fig. 140) a été trouvée sur un autre cadavre, au cours d'un sondage — profondeur exécuté à l'est de ce groupe de tombes; un fragment d'un os avait été déposé auprès du corps (n° 83). Ce sondage poussé jusqu'à un niveau de 4 m. 40, a rencontré par 5 m. 80 une assise de gros blocs assez bien équarris, orientés nord-sud et reposant sur une couche d'argile rouge fortement trissée (fig. 41).

Tranchée PH. Cf. fig. 42. — Ouvert le 12 octobre à un niveau approximatif de 7 m. 50, elle s'abaisse légèrement dans la direction sud-nord, jusqu'à la rencontre de la tranchée B, qu'elle atteint en face du groupe des puits et de la tombe 1, par 7 m. 23.

Une tombe (n° 2) couverte de 6 jarres crues et semblable aux tombes 1 et 3, a été rencontrée dès le 13 octobre; orientée par 110 degrés, elle renfermait un squelette couché sur le côté gauche, face au sud-est; une paire de boucles d'oreilles et des anneaux de bronze garnissaient les ossements.

A proximité de la tombe 2 nous avons dégagé trois dalles de brique mises bout à bout et alignées sur une longueur de 1 m. 48 par 33 degrés; elles sont faites d'une argile grossière très trouble et toute différente de l'argile rouge des autres constructions; les briques rencontrées dans le tell; leur largeur varie entre 45 et 60 centimètres; leur épaisseur entre 12 et 14 centimètres. Le deuxième massif de maçonnerie (2 m. 1 m. 17 x 0 m. 7) est orienté par 8 degrés (pl. XXXVI, 3 et 4).

Le puits 1 qui s'ouvre à l'angle nord-est de ce massif de briques, avait été comblé, ainsi que les puits 5 et 6, situés plus au nord. Le puits 3 renfermait



4 Décapement de la tombe et du sarcophage S 1



5 La pierre funéraire S 1



6 Alignement des pierres de la tombe
à proximité du site de la tombe et de la découverte



7 Le sarcophage S 1

un beau cratère de terre samienne de 12 centimètres de haut et de 19 cen-

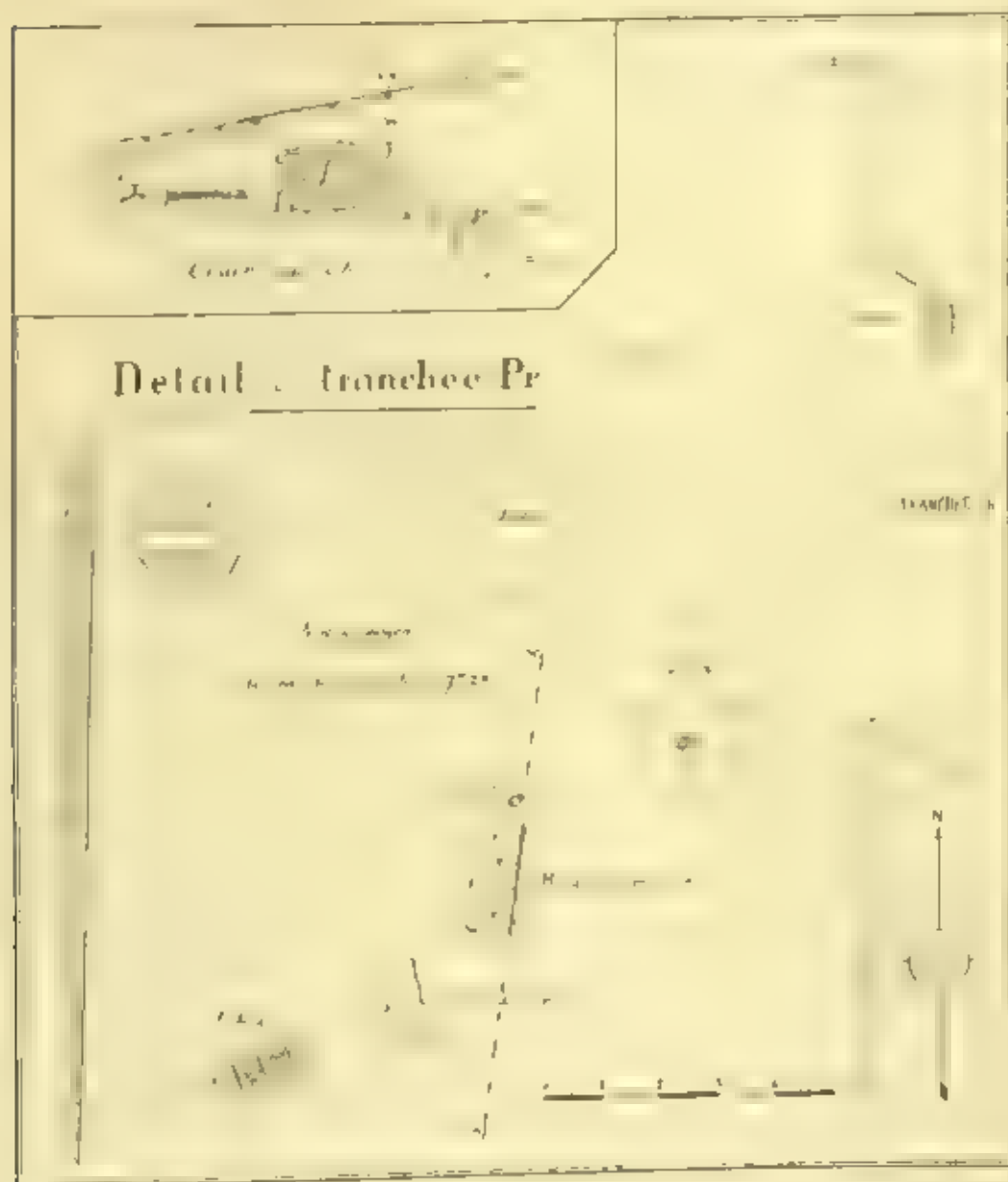


FIG. 5. — Detail de la tranchée Pr.

timètres de diamètre (n° 65) et trois lampes hellénistiques ; le bec de l'une d'elles est décoré d'une gracieuse amphore attique (n° 69, 70 et 71). Toutes

ces pièces ont été trouvées à l'orifice, à un niveau approximatif de 7 m. 20, une figurine à décor pastille a été ramener du fond du puits.



Fig. 6 — Scarabées

C'est un peu avant d'atteindre le bord de la tranchée F que nous avons découvert, le 31 octobre et le 1^{er} novembre, à un niveau variant entre 7 m. 23 et 7 mètres, un gisement de 27 tablettes cunéiformes ou fragments; parmi ceux-ci, plusieurs pré-

sentaient un texte continu et ont été à nouveau réunis, d'où le nombre total des tablettes ou fragments de tablettes doit être réduit à 25. Elles s'échelonnent depuis la première année de Nabuchodonosor II (604 av. J.-C.) jusqu'à Cambyse (529-521 av. J.-C.), la plupart sont datées du règne de Nabonide (555-538 av. J.-C.); ce sont généralement des tablettes de comptabilité; quelques-unes d'entre elles portent sur la tranche des indications en caractères araméens. Elles feront l'objet d'une publication spéciale. Immédiatement au nord du gisement, et peut-être en rapport avec celui-ci, un scarabee de pâte bleue a été trouvé parmi les débris d'un squelette (fig. 6, 2). M. l'Abbé Drioton incline à y voir une écriture fantaisiste du prénom de Thoutmôsis III, Men-kheper-Râ, qui figure sur un autre scarabee (fig. 6, 1).

Signalons enfin une jarre hellénistique J 21, trouvée presque à la surface du sol, non loin de la paroi orientale de la tranchée PR (fig. 1 et fig. 7).



Fig. 7 — Jarre J 21

Tranchée V Cf. fig. 8. — L'exploration de la nécropole se poursuivait, à partir du 21 octobre, par l'ouverture dans la paroi nord de la tranchée F et à un niveau moyen de 7 m. 65, d'une tranchée N, orientée par 42 degrés. Nous y avons rencontré, à des hauteurs variables, un certain nombre de tombes ou de jarres funéraires :

J 22, à un niveau de 7 m. 65, renfermait le cadavre d'un petit enfant, dont un anneau de bronze ceinturait encore l'avant-bras (n° 96).

Au même niveau, un deuxième scarabée d'une pâte bleu pastel, a été trouvé dans la tombe 5 (fig. 6, 3). Le squelette, protégé contre la pression des terres

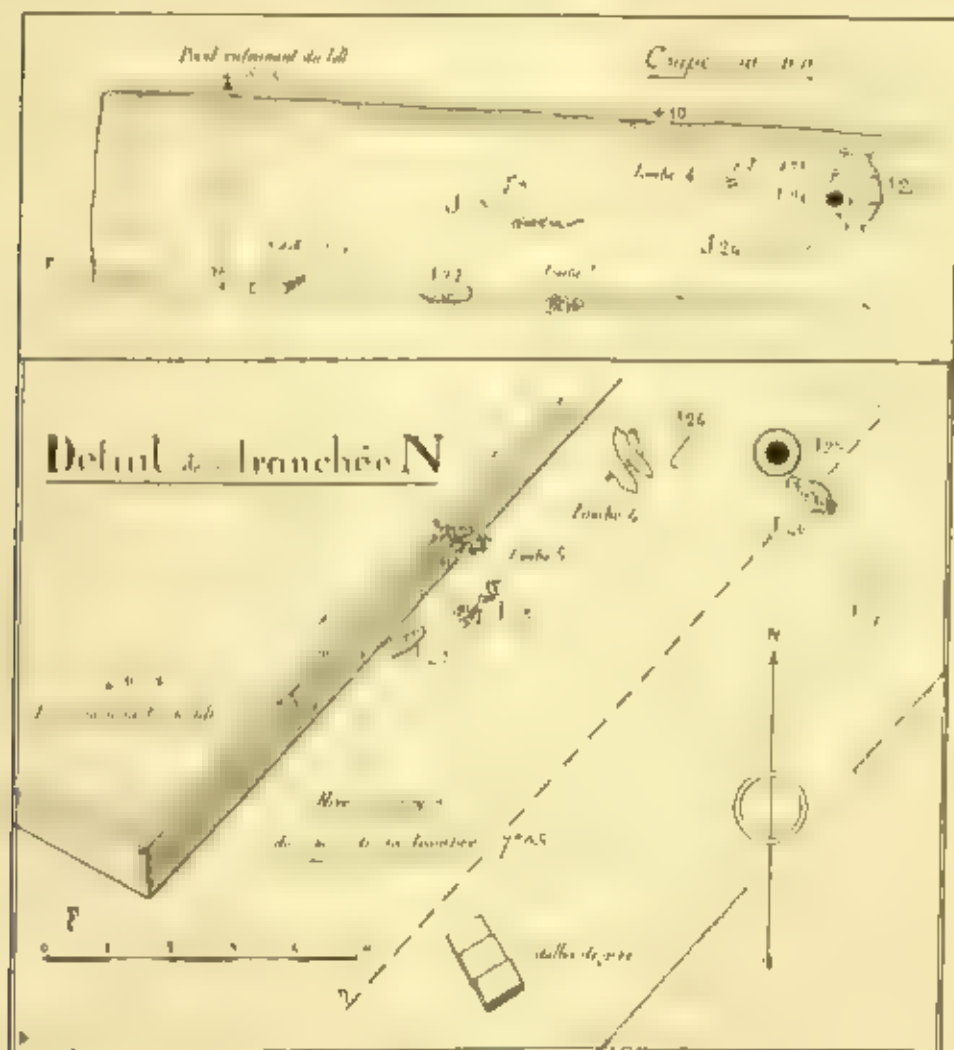


Fig. 8. Défilé de la tranchée N.

par un blocage de pierres assez résistant, était orienté sud-est nord-ouest et couché sur le côté droit.

A un niveau plus élevé (environ + 8 m. 60) une jarre à deux anses longue de 0 m. 70 (J 3) était dressée au-dessus d'un squelette couché sur le côté droit

et oriente sud-ouest nord-est : il portait au doigt un anneau de bronze (n° 100) (fig. 1 et fig. 9).

Plus haut encore la tombe 4, couverte de jarres pointues, comme les tombes 1, 2 et 3, avaient été complètement bouleversée.



Fig. 9 — Jarre J 23

La jarre 24, trouvée à près d'un mètre au-dessous, ne semble pas en avoir fait partie.

Perpendiculairement à l'axe de la tranchée gisait un gros *pithos* funéraire J 26 qui semble remonter à l'époque néobabylonienne; sa longueur est de 1 m. 22, la panse qui s'évase aussitôt mesure 0 m. 62 de diamètre; le vase se termine par un pied de 0 m. 16 de diamètre; l'ouverture, large de 0 m. 37, et fermée par une pierre plate, était tournée vers l'est (fig. 1). Ce *pithos* renfermait le corps d'un enfant d'une dizaine d'années, à en juger par les dimensions du squelette et l'état de la dentition; quelques bijoux avaient été déposés avec le corps: boucles d'oreilles en bronze, perles multicolores, un pendentif forme de deux grosses perles blanches à monture d'argent, une autre boucle du même métal ornée d'une perle blanche à décor ocellé (n° 103 et 104). Un autre *pithos*, de forme ovale (hauteur 1 m. 20; diamètre du col

0 m. 37, de la panse 0 m. 74, du pied 0 m. 17) et cercle de trois bandeaux en sautoir, se dressait tout auprès (fig. 1 J 25). Une petite cruche à anse, haute de 0 m. 13 et cercle de trois bandeaux rouges lisses, a été retirée intacte d'entre ces deux *pithos*.

Tranchée Q. — Les tranchées Q et CH ont été ouvertes simultanément à la périphérie le 27 octobre, de manière à explorer les couches profondes du tell. Toutefois cette exploration n'a pu avoir lieu, faute de temps, sur toute leur longueur (pl. XXII).

La tranchée Q, ouverte à un niveau approximatif de 4 m. et orientée par 116 degrés, s'avancant à la rencontre de la tranchée N. Le déblaiement des couches superficielles a amené la découverte d'un énorme *pithos* de l'époque néobabylonienne, de forme assez singulière, à un niveau de 6 m. 30. Le col

rectiligne, de 0 m. 62 de diamètre et long de 0 m. 40, se prolonge par une panse très exvasée (diamètre 1 m.) qui se termine en pointe, hauteur totale 1 m. 47, deux bandeaux de renforcement l'un à la base du col, l'autre à la panse. Cette poterie est doublée (fig. 4, J 29). Elle contenait des débris de céramique grossière, et un grand nombre de fusaoles et de poids moulés en terre cuite.

Tout auprès, ont été trouvés à même la terre, non loin d'ossements humains, une boucle d'oreille en or et un pendentif en verre irisé (n° 110 et 111).

Un carreau vase à pied, en forme de calice et modelé dans une terre extrêmement grossière et friable, a été également retiré de la tranchée Q.

Tranchée CH — Un sondage au bas de la tranchée CH nous a permis de constater l'existence — au sud-est du tell, d'un mur de brique analogue à ceux des tranchées A, S et T. Il repartait d'ailleurs en un point de l'escarpement oriental du tell (pl. XXXI et XXXII). Le tracé de la tranchée CH est orienté par 304 degrés de manière à rejoindre la tranchée PR. Quelques tessons de l'âge du fer ont été retirés des couches inférieures, ainsi que des figurines syro-hittites : lecor pastille, et un cachet rectangulaire en pierre grise, grave sur deux de ses faces (n° 116).

En attaquant la tranchée CH par l'autre extrémité nous avons découvert, de plain-pied avec la tranchée PR, une tombe double sur laquelle étaient couchées deux jarres pointues. Les cadavres étaient respectivement orientés nord-sud et sud-nord (fig. 5). Le mobilier funéraire se composait de trois petits plats en albâtre et d'un vase de même matière finement travaillés — une quarantaine de perles multicolores et le bijou en argent, parmi lesquels une paire de pendants d'oreilles filigranes, et 14 boucles ordinaires, ont été également trouvés dans cette tombe — ainsi qu'un petit cachet rond représentant un animal fantastique galopant (n° 106 et 108, n° 110) et un scarabee de matière blanche (fig. 6, 1) qui porte le prénom de Thoutmose III Ma-hpr-r' Men-kheper Ra.

Des bijoux, un assez grand nombre d'armes et d'instruments en fer ou en bronze ont été recueillis dans les couches supérieures du tell, et plus particulièrement dans les tranchées F, N, PR, ainsi qu'un glaive en fer et une poignée en os analogue à celle trouvée à proximité de la jarre 17.

Tranchée F: n° 72, 73, 78, 79, 80, 81, 83, 88, 92, 98.

Tranchée N: n° 74, 84, 85, 86, 87, 93, 94, 96, 97, 101, 103, 104, 112.

Tranchée PR: n° 75, 76, 77, 90, 95, 99, 102.

Tranchées Q: n° 82, 110, 111.

Tranchée CH: n° 105, 106 à 109.

Les couches supérieures du tell abondent également en fragments de poterie grecque en décalé et en aggrès analogues à celles trouvées aux environs de la tranchée S.

Tranchée F: n° 21, 27, 34, 36, 38, 40, 47, 48, 49, 53, 54, 58.

Tranchée N: n° 24, 51, 53, 59.

Tranchée PR: n° 25, 26, 29, 32, 32, 44.

Exceptionnellement des aggrès pisblés ont été découvertes à ce niveau, la plupart provenant de la base du tell.

Tranchée F: n° 2, 14, 15, 16.

Tranchée PR: n° 3, 12, 13, 17.

Tranchée CH: n° 5, 6, 7, 8, 10.

(A suivre.)

B. CARRIÈRE et A. BARROIS O. P.

[illegible]

que par suite la Coele-Syrie est toujours restée sous la domination du roi de Syrie. Mais nulle part il n'est fait allusion à ces conditions. La constitution de dot comporte, il est vrai, une condition tacite, la réalisation du mariage, mais cette condition a été certainement accomplie. L'explication ne peut donc être admise.

Écartant l'idée d'une cession territoriale, quelques auteurs ont fait remarquer que Josèphe a précisé au paragraphe 1⁵ le sens du paragraphe 1⁴ : la dot aurait compris seulement le droit aux tributs des quatre pays syriens. Et, en effet, la suite du chapitre iv et le chapitre v s'occupent uniquement de la perception des tributs. Cette solution cependant n'a pas semblé satisfaisante : le droit aux tributs n'est-il pas une conséquence du droit de souveraineté ?

Les partisans d'opinions si divergentes et qui aboutissent à des résultats si douteux ne sont d'accord que sur un point : dénier toute valeur au récit de Josèphe. Ce récit est, dit-on, saturé d'inexactitudes historiques et autres ¹⁵. Josèphe a reproduit les assertions contradictoires de chroniqueurs mal informés. Pourtant, malgré la défaveur jetée sur le récit de Josèphe, on invoque fréquemment les chapitres iv et v pour décrire le régime de la perception des tributs en Coelé-Syrie ; on reconnaît ainsi que tout n'est pas à rejeter ¹⁶. À côté de faits qui paraissent inventés, il en est d'autres d'un caractère si formel et d'une précision assez troublante : ce sont des faits juridiques qui n'ont pu servir à embellir le récit. Il semble que l'étude critique du texte de Josèphe n'ait pas été faite à ce point de vue. Peut-être ne sera-t-elle pas sans quelque résultat.

Les observations qui suivent tendent à montrer que s'il y a des parties légendaires ¹⁷, des détails erronés ¹⁸, surtout quant à la chronolo-

⁽¹⁵⁾ Bouquet-Lucasq, *Histoire des Lagides*, I, 383-387, *Hist. des Séleucides*, II, 575. Ed Meyer (*Ursprung und Anfänge des Christentums*, 1921, II, 127) est moins absolu. Rien qu'il pense (p. 129, 2) que Josèphe a cherché à compléter et à vivifier les notions rares et mal coordonnées qu'il avait recueillies sur cette époque par quelques épisodes empruntés à des contes populaires orientaux, il reconnaît qu'il y a dans ses récits des éléments vraiment historiques. L'édit sur l'entrée dans le temple (Josteau, XII, 3, 145) aurait, dit-il, été sûrement déclaré faux s'il n'était mentionné dans

une inscription. Elle est gravée sur la stèle du temple de Jérusalem découverte par Clermont-Ganneu en 1871 (*Revue archéologique*, XXIII, 254 et 290).

⁽¹⁶⁾ C'est l'avis exprimé par Witczak (*Griechische Ostraka*, I, 331) : « Trotz des legendarischen Charakters der Erzählung... der Verfasser sich mit dem Detail der Steuerverpachtung als gut unterrichtet erwiesen hat. »

⁽¹⁷⁾ Par exemple la rencontre du Toblade Joseph avec le roi et la reine d'Égypte § 172, l'histoire d'Hyrcan, § 186 et suiv.

⁽¹⁸⁾ Par exemple, la durée de 32 ans attribuée

gie¹, le fond peut se justifier si l'on interprète le pacte dotal conclu entre Antiochus et Ptolémée conformément à sa nature, comme un acte de constitution de dot.

I. — LE PACTE DOTAL.

Joseph atteste que la Cœlé-Syrie avec la Phénicie, la Samarie et la Judée, ont été concédées à Ptolémée à titre de dot (τοῦ γαμοῦ) lors de son mariage avec Cléopâtre l'une des filles du roi de Syrie. Cette clause du contrat de mariage a toujours paru si importante que les écrivains postérieurs ne manquent pas de la mentionner. On la retrouve chez Appien et saint Jérôme aussi bien que dans le *Chronicon Pascale* (p. 334, 18, éd. de Bonn).

On a dit, il est vrai, que ces écrivains ont tous puisé à des sources alexandriennes et que les Égyptiens avaient intérêt à invoquer un prétendu pacte dotal pour justifier leur droit à la Cœlé-Syrie. Mais l'existence du pacte est confirmée par un témoignage qu'on ne peut refuser, celui d'un adversaire. Antiochus IV, fils et successeur du roi de Syrie qui avait constitué la dot. Et ce témoignage est rapporté par un historien dont l'impartialité n'est pas douteuse, Polybe XXXIII 17,9. Lors du débat qui s'ouvrit en présence des députés

à la gestion de Joseph (paragraphe 184, 224) alors qu'il n'eût été adjudicataire des tributs qu'un certain temps après le mariage célébré en 193, et que Ptolémée V est mort en 181. — Le paragraphe 154 place sous le règne de Ptolémée III Évergète (217-221) un incident relatif à la perception des tributs en Judée en exécution du pacte dotal de 193. Ce texte a été corrompu vraisemblablement par l'insertion d'une glose marginale due à la méprise d'un lecteur. Joseph raconte que le grand-père de Jérusalem, Onias, refusa de payer pour ses concitoyens le tribut accoutumé de 30 talents d'argent, ce qui excita le colère de Ptolémée. Le copiste a écrit après Πτολεμαῖος les mots τῶν Ἑλλήνων, ὅς ἐστιν ἀπὸ τοῦ Φιλισταίνος. Ces mots ont été interpolés s'il s'agissait de Ptolémée III, la phrase ne serait pas à sa place, car le paragraphe précédent s'occupe de Ptolémée V et de son ma-

riage avec Cléopâtre. Puis la femme d'Évergète s'appelait Arsinoë. D'autre part, le nom-maire du livre XII des *Antiquités judaïques* donne, à deux reprises, le surnom d'Épiphanie au roi d'Égypte. Il en est de même du *Chronicon Pascale* (p. 334, 18). Enfin Saint Jeanne *in Dan*, XI, 17, dit que le mariage d'Épiphanie avec Cléopâtre eut lieu la 13^e année du règne de ce prince. L'erreur commise au paragraphe 158 par le copiste du manuscrit n'est pas sans exemple : au paragraphe 223, il donne à Séleucus IV le surnom de Soter au lieu de Philopator.

Il y a toujours des divergences sur la chronologie des premiers Ptolémées. Il semble cependant que la solution des difficultés soit préparée par des papyrus récemment publiés. Cf. à J. BEAUCOURT *Archiv für Papyrusforschung*, 1926, VIII, 1.

achéens sur la légitimité du droit d'Antiochus IV sur la Coele-Syrie, le roi soutint que le pacte conclu par son père avec Ptolémée lors du mariage du roi d'Égypte, n'avait pas eu l'effet que lui attribuent les députés d'Alexandrie, la cession de la Coele-Syrie à l'Égypte. Il conteste l'effet, mais il reconnaît l'existence de la constitution de dot et par la même d'une convention qui, d'après lui, n'a pas empêché la Coele-Syrie de rester sous la domination des Séleucides. En stipulant que la cession de la Syrie méridionale aurait lieu à titre de dot, Antiochus III a manifesté la volonté de restreindre la portée du droit consacré : l'effet du pacte sera celui d'une constitution de dot.

Or en Égypte et à l'époque ptolémaïque la constitution de dot n'entraînait pas comme ailleurs un transfert de propriété. Le mari ne levait pas propriété des corps certains composant la dot : il en avait seulement, durant le mariage, la possession ; il en jouissait en commun avec sa femme, il n'en avait pas la libre disposition. Diodore (I, 27) dit que, dans les conventions de mariage, on stipulait que le mari devrait en toutes choses obtenir le consentement de sa femme. Cela s'entend des clauses relatives à l'aliénation entre vifs des biens des époux, comme le prouvent les papyrus grecs égyptiens. Le papyrus du Louvre n° 13, l. 12 (Mitteis, *Chrest.* 280) de l'an 157 a. C., caractérise la situation des époux quant à leurs biens par l'expression *κοινῶν καὶ τῶν ὑποχρεῶν*. D'après un autre papyrus qui paraît être de la même époque (*Ibid.*, 284, l. 7-8), il est défendu au mari d'aliéner *ἄνευ τῆς συγκατάθεσις τοῦ ἄνδρος* *ἢ τῆς γυναῖκος*. Dans un autre papyrus de Tebtynis de l'an 92 a. C. (*Ibid.*, 283, l. 15-16), il est dit que la femme, bien qu'elle doive, comme il convient, obéir à son mari, aura le droit de *καταστάσει μετ' ἑαυτῆς τὰ ἐν τῇ οἰκίᾳ ὑπάρχοντα*.

Ainsi aucun des époux ne peut disposer de ses biens entre vifs sans le consentement de l'autre. La règle s'applique surtout à la femme, car le mari, en qualité de *κύριος*, peut en principe agir seul. Si, dans certains contrats, on exige la coopération de la femme à l'aliénation des biens du mari, c'est pour sauvegarder son droit à la restitution de sa dot, droit qui pourrait être compromis par la dissipation du mari. Le préfet d'Égypte, Tiberius Alexander s'est inspiré de la même idée lorsque, dans son edict de l'an 68 de notre ère¹, il a interdit aux agents du fisc de saisir les biens dotaux pour acquitter les dettes du mari.

¹ DITTENBERGER, *Inscr. gr. Sylloge*, II, 669.

C'est aussi pour la même raison que la femme a une créance privilégiée contre son mari : elle a la *πρωτεμπαζία*.

Si, en droit privé, la constitution de dot n'entraîne pas un transfert de propriété, à plus forte raison ne suffit-elle pas en droit public pour transférer la ~~sou~~veraineté. Chez les Syriens comme chez les Egyptiens, le droit de la guerre était le mode d'acquiescer le plus sûr et le plus régulier ¹⁷. On pouvait aussi avoir recours à un traité, souvent on employait les deux procédés. D'après Diodore (XVIII, 39, 44) le traité de Triparadisos de 321 confirma Ptolémée dans la possession de l'Égypte qu'il avait acquise à la pointe de la lance (*Αἰχμῇ, ὅτε καὶ πρῶτος*). Un siècle et demi plus tard, lorsque les rois de Syrie et d'Égypte ont soumis au Sénat romain leur différend au sujet de la Coûle-Syrie, Ptolémée VI Philopator n'invoque pas un traité : il lit qu'Antiochus III a profité de ce que son père était en bas âge pour lui enlever par ruse, contrairement au droit, les villes qu'il possédait en Coûle-Syrie et que cette acquisition au vice de l'origine ne pouvait lui être opposée ¹⁸. Sans doute il y a eu ensuite un pacte dotal, mais ce pacte n'a pas le caractère d'un traité : le roi de Syrie le qualifie *ἐπιδογία*, mot qui à l'époque antique désigne un simple accord de volonté. Bien qu'on puisse le consigner dans un écrit (*πρῶτον πρὸς τὸν βασιλέα, 2* P. Louvre 116; Rev. Laws, col. 111, 21^o 5). Le pacte dotal n'a donc pas entraîné une cession du territoire. La Coûle-Syrie est restée partie intégrante du royaume de Syrie.

L'idée d'une cession territoriale a contre elle toutes les vraisemblances. Comment croire que le roi de Syrie ait eu la pensée, si peu de temps après la victoire de Panion, de restituer au roi d'Égypte le pays qu'il venait de reconquérir? Puis, si cette restitution avait eu lieu, elle aurait rendu impossible toute contestation ultérieure. L'enfuit matériel aussi simple. Or, la légitimité du droit des Ptolémées sur la Coûle-Syrie a été fortement discutée entre les successeurs des deux rois qui avaient pris part au pacte dotal.

Quel a été l'effet de la constitution de dot? En général les auteurs antiques, dans les rares exemples qu'ils offrent d'une dot constituée par un roi à sa fille ou à sa sœur, et portant sur une province ou sur une ville, ne précisent pas la nature du droit conféré. Tel est le cas de Justin lorsqu'il nous apprend que Séleucus II (246-226) donna la Grande Phrygie en dot à sa sœur fiancée à Mithridate,

¹⁷ POLTKE, XXVIII, 1, 3, 4.

¹⁸ *Ibid.*, 1, 5.

roi du Pont ¹. De même Nicolas Damascène constate que le roi mède Astyage (584-556) donna en dot *τὰ πατρὶα* à sa fille toute la Médie ². Plus explicite est un passage du 2^e livre des Maccabées qui a trait non pas à une dot, mais à une donation faite par le roi de Syrie, Antiochus IV, à sa maîtresse : cette libéralité eut pour objet les tributs *ἐροαὶ* des villes de Tarse et de Mûlos ³. Parcellèlement, d'après Diodore I, 52, Ptolémée Philadelphe donna à sa femme les revenus *τερίστρα* du lac Mooris. Dans ces deux cas – sans aucun doute, la libéralité faite à la femme était renouvelable chaque année, tant que les sentiments du donateur n'auraient pas changé à son égard. La situation n'est pas la même lorsqu'il s'agit d'une dot, car la dot est destinée à subvenir à la charges du mariage.

La difficulté soulevée par le texte de Josephhe vient de ce que, après avoir dit au paragraphe 154 qu'Antiochus III donna en dot à Ptolémée la Coele-Syrie, il parle uniquement des tributs au paragraphe 155. Le paragraphe 154 suggère l'idée d'une cession de possession – le paragraphe 155, d'une cession de tributs. Josephhe s'est-il contredit ? Lorsqu'il y a un doute sur le sens d'un texte, il n'est pas d'une bonne méthode de l'isoler de ce qui précède ou de ce qui suit. On ne peut séparer ici le paragraphe 154 du paragraphe 155 – alors surtout que l'idée d'une cession territoriale ou d'une cession de propriété est exclue. En finissant la portée du paragraphe 154 par l'indication fournie au paragraphe 155, on aboutit à un résultat conforme au but que poursuivait Antiochus III – gagner l'amitié de son adversaire sans renoncer au bénéfice de la victoire. Il prit un biais qui lui permit de conserver la souveraineté sur la Syrie méridionale en sacrifiant les avantages pécuniaires qu'elle lui procurait. Le sacrifice était d'ailleurs temporaire parce qu'un pacte fait en vue d'un mariage ne peut conserver sa valeur après la mort des époux. Le pacte avait aussi un caractère précaire en tant qu'il modifiait en fait, sinon en droit, l'un des attributs de la souveraineté, le droit aux impôts. Il est de principe qu'un pacte réglant des rapports d'ordre privé ne peut porter atteinte aux droits d'ordre public comme ceux d'un souverain. Ce principe, vrai dans tous les temps, a été formulé par Papinien : *Ius publicum privatis partitionibus mutari non potest* (Dig. II, 14, 38).

⁽¹⁾ XXXVIII, 5.

⁽²⁾ *Erg. Hist. grec.*, 66, 6d, Didot, III, 399.

⁽³⁾ II Maccab., IV, 30. Cf. Athènes, I, 43.

II. — NATURE ET ÉTENDUE DU DROIT CONFÉRÉ

Essayons maintenant de préciser la nature du droit conféré par le pacte dotal. On a proposé d'y voir un usufruit (2, 254). Mais l'usufruit est un droit qui porte sur une chose, ici au contraire il s'agit d'un droit qui s'exerce contre des personnes. Le roi de Syrie est dans la situation d'un créancier qui aurait pour débiteurs les contribuables. Il peut, comme tout créancier, disposer de l'emolument de sa créance au profit de son propre créancier, il peut lui céder sa créance. C'est ce qu'indique le paragraphe 100, en spécifiant toutefois que le produit des tributs payés pour chaque ville par celui des notables qui s'en est rendu adjudicataire, sera partagé $\frac{1}{2}$ entre le roi et le roi de Syrie (3). Cette expression semble, à première vue, désigner les deux rois qui ont conclu le pacte dotal. La dot aurait pour objet la moitié du produit total des tributs de la Cœlé-Syrie. L'économe royal de Syrie verserait chaque année à Ptolémée la fraction qui lui a été promise. Le doute vient de § 178 qui considère la reune comme ayant une créance distincte de celle du roi, puisque chacune d'elles doit être rationnée séparément. Le doute vient aussi de ce que l'adjudication des tributs a lieu à Alexandrie § 169, 175, ce qui ne se concevrait guère si le roi de Syrie s'était réservé une part des tributs de la Cœlé-Syrie (4).

M. Holleaux a proposé une solution très ingénieuse : il a montré que le mot *βασιλεις*, dans le style de l'époque, ne désigne pas nécessairement deux rois : il s'applique également au roi et à la reine. Les personnages royaux dont s'agit-il ne peuvent pas être, d'après lui, le roi de Syrie et d'Égypte, c'est le couple royal qui est le bénéficiaire des tributs.

Cette difficulté ainsi résolue, il convient de rechercher le sens de la clause qui concède à Cléopâtre la moitié des tributs. Le droit aux tributs étant ordinairement

[illegible]

Ed. Meyer exarte la difficulté en disant (op. cit., II, 425, 1) que l'assertion contenue dans § 135 est sûrement fautive : ce serait,

d'après lui, la conséquence de la fausse date attribuée par Joseph à l'histoire du Toblade Joseph Mais rien n'est moins certain que cette allégation.

⁽¹⁾ *Revue des Études juives*, 1899, XXXIX
161-162

rement la conséquence du pouvoir royal : on en a conclu que la reine n'a pu l'obtenir avant l'époque où elle a été associée officiellement à la puissance royale sous le règne de Ptolémée VI Philométor. Le chroniqueur dont Josephé s'est inspiré aurait commis une anticipation. Josephé, sans soupçonner l'anachronisme, aurait transporté dans son récit une particularité du royaume des Lagides au temps où il vivait. Il avait en effet qu'en Égypte les reines avaient toujours été les égales des rois, avec un droit pareil sur les revenus de l'État. Mais si tel avait été le droit commun, si Cléopâtre avait eu droit aux tributs en qualité de reine d'Égypte, il aurait été inutile de le spécifier dans l'acte de constitution de dot. L'hypothèse d'un anachronisme ne résout donc pas la question.

A mon avis, le paragraphe 155 se justifie sans qu'on ait à imputer une erreur à Josephé : le droit de la reine à la moitié des tributs est fondé sur le pacte dotal. C'est une dérogation à la règle d'après laquelle les époux jouissent en commun de la dot. Cette règle, conforme à l'intention présumée des parties, s'applique sauf convention contraire : c'est une clause de ce genre qui a été insérée dans le pacte dotal. Antiochus a voulu permettre à sa fille de garder en propre une fraction des revenus de la dot. La clause avait pour elle un double avantage : lui assurer pendant le mariage une situation indépendante à certains égards vis-à-vis de son mari ; lui fournir, en cas de veuvage du mari, des moyens de subsistance pour elle et ses enfants ; c'est une sorte de rente viagère.

III. — EXÉCUTION DU PACTE DOTAL

Régulièrement, pour exécuter sa promesse, Antiochus III aurait dû percevoir les tributs de la Cœlé-Syrie, puis en remettre chaque année le produit à ses deux créanciers. C'est ainsi sans doute que procédèrent Ptolémée Philadelphe pour les revenus du lac Mèris données à sa femme, Antiochus IV pour les tributs de deux villes, tributs dont il gratifia sa maîtresse. Mais pour une dot comprenant les tributs de la Cœlé-Syrie tout entière, une simple promesse aurait-elle paru suffisante aux conseillers du jeune roi ? Pour rendre la convention acceptable, il y avait un moyen : céder à Ptolémée la créance du roi de Syrie contre les contribuables de la Cœlé-Syrie.

1. *Cession de la créance des tributs*. — La réalisation de cette cession a été facilitée par un usage qui dans les monarchies fondées par les successeurs d'Alexandre, n'a été emprunté aux rites grecques : la perception des tributs était confiée, non pas à des fonctionnaires royaux, mais à des notables qui achetaient le profit à retirer de l'opération moyennant un prix fixé aux onchères, et qu'ils s'engageaient, sous leur responsabilité, à verser au trésor royal¹⁰. La différence entre ce prix et le montant des sommes payées par les contribuables constituant le bénéfice des adjudicataires et la rémunération de frais de perception par le personnel à leur service. Les notables disposés à acheter les tributs des villes de la Calé-Syrie, furent dès lors invités à se rendre chaque année à Alexandrie pour traiter avec Ptolémée⁽²⁾.

On a objecté que le droit aux tributs est inséparable de la souveraineté. Mais c'est confondre le droit avec son exercice. La perception des tributs était, on l'a vu, faite par de simples particuliers. La difficulté était de décider les notables des villes de la Calé-Syrie à traiter avec un souverain étranger. De ce côté il y avait des résistances à prévoir : elles ne manquèrent pas de se produire. Il fallut négocier, envoyer dans certaines villes un député pour expliquer comment le roi et la reine d'Égypte avaient acquis le droit aux tributs, et, le cas échéant, menacer d'user de rigueur envers les habitants. Josephus en cite un exemple pour la Judée (§ 159).

Ceux qui hésiteraient à admettre que la perception des tributs ait pu être faite, avec l'autorisation du roi de Syrie, par un souverain étranger agissant comme le ferait un simple particulier, doivent refuser toute valeur historique aux paragraphes 176-185 : car j'ai montré le lien qui existe entre le paragraphe 178 et la reconnaissance du droit de la reine à la moitié des tributs. Tel est l'avis de beaucoup d'auteurs, mais les raisons données ne sont pas décisives. L'allégation, que le cessionnaire de la créance s'est comporté en maître

¹⁰ Les mots *onchæres*, correspondent à l'ente *rendita* des Romains. De même qu'à Rome cet achat est souvent considéré comme un échange d'ouvrage l'acheteur comme un fermier, parce que l'acheteur se charge de percevoir les tributs moyennant un prix à payer au Trésor Cf. *Konig und Co. Manuel des Institutions Juridiques des Romains*, 479, 3.

⁽²⁾ JOSEPHUS, XII, 4 169. *Ἐπεὶ δὲ παύειν ἀναβάντων αὐτῶν ἀπὸ τῶν πόλεων τῶν τῆς Συρίας καὶ Φοινίκης ἐργασίας καὶ ἀρχαίων πρὸς τὴν τῶν τριβυτῶν οὐσίαν κατέβητο διὰ τὴν αὐτῶν ἐκκατάστασιν, τότε ἐν Ἀλεξάνδρῃ ποτὶ αὐτὸν καὶ ὁ βασιλεὺς. Cf. sur le rôle des notables, STAUDIGER *Land und die Philistatistische Kunde* 118, ROSTOWZEW *Gesch. der Staatspacht*, 33.*

du pays prouve simplement qu'il a abusé de son droit. D'autre part, les chapitres iv et v contiennent sur la forme des tributs des informations dont l'exactitude est généralement admise.

Mais, a-t-on dit, ne serait-il pas plus simple de constater le droit ne du piete dotal comme une rente gagee sur les tributs? On aurait ainsi donné à Ptolemée une sûreté réelle, en évitant de faire intervenir au souverain étranger dans la perception des tributs de la Coele-Syrie. Je ne crois pas que cette solution soit meilleure; le gage ne se conçoit que si le créancier peut, à défaut de paiement, retenir la chose engagée lorsqu'elle est corporelle ou agir contre le débiteur à la place du créancier lorsqu'il s'agit d'une créance. Le gage d'une créance (*pignus nominis*) implique la cession éventuelle de la créance⁽¹⁾. Le résultat est le même, et l'on s'avisera qu'il eût été difficile d'obtenir la cession si l'on n'avait pris dès le début les mesures nécessaires pour la réaliser.

II. — *La πρᾶξις*. — La cession de la créance du roi de Syrie contre les personnes soumises aux tributs eut pour conséquence de conférer aux fermiers des tributs le droit de contraindre les contribuables à valider leurs tributs. Sans cela ils n'auraient pu remplir utilement leur mission. La *πραξις* a été usitée en Syrie et en Égypte comme dans les cités grecques, de même que la *pignoris capio* chez les Romains⁽²⁾.

Elle s'applique également dans les rapports entre particuliers. La *πραξις*, c'est l'exécution forcée d'une créance, sans jugement préalable. Elle est personnelle ou réelle. Dans le premier cas, le créancier peut se saisir du débiteur, l'emprisonner (*παράλαβεν*). Dans le second, il peut saisir les biens de ce débiteur (*ὑπαλλήλασεν, κερύειν, κερταῖν*), comme s'ils lui avaient été donnés en gage. La saisie et la vente des biens étaient pareillement usitées en Égypte (P. Hibeh, 29 = Wilcken, *Chrest.* 259). Elles sont aujourd'hui encore autorisées par les lois fiscales.

L'exécution personnelle, supprimée en Égypte par les Pharaons, a été reléguée par un décret des Ptolémées (P. Hibeh, 92 = 22 = Wilcken, *Chrest.* 23, daté vers 242, mentionne un acte de *παράλαβεν* et *κέρτασεν*). On y avait recouru fréquemment contre les débiteurs du fisc (P. Reinach, 19, I, 18, de 141 a. C.). Le papyrus P. Hibeh 29, I, 20, accorde la *πραξις* au *πρόεδρος* lui-même.

⁽¹⁾ Cf. BOUTLAKOFF, *Manuel*, 673.

⁽²⁾ *Ibid.*, 843.

⁽³⁾ BOUTLAKOFF, I, 79.

La loi de Ptolémée II Philadelphe contient un chapitre sur la $\pi\rho\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma$ (col. 13, l. 10-16). La $\pi\rho\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma$ réelle conduisant à la confiscation — un édit de Ptolémée la prononce contre les contrevenants — $\tau\omega\ \delta\alpha\sigma\iota\alpha\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\eta\varsigma\ \delta\alpha\sigma\iota\alpha\sigma\iota\kappa\eta\varsigma\ \kappa\alpha\tau\alpha\tau\eta\varsigma\ \alpha\upsilon\tau\epsilon\varsigma\ \chi\eta\mu\alpha\tau\iota\ \beta\omicron\upsilon\lambda\eta\mu\alpha\tau\iota$ (Josèphe, XII, 2, 31).

III *Innovation dans le régime de la vente des tributs*. — Cette innovation a consisté à vendre les tributs, non plus séparément pour chaque ville, mais en bloc pour toute la Coele-Syrie. Tandis qu'auparavant il y avait autant de percepteurs de tributs que de villes, il y eut désormais un adjudicataire unique. Ce changement, qui devait avoir des conséquences si importantes, se produisit, d'après Josèphe (§ 17), dans les circonstances suivantes : un certain jour, à Alexandrie le total des offres, faites par les notables de la Coele-Syrie pour leur patrie respective, s'éleva à 8 000 talents. Un Juif, neveu du grand prêtre de Jérusalem et ami du roi et de la reine, assistait aux enchères. Il reprocha aux notables de s'être concertés pour offrir une somme aussi faible, et se dit prêt à donner le double. Il promit en outre d'envoyer au roi le produit de la vente des biens de ceux qui commettaient une faute envers sa maison¹, sans doute en la frustrant de ce qu'ils devaient payer. Ce droit de saisir et vendre les biens en pareil cas était toujours compris dans la vente des tributs (§ 17) — mais l'adjudicataire en gardait le profit. En présence d'une offre aussi avantageuse l'am du roi et le la reine eurent la préférence. Les notables Syriens, venus à Alexandrie pour acheter les tributs de leur ville, durent rentrer chez eux, avec la honte de n'avoir pas réussi.

Les inconvénients et même les dangers de l'innovation ne tardèrent pas à apparaître. La substitution d'un adjudicataire unique à une série de notables

¹ Josèphe, XII, 4, 176, et que la vente des biens $\tau\omicron\upsilon\varsigma\ \tau\omega\ \delta\alpha\sigma\iota\alpha\varsigma\ \kappa\alpha\tau\alpha\tau\eta\varsigma\ \tau\omega\ \delta\alpha\sigma\iota\alpha\sigma\iota\kappa\eta\varsigma\ \alpha\upsilon\tau\epsilon\varsigma\ \chi\eta\mu\alpha\tau\iota$, d'après l'usage, comprise dans la vente des tributs des villes ($\tau\alpha\ \tau\acute{\epsilon}\lambda\eta\varsigma\ \tau\omega\ \pi\omicron\lambda\iota\tau\omega\upsilon$). Le mot $\delta\alpha\sigma\iota\alpha\sigma\iota\kappa\eta\varsigma$ désigne ici, non pas un délit proprement dit, mais un tort causé à la maison du roi par le contribuable qui n'a pas payé. Par dérogation à l'usage l'adjudicataire a le droit de garder le bénéfice de la vente de ces biens, offre d'en faire profiter le couple royal — c'est un supplément au prix d'adjudication. D'après LAMPROSO *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte au temps des Lagides*, 323) et Ros-

ROWZEN (*Op. cit.*, 16). Il s'agit ici des *li ou dominatorum* qui formaient l'objet d'une adjudication distincte, bien que concomitante. Mais il n'est question nulle part de cette seconde adjudication. Les paragraphes I à 11 se réfèrent uniquement à la vente des tributs $\alpha\upsilon\tau\epsilon\varsigma\ \chi\eta\mu\alpha\tau\iota$. Ce qui a causé la surprise c'est que par un exercice abusif du droit de confiscate, le fermier général a confisqué les biens de personnes coupables de rébellion contre ses agents et les a vendus au profit du roi (§§ 181, 182).

locaux rendit plus difficile la situation des contribuables : au lieu d'avoir affaire à un compatriote qui pouvait avoir pour eux des égards, ils se trouvèrent le plus souvent en présence d'un étranger. Ils eurent aussi à craindre que cet adjudicataire, qui avait acheté les tributs deux fois plus cher que ses prédécesseurs, n'employât tous les moyens pour recouvrer l'ex-cédent et accroître ses bénéfices. Quant au roi de Syrie, on conçoit qu'il ait toléré une innovation dont il espérait profiter plus tard. Mais les abus commis par le fermier eurent pour résultat de donner à Ptolémée l'apparence de la souveraineté et, à la longue, de mettre en question l'autorité du roi de Syrie.

L'exercice de la *taxe*, devint un moyen redoutable d'opprimer les contribuables. Dès le moment de l'adjudication, le fermier général demanda à Ptolémée de mettre 2 000 soldats à sa disposition. Joseph rappelle une série d'actes de violence commis par le fermier et qui n'autorisent certainement pas la cession de créance consentie par Antiochus III. Il recourut à la force militaire pour vaincre la résistance collective des habitants d'Ascalon et de Scythopolis (§ 180-183), mise à mort, pour servir d'exemple, d'un notable qui refusait de payer (confiscation des biens pour offense au pape) le tribut (*ἐπιπράξις*, § 184, 185) alors que ces tributs devaient profiter à un souverain élu par le peuple; occupation militaire et lotissement du territoire d'une ville lorsque le notable qui doit payer le tribut refuse de s'acquiescer (§ 159). Ce dernier cas remonte à une époque antérieure : ce ne fut alors qu'une simple menace.

En présence de ces abus, on ne s'étonnera pas que les notables de la Syrie méridionale aient cédé à la force, ouvert leurs portes avec empressement (§ 182), et même qu'ils aient cherché à se concilier la faveur de Ptolémée et de son entourage en venant à Alexandrie fêter la naissance de son premier-né, comme s'il s'agissait de leur futur souverain (§ 106).

IV. — MAINTIEN DE LA SOUVERAINETÉ DU ROI DE SYRIE SUR LA GULÉ-SYRIE

Le droit aux tributs, tel que le comprenait le fermier général, impliquant la prétention du gouvernement égyptien à la souveraineté sur la Syrie méridionale.

(*) C'était suffisant pour une force de police mais non, comme on l'a dit, pour occuper militairement la Gulé-Syrie.

dionale. Mais cette prétention resta sans effet en toute autre matière. Elle ne s'est affirmée que plus tard, et alors ce fut la guerre. L'Égypte fut envahie par Antiochus IV.

Une série de faits prouvent qu'au temps de Ptolémée Épiphane, la Coélé-Syrie est restée partie intégrante du royaume de Syrie.

1° D'après Tit-Live (XXXVII, 8) et Appien (*de reb. Syr.* 21) Antiochus III a pu, après le mariage de Cléopâtre, reunir des troupes et armer des navires sur les côtes de la Phénicie pour arrêter les légions romaines prêtes à passer en Asie. En utilisant ainsi le territoire d'une région comprise dans la dot, il a exercé son droit de souveraineté sans porter atteinte au pacte dotal.

2° Les monnaies, frappées par Ptolémée Épiphane dans les villes de la Syrie meridionale, s'attachent précisément à la compétence de cette province par Antiochus III (198 *n. C.*). M. Th. Reinach, bien qu'il ne partage pas ma manière de voir, a bien voulu me signaler ce fait lors de ma communication à l'Académie. À partir de ce moment, a-t-il dit, ce sont les Séleucides et non les Ptolémées qui ont frappé dans cette province des monnaies parfaitement datées.

3° Bien qu'on ait peu de renseignements sur l'administration de la Coélé-Syrie à cette époque, on sait que, quelques années avant la mort d'Épiphane en 181, et sous le règne de Séleucos IV (187-176), un certain Apollonios, fils de Thraseus, fut stratège de Coële-Syrie et de Phénicie. On cite également une inspection des villes de ces deux pays faite avec une suite nombreuse par Hérodore, premier ministre du roi³. Joseph se borne à mentionner la présence de chefs militaires (*ἀρχιστρατογέταις*)⁴ et de procurateurs (*ἐπιτροπῆς*), auxquels Ptolémée reconnaît par écrit l'usage d'un des fils du fermier général des tributs (§ 220).

4° On a cru trouver dans Diodore (XXIX, 29) la preuve que la Coélé-Syrie avait été annexée à l'Égypte, puis avait échappé à la domination des Lagides peu de temps avant la mort de Ptolémée Épiphane, car, dit-on, à cette époque

¹ Voir sa lettre au journal *Le Temps* 26 janvier 1927.

² II Maccab. 15 et 17 et *KAHOUSTEUT* op. cit. I, 53-54, 55.

³ Cf. TH. REINACH, *L'Asyrie, près et demor-*

tiques, p. 42. M. H. CLÉAUX a établi que dans l'armée des Lagides, *ἐπίτροποι* employé sans qual. hérald. désigne un officier d'armée généralement en commandat d'infanterie (*Revue des études grecques* 1912, XXXV, 200).

il se préparait à envahir la Syrie. Mais ces préparatifs s'expliquent mieux dans l'hypothèse où il aurait été empêché de percevoir les tributs. Sauré J. comme dit, en effet, qu'à une certaine époque Antiochus occupa par fraude la Célé-Syrie ⁽¹⁾. La fraude avait consisté à violer le pacte dotal au préjudice de Ptolémée. Le roi d'Égypte hésita à prendre un parti ⁽²⁾, il avait conscience des limites de son droit. Sachant qu'un pacte privé ne peut porter atteinte aux droits d'un souverain, il songea à faire valoir son droit par l'entremise de ses amis. Recourir aux armes, c'eût été affirmer sa prétention à la souveraineté sur la Célé-Syrie. Après sa mort ⁽³⁾, le différend fut tranché par la guerre en faveur du roi de Syrie.

V. — INAPPLICATION A LA CÉLÉ-SYRIE DU RÉGIME ÉGYPTIEN SUR LA PERCEPTION DES TRIBUTS

L'interprétation du pacte dotal, telle que je viens de la proposer, est confirmée par le rapprochement du récit de Josèphe et des papyrus gréco-égyptiens de l'époque ptolémaïque. Si la Syrie meridionale avait été annexée à l'Égypte, elle aurait été soumise au régime propre à ce pays quant à la perception des tributs. Or ce régime que les papyrus nous font connaître, diffère de celui qui a été maintenu en Syrie. Ce dernier, emprunté à l'usage des cités grecques, avait l'inconvénient de laisser la porte ouverte à des abus de toute sorte : des acheteurs en se concertant se faisaient adjudger les tributs pour un prix très inférieur à leur rendement effectif ; des adjudicataires menaçaient les contribuables de recourir à la contrainte pour obtenir d'eux plus qu'il n'était dû ; enfin, les personnes chargées de presider aux enchères et d'apprécier les garanties offertes par les adjudicataires compromettaient les intérêts du Trésor par leur légèreté ou leur vénalité.

Dès le III^e siècle les Ptolémées ont introduit en Égypte un régime nouveau qui a pour trait caractéristique de soumettre au contrôle de fonctionnaires royaux toutes les opérations relatives à la perception des tributs. Les principales mesures prises à cet égard concernent la fixation de la mise à prix, les paiements des acheteurs, l'exercice du droit de contrainte, l'adjudication, les

(1) Comment. *in Dan.*, XI, 22.

(2) Diodore, XXIX, 29-31. *Ant. bibl.*, V, 13-14.

(3) *Ant. bibl.*, V, 13.

Comment. *in Dan.*, XI, 20.

0-27, 28-32, 33-34, 35-36, 37-38, 39-40, 41-42, 43-44, 45-46, 47-48, 49-50, 51-52, 53-54, 55-56, 57-58, 59-60, 61-62, 63-64, 65-66, 67-68, 69-70, 71-72, 73-74, 75-76, 77-78, 79-80, 81-82, 83-84, 85-86, 87-88, 89-90, 91-92, 93-94, 95-96, 97-98, 99-100, 101-102, 103-104, 105-106, 107-108, 109-110, 111-112, 113-114, 115-116, 117-118, 119-120, 121-122, 123-124, 125-126, 127-128, 129-130, 131-132, 133-134, 135-136, 137-138, 139-140, 141-142, 143-144, 145-146, 147-148, 149-150, 151-152, 153-154, 155-156, 157-158, 159-160, 161-162, 163-164, 165-166, 167-168, 169-170, 171-172, 173-174, 175-176, 177-178, 179-180, 181-182, 183-184, 185-186, 187-188, 189-190, 191-192, 193-194, 195-196, 197-198, 199-200, 201-202, 203-204, 205-206, 207-208, 209-210, 211-212, 213-214, 215-216, 217-218, 219-220, 221-222, 223-224, 225-226, 227-228, 229-230, 231-232, 233-234, 235-236, 237-238, 239-240, 241-242, 243-244, 245-246, 247-248, 249-250, 251-252, 253-254, 255-256, 257-258, 259-260, 261-262, 263-264, 265-266, 267-268, 269-270, 271-272, 273-274, 275-276, 277-278, 279-280, 281-282, 283-284, 285-286, 287-288, 289-290, 291-292, 293-294, 295-296, 297-298, 299-300, 301-302, 303-304, 305-306, 307-308, 309-310, 311-312, 313-314, 315-316, 317-318, 319-320, 321-322, 323-324, 325-326, 327-328, 329-330, 331-332, 333-334, 335-336, 337-338, 339-340, 341-342, 343-344, 345-346, 347-348, 349-350, 351-352, 353-354, 355-356, 357-358, 359-360, 361-362, 363-364, 365-366, 367-368, 369-370, 371-372, 373-374, 375-376, 377-378, 379-380, 381-382, 383-384, 385-386, 387-388, 389-390, 391-392, 393-394, 395-396, 397-398, 399-400, 401-402, 403-404, 405-406, 407-408, 409-410, 411-412, 413-414, 415-416, 417-418, 419-420, 421-422, 423-424, 425-426, 427-428, 429-430, 431-432, 433-434, 435-436, 437-438, 439-440, 441-442, 443-444, 445-446, 447-448, 449-450, 451-452, 453-454, 455-456, 457-458, 459-460, 461-462, 463-464, 465-466, 467-468, 469-470, 471-472, 473-474, 475-476, 477-478, 479-480, 481-482, 483-484, 485-486, 487-488, 489-490, 491-492, 493-494, 495-496, 497-498, 499-500, 501-502, 503-504, 505-506, 507-508, 509-510, 511-512, 513-514, 515-516, 517-518, 519-520, 521-522, 523-524, 525-526, 527-528, 529-530, 531-532, 533-534, 535-536, 537-538, 539-540, 541-542, 543-544, 545-546, 547-548, 549-550, 551-552, 553-554, 555-556, 557-558, 559-560, 561-562, 563-564, 565-566, 567-568, 569-570, 571-572, 573-574, 575-576, 577-578, 579-580, 581-582, 583-584, 585-586, 587-588, 589-590, 591-592, 593-594, 595-596, 597-598, 599-600, 601-602, 603-604, 605-606, 607-608, 609-610, 611-612, 613-614, 615-616, 617-618, 619-620, 621-622, 623-624, 625-626, 627-628, 629-630, 631-632, 633-634, 635-636, 637-638, 639-640, 641-642, 643-644, 645-646, 647-648, 649-650, 651-652, 653-654, 655-656, 657-658, 659-660, 661-662, 663-664, 665-666, 667-668, 669-670, 671-672, 673-674, 675-676, 677-678, 679-680, 681-682, 683-684, 685-686, 687-688, 689-690, 691-692, 693-694, 695-696, 697-698, 699-700, 701-702, 703-704, 705-706, 707-708, 709-710, 711-712, 713-714, 715-716, 717-718, 719-720, 721-722, 723-724, 725-726, 727-728, 729-730, 731-732, 733-734, 735-736, 737-738, 739-740, 741-742, 743-744, 745-746, 747-748, 749-750, 751-752, 753-754, 755-756, 757-758, 759-760, 761-762, 763-764, 765-766, 767-768, 769-770, 771-772, 773-774, 775-776, 777-778, 779-780, 781-782, 783-784, 785-786, 787-788, 789-790, 791-792, 793-794, 795-796, 797-798, 799-800, 801-802, 803-804, 805-806, 807-808, 809-810, 811-812, 813-814, 815-816, 817-818, 819-820, 821-822, 823-824, 825-826, 827-828, 829-830, 831-832, 833-834, 835-836, 837-838, 839-840, 841-842, 843-844, 845-846, 847-848, 849-850, 851-852, 853-854, 855-856, 857-858, 859-860, 861-862, 863-864, 865-866, 867-868, 869-870, 871-872, 873-874, 875-876, 877-878, 879-880, 881-882, 883-884, 885-886, 887-888, 889-890, 891-892, 893-894, 895-896, 897-898, 899-900, 901-902, 903-904, 905-906, 907-908, 909-910, 911-912, 913-914, 915-916, 917-918, 919-920, 921-922, 923-924, 925-926, 927-928, 929-930, 931-932, 933-934, 935-936, 937-938, 939-940, 941-942, 943-944, 945-946, 947-948, 949-950, 951-952, 953-954, 955-956, 957-958, 959-960, 961-962, 963-964, 965-966, 967-968, 969-970, 971-972, 973-974, 975-976, 977-978, 979-980, 981-982, 983-984, 985-986, 987-988, 989-990, 991-992, 993-994, 995-996, 997-998, 999-1000, 1001-1002, 1003-1004, 1005-1006, 1007-1008, 1009-1010, 1011-1012, 1013-1014, 1015-1016, 1017-1018, 1019-1020, 1021-1022, 1023-1024, 1025-1026, 1027-1028, 1029-1030, 1031-1032, 1033-1034, 1035-1036, 1037-1038, 1039-1040, 1041-1042, 1043-1044, 1045-1046, 1047-1048, 1049-1050, 1051-1052, 1053-1054, 1055-1056, 1057-1058, 1059-1060, 1061-1062, 1063-1064, 1065-1066, 1067-1068, 1069-1070, 1071-1072, 1073-1074, 1075-1076, 1077-1078, 1079-1080, 1081-1082, 1083-1084, 1085-1086, 1087-1088, 1089-1090, 1091-1092, 1093-1094, 1095-1096, 1097-1098, 1099-1100, 1101-1102, 1103-1104, 1105-1106, 1107-1108, 1109-1110, 1111-1112, 1113-1114, 1115-1116, 1117-1118, 1119-1120, 1121-1122, 1123-1124, 1125-1126, 1127-1128, 1129-1130, 1131-1132, 1133-1134, 1135-1136, 1137-1138, 1139-1140, 1141-1142, 1143-1144, 1145-1146, 1147-1148, 1149-1150, 1151-1152, 1153-1154, 1155-1156, 1157-1158, 1159-1160, 1161-1162, 1163-1164, 1165-1166, 1167-1168, 1169-1170, 1171-1172, 1173-1174, 1175-1176, 1177-1178, 1179-1180, 1181-1182, 1183-1184, 1185-1186, 1187-1188, 1189-1190, 1191-1192, 1193-1194, 1195-1196, 1197-1198, 1199-1200, 1201-1202, 1203-1204, 1205-1206, 1207-1208, 1209-1210, 1211-1212, 1213-1214, 1215-1216, 1217-1218, 1219-1220, 1221-1222, 1223-1224, 1225-1226, 1227-1228, 1229-1230, 1231-1232, 1233-1234, 1235-1236, 1237-1238, 1239-1240, 1241-1242, 1243-1244, 1245-1246, 1247-1248, 1249-1250, 1251-1252, 1253-1254, 1255-1256, 1257-1258, 1259-1260, 1261-1262, 1263-1264, 1265-1266, 1267-1268, 1269-1270, 1271-1272, 1273-1274, 1275-1276, 1277-1278, 1279-1280, 1281-1282, 1283-1284, 1285-1286, 1287-1288, 1289-1290, 1291-1292, 1293-1294, 1295-1296, 1297-1298, 1299-1300, 1301-1302, 1303-1304, 1305-1306, 1307-1308, 1309-1310, 1311-1312, 1313-1314, 1315-1316, 1317-1318, 1319-1320, 1321-1322, 1323-1324, 1325-1326, 1327-1328, 1329-1330, 1331-1332, 1333-1334, 1335-1336, 1337-1338, 1339-1340, 1341-1342, 1343-1344, 1345-1346, 1347-1348, 1349-1350, 1351-1352, 1353-1354, 1355-1356, 1357-1358, 1359-1360, 1361-1362, 1363-1364, 1365-1366, 1367-1368, 1369-1370, 1371-1372, 1373-1374, 1375-1376, 1377-1378, 1379-1380, 1381-1382, 1383-1384, 1385-1386, 1387-1388, 1389-1390, 1391-1392, 1393-1394, 1395-1396, 1397-1398, 1399-1400, 1401-1402, 1403-1404, 1405-1406, 1407-1408, 1409-1410, 1411-1412, 1413-1414, 1415-1416, 1417-1418, 1419-1420, 1421-1422, 1423-1424, 1425-1426, 1427-1428, 1429-1430, 1431-1432, 1433-1434, 1435-1436, 1437-1438, 1439-1440, 1441-1442, 1443-1444, 1445-1446, 1447-1448, 1449-1450, 1451-1452, 1453-1454, 1455-1456, 1457-1458, 1459-1460, 1461-1462, 1463-1464, 1465-1466, 1467-1468, 1469-1470, 1471-1472, 1473-1474, 1475-1476, 1477-1478, 1479-1480, 1481-1482, 1483-1484, 1485-1486, 1487-1488, 1489-1490, 1491-1492, 1493-1494, 1495-1496, 1497-1498, 1499-1500, 1501-1502, 1503-1504, 1505-1506, 1507-1508, 1509-1510, 1511-1512, 1513-1514, 1515-1516, 1517-1518, 1519-1520, 1521-1522, 1523-1524, 1525-1526, 1527-1528, 1529-1530, 1531-1532, 1533-1534, 1535-1536, 1537-1538, 1539-1540, 1541-1542, 1543-1544, 1545-1546, 1547-1548, 1549-1550, 1551-1552, 1553-1554, 1555-1556, 1557-1558, 1559-1560, 1561-1562, 1563-1564, 1565-1566, 1567-1568, 1569-1570, 1571-1572, 1573-1574, 1575-1576, 1577-1578, 1579-1580, 1581-1582, 1583-1584, 1585-1586, 1587-1588, 1589-1590, 1591-1592, 1593-1594, 1595-1596, 1597-1598, 1599-1600, 1601-1602, 1603-1604, 1605-1606, 1607-1608, 1609-1610, 1611-1612, 1613-1614, 1615-1616, 1617-1618, 1619-1620, 1621-1622, 1623-1624, 1625-1626, 1627-1628, 1629-1630, 1631-1632, 1633-1634, 1635-1636, 1637-1638, 1639-1640, 1641-1642, 1643-1644, 1645-1646, 1647-1648, 1649-1650, 1651-1652, 1653-1654, 1655-1656, 1657-1658, 1659-1660, 1661-1662, 1663-1664, 1665-1666, 1667-1668, 1669-1670, 1671-1672, 1673-1674, 1675-1676, 1677-1678, 1679-1680, 1681-1682, 1683-1684, 1685-1686, 1687-1688, 1689-1690, 1691-1692, 1693-1694, 1695-1696, 1697-1698, 1699-1700, 1701-1702, 1703-1704, 1705-1706, 1707-1708, 1709-1710, 1711-1712, 1713-1714, 1715-1716, 1717-1718, 1719-1720, 1721-1722, 1723-1724, 1725-1726, 1727-1728, 1729-1730, 1731-1732, 1733-1734, 1735-1736, 1737-1738, 1739-1740, 1741-1742, 1743-1744, 1745-1746, 1747-1748, 1749-1750, 1751-1752, 1753-1754, 1755-1756, 1757-1758, 1759-1760, 1761-1762, 1763-1764, 1765-1766, 1767-1768, 1769-1770, 1771-1772, 1773-1774, 1775-1776, 1777-1778, 1779-1780, 1781-1782, 1783-1784, 1785-1786, 1787-1788, 1789-1790, 1791-1792, 1793-1794, 1795-1796, 1797-1798, 1799-1800, 1801-1802, 1803-1804, 1805-1806, 1807-1808, 1809-1810, 1811-1812, 1813-1814, 1815-1816, 1817-1818, 1819-1820, 1821-1822, 1823-1824, 1825-1826, 1827-1828, 1829-1830, 1831-1832, 1833-1834, 1835-1836, 1837-1838, 1839-1840, 1841-1842, 1843-1844, 1845-1846, 1847-1848, 1849-1850, 1851-1852, 1853-1854, 1855-1856, 1857-1858, 1859-1860, 1861-1862, 1863-1864, 1865-1866, 1867-1868, 1869-1870, 1871-1872, 1873-1874, 1875-1876, 1877-1878, 1879-1880, 1881-1882, 1883-1884, 1885-1886, 1887-1888, 1889-1890, 1891-1892, 1893-1894, 1895-1896, 1897-1898, 1899-1900, 1901-1902, 1903-1904, 1905-1906, 1907-1908, 1909-1910, 1911-1912, 1913-1914, 1915-1916, 1917-1918, 1919-1920, 1921-1922, 1923-1924, 1925-1926, 1927-1928, 1929-1930, 1931-1932, 1933-1934, 1935-1936, 1937-1938, 1939-1940, 1941-1942, 1943-1944, 1945-1946, 1947-1948, 1949-1950, 1951-1952, 1953-1954, 1955-1956, 1957-1958, 1959-1960, 1961-1962, 1963-1964, 1965-1966, 1967-1968, 1969-1970, 1971-1972, 1973-1974, 1975-1976, 1977-1978, 1979-1980, 1981-1982, 1983-1984, 1985-1986, 1987-1988, 1989-1990, 1991-1992, 1993-1994, 1995-1996, 1997-1998, 1999-2000, 2001-2002, 2003-2004, 2005-2006, 2007-2008, 2009-2010, 2011-2012, 2013-2014, 2015-2016, 2017-2018, 2019-2020, 2021-2022, 2023-2024, 2025-2026, 2027-2028, 2029-2030, 2031-2032, 2033-2034, 2035-2036, 2037-2038, 2039-2040, 2041-2042, 2043-2044, 2045-2046, 2047-2048, 2049-2050, 2051-2052, 2053-2054, 2055-2056, 2057-2058, 2059-2060, 2061-2062, 2063-2064, 2065-2066, 2067-2068, 2069-2070, 2071-2072, 2073-2074, 2075-2076, 2077-2078, 2079-2080, 2081-2082, 2083-2084, 2085-2086, 2087-2088, 2089-2090, 2091-2092, 2093-2094, 2095-2096, 2097-2098, 2099-2100, 2101-2102, 2103-2104, 2105-2106, 2107-2108, 2109-2110, 2111-2112, 2113-2114, 2115-2116, 2117-2118, 2119-2120, 2121-2122, 2123-2124, 2125-2126, 2127-2128, 2129-2130, 2131-2132, 2133-2134, 2135-2136, 2137-2138, 2139-2140, 2141-2142, 2143-2144, 2145-2146, 2147-2148, 2149-2150, 2151-2152, 2153-2154, 2155-2156, 2157-2158, 2159-2160, 2161-2162, 2163-2164, 2165-2166, 2167-2168, 2169-2170, 2171-2172, 2173-2174, 2175-2176, 2177-2178, 2179-2180, 2181-2182, 2183-2184, 2185-2186, 2187-2188, 2189-2190, 2191-2192, 2193-2194, 2195-2196, 2197-2198, 2199-2200, 2201-2202, 2203-2204, 2205-2206, 2207-2208, 2209-2210, 2211-2212, 2213-2214, 2215-2216, 2217-2218, 2219-2220, 2221-2222, 2223-2224, 2225-2226, 2227-2228, 2229-2230, 2231-2232, 2233-2234, 2235-2236, 2237-2238, 2239-2240, 2241-2242, 2243-2244, 2245-2246, 2247-2248, 2249-2250, 2251-2252, 2253-2254, 2255-2256, 2257-2258, 2259-2260, 2261-2262, 2263-2264, 2265-2266, 2267-2268, 2269-2270, 2271-2272, 2273-2274, 2

garanties à fournir au Trésor. Elles sont contenues dans un papyrus public, il y a 30 ans (par Grenfell¹), elles se retrouvent avec quelques modifications dans un papyrus du Louvre du II^e siècle, publié en 1863 par Brunet de Presle². En examinant sommairement ces dispositions, nous constaterons qu'aucune d'elles n'a été appliquée à la Coûle-Syrie durant le mariage de Ptolémée Épiphane.

1^{re} *Fixation de la mise à prix.* — D'après une loi de Ptolémée Philadelphe³, le produit des tributs croissés par les détenteurs doit être évalué chaque année (grâce aux observations des agents du contrôle) la mise à prix revisée annuellement⁴ est fixée à un chiffre voisin de la moyenne des recettes. Le profit de l'adjudicataire fut dès lors très réduit. Le chance d'une plus-value dans les années prospères fut compensée par le risque d'un déficit (*ἐξάντα*) dans les années mauvaises. A ce régime trop aléatoire un correctif fut apporté : la loi accorde une prime au fermier qui a rempli toutes ses obligations : il reçoit une tantième du loyer versé au Trésor. Ce tantième (*ἀγροα*) qui était d'un vingtième (50, 0) au II^e siècle, fut au III^e siècle porté à un dixième (100, 0) par la loi citée sur le papyrus 62 du Musée du Louvre. Il était sans doute devenu insuffisant pour encourager des fermiers aux concessions de la loi ancienne : pour les encourager, la loi nouvelle leur promet une prime plus élevée⁵.

Rien de pareil dans les pays syriens. Le système des tantîemes, inconnu dans les cités grecques, n'apparaît pas dans le récit de Josèphe, pas plus que la révision annuelle de la mise à prix. Le fermier, à qui l'ensemble des tributs fut adjugé lors l'un des années qui suivirent le mariage de Ptolémée Épiphane, réalisa les profits considérables et a put de grandes richesses au cours de sa gestion (§ 184).

¹ *The Flinders Petrie Papyri* (R. Irish Academy, Cunningham Memoirs, vol. IX, part. II n^o XLVI) = *Revenues Laws of Ptolemy Philadelphus*.

² *Notices et extraits des manuscrits grecs*, XVIII, 2, 363. Une édition plus correcte a été publiée par Grenfell, *op. cit.*, p. 177.

³ Cette loi qui mentionne col. 24 l. 20 la 27^e année du règne (339-8), se réfère à une loi analogue de la 23^e année (col. 37, l. 9). Elle

s'est inspirée vraisemblablement de règles plus anciennes.

⁴ *Ibid.*, col. 33, l. 10.

⁵ Au III^e siècle, les éphores garantissent le paiement du loyer et τῶν ἀγροατῶν (*ἀγροα*, *Laws*, col. 34, l. 3, 56, 13) ; du loyer et τῶν ἀγροατῶν au II^e siècle (P. Louvre 62, col. 1, 13). WILKINSON (*Deiraka*, I, 334) pense que ce tantième était perçu en sus par les fermiers pour que le Trésor ne fût pas en perte.

de l'économe royal montre que le Trésor public n'est pas intéressé à l'opération.

5° *Les cautions.* — Quant aux garanties à fournir par l'adjudicataire les différences sont profondes entre le régime égyptien et celui qui a été appliqué en Cile-Syrie. La loi de Ptolémée Philadelphe « pose des règles très précises : les cautions doivent, dans les 30 jours de l'adjudication, être présentées à l'agrement de l'économe et du scribe royal¹ ; elles doivent contenir leur engagement par un serment solennel de l'adjudicataire². Elles sont responsables sur tous leurs biens qui sont grevés d'une hypothèque au profit du Trésor³. Pour les fermages importants, il est d'usage de fournir plusieurs cautions qui prouvent, semble-t-il, l'authenticité de leur engagement⁴. Parfois aussi on exige des garanties spéciales *ἐγγυατοὶ* ou analogues à nos certifi-
cateurs de caution (C. *Proced.*, 135, 5°). Lorsque les cautions n'étaient pas
astreintes au préalable de caution, on procédait à de nouvelles cautions aux
risques et péril du premier adjudicataire qui devait payer la différence

19 26 17

Le récit de Josèphe montre que, au moins, les règles établies par Ptolémée Philadelphe n'ont pas été appliquées à l'adjudication des tributs de la Cile-Syrie. Et cependant ces papyrus de la 2^e année du règne de Ptolémée Epiphane prouvent que, de son temps, ces règles étaient toujours en vigueur.

À défaut de la loi égyptienne, Ptolémée s'est conformé à la coutume des cités grecques en exigeant des cautions. Cette exigence s'imposait surtout à l'égard d'un adjudicataire dont la dette annuelle dépassait 10 000 talents.

Les détails donnés par Josèphe commentent ce papyrus et sur la nature et l'étendue du droit conféré au couple royal à titre de dot. Le papyrus daté a fait mettre deux créanciers tenant droit chacun à la moitié des tributs. La clause sur le partage des tributs *ἐν ἑκατέρῳ τῷ μέρει* entre le roi et la reine explique

(1) *Reg. Laws*, col. 94, 2; 95, 14.

(2) La tenueur de ce serment par le roi régnant et ses prédécesseurs par les divinités Serapis et Isis a été consignée dans un papyrus de Louv. 200. WICKEN, *ibid.*, 110.

(3) *Ibid.*, l. 41-43. *προς ἃ ἐπαρτέθηται τῶν πτα...*
ἡ δὲ αὐτῶν γὰρ ὁμοῦ ἀπὸ τῆς ἀρχαίας πόλεως ἐκαστὸς ἔχει

(4) *Ibid.*, 110, l. 40-41. La caution se porte

garantie de 2 talents, partie de la dette du fermier.

P. Louv. 202, col. 2. P. Louv. VI 17, 4.

(1) WICKEN, *ibid.*, 110, l. 354.

Ibid., col. 3, l. 11-16. Cf. WICKEN, l.

20.

Reg. Laws, l. 7-8. *Reg. Laws*, l. 17-18.

Cf. GRANT, p. 113.

l'exigence d'un double cautionnement (§ 175, 178) : *ὅτις ἐστὶν περὶ ἀρραβῶν μέγας δέδωκεν οὐ* ¹⁾. C'est là l'essentiel.

La suite contient des particularités qui éveillent des doutes sur la réalité de certains faits rapportés par Josephé. Elles supposent à la fois une connaissance précise de la nature et des effets du cautionnement et une expérience de la dialectique juridique qu'on ne s'attend guère à rencontrer chez un homme des tribus. Le principal interlocuteur, le Courrier, une vedette sur la source où Josephé a puise de pareils renseignements.

Il s'agit pour l'objectionnaire de trouver des cautions dans une ville où il n'est resté que peu de temps, où il n'y avait aucune propriété foncière, où sa solvabilité ne pouvait être appréciée. Il réussit cependant à eluder une difficulté qui, pour tout autre, eût été insurmontable. Lorsque le roi lui demanda s'il avait des cautions à présenter, l'adjudicataire répondit avec beaucoup d'esprit (*σοφία ἀντιβῶν*, § 177) : « Je donnerai des cautions bonnes et honnêtes, tant vous m'avez prêté à vous de bien » (*κατὰ τὴν ἀρετὴν ἧς ἐπὶ ὑμῶν ἐπὶ τὴν ἀρετὴν ἧς ἐπὶ ὑμῶν*, § 177). *Ἀρετὴ*, et *ἀρετὴ* sont les deux qualités essentielles d'une caution²⁾ : la solvabilité et l'honnêteté. La première donne au créancier une sûreté pour le paiement; la seconde, une garantie morale contre l'imploré le priverait d'indices pour se soustraire à l'obligation du contrat. On a vu que d'après la loi de Platon et Philadelphie, cette garantie morale doit être faite par un serment solennel. Le roi ayant pris l'adjudicataire de dire quelles étaient ses cautions, celui-ci répondit : « Toi-même et la femme. Chacun de vous sera garant de la part de créance de l'autre » En d'autres termes, il offre au roi d'agréer la reine pour caution de sa part de créance, et de garantir à son tour la part de créance de la reine. Singulière proposition! Comment fut-elle accueillie? Le roi se mit à rire, dit Josephé, et adjugea les tribus sans caution.

La réponse de l'adjudicataire a fort embarrassé les interprètes soit en

¹⁾ Le grec *ὅτις*, qui dans un manuscrit est correct. Le mari agit ici pour son compte et comme administrateur des biens de sa femme. C'est pour la même raison qu'il préside seul aux enchères.

²⁾ Le verbe *ἀρετὴ* au pluriel parce qu'il s'agit que le consentement des deux époux.

le *κατὰ τὴν ἀρετὴν* pour garantir la caution. Forte à chacun d'eux.

³⁾ M. CHAMONARD, dans sa version française de *Josephé* (Paris, 1885) a supprimé la première de ces deux qualités. Il traduit : « vous donnez d'honnêtes gens dont vous pouvez vous fier ».

elle-même, soit quant à son résultat. Et d'abord en quoi a-t-elle paru spirituelle? Elle était sans doute inattendue puisqu'il n'a pas pu s'empêcher de rire. Il est, en effet, assez piquant d'entendre un débiteur demander à son créancier d'être sa caution, c'est-à-dire de payer à son défaut. Il n'est pas moins étrange de voir un adjudicataire feindre d'obtenir le visage en offrant une caution, mais une caution telle que le créancier ne peut ni la refuser, ni en attendre aucune suite. Il ne peut la refuser, car il ne peut contester sa propre solvabilité, sa propre honnêteté, puis, parce que le cautionnement est un service d'ami¹⁹ et que l'adjudicataire pouvait se prévaloir de l'amitié du roi et de la reine, dont il était l'hôte au Palais royal (§ 173). Le créancier ne peut espérer aucun résultat d'un pareil cautionnement. La garantie offerte est illusoire. On ne peut dans un contrat joindre deux rôles contradictoires. Demander une caution, c'est se défier du débiteur; se porter caution, c'est manifester sa confiance en sa personne. Sans doute la créance du roi est distincte de celle de la reine, mais le débiteur étant le même, sa solvabilité n'est pas différente à l'égard de l'un ou de l'autre. Le cautionnement est donc ici pratiquement impossible. Il l'est aussi moralement, à défaut de paiement par le débiteur, les deux époux en seraient reduits à exercer un recours l'un contre l'autre. C'est ce que l'adjudicataire fit adroitement sentir au roi. Ptolémée en tira immédiatement la conséquence qui s'imposait: se contenter de la promesse du débiteur sans exiger de caution. Il ne paraît pas avoir songé un seul instant à écarter une proposition de pure forme, ni à demander d'autres cautions, sinon à procéder à une adjudication sur l'île enchère suivante (174) de son pays. Il devait tenir beaucoup à conserver un fermier qui lui promettait un prix double de celui que lui avaient offert tous les autres adjudicataires réunis.

On conceut maintenant en quoi la réponse de l'adjudicataire a été jugée spirituelle. Le débiteur avait imaginé un moyen de se dispenser de fournir à chacun de ses créanciers la caution requise, tout en ayant l'air de se conformer à la règle en matière d'adjudication. Il avait aussi montré à quel résultat décevant on aboutit lorsqu'on veut faire usage d'une institution juridique en dehors de son application normale; elle ne rend pas les services pour lesquels

¹⁹ Cf. PLUT., *Alcib.*, 5: ἐπὶ γράφασι, ἐπὶ, ἢ πρὸς φίλῳ ἐστίν, ἑγγυῶμαι.

elle a été créée, mieux vaut s'en passer. C'est là une conséquence que le créancier n'avait pas prévue, et qui fit ressortir l'ingéniosité de l'adjudicataire et sa parfaite connaissance du droit. Mais cette partie du récit de Josephus est trop subtile pour n'avoir pas été inventée après coup. Elle semble empruntée à un exercice d'école. Le sujet avait dû tenter quelque rhéteur Alexandrin.

ÉDOUARD CUG.

DEUX AUTELS DE PHÉNICIE

PAR

FRANZ CUMONT

Je dois à une aimable prévenance de M. Virellaud, qui a bien voulu m'écarter de ses occupations des photographies, de pouvoir publier ces deux monuments intéressants, découverts récemment dans le Grand Liban et aujourd'hui conservés au Musée de Beyrouth.

Le premier (pl. XXXIII) se trouve aux environs de Tyr. C'est un autel dont la partie supérieure est mutilée et la partie inférieure ébréchée, mais qui est encore décoré de sculptures sur trois de ses faces ⁽¹⁾.

Sur chacune des celles de la base, un encadrement plat entoure d'un petit tableau rectangulaire (H. 16 cm., L. 36 cm.) contenant un bas-relief. Le fût sans bordure porte par devant un grand aigle éployé, tenant au bec dans ses serres. Sur le côté gauche, est un buste du Soleil, la tête entourée d'un nimbe rayonné, le torse couvert d'une simple chlamyde, agrafée sur l'épaule droite et laissant un sein à découvert. Le visage du dieu est malheureusement mutilé. La chevelure, dont les boucles hérissées ressemblent à des flammes, s'assonne aux rayons de l'aurole pour rendre le jaillissement de la lumière.

Au buste d'Helios répond, sur le côté droit de l'autel, celui de Sel, inséré dans un large croissant. Sa longue chevelure tombe en boucles sur ses épaules ; sa poitrine est couverte d'une simple tunique plissée ; son visage, comme celui du Sud, a débordé par quelque musulman trop dévot.

Si l'interprétation de ces deux bustes ne laisse place à aucun doute, il n'en est pas de même de l'aigle qui prend son essor sur la face principale de l'autel. L'aigle est souvent en Syrie l'oiseau du Soleil, ou même le symbole du Soleil lui-même. Mais il ne peut avoir ici cette signification, puisque Helios

⁽¹⁾ Dimensions : H. totale 3 m. 72. H. de la base 0 m. 26, des niches 0 m. 08, du fût 0 m. 38. de la bande supérieure 0 m. 42. Long. de la base 0 m. 56, du fût 3 m. 41.

⁽²⁾ Cf. D. S. S. S., *Notes de mythologie syrienne* 1903 p. 15 ss. et mes *Études syriennes* p. 37 ss. On ignore en apparence dans le diagramme des Opéides la quatrième archonte

est figure à côté de lui, comme dieu secondaire au même titre que la Lune.

Le véritable caractère de cet aigle nous est révélé, si je ne me trompe, par un bas-relief sculpté sur une stèle de cuivre dans le millénaire de Heddernheim (fig. 1). On y voit un aigle éployé tenant le foudre, comme le nôtre, mais il est perché sur une sphère étoilée et au-dessous est gravé son nom : *Celum* ⁽¹⁾.



FIG. 1. Stèle d'Heddernheim.

Si la théologie du paganisme sémitique finit par faire du Soleil, « cœur du monde », la divinité suprême qui, en dirigeant le cours des planètes, produisait tous les phénomènes de l'univers ⁽²⁾, une autre doctrine, plus ancienne, plaçait au sommet de la hiérarchie céleste le ciel étoilé. *Globus est celestis artumus, qui reliquos omnes complectitur summus quse deus arcus et continens celestis* — ainsi le définit Cicéron dans le songe de Scipion ⁽³⁾. L'adoration du ciel (*Ouranos*), ou plutôt de la puissance immanente qui le fait mouvoir, est un des traits saillants qui frappent les Grecs dans la religion des « Chaldéens ⁽⁴⁾ », c'est-à-dire des prêtres sémitiques.

L'on enseignait que la divinité du ciel agissant sur la nature en coopérant avec le Soleil et la Lune — et ces doctrines se traduisent dans la religion positive par le culte d'une triade formée de

c'est-à-dire le Soleil, ἀπὸ τοῦ ποσῶν (*Contra Celsum*, VI, 30).

⁽¹⁾ *Mon. mysl. de Mithra*, t. II, mon. 253 f. Cf. t. I, p. 59. Un aigle analogue a été découvert près de Mauthausen, cf. *mon. Cat. Mus. du Cinquantième*, p. 214. L'aigle tenant le foudre qu'on trouve au sommet de stèles funéraires en Phrygie figurerait-il le ciel? Cf. *Journal of Roman studies*, 1921, p. 152 s.

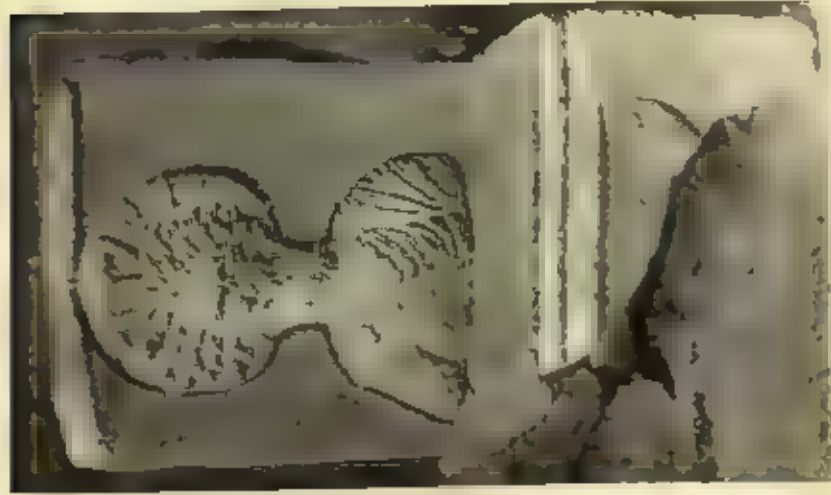
⁽²⁾ Cf. ma *Théologie solaire du paganisme*, dans *Mém. prés. par savants étr. Acad. Inscr.*, XII, 1900.

⁽³⁾ *De Senectute*, c. 2.

⁽⁴⁾ Cf. *Jupiter summus* dans *Archiv für*

Religionswissenschaft, IX, 1906, p. 332 ss. — Ces idées ont pénétré dans la philosophie grecque. Déjà pour Agatharchide de Lunde (*Puerius, Bibl.*, p. 456) « ὁ ἀρχαῖος ἀρχὴν ἔστιν ὁ πρῶτος θεός... Cf. aussi son *Agatharchidea*. Heidelberg, 1919, p. 39 § 14, p. 72 ss. De même certains stoïciens placent le ὑπερνοῦς dans la sphère des étoiles fixes, cf. *Théologie solaire*, p. 462, note 474.

PSEUDO APLU., *Asclepius*, c. 3 : « Caelum, sensibilis deus, adiutor et creator est omnium corporum, quorum augumento detrimentaque Sol et Luna sortiti sunt. » Cf. LACTANTIUS, *Schol. de Stace*, IV, 516.



1 Face gauche



2 Face antérieure



3 Face droite

AUTEL DE TYR

Baalsham n. le maître des cieux, et des dieux du Soleil et de la Lune. Nous avons eu l'occasion d'en parler récemment à propos des peintures de Doura-Europos où l'on voit, dans un temple palmérentin, Baalshamon placé entre Aglibol et Iarhibol¹⁾.

C'est donc cette même tride qui doit figurer sur notre autel, avec cette différence que le Ciel n'y est pas représenté par une image anthropomorphe mais par un oiseau symbolique tenant le foudre (*Caelo tonantem credidimus Iovem regere* ²⁾. L'angle appartenait au Zeus grec et aussi aux Baals syriens, et il est ici l'emblème du « Maître des cieux » qui manifeste sa puissance dans le fracas des orages.

On retrouve d'ailleurs le même symbole, associé au Soleil et à la Lune, sur d'autres monuments du paganisme syrien. Ainsi sur une de ces pyramides triangulaires de métal consacrées au Jupiter Dolichéens, qui figurent les caractères latéraux par le ciel céleste, on voit dans l'angle supérieur de la plaque un aigle, au-dessous les lunes des deux astres majeurs. De même, sur un beau bronze de la collection Sarsak idem du Jupiter Héliopolitains³⁾, un aigle est représenté d'un globe cele entouré de serpents, qui est devenu le symbole du ciel étoilé.

Des petits bas-reliefs qui décoraient la base de l'autel au seul, celui de la face antérieure, est resté idem. Les deux autres sont si mutilés qu'on n'y peut rien distinguer de certain. Le tableau conservé nous montre, au centre,

¹⁾ Cf. *Fouilles de Doura-Europos*, p. 103 ss. déjà le Livre des Rois (IV, 23, 3) raconte que Joram empêche de sacrifier à Baal, au Soleil, à la Lune, aux *Mazzaroth* et à toute l'armée céleste. Le sens de « mazzaroth » est incertain; cf. S. MARGRUB, *Scritte sulla storia dell'astronomia*, I (1923), p. 215 ss., qui l'interprète comme étant l'étoile du matin et du soir, c'est-à-dire Vénus. Pour d'autres, ce sont les signes du zodiaque; cf. MACGILL, *Astronomy of the Bible*, 1909, p. 243 ss.

²⁾ H. RAU, *Od.*, III 5, 1.

³⁾ Bronze trouvé à Komlud (Lussonium), aujourd'hui au musée de Budapest; cf. MANN, *Die Ions Dolichen cultus*, 1901, p. 43, n° 28 u. HAAS, *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, IX,

n° 121. Sur une plaque analogue du musée de Wiesbaden, provenant de Heidenheim (Ois., p. 103, n° 145 d, H. RAU, n° 120, *Bonnenswerk*, *Religion des Römischen Heeren*, pl. IV, fig. 16), on trouve à la partie supérieure ou imbricature du calathos, au-dessous ceux du Soleil et de la Lune. Le premier n'est pas, comme on l'a dit, Sérapis, mais le Baalshamon. Pour le calathos, cf. *Fouilles de Doura-Europos*, p. 101 s. Le Jupiter Dolichéens, *uterosus consensator totius poli*, est parfois aussi lui-même à Hélios et Séléné, cf. mes *Études syriennes*, p. 180.

DESSARD, *Syria*, t. I, pl. IV, cf. t. II, p. 41 ss.

⁴⁾ Cf. *Doura-Europos*, p. 102, n° 7.

un autel à parfums ¹ accolé de deux taureaux affrontés. Un rapprochement s'impose avec un bas-relief, trouvé dans la même région que notre autel, le bas-relief d'Ed-Douwaïr, conservé au Musée du Louvre. Deux taureaux s'y font face placés de chaque côté d'un palmier, et sont associés l'un à Apollon, c'est-à-dire Hadad, dieu solaire, l'autre à Artémis, c'est-à-dire Atargatis, comme déesse lunaire ⁽²⁾. Sans doute était-ce l'animal qu'on sacrifiait à ces divinités de préférence à tout autre ⁽³⁾.

Plus encore que le grand bas-relief d'Ed-Douwaïr, une petite lessere palmyrénienne du Louvre (fig. 3) se rapproche de notre autel de Tyr ⁴. Un taureau bossu ⁽⁵⁾, la tête de face, s'y tient debout de chaque côté d'un *thymatèron*. Au-dessus de chacun des deux sont figurés un croissant et une étoile à huit branches. Sous la ligne de terre, subsistent des traces de lettres palmyrénennes. Au revers, deux concaves sont réunies par une banquette.

On pourrait être tenté de croire que le *thymatèron* placé entre les deux quadrupèdes rappelle les offrandes faites au troisième dieu représenté sur notre autel, c'est-à-dire au Ciel, mais il est plus probable que l'artiste a simplement voulu rappeler les deux formes de sacrifices, l'un sanglant, l'autre non sanglant. Nous allons retrouver la même association sur le second de nos deux monuments.

La disposition symétrique des deux taureaux affrontés, figurés de chaque côté d'un autel rappelle peut-être celle qui existait en réalité dans les temples de Syrie. On n'en pourrait, croyons-nous, citer d'exemple dans ce pays ⁽⁶⁾.

¹ Le *thymatèron* a à peu près la même forme que ceux des peintures de Douradour de l'époque romaine (*Douradour*, t. I, p. 13 et p. 918) et du bas-relief de Palmyre (*ibid.* p. 18, fig. 27) et W. West, *Thymatèron*, dans *Journ. Jahrb.* CLXII, 1912, pl. III-VI.

² Cf. Dessy, p. 107 et p. 188 ss.

³ Poulsen, *op. cit.* II, 11 et 60 note que les Phéniciens sacrifiaient et mangeaient les taureaux, mais non les vaches.

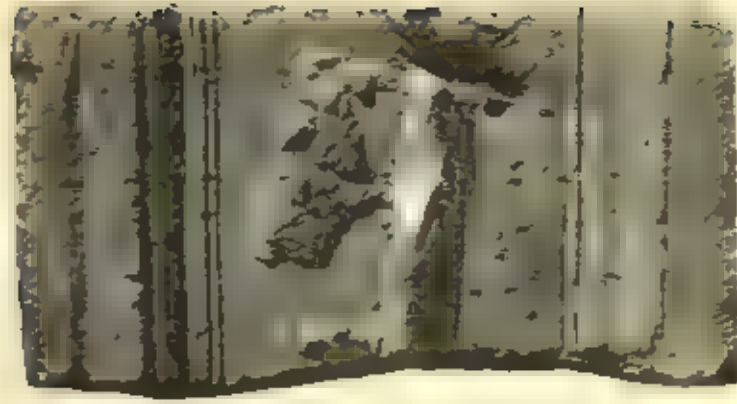
⁴ Dessy, *op. cit.* Musée du Louvre, Catalogue des sculptures orientales II, Acquisitions p. 264. Acq. 1481 : Tessère rectangulaire : 45 x 33 x 7 mm. *Journ. Ant. or.*, 1936, planche 125, fig. 1.

⁵ On donne souvent à ces quadrupèdes bossus le nom de zebus, mais je ne crois pas qu'il s'agisse de cette race indienne de bœufs. Les origines des zebus paraissent plutôt être des Indes, au garrot saillant. On les trouve souvent reproduits sur les bas-reliefs assyriens (*Mon. myol. Mithra*, p. 181, I, n. 1), notamment sur ceux de Sidon. De Rougé, *Mithrae de la Syrie*, *Revue archéol.*, 1860, p. 125. Cette espèce devait être répandue en Syrie.

⁶ Deux taureaux, garnis d'encens, encadrant une scène de sacrifice au dieu Bel, rappellent également les monnaies d'Asie d'Asie, à l'entrée des monuments, mais ces taureaux ne sont pas affrontés (*Comptes rendus Acad.*,



Face antérieure



Face postérieure



Face gauche

AUTEL VOTIF D'AQOURA (LIBAN).

mais un médaillon de l'époque des Sévères interprété avec sagacité par Heron de Villefosse⁽¹⁾ a fourni la preuve que le chaque côté de l'escalier conduisant au grand autel de Pergame devaient se dresser les statues colossales de deux laureaux bossus, tournés l'un vers l'autre, comme si ces victimes se préparaient à gravir les marches pour être immolées.

Le second autel que nous reproduisons pl. XXXIX provient d'Aqoura, près d'Afqa, dans le Liban. Il a été signalé déjà par M. Dunand⁽²⁾ et est conservé, comme le premier, au musée de Beyrouth. Il est très malade et offre moins d'intérêt que le premier. Nous pouvons nous borner à l'indiquer brièvement. Sur la face principale est sculpté un buste du Soleil, la tête entourée d'un nimbe radie, le torse couvert d'une chlamyde agrafée sur l'épaule gauche par une fibule ronde. Au-dessus, sur un bandeau du chapiteau, on lit un reste de dédicace :

Εἰς τὸν Ἰουλίον
καὶ Ἀχιλλεὺς Ο.

Sur la face de gauche, on reconnaît les traces d'une grande tête de lauréat, qui paraît avoir porté quelque ornement au-dessus du front entre les cornes. Sur la face de droite, on ne distingue plus que les restes d'un foudre (fig. 2) et sur la partie postérieure un taureau est figuré debout sur un plan incliné devant un *thymsaterion*. C'est la même représentation que sur le pre-



FIG. 2. — Face de droite de la stèle d'Aqoura.

Inscr., 1907, p. 447 ss. *Catal. sculptures Musée du Cinquantenaire* n° 71 ; *Fouilles de Douiri Europos*, p. 59, fig. 11.

⁽¹⁾ Héron de Villefosse, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1901, p. 823 ss. Mon attention a été attirée sur cet article par M. Ingholt. La

monnaie est donnée aussi par Whorw, *Cat. Greek coins Brit. Mus.* ; *Mystia*, p. 152, n° 315, pl. XXX, 7.

⁽²⁾ La cinquième campagne des fouilles de Byblos (1926), dans *Syria*, 1927, p. 163.

mier monument, sauf que la victime est unique au lieu d'être double. Cet autel n'était, en effet, consacré qu'à un seul dieu. Il l'est ou l'était. On peut en rapprocher celui que Benoit trouva à Mishrîk et dont l'Ébén et qui a rapporté au Louvre. La face antérieure en est décorée d'un buste du dieu solaire avec le nimbe étoilé et les deux cotés portent chacun un taureau.

FRANZ CUMONT.

¹ *Revue de l'histoire de l'Église*, t. XXVII, n° 2 et p. 290.



LA STATION CHELLÉENNE DE KHILLALE PRÈS LATAKIEH

PAR

E. PASSEMARD

Nous connaissons du Liban, et même du nord de la Syrie, un assez grand nombre d'instruments paléolithiques des types Chelléens et Acheuléens, mais malheureusement presque tous proviennent de découvertes isolées, ou de ces grands ateliers de l'altal, assez fréquents le long de la côte, qui contiennent un mélange de tous les âges, le néolithique compris.

Il n'en est pas de même de la belle station du paléolithique inférieur que j'ai découverte à Khillale en février 1926, au cours d'un rapide voyage aux Alaouites, durant ma Mission du Levant. Pour situer exactement l'endroit où elle se trouve, il nous faut suivre la route de Latakieh à Tartous, qui traverse à quelques kilomètres de cette première ville, un cours d'eau assez important : le Nahr el Kébir, descendant du massif montagneux voisin, dans une direction sud-ouest, pour venir se jeter au sud de la ville, dans le golfe peu accidenté que forme la presqu'île sur laquelle Latakieh est construite.

Du pont qui traverse le cours d'eau, on peut assez bien se faire une idée de la plaine alluviale, largement ouverte sur près de 2 km. et l'œil suit, sur la rive droite et sur la rive gauche, des surfaces sub-horizontales d'altitudes différentes, qui appartiennent à d'anciennes terrasses plus ou moins discontinues.

Par manque de temps, je n'ai pu en faire une étude complète et essayer de les déceler, mais je ne crois pas que ce long travail eût donné de bien grands résultats, car nous avons affaire à un cours d'eau assez bref, et très vite en amont, nous rencontrons le régime torrentueux.

Si nous quittons le pont en allant vers Tartous, nous trouvons, à gauche, à environ 1 km., une route se rot laire, nouvellement ouverte, qui grimpé sur les niveaux alluviaux de la rive gauche du Nahr el Kébir. La tranche de la route entame le substratum et nous permet de constater que sur des

marnes anciennes, qui seraient pliocenes, s'étend un important cailloutis à éléments bien roulés et parfois de gros volume qui et a profondément raviné la surface.

Au point culminant de la terrasse, sorte de petit plateau qui précède le village de Khillale, à une distance d'environ 2 km. de la route de Latakia à Tartous, nous voyons très bien apparaître dans les champs et dans la section du talus de la route les cailloux roulés qui ruissellent sur les pentes des petites vallées secondaires.

De ce petit plateau on aperçoit un assez médiocre massif alluvial couvert d'un petit cailloutis, qui porte le village de El Chir. L'altitude ne dépasse pas 30 m. et je n'y ai trouvé que quelques rares objets d'aspect néolithique.

Au contraire, sur le plateau de Khilab, et sur les pentes à droite et à gauche de la route, j'ai ramassé plus de 100 coups de poing, parmi lesquels de très belles pièces. Taillés à grands éclats, ils présentent les caractères du paléolithique inférieur et chelléen, acheuléen ou acheuléen final. Il existe même quelques pièces aux instruments chalassiens dont nous avons parlé ailleurs.

Malheureusement aucune faune n'accompagnait cette industrie, mais j'ai constaté que presque toutes les pièces sont roulées parfois au point d'être méconnaissables et que quelques-unes ont été si fortement emballées dans les marnes sous-jacentes, qu'elles en sont comme incrustées et qu'elles donnent l'impression d'avoir fait corps avec elles.

La présence dans la marne, de fragments d'ostrea et le fait que certains cailloux roulés en sont incrustés montrent que l'action de la mer s'est exercée sur ce dépôt, tout au plus à l'est de 2 km. du rivage actuel. Il y a là toute une étude littorale à faire qui ne laisse pas d'être très délicate. Certains coups de poing portent également des traces de cette formation sableuse, dite : grès de ramleh, qui me paraît être quaternaire sur toute la côte, où il s'étend en bancs puissants et continus. Il ne m'a pas été possible de fixer les rapports du cailloutis et du ramleh.

J'ai prié le Service des Travaux publics de Latakia de faire procéder à la mesure de l'altitude de ce plateau alluvial et le résultat obtenu par les procédés les plus précis a été de 68 m. 659 d'altitude relative.

Nous sommes en présence de deux hypothèses :

1^{re} L'industrie est du même âge que le cailloutis alluvial

2^{re} L'industrie est plus récente que le cailloutis alluvial

La première hypothèse nous paraît difficile à admettre car la présence d'une industrie chelléenne dans un niveau alluvial d'une altitude de 68 m. 650, ne nous est pas connue jusqu'ici et dans le cas qui nous occupe, une grande partie des instruments étant roulés, il nous faudrait admettre qu'ils ont été arrachés à une formation plus ancienne, et, qu'ils sont par conséquent eux-mêmes plus anciens. Cependant, le fait que certaines pièces archaïques de forme sont incrustées de marno, au point d'en être comme imprégnées, et l'usure par roulement de la plupart des pièces plaident en faveur d'un mouvement de malaxage intéressant synchroniquement les marnes et le cailloutis.

Il faudrait donc admettre, ou bien que nos données actuelles sont fausses et qu'il n'est pas impossible de trouver une industrie chelléenne archaïque dans une terrasse aussi élevée, ou bien que dans cette région, ce lambeau a été affecté par un mouvement descendant et qu'il s'agit, en réalité, d'un cailloutis appartenant à une alluvion d'altitude inférieure qui aurait été soulevée. Ce qui semble tout à fait invraisemblable. Nous constatons cependant en faveur de cette hypothèse que le ramble dont la masse est habituellement très uniforme, paraît fractonné en blocs discontinus.

Dans la seconde hypothèse, l'industrie est plus jeune que le cailloutis et les hommes sont venus se ravitailler à sa surface en matière première et y tailler leurs instruments. C'est la supposition la plus simple et la plus logique, à première vue, en faveur de laquelle milite le fait que les types très archaïques voisinent avec des types plus évolués mais elle n'explique point du tout l'état d'usure par roulement de beaucoup de pièces, particulièrement des plus archaïques, ni le contact avec les marnes.

J'ai cherché une explication et j'en pense que l'on pouvait admettre que le petit plateau de Killalé aujourd'hui très fractonné par des vallées secondaires, était jadis beaucoup plus étendu et que les collines avoisinantes, d'altitude supérieure qui, en sont actuellement complètement séparées, communiquaient avec lui et lui envoyaient au moment de la saison des pluies comme cela est encore le cas dans la région, une masse énorme d'eau formant de ve-

ribables torrents au milieu desquels les instruments de la surface caillouteuse auraient été roulés et usés comme dans un cours d'eau régulier.

L'argument le plus décisif eût été certainement de trouver en place, dans l'épaisseur des cailloutis, quelques coups de poing indiscutables, et je n'ai pas manqué d'y essayer. Malheureusement, la tranchée que j'avais commencée dans le cailloutis n'a pu être poussée comme je le desirais et, raison du mauvais temps, et je n'ai rien trouvé.

Il nous reste maintenant à figurer les principales pièces.

Pl. ALI. 1. — Instrument en silex d'aspect archaïque, présentant la forme triédrique des pièces du passage au ven. Cette pièce est très lisse et lustrée.

—, 2. — Instrument en silex du type biface, taillé à très grands éclats et présentant une forme archaïque roulée. Ligne sinueuse de la face archaïque. Cette pièce est certainement très ancienne; patine gris bruni.

—, 3. — Instrument pygmoïde biface, en silex de pierre soignée, taillé à très grands éclats. Une face est plus bombée que l'autre. Pièce très roulée et très primitive, cependant certainement taillée.

Pl. ALI. 1. — Très bon coup de poing en silex de forme chelléenne finale ou tout au moins aux débuts de la forme moderne. Les parties lustrées.

—, 2. — Pièce chelléenne vue par sa ligne sinueuse, montrant la dimension des éclats levés dans les types archaïques.

Pl. 4. — Deux coups de poing bifaces amygdaloïdes taillés à grands éclats et présentant une complète analogie avec des pièces d'Europe appartenant au Chelléen. Le N° 3 est plus roulé que le N° 4, qui présente encore des arêtes vives. Patine allant du jaune clair au blanc gris.

Pl. ALII. 1. — Pièce analogue à la précédente, très roulée, présentant des traces d'incrustations de ramble.

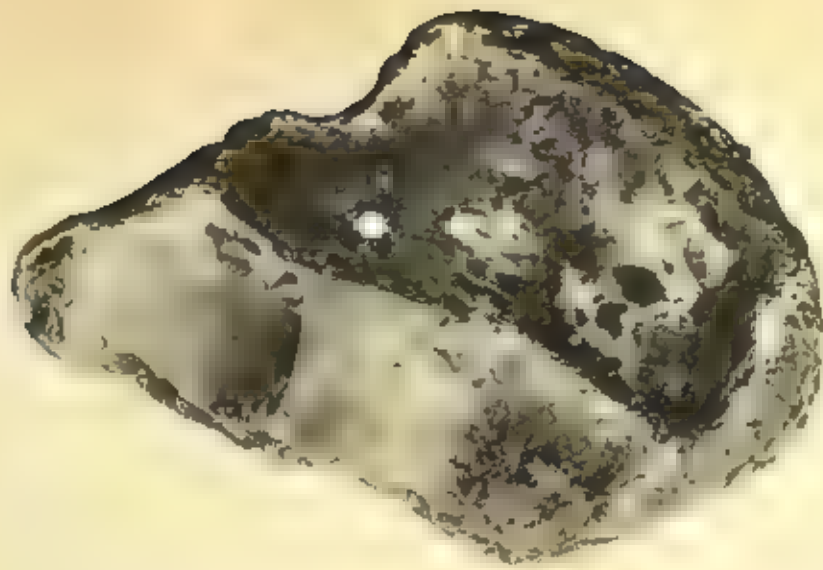
—, 2. — Coup de poing en silex blanc jaunâtre, lustré, rappelant très exactement des formes anglaises. Taillé à éclats encore très grands et assez frustes. Pièces légèrement roulées.

—, 3. — Coup de poing large, à talon réservé et à bord oblique. Très lustré et de plus incrusté de ramble.

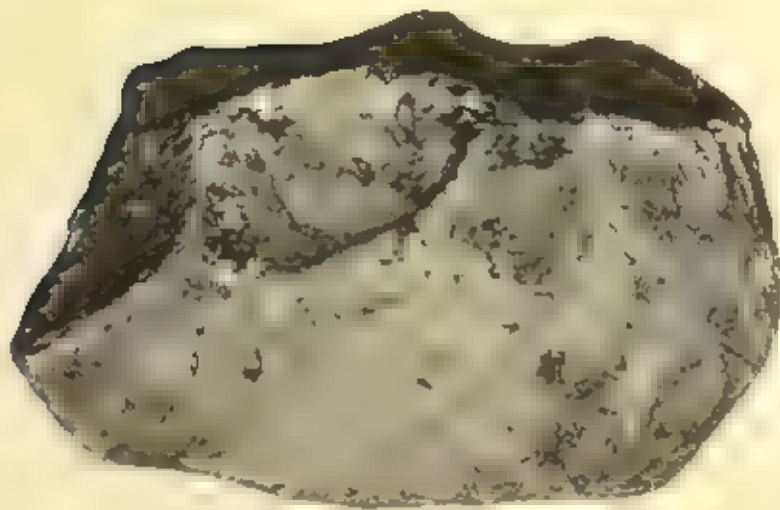
Pl. ALIII. 1. — Coup de poing archaïque, entièrement recouvert de marne blanche, talon réservé; extrémité très probablement cassée.

—, 2 et 3. — Coups de poing amygdaloïdes, voisins des types de l'achéuléen inférieur. Les pièces sont lustrées.

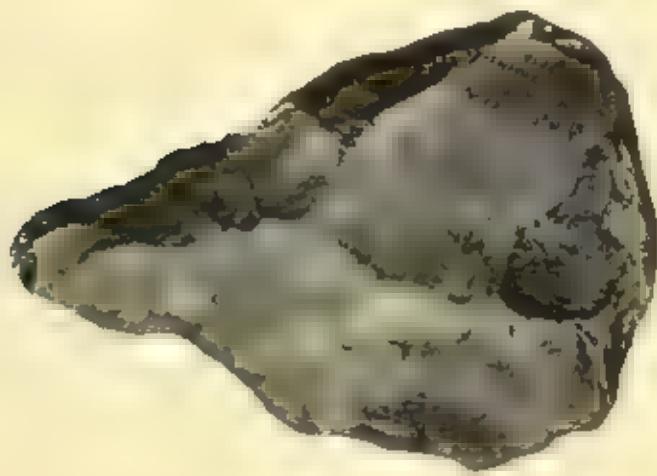
—, 4. — Coup de poing corréenne, en silex jaunâtre, d'aspect plus récent que



28



Station de ce genre de la



1



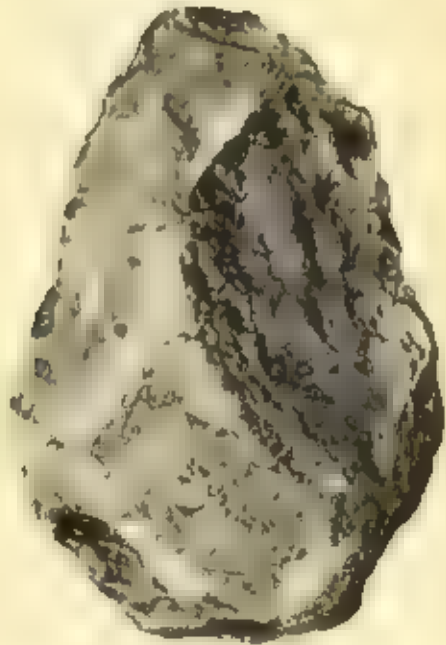
1



2

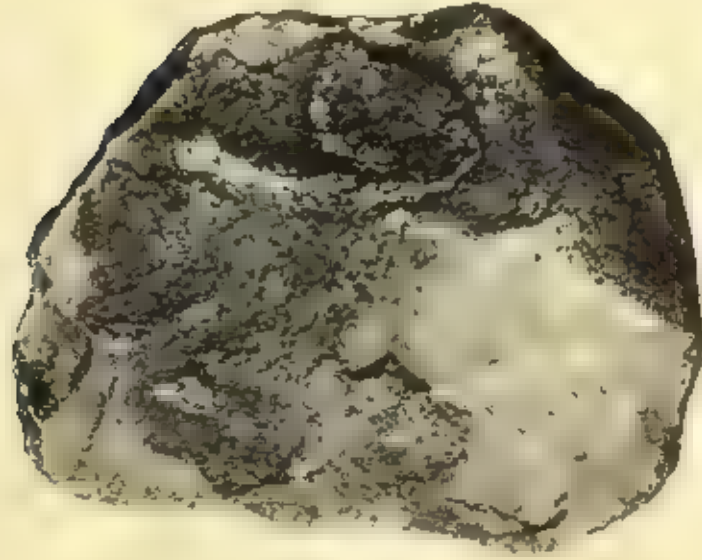


3

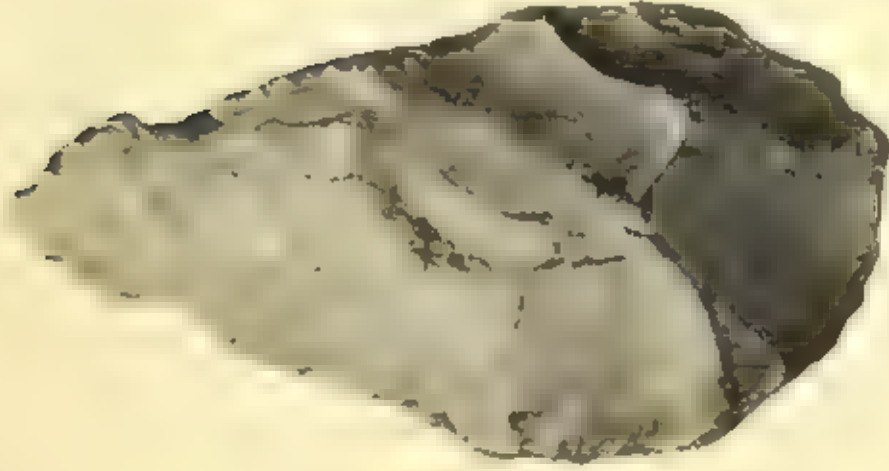


4

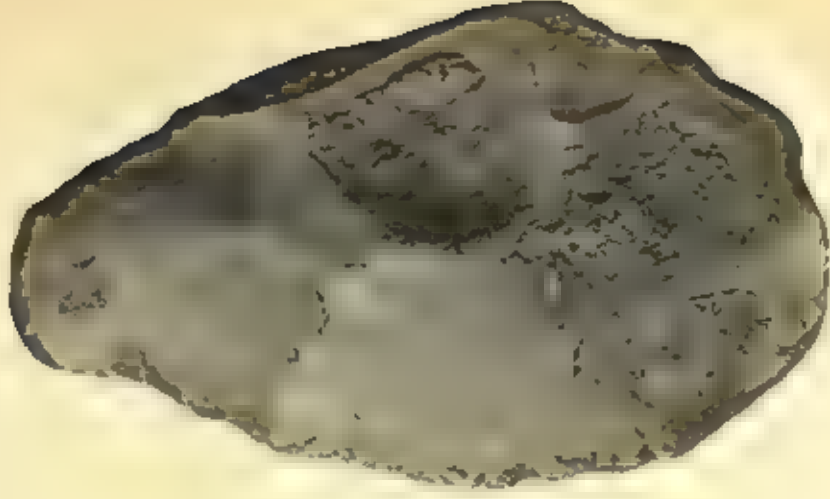
Station chelléenne de Killaé



1



2



3

Station chel-e-Ah d. Kule



1



2



3



4



5



Station chelléenne de Kallat

les précédents et rappelant les types du moustérien d'Europe. Cette pièce n'est pas ronde.

, 5 et 6. — Deux petits pugilonides bifaces, en silex, qui par leurs dimensions se rapprochent des petites pièces moustériennes d'Europe. Mais il se pourrait qu'elles fussent beaucoup plus anciennes. Ces deux objets sont roulés.

F. PASSEMARD

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LE RHYTON DE CHEIKH ZENAD

Syria, VII, p. 207

PAR

EDMOND POTTIER

Je dois à l'obligeance de M. G. van Hoorn, professeur à l'Université d'Utrecht, la connaissance d'une pyxis à figures rouges, du musée de New-York ⁽¹⁾, qui reproduit un jeu semblable à celui qui figure sur le col du rhyton de Cheikh Zenad : on y voit



Jeu de balle sur une pyxis du musée de New-York

deux jeunes filles dont l'une, à gauche, s'avance élevant en l'air la balle qu'elle va lancer, et dont l'autre, agenouillée derrière une planchette dressée sur le sol, avance les deux mains pour recevoir la balle. C'est évidemment le même accessoire qui est représenté sur le rhyton et sur la pyxis. L'examen de la reproduction photographique semble

montrer qu'il y a peut être deux planchettes l'une à côté de l'autre ; la perspective en serait assez déficiente, mais on sait que c'est la règle dans les peintures de cette époque. Il n'y a pas non plus de talon en équerre pour tenir debout le morceau de bois. Dans ce cas, le « passe-boule » antique n'aurait pas eu l'aspect d'une planche percée d'un trou rond, comme ceux d'aujourd'hui, il se composerait de deux planchettes ou de deux piquets plantés en terre l'un près de l'autre. Le jeu consisterait à faire passer la balle dans cet interstice étroit, sans renverser aucun des supports. Le partenaire placé de l'autre côté devrait attraper au passage la balle lancée.

⁽¹⁾ The Metropolitan Museum of art
The daily life of the Greeks and Romans, by

HELEN MC CLERS (New York, 1925), p. 43,
fig. 51

BIBLIOGRAPHIE

The Cambridge Ancient History éd. by J. B. Bury, S. A. Cook, F. E. Adcock III, *The Assyrian Empire*, in-8° de xxv et 821 pages, Cambridge, University Press, 1925. IV, *The Persian Empire and the West*, in-8° de xxiii et 698 pages, 1926

La magistrale publication dont nous avons annoncé les deux premiers volumes (*Syria*, 1925, p. 280) se poursuit avec rapidité. Les tomes III et IV embrassent une période (1000-478 av. J.-C.) qui est marquée par la prédominance assyrienne jusqu'à ce que les Cimmériens et les Scythes viennent l'interrompre. L'hégémonie passe alors de nouveau à Babylone dont la suprématie est ruinée par les Mèdes et les Perses qui, poursuivant la même politique avec des moyens mieux appropriés, constituent un empire d'une étendue prodigieuse.

Il est difficile d'insister sur les caractéristiques des différents chapitres, mais il faut signaler l'utile et large accès accordé aux sciences dites auxiliaires : archéologie, linguistique, numismatique, science des religions, etc.

M. Sidney Smith, du British Museum, expose la fondation de l'empire assyrien à la suite des perturbations qui agitent tout le proche Orient au temps de l'apparition de l'âge du fer. L'Assyrie établit sa suprématie avec Tiglath-Pileser III (745-

727 av. J.-C.) et consolide sa situation avec Sargon II, Sennacherib, Assurbanipal sont les maîtres incontestés du monde oriental. Les documents abondent touchant la religion, l'administration, le droit, les arts et la littérature.

M. D. G. Hogarth, de l'Ashmolean Museum, traite des Hittites de Syrie et de leur civilisation notamment d'après les découvertes de Zandjirli et de Carchimish. Le vénéré et toujours actif professeur Sayce s'occupe du royaume de Van (Urartu) et à M. E. H. Minns revenait naturellement le soin de parler des Cimmériens et des Scythes.

L'étude sur l'empire néo-babylonien de M. R. Campbell Thompson est suivie d'un résumé sur l'activité littéraire babylonienne dont on montre l'importance dans tous les domaines (religion, droit, médecine, astronomie, etc.)

M. H. R. Hall, du British Museum, traite de l'Égypte aux époques correspondantes. À ce propos, il signale comme originaires de Naucratis les vases en faïence trouvés à Camiros et qu'on avait présumés être phéniciens, notamment les aryballes. L'empêche que maints objets, d'imitation égyptienne, ont été fabriqués en Phénicie et exportés en Grèce et en Italie. Ils sont caractérisés par leur éclectisme et le mélange de scènes ou motifs empruntés à tous les peuples voisins.

M. Hall classe dans cette catégorie non seulement les coupes en bronze de Nimroud, de Chypre, d'Olympie et de Delphes, mais aussi les coupes de l'Ida en Crète, également celles en argent exportées en Italie et sorties des tombes de Caere, de Preneste, de Salerne, enfin le trésor découvert récemment à Aliseda en Espagne. Les coupes phéniciennes, qui remontent au *ix^e* siècle à Nimroud et descendent au *vii^e* à Caere et à Preneste, dérivent des coupes égyptiennes qui furent en vogue vers la *XVIII^e* dynastie. Seraient phéniciens aussi les boucliers de bronze découverts en Crète à Palaikastro et sur l'Ida.

Tout le monde s'accorde à attribuer à la palette phénicienne les coquillages au décor incisé dite *tridacna*. M. Hall rattache au même art la belle collection d'ivoires découverte par Layard à Nimroud. Le problème des ivoires d'Ephèse ne pouvait manquer d'être évoqué (*) et avec lui la question des influences qui ont agi sur l'art ionien. M. Hall voit dans les ivoires d'Ephèse l'œuvre des Mæoniens, vers la fin du *viii^e* siècle, et admet l'influence de l'art du *ix^e* siècle de la Syrie du nord ou, suivant M. Poulsen, de l'art phénicien. On voit combien il serait désirable qu'après les belles trouvailles de Byblos, qui nous révèlent l'art phénicien du *II^e* millénaire, on mit la main sur une tombe royale inviolée des *ix^e-vii^e* siècles.

Nous devons nous contenter de signaler le chapitre sur la topographie de Jérusalem par M. R. A. Stewart Macalister : il faut déjà y apporter ce correctif que la dé-

(*) Pourquoi les ivoires d'Ekumal seraient-ils éphésiens ? Et comment peut-on, à propos de ces monuments, invoquer l'art de Goudéa ? Comme art, c'est tout l'opposé, et comme date il n'y a aucun rapprochement à tenter.

couverte récente de la troisième enceinte, dite d'Agrippa, n'est guère douteuse. M. Stanley A. Cook retrace le développement d'Israël et des états voisins à l'époque des rois, la vie précaire de Juda sous les Assyriens et la chute de ce royaume. Le développement religieux est exposé en deux chapitres : Israël avant les prophètes, et les prophètes d'Israël. Les pages réservées à l'histoire de l'alphabet n'ont malheureusement pu tenir compte des travaux qui ont eu pour base les découvertes de Byblos et de Samarie. Il n'est pas question de l'écriture israélite contemporaine d'Achab et, quant à l'écriture phénicienne du *xix^e* siècle, la note du tome III, p. 423, a le tort d'exprimer des doutes sur la date du tombeau d'Athram et de méconnaître ce fait capital que l'écriture de l'inscription de Mésa ne se rattache pas à l'écriture israélite, mais à l'écriture phénicienne. De plus, le tableau de la page 432, qui incite à des rapprochements avec l'écriture crétoise et l'écriture dite sinaitique, risque de répandre dans le public de fâcheuses erreurs. Du moins ce tableau a le mérite de révéler, au premier coup d'œil, le trouble grave que l'écriture archaïque de Byblos est venue jeter dans d'inverosimilables combinaisons.

M. D. G. Hogarth traite de la Lydie et de l'ionie, M. H. F. Wade-Gery retrace le développement des États doriques. MM. E. A. Gardner et M. Cary s'étendent sur l'ancienne Athènes. M. Cary s'est réservé la Grèce du Nord et du Centre. Un beau chapitre est consacré par M. John L. Myres à l'activité colonisatrice des Grecs et M. F. E. Adcock termine le volume III par une étude sur le développement de la cité grecque.

Dans le tome IV l'appel aux sciences

auxiliaires se développe. On se félicitera de posséder un excellent résumé de M. G. F. Hill sur le monnayage depuis l'origine jusqu'aux guerres médiques, de MM. R. S. Conway et S. Casson sur l'écriture, le langage, la religion et l'art des Étrusques, de M. J. B. Bury sur la littérature grecque depuis le viii^e siècle jusqu'aux guerres médiques, de M. F. M. Cornford sur les religions à mystères et la philosophie pré-socratique, de M. J. D. Beazley sur l'art grec archaïque.

La partie plus proprement historique est divisée entre M. G. Buchanan pour la fondation et l'extension de l'empire perse, M. F. E. Adcock pour la réforme de l'État athénien et Athènes sous les tyrans, M. P. N. Ure pour les États grecs hors de Grèce au vi^e siècle, M. E. M. Walker pour Athènes et la réforme de Cléisthène, MM. G. B. Gray et M. Cary pour le règne de Darius, M. J. A. R. Munro pour les événements qu'évoquent le nom de Marathon, l'invasion de la Grèce par Xerxès et le superbe redressement qui en amena la délivrance, M. R. Hackforth pour Carthage et la Sicile, M. R. S. Conway pour les communautés indo-européennes en Italie à l'époque étrusque.

Comme à l'ordinaire les deux volumes sont munis de cartes très claires, de tableaux chronologiques, d'index et d'une bibliographie. R. D.

ESVÉN GJERSTAD. — *Studies on prehistoric Cyprus* (Public. de l'Université d'Upsal). Un vol. in-8° de 342 pages. Upsal, A.-B. Lundequistska Bokhandeln, 1926. — *The Stone Age in Cyprus*, extr. de *The Antiquaries Journal*, janvier 1926, p. 54-58.

L'auteur a mis à profit un séjour dans

l'île de Chypre pour nous donner une monographie détaillée de l'âge du bronze en cette région.

Après un inventaire topographique de tous les sites de l'âge du bronze, on nous présente une étude systématique des tombes. Nombre de renseignements inédits sont fournis relativement aux tombes explorées en 1913 à Lapithos par M. Myres et, pendant les années 1914-1917, par M. Markides à Arpera, Kalydhata et Lapithos. Les tombes de l'âge du bronze ne connaissent que l'inhumation; on dépose avec le cadavre des offrandes: nourriture, boisson, plats, armes, bijoux et objets divers. Si la plupart des ossements révèlent les offrandes destinées à nourrir le mort, M. Gjersetad estime que le chien, le chameau et le cheval ont été sacrifiés sur la tombe et enterrés avec leur maître pour l'accompagner dans l'autre monde. La nourriture et le vin étaient déposés dans des bols, des jarres et des cruches de terre cuite. On trouve toutes sortes d'instruments, hache, poignard, tête de lance et pointe de flèche, sceptre royal, etc. Les épingles diverses, anneaux, colliers, bracelets sont le lot des femmes, et aussi, pense l'auteur, les idoles de la déesse de la fertilité et de la fécondité.

Le principal effort de M. Gjersetad a porté sur la céramique. En conservant autant que possible les dénominations de Myres et d'Ohnefalsch-Richter, il a apporté plus de précision dans le détail et s'est astreint, notamment, à un classement typologique. Le grand nombre de reproductions permet de suivre la description; mais, tirées dans le texte, elles n'ont pas toujours la netteté désirable. Au risque d'allonger l'ouvrage, quelques références à des publi-

cations antérieures auraient permis d'obvier à ce défaut d'autant plus grave que les divisions établies sont plus nombreuses et difficiles à distinguer.

Une large place est attribuée aux importations étrangères. M. Gjerstad est d'avis de repousser toute narration chypriote des vases mycéniens, il considère tous les cratères portant des scènes avec le char comme des vases importés. Il eût été bon, avant de repousser la « céramique cypro-mycénienne » d'étudier la terre des pièces sur lesquelles se fonde cette appellation.

Le lecteur trouvera encore toute une suite d'objets de cuivre et de bronze caractéristiques des époques envisagées, mais l'étude en est beaucoup moins poussée que la céramique. Plus encore que pour la céramique, il eût été utile de donner la référence pour les pièces rares qu'on publiait; tel le sceptre, p. 238, n° 1.

L'attention de M. Gjerstad s'est portée sur la chronologie relative et il propose de subdiviser chacun des trois âges du bronze, qui ont été reconnus par Ohnefalsch-Richter et Myres, en trois branches secondaires. Nous craignons que, dans la pratique, cette précision ne soit illusoire.

Jusqu'ici, on n'avait découvert à Chypre que de très rares témoins de l'âge de la pierre. M. E. Gjerstad a mis au jour à Vounistiri près de Phteparos, dans le district de Famagouste, une installation préhistorique, maison en pierre au plan irrégulier d'environ 10 mètres sur 8, qui lui a donné en abondance des silex néolithiques, taillés dans l'île même.

R. D.

L. HAEFFEL. — *Syrien und sein Libanon*. Ein Reisebericht. La vol. in-8° de xvi et 362 pages. Lucerne et Leipzig, Rader, 1926.

L'accueil réservé par le grand public au volume *Ein Jahr im heiligen Land* (voir *Syria*, 1923, p. 381), a engagé l'auteur à développer, dans le même esprit d'intelligente vulgarisation, ses notes de voyage en Syrie.

De Jérusalem le lecteur gagne Damas par la vallée du Yarmouk, passe 3 jours à Ba'albeck, traverse le Liban pour se rendre à Beyrouth. Dans le voisinage de cette ville, l'auteur décrit le sanctuaire de saint Georges, les inscriptions du Nahr el-Kelb, signale à Byblos les découvertes de M. Montet au cours de ses trois premières campagnes. On passe ensuite à Tripoli, Besherre et les côtes, 'Aqoura, les sources de l'Adonis, la vallée de Ghazir, Ghazir et Beyrouth. De là M. Haefeli, attiré par les vieilles synagogues juives, a pris la route de Kefr-Bir'im et Safed pour atteindre le lac de Tibériade.

Ce récit de voyage, d'une lecture agréable, ne néglige jamais de fournir les renseignements historiques qui sont familiers à l'auteur (*). Ses remarques sont judicieuses. S'il observe que le général Gouraud — ce qui fixe, bien que la rédaction

* Parmi les menues observations p. x-xi, nous ne saurions accepter pour la frontière définie par *Nombres*, xxxiv, 7 et suiv., *Exode*, xxxv, 15 et suiv., le tracé proposé par M. Haefeli p. 120. La collection d'antiques de l'Université Saint-Joseph est entrée depuis au Musée de Beyrouth. P. 157 : l'inscription du sarcophage d'Ahiram n'est pas en écriture hébraïque ancienne, mais en phénicien archaïque. P. 200 : rectifier : « commissionnaire de la République française », en « commissaire ».

comportés des renseignements plus récents, approximativement la date du voyage qu'on ne nous donne pas — se déplace en été à Alei dans le Liban, c'est pour rappeler qu'il y a là une vieille tradition. Ainsi Hérode Agrippa II passait l'hiver à Beyrouth et l'été à Césarée de Philippe (Banyas). On pourrait rappeler aussi la « maison d'été » et la « maison d'hiver » de Panaminou, le dynaste de Zandjiri à l'époque assyrienne.

Visiblement, l'auteur a pris plaisir à rédiger ces notes de voyage. Depuis, les routes et les moyens de transport se sont grandement améliorés et ces facilités nouvelles renforcent sa conclusion : « Par sa structure physique, par sa population et son histoire, la Syrie se différencie nettement de la Palestine ; aussi un séjour en Syrie est-il le plus beau complément d'un voyage en Terre sainte ».

GUILLAUME DE JERPHANION. — *Le Calice d'Antioche*. Les théories du docteur Eisen et la date probable du calice (*Orientalia Christiana*, VII, n° 37). Un volume in-8° de 175 pages. Rome, Pont. Instit. Orient. Studiorum, 1926.

Syria a entrete nu ses lecteurs, à plusieurs reprises, du fameux calice d'Antioche⁽¹⁾ et a rendu compte de l'ouvrage que le P. de Jerphanion a pris pour base de sa discussion et de sa documentation⁽²⁾. M. Charles Diehl a publié ici même des éléments de comparaison importants qui devront entrer en ligne de compte. C'est

(1) Cf. DIÉHL, *L'École artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syrienne*. Syria, 1921, p. 81 et suiv., avec reproduction du calice pl. IX ; *Un nouveau trésor d'argenterie syrienne*, *ibid.*, 1925, p. 105 et suiv.

(2) Syria, 1924, p. 69.

dire que la discussion, après l'excellente et très complète étude que nous annonçons, n'est pas close.

Le volume du P. de Jerphanion se compose de deux parties. Dans la première, il procède à une critique serrée de l'ouvrage du docteur Eisen, dont il montre l'inconcevable légèreté et dont il souligne les contradictions, confusions et négligences. Dans la seconde partie, le savant professeur à l'Institut pontifical oriental s'attache au monument lui-même pour déterminer la date probable et fixer le sens de la décoration. Les comparaisons qu'il institue et qu'il illustre parfaitement sont des plus précieuses. On y trouve, pour la première fois, une base solide de discussion.

Ainsi, il est montré que la représentation du Christ au milieu des Apôtres n'apparaît pas dans l'iconographie chrétienne avant le IV^e siècle. L'exemple le plus typique — un peu antérieur à 337 — est fourni par les peintures du cimetière d'Iternès à Rome, où les Apôtres, de part et d'autre du Christ, sont représentés isolés, assis sur des sièges à dossier élevé et arrondi. Ceux de droite lèvent la main.

Nous avions reproché (Syria, 1924, p. 71) au docteur Eisen d'avoir passé sous silence les sarcophages du IV^e siècle qui offrent de si curieux points de contact avec les figures du calice. Le P. de Jerphanion analyse avec précision les sujets des sarcophages qui s'étagent du IV^e au VI^e siècle et aboutit à cette conclusion qu'ils « invitent à rapprocher le calice de monuments qui n'appartiennent plus à l'âge constantinien et dont la plupart semblent devoir être placés au V^e siècle » (p. 96). Il tire argument, tout spéciale-

ment, de la clé tenue en main par saint Pierre et y voit la preuve que l'image de Pierre sur le calice d'Antioche ne peut être antérieure à la première moitié du v^e siècle. « Le fait que la clé est tenue dans la main non voilée inviterait même à reculer la date notablement. »

Le P. de Jerphanion, d'après les analogies relevées, notamment sur les sarcophages, estime que les deux figures du Christ devaient être identiques. Il remarque que le bras et la main gauches de l'une ont été refaits et que, dans le décor primitif, cette main gauche tenait le rouleau à demi déployé comme sur l'autre face. « Le rouleau pendant remplissait le vide que M. André a bouché tant bien que mal en replaçant de travers un morceau de vigne qui, en réalité, appartenait au cep montant. » Le P. de Jerphanion met en doute l'existence du plat aux sept palmes et aux deux poissons; il y avait là simplement une grappe de raisin. Il faudrait examiner attentivement le calice pour en décider.

Le geste du Christ est celui qui caractérise la *Traditio legis* et qui lance les Apôtres à la conquête du monde. Quant au geste de ces derniers, c'est celui de l'acclamation, transposition de l'antique geste de l'orant. Toutefois, la *Traditio legis* primitive ne comporte avec le Christ que les figures de Pierre et de Paul; la présence de tous les Apôtres marque une évolution. Mais le calice figure les Apôtres assis. Il y a donc contamination au second degré avec les représentations de Jésus entre les Apôtres. La complexité de cette scène conduit à reporter son élaboration jusque vers la fin du v^e siècle.

Nous reconnaissons la logique de ces déductions qui perdent à être abrégées.

Le tableau de la page III, qui les présente dans la complexité de leur enchevêtrement, est impressionnant. A la réflexion, il appelle certaines réserves. Ainsi on sera tenté d'atténuer la rigueur des conclusions en constatant qu'elles sont fondées presque uniquement sur des documents occidentaux. On nous dit bien que, dès qu'un type était créé en Orient, l'Occident s'en emparait et l'utilisait. Ce n'est vrai qu'en partie puisque les archéologues démêlent sans peine, parmi les monuments occidentaux, les pièces qui proviennent d'Orient.

Considérons, par exemple, les sarcophages. N'est-il pas frappant que précisément à Ravenne, où l'influence orientale est si grande, on trouve Jésus donnant la loi assis (p. 88-89)? N'est-il pas également sous une influence orientale particulière ce sarcophage de Rome où le Christ avec l'agneau et dix Apôtres se détache sur un fond de vigne et de palmiers? « Ressemblance superficielle », assure le P. de Jerphanion (p. 87); mais nous n'en sommes pas persuadé. La date, à notre avis trop basse, à laquelle aboutit le savant Père, tient à ce qu'il s'est trop étroitement tenu à la documentation occidentale.

L'étude du décor végétal est pour le savant auteur l'occasion de faire descendre le calice d'Antioche jusqu'au vi^e siècle (p. 120). Mais l'art syrien n'a pas attendu cette époque pour user à satiété de la vigne et de ses rinceaux. Nous osons même avoir l'avis du P. de Jerphanion sur les fragments d'architrave en marbre du Louvre qui proviennent de Sidon et qu'on peut placer, croyons-nous, au début du iv^e siècle (*).

Nous avons déjà longuement discuté

* *Mélanges Gustave Schlumberger*, II, p. 359.

L'explication de M. Eisen touchant l'aigle du calice (¹); nous sommes heureux de constater que le P. de Jerphanion y voit aussi un symbole d'apothéose. Mais cela entraîne pour toute la scène une explication moins uniquement décorative que ne le propose le savant byzantiniste. Il est difficile de ne pas relier l'aigle à la corbeille de pains, comme il est uni au canture sur la mosaïque de Basil Djobrin (²). Et, d'autre part, dès les premiers siècles de notre ère, l'art syrien avait coutume d'associer l'aigle à la vigne (³).

Tout cela nous laisse assez perplexe devant la restitution de la seconde figure du Christ avec le rouleau, que propose le P. de Jerphanion. Manifestement les deux figures du Christ, traitées de façon semblable, marquent des moments différents, probablement l'une est sur terre et l'autre au ciel.

Quoi qu'il en soit, il faut remercier le P. de Jerphanion de sa publication qui, pour la première fois, expose dans leur ampleur et dans leur cadre exact, les problèmes que soulève le calice d'Antioche. Ce monument, d'une grande importance pour l'art oriental, a, malheureusement, souffert deux atteintes graves : une réparation trop poussée et une publication intempestive. Loin de le servir, le bruit soulevé autour de lui l'a rendu suspect au point que son authenticité est maintenant mise en doute. Le P. de Jerphanion, dans une note additionnelle qui lui est inspirée par la publication de M. Diehl dans *Syria*, répond : « Nous estimons donc n'avoir pas de raisons suffisantes pour nier l'au-

thenticité du calice; nous continuons à y croire, au moins provisoirement » Car la discussion s'apprête, paraît-il, à rebondir sur ce point particulier. Il serait désirable que le propriétaire, pour y couper court, envoie le calice en Europe à fin d'examen.

R. D.

PÉRIODIQUES

JEAN CHARBONNEAUX. — Trois armes d'apparat du palais de Mallia (Crète), dans *Monuments et Mémoires Piot*, t. XXVIII, 1925-1926, p. 1 et suiv.

Les fouilles de l'École française d'Athènes à Mallia portent principalement sur l'emplacement du palais dont la première installation remonte au Minoen ancien II, c'est-à-dire à l'Ancien Empire égyptien, et dont un nouvel état a prospéré pendant le Minoen moyen, autrement dit le Moyen Empire égyptien.

Les trois belles armes que publie M. Charbonneau, une hachette en schiste, un poignard et une épée en bronze, sont l'assées par lui au Minoen moyen III. C'est l'époque des seconds palais de Cnosse et de Plousteros, celle des plus anciennes tombes de l'Acropole de Mycènes, époque de décadence en Égypte où se sont eus les Hyksos, mais époque partiellement brillante pour le bassin de la mer Égée.

L'épée de Mallia mesure 97 cm. La reconstitution présentée sur la planche n'est pas satisfaisante à l'œil : le pommeau oblong, en cristal de roche à 8 facettes, se rajuste mal au corps de la poignée. Aussi M. Charbonneau propose-t-il d'insérer une virole entre les deux.

La hachette constitue un type nouveau

(¹) *Syria*, 1924, p. 70.

(²) *Ibid.*, 1925, p. 204.

(³) *Mélanges Schlumberger*, p. 261.

de la double hache en forme de panthère. Son caractère religieux est attesté par sa forme même et par les conditions de sa trouvaille au voisinage immédiat d'une petite chapelle. Elle mesure 13 cm. de long, on peut se demander si elle n'était pas plaquée d'or, bien qu'aucune trace de ce métal n'ait été relevée.

La publication de cette pièce unique est pour le distingué conservateur adjoint des Antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, l'occasion d'une importante démonstration. Il établit que la pièce est bien de conception et de fabrication crétoise; il apporte sur l'utilisation du décor en spirales conjuguées des précisions dont la portée dépasse l'application au bassin de la mer Égée.

Le motif prendrait naissance en Crète au Minoen moyen I⁽¹⁾ pour atteindre au Minoen moyen II son « plus haut degré de souplesse ». A l'époque suivante la spirale, dont les céramistes avaient fait un si large usage, est empruntée par les orfèvres et les ciseleurs comme l'attestent « à profusion les pièces d'orfèvrerie retrouvées par Schliemann dans les plus anciens tombeaux de Mycènes » M. Charbonneau appuie le point de vue de M. Dugas qui écarte de ces combinaisons graphiques toute influence nordique.

Avant d'utiliser la spirale conjuguée, les ciseleurs avaient usé de la spirale sans fin. Le bassin d'argent trouvé par M. Virelles dans l'hypogée royal I de Byblos, assez exactement daté du la fin du xix^e siècle avant notre ère, a été rapproché par M. Pottier de pièces d'orfèvrerie mycénienne. Ce bassin, soit qu'il ait été importé de la mer Égée, soit

qu'un artiste gubite l'ait décoré à la mode égéenne, atteste que, dès le Minoen moyen II, le décor en spirale était familier aux orfèvres égéens.

Si, comme nous l'avons admis depuis longtemps, le grand centre d'utilisation du décor en spirale a été la Crète minoenne, il faut admettre qu'il est passé de là en Égypte, dès le temps de la XI^e dynastie. Sous la XVIII^e dynastie, les artistes égyptiens y mêlent des éléments floraux dont le plus caractéristique est le bouton ou la fleur de lotus. Chargé de cet enrichissement, le décor en spirale reflue vers les pays de civilisation mycénienne, comme on peut en juger à Tirynthe et à Orchomène⁽²⁾.

Nous avons supposé que cette diffusion de la spirale n'était pas due seulement à l'attrait décoratif qu'offre cet élément mais qu'elle avait été grandement favorisée par la valeur religieuse qui lui fut attachée⁽³⁾. Le décor de la double hache de Mallia vient souligner ce caractère religieux qui expliquerait la présence de cet élément sur les scarabées, soit égyptiens, soit phéniciens, au temps de la XII^e dynastie. De même s'expliquerait la spirale de type égéen qui se dresse entre deux sphinx sur un cylindre syrien que vient de publier M. du Mesnil du Buisson⁽⁴⁾. Comme ce cylindre n'est guère postérieur à Hammurabi, c'est-à-dire ne descend guère plus bas que 2000 avant notre ère, le contact entre les deux civilisations s'affirme ici dès le début du Minoen moyen II.

La panthère de Mallia est harnachée

⁽¹⁾ Nos civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée, 2^e éd., p. 206 et 283.

⁽²⁾ Ibid., p. 335-336.

⁽³⁾ Voir Syria, 1927, p. 24.

⁽⁴⁾ Lire ainsi à la ligne 8 de la page 9, où le chiffre III est une erreur de typographie.

pour être attelée. Elle nous reporte donc, comme l'expose M. Charbonneau, à une représentation mythique du dieu traîné en char par des fauves. « S'étonnera-t-on, ajoute-t-il, que dans une île anciennement consacrée à Dionysos Zagreus se soit acclimaté, dès l'époque minoenne, un thème mythique et iconographique qui devait avoir un si grand succès chez les Grecs, après qu'une nouvelle fois l'Asie l'eut transmis à l'Europe » ? Cherchant l'origine du premier emprunt, il signale un cylindre figurant un personnage, un dieu, semble-t-il, traîné dans un char par deux lions. Nous ne ferons qu'une réserve, c'est que ce cylindre n'est nullement hittite, mais proprement syrien ⁽¹⁾ et qu'on retrouve jusqu'à l'époque, en Syrie, le dieu sur un char traîné par des animaux fantastiques ⁽²⁾.

R. D.

VICTOR BÉCARD. — Le nom des Phéniciens, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1926, I, p. 187-223.

Nous signalons à nos lecteurs ces pages comme une étude de pensée claire, logiquement déduite et remarquablement écrite.

La thèse de l'auteur repose sur ces prémisses que le palmier est l'arbre phénicien et que la Phénicie historique n'est pas la terre du palmier. Il faut donc chercher ailleurs l'habitat primitif des Phéniciens et, évidemment, dans une ré-

gion de palmeraie. La question se complique parce qu'on croit devoir adopter « l'opinion commune des géographes, historiens et archéologues d'aujourd'hui » en faveur de l'explication *phoinix* = rouge ⁽¹⁾. M. Victor Bérard a trop le sens des réalités et l'expérience de l'Orient pour accepter la théorie généralement admise que les « blonds » Achéens donnèrent le nom de *Rouges* aux peuplades égéennes parce que ces dernières avaient la peau hâlée par le soleil et la brise marine. « Il semble, observe-t-il justement, que l'inverse serait plus vraisemblable... les populations insulaires auraient dû nommer *rouges* ou *roux* ces gens du Nord à la vive carnation, à la chevelure ardente; le blond Achille avait pour fils le rouge Pyrrhos aux poils feu. »

Il n'est pas douteux que les Hellènes ont employé le mot *phoinix* ou ses équivalents comme synonymes de *erythros* et M. Bérard trouve à cette « époque » du grec *phoinos* ou *phoinix* un « pays » et un « mythe » précis dans *Edom*. Ainsi le mot grec, *phoinikes*, les Rouges, serait la traduction du nom des Edomites. On saurait l'appui que cette théorie trouve dans le texte d'Hérodote qui nous dit que les Phéniciens étaient primitivement fixés sur les rivages de cette mer extérieure que l'on appelle la mer Érythrée (I, 1; cf. IV, 37).

Nous n'insisterons pas sur les considérations accessoires, notamment celles qui visent les Amorrhéens. L'histoire de

⁽¹⁾ La méprise vient de l'abus (voir Syria, 1926, p. 337) qui a été fait du vocable « syro-cappadocien » que M. Charbonneau traduit par « hittite ».

⁽²⁾ Voir nos *Notes de Mythologie syrienne*, p. 69 et suiv.

⁽²⁾ CONTREAU, *La Civilisation phénicienne*, p. 336, résume exactement cette opinion en disant : « Le nom des Phéniciens vient du grec *phoinix* qui signifie palmier, mais ne se justifie pas, car le palmier n'existe guère en Phénicie; on a pensé à rattacher ce terme à une racine *phoinos* qui signifie rouge ».

ces derniers est appelée à être complètement renouvelée par des découvertes qui n'étaient pas encore publiées quand M. Bérard a rédigé son étude. Nous négligerons aussi le rapprochement de l'édonite Esau avec l'Edouos de Platon de Byblos, parce qu'une découverte récente achève de le ruiner. Nous n'insisterons pas sur l'impossibilité à qualifier de « Pays Blanc », une terre volcanique, donc essentiellement noire, comme le Haauran. Nous examinerons simplement le point de départ et le point d'arrivée de la thèse.

Pour dégager le terrain, signalons que dans la *Revue archéologique*, 1926, II, p. 113 et suiv., M. Victor Bérard réfute les théories de MM. Isidore Lévy et Autran et montre comment ils ont renversé les données du problème.

Mais voici, d'autre part, que les égyptologues, à la suite de M. Sethe, reprennent la fameuse équation *fenkhou* = *phoenikes* sans expliquer comment, pour qualifier les Cananéens, les Grecs ont eu recours à un terme égyptien rare, que les Cananéens eux-mêmes n'ont jamais adopté.

Quand on considère toutes les difficultés auxquelles on se heurte et la façon étrange dont les questions se posent et s'entremêlent, on ne peut s'empêcher de penser qu'on a mal assuré la base. Pour ne prendre qu'un exemple, à la vérité décisif, où a-t-on vu que le palmier ne poussait pas en Phénicie ? Nous ignorons pas que Martin Hartmann, qui a séjourné en Syrie avant d'être professeur d'arabe à Berlin, assurait qu'il n'y avait pas de palmiers à Palmyre. Maurice Barrès note qu'un de ses informateurs, lisant devant lui la célèbre page

de Renan sur sa sœur Henriette : « Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit... », s'interrompit pour souligner dans un langage familier : « Farceur, va ! Il n'y a pas de palmiers (!) ». Mais ce sont là de faux renseignements ; tout le congrès archéologique d'avril 1926 a considéré les palmiers de Palmyre et ceux d'Amschit. Ces derniers ne sont pas plantés d'hier, puisque nous les avons vus, dès 1893, en plein développement.

Si le palmier n'est pas rare au nord de Beyrouth, c'est cependant au sud de cette ville qu'il prospère vraiment. Il ne faut pas oublier que Beyrouth est à la latitude de Gabès. M. Haefeli, dans l'ouvrage dont nous rendons compte ci-dessus, a été frappé, en passant à Shouweifat, immédiatement au sud de Beyrouth, de l'importance de la palmeraie de cette localité. Il signale que le palmier y trouve un sol et un climat favorables. La vérité est qu'on ne donne plus à cet arbre les soins qu'il réclame et il est surprenant qu'il résiste à cet état d'abandon.

Les voyageurs modernes, induits en erreur par le changement à peu près total que les cultures ont subi depuis l'antiquité, tiennent pour un intrus et un parasite, un arbre qui, il y a trois mille ans, devait parer toute la côte sydonienne. Car les splendides vergers d'orangers, de citronniers, de néfliers, de bananiers, qui entourent Sidon, qui constituent sa richesse et frappent d'admiration le touriste, représentent une culture récente. Au moyen âge, on devait s'y adonner au coton et à la canne à sucre, en vue de l'exportation. Dans l'antiquité, les cô-

(1) MAURICE BARRÈS, *Enquête aux pays du Levant*, I, p. 58.

Réales étaient la préoccupation dominante de la population : nous n'en voulons pour preuve que l'évolution des cultes locaux agraires, notamment du culte d'Adonis. L'inscriptions d'Amarna nous qualifie de « belles terres à ole » le territoire de Jaffa tout couvert au jourd'hui d'orangers et de citronniers. A cette époque, le palmier devait être planté et cultivé dans les parties basses et humides. Il frappait les regards de l'étranger qui arrivait par mer et l'on ne peut s'étonner que les Grecs aient qualifié ce pays de « terre du palmier ».

Bien que le point de départ nous paraisse inexact, et que, par suite, le rapprochement entre *phœnicæ* et *edom* soit bien fragile, la thèse sur l'origine des Phéniciens que développe M. Victor Bernard se présente comme la plus probable. A nos yeux, l'argument le plus frappant qu'il puisse faire valoir est celui de la langue. De nombreux indices de similitudes analogues de vocabulaire entre le phénicien et l'arabe ; elles ont été renforcées et étendues au domaine géographique par la découverte de l'inscription d'Amarni. Autrement dit, plus nous nous élevons dans la connaissance du phénicien, plus sont étroites les analogies avec l'arabe. Cette indication nous ramène, après beaucoup de détours, à l'opinion d'Hérodote.

R. D.

PAUL-ÉMILE GUIGUES. — **Pointe de flèche en bronze à inscription phénicienne.** et SÉBASTIEN ROZÉVALLÉ, **Note sur le texte phénicien de la flèche publiée par M. P.-E. Guigues,** dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XI, fasc. 7, Beyrouth, Imprimerie catholique, p. 26. Nous félicitons le P. Sébastien Rozé-

vallé de reprendre, en dépit du mauvais état de sa vue, la suite de ses travaux par cette intéressante étude sur un curieux document que M. Guigues a découvert, près de Nabatieh, dans le Liban méridional, au cours de ses fructueuses



recherches dans les sépultures de la région.

Il s'agit d'une pointe de flèche en bronze de forme laudolée portant, sur chaque face, une ligne d'écriture phénicienne dont le P. Rozévallé a parfaitement reconnu le caractère archaïque. Nous reproduisons cette pointe de flèche d'après une photographie que nous devons à

l'obligeance de M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités, qui, en signalant la découverte à l'Académie des Inscriptions, avait dégagé le premier mot d'après la copie qu'il avait reçue⁽¹⁾. Le P. Ronzevalle a lu :

אֶתֶּח	יָד	Flèche de Adto,
יָד	יָד	fil de 'Akki

La seule lettre douteuse est l'*aleph* à la fin de la première ligne qu'un boursoufflement du métal a contaminé, faisant disparaître vraisemblablement aussi la barre de séparation qui terminait la ligne.

D'après l'écriture, M. Virolleaud avait daté ce document du *x^e* siècle avant notre ère; le P. Ronzevalle déclare que c'est une erreur manifeste et que l'écriture, notamment la forme de l'*aleph*, reporté cette pointe de flèche au *xii^e*, peut-être même au *xiii^e* siècle avant notre ère. M. Virolleaud nous a envoyé l'objet et, pièce en main, nous ne pouvions que confirmer son opinion.

Le P. Ronzevalle se méprend lorsqu'il affirme que, dans l'inscription d'Abiram, l'*aleph* offre parfois des traits obliques également droits l'un et l'autre. Il suffit pour s'en assurer de consulter les planches où nous avons pris soin de reproduire le revers d'un bon estampage et où l'on verra que, dans tous les *aleph*, le trait oblique inférieur se termine en crochet. Ce détail est plus ou moins accentué, mais il ne manque jamais. L'*aleph* de la flèche de Nabalyé est, par contre, identique à l'*aleph* des textes d'Abiba'al et d'Eliba'al qui, l'un et l'autre, sont du *x^e* siècle avant J.-C. Le *bet* de la flèche n'a pas non plus l'ampleur du *bet* d'Abi-

ram; mais surtout le *yod* diffère de celui du sarcophage; s'il ne fallait tenir compte des difficultés de la gravure sur bronze, il indiquerait même une date un peu plus récente que les deux textes en question. Ainsi la date du *x^e* siècle est parfaitement justifiée.

Le mémoire du P. Ronzevalle est riche en observations de tout ordre. Nous souscrivons à ses réserves en ce qui touche l'écriture sinaitique. Nous sommes moins impressionné par sa démonstration de l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien. Personne ne met en doute la connaissance que les Phéniciens avaient de l'écriture égyptienne et d'autres écritures encore, bien loin de diminuer leur mérite, cette constatation montre que leur découverte fut obtenue scientifiquement.

Aujourd'hui les partisans de l'origine égyptienne ont pour chaque lettre phénicienne le choix entre deux, trois ou quatre formes égyptiennes, nombre qu'il faut multiplier par les variantes en hiéroglyphe et en hiératique, c'est-à-dire que, pour chaque lettre phénicienne, on dispose d'une demi-douzaine de formes divergentes égyptiennes. Comme, dans des conditions si favorables pour le rapprochement, on ne parvient pas à expliquer toutes les lettres phéniciennes, il en résulte avec évidence que la comparaison est inopérante. Les quelques similitudes présentées ne sont qu'un trompe-l'œil et la conséquence d'une méthode trop complaisante. Souvent, d'ailleurs, la comparaison serait beaucoup plus satisfaisante pour l'œil si on l'établissait avec des signes n'exprimant pas le même son. Cette contre-épreuve montre bien le caractère illusoire de rapprochements incomplets.

R. D.

⁽¹⁾ *Comptes rendus Acad.*, 1926, p. 240.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Les fouilles archéologiques en Palestine. — Nous avons reçu quelques indications du R. P. Vincent qui intéresseront vivement nos lecteurs. D'abord à la date du 12 décembre 1926, à la suite d'une visite sur les divers chantiers en compagnie de M. le professeur Garstang, directeur du Service des antiquités de Palestine, dont c'était la dernière inspection, « que tout le monde regrettera, car le savant archéologue s'en va non seulement acquis une autorité incontestée par son expérience du terrain et des méthodes de fouilles, il y joignait une brillante personnalité et un désintéressement rare ».

« A Beisan, c'est le R. P. Vincent mission de Philadelphia Museum. — M. Rowe a mis de l'ordre dans la classification de ses quatre temples cananites des XIX^e-XXII^e dynasties, puis les a supprimés pour fouiller dessous. Il a complété sa collection de mobilier religieux et la campagne va se clore au 1^{er} janvier ⁽¹⁾ sur l'horizon contemporain de la conquête égyptienne de la XVII^e dynastie. Parallèlement, les fouilles dans la nécropole ont donné de féconds résultats, en particulier pour les tombes à pithos anthropomorphes. M. Rowe les classe fermement désormais à l'un ou l'autre clan des « Peuples de la mer » que le Pharaon aurait recueillis comme mercenaires et mis en garnison à Beisan. »

Depuis, ont paru plusieurs articles dans le *Times* et un article du R. P. Dhorme dans la *Revue biblique*, 1927, p. 98 et suiv. Le plus ancien sanctuaire jusqu'ici reconnu à Beisan remonterait à Thout-

mès III, puis nous aurions une installation cultuelle de l'époque d'Aménophis III ou IV, c'est-à-dire contemporaine des tablettes d'el-Amarna au-dessus un temple dont un bras de S. N. 1^{er} remplacé par un autre du temps de Ramsès II. Le temple d'Astarte de I *Samuel*, xxi, 10, serait situé au nord de l'ensemble précédent; sa fondation remonterait à Ramsès II.

Parmi les objets découverts dans cette campagne, il faut attirer l'attention sur une belle hache de bronze que M. Alan Rowe a immédiatement rapprochée de l'arme tenue par le « dieu batté qui, selon l'expression du P. Dhorme, monte la garde sur la face intérieure de l'une



des portes de l'ancienne capitale Hattousas, aujourd'hui Boghazkent ». Nous la reproduisons d'après la planche de la *Revue Biblique*.

Nous reprenons la lettre du P. Vincent : « Si nous voulons que soit la fouille de Beisan, elle n'est que *jeu d'enfants* comparée à la fouille de très grand style de M. Fisher à Megiddo (Mission Breasted-Rockefeller !). Il est incontestable que c'est la fouille modèle; mais il n'est pas donné à beaucoup d'explorateurs d'avoir devant soi un crédit de 30 000 dollars par campagne pendant une durée prévue de 20 ans. La fouille de cette année a porté pendant trois mois exclusivement sur la nécropole découverte au pied sep-

⁽¹⁾ La campagne de M. Alan Rowe, assisté de M. Fitz Gerald, fut ouverte le 21 août 1926.

l'entrional du Tell où l'on devait évacuer les décombres. Depuis le mois d'octobre elle bat son plein sur le Tell lui-même. A peine à 1 mètre sous la surface (hellénistique), M. Fisher a atteint le niveau du II^e Fer et seconde moitié du I^{er} F., c'est-à-dire de la moyenne monarchie jusqu'après l'Exil. La plus remarquable trouvaille est un important sanctuaire que M. Fisher appelle provisoirement « temple d'Astarté ». La bâtisse a de singulières analogies avec celle du palais d'Achab à Samarie. Elle a subi une profonde et peut-être deux relanches, mais demeure impressionnante. Pas de textes, quoique les trouvailles de détail archéologique aient beaucoup d'histoire à nous apprendre, M. Fisher compte interrompre aussi le 1^{er} janvier pour trois mois.

« A Balatah (ancienne Sichem), la courte campagne du professeur Sellin a mis au jour le rempart, deux portes à ordonnance hitite et un sanctuaire qu'il croit pouvoir dater du Bronze II. Il a découvert un fragment de tablette de la série d'el-Amarna et une tablette néo-babylonienne. Les travaux ne seront repris qu'en mars, du printemps.

« Les divers autres chantiers, Nashah Maspha), Beït Mirsa) (Qiryath Sefer) (*)

(*) M. W. F. ALMIGHT, directeur de l'École américaine de Jérusalem, a donné, dans le *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 33, octobre 1926, deux rapports concernant les fouilles de Tell Beït Mirsa. La seconde ville érigée sur ce site correspondait à Jéricho IV que les professeurs Sellin et Walzinger viennent de reculer jusqu'en 1700 avant notre ère. C'est à la porte Est de Qiryath Sefer qu'on a pu étudier l'architecture du second strata et reconnaître que sa qualité était supérieure à celle des strates suivantes. La troisième ville aurait fleuri de 1500 à 1200

sont également clos. Le professeur Flinders Petrie inaugure, au contraire, ces jours-ci, une campagne dans la région de Gaza. Et, à la date du 4 février 1927, le P. Vincent signale l'activité du chantier ouvert par le professeur Flinders Petrie à Tell Djemmeh, 18 kilomètres au sud-sud-est de Gaza, dans l'Oued esh-Sher.

« J'y ai passé quelques heures, il y a deux jours, au milieu de ruines hellénistiques et d'une grande forteresse de l'époque perse. Mais ce niveau est en train de sauter et, dans les 10 mètres qui restent, il y a place pour beaucoup de périodes archéologiques jusqu'au Bronze I, dont les traces sont déjà bien attestées.

Rapport de M. Virolleaud sur les découvertes en Syrie au cours de l'année 1925-1926. — Le savant directeur des Antiquités de Syrie a fait, devant l'Académie des Inscriptions, un exposé très complet de l'activité archéologique en Syrie au cours de la dernière année. Les *Comptes rendus* de 1926 (p. 246) résument cette communication sur la mission l'Assyriologique concernant la préhistoire, sur les fouilles des nécropoles de la Phénicie méridionale par M. Émile Guigues et M. Léon Allardès, sur la campagne de 1926 à Byblos, dirigée par M. Maurice Dunand, sur le plan des ruines de Byblos dressé par M. Maurice Pillet, sur les trouvailles de M. Maurice Dunand à Anra (Marullus).

Nouveau milliaire de la route côtière au

Poin intervient l'âge du fer; la ville paraît avoir subi une destruction partielle attribuable à Sennacherib. Les portes Est et Ouest de l'époque juive sont bien conservées, la première laissait pénétrer les chariots.

nord de Beyrouth. — M. Brossé a relevé et M. René Cagnat a publié (*Comptes rendus Acad. des Inscript.*, 1926, p. 254) un nouveau milliaire à dater entre 333 et 337 de notre ère, donc contemporain de l'itinéraire du Pèlerin de Bordeaux. Il jalonnait la route entre le pont romain de Ma'amaltain et Berdja, au lieu que nous avons proposé d'identifier avec le « pas paten » des chroniqueurs médiévaux.

M. Virulleaud a aussi communiqué à M. Cagnat une épitaphe sur plaque de marbre, relevée par le commandant Tracol, à Antioche, dans la mosquée du fameux Ilbib en-Nadjjar: *M. Aemilius, Lepidi teiber(tusi, tabularius...*

Les chevaux de Cilicie et les chars égyptiens au temps de Salomon. — On sait toutes les discussions soulevées autour de I *Rois*, x, 28 et suiv. La traduction traditionnelle (ainsi la Bible du rabbinat) s'exprime ainsi : « C'était de l'Égypte que provenaient les chevaux de Salomon, un gros type de marchands, sujets du roi, les acquéraient en masse à prix d'argent. Tout attelage montant d'Égypte revenait à six cents pièces d'argent et un cheval à cent cinquante. » H. Winckler éclaira ce passage, qu'on s'accorde à reconnaître en mauvais état, en rétablissant la mention du pays du Qoué, c'est-à-dire la Cilicie, qui avait disparu sous l'influence de la vocalisation des massorètes, mais dont les versions conservaient le souvenir. Il retrouva aussi le pays de Mousri au lieu de Misraïm, l'Égypte. On comprend donc, généralement, que Salomon faisait venir ses chevaux de Qoué et de Mousri, ses chars d'Égypte. Nous voyons, cependant, dans le tome III de la *Cambridge Ancient History* que Hall (p. 256) main-

tient le texte massorétique, tandis que S. A. Cook accepte, à la vérité sans enthousiasme, l'hypothèse de Winckler.

Il semble bien, en effet, que la correction de ce dernier a dépassé le but. La seconde partie du verset 28 montre que les chevaux proviennent d'un seul marché, celui de Qoué (Cilicie). C'était une région bien placée à ce point de vue. De tout temps, et de nos jours encore, nombre de chevaux d'Asie Mineure ont pris la route de Syrie ⁽¹⁾.

D'autre part, le verset 29 fait venir les chars d'Égypte. Dans ces conditions, la solution s'impose de supprimer simplement la mention de l'Égypte dans le verset 28. Elle y aura été introduite — comme aussi dans certaines versions la mention de Damas — quand on n'aura plus su ce que représentait Qoué. Il faut donc lire : « Les chevaux de Salomon provenaient de Qoué (Cilicie); les fournisseurs du roi les acquéraient du pays de Qoué contre paiement. » Naturellement les précisions données sur la valeur des chars et des chevaux sont inopérantes, car la monnaie n'existait pas alors. Tout au plus pourrait-on supposer qu'un rédacteur tardif a converti un poids de métal en monnaie de son temps. R. D.

Les fouilles de Mishrifé. — Le comte du Mesnil du Hunsen a repris ce printemps ses fouilles à Mishrifé. Les premières nouvelles transmises par M. Virulleaud sont fort encourageantes. Pendant l'organisation de sa mission, M. du Mesnil a reconnu dans le voisinage et au N.-E. d'Arrestan (Aréthuse), près Ghour el-'Asi, un tell qui lui a fourni des fragments d'une

(1) *Ezéchiel*, xxvii, 14, où le client est devenu Tyr.

inscription cunéiformes gravée sur pierre. A 32 kilomètres au S.-E. de Homs, l'actif archéologue a relevé le plan d'une enceinte fortifiée du type de Zandjira. Enfin, reprenant le 7 avril les fouilles sur la butte de l'Eglise à Mishrifé, il a découvert un édifice incendié. L'enlèvement des cendres a fait apparaître le dallage et mis au jour plusieurs tablettes couvertes de caractères cunéiformes, les fragments d'un grand vase en basalte posant sur trois palles de taureau et les fragments calcinés d'une statue en albâtre, aussi les débris d'un sphinx.

Au moment de donner la bon à tirer de ce fascicule, M. Virolleaud nous annonce que les tablettes découvertes par M. du Mesnil du Buisson constituent 4 ou 5 exemplaires successifs de l'inventaire du trésor de la déesse Nin-Egal, dame de Qajna, et deux inventaires successifs du trésor des dieux du Roi. Le savant directeur du Service des Antiquités de Syrie a identifié ainsi le site de Mishrifé avec l'ancienne Qajna; il a pu aussi établir le synchronisme de ces inventaires avec les tablettes d'el-Amarna.

Les premiers résultats du déchiffrement de M. Virolleaud entraînent d'importantes conclusions historiques que nous résumerons en quelques mots. Tout d'abord la documentation écrite relative à Mishrifé s'augmente de six lettres de la série d'el-Amarna (Knuvrtzon, n° 32-37) concernant Qajna. Ces lettres expliquent les péripéties qui ont amené la destruction violente du temple et de la ville. Le roi de Qajna, Akizzi, refuse de se ranger dans le parti des Hittites. Ceux-ci l'emportèrent; on sait que Soubbiloultouma mit Qajna à feu et à sang vers le quart du xiv^e siècle et transporta vers Khattî

les richesses de la ville (¹). Le temple ne fut plus relevé et, en y ramassant, au milieu des décombres calcinés, les derniers inventaires que les scribes aient dressé des trésors de ses dieux, M. du Mesnil a remis au jour le sanctuaire tel que le pillage et l'incendie l'avaient réduit à ce moment.

Nous connaissons donc la date de la destruction du temple; nous pouvons également fixer approximativement la date de sa construction. En effet, la déesse Nin-Egal, qui apparaît ici, est une déesse sumérienne qui a été signalée pour la première fois à Tello, sur la statue d'Our-Baou qui s'en proclamait le fils. La ville d'Our en Chaldée est le grand centre d'où le culte de la déesse a rayonné. M. Woolley vient de retrouver à Our le temple de Nin-Egal, dont la construction remonte à Our-Nammou, le fondateur de la troisième dynastie d'Our. Le gouverneur d'Assour, un sémite du nom de Zakirou, installé par Bour-Sin, petit-fils d'Our-Nammou, édifie, évidemment pour complaire à son maître et mieux asseoir la domination chaldéenne dans la ville d'Assour, un temple consacré à la déesse Nin-Egal. Le temple de Qajna doit remonter à la même époque, c'est-à-dire au temps de la troisième dynastie d'Our; sa construction atteste que, dans la seconde moitié du troisième millénaire, Qajna était dans la mouvance du royaume d'Our. Nous avons signalé récemment (²) qu'une tête publiée, il y a nombre d'années, comme provenant de Mishrifé était une tête sumérienne; elle est précisément traitée avec cet art raffiné qui caractérise

¹) Wexler, dans Knuvrtzon, p. 1108.

²) *Syria*, 1926, p. 344.

l'époque de la troisième dynastie d'Our. Complètement rasée, cette tête figure certainement un prêtre, peut-être un prêtre de Nin-Egal.

La déesse Nin-Egal a pénétré jusque chez les Hittites⁽¹⁾, aussi ne peut-on être surpris si son renom gagna la cour du pharaon Amenemhat II. En effet, M. du Mesnil a découvert, dans le même sanctuaire, un sphinx long de 57 centimètres avec une inscription hiéroglyphique qui a été lue par M. Alexandre Moret dans la séance du 13 mai de l'Académie des inscriptions : « La princesse, fille du roi, de son ventre, sa chérie, lta, maîtresse de féauté. » M. A. Moret a reconnu sous ce nom une des filles d'Amenemhat II, dont M. de Morgan a retrouvé la tombe à Dashour.

R. D.

Clément Huart. — Le savant orientaliste, bien connu sous ce nom, s'appelait en réalité Clément Imbault-Huart. Né en 1856, il remplit en Orient deux postes de drogman, à Damas d'abord de 1875 à 1878, à Constantinople ensuite pendant vingt ans (1878-1898). À la mort de Charles Schefer, en 1898, il fut appelé à la chaire de persan à l'École des langues orientales. La section religieuse de l'École des hautes études lui donna dix ans plus tard la succession d'Hartwig Derenbourg comme directeur d'études pour l'islamisme et les religions de l'Arabie. L'Académie des inscriptions l'élu en 1919 en remplacement de Maspero.

Son érudition était très étendue ; il eût pu, avec une égale maîtrise, enseigner l'arabe, le turc et le persan ; son labour était méthodique, sa production a été

considérable, car il est peu de revues auxquelles il n'ait collaboré⁽¹⁾ et, en dépit d'une présentation un peu froide, les volumes qu'il écrivit pour un public plus large rencontrèrent un réel succès.

Sa bibliographie est trop abondante et diverse pour être rappelée ici. Nous citerons seulement les œuvres qui touchent le plus près à la Syrie. D'abord un opuscule, qu'on oublie généralement de signaler, sur la *Poésie religieuse des Nasâra*, curieuse application de poésies érotiques à une doctrine religieuse comme il advint du Cantique des cantiques lors de son entrée dans le canon biblique.

La publication capitale de Clément Huart a été *Le Livre de la création et de l'histoire* (6 vol., 1899-1907), d'après un manuscrit qu'il avait découvert. Il aborda un sujet particulièrement captivant dans son ouvrage sur *Les Calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman* (1908). Ses recherches sur la poésie antéislamique en tant que source du Coran rencontrèrent une moindre faveur. Depuis 1902, parurent plusieurs éditions de sa *Littérature arabe*. En 1912-1913, il donna une *Histoire des Arabes* en deux volumes et tout récemment une mise au point de *La Perse antique et la Civilisation iranienne* (1923), si précise et si nette que le lecteur ne doute pas un instant que M. Huart n'avait voyagé en Perse. Cependant, il n'en eut jamais l'occasion.

Clément Huart venait d'être élu président de l'Académie des inscriptions pour 1927, lorsque, le 30 décembre 1926, il s'éteignit des suites de la grippe. Les regrets et les hommages n'ont pas manqué

⁽¹⁾ Waisner, *Archiv für Keilschrift.*, II, p. 12, note 11.

⁽¹⁾ *Les Banou Annaz*, dans *Syria*, 1921 et 1922.

à l'orientaliste de grande érudition et au fonctionnaire qui a rendu de longs et précieux services. R. D.

Camille Enlart. — La disparition subite, le 14 février 1927, de ce savant historien de l'art monumental du moyen âge est une grande perte pour les études qui nous occupent ici, car nul ne connaissait mieux que lui les constructions franques d'Orient.

Né en 1862, il suivit les cours d'architecture (Rollin) de l'École des beaux-arts, puis entra en 1885 à l'École des chartes, d'où il alla à l'École de Rome. Il était ainsi doublement armé pour les recherches qu'il devait poursuivre toute sa vie avec une ardeur sans défaillance. Il prit un autre avantage sur ses émules et contemporains en étendant son enquête monumentale dans toute l'Europe et même hors d'Europe. L'influence qu'il accordait à l'Orient sur le développement de certaines formes monumentales d'Occident en faisait, sur ce point, un disciple du marquis de Vogüé — à qui il dedica ses deux volumes sur Chypre — plutôt que de Robert de Lasteyrie.

D'autres diront la valeur de ses travaux sur les monuments de l'Occident et mettront en bonne place son *Manuel d'Archéologie française*, divisé en trois parties, où il examine successivement l'Architecture religieuse, l'Architecture civile et militaire, et le Costume. Nous insisterons naturellement ici sur ses missions à Chypre (1896) et en Syrie (1921), qui lui ont permis d'écrire, à la gloire de l'art français, deux ouvrages où il a mis

le meilleur de sa science et qu'il a traités avec une prédilection marquée. *L'Art gothique et la Renaissance en Chypre* (2 vol., 1899), n'a-t-il pas révélé au grand public que ce royaume, qui vécut quatre siècles, était devenu une terre française : « J'avais avancé, dit Enlart dans sa conclusion, et je crois maintenant avoir prouvé que ce livre est un chapitre de l'histoire de l'art français : les monuments de Chypre appartiennent à cette histoire comme les *Assises* à celle de notre droit, et ils ne la départiront pas. »

Enlart avait accepté sa mission en Syrie du général Gouraud, haut-connaisseur. Il compléta l'étude qu'il fit alors des églises franques de Syrie, notamment de la célèbre cathédrale de Tortose, du couvent de Belmont, des églises de Byblos et de Beyrouth, par une révision des églises de Palestine. De même qu'en Syrie il avait découvert le couvent cistercien de Belmont, près Tripoli, — dont il donna la primauté à Syrie — il découvrit en Palestine, c'est-à-dire qu'il étudia le premier, l'ancienne cathédrale de Ramlé.

La grande publication consacrée à ces monuments a commencé à paraître. Comme dans sa publication sur Chypre les relevés ont été faits par l'auteur et ses dessins de détail ont une précision et une élégance également rares, Enlart devait compléter sa mission en Syrie par l'étude des forteresses franques.

Le regretté archéologue, depuis 1903 directeur du Musée de sculpture comparée au Trocadéro, avait été élu, en 1923, par l'Académie des Inscriptions en remplacement de Morel Fatio. R. D.

Le Gerant : PAUL GUTHNER

IDOLES EN PIERRE PROVENANT DE L'ASIE MINEURE

PAR

LE D^r G. CONTENAU

Les idoles, au nombre de six, que nous publions ici ont été acquises par le Musée du Louvre, il y a quatre ans, par l'intermédiaire de M. Ch. Jean, en même temps qu'un lot important de tablettes dites « Cappadociennes ⁽¹⁾ ». On nomme ainsi des tablettes cunéiformes qui proviennent de la région de Kaisariyeh, l'ancienne Césarée de Cappadoce, auprès du mont Argea et plus particulièrement d'un endroit appelé le Kul-Tépé (la colline de cendres). Nous savons par ces tablettes que, dans la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère, une colonie semitique était installée là. Son langage est à peu de chose près l'ancien assyrien. Cette colonie, si l'on en juge par les tablettes qu'en proviennent, s'adonnait surtout au commerce. Nombre d'usages et de noms propres cappadociens permettent de penser que cette enclave sémitique en pleine Asie Mineure était plutôt en rapport avec l'Assyrie qu'avec la Babylonie, il est notamment fait mention dans les documents cappadociens, de « la Ville » sans autre précision, en qui certains savants voient la cité d'Assur.

Pour une période plus ancienne, nous pourrions inférer la présence de ces Semites en Cappadoce, et cela dès le temps de Sargon d'Agadé, s'il ne s'agit pas d'une légende. Un vieux texte, rapportant les exploits de ce monarque, nous dit que les Cappadociens pour se soustraire aux hostilités de leurs voisins, vinrent le prier de les secourir: ils avaient, disaient-ils, d'autant plus besoin d'aide qu'ils n'étaient « pas des guerriers, mais des marchands ⁽²⁾ ». Il

⁽¹⁾ G. CONTENAU, *Trente tablettes cappadociennes*, P. Gauthier, 1919, donne la bibliographie du sujet jusqu'à cette époque. Alors les tablettes cappadociennes étaient rares, et cette publication doublait le chiffre de celles qui avaient été éditées. Depuis, les fouilles clandestines ont alimenté le marché de nom-

breux documents de cette provenance; les fouilles de M. Brozy (*Syria*, 1917, 1) ont confirmé les affirmations obtenues jusqu'ici des vendeurs, sur le lieu exact de ces trouvailles, et plusieurs musées ont publié leur collection de ces tablettes.

⁽²⁾ *Syria*, IV 1923, p. 251

semble même qu'ils aient eu. Durant la seconde moitié du troisième millénaire, une forme de gouvernement démocratique, les textes cappadociens ne font jamais allusion à un monarque, mais au *hannon* qui est sans doute, le « quai » où se tenait le marché, et par extension l'autorité qui présidait aux transactions. Un autre fait souligne le caractère étranger de cette colonie dans un milieu qui n'était pas sémitique : la présence, dans son onomastique de nombreux noms nettement asiatiques, plus spécialement de la variété dite proto-hittite.

Cette indication sur le culte en vigueur chez les Cappadociens n'est pas indifférente pour expliquer les idoles du Louvre.

Il paraît bien que nous pouvons l'être pour exacte l'affirmation du vendeur que tablettes et idoles ont la même provenance, car un fragment d'objet semblable a été trouvé par H. Grothe au Kul-Tepe en 1906-1907 ¹⁰, mais à ce moment, faute de points de comparaison, aucune identification ne fut faite et l'on pensa même que ce fragment pouvait être moderne et avoir pénétré, par hasard, assez profondément dans la terre (fig. 1).



Fig. 1. — Fragment d'idoles cappadociennes.

Sur les six idoles que possède le Louvre, trois sont à peu près intactes, bien qu'une ou deux aient subi de maladroites restaurations de la part du vendeur : il est facile de reconstituer les autres, dont deux sont fort abîmées.

Toutes sont faites dans un adobe organiquement transformé sous modifié, pour plusieurs, sous l'influence du temps et de la nature du sol : la pierre de ces dernières, d'un blanc crayeux, s'est recouverte d'une belle patine roussâtre. Ce sont des plaques arrondies, épaisses au leur centre d'environ 9 m. 04, à bord aminci, dont le diamètre varie de 0 m. 21 pour la plus grande (idole *cd*), à 0 m. 09 pour la plus petite (pl. XLIV a XLVII *ac*). Le type I, plus simple, est orné d'un appendice à peu près cylindrique, terminé par une protubérance triangulaire *ae*. D'autres disques sont munis de deux appendices quelque peu éloignés l'un de l'autre, tandis que les protuberances brunnées sont soulevées entre elles *cb, c, f* ; le plus grand des disques *d*, et le fragment *a*,

¹⁰ H. GROTHE, *Meine Vorderasiatischen Expedition*, 1906 und 1907. Leipzig (Bertramann), 1911, 2 vol. 4^e, pl. XX, fig. 6 et p. CCCXXXI.



Idole cappadoçienne à deux personnages b



Idole cappadoçienne (a)



Fragment d idole (c)

devaient porter trois appendices dont les extrémités se trouvaient également réunies.

L'intention de l'artiste est évidente ; il a prétendu représenter le cou et la tête d'un personnage. Dans certains cas (*a*, *c*, *d*), des stries horizontales sur le cou indiquent sommairement des colliers ; sur les têtes, deux cercles à point central marquent les yeux, pas de bouche, ce qui n'est pas pour nous surprendre, car il est habituel que les artistes archaïques dessinent des visages sans bouche ; pas de nez non plus, c'est une simplification extrême qui n'est point de règle même aux hautes époques. Nous avons donc là des représentations de personnages tout à fait simplifiés, plutôt des équivalents conventionnels que des images véritables, et compréhensibles seulement par les comparaisons qu'on peut établir avec des objets de même ordre, sinon semblables, qui sont répartis dans tout le monde ancien.

Le corps est la partie peut-être la plus conventionnelle de l'idole ; une plaque arrondie sans aucune saillie qui rappelle les bras ou les jambes, sans aucun dessin qui les fasse deviner. La face postérieure de la plaque est d'ordinaire lisse, sauf sur les plaquettes *b*, *d*, *e*, où l'artiste a voulu représenter la chevelure des personnages, par des stries en arête de poisson qui garnissent la partie postérieure de la tête et du cou, elles vont se réunir en une large surface (*d* et *e*) simulant les cheveux épanchés sur les épaules, ou bien les chevelures, simplement indiquées par un léger relief, pendent en arrière et restent distinctes en *b*, l'une seulement est légèrement striée sur un de ses bords.

Nous avons un point de comparaison dans des petites plaquettes datant d'environ 3000 avant notre ère, trouvées par M. F. Thureau-Dangin et le P. Dhorme à 'Ashûrah¹⁴. Ce sont des lamelles pyriformes taillées dans de la coquille d'autruche, elles portent au sommet un tron de suspension ; au-dessous, deux trous symétriques où l'on enchassait des yeux rapportés ; dans l'un se voit encore un fragment de nacre, il s'agit là aussi d'idoles rudimentaires.

Par conséquent, ces idoles sont l'image tantôt d'un personnage, tantôt la réunion de deux ou de trois, un seul corps supportant alors de une à trois têtes. La face antérieure est ornée le plus souvent de bandes en croix de Saint-André chargées de stries simples (*c*, *f*), en arêtes de poissons (*b*, *c*, *d*, *e*) ou de

¹⁴ *Cinq jours de fouilles à Ashûrah* (Syria, V (1924), p. 289, et pl. LX fig. 3.

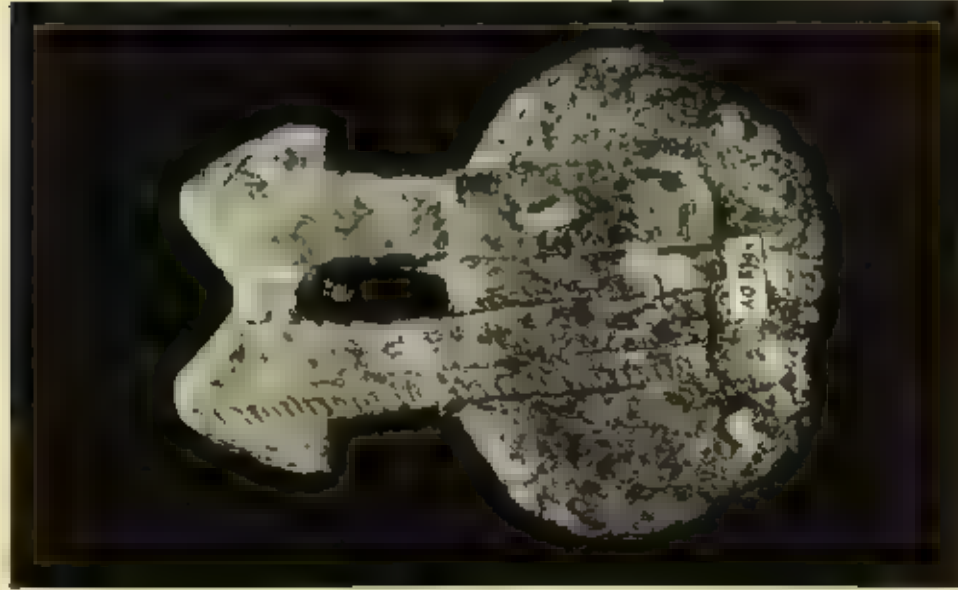
quadrillages *ca.* Une des plaques qui devait autrefois supporter deux têtes, est ornée de bandes courbes à stries transversales (*f*), sur une autre (*e*), elles entourent la naissance du cou et sont le point de départ, sur les cotés, d'autres bandes en zigzags, tandis qu'une autre partage le milieu de la plaque, dont la partie inférieure est recouverte de traits en zigzags. Sur tous nos spécimens dans les espaces laissés vides par les zones striées, se trouvent des cercles à point central de nombre et de repartition variables. L'idole aux trois têtes *d*, était bordée d'un ruban strié et d'une ligne circulaire de ces disques. — Cependant sur toutes les plaques, l'artiste a essayé de placer les cercles dans une symétrie relative.

Quelle date attribuons-nous à ces images ? Leur forme rudimentaire, l'incrustation noirâtre dont l'artiste a rempli les cercles à point central, ce qui est un procédé archaïque, donnent l'impression d'une haute antiquité.

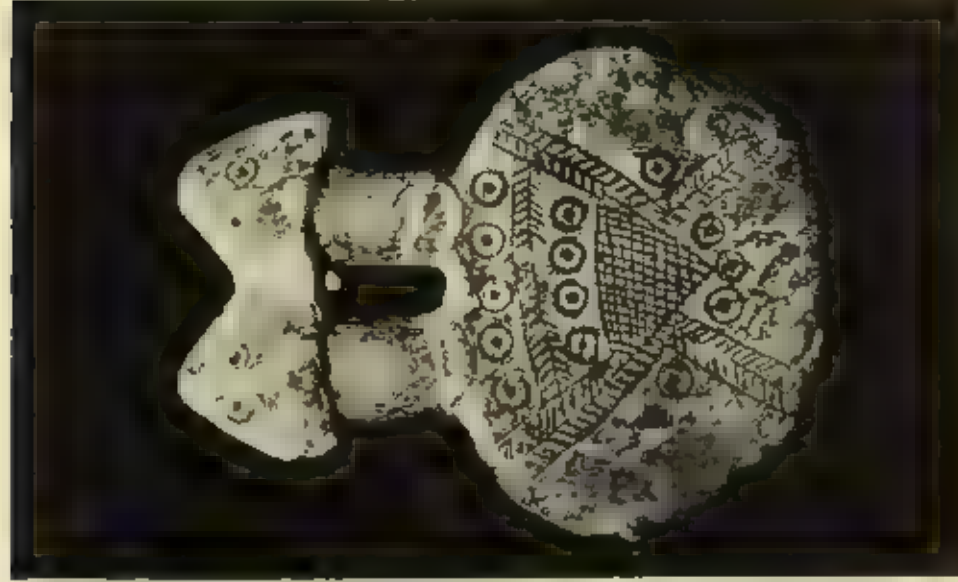
Mais la persistance d'un type est naturelle lorsqu'il s'agit d'un emblème religieux — le même que la technique de l'incrustation, habituelle aux plus hautes époques, se perpétue dans la suite des temps, nous la trouvons en usage sur les vases syriens¹ qui datent de la première moitié du deuxième millénaire, pour n'en citer qu'un exemple. Je crois même que l'excès de simplification dans la forme, telle que la façon de traduire la chevelure par des stries en arête de poisson, comme on le voit pratiqué par les plus anciens artistes de Sumère « personnage aux plumes » (un exemple), ne doit pas être retenu ici comme un argument de haute antiquité ; il y a convention et non incapacité de l'artiste à traduire sa pensée. Car si nous étudions la technique de ces objets nous sommes frappés du fini relatif du travail : régularité des disques, épaisseur décroissante du centre à la périphérie, fermeté des lignes, aucune trace de maladresse dans toute l'ornementation. Et ce qui est caractéristique d'un art archaïsant plus qu'archaïque, c'est la présence de ces cercles, parfois concentriques, à point central ; leur netteté indique l'emploi de l'instrument qu'on appelle la bouterolle, et dont une des formes est celle d'un tube à tige pointue (cadrant, ou bien trocan chirurgical), que l'on fait rouloir avec l'archet. Cet instrument n'est pas primitif ; je ne crois cependant pas qu'on puisse, comme le fait W.-H. Ward², dater son passage d'Égypte en

¹ GUTHRIE, *West Semitic antiquities* (don 1914). Paris (Gauthier), 1923, p. 60, pl. IV.

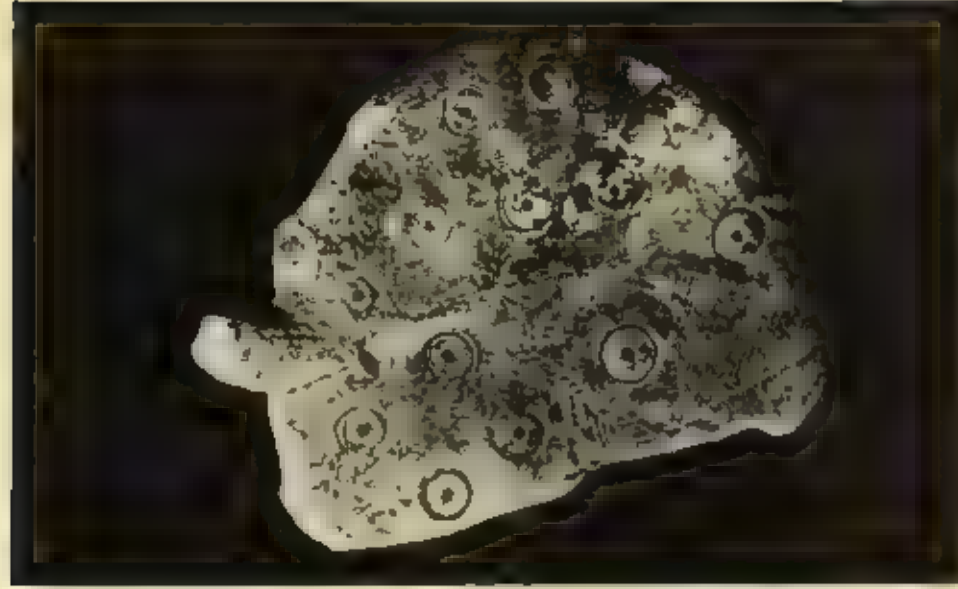
² *Seal cylinders of Western Asia*, Washington, 1910, p. 2 et suiv.



Revers et face d'une idole cappadoceenne à deux personnages (c)



Fragment d'idole (c)





Idole cappadocienne à trois personnages (d)

Asie. Au milieu du second millénaire, l'Égée et l'Asie Mineure qui lui est attachée par tant de points, connaissent aussi ce procédé de longue date, et nous retrouvons en Élan des monuments en pierre bitumineuse du troisième millénaire qui en sont ornés !

J'adopterai donc volontiers, pour ces plaquettes de pierre, une date antérieure à celle des tablettes avec lesquelles elles ont été vendues, c'est-à-dire la première moitié du troisième millénaire avant notre ère, sans aller jusqu'à son début.

Nous avons dit que ces petits objets étaient des idoles ; quelle en est la signification ? La comparaison rend leur identification assez facile, au moins dans ses grandes lignes. Nous sommes en présence, dans la plupart des cas, de la Grande Déesse de l'Asie Mineure et de toute l'Asie Occidentale, la déesse de fécondité que nous rencontrons sous des vocables divers dès l'antiquité la plus reculée. Le même que nous retrouvons son image simplifiée sous des traits constants dans toutes les parties de l'Asie Occidentale ancienne. Sur certains spécimens, le graveur suivant une convention immémoriale, n'a pas manqué de représenter le sexe féminin par un triangle décoré soit de mouchetures, soit d'un quadrillage pour bien préciser son caractère. C'est de cette façon qu'on représente la barbe sur les idoles primitives. Le triangle se apparent qui ornent le milieu de la figure a deux têtes, b a la même signification, ainsi peut-être que les quadrilatères peu distincts situés à la partie inférieure des spécimens c et f).

Et encore nous retrouvons l'application d'une vieille convention : le sexe est souligné bien que la figure ne soit pas nue, car les bandes quadrillées simulent les broderies d'un vêtement et je ne crois pas que sur aucune de ces figures, sauf peut-être pour f, on puisse interpréter les cercles à point central comme la représentation des seins, qui manquent cependant rarement sur de telles idoles : ce sont des ornements et rien de plus.

Nous retrouvons ces cercles à point central sur la statue de bronze de la reine d'Elam Napir-Asu (vers 1500 avant J.-C.). Le corsage ajusté de la reine en est criblé ; ils y jouent le rôle de notre moderne « paillette ».

Mais une de nos figures présente un détail nécessaire qui confirme notre interprétation. Sur le spécimen d, se trouvent gravées, inclinées un peu sur le côté, de petites images réduites de nos idoles : cercle orné de bandes striées,

surmonte d'un appendice terminé en triangle ; et nous avons ainsi un memento de la déesse à l'enfant, variante du type classique en Asie Occidentale. Ajoutons que cette Grande Déesse se présente tantôt nue ¹⁾, tantôt vêtue ²⁾, mais avec le caractère constant de déesse de fécondité et de fertilité, de déesse nourricière.

Et voici, je crois, pourquoi il n'était pas indifférent de noter la trouvaille de ces idoles dans un milieu qui n'était pas semitique, mais au contraire,



FIG. 2. — Idole syrienne.



FIG. 3. — Idole syrienne.

foncièrement asiatique, c'est que des idoles en plaquette de la déesse de la fécondité ont été recueillies pour la période la plus ancienne, soit en Élam, à l'extrême droite des peuples qui habitaient l'Asie Occidentale avant l'hégémonie semitique, soit chez les Égéens, à l'extrême gauche des Asiatiques avec lesquels ils ont tant de points de contact. La seule différence est que, dans ces deux régions, l'idole est volontiers rectangulaire : tantôt elle se termine à son sommet par une tête rudimentaire, tantôt un visage schématique composé de deux yeux en pastillage et d'une pincure de l'argile qui figure le nez, est dessiné au sommet du rectangle, l'idole est en outre ornée, à l'usage par exemple, des mêmes bandes placées en baudrier (fig. 2 et 3). Rien d'étonnant en définitive, à ces similitudes, si l'on songe que les populations primi-

¹⁾ G. COXTERAU, *La Déesse nue babylonienne*, P. (Geuthner), 1914.

²⁾ Dans la procession céleste *hātā U Ws mēn*, *L'Art hittite*, P. Grès, pl. XX, 13.



Revers de l'idole de la planche précédente. d)

tifs de l'Asie Occidentale ont participé, à l'origine, à une civilisation commune dont le type le plus achevé fut la civilisation sumérienne.

Je crois donc que s'il est loisible d'admettre qu'idoles et tablettes proviennent du Kul-Tepe, aucun rapport ne doit être établi pour cela entre les unes et les autres : les tablettes sont à rattacher à la colonie semitique, tandis que les idoles sont vraisemblablement attribuables à la couche asianique de la population.

Il nous reste à rendre compte d'une autre particularité de nos idoles, la présence de plusieurs têtes sur le même corps. Ce que nous connaissons de la religion de l'Asie Mineure viendra nous y aider. Nous savons le rôle qu'y jouait le « couple divin », le Grand Dieu et la Grande Déesse, sans l'union desquels il ne pouvait y avoir vie et reproduction sur la terre. Pour la seconde moitié du deuxième millénaire, nous en avons un témoignage dans le mariage mystique du Grand Dieu et de la Grande Déesse, sculpté sur les rochers de Iasli-Kara. Quand l'idole est à une tête, elle représente d'ordinaire la déesse *a* — quand elle est à deux têtes, sans doute le dieu et la déesse *b, c* — dans ce dernier cas, l'attribut de la déesse est cependant prépondérant. Mais quand l'idole porte trois têtes (*d* et *e*) ? Ici notre explication sera en défaut, nous ne connaissons, après le couple divin d'Asie Mineure, le dieu-fils (représenté lui aussi à Iasli-Kara), et la représentation de cette triade serait toute naturelle, mais il ne s'agit point de cela : la représentation de deux enfants penchés dans l'attitude d'enfants prou Allah, nous avertit que nous sommes en présence d'un dieu et de deux déesses (fig. 3), le triangle signifiant le sexe (*e*), affirme encore la prépondérance de la divinité féminine dans cet assemblage de trois dieux. S'agit-il d'une seule déesse, figurée dédoublée en



FIG. 3 — Idole cappadocienne (trois têtes)

quelque sorte, de chaque côté du dieu, sous les deux aspects de déesse de fertilité (on lui donne d'ordinaire les traits d'une femme vêtue d'une longue robe), et de déesse de fécondité l'artiste alors la montre à demi dévêtue.¹ Ou bien s'agit-il d'une simple répétition décorative pour assurer la symétrie du motif, comme Gilgamesh nous est représenté lorsqu'il abreuve le taureau céleste sur le cylindre dédié à Sharkalisharri.² C'est un point que nous ne pouvons préciser.

Mais cette particularité qui consiste à resumer, pour ainsi dire, plusieurs divinités en une seule, se retrouve dans des bronzes beaucoup moins anciens qui proviennent de Syrie et sont conservés au Musée du Louvre. Ils sont traités dans le style fruste et un peu grossier particulier à toute une classe de bronzes de cette région (pl. XLVIII). L'un figure le dieu les bras étendus, enveloppant la déesse qui, elle, passe son bras autour de la taille de son époux.

Nous avons un bel exemple de cette attitude dans un fragment de double statuette de l'époque d'Agade qui est au Louvre.³ Or l'intérêt de ce petit bronze provient de l'attitude de la déesse qui semble greffée sur la jambe droite du dieu. Un autre bronze est constitué par l'assemblage de quatre divinités rudimentaires et de taille décroissante dans la même attitude. Le bras droit de chacun des personnages est placé derrière l'épaule du précédent, tandis que le bras gauche réduit à un moignon se dirige vers le spectateur. Or, tous quatre sont réunis par leur extrémité inférieure, fondus en un seul; l'artiste les a même serrés à ce niveau d'un lien de bronze, comme on assemble les fleurs d'une gerbe. Quelle que soit la signification de ce motif, il me paraît à rapprocher des idoles cappadociennes du Louvre.

Dr G. CONTENAU.

¹ Catalogue de la Collection Desclerq, *Cylindres orientaux*, pl. V, n° 46.

² G. CONTENAU, *Musée du Louvre, Anti-*

quites orientales, Paris, Venance, I, 1921, pl. 14-15.



Face et revers d'une idole en bronze à deux personnages



Face et revers d'une idole en bronze à quatre personnages

**FOUILLES DE L'ÉCOLE ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
DE JÉRUSALEM
EFFECTUÉES A NEIRAB DU 24 SEPTEMBRE AU 5 NOVEMBRE 1926**

PAR

Les PP. B. CARRIÈRE et A. BARROIS.

(2^e article.)

CATALOGUE

Les sarcophages et la grosse poterie ne figurent pas dans ce catalogue. Ils ont été étudiés dans l'exposé des fouilles, au fur et à mesure de leur découverte. La figure 1 a donné à même échelle les principaux types de jarres.

Les objets trouvés au cours des fouilles sont étudiés dans l'ordre suivant :

1^o Figurines en terre cuite.

2^o Menue poterie et lampes.

3^o Objets en métal.

4^o Cachets.

5^o Objets en basalte.

On a adopté une numérotation continue, sans distinction de séries.

I. — Figurines en terre cuite.

Trouvées à deux étages nettement distincts, les figurines exhumées des couches inférieures du tell, d'une terre généralement assez grossière, sont décorées le plus souvent de bourellets et de pastilles appliquées. Malgré la monotonie de cette technique, la diversité des types est assez grande. Certaines pièces portent nettement l'empreinte de la civilisation hittite, qui semble avoir joué dans l'histoire primitive du tell de Neirab un rôle prépondérant. Quelques-unes des ces figurines ont été trouvées exceptionnellement à des niveaux supérieurs.

1. Personnage coiffé d'un bonnet pointu, les yeux sont représentés par deux pastilles aplaties. Terre blanchâtre, hauteur 4 cm. 5. Une pièce sem-

blable a été trouvée à Kara Eyyak (cf. E. Chamer, *Mission en Cappadoce*, pl. XIX, 2), Pl. XLIX.

2 Tête ronde, les traits du visage sont à peine indiqués. Terre jaune, hauteur 3 cm. 5, Fig. 10.

3 et 4 Personnages barbus, yeux pastillés, le n° 3 est représenté avec de longs cheveux. Le corps est très fin et le n° 4 incliné. Hauteur 8 et 7 cm. Pl. XLIX.



FIG. 10. — Figurines de terre cuite à décor pastillé. (Les numéros renvoient au texte.
a, sphinx de Hydrablous, b, figurine de kara Eyyak, d'après Chamer, Op. cit.)

5 et 6 Personnages barbus analogues aux précédents. Endroits et techniques appliqués. Terre blanchâtre; hauteur 5 et 7 cm. Pl. XLIX.

7 et 8 Fragments de têtes de chevaux montrant le harnachement de la tête et le mors. Terre blanchâtre, longueur 3 et 4 cm. Ces deux pièces, les seules qui ont pu être attribuées avec quelque certitude à un type de bonnes analogues dans les figurines provenant du tell de Kara Eyyak (*Mission en Cappadoce*, pl. XVII, 4 et 5), Fig. 10.

9-10-11-12-13, 14 pour la plupart en terre rougeâtre, et dont les dimensions varient entre 4-4,7 cm., elles paraissent représenter aussi différentes pièces de harnachement. Pl. XLIX et fig. 10.

15 Poitrail de sphinx, terre rose, on peut au nombre de pièces semblables ont été trouvées à Hydrablous. Fig. 10.

16, Encolure de cheval, yeux pastillés. Terre gris. Longueur 6 cm. Fig. 10.

REVUE
DES
ÉTUDES ISLAMIQUES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE L. MASSIGNON

PR. FERRUCI AL. — FACULTÉ PHIL. P.

ANNÉE 1927

4 fascicules de 150 à 200 pages chaque.

format in-4° couronne (22,5 × 18,5).

Prix de l'abonnement France, 80 fr. Étranger, 100 fr.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, rue Jacob, 13
1927

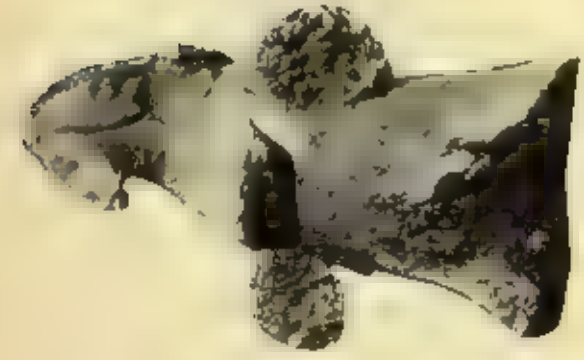
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

L'examen attentif des faits sociaux musulmans notamment après établissement des deux premières éditions de l'ANNAIRE DU MONDE MUSULMAN dont la troisième édition est en préparation, a conduit son directeur à fonder la présente revue en lui donnant pour triple objet :

- 1° De publier sa *bibliographie* périodique — *abstracts* au type des *abstracts* — qui recueillera les services des physiciens et biologistes — c'est-à-dire à donner tout l'intérêt des publications après sommaire très concis — chapitre après chapitre — des résultats généraux. L'objet exact d'avancement offert par la recherche scientifique.
- 2° De donner par intervalles un tableau des progrès des études musulmanes dans les divers pays européens — et de la *renaissance* de l'Occident chez les musulmans.
- 3° De publier des mémoires originaux *scientifiques* européens et d'encourager tout des études *scientifiques* musulmanes par l'envoi des missions quelle *proposera* de *enquête* — *documentaire* — organisation du travail — *recherches* *politiques* — le statut juridique féminin et familial.

Le système de transcription des mots orientaux sera technique en cas de nécessité.

La R. E. I. donnera, chaque année quatre **CAHIERS** documentaires de 150 à 200 pages.



3



1



2



5



4



10



21



11



17



18



30

Fouilles de Neirab. Figurines de terre cuite à décor appliqué

17 et 18. Animaux très grossièrement modelés — probablement en des fours. Terre grise; hauteur 6 et 7 cm. Pl. ALIX.

19. Petit bélier; l'artiste a figuré la poche de grosse de la queue. Terre grise — longueur 3 cm. 5. Pl. ALIX.

20. Lion — la gueule ouverte semble rugir. La queue et la crone, sont ornées de petits barrelets appliqués. Les mouchetures du poil ont été faites à l'emporte-pièce, la queue repliée passe entre les pattes — derrière et vient battre le flanc droit de l'animal. — Beau spécimen de céramique hitite moyenne. — Terre rouge — longueur 13 cm. Fig. 11 et pl. ALIX.



Fig. 11. — Lion de terre cuite (n° 20)

21. Col de vase à décor pastillé représentant une tête humaine — deux rangs de pastilles forment la couronne, d'où s'échappent deux boucles de cheveux qui masquent les oreilles. Terre rose; hauteur 5 cm., diamètre 7 cm. Pl. ALIX.

Toutes les figures sont la description soit d'objets trouvés, *sous réserve*, dans les couches supérieures du Tell, à des niveaux variant le plus souvent entre 8 m. 50 et 6 m. La facture est plus soignée que celle des pièces précédemment énumérées — par suite la diversité des types s'est considérablement réduite. On semble s'être borné à travailler sur trois thèmes stéréotypés :

Premier thème. — FIGURES REPRÉSENTANT UNE FEMME VUE

Toutes ces pièces ont été trouvées décapitées.

22. Brisée au-dessus des genoux. Terre rouge — chef très accentué; longueur 9 cm. 5. Le cou est orné d'un collier à deux rangées de perles — le bras droit tombe le long du corps; le bras gauche est replié à angle droit, et la main tend sur la poitrine, entre les seins, une sorte de fleur de lys — nullement brisée. Un peplos, orné d'un quadrillage en creux, est jeté sur les épaules et recouvre les bras, laissant le poitrin à découvert. Traces de couleur rouge. La partie inférieure du corps est vêtue d'une tunique à plis verticaux. Cette pièce qui semble être un produit de l'art chypriote (viii-vi^e s.), a été

abondamment reproduite par les artistes locaux. Des exemplaires de même type ont été trouvés à Tell Naby Mend (Cf. *Syria*, t. III, p. 403 Pl. L).

23. Plus avancée que la précédente, mais d'un modelé beaucoup moins souple. Les pieds sont visibles sous la tunique. L'extrémité de deux boucles de cheveux apparaît au-dessus de l'épaule droite. Peinture rouge appliquée en bandes horizontales, principalement sur le fond et sur les plis de la tunique. Terre blanche; hauteur 13 cm. 5. Pl. L.



Fig. 11. Fragment
n° 20.

24. Mêmes observations que pour le n° 23.

25. L'ornement du péplos est figuré par un simple pointillé. La fleur est très apparente. Traces de peinture rouge. Terre rouge; hauteur 8 cm. 5. Pl. L.

26. Fragment. Le détail de la fleur est très visible. Terre

jaune. Fig. 12.

27, 28, 29. Fragments divers.

30. Variante du type précédent. La femme est dévêtue jusqu'à la ceinture et montre ses seins. Peinte par bandes horizontales. Terre rouge; hauteur 10 cm. 5. Pl. L.

DEUXIÈME THEME. — FIGURINES REPRÉSENTANT UNE FEMME NUE SE PRESSANT LES SEINS.

Ce sont de beaucoup les plus abondantes. Elles semblent être le produit d'un art local qui combine des éléments proprement syriens avec des éléments occidentaux et mesopotamiens, quelques-unes semblent même avoir subi des influences égyptiennes. Les variantes les plus notables de ce type portent sur la coiffure, malheureusement beaucoup de ces figurines sont mutilées. On peut dans l'ensemble les dater du vii^e-vi^e siècle.

31. Coiffure à étages. Les cheveux ramenés en arrière sont maintenus sur le front par des bandeaux. Deux torsades rectilignes encadrent le visage, assez finement modelé. Collier à trois rangs de perles, hanches peu développées; les pieds du pubis sont indiqués par de petits grains disposés en triangle. Terre rose; hauteur 12 cm. Pl. LI.

32. Coiffure de même type, mais plus simple; les cheveux bouffent de chaque côté du visage; le collier est figuré par un bourrelet continu; le nom-



41



42



43



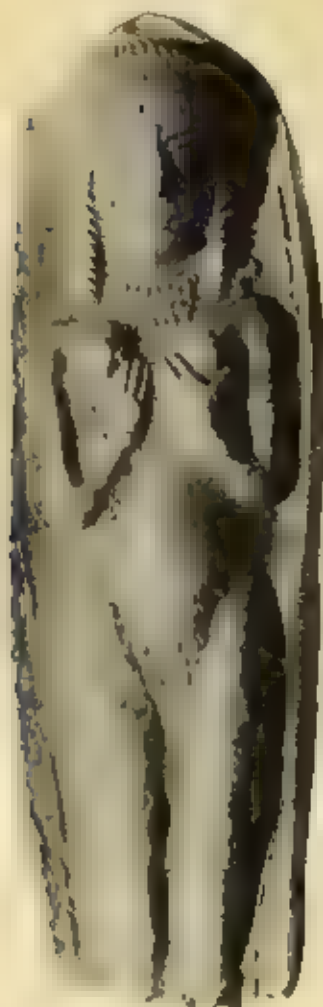
23



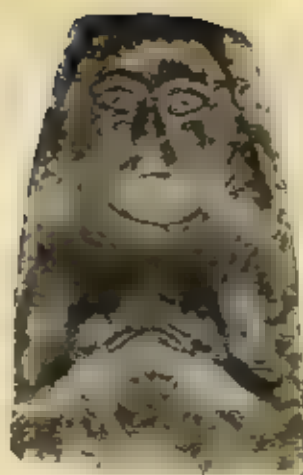
22



30



31



32



33



34



35



36



37



38

Fouilles de Neirab. Figurines de terre cuite
représentant la déesse nue.

bril est à peine visible. Terre jaunâtre. L'envers est enduit d'une teinte rouge; hauteur 5 cm. Pl. LI.

33 et 34 Coiffure composée de plusieurs torsades juxtaposées. Collier double. Terre grise; hauteur 6 cm. et 7 cm. Pl. LI.

35 Coiffure égyptienne; collier volumineux; nombril très apparent; le sexe est indiqué par trois saillies en triangle. Terre grise; traces de peinture le long des cuisses; longueur 8 cm. 5. Pl. LI.

36, 37 et 38 Décapitées. Le pubis est représenté comme aux n° 34 et 42. Terre jaunâtre; traces de peinture rouge irrégulières 36-37 ou par bandes (38); longueur 9 cm. 5; 6 cm.; 5 cm. 5. Pl. LI.

39 et 40 Également mutilées. Le pubis n'est pas indiqué; hanches et cuisses saillantes; collier 39.; anneaux aux poignets et aux chevilles 40. Terre jaune sans traces de peinture; longueur 6 cm. 5 et 5 cm. 5. Pl. LI.

41. Tête coiffée d'une couronne torsadée; deux torsades encadrent le visage. Terre jaune pâle; traces de peinture à peine visibles; hauteur 4 cm. Pl. L.

42 Petite tête ronde, les cheveux tombent naturellement de chaque côté du visage sans être nattés. Terre blanchâtre; hauteur 3 cm. 3. Pl. L.

TROISIÈME THÈME. — CAVALIERS ET ÉCUYÈRES.

Ces figurines, qui sont vraisemblablement le produit d'un art local traversé d'influences orientales, nous amènent à l'époque perse. Des pièces toutes semblables ont été trouvées en divers points du territoire syrien, en particulier aux environs de Homs. — Cf. *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, VII, p. 173 ss.; *Syria*, t. III, pl. XVI.

43 et 44. Cavaliers barbus coiffés d'un bonnet replié sur le côté. La monture est rudimentaire; la tête semble sortir de la poitrine du cavalier, les jambes sont à peine séparées; par contre la queue est scrupuleusement représentée. Terre rouge; hauteur 10 cm. et 10 cm. 5. Pl. LII.

45. Ecuycr, la monture peut-être un chameau² porte une sorte de bat, la femme, dont la tête semble couverte d'un voile, tient deux enfants dans ses bras. Terre rougeâtre; hauteur 9 cm. 5. Pl. LII.

46, 47, 48, 49, 50. Fragments de montures.

A cet art se rattachent également

51. Homme assis coiffé d'un bonnet analogue à celui des cavaliers. Terre rougeâtre; hauteur 9 cm. (Pl. LII).

52. 53 et 54. Bustes d'hommes barbus. Le bonnet du n° 53 est très orné; terre grise; hauteur 6 cm. 5; 6 cm; 4 cm. (Pl. LII).



Fig. 13. — Terre cuite
du site de Tell.

Deux figurines d'une facture toute différente ont été trouvées dans les couches supérieures du tell. L'une d'elles (n° 55) rappelle tout à fait les terres cuites de Myrina; c'est une tête de femme, d'un modelé assez flou, mais dont le visage garde un reflet de la beauté classique. Les cheveux, surmontés d'une coiffure ronde, sont partagés en bandeaux. Terre rose, hauteur 8 cm.; on ne peut pas dire, même en étant très indulgent, que les efforts faits par les artistes locaux pour imiter ce joli modèle un peu maniéré, aient été couronnés de succès (n° 56 et 57). Pl. LII et fig. 13.

L'influence occidentale n'est pas moins sensible dans la tête du guerrier casqué (n° 58). Terre blanche; hauteur 8 cm. 5. Pl. LII.

Le n° 59 doit être classé à part. C'est un tronc sur lequel siègeait un personnage vêtu d'un long robe à franges; malheureusement la partie supérieure du corps manque. Hauteur 5 cm. 5. Pl. LII.

II. — Menue poterie.

Ne figurent pas ici les objets trouvés dans le voisinage immédiat de grosses jarres ou en relation avec les tombes. Ils ont été précédemment étudiés. De même nous ne reviendrons point sur les altères trouvés dans la tombe double tranchée (III). Pl. LIII. La plupart des tessons épars dans les couches supérieures du tell proviennent le plus souvent de modèles importés.

60. Debris de poterie en terre grise et poreuse décorés de bandeaux peints; fabrication locale influencée par la céramique chypriote. Fig. 14.

61. Col de vase sphérique. Terre lissée à engobe rouge. Bandeaux concentriques noirs. Fig. 14.

62. Petit fragment de poterie en terre lissée; on distingue en noir sur



43



45



44



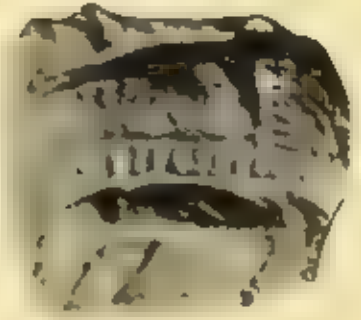
53



54



42



46



52



58

Figures de Ne rab. Figurines en terre cuite
des époques perse et hellénistique

fond rouge le pied d'un personnage et un animal qui pourrait être un dauphin; cercles concentriques rouge foncé, très mutilé. Fig. 14.

63. Pied de lécythe en terre vernissée noire à decors rouges.

64. Cratère en terre samienne trouvé dans le puits 3. Hauteur 12 cm. Pl. LIII.

65. Tessons divers, ce sont pour la plupart des fonds de plats ou d'assiettes



FIG. 15. — Fragments de laque poterie.

Terre vernissée noire à bandeaux rouges; decors imprimés à palmettes; IV^e siècle. Fig. 14.

66. Bord de vase en terre vernissée rouge brun; poterie sigillée gréco-romaine. Fig. 15.

67. Débris de lampes en terre vernissée noire à filets rouges; proviennent pour la plupart des environs du sarcophage 1.

68, 69, 70, 71. Lampes hellénistiques. Les trois dernières ont été trouvées à la surface du puits 1. On remarquera la gracieuse amphore qui decore le bec du n° 70. Pl. LIII.

III. — Objets en métal.

Trouvés dans les couches moyennes et supérieures du tell. On n'a rencontré à l'étage inférieur que des débris méconnaissables.

ARMES ET INSTRUMENTS.

72, 73 (cf fig. 43 I et J), 74, 75, 76 et 77. Flèches en bronze, triangulaires et à douille; longueur moyenne 3 cm 5.

78. Pointe de lance en bronze. Fig. 43, K. Longueur 10 cm 5.

79. Lame de bronze; longueur 7 cm. 5.

80. Débris de miroir en bronze.

81. Aiguille de bronze. Fig. 43, H. Longueur 6 cm.



FIG. 43. — Armes et instruments.

82. Instrument de bronze. Fig. 43, G. Longueur 12 cm.

83. Manche rond en os, trouvé sous la jarre funéraire; servait de poignée à un instrument de bronze. Fig. 43, E. Longueur 10 cm 5.

84. Manche rond en os. Les deux extrémités sont carrées. On ne saurait mieux le comparer qu'à une poignée de fleuret. Longueur 13 cm. Fig. 43, F.

Signe dans un cm 80 : une quinzaine d'instruments formés d'une lamelle d'os poli à extrémité ronde ou pointue, trouvés dans les couches moyennes et supérieures du tell Fig. 43.



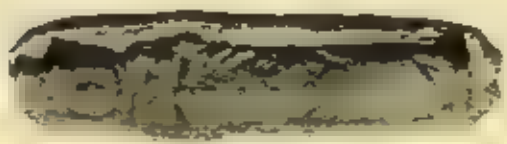
63



A



62



112



61



B



70



65



71

Fouilles de Neirab. Poteries diverses (sauf 65 et 112)
 A. Autres trouvées dans la tombe double tranchée CH
 B. Caisse en terre crue trouvée dans la tranchée J

86. Glaive en fer; la pointe est brisée; la poignée est munie de rivets saillants; longueur présumée 60 cm. Fig. 15, A.

87. Fer de javeline, à douille; longueur 6 cm. Fig. 15, B.

88. Fer de lance trouvé dans le puits; longueur 6 cm. Fig. 15, C.

89. Fer de lance; longueur 8 cm. Fig. 15, D.

90. Lance courbe en fer; longueur 15 cm.

91. Débris de gonds, dont plusieurs étaient scellés dans des portes de seuil.

Roux.



Fig. 16. — Lamelette d'or.

92. Fibule en bronze, trouvée dans le sarcophage 2, coudée et décorée; la plaque d'arrêt représente une main assez grossièrement formée. Longueur 10 cm. 5. Pl. LIV.

93. Fibule en bronze de même type que la précédente. La plaque d'arrêt représente une main parfaitement reconnaissable. Longueur 4 cm. 5. Des débris de brachyles semblables ont été trouvés à divers points du tell. Pl. LIV.

94. Fibule en bronze. Le corps en est arrondi et sans ornement. Une main aux doigts fléchis tient encore lieu de plaque d'arrêt.

Le tre extrémité du corps se bifurque en deux anneaux figurant une fleur à six pétales. Longueur 4 cm. Pl. LIV.

Des brachyles analogues à ces brachyles ont été trouvés dans les fouilles de Babylone. Cf. Koldewey, *Das vieler erstehende Babylon*, p. 201.

95. Plaque rectangulaire en bronze, de 9 × 4 cm. La surface est semée de protubérances rondes de 4 mm. de diamètre et de 4 mm. de saillie. Pl. LIII.

96 et 97. Bracelets en bronze, non fermés. Diamètre 5 cm. Le bracelet n° 96 a été trouvé à l'avant-bras droit du cadavre enterré sous la jarre 22. Des débris de bracelets analogues ont été exhumés en divers points du tell. Pl. LIV.

98. Paire d'anneaux ouverts, en bronze; sarcophage 2; diamètre moyen 3 cm. 5. Pl. LIV.

99. Deux paires d'anneaux ouverts en bronze : tombes 2 et 3 : diamètre 2 cm.

100. Anneau en bronze trouvé au doigt du cadavre enterré sous la jarre 24 : diamètre 2 cm. Pl. LIV.

101. Paire d'anneaux fermés en bronze : diamètre 2 cm. 5. Pl. LIV.

102. Boucles d'oreilles en bronze sans ornement : les tombes 2 et 3 en contiennent chacune une paire.

103. Perle lentif formée de deux perles blanches ; monture d'argent : jarre 26 Pl. LIV.

104. Boucle d'oreilles composant d'une perle blanche ornée de petits cercles bleus : jarre 26 Pl. LIV.

105. Petite bague chevalière en argent ; diamètre 2 cm.

106. Paire de pendants d'oreilles en argent, à décor filigrané : forme de cercles concentriques ; tombe double ; diamètre 2 cm. 7. Pl. LIV.

107. 14 boucles en argent : les huitièmes en sont supérieures à celles des boucles similaires en bronze : longueur 2 cm. 8. tombe double Pl. LIV.

108. Une paire d'anneaux fermés : matière blanche ; tombe double ; diamètre 2 cm. 9. Pl. LIV.

109. Perles : le verre ou de pierres multicolores. Une quarantaine proviennent de la tombe double.

110. Petite boucle d'oreille unie, en or ; longueur 1 cm. 5. Pl. LIV.

111. Pendentif en verre bisauté : longueur 2 cm. 6. Pl. LIV.

112. Statuette en bronze massif représentant une femme coiffée d'une sorte de tiare : le visage semble orné par deux minuscules mèches de cheveux ; collier ; les mains réunies sous les seins qui sont très volumineux ; le bas du corps est drapé ; longueur 10 cm. trouvée presque à la surface du tell (tranche N). Pl. LIII.

IV. — Cachets.

Signalons pour mémoire les trois scarabées décrits au cours de l'exposé général des fouilles.

113. Cache rectangulaire, en diorite, représentant un bouquetin. Les jambes de l'animal sont repliées sous lui : longue corne en spirale. Les parties lisses du champ sont ornées de rameaux ; 5 x 4 cm. Fig. 17, 1.



98



99



94



95



100



100a



100b



107a



107b



103



104



108



111



110



109



96

114. Petit cachet rectangulaire, en pierre noire très brillante. Cerf au galop, la queue retroussée; double rinceau au dessus de l'animal; la façon en est plus soignée que celle du n° 113, mais l'inspiration est la même; longueur 14 mm. 5; largeur 11 mm., épaisseur 5 mm. Fig. 17, 2.

115. Petit cachet rond, représentant un animal fantastique. Les pattes sont repliées comme au n° 113.

L'animal tourne sa tête comme. Longue queue; diamètre 12 mm.; épaisseur 7 mm. Fig. 17, 4.

On comparera utilement ces cachets à ceux publiés par Chantre (*Mission en Cappadoce*, pp. 160 et 161).

116. Cachet rectangulaire en pierre grise assez poreuse, trouvée à la partie la plus basse de la tran-

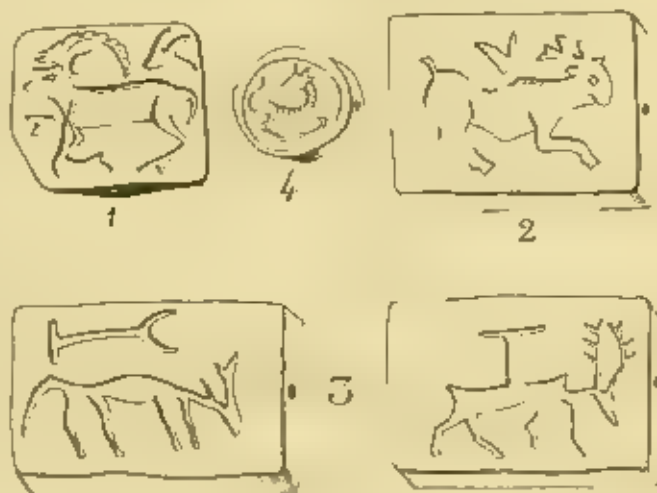


FIG. 17. — Cachets.

chée G^h. Il est gravé sur l'une des faces d'un coin un cerf, reconnaissable à la ramification de ses bois. Le corps et les membres sont extrêmement schématisés. Le dos supporte un rinceau en forme de I. Sur l'autre face, un animal indéterminé, encore plus schématisé, placé horizontalement au-dessus de son dos un emblème I—C semblable aux cornes de la cornue figurées sur les koudourous; longueur 2 cm. 5; largeur 1 cm. 5; épaisseur 1 cm. 2, Fig. 18, 3.

V. — Objets en basalte.

117. Grand plat en basalte, à trois pieds, diamètre extérieur 38 cm. Pl. LV. Le pied d'un plat un peu plus grand a été trouvé dans la tranchée N.

118. Plat en basalte, à grain fin, orné de moulures, diamètre extérieur 30 cm. Pl. LV.

119. Plateau rectangulaire à quatre pieds en basalte brut. Longueur 19 cm.; largeur 11 cm. 5; hauteur 7 cm. 5; profondeur 0 cm. 5. Pl. LV.

120. Fragment de plat aux contours irréguliers en bas de plat et mouluré. Longueur 42 cm., hauteur 7 cm. Pl. LV. Des débris de plateaux en argiles ont été rencontrés en divers points du tell mais plus particulièrement dans les couches profondes de la tranchée S.

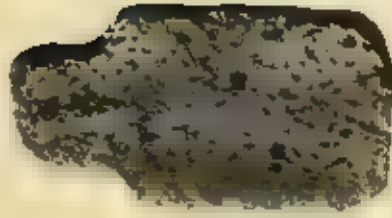
121. Poids en argile de type achéménide. Poids moyen de 4 kg. 0,64, ou peut-être supérieur, et double de la partie pléomène 2 kg. 0,20. La mine de 80 grammes qui est en principe de ce type, est connue depuis sous six formes simples et doubles. On peut donc considérer les poids comme équivalant de 8 mines d'argent, 87 sous spécifiques, et de 8 mines simples, ou 4 mines doubles, ou enfin 2 mines quadruples. Pl. LV.

122 et 123. Petites idoles en basalte à peine degrossies; hauteur 16 cm. et 23 cm. Pl. LV.

124. Sorte de gargouille en pierre noire; hauteur 4 cm. 5; longueur 5 cm. largeur à la base 8 cm. Pl. LV.

Il semble jusqu'ici qu'on puisse discerner dans le tell deux étages bien distincts: l'étage supérieur nous est le mieux connu, encore que nos tranchées n'aient pu explorer qu'une partie relativement restreinte de l'espace où sont disséminées les tombes; cette dissémination même rend la fouille très hasardeuse puisque rien ne permet de connaître un ordre certain dans ces éléments sporadiques. La nécropole est très récente, contemporaine de la dynastie néobabylonienne; c'est, on s'en souvient, la date proposée par M. Clermont-Ganneau pour ces sépultures et qui est certainement exacte et quelque peu basse; et des indices sérieux nous prouvent que son existence s'est prolongée jusqu'à vers le IV^e siècle, sinon plus tard. La civilisation, ou plutôt le méléange de civilisations attesté par cette nécropole succède à une civilisation primitive ou l'on devine les influences hittites inévitables, mais qui reste encore mal connue, et que seul le décapage méthodique du tell jusqu'à sa base permettra de mieux saisir.

B. GARRIGUE et A. BARBOIS, O. P.



125



127



124



130



110



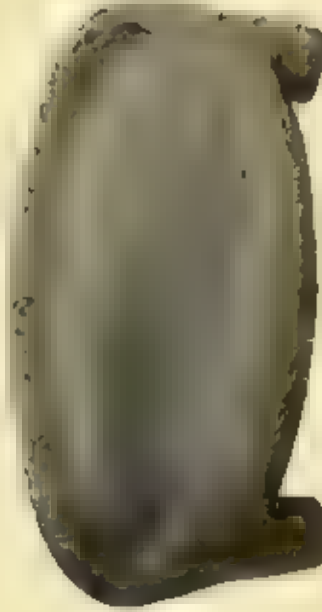
A



B



C



117



134



118

Fouilles de Neirab. Objets en basalte
A. Vase trouve dans la jarre J? — B. Vase provenant
du sarcophage S²
C. Cruche de terre trouvee dans a jarre funeraire J 36.

NOTE SUR LES TABLETTES DE NEIRAB

PAR

Le R. P. DUBOIS

Les tablettes néo-babyloniennes trouvées à Neirab dans la tranchée « Pr », à un niveau d'environ 23, sont au nombre de vingt-sept, quelques-unes entières, d'autres plus ou moins mutilées. Elles sont en argile crue et de dimensions variables⁽¹⁾. Elles s'échelonnent chronologiquement de la façon suivante :

- NEIRAB 1 : 1^{re} année de Nabuchodonosor II, 7^e jour du mois d'Eloul
 — 2 : année α de Nabuchodonosor II
 — 3 : année α de Nériglissar, 15^e jour du mois de Shaba.
 — 4 : année du début de royauté de Naboude, 24^e jour du mois d'Eloul
 5 : année du début de royauté de Naboude, jour et mois non conservés
 6 : année 3 de Naboude, mois de Nisan, jour non conservé
 7 : année 4 de Naboude, mois non conservé, 7^e jour
 8 : 3^e double d'ann. Année 5 de Naboude, mois de Tishri, 28^e jour.
 10 : année 6 de Naboude (mois de Shaba), 20^e jour
 11 : année 10 de Naboude, mois de Nisan, 2^e jour
 12 : année 10 de Naboude, mois de Tishri, 3^e jour
 13 : année 11 de Naboude, mois d'Ayar, jour non conservé
 14 : année 12 de Naboude (mois de Shaba), 2^e jour
 15 : année 12 de Naboude, mois d'Addar, 27^e jour
 16 : année 13 de Naboude, mois non conservé, 10^e jour
 17 : année 16 de Naboude, mois de Tishri, 1^{er} jour
 18 : année α de Naboude, mois d'Addar, 15^e jour
 19 : année 1 de Cambyse, mois non conservé, 1^{er} jour
 20 : année 3 de Cambyse, mois d'Ayar, jour non conservé
 21 : année α de Cambyse, mois d'Addar, 1^{er} jour
 22 : année α de Cambyse, mois de Kesleu, 8^e jour
 23 : année α de α , mois de Nisan, 17^e jour
 — 24 : date non conservée
 — 25 : date non conservée

⁽¹⁾ On avait d'abord annoncé vingt-sept tablettes ou fragments, mais deux des fragments ont pu se rattacher facilement à deux autres pour ne donner que deux tablettes, ce qui a

réduit le total à vingt-cinq.

⁽²⁾ La plus grande est d'environ 7 cm x 6 cm, 3, la plus petite d'environ 3 cm x 3 cm.

Plusieurs des tablettes portent des épigraphes araméennes dont quelques-unes sont assez détériorées. Ce sont les numéros 3, 7, 12, 15, 18. Le numéro 7 se lit très nettement : *𐤏 𐤍𐤌𐤕𐤍 𐤕𐤏𐤍* « écrit de Nouskou-killanni ». Le nom de Nouskou-killanni « ô Nouskou, so tiens-moi » revient très fréquemment dans ces tablettes néo-babyloniennes, qu'il s'agisse de lui-même ou de tel membre de sa famille. Un certain nombre de noms propres sont également composés avec l'élément divin Nouskou, dont on remarquera la graphie araméenne *𐤍𐤌𐤕*. On sait que ce dieu, fils de Sin et de Nin-gal, apparaît comme fils de Sahar (le dieu araméen de la lune, identique au dieu babylonien Sin) et de Ntkkal (identique à Nin-gal) sur les stèles de Nertab publiées par Clermont-Ganneau, en 1892.

L'épigraphie araméenne du numéro 12 contient le nom de *𐤏𐤌𐤕 𐤕𐤏* « fils du père », Barabbas, dont l'équivalent ne me semble pas figurer sur la partie conservée de la tablette.

Les noms de villes où ont été établies les transactions contenues dans les tablettes sont les suivants :

Babylone (écrit *TIN-TIR KI*) : n° 1.

Hamath, Hama (écrit *Am-mat*) : n° 12, 14, 16.

Hit (écrit *I-tam*) : n° 19.

Une ville qui apparaît sous plusieurs formes (pour les signes du milieu) et que je lis provisoirement *Bit dnu-sa-a Adad* « Maison de jugement d'Adad ».

Nertab (écrit *𐤏𐤌𐤕𐤍 𐤍𐤏𐤕𐤏𐤍* *Ner-ta-a-a* « ville des gens de Nirib » (n° 17) et *𐤏𐤌𐤕𐤍 𐤍𐤏𐤕𐤏𐤍* « ville de Nirib » (n° 21). Cette orthographe semble justifier l'opinion qui verrait dans Nertab un succédané du babylonien *Nérabu*, *Nérûb* « entrée ⁽¹⁾ ».

La plupart des tablettes ont pour objet des prêts d'argent à un débiteur, avec ou sans intérêt n° 1, 2, 7, 13, 14, 16, 19, 20, 21, 24. Parfois c'est l'orge (SE-BAR) qui est inscrit comme dette n° 3, 4, 5, 6, 10, 15, 17, 18, ou des objets encore mal définis n° 11, 12. Le numéro 22 est une vente d'esclave. Le duplicatum 8 et 9 comporte une convention entre quatre frères dont l'un fera un certain travail pour les trois autres et recevra une provision de

(1) Dans les tablettes néo-babyloniennes étudiées autrefois par Tallqvist le mot *ner-ta-a* « entrée » est orthographié *nî-ri-bî*, au plu-

riel (*Die Sprache der Contr. Naba-na'ids* p. 50).

nourriture au début de chaque mois. Le numéro 23 est un contrat de mariage dans lequel le contractant prend pour femme la sœur d'un de ses compagnons. C'est le frère qui accorde la main de sa sœur. Celle-ci était *ME-BAR tu*, c'est-à-dire prostituée.

Tels sont les premiers résultats d'une étude des tablettes de Neirab interrompue par mon voyage en France. Je compte publier dans la *Revue d'Assyriologie* le fac-simile de ces tablettes, avec leur transcription et traduction.

P. DUBOIS.

NOUVEAUX RENSEIGNEMENTS SUR LA PALESTINE ET LA SYRIE VERS 2000 AVANT NOTRE ÈRE ¹

PAR

BENE DUSSAUD

Les Annales, les papyrus des XVIII-XXI dynasties et les tablettes d'Amar, nous fournissent une abondante documentation géographique sur la Palestine, la Phénicie et la Syrie durant la seconde moitié du deuxième millénaire². Avant cette époque nous ne possédons que de brèves mentions d'expéditions maritimes ou terrestres. Cependant, le récit des aventures de Sinouhé témoigne que les Égyptiens étaient informés sur les pays d'Asie les plus voisins et les visitaient.

Une rare fortune a mis entre les mains de M. H. Schofer à Louxor et de M. Kurt Sethe, qui les publièrent, les listes de pays et de peuples étrangers, la plupart avec la mention de leurs princes. Les textes sont écrits, d'abord, en ancienne écriture hiéroglyphique sur des vases en terre aujourd'hui brisés. Ils avaient pour objet de jeter l'anathème sur les pays et les princes au cas où ceux-ci trahiraient l'Égypte. Ils ont été écrits non sur des *ostraca* (c'est-à-dire des tessons employés à défaut de papyrus) mais sur des vases entiers — qui furent probablement brisés — suivant une rituel bien connu — lorsqu'ils furent jetés dans la tombe thébaine où les fouilleurs clandestins les ont découverts. Diverses considérations conduisent M. Sethe à dater ces documents vers la fin de la XI^e dynastie, c'est-à-dire peu avant 2000 avant notre ère. Et lude que nous ferons des noms propres d'hommes, en établissant leur analogie avec

¹ Communication faite devant l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres du 14^{avril} 1934.

² Il n'y a pas, en ce moment, de liste complète des pays du Levant de Wen-Amun et de ses papyrus. Voir les *Annales*.

³ En non-accusé d'un meurtre. Cf. *Annales*, 1934, p. 10.

⁴ Kurt Sethe, *Die Namen der Völker und Länder der Ägypter*, Leipzig, 1926, p. 10.

Tongefasenscherben des Mittleren Reiches, nach dem Original gezeichnet von M. H. Schofer, Louxor, 1934, p. 10.

Le savoir égyptologique se fonde sur le fait que, jusqu'à présent, on n'a pas pu avant la V^e dynastie Tongefasenscherben plus d'un millénaire à son exemple nous apprennent plus de choses.

l'onomastique de la première dynastie babylonienne, confirmera pleinement cette date.

Nous n'envisageons dans les textes déchiffrés et traduits par M. Sethe, que ce qui concerne l'Asie. Le savant éditeur a identifié six vocables de peuples ou pays asiatiques sur vingt et un; nous proposerons ci-après une douzaine d'identifications nouvelles⁽¹⁾ et nous insisterons sur l'importance historique des noms ainsi attestés. Nous suivons l'ordre et la numérotation de série adoptés par M. Sethe; nous donnerons à la suite, en caractères plus petits, quelques indications sur les noms des princes.

I. — Les peuples asiatiques sont groupés dans les nouveaux textes sous la dénomination générale de 'Amou ('*am*), vocable qu'on rapproche du sémitique *am* « peuple » et qu'on rencontre dès la VI^e dynastie égyptienne. Ce terme désigne plus spécialement les asiatiques sémités dont l'installation en Syrie ne paraît pas antérieure au début du troisième millénaire. M. Sethe observe que la fusion des Sémités avec la population primitive du pays, celle-ci étant désignée par le vocable *Mt.w*, se manifeste en ce que, sous le Nouvel Empire égyptien, les deux noms de peuples 'Amou et Mentou sont employés indistinctement, un pour l'autre. Ainsi les Hyksos sont tantôt désignés par l'un, tantôt par l'autre de ces noms.

II. — Il est remarquable qu'en tête de tous les 'Amou figure *Byblos* « sous la forme *Apny*, adoptée depuis le Moyen Empire, tandis que sous l'Ancien Empire on écrit *kbu* qui devait se prononcer *kabu* et représente un vocable local dont les Sémites ont fait *Goubi*⁽²⁾ (el-Amarna *gubla*) pour arriver au diminutif arabe *djoubeil* « petite montagne ». La place prééminente occupée ici par Byblos vérifie les deductions auxquelles avaient conduit les premières découvertes de M. Montet, à savoir qu'au troisième millénaire avant notre ère,

⁽¹⁾ Les identifications nouvelles concernent les noms de lieux V, VI, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XVI, XVII, XIX, XX, XXI. De même que pour les noms de personnes nous avons soumis nos rapprochements à M. Pierre Montet et nous donnons au fur et à mesure ses très utiles observations de détail.

⁽²⁾ Voir nos *Civilisations préhelléniques*, 2^e

Syria. — VIII

éd., p. 220, et *Syria*, 1923, p. 301.

⁽³⁾ Sethe, *op. cit.*, p. 27.

⁽⁴⁾ Mention d'un « 'Amou de Byblos » dans le papyrus Ebers; voir Ed. Meyer, *Hist. anc.*, III (trad. Combe), p. 99.

⁽⁵⁾ Voir *Syria*, 1924, p. 388 et notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 63, note 5.

Byblos l'emportait sur Tyr et sur Sidon, Philon de Byblos nous a conservé la tradition que Byblos fut la première grande ville fondée en Phénicie et si *Genèse*, x, donne la priorité à Sidon, c'est évidemment que sa source se réfère à une époque plus récente.

A l'inverse de ce qui se produit pour les autres pays ou peuples, les ostraca en hiéroglyphes ne mentionnent pas le roi de Byblos et, fort ingénument, M. Sethe l'explique par la circonstance que la fidélité de ce prince au regard du pharaon était telle qu'on ne pouvait songer à lui jeter l'anathème. Les découvertes de Byblos témoignent, dès le début de l'Ancien Empire, d'une sollicitude toute particulière des rois d'Égypte. A haute époque, les princes de Byblos étaient, en fait, à la solde des pharaons. On pouvait donc compter sur leur dévouement intéressé — mais une révolte des habitants était possible et il semble que nos documents visent ce cas, apportant ainsi une preuve nouvelle que Byblos n'était pas une colonie égyptienne.

Ne sont pas nommés non plus — peut-être pour la même raison, les princes de la Tyr continentale (III), de la Tyr insulaire (XVI) et des deux villes homonymes de Yarmouta (IX et XII).

III. — M. Sethe a identifié *ba-ti-ur* avec le *ba-ti* des textes du Nouvel Empire, qui représente *Ouzou*, Ousou, ou encore Oushou, c'est-à-dire la Tyr continentale⁽¹⁾. Nous reviendrons plus loin (XVI) sur cette localité et son éponyme Ousôos à propos du vocable sous lequel on pourrait reconnaître la Tyr insulaire.

On observera que, vers 2000 avant notre ère, les deux principaux centres de la Phénicie étaient Byblos et la Tyr continentale. Sidon n'avait pas encore pris un essor tel que sa mention s'imposât au scribe égyptien.

IV. — Le rapprochement entre *Iy'ny* et les *'Anaqim*, *'Ezâqim*, de l'Ancien Testament est un des plus intéressants qu'ait établi M. Sethe, car il permet de retablir à sa place, qui paraît la première en Palestine, à haute époque, un peuple dont les critiques bibliques évitent généralement de mentionner le nom⁽²⁾. Les *'Anaqim* étant en certain passage qualifiés de geants, on les relègue

(1) Voir WILKEN, dans KAUTZON, *El-Amarna Tafeln*, p. 1267, et notre *Topogr. hist. de la Syrie antique et médiévale*, p. 11 et 39.

(2) Citons, par exemple, HERRMANN GUTHKE, *Geschichte des Volkes Israél*, et BAU, *Geogr. des alten Palästina*.

dans le domaine de la fable. Lucien Gauthier ira jusqu'à traiter « trois géants » au lieu de « trois Anaqim » Renan lui-même qui accordait volontiers à la légende une part de vérité, lulle les Anaqim des anciens recits.¹ Influencé par la légende d'Abraham, il classe les Hébronites comme des « khelas chanaanéens » c'est-à-dire probablement des Hittites établis en Canaan. Les nouveaux textes obligent à rectifier cette opinion et à reloger dans l'histoire les Anaqim qui en ont été arbitrairement exclus — on ne doit pas non plus les confondre avec les Hittites dont il ne peut être question en Palestine à l'époque reculée que nous envisageons.

Seuls d'ailleurs, les textes les plus récents qu'il s'agit de géants cette population. On ne trouve rien de tel dans *Josué*, xv, 13 et suiv. dont la valeur historique est singulièrement renforcée par les nouveaux documents. Rappelons ce passage :

Josué, xv, 13. Kd'... nls de Yehouah... obtint un parti au milieu des enfants de Juda (1), à savoir Orval Arba', [métropole] (2) des 'Anaqim qui est Hébron.

13. Kdchen exprime les trois Anaqim Sheshai, 'Ahezan et Talmai descendants de 'Anaq.

14. De même, il s'agit, vers les habitants de Be'er... qui s'appellent... jadis Qiryat Sepher (3).

Les nouveaux ostraca expliquent qu'il soit fait ici mention de trois chefs, car eux aussi mentionnant trois princes à la tête des Anaqim. Il n'y a pas lieu, comme y incline M. Seltzer, de comprendre que le pouvoir était partagé entre trois personnages — comme il l'était à Rome entre deux consuls — mais que les Anaqim étaient répartis entre trois villes principales ayant chacune son prince.

(1) L. Gauthier, dans la *Bible du Centenaire*, dans *Josué*, xv, 14.

(2) RENAN, *Hist. du peuple d'Israël*, t. I, p. 243, n'admet pas la présence des 'Anaqim à Hébron et il insiste en note : « En écrivant la fautive idée des Anaqim. Les Hébronites étaient des Khelas chanaanéens. »

(3) Le P. LAMARCA, *Le Livre des Juges*, p. 6, note 10, dit justement : « Il n'est pas douteux que le texte de *Josué* xv, 13 et suiv. ne soit primitif, librement reproduit dans *Juges* i, 10 et suiv. avec les inversions qui n'ont pas dissimulé complètement l'ordre plus ancien. »

Le passage *Josué*, xi, 21-22, a pour objet de rattacher la conquête d'Hébron à l'activité de Josué.

(4) Une glose « selon la parole de Yahvé à Josué » s'est introduite, rejoignant *Josué*, xi, 21-22; voir aussi xiv, 12-13.

D'après les LXX

(5) Sheshai pourrait être un hypocoristique pour Shmshai, attesté par ESDRAS, iv, 8, etc., et le babylonien Shamshai.

(6) Qiryat Sepher est mentionnée dans le papyrus Anastasi; voir BRUNNAND, *Die altkan. Fremdwörter und Eigennamen*, n° 929.

Ce sont évidemment les trois villes mentionnées par *Judith*, xi, 21 : Hebron, Debir et Anab.

Les trois chefs des Anaqim mentionnés par les ostraca ⁽¹⁾ sont :

e 1. — *an-qi* M. S. T. transcrit 𐤀𐤏𐤍𐤍 qui en effet peut loucher au nom propre très acceptable, tel que **Elem*.

e 2. — *Idym-mu-uc* est pas expliqué par le savant éditeur. On peut tenir le second 'au pour un déterminatif et transcrire *Idym-mu-mu* faisant ainsi apparaître *Abi* dans le premier terme et le deuxième *anmu* ou *anmu-mu* dans le troisième assyrien *anmu* ou *hummu*. Quant au *mu-mu-uc* qui, il faut le reconnaître, a particulièrement de valeur mal définie, qui entre sous ce nompos l'un dans de l'autre (peut-être *byam-mu-uc*), et dans 𐤀𐤁𐤁𐤍𐤕𐤀𐤕 *Abum-uc*, le *Genèse*, i, 28. Nous lisons donc *Abu-mu-anmu*.

Nous retrouvons le dieu *Ammon* en composition dans e 8, e 10, e 12, e 13 et e 27, c'est à dire qu'il était *voqué* chez les Anaqim dans le pays *Qhame*. Dans celui de Rehob, dans celui d'*Isac* et à Jérusalem II, il jouait un rôle important parmi les populations de Palestine à l'époque pré-chaldataise, dans les noms propres contemporains de la première dynastie babylonienne. Par contre, il n'apparaît pas une seule fois dans les noms théophores des tablettes d'el-Amarna.

Si comme on l'assure, Amraphel 𐤀𐤎𐤓𐤏𐤕 de *Genèse*, xiv, représente le grand roi de Babylone Hammurabi ⁽²⁾, il faut reconnaître que cette transcription n'a pu être établie qu'à basse époque, alors qu'on avait perdu toute connaissance des noms en 'ammu.

e 3. — *am-qi* trois propositions de 𐤀𐤏𐤍𐤍 *Am-qi* en rapprochant ce nom de 𐤀𐤎𐤓𐤏𐤕 vieux nom attesté par *Vandres* ⁽³⁾ et etc. L. rapprochement avec *Amram*, des listes de Baalza, page 12, est à considérer.

V. — Sethe assure que le pays de *Sutu* est inconnu par ailleurs. C'est donc qu'il écarte le rapprochement avec les *Sutu* des tablettes d'el-Amarna ⁽⁴⁾. Peut-être pourrait-on faire intervenir la ville désignée sous la forme *su-te* dans les

(1) Voici les abréviations que nous adoptons dans l'étude des noms de personne.

RAKE = HENNING RAKE, *Early Babylonian personal Names, Hammurabi dynasty* (B. C. 2000) Philadelphie, 1903.

UNGAR = ARTHUR UNGAR, *Urkunde aus Dilbat, dans Beiträge für Assyriologie*, t. VI et spécialement *Die Eigennamen der Dilbater Urkunden*, p. 77 et suiv., Leipzig, 1909.

THURKAD-DARGEN = FR. THURKAD-DARGEN, *Lettres et contrats de l'époque de la première dynastie babylonienne* (Musée du Louvre,

Paris, 1910).

BAURA = THEO BAURA, *Die Ostkanaanäer*, Leipzig, 1926.

(2) BAURA, p. 73. Ce dieu a été reconnu en premier par POOLOS, *Journal asiat.*, 1888, I, p. 543, cf. ZIMMER, *Kleinchr. und das Alte Testament*, 3^e édit., p. 480.

(3) BAURA, p. 17.

(4) Sur les graphies de ce nom, cf. BAURA, p. 19.

(5) HUBERTON, *El-Amarna Tafeln*, p. 1038 et suiv. Nomades du désert de Syrie.

mêmes tablettes... que nous avons proposé, avec réserve, de retrouver dans le talmudique *Ushata*¹².

On nous donne les noms de trois princes de ce peuple :

• 5 — *Iybu* ce nom paraît pas être tenu en compte par l'éditeur. C'est simplement le nom *ab, abu*, « père » muni de la terminaison connue en babylonien *Abam*.

• 5 — *Amur* peut se rattacher comme l'indique M. Sebe à la racine semitique *ksr*.

• 6 — *Thlu* Le rapprochement que propose M. Sebe avec *Zeboulon* *Zabulon*, est fort intéressant¹³.

VI. — Le pays transcrit *Iym'ur* est laissé sans explication par l'éditeur. Nous pensons qu'il s'agit du pays d'*Amurru* ou des Amorréens — *a-mur-ru*, *a-mu-ur-ru*, *a-mur-ru* dans les tablettes d'el-Amarna¹⁴. M. Pierre Montet veut bien appuyer notre identification en observant qu'en ce bras n'a pas la valeur de *ain*, c'est-à-dire n'est pas consonantique, mais qu'il détermine simplement le son *im* et, des lors, la transcription se ramène à *Iymur*, à lire *Amour*.

Les textes égyptiens du deuxième millénaire¹⁵ citent fréquemment le peuple des Amorréens et ce nom était resté assez représentatif pour que la chancellerie égyptienne l'emploie à traduire le terme grec *Συρα* dans le décret de Canope.

Dans les textes babyloniens, *Amurru* représente également la Syrie, plus particulièrement la Syrie du Nord et de l'intérieur jusqu'à l'Euphrate, c'est-à-dire qu'il englobe le désert de Syrie. A l'époque des tablettes d'el-Amarna, le pays d'*Amurru* s'étendait jusqu'au territoire de Byblos et c'est précisément la situation que signale le livre de *Josué*, xiii, 4-5 :

Sans verser dans les généralisations de M. Clay, que les assyriologues n'admettent pas, il faut reconnaître que le peuple des Amorréens, auquel des exégètes notoires ont prêté aussi peu d'attention qu'aux *Anaïm*, a joué un rôle de premier plan. Son activité était attestée dans la seconde moitié du deuxième millénaire... et récemment nous avons relevé des traces de sa civi-

¹² *Ibid.*, 183, 37, et p. 1233.

¹³ *Notes Topogr. hist.*, p. 506.

¹⁴ La dérivation proposée par *FAARROTUS*, *ZDMG*, 1903, p. 794, pour le nom de *Zabulon*, n'en est pas fortifiée.

¹⁵ *KNUTSON*, *op. cit.*, p. 1131 et su.r.

¹⁶ W. MAX MÜLLER, *Asia and Europa*,

p. 218 et 229, *BENCHAMPT*, *Die Altken. Fremdwörter und Eigennamen*, n° 32, H. GAUTHIER, *Diet. des noms géogr.*, 1, p. 70-71.

¹⁷ Voir *Syria*, 1923, p. 313.

¹⁸ Cf. nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 70 : « Dans les derniers siècles du deuxième millénaire avant notre ère, un des

lisation remontant au début du deuxième millénaire ¹. Les dates que nous avons proposées, à cette occasion, pour l'époque de floraison de l'installation de Mishrife, l'ancienne Qatna, si heureusement fouillée par M. du Mesnil du Buisson ² viennent d'être confirmées par la découverte d'un sphinx de la XII^e dynastie égyptienne ³ et par celle de tablettes en langue babylonienne que M. Virolleaud fait remonter au II^e millénaire avant notre ère ⁴. La civilisation ainsi révélée en rapport direct avec les pays du moyen et bas Euphrate, où les Amorréens ont joué un rôle important, donne une singulière valeur à la mention des Amorréens dans les textes égyptiens publiés par M. Sethe, qui nous reportent au plus bas vers l'an 2000 avant notre ère.

L'importance politique des Amorréens permet de mieux comprendre l'avènement de la première dynastie babylonienne. Mais il semble que, même après l'accession au pouvoir en Babylonie, de certains de leurs éléments, les Amorréens restés sur le moyen Euphrate et en Syrie ne cessèrent de convoiter les richesses et les biens de la riche Chaldée. Ils consommèrent, au moins autant que les Hittites, la ruine de la première dynastie babylonienne. En effet, la chronique néobabylonienne, en rapportant ce dernier fait, signale que Mardouk et la déesse Sarpanit furent emmenés en captivité au pays de Hana sur l'Euphrate. Qu'est-ce à dire, sinon que les véritables instigateurs du pillage de Babylone furent les Amorréens de Syrie qui avaient appelé à la rescousse les Hittites d'Asie Mineure ?

Ce trait de lumière sur l'histoire de ces lointaines époques éclaire aussi le problème des Hyksos. Il est très vraisemblable que la même coalition s'est reformée moins de deux siècles après la chute de Babylone ⁽⁵⁾, mais cette fois le flot de l'invasion, constitué surtout par des Amorréens et des Cananéens, suivis de contingents d'Asie Mineure, n'osant pas s'attaquer aux Kassites vers 1760-1750 qui dominaient en Babylonie, prit la route de l'Égypte et se ré-

groupes ethniques les plus importants, aussi bien par leur nombre que par leur force, semble avoir été le groupe cananéen. Il dominait dans la vallée de l'Oronte, le Hauran et la Palestine. Le grand dieu amorréen est Hadad assésien ou laïréen ⁶.

¹ *L'art syrien du deuxième millénaire avant notre ère*, dans *Syria*, 1926, p. 348 et suiv.

² Du Mesnil du Buisson, *Syria*, 1926,

p. 289 et 1927, p. 43. Voir la note sur les découvertes récentes dans *Syria*, 1927, p. 189.

Alex. Mout, *Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, séance du 11 mai 1924.

Vest Syria, 1927, p. 49.

Mout, *Des Chans sur l'Empire*, p. 281.
⁵ Dès l'700 les Hyksos avaient pénétré dans le Delta.

ammon, « le dieu Ammon est le gardien » ou *Ammon ammon*. La racine am entre en compte dans des sections postérieures de la première dynastie babylonienne (voir BACHER, p. 71).

IV. — Le nom de la *Yamonta* qui se présente deux fois (voir VIII) dans ces textes, n'a pas de équivalent. Si nous lisons *Yarmout*, nous trouvons précisément deux sites de ce nom dans l'Ancien Testament. L'un attribué à Juda et qu'on a retrouvé sur le territoire d'Herbet Yarmouk¹⁾. L'autre moins connu, les rédacteurs bibliques est également attribué à Issachar. Le nom de cette dernière est bien conservé dans *Josue*, xvi, 29 et estropié dans *Jdt.*, xix, 21 et *1 Chron.*, vi, 58. Cette incertitude se comprendrait aisément si la ville était en réalité, hors du territoire israélite ou en sa proximité. Aussi inclinons-nous à en rapprocher la Yamonta des tablettes d'el-Amarna que nous avions cherchées jusqu'ici trop au nord²⁾, tandis que certains auteurs la plaçaient en Égypte même. Les mentions qui en sont faites dans les tablettes d'el-Amarna indiquent une position au sud de Byblos et comme un havre entre cette ville et l'Égypte. Puisqu'on doit aussi, d'autre part, ne pas trop s'écarter de la tribu d'Issachar, un point de la côte entre Tyr et Saint-Jean-d'Acro, serait particulièrement bien placé. On peut songer à Irmid, dont l'équivalence onomastique est satisfaisante, entre l'ancienne Hamon (Oumm el-'Awamid) et Iskanderoune. Ce dernier point pouvait servir de port à l'ancienne Yamonta, puis devant probablement sur Tell Irmid. « Irmid » (Irmid) Renan a dû être à une certaine époque, une ville assez considérable³⁾.

V. — Le vocable *Ides* ne trouve pas de correspondant exact dans les noms de lieux que nous connaissons. C'est bien d'en rapprocher *Idiel* de *Josue*, xiv, 27. Bien que le *am* fasse différer. On peut encore mettre en ligne Nabal de Zabulon. Quatre princes sont nommés.

a 10. — *Milkim* nous paraît correspondre exactement à *Milkiram*. Dans les tablettes d'el-Amarna, on ne rencontre que *Milkni* ou *Milkki*; mais *Milkiram* est attesté en assyrien et sur des cachets phéniciens⁴⁾.

¹⁾ BACHER, p. 71 : *Amirum*.

²⁾ DEUTZ, *Geogr. d. alten Palaestina*, p. 191.

³⁾ Dans notre *Topogr. hist.* p. 311.

⁴⁾ RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 688 et suiv.; cf. D. LE LASSERRE, *Syria*, 1922, p. 129.

et suiv.

⁵⁾ ZIMMERMAN, *Die Keilinschr. und das Alte Testament*, 3^e éd., p. 471; LITZBACHSKI, *Handbuch*, p. 311.

● 17 *Amâm* est rapproché par M. Sethe le *Kimcham* ou *Kimham* (Hesse) par l'Ancien Testament. On peut songer aussi à *Amâr* (p. être) avec l'immatriculé *Kamaram*.

● 18 *qhm* est un nom semitique, mais on ne peut établir de rapprochement décisif. On se rappelle de reste qu'en *Hebr.* si l'on remarque que l'*h* hébreu, vii. 19 a prouvé récemment la même difficulté dans le cas présent l'*h* hébreu, en réalité Hébr. I est la *Alqum* ou *Holqum* des listes de BAUM, p. 12. Donc *Holqum*.

● 19 *Yp'ânou* est au contraire *Yp'ânou* en hébreu, qui produit le *la pa* 4N. Dans *nc*, non divi, nous avons la forme *Yp'ânou* correspondant à la déesse 'Anat, ce que confirme ● 28. L'existence d'un dieu 'Anou chez les Semites de l'Ouest, qu'on a déjà soupçonnée⁽¹⁾, est ainsi démontrée. Donc *Yp'ânou*.

On sait que M. Muret a écrit sur la belle herpe du nombre III de Syblos les noms de deux dieux *Atosemou* et *Yp'ânou* (ou *Yapsemou*)⁽²⁾. Dans aucun de ces noms il ne faut chercher *semou* qui, quelque soit le sens qu'on lui attribue, est d'un emploi fréquent dans les noms de la première dynastie babylonienne, ainsi *Su-ma-a-bu-um*, *Su-mu-a-bu-um*, *Su-mu-Dagon*, etc. On voit immédiatement que *Yp'ânou* n'est pas un nom divin. Son sens fondamental est celui de « nom », on a proposé « fils » sans trop de raison. Il faut, sans doute, prendre le mot « nom » dans le sens de « renommée, gloire ». « Digne est gloire ». Par suite *Yp'ânou* « s'agit » ou « mon père est gloire » et *Yapsemou* « s'agit » ou « la gloire de mon père ». La lecture que Gressmann a proposée *Yp'ânou* nous paraît possible, 1^{re} parce que l'égyptien aurait noté les deux *s* qui ne peuvent se confondre, 2^e parce que « *semou* » a fait « *sem* » pas un sens acceptable ; il faudrait un nom de divinité, 3^e parce que *Yp'ânou* n'est pas *Yp'ânou* et *Yp'ânou*.

XI. — *qhm*, écrit aussi *qph*, doit s'expliquer, à notre avis, comme *qhm* de ● 18, c'est-à-dire qu'il faut restituer *Hebr.* Or, les ostraca découverts à Samarie par la mission américaine ont démontré que *Hebr.* de *Nombres*, xxvi. 30, *Josué*, xvii. 2 et I *Chron.*, vii. 19, représentait bien une ville du royaume d'Israël⁽³⁾. Deux noms de chefs sont mentionnés.

● 20 *Yp'ânou*, que l'on avait tenté sans succès de rapprocher des transcriptions de M. Sethe, doit se décomposer en *Yp'ânou* et se composer a ● 21 *Yp'ânou*. Il en résulte d'abord que *Yp'ânou* ou *Yp'ânou* de l'Égypte, c'est évidemment le dieu *Yp'ânou* qui se compose de *Yp'ânou* et *Yp'ânou* (4).

(1) BAUM, p. 74 et 75.

(2) CLAY, *Empire of the Amorites*, p. 117, ALMOND, *Amer. Journ. of Sem. Lang.*, 1925, p. 64-67.

(3) *Monuments Piot*, t. XXVII, p. 100.

(4) Voir BAUM, p. 79-80.

(5) ALMOND, *Archiv für Orientforschung*,

1920, p. 126, écarte également la lecture de Gressmann.

(6) Voir *Syria*, 1926, p. 13.

(7) CLAY, p. 89, THORNTON-DAGG, p. 69. Ce dieu ne paraît avoir aucun rapport avec *Yp'ânou* par les textes phéniciens.

Dans le premier élément on reconnaît *yagar*, forme cunéiforme du *yaqar* babylonien. Donc : *Yagardamou*.

• 21. — *Šmaw-ty am* ou M. Sethe a lu aggr le sémitique *shemesh*, soleil, dont plutôt se lit *Šmaw-tyam* c'est-à-dire *Shemesh-elim*. Toutefois le *m* final étant signalé comme douteux par l'éditeur, les égyptologues auront à décider si l'on ne doit pas plutôt restituer *Shemesh-douna* ou *Shemesh-alya*.

XII. — Nous proposerons de reconnaître sous la graphie *šlm* soit 𐤔𐤌𐤎 , *Ellepon* de Juda, soit 𐤔𐤌𐤎 , *Elleq* de Dan, assyr. *Attaq*. La métathèse n'offre pas de difficulté et quant au 'am initial noté par l'égyptien, on y peut voir une simple erreur de transcription dont on a ailleurs des exemples.

• 22. — Le nom du chef *Išw-miqh-ty* est transcrit 𐤔𐤌𐤎 par M. Sethe, ce qui ne conduisant à rien. Il faut reconnaître un nom théophrase formé avec *Hou* comme premier élément. Le second terme est moins assuré, on peut songer à l'hébreu *miqneh* « espérer ». On aurait alors *Hou-miqueti*, « le dieu c'est mon espoir ». La haute antiquité du dieu El en Canaan, attestée ici, confirme la tradition conservée par Philon de Byblos touchant cette divinité que nous retrouverons dans • 30 (2).

XIII. — *Iymawit*. Nous avons traité de cette localité à propos de son homonyme IX.

XIV. — M. Sethe rapproche *Isma* de l'Asina de *Josue*, xv, 33 et 43, ou de *Yeshanah* de II *Chron.*, xiii, 19. La même incision frappe la forme égyptienne plus récente *ysnt* (3). Plusieurs noms de princes nous sont signalés :

• 13. — *Iykudd3* se décompose en *yakou* pour *yakout* et un nom divin qui apparaît, par exemple, dans *Da-du-ra-bi* de la première dynastie babylonienne (4) et dans les tablettes d'el-Amarna sous la forme *addu*, souvent dérivé par le grammairien IM, autrement dit le dieu Hadad. M. Thureau-Dangin a relevé *Is-ku-un-adad* parmi les noms propres de la première dynastie babylonienne (5). Donc : *Yakounadad*.

Ayant constaté que ces cunéiformes ou M. Pierre Montet, le savant égyptologue nous a fait savoir qu'il fallut rectifier la transcription de M. Sethe d'un ressort propre fac-similé et lire *yakoun*. M. Montet accepte également notre explication pour le second terme, d'abord parce que « à l'origine la syllabe *en* des sons *d* et *d* ou *d* et *d* n'a pas été prise dans l'écriture égyptienne et qu'un *d* égyptien peut correspondre à un *d* sémitique », ensuite parce que

(1) Ainsi BURCHARDT, *op. cit.*, n° 290.

(2) Pour les noms propres formés avec El ou U, relevés en Babylonie voir, BAURA, p. 74-75.

(3) BURCHARDT, n° 23.

(4) BAURA, p. 46.

(5) THUREAU-DANGIN, p. 23 ; BAURA, p. 56 et 71.

les syllabes auxquels nous devons ces documents ont fait savoir et des à peu près et au gré des mots égyptiens dans la transcription des noms étrangers. Ils ont utilisé le mot égyptien « gras ».

* *nimuty* est le nom du fils du personnage précédent. C'est le même nom que 28, à lire **Ammouata*.

24 — *a-basim* ou simplement *a-basim* est un nom difficile à expliquer. Avec réserve nous proposons de reconnaître ou *force* dans le premier élément et le dieu Sin dans le second. Il correspond à Sin *hôte de la ruse* (xiv, 2 ex.) à Sienasir de l'*Chron.*, au 18. Don **am, zashim* « le dieu Sin est force », ou *am, zashim* « Sin est ma force ».

25 — *Mt ba* est le dieu *écre* — nom du type 𐎎𐎗𐎙 de l'*Chron.*, vi, 10, Abimut des tablettes d'el-Amarna. Asad et *écre* Mot ba d — La difficulté consiste à déchiffrer le nom d'*écre*, ou à le chercher autre. Amurru ex. Mer. — Le premier paraît mieux convenir et dans ce cas on obtient *Amur ra muth* — serait un résultat excessif, car l'interprétation des arguments de M. He. + Brong, d'après lequel le dieu Amurru aurait reculé avec les Amoréens et ne serait pas importé de l'est². La graphie du dieu *écre* de la stèle de Zakir semble bien représenter le dieu Houmer⁽³⁾.

XX — M. Selti a reconnu Ascalon dans la graphie *Is/ur* — qu'on rencontre à plus basse époque sous la forme *Isur*⁽⁴⁾, assyr. *As-qa-lu-na*, 𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵. Trois noms de chefs sont mentionnés.

23. — *Hlykim* n'a été reconnu par l'éditeur que dans son premier élément. Nous ne le situons pas à — rapprocher de — dit à par. A. ou l'estimant 𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵, *Isurim*, qu'on retrouve en assyrien sous la forme *Isurim* et *Isurim*.

24. — *Hlyur* ne nous suggère aucun rapprochement.

25. — La fin seule du nom se reconnaît... (*h, n'f*), encore y a-t-il l'incertitude dans la disposition du texte.

XXI — Il paraît difficile d'admettre que le nom de la ville *Dan tyu* par M. Selti, représente Danette en Égypte — même sous forme d'une installation étrangère qui n'est guère probable à cette époque. Tous les pays et peuples nommés sont étrangers; il n'y a pas lieu d'introduire une exception du type *a-jshur*. *Syb* mot a bien en égyptien le sens de « port havre », ce nom égyptien ne convenait à aucune ville de la côte syrienne aussi bien

(1) BAKER, p. 76 et surtout p. 57.

(2) THOMAS-BEN-S. p. 63 n. 1. Le mot *écre* apparaît fréquemment à Hana, 'Ana sur l'Euphrate.

(3) BAKER, p. 80.

(4) THOMAS-BEN-S. p. 63; WILKINSON, *Archaeological Researches* II, p. 77 n. 6.

(5) BOCHEREAU, n° 142.

(6) SELLER, *op. cit.*, p. 57.

(7) Nous devons signaler que ce sens soulève

pouvait venir à l'esprit d'un ancien. L'utilisation des peaux d'animaux est un trait absolument banal et il n'y a entre les noms, en écriture sémitique, aucune assonance, ils s'écrivent de façon toute différente.

Ces considérations mythologiques, à vrai dire, sont indépendantes de l'attribution du nom de *Dou-tou* à la Tyr insulaire. On pourrait arguer que cette graphie, ramenée à une forme égyptienne, cache un nom local. Dans ce cas, on en rapprocherait Doamat, ville de Juda qui apparaît dans *Josué*, xv, 52, sous la forme Doumah.

Tout comme pour Byblos et pour Ousou, il n'est pas fait mention ici de prince local. Cette constatation, quelle que soit la raison qu'on en donne, nous paraît importante, car, dans les opérations magiques, un tel oubli ne peut être qu'intentionnel. Il faut observer, en effet, que les formules englobent dans l'anathème tout ce qui touche aux peuples qui se révolteraient. Comme l'a bien vu M. Sethe, si le prince ou roi n'est pas nommé, c'est que le pharaon se l'est étroitement attaché. Il en résulte que les villes qui rentrent dans cette catégorie doivent être en relation directe avec l'Égypte. En particulier, nous devons trouver parmi elles les ports les plus fréquentés par la marine égyptienne, entre autres la Tyr insulaire. C'est là un argument très fort en faveur de la première des identifications envisagées.

XVII. — Le pays *M(w)tu* n'est pas déterminé. Il se retrouve peut-être à plus basse époque, sous la forme *Mty*⁽¹⁾. Nous ne pensons pas qu'on puisse y reconnaître le *Ma-tu* des tablettes d'el-Amarna, si ce dernier doit être, comme le proposent les éditeurs de ces textes, le Mitanni.

• 26. *Matm* est le seul nom de chef attribué à ce pays. Il est d'explication difficile. M. Sethe se contente de transcrire מַטְמָה ou מַטְמָה. Sans en tirer de conclusion, relevons le nom contemporain *Me-na-tum* *).

XVIII. — M. Sethe a ingénieusement reconnu le nom de Jérusalem sous la graphie *mwšm* qu'il transcrit מַשְׁמָה. A vrai dire, cette forme est tout à fait insolite, mais M. Montet a observé que, dans le complexe *mw*, il fallait d'abord donner à l'aleph le son *r*, puis rectifier la métathèse à laquelle le scribe a été entraîné par suite des difficultés présentées par l'écriture égyptienne. Il faut

* BUCHENLOT, n° 538.

(1) THIEBAU-DANGIN, p. 36.

donc transcrire *Urusalim*, en abandonnant le second *m*, simple fantaisie du scribe. On retrouve alors la transcription assyrienne *Urusalimu*, ou le redoublement de *m* tient au syllabisme de l'écriture cuneiforme, et mieux, la transcription des tablettes d'el-Amarna *U-ru-sa-lim*.

On sait qu'en hébreu le *can* initial est devenu *qot*, on a donc régulièrement ירושלים.

Puisque le nom de Urusalim est attesté dès la fin du troisième millénaire avant notre ère, on ne pourra plus expliquer que comme un faux trait d'archaïsme le nom de Salem donné à cette ville dans *Genèse*, xiv, et se contenter par là du peu de valeur historique de ce *mélérach*.

Deux chefs sont bonnes.

• 27 — *lyqt'mm*. Nous avons reconnu le premier élément à propos de • 20. Nous lisons donc *Yaqar-'Ammon*, « le dieu 'Ammon est majestueux ».

• 28 — *S't'mm*. Nom d'explication difficile, mais télephore, composé avec le nom du dieu 'Amor, et on le compare à • 19.

XIX — M. Sethe n'a pas identifié *hna'at*. Nous y reconnaissons 727¹ et M. Montel accepte ce rapprochement parce qu'en égyptien, nous dit-il, le 'ain passe à *h* devant les aspirées *h* et *k*. Mais plusieurs villes peuvent entrer en ligne de compte. Si on écarte, comme trop éloignée, la ville moyenne de l'Oronte, on peut en core hésiter entre el Hamma (Hadama) qui est apparue sur une stèle égyptienne de Beisan², et Hamat près de Latakia qui figure dans *Josué*, xvi, 32, sous la forme de Hammat³.

• 29 — Le nom de prince ..., *ka(m)lm* est incomplet.

XX — *Ithmo* nous paraît devoir se rapprocher de la graphie *lylu* employée au Nouvel-Empire⁴ pour Ayyalon. Dans une tablette d'el-Amarna, on a *ua-lu-na*⁵. M. Montel nous a cité quelques cas où *k* remplace *aleph*, ce qui justifierait une transcription *ithen*; toutefois le scribe égyptologue tient la lettre initiale comme un peu maigre pour rendre Ayyalon. La prononciation, à vrai dire, a pu varier. Il est actuellement Yalo, près Anwas, relevant peut-être d'un type très ancien. Si cela paraissait une trop grosse difficulté, nous pour-

¹ Voir *Syria*, 1926, p. 16.

² Dans l'*Chron.*, vi, 61, Hamman doit être corrigé en Hammat.

³ BURCHARDT, n° 43.

⁴ KUDERTON, 287, 57.

nous nous rabattre sur Elon, autre ville de Dan — ou autre prononciation de la même ville.

● 10. *Iy-m i lu* ou *Iymalu* est un nom théophore composé avec *lou* rencontré déjà dans ● 22. Le premier terme est fort incertain, on peut conjecturer un *ḫm* « El est terrible », *Ayam-lou*.

XXI. — M. Sethe n'identifie pas le nom de lieu *Iyapy*. Nous proposons d'y reconnaître Yasif, localité qui subsiste encore à l'est de Saint-Jean-d'Acre sous la forme Tell ou Kafr Yasif. Peut-être faut-il reconnaître la même localité dans la transcription plus récente et plus complète *yāpir*, *hacp̄*¹¹.

De cet examen, il résulte qu'à la fin du troisième millénaire avant notre ère les Sémites dominent complètement les régions de Palestine et de Syrie et que les localités portent déjà, en très grand nombre, le nom sous lequel on les connaîtra dans la suite.

Les noms de personnes révèlent une curieuse analogie avec ceux des Amorréens que les textes de la première dynastie babylonienne nous ont fait connaître. L'analogie des noms divins est particulièrement frappante, bien que nous ne connaissions qu'une trentaine de noms de personnes. Ils révèlent les dieux Amourrou ou Mer, Annu ou Ammon, Anou, Dagon, El, Hadad, Ilq(?) ou Ilu(?), Milk, Shamesh et Sin.

Ces noms de personnes indiquent que nous sommes à l'époque qui vit les Amorréens fonder la 1^{re} dynastie babylonienne et comme, d'autre part, M. Sethe a établi que les ostraca, publiés par lui, sont de la fin de la VI^e dynastie on relèvera là une remarquable confirmation du synchronisme généralement admis. Il n'est, des lors, pas difficile de reconnaître dans ces textes l'écho des craintes que suscitaient en Égypte les succès remportés par les Amorréens en Babylonie. La XII^e dynastie écarta le danger par des moyens plus sûrs, mais il reparut peu après elle. L'invasion tant redoutée se produisit avec les mêmes éléments, ceux que l'histoire groupe sous le nom de Hyksos.

RENE DUSSARD

INDEX DES NOMS DIVINS n. d. , DES NOMS DE PERSONNES (*italiques*),
DE LIEUX ET DE PEUPLES

Abt-ma- ammoq, IV.
Abu-a el, IV
Abisemoq, X.
Abou, V.
Addu, n. d., XIV
Ahaman, IV.
Ahamat, XIV.
Akajam, XV.
Ahi-yaqamu ou Ahi-igama, XV
Ahoabath, VI.
Aiqoum, X.
Allaqu, XII
Am ammoq, VIII.
Amman, VIII
Amorreens, VI, XIV.
Amraphel, IV.
Amurru, VI
Amurru, n. d., XIV
Amur-ru-mat, XIV
Anab, IV
Antaban, XVI.
Ascalon, XV
Ashna, XIV
Aš-qū-lu-na, XV.
Ayam-lou, XX

šhw, VIII
šq ou *šqb*, XI
šqm, X, XI.
šwšmm, voir *Wwšlm*

'Akram et *'Akrū*, IV
'Amm ou *'Ammou*, n. d.,
IV, VII, VIII, XVIII.
'Ammouala, VII, XIV.
'Ammouyakhoun, VII
'Amou, I
'Ana (Jana), XIV
'Anaqim, IV
Anat et *'Auou*, n. d., X
voir *Aw*
Apharba'at, VII

Aphar et, VII
'Aphardagan, VIII
šm, I
'sm, IV.
'šqm, XII
'šwšm, XIV
'Etem, IV.
'šm(w), XII.
'šm, IV.
'mmatš, VII
'mmatšm, VII.
'mmatš, XIV
'nw, n. d., X, XVIII
'Quzziašm ou *'Qaz'oush*
XV
'prieq, VIII
wšwšw, XIV

Barba, VI
Barak, XVI
Byblou, II, VI, XVI

Cašm, XVI

šwšm-rab, XIV
Damielle, XVI
Dan, n. d., VI.
Delir, IV
Diašw, XVI
Dm, n. d., XI
Dounat, XVI

EL, n. d., XII, XX.
Eton, XX
Eteq, VII
Eteqon, XII
Epeu-demu-abi, X.
Ermed, IX.
Ešm, XVI.
Ešm, n. d., XV.

šm ou *Gubla*, II
Hadad, n. d., VI, XIV

Halequm, X
H'nal, XX
et-Harnat, XIX.
Hammot, XIX.
Hammourabi, IV
Hamma, n. d., IV; voir *'Am-*
mo
Hamou, IX.
H'ubšh, VI
H'ydū, XV
Hebron, IV
Heleq, XI.
Heq, X
H'gm, X
H'maw, VII.
Hq ou Ht, n. d., VIII
H'qaw, XV.
Hypsourantos, n. d., XVI

š-k n. d., XIV; voir *Ya-*
šm
š-k-šm-mou, VII
In-lu-na, XX.
š-pš-AN, X.
I'ubw, VIII
Išbw, XX
Išw-mqšly, XII
Išym'me, IV
Iššm, VIII
Išw, XX
Išmiki, X
Išou, n. d., XII, XX
Išmar, n. d., XIV
Išou m'qšli, XII.
Išm, n. d., XIV
Iššš, X
Išm, d., IV
Išw, IV, XIV
Iššš, Išroune, IX
Išššw ou Išqen, XV
Iššš ou Išw, III.
Iššm, IX, XIII.

<i>Iy'ng</i> , IV	<i>Mly</i> , XVII.	<i>Su-mu-Dagan</i> , X.
<i>Iybm</i> , V	<i>Mutiba'al</i> , XIV	<i>Sulu</i> , V.
<i>Iykiddi</i> , XIV.	<i>M w d i</i> , XVII	<i>Šwtw</i> , V.
<i>Iyla</i> , XX	<i>Nahalal</i> , X.	<i>Syria</i> (= Amareu), VI
<i>Iym'ile ou Iymi'io</i> , XX.	<i>Ne'iel</i> , X	
<i>Iym n'omou ou Iym n'omou</i> , VIII	<i>Qimen-ammou</i> , VIII	<i>Talmi</i> , IV
<i>Iymw'r ou Iymwr</i> , VI.	<i>Qumm el-Awarid</i> , IX	<i>Tb law</i> , V.
<i>Iyp n'w</i> , X	<i>Qushou, Ousou ou Ouzou</i> , III, XVI	<i>Tell Irmid</i> , voir <i>Iermid</i>
<i>Iyq'fmo</i> , XI, XVII	<i>Ousôos</i> , n. d., III, XVI	<i>Tyr continentale</i> , III, XVI
<i>Iyq'šdmw</i> , XI.		<i>Tyr insulaire</i> , XVI
<i>Iysipy</i> , XXI.		
<i>Jerusalem</i> , IV, XVIII	<i>Qumw</i> , IV, VII	<i>Ushata</i> , V
<i>Kaleb</i> , IV.	<i>Qiryat Arba'</i> , IV.	<i>Ursalimou ou U-ra-sa-lim</i> , XVIII.
<i>Kamarum</i> , X.	<i>Qiryat Sepher</i> , IV	<i>Uste</i> , V
<i>Kbn</i> , II.	<i>Rehob</i> , IV, VIII	
<i>Khirbel Yarmouk</i> , IX.	<i>Salem</i> , XVIII	<i>Wrwslm</i> , XVIII
<i>Kineham ou Almoham</i> , X.	<i>Sa'atim-natios</i> , n. d. XVI	<i>Yakounadad</i> , XIV.
<i>Km'jm</i> , X.	<i>Sa-nu-a-bi-um</i> , X	<i>Yalo</i> , XX.
<i>Kpay</i> , II.	<i>Shamshai</i> , IV	<i>Yap'anou</i> , X.
<i>Kwir</i> , V.	<i>Shemesh-elim</i> , XI	<i>Yapiemouabi</i> , X
	<i>Shemesh-iliya</i> , XI	<i>Yaqur'annou</i> , XVIII
<i>Lāban</i> , XVI	<i>Shemesh-shoua</i> , XI	<i>Yaqardamou</i> , XI
<i>Liqehl</i> , X.	<i>Shennagar</i> , XII	<i>Yarimouta</i> , IX
	<i>Sheshai</i> , IV	<i>Yarmout</i> , IX
<i>M'Im(w)t</i> , XIV	<i>Shimshai</i> , IV	<i>Yasir</i> , XXI
<i>M'k'jm</i> , X	<i>Shinab</i> , XIV.	<i>Yephounné</i> , IV
<i>Mer</i> , n. d., XIV	<i>Sidoi</i> , XVI	<i>Yeshanah</i> , XIV
<i>Mi-tila</i> , XVII	<i>Sin n d</i> , XIV	<i>Ypiemouabi</i> , voir <i>Yapiemouabi</i>
<i>Mokull</i> , X	<i>Su-mu-ay-um ou Šmsar-ayum</i> XI	<i>Ystt</i> , XIV.
<i>Mokram</i> , X	<i>Šar (Tyr)</i> , XVI.	<i>Yspir</i> , XXI
<i>Mou-ou-lou</i> , XVII	<i>Št'ou</i> , XVIII	
<i>Milanou</i> , XVII	<i>Su-mu-a-bu-um</i> , X	<i>Zebouloum</i> , V.
<i>Malm</i> , XVII		
<i>Motw</i> , I.		<i>[b] n' f</i> , XV
		<i>ka(m)jm</i> , XIX

DEUX INSCRIPTIONS FRANÇAISES TROUVÉES A CHYPRE

PAR

CAMILLE ENLART

Épitaphe de Jacques Dapel (1294 à Limassol

M. Louis Baldassarri, directeur honoraire de la Banque ottomane en Chypre, veut bien me communiquer l'estampage d'une inscription française que son frère a découverte à Limassol, dans un terrain qui lui appartient.

Ce terrain est séparé du château que par la largeur d'une rue; il est rempli de décombres et les murs de l'enclos semblent très anciens. On peut supposer qu'une église s'y élevait, car l'inscription découverte est une épitaphe.

C'est une dalle de marbre de belle qualité; différente des dalles que l'on rencontre le plus souvent en Chypre (fig. 1). Son épaisseur est d'environ 25 centimètres, sa hauteur de 22 — sa largeur dépasse très légèrement 13.

L'inscription est en belle onciale gothique vigoureusement tracée et d'un caractère assez particulier, tant par la forme des lettres que par la tenue du texte.

On y lit les cinq lignes que voici :

† Ici : gist : sire : Jaque
Dapel : qui : vit : pais .
L'an : m . cc . lxxviii :
ICI : C'est : M : CC : LXXXVIII :
ans : Pres : port :

275

Aucun des répertoires qui accompagnent les chroniques de l'Orient latin ne m'a fourni le nom de Jacques Dapel, soit à la lettre D, soit à la lettre A, soit à la lettre G. Il s'agit évidemment d'un personnage inconnu, et peut-être

d'un étranger — pèlerin ou marchand mort en route à l'échelle très fréquentée de Larnassol.

Appel est le nom d'un bourg du département du Var — je ne connais pas de localité homonyme.

L'inscription appelle quelques remarques.

Il semble que le graveur n'ait pas été de langue française. Si cette langue lui eût été familière, il n'eût pas coque en L aux le mot incarnation et le mot tre — pas et probablement eût-il écrit ce dernier avec deux s.

Il semble que l'abréviation de *Incarnation* contienne un B au lieu d'un H.

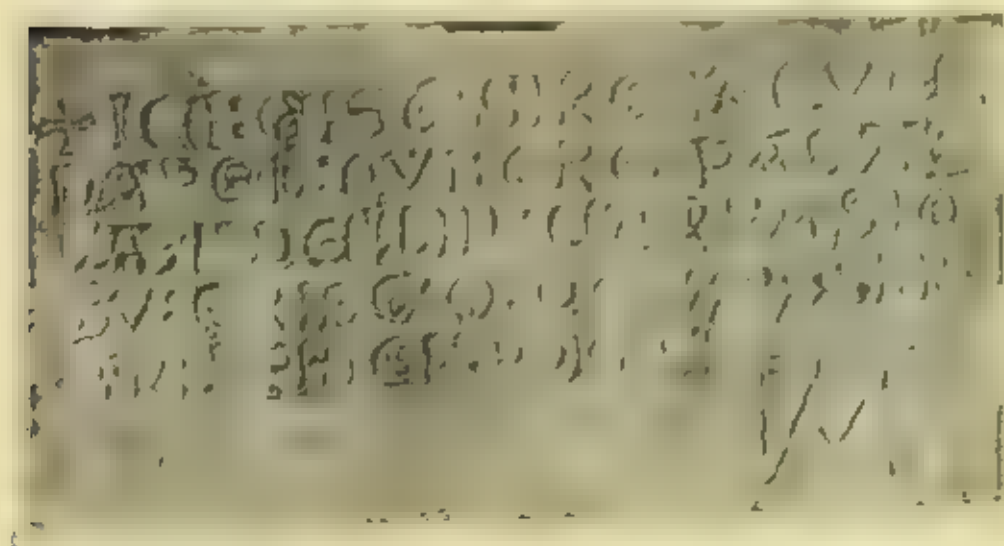


Fig. 3.

la barre du *t* de *Crist* a été omise et la formule « L'an de l'incarnation Jesu Crist 1294 ans » forme un pleonasme. Les négligences de la rédaction contrastent avec la beauté de la forme matérielle. Le A surmonté d'un — croix hastée horizontale qui occupe un angle inférieur de la dalle n'est ni à l'alignement ni à l'échelle des autres lettres — mais semble signifier la formule finale *Amen*, qui est de style.

Or, a vu que le graveur ne pouvait être Français — le *cris* ital en — en effet *dell' incarnation* semble un italianisme — celui qui l'a tracé a pensé en italien — *dell' incarnacion* ne porte pas de l'usage de mots qui procède aussi d'une habitude italienne.

La forme des lettres présente quelque analogie avec l'inscription sans date, mais manifestement plus ancienne d'Ehle Fazio à Saint-Jean-d'Acre : on y trouve le même Q, le même R écourlé, et le même G, dont la partie supérieure forme une sorte de paraphe. L'abréviation de *hugues* est assez semblable à la lettre centrale de *Ihu* dans l'inscription de Lamassol. Le graveur de celle dernière a dû recevoir un modèle de ce type qu'il a mal interprété et rapproché de la forme d'un R.

Les lettres, par leur caractère épais, se rapprochent un peu de la charte murale que j'ai découverte dans l'église des Carmes de Famagouste et dont le millésime manque, mais qui date du xiv^e siècle.

L'épithaphe de Jacques Dapel est une des plus anciennes inscriptions françaises de Chypre.¹

On ne saurait s'étonner qu'à Lamassol, en Italie, on eût appelé à graver une inscription française, surtout si l'on sait que, sur cette île fut, sous les Lusignans, le principal établissement en Chypre des Vénitiens. Ils y possédaient deux églises, Saint-Marc et Saint-Georges, un baptistère et un hôpital².

Épithaphe de sire George

Le gouverneur de Chypre, Sir Ronald Storts, a bien voulu m'adresser la copie d'une inscription française de la fin du xiii^e siècle, trouvée tout dernièrement dans les ruines de Paphos et, malheureusement, très fruste (fig. 2). Elle est ainsi libérée :

† Ici gist Bernart
Le fils de sire
Jorge, le servaunt des
Allemands, qui morut
en l'an de [N]ostre
Seignor Jhu Crist
M CC.LXXXVII ; le
premier jor del
[mo]is de Delier
Q. Dieu en ait [t] l'ame.

¹ M. Michel G. Michaelidis veut d'adresser, de son côté, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions une lettre signalant la découverte de l'inscription et en

donnant une lecture exacte.

² Havn, *Histoire du commerce dans le Levant*, édit. Farcy-Raynaud, t. I, p. 384.

Quel est ce sire George ? c'était — les Allemands qui perdirent — cofort à Paphos en 1297⁽¹⁾. Les documents historiques sont — il n'y a pas avec Carlo sa trace. Il n'est même pas resté que j'en sache aucune mention qui consolide allemand en Chypre et à Paphos : ces documents sont bien ceux des Génois et des Vénitiens, le premier existant depuis 1252 — le second est daté en 1328⁽²⁾.

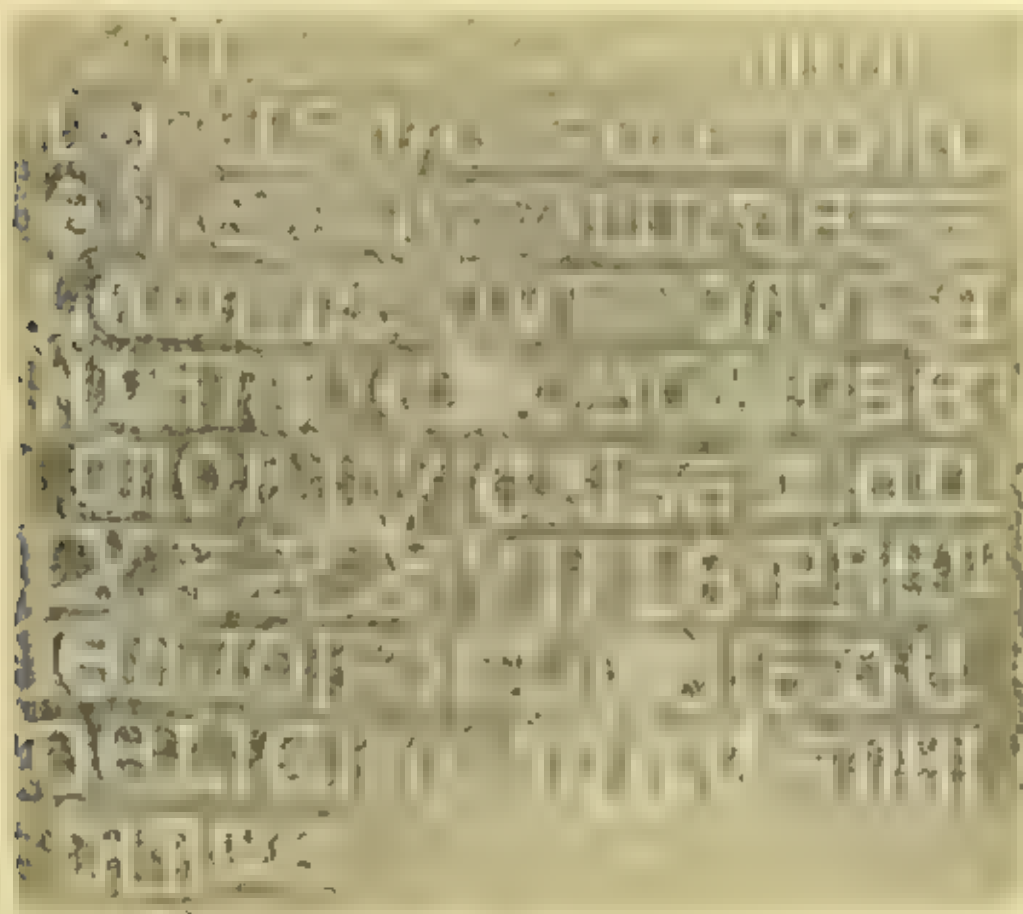


Fig. 2.

Nous savons cependant que les Allemands possédèrent à Constantinople des quais et des églises — et que leurs navires fréquentaient l'Égypte.

⁽¹⁾ Herz, *Histoire du commerce dans le Levant*, édition Faur y Raynaud, t. I, p. 262.

⁽²⁾ *Ibid.*, t. I, p. 304, t. II, p. 27.

⁽³⁾ Herz, *ouvr. cit.*, t. I, p. 226, 267.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, t. I, p. 389.

Paphos, qui était un grand centre sucrier ⁽¹⁾, avait dû les attirer aussi, mais le consulat ou loge des Allemands, dont sire George fut, en 1297, le chancelier ou receveur, dut disparaître vers 1310, lorsque les Génois, qui firent tant de mal au Royaume de Chypre, ravagèrent de fond en comble Paphos⁽²⁾. Cette cite ne recouvra plus sa prospérité et sa splendeur. Les Allemands commencèrent certainement avec Chypre, car un très grand nombre d'églises de cette île conservent ~~encore~~ des plats d'or ou d'argent frappés dans l'Europe centrale, comme l'indiquent leur style et les devises qui y sont tracées, mais ces plats ne sont pas antérieurs au xv^e siècle.

Selon l'observation de M. Salomon Reinach, l'un des Allemands qui pénétraient à Chypre, était de la Hanse.

Quant au mois de *Decembris*, comme l'a fait observer M. A. Thomas⁽³⁾, c'est une expression assez répandue dans l'Orient latin pour désigner Décembre, ou le mois des *Sabbats*.

G. ENCYCART.

⁽¹⁾ *Hexo. sup. citée*, II, p. 387.

⁽²⁾ *Ibid.*, II, p. 36.

Bibliothèque de l'École des Chartes,

CXXXIII, p. 350. — *Le Moniteur*, 1889.

maquette française, 4^e édition 1902, 2^e éditi.
1925 (collect. du Centre de Linguistique
de Paris).

COMMENT FUT TRANSPORTE LE VASE D'AMATHONTE

PAR

LE COMMANDANT VITTELLI

I

Le 18 juillet 1863, le comte de Clusseloup-Laubat, ministre de la Marine, avait donné l'ordre au transport à voile la *Perdrix*, revenant d'Alexandrie à Toulon, de relâcher au Pirée pour y embarquer un vase antique que la fregate la *Magicienne*, portant le pavillon du contre-amiral d'Aboville, commandant la station navale du Levant, devait aller prendre à Limnassol, dans l'île de Chypre. Mais l'amiral d'Aboville ayant fait connaître qu'il était dans l'impossibilité, pour raison des difficultés rencontrées et les moyens insuffisants dont il disposait, d'exécuter cet ordre, le ministre déclara que la *Perdrix* se rendrait à Limnassol, pour procéder à l'embarquement, et l'embarquement eut lieu le 15 août. — France du vase monumental, tandis qu'on expédierait de Toulon, par la *Serre*, les appareils, les instruments, et tout le matériel nécessaire pour entreprendre efficacement une opération qui s'annonçait comme très difficile.

A ce moment, la France avait encore à Alexandrie un officier de marine qui portait le titre de Commandant la marine française en Egypte (1861), le capitaine de vaisseau Dufour de Monthais, prescrivant au commandant le l'avis à vapeur la *Monette*, en lui transmettant les ordres du ministre concernant la *Perdrix*, de rallier le village de Larissol pour prendre la direction des travaux. La *Monette*, le 5 septembre 1863, était à Beyrouth, son poste de station. Son commandant, le capitaine de fregate Moret, était un très brillant officier, et le choix qui en était fait pour l'accomplissement de cette mission s'explique au surplus par la lettre confidentielle du commandant de la Marine.

« M. le lieutenant de vaisseau commandant la *Perdrix* ne m'inspirait aucune confiance, et je ne croyais pas pouvoir compter sur son habileté et sur son énergie pour mener à bien une entreprise qui demande de l'vigueur, de la dextérité, et un véritable savoir. Pour toutes ces raisons, je me suis décidé

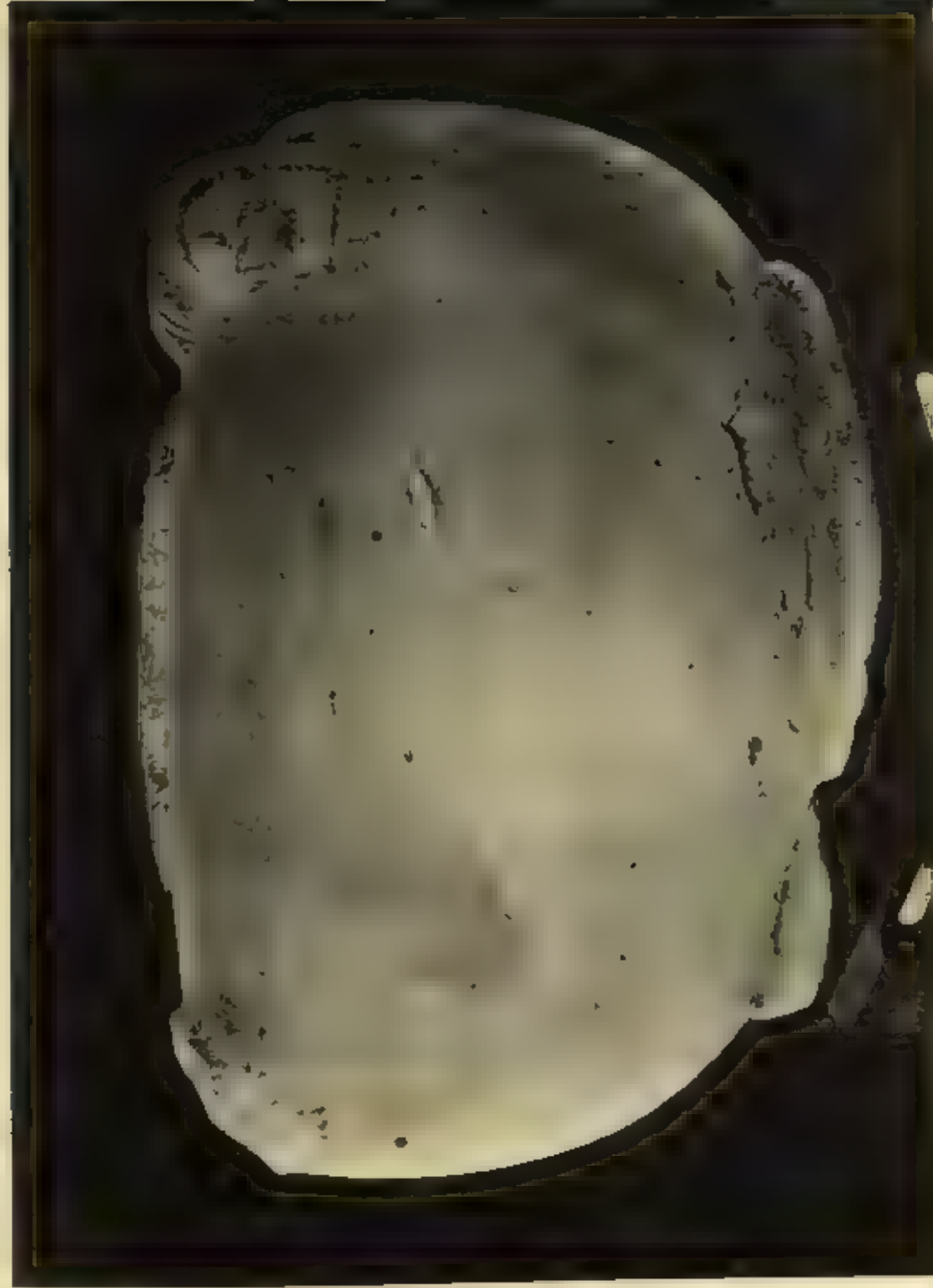
« provoquer des ordres nouveaux par lesquels S. E. le ministre de la Marine vous confie la direction des travaux à opérer pour l'enlèvement du vase d'Amalthonte. »

Le 16 septembre, la *Monette* arrivait devant Limassol. Le 2 octobre, le commandant Moret adressait de Beyrouth au ministre, une dépêche télégraphique : « Réussite complète en seize jours. Vase antique sur *Perdrex*. Quittera Chypre le huit. — Moret. »

..

De la côte meridionale de l'île de Chypre, à peu près au milieu de sa longueur, s'avance vers le Sud une presqu'île de forme carrée dont les caps Zevgari et Gala marquent les angles extérieurs. C'est la presqu'île d'Akroteri, à l'Est de laquelle se trouve la baie du même nom ; au fond de cette baie, le port de Limassol offre aux bâtiments qu'une rade ouverte à tous les vents de la partie Sud-Est, qui y soufflent véritablement chaque jour pendant deux ou trois heures. La baie est très forte, et la plage est sans abri. La petite ville de Limassol se reconnaît aux deux minarets blancs qui s'élèvent au-dessus des maisons basses et se dressent sur un fond de collines couvertes de broussailles. A une époque récente, une cathédrale nouvellement édifiée et une grande maison à deux étages, flanquée d'une tour, sont venues modifier l'aspect assez banal, mais agréable de la bourgade chypriote, qui compte, pour l'importance, comme le second port de l'île. En 1865, le consul de France à Larnaca était le comte de Maricourt, dont nous allons retrouver le nom par la suite, et les agents consulaires à Limassol et à Nicosie, MM. Acamas et Adolphe Laffo.

A partir de Limassol, dans la direction de l'Est, s'étend une côte basse et sablonneuse, sur une longueur d'environ 6 milles marins. La plage est dominée par de petites collines rocheuses, boudées, ravinees. C'est dans ce site, à 11 kilomètres de Limassol, que se trouvent les ruines d'Amalthos ; c'est à cet endroit qu'il s'agissait d'aller chercher le vase d'Amalthonte, qui est aujourd'hui au Musée du Louvre. L'Enlèvement peut considérer la masse imposante dans la salle IV, du rez-de-chaussée, aux antiquités phéniciennes (Département des antiquités orientales). Notre planche LVI le montre au milieu de cette salle qu'il remplit de sa masse.



Le vase d'Amathonte au musée du Louvre

Je ne suis point qualifié pour traiter, en archéologue, du vase d'Amathonte. Mais il m'est bien permis d'avoir recherché à son sujet quelques renseignements intéressants. C'est ainsi que je crois que la première fois qu'il fut publiquement question de lui, c'est à la séance du vendredi 1^{er} avril 1862 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Renan y donna la communication d'une lettre du comte de Vogüé, que M. Waldington avait rejoint à Beyrouth, avant leur départ pour l'île de Chypre. Voici : *Un grand vase de pierre est signalé à Amathonte comme le chef d'œuvre de l'art archaïque, et nos compatriotes font les vœux ardents pour que le concours d'un navire de l'État leur permette de le transporter en France.*

C'est à ce vœu qu'allait se rendre, en 1863, le ministre de la Marine, M. de Chasseloup-Laubat.

Il n'y avait pas qu'un seul vase monumental dans les ruines d'Amathonte, mais deux. Le consul de France à Chypre, M. de Vienne, son successeur le M. de Maricourt, écrivait de Larnaca au ministre des Affaires étrangères, dans une lettre qui rendait hommage à la réussite du commandant Morel : « Je n'entreprendrai point Votre Excellence des vases d'Amathonte au point de vue scientifique. M. le comte de Maricourt a mentionné le débat qui s'est engagé sur leur origine. De ces deux vases placés bord à bord au sommet d'une montagne, un seul était intact. » M. de Maricourt, le 18 mars 1863, avait par ailleurs indiqué au même ministre que « le vase d'Amathonte était l'un des restes les plus complets de l'art phénicien ou de la première jeunesse de l'art grec dont les monuments sont si recherchés ».

Aussi le comte de Vogüé, qui avait remplacé Renan dans la direction de la mission phénicienne, considérait-il le vase d'Amathonte comme le plus beau résultat de son exploration. À défaut de moyens pour l'embarquer, il en avait pris possession au nom de la France, prise de possession tout illusoire si le gouvernement de l'empereur Napoléon III ne voulait pas voir passer à l'étranger « un des monuments les plus remarquables de l'art antique ». Les journaux déjà en parlaient beaucoup, et la presse grecque n'était pas la dernière à s'en occuper, alors que l'île de Chypre dépendait du grand Seigneur. On rappelait à ce propos le sacrilège de lord Elgin au Parthénon, ce qui fut une tout autre affaire, mais chacun convenait que de construire une chaussée pour conduire jusqu'au rivage de la mer une pièce de cette importance, c'était un « vrai travail de Romain ».

Le commandant Moret l'accomplit pourtant. Et le marquis de Chennevières, membre de l'Institut, ancien directeur général des Beaux-Arts, a pu très justement écrire : « Le nom du commandant Moret est conservé dans les Archives de notre grand musée national. On voit ce qu'a coûté d'entrain et de vigueur, la conquête pour le Louvre, de ce vase gigantesque dont aucun musée de l'Europe savante ne devait posséder l'egal. À l'egal du plus beau fait d'armes, le marin peut compter parmi ses journées glorieuses et utiles à la Patrie, celle où il embarque pour la France le vase d'Attilaonte ou la Venus de Milo. » (*Lettre du marquis de Chennevières à M. le capitaine de frégate de Fontenay.*)

La *Monette* etut arrivée devant Linnassol le 16 septembre 1865 dans l'après-midi. Un court extrait du journal de bord du commandant Moret resumera les opérations :

Du 17 au 19 septembre, visité les lieux, arrêté le tracé de la route d'accès, et le lieu de l'embarquement du vase. Construction d'un treuil et de trois bignes pour soulever le vase.

20 septembre. — Le vase, soulevé et mis sur le treuil, a avancé d'un mètre.

21. — Les bignes insuffisantes, sont renforcées. Le vase avance de 50 mètres. On commence à bord la construction d'un chaland.

22. — Le vase avance de 200 mètres.

23. — Le vase avance de 130 mètres.

24. — Le vase avance de 100 mètres.

25. — A 20 mètres de la plage : travail du chaland, des bignes, mouillage des ancres au transport des pierres pour la chaussée sous-marine.

26 octobre. — Le vase est embarqué sur le chaland. Les charpentiers travaillent sur la *Perdrix*.

1 novembre. — Le vase est placé sur le chaland. Il a parcouru exactement 600 mètres depuis le sommet de la colline. Il est embarqué à bord de la *Perdrix*.

4 octobre. — La *Monette* prend la *Perdrix* à remorque et fait quai pour le transport à Linnassol.

La *Perdrix* appareille pour le don le 8 octobre au soir. Elle se rend à la *Monette* rade Beyrouth. Mission terminée.

II

Une très heureuse rencontre nous a permis de retrouver, non point aux Archives de la Marine, mais entre les mains de M. E. Heron de Villefosse, gendre du capitaine de frégate Morot, les rapports du commandant de la *Mouette* au Ministre, relatifs aux opérations d'enlèvement du vase.

Le premier rapport, daté de Lunassol le 28 septembre, avant l'embarquement, relate les appréhensions que faisait notre la saison avancée, l'attente d'un mauvais temps, et la précarité du mouillage en pleine cote. D'autre part, le choléra était à Lunassol et les équipages fatigués par une dure campagne, diminués par de nombreux exemples de service, travaillaient dans cette occasion, 9 heures par jour sous un « ciel de feu ». On avait dû établir une passerelle avec les énormes pierres prises dans les ruines, et, faute d'embarcations du pays, construire un chaland, installer un bateau glissant sur des long-rines mobiles que l'on déplaçait au fur et à mesure de l'avance, le long d'une pente de 0 m. 20 par mètre, sur un terrain défoncé par les fouilles antérieures. Enfin, l'approvisionnement des appareils envoyés de Toulon par la *Seine* avait été absolument insuffisant, et il avait fallu s'ingénier à y suppléer.

Le deuxième rapport, daté de Beyrouth le 6 octobre, lorsque la *Mouette* eut rejoint sa station, complète ces premiers renseignements. Malgré l'archaïsme des termes techniques, il est nécessaire pour bien comprendre la nature et l'importance des difficultés vaincues, d'en extraire l'essentiel dans son texte.

Beyrouth, le 6 octobre 1864.

Votre Excellence m'ayant autorisé à faire charger un panneau du transport, c'est ce que j'ai fait. Le vase repose ainsi sur une plate-forme soignée en cuivre sur le panneau de la botte. Pour atténuer ce poids lourd au milieu du bâtiment, j'ai fait faire de nombreux de lest en pierres qui ont été placés sur les cotés de la cale afin qu'en augmentant le moment d'inertie, la vivacité du roulis fut diminuée. Dans ces conditions l'*Armago*, la *Perdrix* ne peut que bien se comporter à la mer.

Le chaland que j'ai fait construire a été fini le 4 octobre dans la journée. Les charpentiers ont été immédiatement envoyés à bord le 2. *Perdrix* peut être disposée à recevoir le vase. Le 2 au soir tout était prêt. J'ai terminé aussitôt l'établissement des lignes sur le bord de l'embarcadere, et la chaussee sur laquelle devait marcher le vase pour arriver au point d'embarquement.

Là, les choses ont marché lentement. La mer brisait avec violence contre la plage pendant presque toute la journée par suite des vents frais du S. N. E. au S.-E. que nous avions constamment. Il n'y avait de calme que pendant trois ou quatre heures dans la journée. Les conditions que nous avons construit dans l'eau une chaussée de 10 mètres de largeur, 8 mètres de large, six mille mètres cubes de pierre ont été nécessaires. A cette distance de 10 mètres de la plage étaient les bûches. Le fond de la mer était à l'écart de 10 à 20 centimètres au près de sable.

Des bûches que j'ai achetées et moi-même à l'usage pour brûler les pieds des bûches avant d'être portées à la mer, se portaient du bord sur lequel elles reposaient, j'ai dû faire charger les bûches de 8 tonnes de bois et fer de la poutre de la *Perdrix* et les soutenir avec des espars pour les faire passer à l'usage. De plus, l'eau des bûches ont été mûtes et solidement faites. Le travail de la chaussée et des bûches a été très remarquable par la vigueur. Pendant ces travaux, les hommes l'ont exécuté. Ils travaillaient tout nus dans l'eau et le jour était très chaud. Ils étaient par les bûches qui les mûssaient le travail qu'ils avaient fait. La patience et l'ardeur de leur travail ont été remarquable.

La profondeur de la mer à l'usage des bûches était de 15 à 25 centimètres. Elle contenait aussi jusqu'à 10 mètres de la plage. On pouvait trouver l'autre la possibilité de sauter à l'usage des bûches dans ce fond de rochers et de la pierre recouvert de sable.

Je n'ai pu trouver un bateau du pays dans des conditions convenables pour recevoir le vase. Le bateau ne pouvait convenir et ne pouvait être construit facilement à cause des brisants. J'ai décidé la construction d'un chaland. La *Perdrix* avait le bois; le fer manquait; je l'ai acheté à Lamasgal.

Ce chaland étant chargé ne devait pas caler plus de 15 à 20 centimètres pour se maintenir à flot par une profondeur d'eau de 15 à 20 centimètres, même lorsque la levée de la mer était faible. Il n'a, en effet, calé que 15 centimètres.

Par conséquent j'ai pu facilement obtenir ce résultat en lui donnant les dimensions voulues. Le déplacement dans l'eau des chalands calculé, a donné pour poids du chaland près de 8 tonnes et pour celui du vase de 12.100 kilogs.

La grosse mer ayant pu démolir le chaland, je ne l'ai fait lancer qu'au moment où le vase était à l'écart. Tout s'est donc bien passé et sans le moindre accident. Comme je n'ai pu trouver l'excavation, l'approvisionnement de bois qu'avait la *Perdrix* n'était suffisant. Mais les bûches et les espars manquaient. Les appareils de la *Perdrix* ont été suffisants pour que nos opérations eussent marché tranquillement et avec l'avons fait. Un petit cabestan volant eût été aussi l'usage.

Il a été quel travail de charpentage et de la poutre, c'est ce qui est arrivé. Je n'avais pu le faire que par la poutre de la poutre. Alors nos opérations eussent dure 10 jours de moins.

En résumé, Monsieur le Ministre, j'ai fait commencer les travaux le 17 septembre au matin, le 25 le vase était au bord de la mer, après avoir parcouru une distance de 600 mètres par une pente moyenne de 100 millimètres par mètre. Le 21 septembre ou

COMMENT FUT TRANSPORTÉ LE VASE D'AMATHONIE 217

commençant le dimanche le 1^{er} octobre et fut terminée le 3 au matin, c'est-à-dire en 16 jours, nous avons terminé nos opérations.

D'après les calculs très exacts, je table que le vase dont les dimensions principales sont 4 m. 85 de haut, 3 m. 12 de plus grand diamètre et 2 m. 30 de diamètre à la base, pèse 12 100 kilogrammes. La hauteur de la colline sur laquelle il était placé est de 87 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la plus courte distance au rivage est de 550 mètres.

Qu'il me soit permis à présent que j'ai accompli la tâche que le ministre m'avait donnée d'appeler sa bienveillance sur les braves gens qui ont si bien travaillé sous mes ordres.

Ils ont fait l'admiration des populations accourues pour les voir à l'œuvre par leur entraînement, leur bonne humeur, leur habileté et leur parfaite discipline.

Tout le monde, habitants, consuls, autorités locales, dont le but était de noter l'entreprise; c'est si vrai qu'à son arrivée à Lamussol, le *Perdrix* a eu une foule de visiteurs venant s'assurer de visu que le vase était bien à bord.

Je considérais cela comme une affaire d'amour-propre national, aussi y avons-nous mis tout notre cœur.

Cinquante hommes ont travaillé chaque jour pendant 9 heures. Ils se reposaient de 11 heures à 2 heures. Je leur ai donné en supplément une ration de café destinée à être buë avec de l'eau, une demiration de pain à moudre et une ration de viande sur graisse. De ce régime, ils ont supporté parfaitement les fatigues. Il n'y a eu qu'une dizaine d'hommes atteints assez violemment de fièvre typhoïde, tous sont heureusement en pleine convalescence, mais les malheureux n'avaient que de minimes souffrances. Ils ont eu beaucoup à souffrir à cause de cela. Il y avait à craindre pour eux la morsure des serpents qui sont très nombreux dans l'île; je leur ai fait faire des gâchettes en toile et nous n'avons eu aucun accident.

Je s'espère, Monsieur le Ministre, que Votre Excellence sera satisfaite de nos opérations qui font honneur à la Marine.

Signé : MORAT.

Commandant la *Mouette*.

* D'après les premiers renseignements donnés par la mission de M. de Vogüe le vase d'Amathonte pesait 14 000 kgr, et mesurait

4 m. 90 de hauteur, 3 m. 20 de diamètre à sa partie la plus renflée, et 2 m. 20 à sa base.

III

Tout semblait donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes : la *Perdrix* avait débarqué à Toulon son fardeau encombrant et le vase d'Amathonte était arrivé au Louvre. Pourquoi faut-il que ce monument de l'art antique ait provoqué chez des profanes, — en l'espèce, le commandant de la *Perdrix* et les officiers de la *Mouette*, — des discussions violentes qui allèrent jusqu'à des querelles ?

Le commandant Morel, en galant homme, s'était loué de la conduite du lieutenant de vaisseau Magen, commandant de la *Perdrix*. Mais Magen avait, comme on dit, une « mauvaise presse », et nous avons vu que le commandant de la Marine en Égypte ne l'appreciant guère : « Je vous laisse à penser comment les opérations auraient marché avec le capitaine Magen comme directeur ». Avant la réception de vos lettres, j'écrivais au ministre que je m'applaudissais d'avoir provoqué des ordres par suite desquels j'ai pu vous envoyer à Amathonte. J'avais cent fois raison ! » M. de Chasseloup-Laubat avait vivement félicité le commandant Morel de sa réussite.

Magen, à son arrivée en France, s'étant attribué tout le succès, et c'est ce qui mit en fureur, à très juste titre, les officiers de la *Mouette*, profondément attachés à leur commandant. Pourtant, l'orage n'éclata pas immédiatement, ce n'est qu vingt ans après, en 1883, que l'ancien officier en second de la *Mouette*, le lieutenant de vaisseau Vermet, « un gai compagnon, parlant le turc comme Mahomet », remit aux archives du Musée du Louvre une véhémement protestation dans laquelle il disait notamment :

La *Mouette* qui faisait partie de la Station du Levant, et qui se trouvait à Beyrouth en mission quasi diplomatique à propos des affaires du Liban, avait été détachée à Chypre pour prendre la charge de cette île, on ne peut plus ardue, sortant des conditions ordinaires, exigeant pour sa bonne exécution l'esprit d'initiative le plus alerte, doublé d'une expérience consommée.

L'équipage et l'état-major de la *Mouette* ont exclusivement participé à ces travaux. La gabarre la *Perdrix* restait au mouillage, à l'état de canon attendant son chargement. Son capitaine, M. Magen, n'avait à faire d'autre opération que celle du roulage maritime ordinaire, et puisque la question en litige l'exige, j'ajoutera, qu'il s'y est prêté avec une

COMMENT FUT TRANSPORTÉ LE VASE D'AMATHONTE 247

assez mauvaise grâce, pu à bien dû céder devant la fermeté du Commandant Moret.

En un mot, le commandant de la *Mouette* avait sa direction et l'entière responsabilité de l'opération. Il a eu la conduite, sans concours étranger, avec le savoir et l'autorité qu'il mettait en toutes choses. J'ai la confiance, pu le mérite n'en sera pas refusé à sa mémoire.

Le Lieutenant de Vaisseau,
ancien second de la *Mouette*,

ED. VERMOREL.

La cause, des lors, était entendue, et les faits définitivement établis. Les visiteurs du Musée du Louvre peuvent lire les deux inscriptions qui figurent sur le piédestal du vase d'Amathonte :

Ce vase de quatre anses sculptées
était placé sur le haut d'une montagne
(Mission de M. de Vogüé).

Embarqué et transporté en France
par les soins du commandant Ernest
Moret, capitaine de frégate.

Mais combien d'entre eux se douteait de la peine et des fatigues que le vase d'Amathonte a coûtées à l'équipage de la *Mouette*, en 1866 ?

Commandant VIVIENNE,
Conservateur adjoint des bibliothèques de la Marine à Paris.

LA MISSION DU PEINTRE JEAN CH. DUVAL EN SYRIE (1924)

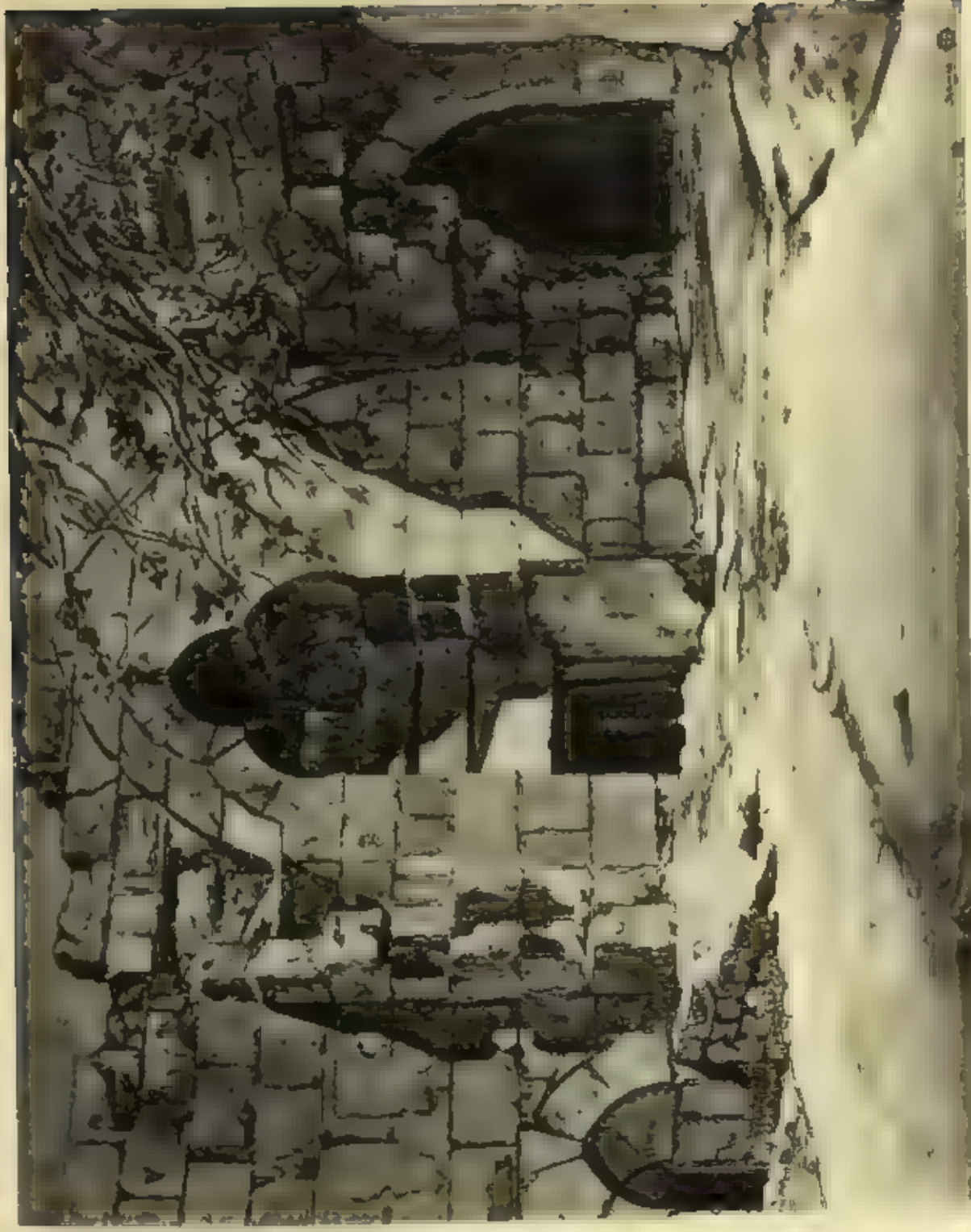
PAR

RENE DUSSAUD

Jean Ch. Duval, né à Paris en 1880 et ayant beaucoup fréquenté les ateliers de René Menard et de Degas, fut appelé en 1924, par M. le général Weygand, Haut-Commissaire en Syrie, comme pensionnaire de l'Institut français d'art musulman à Damas. On a pu visiter à la galerie Le Goupy, en décembre 1926, les œuvres qu'il en a rapportées. Nous déclinons toute autorité pour apprécier les mérites d'art de ces peintures, aquarelles et dessins ; mais nous tenons à signaler l'intérêt archéologique que présentent beaucoup de ces études. On a tort de croire que de simples photographies suffisent toujours aux relevés archéologiques. En insistant sur certaines particularités, qu atténue souvent le simple jeu de l'ombre et de la lumière, en nous communiquant cet élément essentiel du monument qu'est la couleur des différents matériaux, le peintre complète heureusement notre documentation.

Les mois de mars et avril 1924, passés à Damas, permirent à l'artiste d'entrer en contact avec un milieu arabe singulièrement mouvant et de se familiariser avec un monde nouveau pour lui. Il prit des vues nombreuses au Midan — aujourd'hui détruit, — à Salahiye sur le Qasryoun, au palais Azem, à Doummar, ou simplement au coin des rues de la ville (la composition dite « le pain arabe » est d'un carneau « fet ») ou encore dans la cour intérieure de la citadelle. De celle dernière nous reproduisons (pl. LVII) la porte de la prison où l'on distingue les reprises faites à l'époque des sultans mamelouks dans une baie primitivement plus vaste.

Au mois de mai 1924, M. Duval se rendit à Alep, cette métropole de la Syrie du Nord qui a si bien gardé son caractère médiéval. Quoique profondément ruinée, la citadelle a fière allure tout au centre de la vieille cité et la domine. Aucune forteresse musulmane ne donne une si belle et si forte impression ; on a le sentiment d'être en présence du chef-d'œuvre de l'art militaire de



Damas La cour de la prison

la Syrie musulmane. Le tumulus, probablement artificiel, sur lequel elle pose, peut remonter à une haute époque, mais les constructions actuellement visibles sont purement arabes et, au plus tôt, du xiv^e siècle.

Dans les anciennes acropoles, le chemin d'accès contournant la butte, la pente ainsi ménagée devant être praticable aux chars de guerre. En cas d'attaque, l'ennemi qui s'y engageait était soumis, sur un assez long parcours, aux projectiles de la défense. Ici, un imposant glacis en grosses pierres obligeait à s'attaquer à l'entrée disposée pour une cavalerie singulièrement alerte et où l'on avait accumulé les moyens de défense (pl. LVIII).

Il faut franchir une première porte bien défendue pour pénétrer sur le viaduc lancé au-dessus du fossé. Par une pente raide on atteint la véritable entrée, constituée par une avancée de la forteresse, solidement encastrée dans le glacis. Actuellement, on projette de restaurer la salle haute de ce corps de bâtiment pour y grouper les antiquités locales⁽¹⁾.

Au retour d'Alep, le séjour de l'artiste à Hama. Le village aux norias gracieuses⁽²⁾ fut l'objet d'intéressantes excursions à Sheizar, Lincenne Larissa, à Apamee, à Hama, à Qat al el-Mondj et à er-Ressan dont le nom conserve la consonance de l'Aréthuse des Séleucides.

Sheizar, dit vulgairement Qat el-Senjar, évoque inévitablement cet Ousama ibn Moanqell dont Hartwig Derenbourg a eu la bonne fortune de découvrir l'autobiographie si pittoresque et si vivante. On a publié le texte arabe, de le traduire et d'en tirer une histoire, un peu verbeuse, mais fort documentée, du premier siècle des croisades (1095-1188)⁽³⁾. Dominant l'Oronte, qui l'enserre de trois côtés, se dresse la citadelle (pl. LIV) véritable nid d'aigle auquel on accède par un viaduc à plusieurs étages qui rappelle l'entrée de la citadelle d'Alep. Ici aussi le glacis s'élève haut, comme le montre bien le relevé de M. Duval, document antique par sa précision. Le glacis est revêtu comme à Alep, de pierres bien taillées qui enveloppent le saillant S défendant l'entrée (fig. 1).

Le couronnement du massif O est aujourd'hui démolí; la forme allongée

(1) M. VILLOT a vu dans une note que l'Etat de Syrie a affecté 200 000 francs à l'installation du musée d'Alep qui deviendra rapidement un des plus intéressants de tout le proche Orient.

(2) Voir GASTON MONGEY, *Syrie*, 1921, p. 1 et suiv.

(3) *Ousama ibn Moanqell*, 1^{re} partie. Paris, 1883.

qu'il affectait lui avait valu le nom de « crête de coq ». À l'extrémité de cette crête opposée à l'entrée, se dressait le donjon D.

Van Berchem a démontré que cette forteresse était de construction purement musulmane, sans remaniement franc. Le savant arabisant proposait d'attribuer le saillant S et le donjon D à Nur ed-din vers 1170 et l'ouvrage O à Beibars, un siècle plus tard⁽¹⁾. Cette question devrait être reprise, car Van Berchem ne fit qu'une visite rapide. Aussi il se demandait de ne pas trouver

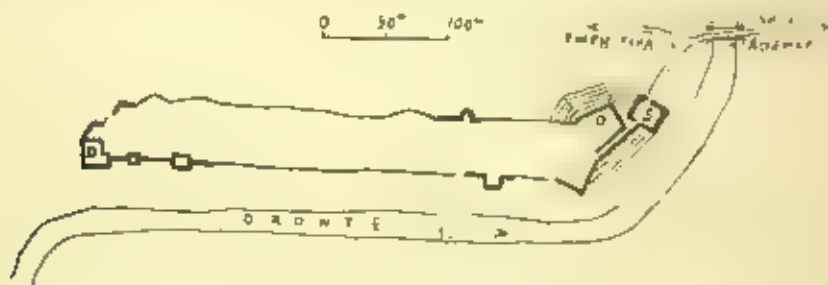


Fig. 1. — Plan de la forteresse de Sheizar

trace de la forteresse qui défendait le pont appelé *djess du Mouppala*, et se demandait si, sous ce nom, il ne fallait pas entendre le pont dont on relève quelques ruines à 2 kilomètres en aval. L'aquarelle de M. Duval (pl. LIX) permet d'écarter cette hypothèse. La reste imposant du pont médiéval subsiste, qui atteste que ce pont était organisé pour la défense.

On conçoit que cette place ait pu soutenir sans faiblir, en 1138, vingt-quatre jours d'un siège très sévère pour lequel l'armée byzantine avait amené ses meilleures machines de guerre, lourd bagage qu'elle ne put remporter et qu'elle brûla sur place. Au début des Croisades Sheizar entreprenait des incursions fréquentes contre les Francs d'Apamée, ce qui obligea ces derniers à installer, dans la montagne en face, un observatoire qui les prévenait chaque fois que sortait la garnison de Sheizar. Peu de cites arabes étaient donc aussi célèbres et la poste titre l'oncle d'Ousama pouvait dire « Il n'y a pas un seul Franc en Syrie qui ne connaisse Sheizar⁽²⁾ ». Il n'en est que plus surprenant qu'il faille aujourd'hui découvrir cette forteresse.

(1) VAN BERCHEM et VARTO, *Voyage en Syrie*, p. 171 et suiv., où l'on trouvera l'étude la plus approfondie sur la question. Résumé par

ROSTOMANSKY, *Enc. de l'islam*, t. V.

(2) OUSAMA, *Autobiographie d'Ousama*, trad., p. 3.



La forteresse de Sheizar sur l'Oronte

Entre Hama et Homs, la petite ville d'er-Restan tirait également son importance du passage de l'Oronte qu'elle commandait. Elle conserve encore et à peine déformée, le nom d'Arethuse que lui donnèrent les Séleucides, c'est qu'en effet, elle n'a plus retrouvé l'éclat dont elle brilla à cette époque : les

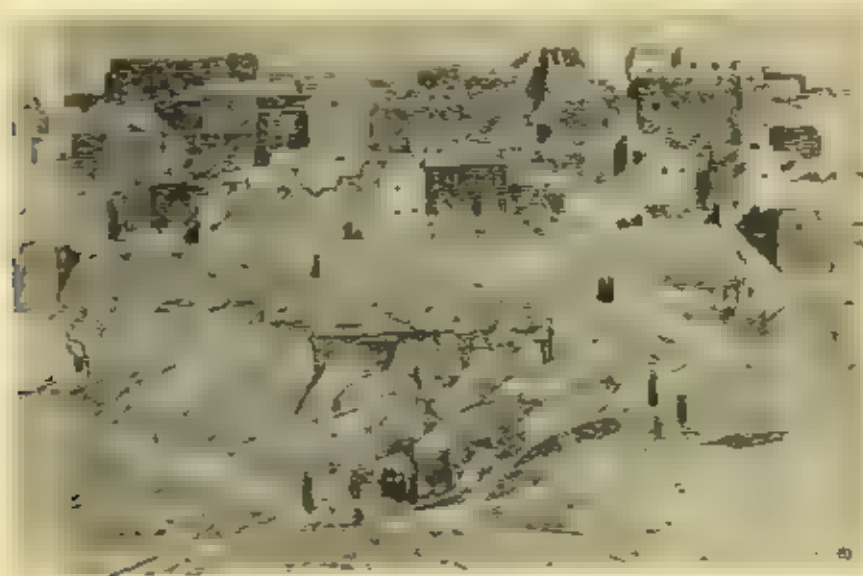


FIG. 2. — Vue d'er-Restan.

Samsigeram furent les derniers dynastes qui y résidèrent. On jugera d'après notre figure 2 de la disposition sévère de ses maisons construites en pierre basaltique : peu de paysages conservent une impression aussi nette de ce que devait être une vieille cité syrienne.

Au sud de Damas, M. Duval a visité à loisir le Djebel Druze et le Hauran en septembre 1924. Il en a rapporté des études où il a rendu les particularités des types ethniques encore si caractérisés dans ces régions. Le premier, peut-être, il s'est résolu à représenter les femmes allant à l'eau, non plus avec la graciense jarre, conquête des plus anciennes civilisations, mais avec le *tinke* ou botte à pétrole. On ne peut le blâmer de sa sincérité, la jarre en terre a pour ainsi dire disparu.

Enfin, le mois d'octobre 1924 a été employé à la visite des châteaux francs au nord de Tripoli : Qal'at el-Hosn ou Krak des Chevaliers, Safitha ou Chastel-Blanc, Tartous, Tortose, Marjeb et Sahyoun.

Nous reproduisons (fig. 4) la vigoureuse aquarelle où il a représenté le fossé que les Francs ont taillé dans le roc, à Sahyoun, pour isoler de la croupe



FIG. 4. — Le Fossé à Sahyoun.

montagneuse la forteresse qu'ils avaient assise sur un éperon. Avec une ingéniosité qui en dit long sur leur talent et leur hardiesse, les architectes militaires francs ont réservé, au milieu du fossé, une mince aiguille rocheuse pour

servir d'appui au pont-levis qui reliait la forteresse à la montagne. On se rendra compte de l'importance de cet obélisque en considérant que la largeur du fossé est de 15 mètres. Au delà seul du pont-levis on est assuré d'être en présence d'une œuvre de conception occidentale.

Ces notes suffisent à montrer la variété et l'intérêt des études de M. Duval en Syrie. Lui-même, s'il retourne dans ce pays, saura mieux maintenant ce que les archéologues attendent de son crayon élégant et sûr.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS SPILKERS. — *Les Arts de l'Asie antérieure ancienne*. Un vol. in-8° de 233 pages, avec 1 carte et 40 pl. Bruxelles, chez l'auteur, avenue Marie-Jose 173, 1926.

Le savant conservateur des Musées royaux du Cinquantième a donné sous ce titre un manuel archéologique abondamment illustré, qui englobe les arts babylonien, élamite, assyrien, syrien, hittite et perse.

L'art sumérien, encore mal connu quand a paru le tome II de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de Perrot et Dupré, prend ici sa juste place (*).

M. Spilkers dit (p. 2) combien de textes coniformes ont disparu parce qu'gravés sur des tablettes non cuilées. Rossum a cependant montré, il y a longtemps, qu'avec une installation rudimentaire on pouvait cuire les tablettes les plus fragiles et leur assurer une conservation parfaite. P. 83, le lecteur qui ne ferait pas attention aux précisions de la p. 82, risquerait de placer Mesilim après Ouroukaginnu. J., 59, dans la reproduction de la stèle des Vantours, il manque le fragment du British Museum. P. 61, note 34, la stéllette de Clercq est à Paris, mais pas au Louvre. P. 74, après la publication de Unger, on sait que la tête fig. 168 est antérieure à la première dynastie babylonienne. P. 84, pourquoi attribuer aux dynasties d'Our et d'Isin l'invention de la scène de présentation puisqu'elle leur est an-

Le matériel archéologique de Suse et de l'Assyrie est classé avec soin. Toutefois, la part que l'auteur concédait aux Hittites dans le développement architectural en Mesopotamie est restreinte après coup, en note, sous la pression des dernières découvertes de Chaldée (*). Le gros argument en faveur des Hittites est le fameux *Adad*, mais sait-on au juste en quoi il consiste et en quelle mesure il est hittite ? D'une manière générale, il faudra accorder une part plus large aux emprunts faits par les Hittites aux Phéniciens et aux Syriens dont la civilisation est plus ancienne. C'est là qu'ils ont pris le sphinx, le disque néré, plus tard la scène du banquet funéraire. Ce n'est nullement par l'intermédiaire hittite, comme il est dit page 211, que l'Égypte a influencé l'art assyrien : mais par la voie de la Phénicie et de la Syrie (**).

térien ? P., 213, le « jeune Goudéa » publié *Rev. d'Assyr.*, t. XXII, pl. I et II, n'est pas au Louvre.

(*) D'après la note de la p. 213, il faut p. 109, 2^e colonne, lire « Subariens » au lieu de « Hittites ». Voir aussi, p. 123, la note rectificative touchant les sculptures murales.

(**) P. 159, le guerrier moabite du Louvre n'est pas coiffé à l'égyptienne ; la stèle de Yehavmilk n'est pas au Louvre, mais dans la collection de Clercq. Il y a deux stèles de Nelrab, ni l'une ni l'autre ne figure une femme.

Dans une seconde édition, il y aura lieu de serrer le texte, de réviser certaines phrases qui sont d'une rédaction hâtive et peu claire⁽¹⁾, de rectifier aussi quelques expressions impropres⁽²⁾. La chronologie est la pierre d'achoppement d'un manuel de si vaste étendue; le Docteur n'y fait sentir suivant les autorités que suit l'auteur. Quel qu'il en soit, M. Spekers a réussi à grouper dans cet ouvrage les reproductions d'au moins un million de pièces dont aucune n'est indifférente; c'est un tour de force.

R D

GARDINER (A. H.). — *Egyptian Grammar*, being an introduction to the study of hieroglyphs, 2 planches, xxviii et 308 pages, grand in-4°, relié, Oxford, Clarendon Press, 1927.

En 1922, M. l'abbé Drioton fit paraître, polycopié à 30 exemplaires seulement, un *Cours de grammaire égyptienne, à l'usage des étudiants de l'Institut catholique*. Ce livre était la première grammaire égyptienne, en français, établie d'après les travaux les plus récents et les plus importants dans le domaine de l'égyptologie.

Aujourd'hui paraît une grande grammaire égyptienne, en anglais, due à la

plume de M. Alan H. GARDINER. A vrai dire ce livre de plus de 600 pages gr. in-4° renferme non seulement une grammaire très approfondie de la langue égyptienne, mais encore une chrestomathie et un lexique. Le livre est divisé en leçons et, à la fin de chaque leçon, se trouvent des exercices suivis des vocabulaires correspondants. Dans le cours de l'exposé grammatical l'auteur cite également beaucoup d'exemples et donne en marge toutes les références. Une introduction sur l'écriture égyptienne et son déchiffrement se trouve en tête du livre et des appendices très importants le terminent : la vocalisation d'égyptien, la transcription des noms propres, une liste des hiéroglyphes ainsi qu'un glossaire et un vocabulaire anglais-égyptien.

Mais la grande innovation consiste dans l'emploi d'un nouveau caractère hiéroglyphique. Tandis que les caractères employés jusqu'ici, ceux de l'imprimerie Nationale ou ceux de Flembardt, sont établis d'après des hiéroglyphes de l'époque saïte, les nouveaux types, dessinés et établis par l'auteur en collaboration avec M. et Mme Davies, représentent des hiéroglyphes de l'époque de Thoutmès, copies surtout dans les tombeaux de la nécropole de Thèbes.

En résumé l'ouvrage de M. Gardiner nous apporte bien des choses nouvelles : un grand pas en avant de fait depuis la 3^e édition de la grammaire de M. Adolf Erman. C'est surtout la syntaxe égyptienne qui a tiré profit des récents travaux des égyptologues (Par exemple Gress, *Studies in Egyptian Syntax*).

En ce qui concerne la parenté de l'égyptien et des langues sémitiques, voici

R. 140. la restitution des sculptures paléochrétiennes n'est pas toujours la « comédie romaine ».

(1) Citons seulement p. 171 : « Il semble que les tours n'aient pas dépassé la hauteur des murs. Celle-ci n'a pu être déterminée ». — Exemple de phrase inutile : celle qui commence le § 802.

(2) Ainsi, p. 175, il vaut mieux dire « coupe à champagne » que « verre à champagne », à cause de la forme

l'opinion de l'auteur : l'égyptien est apparenté tant au sémitique qu'aux langues est-africaines et au berbère de l'Afrique du Nord. En égyptien comme en sémitique les racines des mots sont des combinaisons de consonnes, les voyelles changent et fournissent ainsi les différences de sens. Par reduplication on forme des mots dérivés.

Les causatifs sont construits à l'aide d'un *S* préfixé, d'autres formatifs sont les préfixes *M* et *N*. Nombreux sont aussi les mots apparentés au sémitique (par ex. *h s b* « compter », arabe : *hasaba*). Mais à côté de ces ressemblances nous trouvons de telles dissemblances qu'il faut considérer que l'égyptien ne fait pas partie des langues sémitiques. L'auteur suppose que, par suite d'une fusion de races (comme c'est le cas pour l'anglais), l'égyptien est devenu un amalgame de plusieurs langues et s'est développé indépendamment en constituant rapidement un idiome tout à fait nouveau. On donne comme exemple le verbe. L'ancien imparfait sémitique ne se trouve pas en égyptien, mais on y rencontre l'ancien parfait sémitique, tandis que les formations participiales qui les remplacent (*sd m f*, *sd m n f*) ont des analogies dans les derniers rejets des langues sémitiques, tels le néo-syriaque (Brockelmann, *Grundriss*, I, § 264 e). La vocalisation de l'ancien égyptien, à son avis, a atteint une phase que l'on pourrait comparer à celle de l'hébreu ou de l'arabe moderne par rapport à l'arabe classique.

Cet ouvrage magistral sera, certes, pendant de longues années, le livre de chevet de tout étudiant en égyptologie ; on le consultera encore utilement comme recueil de références.

On forme le vœu qu'il soit bientôt complété par une grammaire historique montrant l'évolution de la langue depuis l'égyptien des pyramides jusqu'au copte.

G. ORR

HUGO GRESSMANN. — *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*. 2^e édit. revue et augmentée. *Altorient. Texte zum Alten Testament* avec la collaboration de E. Ebeling, H. Ranke, N. Rhodokanakis. Un vol. in-8^e de X et 478 pages. Prix : 30 M. — *Altorient. Bilder zum Alten Testament*. Un vol. in-8^e de XII et 224 pages avec une carte et 260 planches. Prix : 38 M. — Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1926 et 1927.

C'est une seconde édition complètement remaniée des *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament* qui, parus en 1909, ont rendu les meilleurs services. On y a ajouté les textes égyptiens que M. H. Ranke a découverts récemment, et y ajoutant quelques pièces intéressantes comme un fragment de mythe concernant Astarlé, un chant de victoire de Thoutmès III où sont cités Keffiou et Isi (la Crète et Chypre) ainsi que le pays de Melou (Mitanni), les proverbes de Amenemope traduits en entier à cause

(1) Ainsi les aventures de Sinouhrit offrent de notables variantes. Pour n'en citer que deux, à la ligne 29, Ranke traduit maintenant : « Je quittai Byblos », au lieu de « Je vins à Byblos » ; à la ligne 30, le nom du prince du Haut-Belenou est lu « Nenshi, fils de Amou », au lieu de « Ammi-enshi ». D'après cet illustrateur le Haut-Belenou n'est pas en Palestine, comme il est dit en note, mais représente probablement la haute vallée de l'Oronte, même la région de Hama.

de la comparaison qu'ils appellent avec les « Proverbes de Salomon », les nouvelles stèles de Beisan (Séti I et Ramsès II) et la curieuse lettre, exercice de scribe, où un certain Hori prend à parti le scribe Amanappa. Ce dernier morceau extrait du Papyrus Anastasi I a été traduit en premier lieu par M. Gardner. Hori se pousse des coudes et dit, après avoir exercé l'esprit de ses apprentis scribes de l'époque de Ramsès II, il n'essent pas pour embarrasser les modernes. À voir le petit nombre d'identifications qui sautent aux yeux, on pourrait se demander si Hori n'est aussi sûr de sa science qu'il le paraît. Un sondage dans son texte attestera la solidité de ses connaissances. Hori demande à son rival (p. 103) de lui faire connaître Qyn, Rêhuh, Betsheal et Kir-jath (?-el. Nous avons montré que Qyn et Rêhuh ne doivent pas être cherchés vers la côte, mais autour de Betshean (Betsheal des textes égyptiens)⁽¹⁾. La preuve en est que la quatrième ville du groupe, dont il faut conserver la graphie *try-el*, n'est autre que la Tara'el du Talmud dont les Arabes ont fait Zarra'a.⁽²⁾

Weber, dans ses notes à l'édition des tablettes d'el-Amarna (p. 1113), remarquait justement que le pays de Libe est une désignation plus géographique que politique; il le plaçait entre Damas et Qatna, que nous savons aujourd'hui, par les découvertes de M. du Mesnil du Buisson et par les lectures de M. Virolleaud, être Mishrifé. Weber pensait que Qatna était le point le plus septentrional du

pays de Libe. Le texte du scribe Hori nous apporte sur ce point une précision remarquable : « Ne connais-tu pas, dit-il à son adversaire, le nom de *h n r d*⁽³⁾ poste comme un laureau à sa frontière. » Il s'agit évidemment, avec métathèse des deux dernières consonnes, de Khanasir⁽⁴⁾. Nous avons montré l'étroite relation qui unissait deux œuvres d'art, l'une trouvée à Mishrifé Qatna, l'autre à Gaboula près de Khanasir.⁽⁵⁾

Dans le même texte *hlm* est peut-être une erreur pour Qadim. Le mot *hlm* est cité après est cité *ygdy* qui est évidemment la ville de Yegeti, citée dans un autre texte égyptien (p. 91) et devenue, peut-être, sous l'influence de la prononciation assyrienne Ya'al, près de Baalbeck.

Un autre passage est singulier et intéressant : « Vas-tu donc pas pénétré dans le ngr, où, en plein jour, le ciel est sombre, où croissent des cyprès⁽⁶⁾ ; des chênes⁽⁷⁾ et des cedres dont les cimes atteignent les cieux ? » Il ne s'agit pas, à proprement parler, comme le croit Erman, du Liban, inaccessible aux troupes en marche comme aux caravanes, mais de la vallée de l'Eleuthère connue par les Arabes avant de se relever à la Miera de Strabon. À notre avis, c'est là qu'il faut chercher la fameuse vallée de l'arbre *ash*⁽⁸⁾. Il est dit que la vallée est infestée de lions, de léopards et ses alentours sont occupés par des Bedouins ; ces derniers n'ont pas cessé encore de

⁽¹⁾ Ranko rectifie à tort *hld* pour y retrouver le mot assyrien *hulpu* « forteresse ».

Voir notre *Topogr. hist.*, p. 201 et 261.

⁽²⁾ Syria, 1926, p. 344 et suiv.

⁽³⁾ Comptes rendus Acad. des Inscri., 1925, p. 246.

⁽⁴⁾ Syria, 1926, p. 16-17. Rectifier d'après cela les notes à la stèle de Beisan érigée par Séti I et donnée dans *Altorient. Texte*, p. 25.

⁽⁵⁾ *Ibidem*, p. 23 ; cf. p. 18.

mais des chartes par lesquelles le roi est en fief à un grand personnage au lieu d'être déterminé. La pierre a tout pas place dans les champs, mais conservée dans les archives. D'autre part, M. Gressmann attribue très justement à la seconde moitié du deuxième millénaire le lion de Sherkh Saïd, toutefois il n'est pas nécessaire de faire intervenir l'influence hittite; cf. *Syria*, 1926, p. 313.

En résumé, outre sa valeur propre comme mise au point de textes importants et commentaire de figures, cette seconde édition est remarquablement adaptée à son but, qui est de fournir des éléments de comparaison, aussi étendus que précis, entre la civilisation d'Israël et les civilisations avoisinantes. On ne peut plus, aujourd'hui, commenter l'Ancien Testament, ni même le comprendre, sans tenir compte des textes et des monuments mis au jour depuis bientôt un siècle; on le peut d'autant moins maintenant que M. Gressmann⁽¹⁾ a groupé toutes les données du problème.

R. D.

PAUL DUBOIS. — *Le Livre de Job* (Études bibliques). Librairie Ernest Leroux, 1926. 611 pages. Paris, G. Levallois, 1926.

L'éminent directeur de l'École biblique et archéologique de Jérusalem nous a fait le fruit de longues années de labeur, une œuvre de profonde science et de pensée mûrie, que nous accueillons avec reconnaissance. L'introduction expose dans le détail les problèmes d'ensemble que

pose le *Livre de Job*. La traduction est précise et suit le texte de près; elle s'accompagne d'un double commentaire très soigné donnant l'état du texte, justifiant la version adoptée et expliquant chaque terme.

Le lecteur a présent à l'esprit que le *Livre de Job* se compose essentiellement d'un poème enchâssé dans deux morceaux de prose, un prologue (chap. 1-31) et un épilogue (xxiii, 7-17). Le poème lui-même comprend l'entrée de Job et de ses trois amis (iii-xxxi), les discours d'Élihu (xxxii-xxxvii) et les discours de Yahvé (xxxviii-xlii, 6). Ce morcellement est pour le moins favorable à l'hypothèse qui multiplie les auteurs, les remaniements, les additions et corrections; cette œuvre comme un assemblage de morceaux hétérogènes.

Le P. Dhorme réagit vivement contre cette tendance et défend la thèse de l'unité de composition. Sans les discours d'Élihu auraient été ajoutés par un auteur différent, qui entreprit de compléter l'œuvre de son prédécesseur en reprenant le même thème. Nous revenons ainsi à la position d'Ernest Renan, avec une différence que le P. Dhorme suppose tout antérieur au *Livre de Job*. Il y a lieu de bien distinguer ces deux points.

Après la démonstration approfondie qui nous en est donnée, il est difficile de contester que l'ensemble est suffisamment coordonné, que l'essentiel, c'est-à-dire le livre poétique, est adroitement enchâssé entre le prologue et l'épilogue réservés aux narrations accessoires et que, d'autre part, un lien logique unit les discours de Yahvé au dialogue poétique et à l'épilogue.

⁽¹⁾ Nous apprenons avec regret, et c'est là une grosse perte pour nos études, le décès du grand professeur de théologie de l'Ancien Testament à l'Université de Berlin, survenu à New-York en avril 1937.

Si l'on accepte cette solution, un point ne laisse pas de préoccuper : celui des rapports avec les littératures voisines. Le P. Dhorme «carte toute influence étrangère» directe», notamment toute influence babylonienne et renvoie, sur ce point, à des études antérieures. Il est certain que l'auteur du livre, tel que nous le lisons aujourd'hui, ne s'est pas préoccupé de littérature étrangère pour rédiger en un ou plusieurs tomes (1) son œuvre que le P. Dhorme place entre 500 et l'Œuv. J.-C. Toutefois, cet auteur n'a pas inventé le sujet qu'il développait. Tout le monde, y compris le nouvel exégète, admet qu'il existait un personnage traditionnel de Job qui était le centre d'un récit. L'œuvre nouvelle, empruntant le personnage, devait se développer dans un cadre déterminé. Il est de toute évidence que les éléments de ce cadre doivent se retrouver dans le prologue et l'épilogue.

On ne peut accepter le personnage traditionnel de Job — sa mention par Ézéchiél l'impose — sans admettre un récit traditionnel tournant autour de sa personne. C'est ce récit traditionnel, qui se rattachait étroitement à un thème littéraire, qu'a manifestement connu la lit-

érature babylonienne et probablement aussi la littérature édomite. Renan a mis en valeur ce dernier argument en concluant « que la composition tout entière repose sur une légende iduméenne, que les thèmes philosophiques agités dans la discussion ne sont autre chose que les lieux communs de la rhétorique sémitique, et qu'ainsi, en un sens très vérifiable, ces pages précieuses nous ont transmis un écho de l'antique sagesse de Théman (1) ».

Le commentaire du P. Dhorme se signale par une haute tenue et une intime pénétration du sujet. Il est peu de points sur lesquels l'auteur n'emporte pas la conviction et sa traduction en tire une remarquable sûreté. Chose curieuse, il nous semble que les seuls flottements à relever apparaissent dans l'emploi de la langue technique religieuse ou à propos des expressions qui s'y rattachent (2).

(1) E. Renan, *Le Livre de Job*, p. xxv.

(2) L'expression de *Job*, II, 4 : « Peau pour peau ! Tout ce qui est à l'homme, il le donne pour sa vie », ne nous paraît explicable que par les rites sacrificiels, ainsi que nous l'avons indiqué dans nos *Origines cananéennes du Sacrifice Israélite*, p. 89. Dans l'holocauste du paréole, la peau de la victime revenait au prêtre, autrement dit à la divinité. Comme la victime était identifiée au fidèle, celui-ci donnait bien peau pour peau. — Dans *Job*, III, 9, la traduction : « ceux qui se bêtissent des solitudes » est inadmissible. Les tombes que se construisaient les rois et leurs conseillers ne se dressaient pas dans le désert ou dans des endroits abandonnés, mais plutôt aux portes des villes. En Égypte, la vallée des rois et la région des pyramides étaient gardées et peuplées au temps des Pharaons. Jusqu'ici la meilleure explication est celle de Schwabauer rapprochant l'arabe *mhraqa* primitivement,

(3) Le P. Dhorme, p. lxxv : « admet pour le même auteur deux moments successifs, d'abord pour le prologue et le dialogue poétique, ensuite pour les discours du Yahve — le poème de la sagesse et l'épilogue. Le troisième moment est celui où un nouvel auteur compléte le livre par l'addition des discours d'Eliphaz. Toutefois, il paraît difficile que l'épilogue n'ait pas été pensé en même temps que le prologue, d'autant que si, comme nous le verrons, on admet un récit traditionnel antérieur, celui-ci comportait évidemment l'épilogue ou un épilogue équivalent.

L'auteur du livre de Job n'était pas seulement un grand poète qui s'est surpassé dans le poème de la sagesse, mais aussi un savant théologien. Dans ses allusions au culte, il emploie une langue technique qui ne souffre aucune paraphrase⁽¹⁾. Nous insisterons sur la doctrine concernant la *néphesh* ou âme végétative et la *rouah* ou âme spirituelle en renvoyant pour la démonstration à nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite* ⁽²⁾ et déjà dans notre

« le sens de chambre, salle, pavillon et même pavillon servant d'oratoire auprès de la tombe et Doss, *Suppl. aux dict.*, I, p. 365. On rencontre aussi sur le sens de « maison » adopté par Hénan. Le verset 15 mentionnant les princes qui se faisaient enterrer avec leurs richesses d'or et d'argent peut servir à commenter les découvertes de Byblos. — Dans Job, vii, 7, nous ne voyons pas ce qu'on gagne à changer « souffle » en « vent ». — Par contre, dans Job, ii, 12, on supprime avec raison la glaise : « vers le ciel ». — L'explication fournie à propos des vêtements qui ont horreur de l'homme souillé, dans Job, ix, 31, est décevante. — On maltraitait justement *légèr* « ma doctrine » dans Job, xi, 4, également les termes de Job, xiii, 23.

⁽¹⁾ Comme c'est le cas pour Job, vii, 21, où on aboutit à un contresens. Le verbe *nasa*, avec Dieu pour sujet, a le sens technique de pardonner un péché. L'idée de « tolérer une transgression » est d'une théologie trop moderne. Dans l'antiquité on pardonnait à condition que la faute fût involontaire. Voir la théorie sur ce point dans nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 117 et suiv. — À vrai dire, le mot à mot trop strict est un autre écueil, comme dans Job, viii, 4 : « il les a livrés à la main de leur transgression », pour dire : « il les abandonne à leur faute », c'est-à-dire au châtement.

⁽²⁾ Voir notamment p. 83-85. Une partie du rituel sacrificiel dépend de cette notion. À la

Introduction à l'histoire des religions. Loïa qu'il y ait synonymie comme l'avance le P. Dhorme ⁽¹⁾ entre ces deux termes, Job, xii, 10, montre nettement l'opposition en spécifiant que la *néphesh* est possédée par tout être vivant, tandis que la *rouah* est réservée à l'homme qui bénéficie ainsi de deux âmes. La *néphesh* a son siège dans les entrailles ; elle est plus spécialement l'âme de la chair, d'où le parallélisme de Job, xii, 14, qu'on retrouve xiv, 22. À la mort, la *néphesh* reste auprès du cadavre. C'est elle qui nécessite les soins qu'on prend de ce dernier ; c'est elle qu'on véhicule avec le corps jusque dans la tombe, ce qui permet à Job, xxxiii, 22, de dire : « sa *néphesh* s'approche de la fosse ». C'est pour son entretien qu'on déposera des victuilles dans la tombe. Ne dit-on pas d'un homme en vie que sa *néphesh* est dégoûtée de la nourriture ⁽²⁾ ? Et quand il meurt, ne dit-on pas qu'il fatigue, qu'il mortifie sa *néphesh* ? Après la mort, la *néphesh* représente si bien à elle seule ce qui subsiste de l'individu que la stèle dressée sur la tombe s'appellera la *néphesh*, montrant ainsi qu'elle incorpore l'âme végétative du mort.

La nature matérielle, si l'on peut dire, de la *néphesh* explique que Job (vii, 15) puisse parler de l'étranglement de sa *néphesh*, ce qui ne pourrait s'entendre de

mort, la *rouah* quitte le corps, tandis que la *néphesh* reste auprès du lui ; la stèle l'incorpore et c'est pourquoi elle prend le nom de *néphesh*.

⁽¹⁾ À propos de Job, xii, 10. De même, le commentaire de Job, xxviii, 3, est inexact sur ce point.

⁽²⁾ Job, vi, 7 ; xxxiii, 30 ; *Psaumes*, cxvii, 18.

la *rouah*. Celle-ci est, en somme, la *rouah* que Dieu ⁽¹⁾ a communiqué à l'homme. Elle a son siège dans le cœur et dans le sang; cette dernière localisation explique que le venin des flèches puisse être bu par la *rouah* ⁽²⁾.

L'application de ces notions montre que le P. Dhorme a raison de s'écarter de Bickell, Duhm et Beer, qui suppriment sciemment un des trois hémistiches de Job, vii, 11. L'intention de l'auteur est de frapper l'imagination en mettant en mouvement l'âme spirituelle ou *rouah* dont on signale l'angoisse, et l'âme végétative ou *néphesh* dont on marque l'amertume ⁽³⁾, sensation matérielle. C'est un singulier paradoxe que de vouloir illustrer une description aussi complète et frappante au hasard d'une glose.

Si toutes les difficultés ne sont pas résolues par le présent ouvrage ⁽⁴⁾, il faut

⁽¹⁾ Job, xxvii, 3.

⁽²⁾ Job, vi, 4.

⁽³⁾ Même langage pour la *néphesh* dans Job, xxvii, 2-3, par opposition à la *rouah*. Dans ce passage la synonymie est établie entre la *rouah* et la *neshama*, esprit. Job, x, 4, met encore la *néphesh* en rapport avec l'amertume et il faut ôter l'erreur de Renou qui traduit « dans l'amertume de mon cœur ». La *néphesh* enlève avec les larmes sur le malheureux, ce qui justifie la maintien de xxx, 16.

⁽⁴⁾ Voici quelques menues observations. Dans Job, vi, 5, le mot « gazon » risque de laisser le sens, il vaut simplement « herbe ». Le troisième hémistiche de Job, vi, 10, est de trop et peut, dès lors, être considéré comme une glose. On ne doit donc pas être surpris que le verbe qui a toujours le sens de « cacher » ait ici une valeur différente, celle de « celer ». En tout cas, la traduction : « Parce que je n'aurai pas caché les secrets du Saint », n'est pas claire. — Pour être couramment adoptée,

reconnaître que le traducteur s'y applique souvent avec succès. Il s'attache à conserver le texte, celui des massorètes ou celui des versions, et on ne peut que louer cette méthode quand elle est appliquée sans parti pris ⁽¹⁾.

Dans quelques cas, même, nous serions

la traduction du premier hémistiche de Job, vi, 12, nous paraît inexacte, le mot « terre » comporte une idée dynamique qui n'est pas en situation. Le terme *koah* a ici le sens particulier de résistance : « Ma résistance est-elle celle des pierres ? » — Job, vii, 3, lire « attend » au lieu de « espère ». — Dans Job, vii, 7, la traduction : « que mon œil ne recommencera plus à voir la douleur » est lourde ; pourquoi pas simplement : « ne reverrai plus la douleur » ? — Il est difficile de maintenir dans le texte la première partie de Job, vii, 20, simple glose qui n'est pas dans le ton de haute tenue du morceau. — La solution proposée pour xxvii, 15, ne paraît pas acceptable : la Mort n'a jamais enterré personne, elle laisse ce soin pleins à d'autres. La punition la plus grave est de ne pas être enterré; c'est parce qu'il n'y a pas de funérailles que les veuves ne pleurent pas — sinon elles pleureraient, automatiquement si l'on ose dire. Il faut donc introduire la négation avec Olshausen.

⁽¹⁾ Ainsi le P. Dhorme paraît conserver avec raison Job, viii, 4. — Sa solution pour viii, 8, est séduisante. — Nous hésitons pour le maintien de Job, ix, 8-10 ; en tout cas yam au verset 8 est inacceptable et les trois ms. qui portent Job, auéo, gardent la bonne leçon. — Peut-être, comme il le propose, faut-il conserver le texte du premier hémistiche de Job, x, 12 ; mais pas la traduction : « Puis de la vie tu m'accordes la grâce », qui cadre mal avec le dégoût que la vie inspire à Job. On maintient justement *liqehi*, « ma doctrine », dans Job, xi, 4. — Excellente explication de Job, xi, 12 b. — Mûnster justifie des termes de Job, xiii, 23.

plus conservateur que le savant exégète. Par exemple, les remaniements imposés par les modernes à *Job*, xi, 13, nous paraissent rompre le développement de l'idée amorcée par le verset précédent. Il nous semble que le *hé* par lequel débute le verset 13 est à reporter à la fin du verset 12 où, manifestement, il manque à *nahoush*, forme inadmissible qui doit se lire correctement *nahousha* (airain). Immédiatement tout rentre dans l'ordre :

12. Ma résistance est-elle celle des pierres,
Ma chair est-elle d'airain,

13. Alors que mon secours n'est pas en moi
Et que toute aide m'est refusée ?

De même nous ne changerions rien à *Job*, xi, 14, passage dans lequel Sophar rappelle à Job les conditions à remplir pour que la prière soit agréée : pureté morale et pureté rituelle⁽¹⁾ ; l'apostrophe y gagne en vigueur.

Les questions de cosmogonie, d'anthropologie, d'histoire naturelle, qui donnent au livre de Job un caractère si particulier et nous ouvrent de curieux aperçus sur les connaissances scientifiques des anciens orientaux, sont clairement exposées. Nous devons nous contenter de signaler l'ingénieuse découverte de l'ibis, faite par le P. Dhorme, dans le *couphol* (copie : 𐤒𐤍𐤔) de *Job*, xxxviii, 36 :

Qui a mis dans l'ibis la sagesse
Ou qui a donné au coq l'intelligence ?

Par suite des règles du parallélisme, la sagesse de l'ibis prend appui sur celle du coq. Or, la meilleure preuve qu'on puisse donner de la présence de ce der-

(1) Sur cette distinction, voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 35 et suiv.

nier est le témoignage de R. Simon ben Lakish qui entendit appeler *sakwi* le coq dans la région d'Alep. Nous nous sommes fondé sur ce témoignage pour expliquer le « coq sacré » de Lucien à Hierapolis, en réalité un inspecteur — sans qu'a également le mot *sakwi*, et qui résulte du rochet de Lucien⁽²⁾.

Pour terminer, signalons aux épigraphistes le passage *Job*, xix, 23, où, à la suite de Friedländer et Perles, le P. Dhorme lit *aparru* au lieu de *sepher*, c'est-à-dire airain au lieu de rouleau⁽³⁾. *Job* voudrait que ses paroles fussent gravées sur l'airain ou sur le roc ; mais on ne peut admettre que le barin fût en un alliage de fer et de plomb. En réalité, le barin est en fer, et le plomb est simplement destiné à tracer en noir les caractères sur la pierre avant de les graver⁽⁴⁾.

Nous nous sommes laissé entraîner par le captivant commentaire, si documenté, du savant exégète et il ne nous reste plus la place pour le remercier d'avoir, sans interrompre ses travaux assyriologiques, consacré à un des livres les plus complexes, mais aussi les plus suggestifs de

(2) Voir *Journal asiatique*, 1910, II, p. 647-649.

(3) Nous ayons tenté cette hypothèse pour une erreur ; elle prend uniquement appui sur le sens primitif de *haraq* « graver », dont l'application ici est pour le moins un anachronisme. Elle nous paraît formellement contredite par *Isaïe*, xxx, 8. On comprend comment *haraq*, « graver » a pu signifier « écrire » avec le sens métaphorique de « fixer définitivement » (sur les *houqum* ou *houqqet*, voir notre *op. cit.*, p. 10-11), quand on songe à la pointe du calame.

(4) Vu en partie par le P. Dhorme bien qu'il allie le plomb et le fer — étrange alliage.

l'Ancien Testament, l'étude la plus complète qui soit et dont il sera impossible désormais de se passer.

R. D.

ALONIS MUSIL. — *The Northern Hegaz A Topographical Itinerary*. (American Geographical Society, Oriental Explorations and Studies, n° 1. Edited by J. K. Wright). Un vol. in-8° de xii et 374 pages. New-York, 1928.

On connaît l'importance des travaux et des découvertes de M. le professeur Alois Musil dans les régions désertiques de la Transjordanie, de l'Arabie Pétrée et du Hedjaz septentrional. Personne n'a parcouru comme lui en tous sens ces régions où il a recueilli de nombreux documents ethnographiques et archéologiques. Les résultats ont été publiés en trois volumes sous le titre *Arabia Petraea* (Vienne, 1907-1908) sans compter la publication spéciale sur Qasr 'Ainra, qui date de 1907. De plus, le savant professeur à l'Université Charles de Prague, a établi dix cartes, l'une de l'Arabie Pétrée au 1 : 300 000^e, l'autre des environs de Wadi Moussa (Petra) au 1 : 20 000^e.

La publication actuelle est une description bien illustrée de l'itinéraire qu'il a suivi au départ de Ma'an, par 'Aqaba, aux ruines de Madian, à 'Tebouk et jusqu'au Wadi el-Djizel. D'importants appendices viennent mettre en évidence l'utilité, pour l'histoire générale, des relevés effectués au cours de cette exploration. La liste que nous en donnons suffira à fixer le lecteur sur leur intérêt: I, Ma'an et le Ma'an biblique. II, Le pays de 'Ous (Teman, Shouah, Na'ama et Bouz). III, Se'ir, ash-Sheir et la frontière nord du Hedjaz. IV, Les Amalécites. V, Le site de

Qadesh. VI, La route de l'Exode. VII, Le mont Iram et les Arabes de la Bible. VIII, El Paran et Paran. IX, La cité de Madian, les Madianites et la montagne de Dieu. X, Al-Hedjr. XI, Le Hedjaz septentrional d'après les auteurs classiques et les auteurs arabes. XII, La région de Hesma. XIII, 'Tebouk. XIV, La route du pèlerinage depuis l'Égypte. XV, La route du pèlerinage depuis Damas.

Avec une bibliographie qui est limitée, semble-t-il, aux auteurs anciens, car on n'y trouve pas mention des recherches du P. Janssen et de ses compagnons, ce volume donne encore une carte du Hedjaz septentrional, de Ma'an à el-'Ela, au 1 : 500 000^e.

R. D.

P. JOUHAET. — *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient* (*Bibliothèque de synthèse historique*, dirigée par Henri Berr). Un vol. in-8° de xvii et 503 pages. Paris, La Renaissance du Livre, 1926.

Les prodigieuses exploits qui ont changé la face du monde et qui assurent au nom d'Alexandre une gloire incomparable, sont retracés par M. P. Jouhaet avec une clarté et une précision. Il ne rabaisse pas, comme il était coutume il y a une ou deux générations, « le mérite qu'une tradition de rhéteurs philosophes refusait au roi ». Il en expose les conséquences en sachant marquer aussi la part d'influence de l'Orient sur Alexandre. « Du moment que les Macédoniens et les Grecs, dit-il, créaient de grands États orientaux, ils ne pouvaient guère être autre chose que des monarchies de droit divin, et l'hellénisme ne pouvait se répandre dans le monde que par les foyers multipliés des cités,

les seuls cadres possibles de la vie vraiment hellénique. »

Après avoir retracé la conquête d'Alexandre, le démembrement de l'Empire et la rivalité des puissances jusqu'à la chute de l'empire séleucide, l'auteur consacre les deux ou trois quarts de son ouvrage à suivre l'hellénisation de l'Orient qu'il envisage principalement dans l'organisation de l'Égypte. Sur cinq chapitres consacrés à cette importante étude quatre sont réservés à l'Égypte et, au dire d'un spécialiste difficile à contenter, ils sont en tout point remarquables et tels qu'on pouvait les attendre du maître papyrologue qu'est M. Jouquet.

Cependant, si l'hellénisation ne s'était fait sentir qu'en Égypte, elle n'aurait pas imprimé au monde oriental cette activité nouvelle et surprenante qui devait refluer sur l'Occident. Il est vrai que les règnes de l'Oronte, de l'Euphrate et du Tigre mettent par là la disposition de l'historien l'abondant matériel de l'ordre que le sol de l'Égypte a conservé. On voit par là quelle lacune a comblé, en partie, la publication toute récente de M. Franz Cumont sur Douro-Europos. Il y aura lieu aussi, dans une nouvelle édition, de tenir compte de la documentation d'époque hellénistique fournie par les tablettes cunéiformes et de relever l'apport scientifique dû aux écoles chaldéennes d'Ourouk et de Borsippa. R. D.

LEONH. KAHNKEUT. — *Syrische Territorien in hellenistischer Zeit. Abhandl. Gesellschaft, d. Wissensch. zu Göttingen, philol.-hist. kl., neue Folge, t. XX, 2.* Un vol. in-8° de 178 pages avec 6 cartes en 3 planches. Berlin, Weidmann, 1926.

Rien n'est redoutable comme la critique

des sources de l'époque hellénistique et tout particulièrement la critique des textes qui définissent les provinces syriennes. M. Kahnkeut s'est résolument attaqué de front à ces problèmes que jusqu'ici on avait pris de biais. Les six cartes en couleur qu'il a dressées — les frontières des satrapies aux époques perse et hellénistique, les différents États phéniciens vers 800 av. J.-C., l'émancipation des satrapies du royaume séleucide, la croissance de l'Arabie naissante, la Syrie au moment de la conquête de Pompée et la Syrie après Pompée, — sont établies avec le plus grand soin et seront consultées avec fruit. Les nombreuses discussions qui accompagnent les cartes posent au cours de l'ouvrage une question de détail est soulevée comme la qualification attribuée aux diverses villes au titre *hierakias* ou *hierakias*. Dans un travail de ce genre l'identification des localités est de première importance; il ne semble pas que l'auteur y ait apporté la même attention que dans les autres parties de sa démonstration.

On voit à ce sujet quelques menues observations. P. 3 : au sujet du but et surtout dans l'antiquité, la région à l'est ou au sud d'Alep n'est déserte. P. 4 : il n'est pas douteux que Bardanes représente l'ancien nom de Nahr el Dahab (Tartar), il n'y a donc pas lieu de douter que le Chalus soit le Qorweiq. — P. 5 : la mention du « fleuve » *Thapsakos* dans Strabon, 162, est une méprise évidente, il s'agit du gué de l'Oronte vers son embouchure. Il n'y a donc pas lieu d'imaginer un fleuve de ce nom au nord de Myriandros et l'on ne peut fonder sur pareille confusion un commentaire de l'*Itaï*, v, 4. — P. 22 : la position de Bechoh et de Gerrha peut s'établir plus exactement, ces deux forteresses ne sont pas au

On s'en aperçoit à la desinvolture avec laquelle (p. 13), il avance que Triparadeisos peut aussi bien se trouver sur l'Afrin, le Qouweiq ou le Sadjour que sur l'Oronte.

M. Kahrstedt a probablement raison d'adopter la solution de Benzinger qui, dans I Maccabées, xii, 30, remplace la mention de l'Éléuthère par celle du Litani et retrouve le souvenir des Arabes Zabadeens dans l'actuelle Zebedani : tout cela mène bien à Damas. Mais le commentaire qu'il en tire (p. 14) pour Zachna-

nord de la ligne du chemin de fer, mais nettement au sud M. Kahrstedt n'a pas saisi la manœuvre d'Antiochos III, parce qu'il faut l'étudier sur le terrain. Ceci est évident. Seulement la frontière entre les états hellénistiques du la carte I a. — P. 40 : il n'est pas vraisemblable que le *paradeisos* du roi de Perse, cité par Diodore de Sicile, ait été fort éloigné de Sidon. En tout cas, le toponyme Eliden n'est pas à traduire par *paradeisos*. Il en a été déjà contre une pareille erreur dans sa *Monnaie de Phénicie*, p. 137. — P. 44 : le domaine de l'Apam ne pouvait être précisé par les épithètes grecques de Syrocas ou granées de cette région. — P. 49 : « *verden* », les nombreuses preuves d'un district qui fut « *Mesopotamie* » en Syrie. — P. 51 : Thémellus, le géant de Thémellas, nom propre d'un lieu bien connu. Témell-Alula. Il ne faut donc pas en faire une localité et la porter sur la carte. — P. 51 note 4 : l'argument tiré du château pour repousser l'identification de Bacehus Judaeus avec le tyran Dionysius de Tripoli n'a pas grande valeur, car de tout temps — déjà sous Ramsès II — la vallée de l'Éléuthère était envahie par les nomades. — P. 106, note 2 : si nous comprenons bien, M. K. place la hiérarchie des Nazoréni à l'est de Beliché. C'est la première fois, à notre connaissance, qu'on avance une telle proposition elle aurait mérité quelque explication.

ais, ix, 1 et suiv., ne laisse pas de surprendre. Tous les commentateurs ne confondent pas Hadrak avec le pays d'Antioche et la côte phénicienne. Placer la composition de ce chapitre de Zacharie en 160 avant notre ère, nous paraît tout à fait impossible.

La carte des États phéniciens vers 340 av. J.-C. (I b) sacrifie trop à l'idée que la Phénicie ne comptait qu'une bande côtière fort étroite. Depuis plus de trente ans, par l'identification des sites de Sigon et de Mariamne, nous avons montré que le royaume aradien s'étendait au nord jusqu'au Nahr el-Kebir (du nord), à l'est jusqu'au pied des Monts Nôzairis. Les deux places citées par Arrien avaient une importance particulière : Sigon commandait la route de Gabala à Djar ash-Shoghr, et Mariamne ou vrail la route vers Raphanée.

Ces réserves faites, la révision de la documentation concernant les territoires syro-pheniciens à l'époque hellénistique, à laquelle aboutit M. Kahrstedt, rendra service. Le grand usage y est naturellement fait de la numismatique. Signalons encore, puisque l'ouvrage manque d'une table des matières, deux appendices l'un sur la chronologie des livres des Maccabées, l'autre sur le schisme d'Onias. R. D.

FRANZ LUGERT — *Fouilles de Doura-Europos, 1922-1926* avec un appendice sur la Chronologie de Doura par M. et Mme Félix Wessol (Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités, t. IX.) Un vol. in-4° de xviii + 333 pages, 100 illustrations et le LXXIV planches. Paris, Paul Geuthner, 1926.

L'attention sur cette place forte, ac-

tuellement Salhiyeh, qui domine la rive droite de l'Euphrate, fut attirée par la découverte fortuite, en 1921, de peintures murales que M. Breasted, l'éminent professeur à l'Université de Chicago, releva presque sous le feu de l'ennemi et publia bientôt après dans *Syria* (1922, p. 178 et suiv.).

Dès ce moment M. Cumont s'intéressa vivement à cette découverte et ajouta un commentaire à l'article de M. Breasted. Il parut utile qu'une telle découverte ne restât passives l'année suivante. Une suggestion de l'Académie des Inscriptions, explique M. Cumont, suffit pour que le général Gouraud, Haut-Commissaire en Syrie, accordât sa protection à un projet dont il aperçut aussitôt l'intérêt scientifique. Le général de Lamoignon, commandant des troupes de l'État d'Alep, en favorisa efficacement la réalisation et le colonel de Béghault du Génie lui donna à Dour-ou-Zor l'exécution rapide en envoyant à Salhiyeh une colonne qui commença les fouilles dès les premiers jours d'octobre (1923) ». M. Cumont, que tout désignait pour cette mission, se rendra à Salhiyeh où il fut accompagné par M. Léonce Bressé, du Service des Antiquités. Dès son arrivée M. Cumont fut mis en présence de nouvelles peintures qu'on venait de déblayer sous la direction du commandant, aujourd'hui, colonel Renard. Bientôt, à l'autre extrémité de la ville, on mit au jour un petit théâtre, un sanctuaire et une salle à gradins qui faisaient partie du vaste temple d'Artémis.

Ces résultats étaient si importants que l'Académie des Inscriptions confia en 1923 une nouvelle mission à M. Cumont. Une compagnie de la Légion étrangère fut

mise à la disposition de la mission. On continua le déblaiement du temple des dieux palmyréniens, on vida une tour qui avait donné des parchemins et on y découvrit la fameuse peau portant une liste d'étapes que Syria a données en couleurs⁽¹⁾. Le temple d'Artémis fournît des éléments de décoration en plâtre et d'importantes inscriptions.

Avec une rapidité remarquable, M. Cumont nous livre aujourd'hui le fruit de ses recherches sur le terrain et chez les auteurs anciens. Il ressuscite la ville hellénistique fondée par Nicanor, signale l'importance stratégique de ses murailles restées à peu près intactes, suit l'absorption de Doura-Europos dans l'Empire palmyrénien et à propos de toutes les manifestations de cette civilisation composite nous en montre, avec une érudition aussi précise qu'élégante, les répercussions certaines jusque dans l'art chrétien.

Voici les titres des chapitres : Introduction historique, la forteresse et la ville, le temple des dieux palmyréniens et ses peintures, le temple d'Artémis et ses sculptures⁽²⁾, maisons et tombeaux, les parchemins, les inscriptions grecques, les inscriptions syriaques, la céramique de Doura.

Si l'on veut se souvenir combien était pauvre la documentation archéologique de cette époque, on reconnaîtra que l'ouvrage de M. Cumont devient une source d'une valeur incomparable. La beauté de la publication ne le cède pas à sa tenue scientifique.

R. D.

(1) 1925, p. 4 et suiv.

(2) Nous rendrons spécialement compte dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de ces deux chapitres si importants pour l'histoire des cultes locaux.

A. J. Butler. *Islamic Pottery, a study mainly historical* 1 vol., in-4°, 178 pages avec 92 planches dont 22 en couleur. Londres, Ernest Benn Ltd, 1926.

Il n'existe peut-être aucun domaine de l'art musulman qui, pour la quantité de monuments nouveaux mis au jour, puisse se comparer à la céramique. Depuis bien des années les fouilles faites à Rhagès, Suse et à Samarra ont dirigé les études céramiques vers les provinces orientales de l'Islam. Tout récemment, M. R. Koehlin en a exposé les résultats aux lecteurs de *Syria*⁽¹⁾. Discutant les recherches qui utilisent les matériaux trouvés en Perse et en Mésopotamie, il conclut : céramique de Samarra, céramique de Suse, céramique de Rhagès, c'est donc tout un au IX^e siècle, la Perse du Nord étant au fond de toutes ces manifestations.

Voici une publication nouvelle qui arrive à des conclusions diamétralement opposées. L'idée maîtresse des recherches du savant docteur A. J. Butler est la suivante : les pays de la Méditerranée, surtout la vallée du Nil, possédant la tradition céramique la plus ancienne, ont exercé une influence prépondérante sur l'Orient. C'est ainsi qu'une bonne partie du volume tend à démontrer l'évolution ininterrompue de l'art céramique en Égypte.

L'auteur cherche en premier lieu l'origine de la céramique à lustre métallique, qui représente l'apogée de l'art du potier. Il est convaincu que, longtemps avant la conquête arabe, les potiers en Égypte, Grèce, Italie et Gaule, tâchaient plus ou moins consciemment de produire le

lustre métallique. De superbes planches (I, II, VB, VIIA et VIIIC) reproduisent des objets agrémentés de ce lustre pré-islamique. Cependant il sera toujours très difficile de distinguer dans tous ces cas entre le véritable lustre artificiel et l'irisation donnée par le temps. L'auteur ne méconnaît pas cette difficulté, mais il penche en faveur du lustre.

Il nous affirme que quelques-unes des pièces lustrées trouvées en Égypte sont d'origine copte et ne peuvent pas être postérieures au VI^e ou au commencement du VII^e siècle.

Charbonnat vient à bon droit reprocher à l'un de ces pièces capitales, par exemple la coupe de la collection Wallis mentionnée à différentes reprises et actuellement au Victoria and Albert Museum.

L'auteur veut que les documents « sûrs et précis » pour établir l'origine du lustre dit *bugalmun* nous manquent encore. Et l'on se demande si ce n'est pas là la raison pour laquelle le docteur Butler est entraîné à changer la date de quelques pièces généralement reconnues comme fatimides. Tout le monde connaît le fameux vase de la collection Fouquet qui appartient maintenant à M. Helekian. M. G. Vigon l'assigne au XI^e siècle (*Manuel*, II, fig. 225). M. E. Kühnel propose le XII^e siècle (*Islamische Kleinplastik*, fig. 74). D'après *Islamic Pottery* (pl. XXV, p. 53-54), ce vase serait copte et daterait du VIII^e-IX^e siècle, parce que son style et ses ornements ne ressembleraient en rien à la plus ancienne céramique musulmane. Ce raisonnement paraîtra quelque peu surprenant, car le décor du vase cadre à merveille avec les ornements de l'époque fatimide.

(1) A propos de la céramique de Samarra, dans *Syria*, VII, p. 231 suiv.

Si l'on peut douter encore que les premiers tâtonnements à produire un lustre métallique ont abouti à une technique perfectionnée dès les VII^e et VIII^e siècles, aucun doute n'est permis pour le IX^e siècle. Comment expliquer l'apparition simultanée de la céramique lustrée à Rhazès, à Susse, à Samarra et au Caire? L'auteur nous répondra que les potiers égyptiens sont en droit de réclamer la priorité de leur art sur celui de leurs collègues mésopotamiens et persans et que l'art copte par le seul fait de sa supériorité étendait son influence au loin sur l'Orient.

Ici encore on aimerait posséder des données précises prouvant l'émigration de potiers égyptiens avec leur secret du lustre en Mésopotamie et en Persa et leur rappel par Ibn Tulun au déclin de Samarra. Les motifs ornementaux cités pour démontrer l'influence copte sur l'art de la Mésopotamie appartiennent tous au répertoire classique et ne prouvent rien pour les relations artistiques entre l'Égypte et la Mésopotamie au IX^e siècle. Personne n'a jamais pensé à justifier « the summary dismissal of Egypt from a history of Medieval pottery ». On est généralement d'accord sur la splendeur de l'époque fatimide. Il s'agit de savoir si cette « vast school in Egypt in contrast to an isolated and ephemeral production at Samarra » existait réellement aux VIII^e et IX^e siècles. Notons en passant que Rhazès n'est pas mentionné ici; les produits céramiques de cette ville ne sont pas tous pareils à ceux de Samarra.

La question de datation est de première importance; si l'on place le vase Fouquet aux VIII^e et IX^e siècles et les ornements en stuc du Dair es-Suryani 800 ans après J.-C., ou plutôt au VII^e siècle, il

n'existe plus de base solide pour une discussion sérieuse.

Il faudrait avant tout dresser un inventaire détaillé des objets céramiques du IX^e siècle trouvés en Égypte, en donnant tous les critères techniques et stylistiques qui militent en faveur de cette date et de l'origine égyptienne et faire ensuite une analyse comparée de la céramique trouvée à Samarra, à Rhazès et à Susse. Je ne crois pas qu'on puisse mener à bonne fin ce travail sans faire un séjour au musée arabe du Caire.

Comme l'auteur cite souvent l'autorité du regretté Ali Bey Bahgat et la *Céramique Égyptienne de l'époque musulmane*, publiée par le musée arabe, on me permettra de rappeler un souvenir personnel qui a trait à cette publication. On avait envoyé à Bâle pour en faire des clichés la plupart des matériaux qui y sont publiés, mais je n'ai vu que les photographies de certaines pièces très rares du IX^e siècle, tels les trois plats intacts reproduits dans *Islamic Pottery*, pl. XXII et XXXIII Ali Bey qui les avait trouvés et qui avait découvert les 32 fours céramiques au vieux Caire, n'ont carrement l'origine égyptienne de ces pièces capitales. Je n'affirmerais pas qu'il eût raison, n'ayant pas étudié cette céramique au Caire, mais il importe de constater que pour le IX^e siècle, la base matérielle de la discussion du docteur Butler est peu solide. « Trouvé en Égypte » n'est pas une preuve d'origine égyptienne. Du reste, toutes les remarques sur la date et l'origine des pièces publiées dans la *Céramique Égyptienne* sont provisoires; c'est pourquoi il est bien regrettable que le volume de texte qui aurait précisé, justifié ou modifié les indications

des plaques, n'ait pas pu paraître.

On lira avec intérêt les considérations critiques au sujet des fameux carreaux lustrés de Kairouan.

Évidemment les renseignements historiques sur leur origine mésopotamienne que M. Saladin a reçus de l'imâm de la mosquée sont maigres. Mais il n'en est pas moins possible que la tradition soit authentique. En tout cas, le décor de ces carreaux ne permet pas de les attribuer à une époque postérieure au ix^e siècle. Attendons la publication de G. Marçais qui vient de faire une analyse détaillée de ces précieux documents de l'époque Abbasside.

Quant à l'art fatimide du Caire, le docteur Butler insiste à bon droit sur le témoignage du voyageur persan Nâsir-i-Khosrau qui, vers le milieu du xi^e siècle, fut frappé par la belle céramique de la capitale fatimide. Mais on ne saurait accepter les conclusions que l'auteur en tire au sujet de l'origine du lustre au xi^e siècle. Admettons que les bazars céramiques dans les villes persanes n'étaient guère imposants dans la première moitié du ix^e siècle. L'auteur lui-même nous en donne la raison : les conditions politiques n'y étaient pas favorables à une « activité artistique aussi brillante que celle du Caire. Est-ce une raison pour en déduire n'importe quoi sur l'origine du lustre en Perse ou en Mésopotamie au ix^e siècle ».

Il me semble un peu étrange d'argumenter ainsi : « if the process of lustre making had been indigenous or even a long settled industry in Mesopotamia, it could not have disappeared like a phantom at the downfall of Sarrukh ». En Égypte, par exemple, le beau lustre *būqatimūn* disparut au xiii^e siècle, malgré une

tradition céramique de plusieurs centaines d'années et le lustre maghrébin bien inférieur vint le remplacer. Encore reste-t-il à prouver que le lustre *būqatimūn* a disparu comme un fantôme, par exemple à Rhagès au x^e siècle.

Au Caire, on a déblayé pendant de longues années je ne sais combien de collines de décombres, en a-t-on fait autant en Perse ?

La seule collection que M. Vignier a rapportée de Rhagès parle contre l'hypothèse de l'existence éphémère du lustre au ix^e siècle en Perse.

Le dernier chapitre qui traite de l'origine et du développement de la céramique turque est d'un vif intérêt. Il témoigne de cet ardent désir de l'historien de remonter si possible aux origines tout en cherchant à lier ensemble des chateaux épars et inconnus. C'est ainsi qu'on apprend que le « rouge tomate » de l'époque turque fut déjà employé par les potiers de la xviii^e dynastie : « once again we have to go back three thousand years to find in Egypt the source of a ceramic decoration which seemed to the XVIth cent. of our era no less original than beautiful ». Cependant l'auteur reste sur la réserve ne voulant pas exclure la possibilité d'une découverte indépendante du rouge tomate par des potiers turcs ou arméniens. La documentation de ce chapitre est d'une abondance surprenante, plus d'un cinquième des plaques est réservé aux produits turcs du xvi^e ou xvii^e siècle.

Il faut avouer que la qualité artistique des pièces reproduites laisse parfois à désirer. Comme illustration de quelques lignes sur la céramique de l'Asie centrale on trouvera trois plats de Bokhara du xix^e siècle (pl. LXV-LXVII), alors que le

Victoria and Albert Museum possède depuis 30 ans la plus grande collection de ces genres datant de la belle époque du x^e siècle.

On aimerait également remplacer les carreaux persans de la planche XXI par des objets plus dignes d'une publication de cette envergure. Il y a là un manque de proportions qui fait quelque tort à l'ensemble de cet ouvrage.

La reproduction technique des matériaux publiés est irréprochable et fait grand honneur à la maison d'édition Ernest Benn Ltd.

Islamic Pottery rencontrera beaucoup d'opposition dans les milieux scientifiques — l'auteur s'y attend du reste — mais il n'en est pas moins certain que les discussions ainsi soulevées contribueront au progrès des études céramiques.

S. FLEURY.

PERIODIQUES

Vorgeschichtliches Jahrbuch für die Gesellschaft für vorgeschichtliche Forschung hersgg. von MAX ECKERT, Tome II, Bibliographie de l'année 1925. Un vol. in-8° de 344 pages. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1926.

Cette bibliographie très complète est répartie entre des collaborateurs compétents qui donnent de chaque travail une exacte analyse, ce qui se fait être critiqué à l'occasion¹⁾. Une attention particulière est donnée aux fouilles. Pour l'Orient, la Grèce est confiée à M. G. KARL, l'Égypte à M. A. SCHARFF, la Palestine et

la Syrie à M. P. THOMSEN, l'Asie Mineure, la Mésopotamie et l'Élam à M. E. UNGER. À la suite de la bibliographie diverses notes fournissent des renseignements sur les musées ou les découvertes. Ainsi M. E. Unger (p. 309) indique le travail de classement auquel il a procédé dans le musée oriental de Constantinople au cours des années 1911-1918 et 1925 : on y conserve aujourd'hui plus de 30.000 tablettes et environ 9.000 pièces archéologiques. M. O. G. von WESSENDONCK donne une notice nécrologique sur Jacques de Morgan et rend hommage à l'activité de ce grand fouilleur.

The British Museum Quarterly, n° 1-4

Un vol. in-4 de 114 pages. Londres, 1927.

Les Trustees du British Museum ont décidé de la publication d'un bulletin trimestriel mettant le public au courant des principales acquisitions des collections nationales. Les fascicules parus correspondent au *Bulletin des Musées* que M. Vitry édite dans la revue *Beaux-Arts*. Les objets n'y sont pas l'objet d'une étude approfondie; mais ils sont publiés dès leur entrée dans un musée avec les précisions essentielles qui en signalent l'intérêt.

L'Orient n'est pas oublié dans cet ensemble de pièces de civilisations et d'arts divers. On trouvera notamment des renseignements sur les fouilles d'Our en Chaldée que dirige M. Woolley, de très belles photographies des ruines prises en avion et un très beau relief en cuivre sumérien (vers 3000 av. J.-C.), mesurant 1 m. 07 de haut sur 2 m. 37 de large. Ce dernier représente l'emblème bien connu du dieu de Lagash, Ningirsu, aigle

¹⁾ C'est ainsi que M. von Duhn (p. 361) reconnaît comme corinthienne ancienne l'inscription dite sémitique par M. Eisler.

à tête de lion posant chacune de ses serres sur l'arrière-train d'un cerf. Ce relief en cuivre fut trouvé en 1919 dans les fouilles d'el-'Obeid. La reproduction qui en est faite est celle de l'objet restauré. La tête de l'aigle est entièrement refaite.

Laudres possède une série très riche de copies peintes prises par Mrs. Nina de Garis Davies, dans les tombes égyptiennes, notamment les tombes figurant des Kefnu.

Le fascicule 4 reproduit la tête de Dyrash découverte par M. le professeur Garstang qui a ingénieusement supposé que cette tête d'Asclépios avait été utilisée pour représenter le Christ. Il est possible que la tête ait subi des altérations « but it does not in any way resemble the types of Christ known to the art of that period ».

ESSAD NASSOURI. Statues d'un dieu de Mari, vers 2225 av. J.-C., dans *Archiv für Orientforschung*, t. III.

En réalité, ce sont deux statues archaïques en basalte que publie M. Essad Nassouri. Elles ont pour nous une grande importance parce qu'elles viennent à l'appui de notre conjecture que l'art syrien du *deuxième millénaire* est influencé par l'art sumérien grâce à l'intermédiaire des tribus apparentées qui prospèrent le long du moyen Euphrate et notamment au sud de l'embouchure du Khabour.

L'une de ces statues, tout au moins, a été consacrée par deux princes de Mari et représente un dieu, probablement le dieu Enki, autrement dit Ea (¹), qui n'est

pas déplacé dans un site arrosé par l'Euphrate.

La date fournie par les noms des princes Tura-Dagan et son fils Puzar-ishtar est confirmée « par le style même de la statue qui est bien le produit des ateliers d'une époque intermédiaire entre celle de Goudéa et celle de la première dynastie de Babylone ».

Un détail frappe à première vue, c'est la façon dont est traitée la longue barbe tombant sur la poitrine. Le prototype en est sumérien archaïque, mais dans un style assez particulier. Or, nous retrouvons la même mode locale sur le bas-relief de Tell es-Salhi v. à l'est de Damas, que le docteur Contenau a publié récemment en faisant observer combien elle s'écarte des interprétations assyriennes (²). C'est qu'en effet le prototype est plus ancien et proprement sumérien.

Le bas-relief des environs de Damas est vraisemblablement moins ancien que la statue du dieu Enki, mais il n'y a aucune raison pour ne pas le rapporter au II^e millénaire et même dans la première moitié de ce millénaire. L'attribution que nous en avons faite récemment à l'art amorrien (³), nous paraît donc nettement confirmée.

R. D.

JEAN GAGÉ. — Deux dieux cavaliers d'Asie Mineure, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1926, p. 103-123.

Parlant de deux bas-reliefs au dieu ture de la ligne 17, qu'il faut restituer En-Ki à la ligne 7.

Syria, 1921, p. 210 et pl. LIII.

Syria, 1926, p. 345 où nous proposons aussi de remonter la date qu'on lui attribuait.

(¹) Il nous semble, en effet, d'après la titula-

cavalier provenant de la collection Gaudin et actuellement en la possession de M. Franz Cumont. M. Jean Gagé reprend la délicate question d'origine du dieu cavalier. Il estime que « les représentations des dieux cavaliers anatoliens, même solaires, ne doivent rien à l'art grec, puisqu'un même dieu, sans cesser d'être solaire, perd en s'hellénisant son type de cavalier ». D'autre part, il observe que « Les Syriens connaissaient sûrement un dieu solaire cavalier ». Il conclut qu'« il faut renoncer à faire dépendre des Grecs et des Sémites le type non moins indigène du cavalier d'Asie Mineure, et même à établir en principe un rapport entre sa signification solaire et sa monture. Le cheval a pu être, dans les religions très primitives, consacré au soleil; et, à l'époque gréco-romaine, l'influence religieuse sémitique, l'influence artistique grecque, ont peut-être contribué l'une et l'autre à fixer le type de dieux équestres, solaire et lunaire. Mais la plupart des dieux anatoliens vont à cheval parce que c'est ainsi que spontanément, en Asie Mineure comme en Thrace, les populations indigènes imaginent leurs divinités. » Nous ne pensons pas que le terme « spontanément » soit une explication suffisante. Les indigènes montent à cheval dans une intention déterminée; il eût fallu dire — ce que nous avons d'ailleurs fait sur le terrain syrien — pourquoi le dieu solaire montait à cheval.

R. D.

René MONTERDE. — Dieux cavaliers de la région d'Alep (*Mélanges de l'Univ. de Beyrouth*, t. XI, fasc. 6). 1926. 14 pp.

Le Père Monterde étudie dans cette brochure deux bas-reliefs en basalte de la région d'Alep, dont l'un était inédit et

l'autre avait été imparfaitement publié : ils nous montrent deux cavaliers en costume oriental, tenant de la main droite une lance et portant au bras gauche un bouclier rond, tandis qu'un carquois est suspendu derrière la selle. Avec une grande érudition, le savant archéologue rapproche ces images des autres figures de dieux cavaliers qui ont été découvertes en Syrie et en Asie Mineure ⁽¹⁾, et il en conclut que les bas-reliefs, de style barbare, qu'il nous fait connaître, ont été exécutés sous l'influence de la sculpture palmyrénienne. Il reste, me semble-t-il, quelque doute sur le vêtement qui couvre le torse et les cuisses des deux divinités équestres. Est-ce, comme le croit le Père Monterde, « une robe à larges plis, serrée très haut par un cordon » ? N'y faut-il pas voir plutôt la tunique collante, justaucorps à longues manches et à longues basques que les archers montés de Palmyre ont emprunté à la cavalerie parthe ⁽²⁾ ? Les deux bas-reliefs de basalte sont d'une exécution si grossière qu'il est difficile d'en décider.

FR. CUMONT.

K. A. C. CRESWELL. The evolution of the minaret. Extr. de *The Burlington Magazine*, 1926.

Après avoir envisagé le point de vue philologique, l'auteur de ce court mais

⁽¹⁾ L'article de Jean Gagé, *Deux dieux cavaliers d'Asie Mineure*, a paru à Rome (*Mélanges de l'École Fr.*, t. XLIII, 1926), en même temps que celui du Père Monterde à Beyrouth. Pour le Mithra cavalier, tirant de l'arc, qui paraît être d'origine anatolique, cf. ma note sur le nouveau bas-relief de Dieburg dans le *Journal des Savants*, 1927, p. 123.

⁽²⁾ Cf. mes *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 265 ss.

substantiel article passe en revue, avec d'excellentes reproductions à l'appui, depuis les plus anciens minarets jusqu'aux formes les plus évoluées d'Afrique et de Mésopotamie. L'idée du minaret, c'est-à-dire d'une tour attenante au lieu de culte et servant pour l'appel à la prière, est née en Syrie sous la dynastie des Omeyyades et les premiers minarets dérivent des tours des églises syriennes. C'est pourquoi le minaret primitif se dressait sur plan carré et pourquoi aussi ce type ancien s'est particulièrement maintenu en Syrie. L'influence syrienne se révèle très nettement dans la Mésopotamie du Nord et à l'autre bout du monde musulman, en Espagne et dans l'Afrique du Nord.

M. Creswell repousse la théorie que M. Thiersch a développée sur la fonction du Phare d'Alexandrie dans l'élaboration du minaret composé de trois étages successivement de plan carré, octogonal et circulaire. Il observe, en effet, que ce type est bien postérieur à la destruction du phare d'Alexandrie et qu'il résulte d'une longue évolution. M. Creswell reprend la liste des minarets égyptiens utilisée par M. Thiersch pour la compléter et la rectifier en tenant compte des remaniements dont il ne faut pas faire état. La démonstration paraît décisive. Mais M. Creswell pousse plus loin son enquête et il montre que le premier exemple au Caire du minaret octogonal sur socle carré est construit en 1340 par le même émir qui, en 1318, avait élevé une construction pareille à Alep où ce modèle était depuis quelque temps en vogue. Il n'est donc pas surprenant que le distingué archéologue arrive à une conclusion diamétralement opposée à celle de M. Thiersch qui attribuait le minaret octo-

gonal de Syrie à une influence égyptienne. Un tableau des minarets classés par contrées et époques termine cet exposé qui est le fruit d'une longue et minutieuse étude.

R. D.

Beyrouth. (Feuille 1 de la carte au 1 : 50 000 dressée par le Service géographique de l'armée en 1928, d'après les travaux exécutés sur le terrain en 1925.

Nous signalons l'apparition de la première feuille de ce grand travail, entrepris depuis plusieurs années, qu'est la carte régulière de la Syrie. Tout est ici fondé sur des mesures nouvelles. Le Service géographique de l'armée a suivi les traditions inaugurées par Caillier et poursuivies par la brigade topographique de 1860 : n'accorder aucune place à la compilation ni à l'à-peu-près. La nouvelle carte en plusieurs couleurs est un beau monument de précision graphique en un terrain difficile, embrassant de Beyrouth à Hammana et de Aramoun à Djouni. Le relief est marqué par des courbes de niveau à l'équidistance de 10 mètres. Les cultures ont été l'objet de notations précises. Diverses toitures vertes les distinguent, mais aussi des signes conventionnels différencient les bois, broussailles, vergers, jardins, vignes et oliviers. L'échelle adoptée permet une lecture parfaite que facilite, d'ailleurs, l'excellente gravure. Ce travail fait honneur au Service géographique de l'armée française et rendra de grands services.

Sur un point seulement nous avons une critique à présenter, elle vise la transcription des noms de lieu. Certes, la tâche est malaisée et l'on ne peut demander aux officiers du Service géographique

de la mener à bien sans aide. Mais Beyrouth possède de savants arabisants, armés d'une connaissance approfondie du pays et des textes, qu'il eût été bon de prendre pour guides.

D'abord, ils'agissait dans la transcription adoptée de ne pas rompre avec la tradition française. Était-il nécessaire d'aller chercher à l'étranger la transcription, fort peu employée d'ailleurs, de *gh* pour *qā* quand, depuis plus d'un siècle, tous les savants et les littérateurs français, du moins ceux qui se sont occupés de la Syrie, utilisent cette dernière ? N'est-ce pas au lecteur de langue française que s'adresse tout particulièrement cette carte et pourquoi lui imposer une discordance perpétuelle avec les auteurs qu'il a en mains ? L'édition française de K. BARNUM, *Palestine et Syrie*, s'est conformée à cet usage.

On peut épiloguer sur les avantages de telle ou telle transcription; mais le choix fait, il faut s'y tenir. Or, on relève, à l'ouest de Bzoummar (transcrit Bzoummar), Ghosla et non Rhosla; de même Ghadé à l'est de Broummana (transcrit Broummana). Un échange constant et inexplicable s'établit entre les lettres *k*, *q*, *g* et *c*. Reconnaîtra-t-on Souq Mikayil (Michel), dans la transcription « Zoug M Keel », alors que Souq el-Gharb est transcrit « Souk el Rharb » ?

La lettre *djim* est rendue par *dj*, *j* ou *g*. On a ainsi, au sud de Beyrouth, « El Bordj Baragini » pour Bourdj Baradjiné. On n'a pas voulu distinguer *j* de *s*, *h* de *k*; mais on ne pouvait supprimer une lettre comme *ain*. En fait, on la note parfois par *aa*, ainsi dans « Deir Qalaa » pour Deir el-Qal'a, mais on la supprime dans Aramoun.

Si l'on voulait s'en tenir à une transcription tout à fait simple et sans lettres pointées, il fallait adopter le système de M. Gaudesroy-Demombynes dans son volume *La Syrie à l'époque des Mamelouks* paru en 1923 et l'appliquer de façon constante. Mais on s'est exagéré les difficultés qu'offre la transcription des lettres arabes, on a adopté un système bâtarde et on ne l'a pas appliqué correctement.

Il est juste, toutefois, de reconnaître que la nouvelle carte constitue, même au point de vue toponymique, un réel progrès sur la carte de reconnaissance au 1:200.000^e; les erreurs comme Nabi el-Afonsai (au sud de Beyrouth, pour el-Auza) sont rares. Aussi est-on en droit d'attendre une amélioration définitive pour les éditions ultérieures que le succès de cette carte rendra rapidement nécessaires.

R. D.

Henri Hubert. — Décédé prématurément le 25 mai dernier à l'âge de 55 ans, Henri Hubert laissera à tous ses amis le souvenir d'un caractère droit, d'un esprit très fin, armé d'une érudition étendue et doué d'une réelle puissance constructive. Sa méthode patiente, ses occupations nombreuses, son état de santé aussi, ne lui ont pas permis de donner toute sa mesure. Au sortir de l'École normale supérieure, il entreprit des études d'orientalisme, il étudia notamment l'hébreu et le syriaque avec Auguste Carrière. M. Salomon Reinach ne tarda pas à le distinguer et le fit entrer au musée de Saint-Germain qui devait dorénavant absorber le principal de son activité, car son cours de l'École des Hautes Études (section religieuse) fut le

prolongement protohistorique de ses travaux au musée, tandis que bientôt celui de l'École du Louvre en fut le prolongement préhistorique.

Aucun domaine de la préhistoire n'était étranger au savant conservateur : ajout du musée de Saint-Germain et nos lecteurs ont pu en juger, car lors de l'exposition au Louvre des objets découverts par M. Pierre Montet dans ses premières campagnes à Byblos, Henri Hubert signala la présence d'un lot d'objets de bronze provenant des régions du Caucase ⁽¹⁾. Du même coup une vive lumière était projetée sur les fouilles que Chantre et de Morgan avaient menées en ces contrées.

Par ailleurs, les problèmes d'histoire des religions l'attiraient fortement. Des le temps où il étudiait les langues orientales, il envisageait de préparer une thèse sur la déesse syrienne. Il en a rassemblé les éléments sans trouver jamais le temps de passer à la rédaction.

Nous n'avons pas à retracer ici l'activité qu'il déploya, en collaboration avec M. Marcel Mauss et sous la direction de Durkheim, dans le domaine de l'histoire des religions et spécialement le vigoureux essai de systématisation que représente sa collaboration au groupe de l'*Année sociologique*. Nous ne retiendrons qu'un des travaux dont il a partagé l'élaboration avec M. Marcel Mauss, l'*Essai sur la nature et la fonction du sacrifice* ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Syria, 1935, p. 16.

⁽²⁾ Paru d'abord dans le t. II (1909), de l'*Année sociologique*, réimprimé dans HUBERT et MAUSS, *Mélanges d'histoire des Religions*, Paris, 1909.

parce qu'il touche très directement à nos études.

Le premier, peut-être, Tylor, dans sa *Civilisation primitive*, avait compris l'importance du sacrifice et deviné l'unité de l'idée sacrificielle, mais il se contenta d'en expliquer tout le développement en partant de la notion de don fait à des êtres surnaturels. Robertson Smith démêla mieux les véritables causes et mit en évidence la notion essentielle du sacré et du profane, ainsi que l'importance du sacrifice de communion; mais le point faible des deductions de Robertson Smith résidait dans sa théorie centrale du totémisme. Sir James Frazer développa alors, sans se rallier à l'hypothèse totémiste, mais aussi sans en faire la critique, sa conception du sacrifice du dieu; on sait quel nombre d'exemples il a collectionnés.

Henri Hubert et Marcel Mauss entreprirent la critique de la théorie de Robertson Smith en prenant pour base, non plus un nombre considérable de faits, mais en s'attachant à bien étudier des faits typiques, ceux notamment que fournissaient les textes sanscrits et l'Ancien Testament. Les études orientales qu'ils avaient poursuivies les deux auteurs leur permettaient d'utiliser directement les textes ⁽¹⁾. Chose curieuse, les historiens ont peu utilisé ce mémoire remarquable et se contentent trop souvent encore de répéter les explications périmées de Tylor.

R. D.

⁽¹⁾ Dans notre *Introduction à l'histoire des Religions*, p. 116 et suiv., nous avons analysé plus complètement cet important mémoire.

Le Gérant PAUL GEUTHNER

L'ANCIENNE QATNA

OU LES RUINES D'EL-MISHRIFÉ AU N.-E. DE HOMS (EMÈSE)

DEUXIÈME CAMPAGNE DE FOUILLES, 1927

PAR

LE COMTE DU MESNIL DU BLISSON

La publication des découvertes faites au cours de la deuxième campagne à Mishrifé, forme la suite de l'étude parue après la première campagne⁽¹⁾. Pour qu'il soit plus facile de compléter les descriptions l'une par l'autre, le plan suivi sera le même. La topographie générale du retranchement ne sera pas reprise ici : on y ajoutera cependant un aperçu des documents que la pierre taillée pourra peut-être nous donner sur les origines de l'établissement⁽²⁾. Les constatations faites aux Portes de l'Ouest et du Nord seront éclairées par l'étude des Portes de l'Est et du Sud⁽³⁾. Le déblocage de l'Ouvrage Vieux reste encore à faire, mais quelques sondages ont permis de préciser un peu la nature de l'Ouvrage en creux auquel est venu s'ajouter l'Ouvrage Ronzevalle. Les travaux de la campagne de Loth ont été poussés dans le même sens que précédemment⁽⁴⁾, et quelques sondages ont été exécutés à la Colline centrale⁽⁵⁾. Quant à la butte de l'Eglise avec ses constructions de briques crues et ses

⁽¹⁾ *Syria*, t. VII, 1926, p. 289-325, et t. VIII, p. 13-33, repris dans les publications de la Société française des études archéologiques *Les Ruines d'El-Mishrifé - première campagne (1926)*, P. Geuthner, éditeur, 1927. Les pages 1 à 37 correspondent à *Syria*, 1926, p. 289-325, et les pages 38 à 39, à *Syria*, t. 27, p. 13-33. Je remercie ci, mon adjoint, M. G. Ploix de Rotron pour sa collaboration intelligente et dévouée, ainsi que le sergent Ortolé, chargé du groupe de travailleurs malgaches, qui assure la sécurité de la mission dans un pays sillonné de bandes. Je remercie encore mon interprète M. G. Chamé, et notre principal chef de chan-

tier, Joseph Bakir. Le docteur Ramsi Seman et son frère M. Nacim ont contribué à nous rendre avec les Pères Jésuites et les officiers du garnison le plus agréable et le plus grand service.

⁽²⁾ 1^{re} campagne, I et II.

⁽³⁾ 2^e campagne, I.

⁽⁴⁾ 1^{re} campagne, III et IV.

⁽⁵⁾ 2^e campagne, II et III.

⁽⁶⁾ 1^{re} campagne, V.

⁽⁷⁾ 1^{re} campagne, VI - 2^e campagne, IV et V.

⁽⁸⁾ 1^{re} campagne, VII - 2^e campagne, VI.

⁽⁹⁾ 2^e campagne, VII.

tombeaux », elle restera le point d'origine de nos plus importantes informations, et un livre plus long sera consacré à cet endroit aussi qu'aux objets qui y ont été recueillis en particulier aux tablettes à inscriptions cunéiformes. Quelques petits monuments provenant du site, mais non des fouilles, seront examinés à la fin⁽⁵⁾.

Nous avons écrit ici que l'étude des environs de Misirifé qui devra former le titre XI de l'expédition de la prochaine campagne fera l'objet d'un travail spécial.

I. — L'ÂGE DE LA PIERRE À MISIRIFÉ.

Il est facile de reconnaître à Misirifé, à la surface du sol, de nombreuses lames grossières appartenant aux différents âges des lustras qui se chevauchent entre le néolithique et les époques historiques. M. Émile nanno Passenard qui a bien voulu examiner l'ensemble des collections recueillies nous pour les plus anciens lames qu'il les fossiles qu'il a trouvés. PL. I, A et un grattoir (*Ibid.*, B) probablement néolithique, mais pouvant également appartenir au pré-éolithique final. Il recouvre et sous quelques disques grossiers d'obsidienne à 0 m. 07 le diamètre ces pièces complètes. Les pièces de l'âge du néolithique ou énéolithique (*Ibid.*, C). Prés de ces objets situés hors de l'église, à l'ouest de la Porte du S. A. nous avons recueilli l'extrémité d'un tranchet émoussé par un long usage (*Ibid.*, D). Ces pièces de surface ont le plus souvent été trouvées entre la coupole de Loth, l'Ouvrage Ronzevalle et le village. Le niveau du sol n'ayant leur prise sensiblement change depuis le début de l'époque historique. Sous la base de l'église, il semble un castrum qui il faut des entrer jusqu'au rocher pour atteindre les pièces néolithiques. C'est ainsi que nous avons recueilli dans les falaises, sous les gros blocages, plusieurs lames et une pièce tridentiforme, morphologiquement appartenant à une préparation de hache (*Ibid.*, E). Des silex se trouvent aussi au pied de la falaise et jusque dans les tombeaux⁽⁶⁾.

1^{re} campagne, VIII, IX.

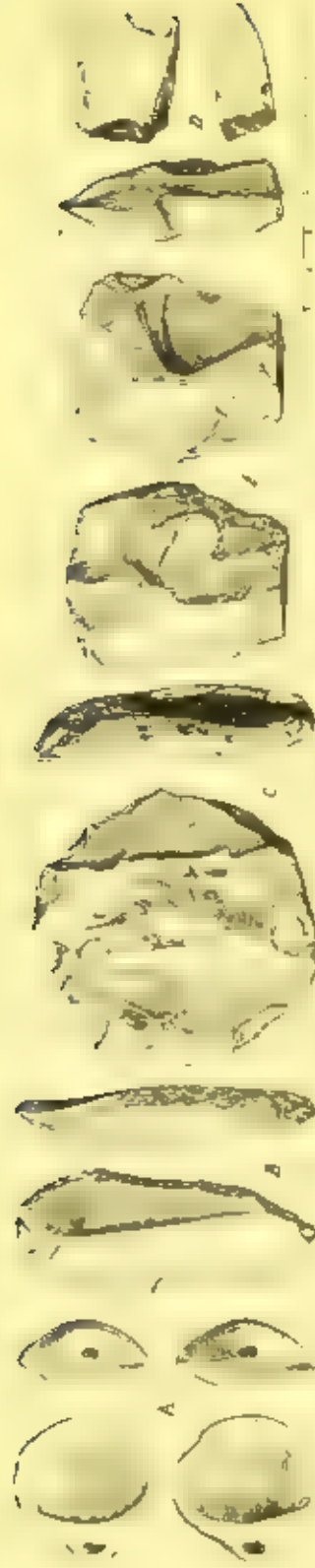
2^{de} campagne, VII.

3^e campagne, V, 2^e campagne, IX.

(5) Les coquilles (*Speclanculus cur*) proviennent de la coupole de Loth et de la butte de

l'Église (salle de la Pierre noire). Des coquilles semblables, mais non percées, ont été recueillies à l'Ouvrage des Timidiers.

6^e Syria, 1917, p. 20.



1 Coquilles perles et silex taillés en os et en pierre à Mischel, en os et en pierre à Mischel



2 Brûles et fragments de silex



3 Pêches de laurier, en os et en pierre

SUR LES MONTAGNES ET DANS LES MONTAGNES DE LA PARTIE ORIENTALE

II. — LA PORTE ORIENTALE OU BAB ES-SOUR EST.

Les levées de terre formant le rempart de l'Est faient sur le sol une ligne légèrement inflectue vers l'extérieur. La ligne reste presque droite et la direction générale est Nord-Sud. Du côté de l'extérieur, et au pied d'une porte très abrupte, on retrouve le tracé du fossé de près de cent mètres de largeur, qui faisait autrefois le tour de la ville. Vers l'intérieur la pente est brève et peu douce, au Sud en particulier, par suite de l'élévation de l'aire intérieure de l'enceinte. A certains endroits, les sillons des champs qui ont remplacé les vignes depuis quelques années, gravissent l'alignement et atteignent presque le sommet de la levée de terre.

Deux passages secondaires, sorte de cols peu marqués, sont situés vers les deux extrémités (pl. LXII, 1). Une disposition semblable se rencontre dans le rempart du Sud, et d'un seul côté dans celui du Nord. Rien de semblable au contraire à l'Ouest et au Nord-Ouest. La Porte principale de l'Est est située à 65 mètres environ de l'angle Nord-Est du rempart et à 370 mètres environ de l'angle du Sud-Est. Il n'y a donc pas de réelle symétrie entre les deux côtés de la Porte, pas plus du reste que sur les autres faces du retranchement. Le passage est constitué par une trouée qui n'excede guère la largeur du chemin d'exploitation reliant la Porte et le village actuel. Une rampe assez régulière mène de l'extérieur vers l'intérieur (pl. LXII, 2).

Les fouilles pratiquées autant que possible sur les côtés du passage ont montré que ceux-ci sont formés successivement de trois ordres de l'entrée.

La plus ancienne est bâtie sur le rocher même. Toute la surface rocheuse qui devait former le sol de la porte fut creusée de 0 m. 40 pour en abaisser le niveau et en remplir la surface. On trouva ce travail suivant le tracé des murs qui devaient boucher le passage de chaque côté. Les murs se trouvent ainsi placés sur un mur de bordure d'un petit glacis presque à pic de 0 m. 40 de hauteur (fig. 1-5). Même quand le mur a complètement disparu, il est donc facile d'en retrouver l'ancien tracé. Celui-ci fait apparaître un plan de Porte à l'italien (pl. LXI) semblable à celui de la Porte de l'Ouest¹, quoique ici le passage soit normal au rempart. Il est à remarquer que ce plan est celui de l'edi-

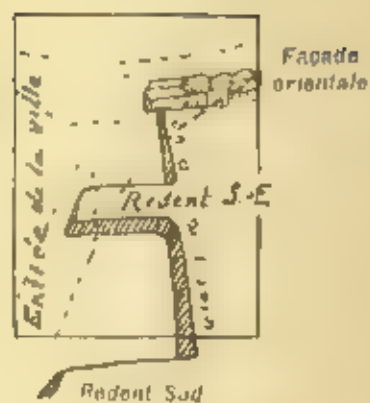
¹ Cf. plan de Mishrifé, *Syria*, 1926, p. 290, pl. XLIX, et photographie d'avion, pl. L,

plaque III

(²) *Syria*, 1926, p. 295.



1

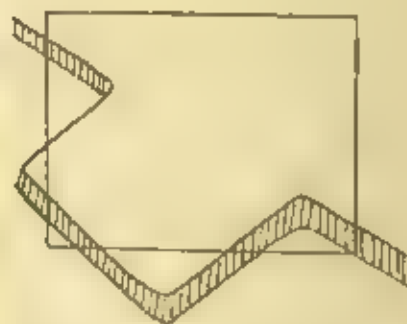


2

Vue prise de l'ouest
escaliers du Redent Sud



3



4

Vue prise du Nord-Ouest
et du haut de la terrasse

FIG. 1-4. — L'un des vestiges de la *grotte de la ville* sur une marche taillée dans le rocher. Selon nous indiquant la position du redent dans la structure de la ville, les escaliers figurés par le rectangle au trait.



1 Le Rempart et la Porte orientale, vus de l'extérieur et de l'est

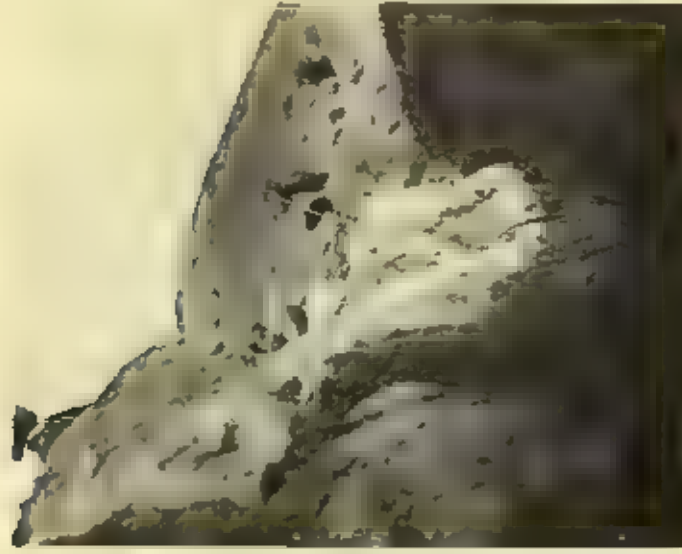


2 Le passage de la Porte, dominé par le croupe Nord du rempart. Vue prise du Sud au début des travaux



3 Le même vu du Nord avec la croupe Sud. Le mur de défense projetant la façade orientale de l'ouvrage

LA PORTE ORIENTALE. VUES GÉNÉRALES



1 La façade extérieure (ext.)
de la Porte orientale vue du Sud



2 Vue d'enfilade de la même façade A gauche
l'ensemble de l'ouvrage



3 La Porte du Sud vue du mamelon à l'avant
la croupe du Sud-Est



4 La croupe de Nord-Ouest et l'entrée de la Porte du Sud
Au fond le rempart occidental, le camp de la Mas'oune et le village

lice le plus ancien, par conséquent bien antérieur sans doute à la venue des Hittites à Qatna⁽¹⁾.

Du mur élevé sur la marche dont nous venons de parler, il reste en quelques endroits une ou deux assises, dont l'épaisseur moyenne est de 0 m. 50. Quoique les matériaux ne soient pas très gros, l'appareil est soigné. On distingue, sous le lit, un épais mortier de terre. Nous désignerons cette construction sous le numéro I.

Une seconde Porte paraît avoir été élevée sur les ruines de la première et sans tenir compte du plan primitif. Ce caractère est nettement accusé à l'entrée et du côté du Sud, par deux blocs d'un appareil plus gros et mieux soigné que ceux de l'édifice I et qui sont placés en porte-à-faux sur la marche taillée dans le rocher (fig. 2). Ces blocs font partie du mur de façade que l'on retrouve assez bien conservé des deux côtés à l'entrée, à l'Est (pl. LXIII, 1-2).

Cette façade appartient donc à l'édifice II; de même aussi les fondations d'un gros mur de 2 mètres d'épaisseur, qui escaladent la crête du rempart au Sud (pl. LXII, 1). Les quelques assises d'appareil soignées qui en subsistent devaient supporter un mur de briques crues. Les murs de l'Ouvrage des Tirailleurs nous permettront de le penser par analogie.

L'appareil et la disposition des murs situés au Nord de la Porte nous les fait attribuer aussi à l'édifice II et peut-être par une partie à un édifice III. Au milieu des constructions de l'Ouest de la Porte, il est facile de distinguer les ouvertures des passages correspondant aux édifices I et II à 6 m. 80 l'un de l'autre (pl. LX, 3). Tout à fait à l'Ouest, l'édifice I paraît avoir été arasé au niveau du passage de la seconde disposition. À en juger par la grande quantité de pierres que l'on rencontre à la surface des crêtes du rempart au Nord et au Sud, il est à penser que l'ouvrage II était fort large. C'est au milieu de ces pierres au Sud, point Y, que fut découverte par l'archéologue nous le verrons (cf. pl. LXI, 2). Un sondage exécuté au point Z (pl. LX, 4 et pl. LXII, 3) montre

⁽¹⁾ Tous nos plans ont été levés en tenant compte de l'axe méridien. La correction à faire s'élève de 2" à l'Ouest. Cf. M. G. H. MEYER, *Déclinaison en Syrie dans les Annales de l'Institut de Physique du globe et du Bureau central de magnétisme terrestre*, t. IV, p. 157-160. La déclinaison était à Hama le 1^{er} janvier

1926 de 1° 55' Est, mise en Carré; la variation annuelle actuelle étant d'un peu plus de 2" Est nous aurons approximativement un écart de 2" Est du 1^{er} avril 1927 à Hama. La différence à Misbrifé qui ne saurait dépasser 3' nous a paru négligeable.

qu'à l'endroit où finit ce lit de pierres au Sud commence un mur de briques crues.

Quant aux murs situés en avant de l'ouvrage à l'Est, ils diffèrent complètement de ceux des édifices I et II qui bordent le passage. Ils sont formés de pierres sèches de calibre médiocre. Ces murs ressemblent beaucoup à ceux que nous examinerons à l'ouvrage des Tirailleurs. Les uns et les autres sont plats par-dessus. Ceux de l'ouvrage des Tirailleurs servant d'assises à un mur de briques crues, il est à penser qu'il en est de même de ceux qui nous occupent.

C'est auprès de ces murs que se trouve le puits carré que nous avons découvert et vide en partie. Jusqu'à 10 mètres environ de profondeur, il ne contenait que du sable, ce qui prouve qu'il a été comblé par l'erosion à une époque où les établissements humains s'étaient retirés. On en retrouve sans cela des débris organiques et des fragments de céramique. Nos coupes montrent que le puits pénètre obliquement dans le rocher et qu'il s'élargit en s'enfonçant (Pl. LX, 2). Les pierres de la partie supérieure sont généralement et sur chaque, présentant la tranche en avant.

OBJETS PROVENANT DE LA PORTE ORIENTALE

I. — *Pierre.*

1. Pied d'un taureau colossal ou l'un de ses pattes soutenu par des pieds de taureau. Pas de socle, œuvre stylisée. Très le goût hittite. Basalte. Côte Sud de la Porte, renversé dans les pierres de la deuxième construction, point Y. Pl. LXI, 2.

II. — *Bronze.*

1. Fragments d'une petite tige de 0,003 de diamètre, peut-être une partie d'une grosse aiguille. Côte Nord de la Porte, dans le mur qui paraît être du deuxième état. Pl. LXI, 3.

2. Petite tige pointue à section carrée de 0,003. Partie Nord-Ouest de la Porte trouvée avec plusieurs petits fragments de plaques de bronze et autres dans un petit vase de terre commune. Pl. LXI, 3.

3. Pointe de flèche avec manche se terminant en section carrée, pièce lourde, bien conservée. Épaisseur maximum 0,005. Partie Nord-Ouest de la Porte, à 1,20 de profondeur. Pl. LXI, 3.



PLAN GÉNÉRAL DES OLIVAIRES DE LA PORTE DU SIN.

III. — *Céramique.*

1. Fragment de céramique. L'arc est en cuite terre rouge. Face légèrement bombée, peinte en vermillon, et sur laquelle ont été tracés en plus des zigzags. Ces lignes ont été dessinées avec un corps dur. Les zigzags semblent garnir une bande faisant le tour du vase. Hauteur de la bande, 0,038. Pl. LMI, 3.

2. Fragment d'un vase de forme basse, terre blanchâtre. Hauteur : 0,10 à 0,12 environ, grand diamètre : 0,20 à 0,25. Pl. LXI, 3.

III. — LA PORTE DU SUD ET L'OUVRAGE DES TIRAILLEURS.

Du côté du Sud, le rempart présente une large interruption accompagnée d'une rupture de l'axe général et d'un décalage des deux parties Est et Ouest, l'une par rapport à l'autre (pl. LXVI, 2). Le fossé lui-même, interrompu pour permettre l'accès de la ville, n'est pas dans un même alignement (pl. LXIV). La partie Ouest du fossé vient se terminer au pied de la croupe de la partie Est du rempart (pl. LXVI, 2). Enfin, un petit mamelon de défense accessoire est situé en avant de la brèche entre les deux parties du fossé et au pied de la croupe Est du rempart (pl. LXVI, 1 et 2).

Le tracé anormal de l'enceinte à cet endroit est en partie explicable par la forme générale du terrain ; on verra que la largeur de la brèche tient aux constructions très vastes qui occupaient son emplacement. La découverte de l'organisation défensive éclaircira sans doute le détail des positions respectives des fossés, des remparts et du mamelon avancé.

§ 1. — *La Porte proprement dite.*

Malgré la largeur de la brèche, la position de l'entrée même de l'enceinte reste assez facile à discerner : le tracé de la piste actuelle s'impose. Pour éviter les obstacles artificiels accumulés ici, il faut obligatoirement passer entre le mamelon avancé et le fossé — la partie de l'Est, si l'on veut suivre la ligne directe — puis entre la croupe Est du rempart et la partie Ouest du fossé (pl. LXIII, 2-3 et pl. LXVI, 2). Il y avait donc sans doute deux systèmes de défense à franchir successivement. Les fouilles amorcées ici ne permettent pas encore d'en établir le plan. Les fondations dégagées paraissent appartenir à une tour de flanquement (pl. LXIV et LXVII, 3). Les blocs calcaires sont gros

mais à peine équarets, ils reposent par endroit sur des lits de briques crues ⁽¹⁾. Vers l'angle Sud-Est, une grande jarre renversée avait été placée à l'envers au milieu des pierres (pl. LXIV, 4). Quelques sondages dans le mamelon avancé ont paru montrer que l'érosion en abaissant le niveau du monticule a fait disparaître sur ce point jusqu'aux fondations des défenses.

§ 2. — *L'Ouvrage des Tirailleurs.*

Cette vaste construction (pl. LXIV et LXV) a été dégagée par le détachement du 4.^e bataillon de tirailleurs malgaches sous les ordres du Cdt Percossier de la son nom provisoire. Le déblocement n'est pas terminé. L'ouvrage se prolonge sur ment à l'Ouest et au Nord, probablement à l'Est au Sud, le sol s'est abaissé par suite de l'érosion qui a entraîné dans le fossé les terres en même temps que les derniers vestiges de l'édifice.

Le déblocement de l'ouvrage a fait apparaître des constructions à deux niveaux différents. Les murs du niveau inférieur qui atteignent 2 mètres de profondeur au Nord-Ouest, sont construits en pierre sèche de petit appareil, ils sont plats par-dessus et leur hauteur varie de 0 m. 45 à 0 m. 80 (pl. LXV et LXVIII), le passage d'un mur à l'autre se fait par une marche plus ou moins élevée. Nous avons pu constater que ces murs de pierre servent de fondation à des murs de briques crues de même épaisseur (pl. LXVII, 4). Ces briques ne sont pas pétries avec de la paille hachée. Les vestiges du niveau supérieur sont en général très voisins de la surface. Les murs de grosses pierres informes ont été en grande partie pillés. Ils s'étendent jusque sur le versant de la crête de l'Ouest où ils sont à moins de 1 m. 10 de profondeur. Le sol pierre de ces constructions est alors à 0 m. 60 environ. L'ensemble est si dégradé que nous n'avons pu faire de relevé ni sur que des constructions du niveau inférieur.

Le plan général ainsi fourni paraît confus. La plupart des pièces sont très petites, quelques-unes ont un sol de boue au nord, ce de chaux (pl. LXVIII, 3), d'autres un sol de pierres ou de cailloutis ⁽²⁾. Vers l'Est, trois marches indiquent sans doute un départ d'escalier. On notera deux pierres de crapaudine peut-être en place et deux grandes jarres. Celle qui est indiquée dans le plan

(1) Disposition semblable à la porte du Nord, *Syria*, 1926, p. 304 et fig. 44.

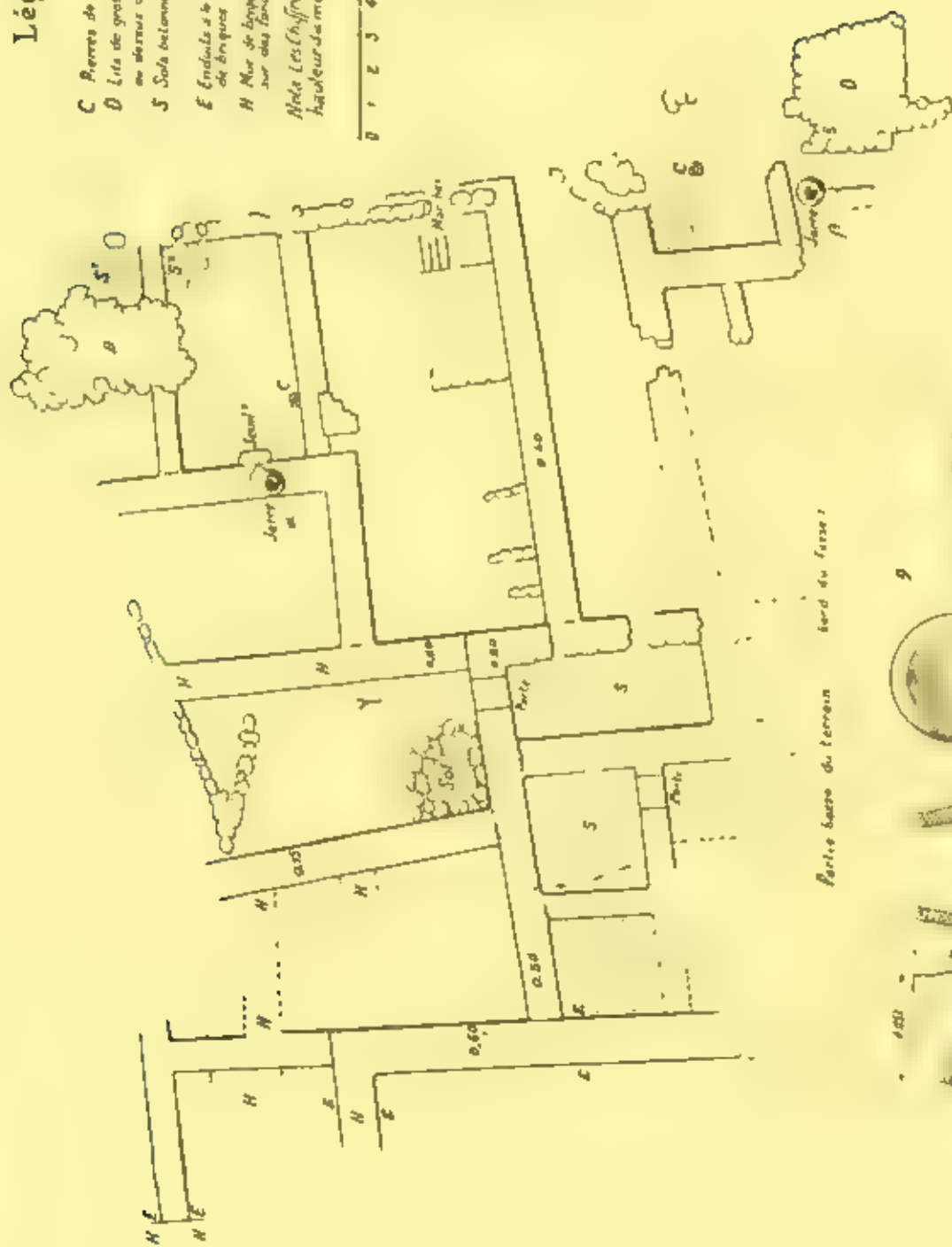
(2) Autour de la grande jarre β, le sol de chaux est établi sur un cailloutis de 0,20

Légende

- C Pierres de craquelaine
 D Lits de grosses pierres à 1^{re}
 au dessus du sol
 S Sola balnéaire (S') à 0m35 plus
 bas que S
 E Entrée à la chaux sur le mur
 de briques
 H Mur de briques avec "grénouilles"
 sur des fondations de pierres
 Nota Les chiffres indiquent la
 hauteur du mur de pierres

0 1 2 3 4 5 6 7 8

N 1/2 m



Partie basse du terrain bord du fossé



PLAN DE L'OUVRAGE DES TROUILLES ET POTES DE LA CHAMPELLE EN NOV. 1911

pl. LXXV par la lettre α était placée au ras du sol (pl. LXXVI, 2, et LXXIII, 1) au-dessus ou dans un mur du niveau inférieur, elle avait été sectionnée horizontalement, soit qu'on ait voulu utiliser le fond d'une jarre brisée, soit qu'étant enterrée jusqu'au niveau de la section, la partie engagée ait seule été préservée (pl. LXX, 4). Tout à côté se trouvait la pièce intérieure d'un broyeur (pl. LXXIII, 4 et 5). L'autre jarre 3 est au niveau inférieur. Elle est encore complète et mesure environ 1 mètre de haut (pl. LXXIII, 2 et LXX, 4). L'orifice ne dépassait guère que de 0 m. 02 au sol de mortier établi sur 0 m. 20 de cailloutis. Elle servait donc de puits¹ suivant une disposition que nous retrouverons ailleurs. Pour mieux lisser de la terre, on l'avait entourée d'un enduit de chaux de 0 m. 01 d'épaisseur. Deux vases minuscules ou plutôt des similitudes de vase ont été trouvés dans cette jarre (pl. LXX, 3, et LXX, 2) deux vases du même genre (*ibid.*) avec quelques coquillages² étaient placés à côté de l'orifice.

OBJETS PROVENANT DE L'OUVRAGE DES TIRAILLEURS OU DES ABORDS

I. — Bronze

1. Pointe de flèche en fer³ (pl. LXX, 1) la pointe marquée α et le haut est brisé. Pointe en fer à section longitudinale. Trouvée en surface aux abords de l'ouvrage et au Sud du village. Pl. LXX, 1.

2. Pointe de flèche (?) en fer en deux fragments. Pl. LXX, 1.

3. Hache de forme allongée, pelettes marquées aux angles. Une extrémité du tranchant est brisée. Partie Ouest de l'ouvrage des Tirailleurs. Pl. LXX, 4, et LXX, 1.

II. — Céramique

1. Vase ventru à large orifice et à fond légèrement bombé. Terre lustrée et légèrement brisée. Paroi peu épaisse, 0,004 à 0,006. Ouvrage des Tirailleurs, point γ , vers 4 mètres de profondeur. Pl. LXX, 2, et LXX, 1.

2. Cruche à fond bombé. Terre rouge, parois fines 0,005. Le bec qui paraît avoir été pincé a disparu. Même endroit. Pl. LXX, 2, et LXX, 1.

3. Cruche du même genre. Une partie de l'anse et du godet manquant. Terre lustrée, parois fines 0,004. Même endroit. Pl. LXX, 2, et LXX, 1.

¹ Sp. 1926, p. 311. La jarre recevait sans doute la farine ou le grain.

² Un bon spécimen du grand Trilon de la Méditerranée (*Trilonis*) (pl. XI, 3 et 4) et

quelques coquilles marines (a. *Uvula*, *Spec. lenculus* For., *Uvula*, *Melanopsis buccinoides*). Professeur Ed. Lamy.

6. Pied fin et vase très court noué dans la masse. Hauteur 0,05, diamètre à la base 0,41. Même endroit. Pl. LXIX, 2, et LXX, 4.

7. Gourde aplatie en terre ocre avec deux calottes soudées sur l'épave. Terre bistre, parois très épaisses 0,08. Hauteur actuelle goullet brisé 0,09. Même endroit. Pl. LXIX, 2, et LXX, 4.

8. Grosse perle d'acier à terre bistre clair. Diamètre 0,026, hauteur 0,02. Ouvrage des Tirailleurs. Pl. LXV et LXIX, 2.

9. Petit pot en simple argile rouge à ventre, fond plat. Grand diamètre 0,064. Ouvrage des Tirailleurs, près le point de bivouac à 4 m. de profondeur. Pl. LXV et LXIX, 2.

10. Vase à large colice en terre ocre et cuivre un peu brulé, fond plat par dessous. Terre commune rouge pourvue de silex et os. Hauteur 0,43, grand diamètre 0,40. Ouvrage des Tirailleurs, partie Sud-Est. Point β. Le goullet part 2, point 6, placé debout dans un petit blocage à 0,30 de profondeur. Pl. LXIX, 5, et LXX, 2.

11. Vase ventru d'un modèle assez soigné, Terre rose et bien cuite. Ouvrage des Tirailleurs, au point γ, à 4 mètres de profondeur. Pl. LXIX, 2, et LXX, 4.

12. Fragment d'un vase du même genre, même point.

13. Petit vase à goullet brisé en un fond par suite d'un défaut de fabrication. Fond bosselé, ne tient debout qu'à travers le fond du goullet. Terre bistre et rose grossière. Ouvrage des Tirailleurs, partie Sud-Est. Point α. Le goullet de la grande jarre β, engagé dans le sol. Pl. LXIX, 3, et LXX, 2.

14. Petit vase de la même série, un peu plus fin et à plus large ouverture. Fond du même genre que les précédents. Même endroit. Se trouvait avec une grande conque du Triton de la Méditerranée. Pl. LXIX, 3, et LXX, 2.

15. Autre petit vase de même genre, fond à peine saillant, tenant mal debout. Pièce plus grossière et plus lourde encore que la précédente. Ouvrage des Tirailleurs, dans la grande jarre β. Pl. LXIX, 3, et LXX, 2.

16. Autre vase plus petit et plus déformé et pire encore. Fond à peine chauché, tient à peine debout. Même endroit. Pl. LXIX, 3, et LXX, 2.

17. Partie d'une écuelle hémisphérique assez fine. Terre ocre clair. Ouvrage des Tirailleurs, partie Sud-Est. Pl. LXIX, 2.

18. Grande jarre commune brisée au fond et prise et retrouvée. Diamètre maximum 0,80. Porte du Sud dans le blocage de la jarre β. Elle n'a que la porte à l'est, tournée à l'envers et à peu près verticale. Pl. LXIX, 4.

19. Grande jarre β, terre commune. Intérieur très rongé. Diamètre maximum intérieur 0,83. En place, engagée jusqu'à l'orifice (— 0,02) dans un sol bétonné. Ouvrage des Tirailleurs, point β, 0,35 à 0,40 de profondeur sous le sol moderne. Pl. LXVIII, 2, et LXIX, 4.

20. Partie inférieure d'une grande jarre ornée de petites galloches. 4 espèces en terre ocre et silex, fond plat par dessous. Terre rose, épaisseur de 1 cm, 0,018. Fissures très anciennes. Ouvrage des Tirailleurs, point α, à 0,60 au-dessous des fondations de pierre d'origine et assez bien dans l'axe. Pièce brisée droite dans la terre, la partie supérieure à 0,04 sous le sol actuel. Pl. LXIX, 4, LXVII, 2, et LXVIII, 3.



1 La breche vue de l'intérieur et du Nord-Est. Au second plan, le mamelon de défense accessible et le fosse



2 Le rempart et la croupe du Sud-Est dominant la Porte. A droite le mamelon. A gauche, ouvrage de la Porte et Ouvrage des Trenches

LA PORTE SUD VUES GÉNÉRALES

IV. — L'OUVRAGE EN CREUX.

Les sondages faits à l'Ouvrage en creux permettent de préciser un peu la nature de cet immense travail qui ressemble à un lasso de près d'un demi-hectare de superficie, taillé dans le rocher et comble (pl. LXXII). À l'Est et au Sud, le rebord rocheux est à découvert, aussi l'endaille n'a-t-elle pas conservé une forme très nette (pl. LXX, 1, et LXXI, 3). À l'Ouest, la crête du rocher a entièrement disparu sous la terre labourée. Elle n'a été révélée que par la différence de maturité de l'orge semée au-dessus de l'Ouvrage : selon que la racine se trouvait sur le rocher ou au-dessus de la grande cavité remblayée, les épis étaient jaunes ou verts ; la division suivait une ligne droite qui pouvait paraître fortuite, mais qui en réalité correspondait à la creuse rocheuse.

Le sondage 1 (pl. LXXII) a permis de retrouver un puits rectangulaire entièrement comblé ; il est creusé dans le rebord de l'Ouvrage, de sorte qu'on peut y puiser étant à l'intérieur et au fond de celui-ci, aussi bien qu'étant à l'extérieur et sur le bord. Ce puits a fourni un grand nombre de fragments de belle céramique commune, des assiettes en particulier, et une hache de bronze (pl. LXXI, 1, fig. 5). Les échantillons du niveau inférieur paraissent remonter à l'époque archaïque (pl. LXXV, 1).

Les sondages 3 et 5 ont montré que dans l'angle Sud-Ouest de l'Ouvrage, le glacis taillé assez régulièrement s'enfonçait jusqu'à 0 m. 50 environ pour atteindre le fond. Comme sur les côtes Sud et Est, la couche supérieure du rocher se compose d'un pouding de galets enroblés dans une pâte calcaire très dure, de 0 m. 70 à 1 m. 20 d'épaisseur (pl. LXXIII, 1).

Le sondage 4 a révélé de plus l'entrée d'une grotte large et basse s'enfonçant dans le rocher à peu près dans la direction de l'Ouvrage Ronzevalle. Cette cavité peut être antérieure à l'Ouvrage en creux et avoir été seulement dévoilée au moment du creusement de ce dernier.

Le sondage 6 qui nous conduit peut-être en dehors de l'Ouvrage nous a permis de pénétrer dans deux tombes aux voûtes sautoyantes à plusieurs reprises. Les deux chambres communiquent par un éboulement du rocher, mais elles ont eu leur entrée distincte. Le tombeau A est soutenu par un pilier central ménagé dans le rocher (LXX, 4, et LXXIII, 2) et se prolonge par deux appendices irréguliers et inégaux. Trois entrées ont été reconnues : celle

du Nord-Est, s'ouvre sur une coupure du rocher semblable à celle des sondages 4 et 5, mais dans un axe peu différent, le puits d'accès de celle de l'Ouest a permis de constater la présence d'un mur de briques crues à cet endroit. Le plan du tombeau B est plus simple quoique comportant une partie basse à l'Ouest.

Les deux tombeaux ont été trouvés envahis par les terres. Dans une des grandes niches et à la surface gisaient les ossements d'un âne et dans le tombeau B une tombe arabe avait été aménagée dans les terres du remblai qui contenaient surtout des fragments de céramique de basse époque.

Le sondage 7 a encore donné une entaille dans le rocher dont on verra par nos plans la forme et la direction (pl. LXXIII, 1).

OBJETS PROVENANT DE L'OUVRAGE EN CHERA

I. — Bronze.

7. Lame de couteau (?). Le côté le plus étroit était garni de deux plaquettes retenues par une rivette et par quatre petites perçures Y, pour l'insertion dans le Puits de l'Ouvrage en chera, vers 8 mètres de profondeur, à l'occasion même que les petites perçures bleues (III. *Matieres diverses*, 4). Pl. LXXV, 4.

II. — Céramique

21. Assiette en terre cuite, de couleur brune, le bord un peu godale Y1, cassée, fond à l'intérieur et culture porcelaine, diamètre 0,236, épaisseur de la paroi 0,01. Même puits. Pl. LXXI, 1; fig. 5.

22. Assiette du même genre mais à bord plat ou à rebord légèrement beulé. Terre commune. Même puits. 22. Lame, 0,07. Même endroit. Pl. LXXI, 1, fig. 3. On a relevé dans le même puits de nombreux fragments d'assiettes de ce type et du type précédent.

23. Lame ovale en terre cuite, d'une petite assiette légèrement pinée d'un côté, bord plat et creux. Terre commune. Puits de l'ouvrage en chera, entre 2 et 4 mètres de profondeur. Pl. LXXI, 1, fig. 5. Nombreux exemplaires du même type (pl. 30), moins brisés.

24. Petite coupe à pied brisée, terre plus dure et mieux cuite. Diamètre maximum 0,13, rayon. Même endroit, même profondeur. Pl. LXXV, 4.

25. Lame de même genre brisée, un peu plus grande. Même endroit, vers la même profondeur. Pl. LXXV, 4.

26. Plusieurs fragments de coupes semblables, terre rouge plus dure, diamètre 0,10 et rayon, diamètre maximum de pied 0,04, hauteur 0,005. Même endroit et même profondeur.



1. Le rempart et le soubassement de la porte du Sud



2. Ouvrage des liras le long du rempart
sur le rempart du Sud



3. Soubassement d'un ouvrage (tour) flanquant la porte du Sud

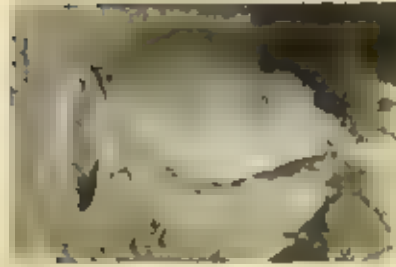


4. Ouvrage des liras le long du rempart
sur le rempart du Sud

LES DÉFENSES DE LA PORTE DU SUD ET DÉTAILS DE L'OUVRAGE DES TIRAILLEURS



1 Partie Nord-Est de l'ouvrage



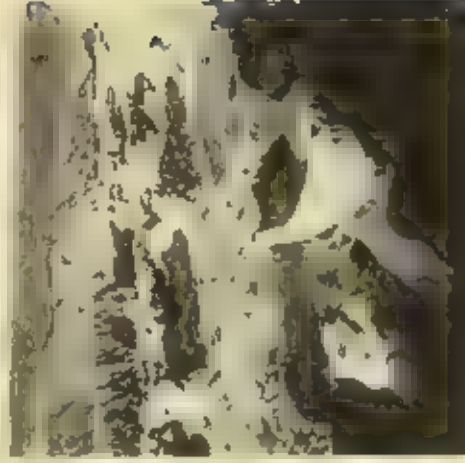
2 La terre R en vore en partie encastrée dans le béton



3 La partie Sud vue du Nord-Est. Le soubassement se tient debout sur le sol, le pont d'une charpente



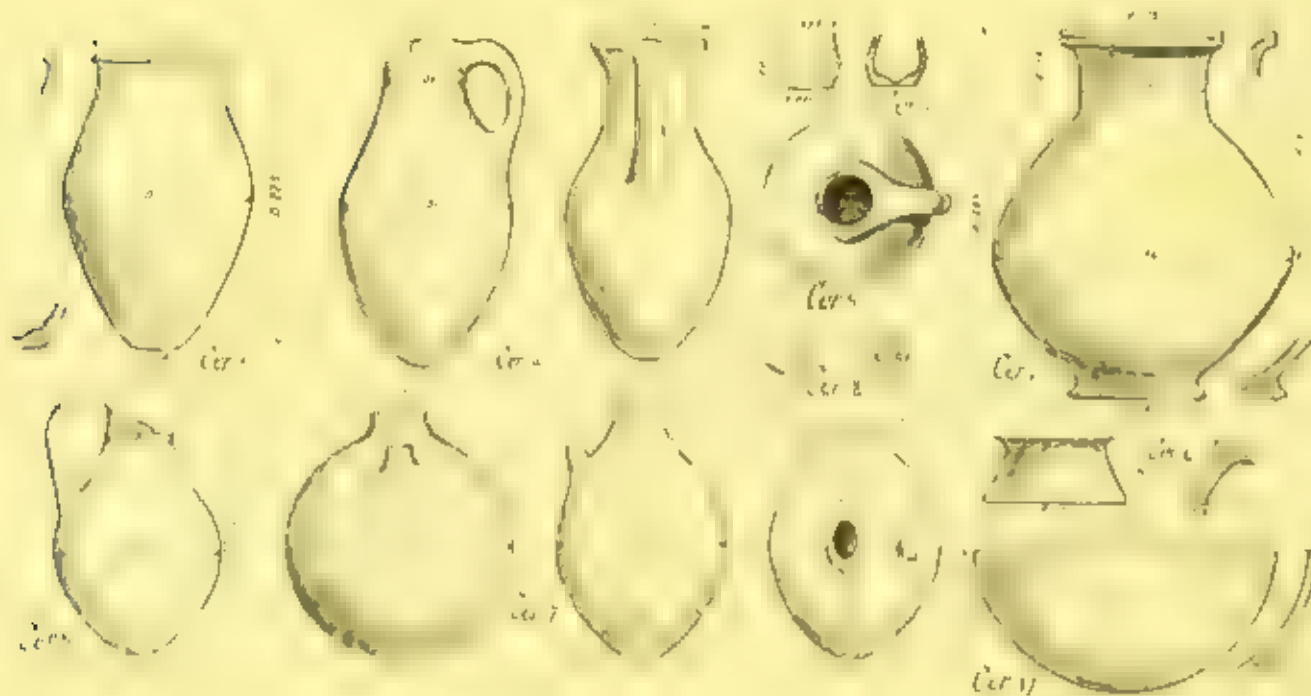
4 L'ensemble, vu du Nord-Est



5 Détail de la vue précédente (centre). La partie fixe d'un briquet et le fond d'une tranchée par laquelle on a vu du sud moderne



1. Bronze 4-6.



2. Céramique 3-9, 11 et 12.



3. Céramique 13-16 (simulacres de vase).



4. Céramique 18-20 (grandes jarres).



5. Céramique 21 (petit vase du point 3, pl. LXV).

27. Fragment d'un bon état vase à large ouverture. Base en terre d'argile, ornements géométriques, petits en creux à intervalle de 0,07 de largeur. Terre lustrée. Sur puits de l'Ouvrage en creux. Fig. 3.

28. Pied d'un petit vase à large ouverture, en terre d'argile. Sur. Épaisseur de la paroi du vase : 0,004. Même puits. Pl. LXXV, 1.

29. Pied d'un coupe, terre rose, bien cuite. Même puits, vers le fond à l'est. Pl. LXXV, 1.

30. Petit vase brisé, peut être fait sans l'aide du tour, l'épaisseur de la paroi est un peu épaisse (0,004 à 0,005). Terre jaunâtre, poreuse, friable et cassante. Hauteur 0,075 à 0,08. Largeur de la base 0,018. Même puits, au fond à l'est. Pl. LXXV, 1.

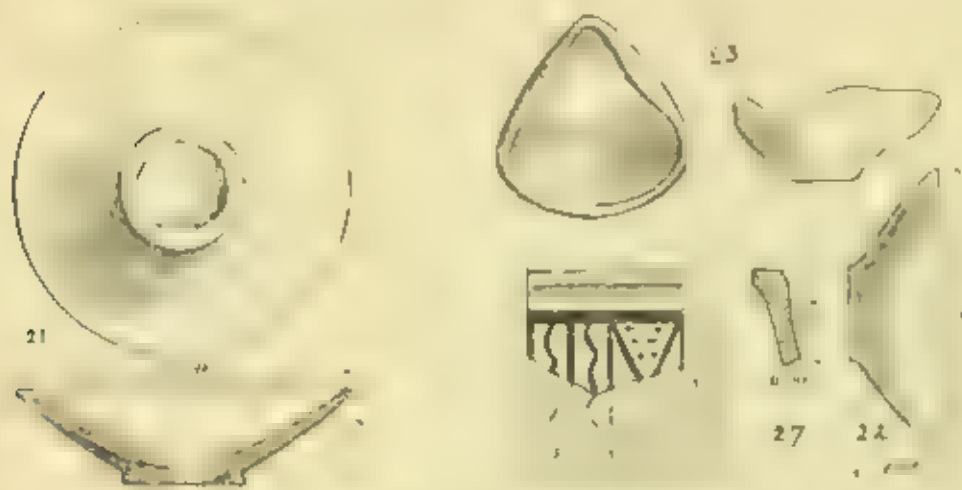


FIG. 8. — Céramique 21-23 et 27, du puits de l'Ouvrage en creux.

31. Fragments du même genre, mais paraissant porter des traces du tour même endroit. Pl. LXXV, 1.

III. — Matières diverses.

1. Perles de collier de forme cylindrique, terre vernissée bleu de ciel. Longueur 0,024, diamètre 0,006. Puits de l'Ouvrage en creux, vers 8 mètres de profondeur.

2. Perle en verre blanc transparent. Diamètre 0,012 à 0,013. Angle Sud-Est de l'Ouvrage en creux, sur le rocher en pouding.

V. — L'Ouvrage RONZVALLÉ.

Au Sud-Est de l'Ouvrage en creux, nous avons découvert dans le rocher des excavations non moins curieuses que les précédentes (pl. LXXIV). A part qu'un déblaiement partiel a pu le montrer, il s'agit de deux puits ronds à grand

diamètre — 8 m. environ — réunis entre eux par un trou boyau de 1 m. de longueur (pl. LXXI, 4). Dans la cavité de l'Est (A) un sondage au Sud-Ouest a conduit à un fond rocheux horizontal à 9 m. de profondeur (pl. LXXI, 5, et LXXIV). La paroi du rocher est soigneusement taillée et presque verticale vers le haut cependant, si l'on était trop près de la surface, on croirait discerner le départ d'une voûte ménagée dans le rocher qui par endroits s'avance encore au-dessus de l'excavation (pl. LXXIV).

Un rapprochement s'impose avec l'ouvrage de la Coqpolé de Leth, mais ici la cavité paraît entièrement comblée de cailloux calcaires formant une masse homogène, comme si l'on avait remis dans la cavité les pierres retirées en la creusant. Dans ce remblai, presque aucun fragment (ceux que nous possédons pl. LXXV, 4) ont été trouvés groupés en deux paquets de terre dans la cavité A et à 2 m. environ de profondeur et l'un la cavité B à 4 m.

Pres de la surface du sol au-dessus de la cavité A, au Nord, nous avons noté une curieuse petite chambre dont on verra la particularité par les plans de l'ouvrage (pl. LXXIV). Un revêtement très soigné au mortier de chaux recouvre le sol et les murs ainsi qu'une petite cavité centrale de forme tronconique (pl. LXX, 5). Ce revêtement ne comporte ni interruption, ni arcade vive; il a de 0 m. 05 à 0 m. 06 d'épaisseur dans les parties horizontales, environ 0 m. 01 dans les autres et repose sur un cailloutis ou sur un rang de pierres le petit appareil 0 m. 20 d'épaisseur sur les cols. La chambre était remplie d'une terre rougeâtre mêlée de sable, contenant quelques fragments de céramique sans caractère.

OBJETS PROVENANT DE L'OUVRAGE ROZKEVALLE

I. — *Céramique des grandes cavités*

32. Grande jarbe très allongée à fond percé. Hauteur probable 0,85 à 0,90, grand diamètre 0,30 à 0,32. La partie centrale paraît un peu complètement, ce qui rend la restitution incertaine. Terre bistrée. L'ouvrage Rozkevalle, cavité A (partie S-O), à 2 mètres de profondeur. Pl. LXXI, 2, et LXXV, 3 (A et B).

33. Fond d'un grand vase (jarre?) percé d'un trou au fond. Le trou a été fait dans la pâte encore molle. Même endroit et même genre de travail. Pl. LXXV, 3.

34. Partie supérieure d'une cruche sans bec, terre commune bistre clair. Même endroit et même facture. Pl. LXXI, 2, et LXXV, 3.

35. Partie supérieure d'une grande jarre. Même endroit et même genre. Pl. LXXI, 2, et LXXV, 3.



1 Céramique de l'Ouvrage des Lraitieurs 3-11 et quelques pièces de la coupe du Loth et de la haute de l'Église



2 Vases, hache de bronze coquilages
(Ouvrage des Lraitieurs)



Vue générale de l'Ouvrage en creux prise au Nord
En arrière la Porte du Sud



3 Tombe A de l'Ouvrage en creux



4 L'Ouvrage souterrain le vu du Nord-Est le sol de la chambre A)
et son puitsard B. le passage dans le rocher C. et la niche voisine (D)

36 Deux fragments d'une sorte de passoire vase à trous Terre bistrée et r, présumées appartenir au même vase. Ouvrage Ronzevalle. Même endroit. Pl. LXXI, 2, et LXXV, 3 (A et B).

37 Fragments d'une petite jarre, décorée au peigne (8 dents), terre commune bien cuite. Ouvrage Ronzevalle, cavité B, vers 4 m. de profondeur. Pl. LXXV, 3.

38 Plusieurs autres fragments du même genre, décorés au peigne, souvent grossièrement et du même genre. Travail exécuté sur le tour. Même endroit.

I bis. — Céramique des abords

39 Partie inférieure d'une jarre à col et pied annelés (cf. Syon, 1926, p. 708, fig. 20). Secteur horizontal vers le milieu, hauteur actuelle 0,76 m. hauteur totale 1,15 environ. Trouvée par des paysans à une faible profondeur un peu au Sud-Ouest de l'Ouvrage Ronzevalle. Vers le même endroit, nombreux fragments de vases plus grands. Le même type.

40 Fragment d'une grande jarre à petites anses légèrement obliques, terre commune bien cuite. Le fond annelé complètement. Plus grand diamètre vers le bas 0,51. diamètre de l'orifice 0,27. La hauteur totale devait être d'environ 0,75. Trouvée à l'emplacement du camp de la Mission au Sud-Ouest de l'Ouvrage Ronzevalle, à 1 mètre environ de profondeur, ces anses vers le même endroit que le précédente. Pl. LXXI, 2, et LXXV, 2.

II. — Matières diverses.

41 Fragment d'ivoire de 0,05 sur 0,016 et 0,01 mètre. Voile plate ou légèrement arrondie. Ouvrage Ronzevalle.

VI. — LA COURBE DE LOTH.

Le monticule arrondi formant la coupole de Loth et situé dans l'enceinte au Sud-Est a fait l'objet de nouvelles fouilles (pl. LXXXVI-LXXXVII). On est parvenu à visiter la vaste cavité rocheuse de près de 5 mètres de diamètre moyen qui s'ouvre au pied du mamelon⁽¹⁾. C'est une chambre ronde dont le sol est situé à 13 m. 75 de la surface du rocher et à 14 mètres du sol moderne (pl. LXXXIII). A 8 m. 10 de haut, un départ de voûte encadre le puits d'accès, sans doute rond à l'origine, aujourd'hui un peu élargi et déformé (pl. LXXXIII, 2). La paroi de la chambre est uniforme et l'on distingue encore les coups de pic des ouvriers qui l'ont creusée (pl. LXXXIII, 1). On se souvient que le puits proprement dit s'ouvre dans une tranchée creusée dans le rocher et

(1) L'ouvrage contenait environ 200 m³ de terre.

aujourd'hui comble : il se peut que cette tranchée ait servi à la manœuvre d'une dalle destinée à recouvrir l'orifice.

L'examen des déblais de l'ouvrage a continué, on le verra, à être productif. La forme concave des strates a prouvé que l'ouvrage avait été rempli de matériaux ou de débris jetés par le puits plus exactement du bord Sud-Ouest (pl. LXXVIII, 2).

L'examen des fragments prouve d'autre part que l'Ouvrage de la Coupole est resté beant pendant un temps très long, jusqu'à 9 m. 50 environ, les couches contiennent les fragments d'époque romaine mêlés souvent à des débris beaucoup plus anciens. Entre 9 m. 50 et 11 m. 50 la couche est surtout constituée d'ossements. On y remarque des crânes de grosseur moyenne ou petite, toujours très longs (pl. LXXVIII, 1). Le front est plutôt bas, les arcades sont cilières marquées. Il y a un léger creux à la naissance du nez qui peut pour être assez marqué. Beaucoup de ces crânes sont entièrement calcifiés. La comparaison de leur forme avec celle des têtes de statues ou de statuettes locales, en particulier de la petite tête publiée par le R. P. Ronzevalle, nous porte à penser que les types appartiennent à la même race et que la couche des ossements correspond à la destruction violente de la ville.

Outre les restes humains, cette couche contenait une grande quantité d'os d'animaux, en particulier des dents de cheval du modèle le plus fort et quelques dents de panthère ou de petit lion². On a recueilli encore une coquille de *Speciomentosus*, et de nombreux fragments d'œufs d'aigle. On verra que cette couche a produit aussi des monuments archéologiques importants, en particulier une petite statue archaïque en basalte et un petit bronze représentant une déesse assise.

Au-dessous de la couche des ossements, se trouvait une couche de pierres, puis des couches de sable et de cailloux, de terre plus ou moins mêlée de pierres et, tout au fond, des cailloux calcaires. Dans ces couches les fragments devenaient plus rares jusqu'à disparaître presque vers le fond. C'est cependant au-dessous des ossements, à 12 mètres de profondeur, qu'a été trouvé le fragment d'un contrat en caractères cunéiformes inscrits sur un coin de tablette (pl. LXXX, 3). Ce sera là un précieux élément de datation.

En effet, M. Ch. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, a eu

¹ *Mélanges de la Faculté orientale*, t. VII, 1914, pl. III-IV.

⁽²⁾ Ces dents ont été examinées par M. le professeur Joleaud, que je remercie.



1. Assiettes et lampes trouvées dans le puits de l'Ouvrage en creux et vues sous deux aspects (21-22)



2. Ouvrage Konzeva et Cérémonie 31 34-36 40



3. Sondage le long de la paroi de la cavité A de l'Ouvrage Konzevallo vu d'en haut



4. Passage dans le rocher réunissant les cavités A et B de l'Ouvrage Konzevallo.

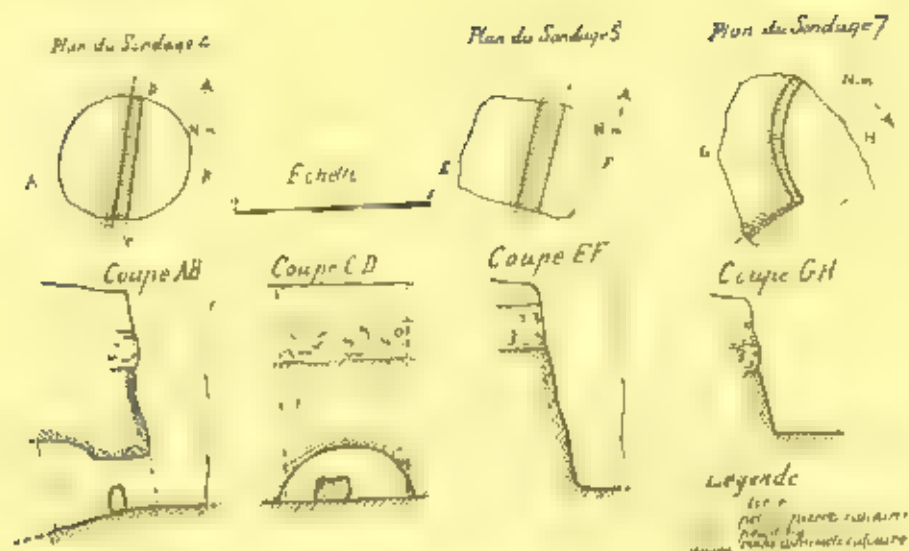


5. Le rebord Sud de l'Ouvrage en creux vu de l'est. Au dernier plan la Coupole de Loth et le rempart

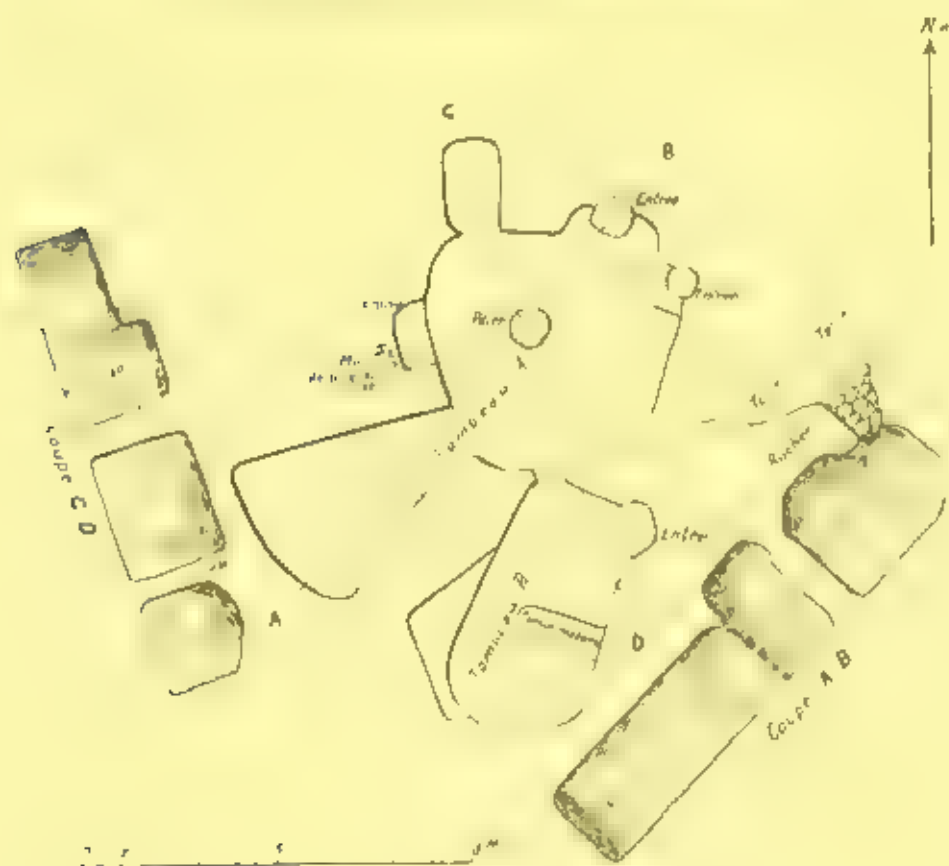
LES OUVRAGES DES ABORDS DE LA PORTE DU SUD



Plan 10. Ouvrage en deux et de l'Ouvrage Ronzevalle



1. Plans et coupes des sondages de l'Ouvrage en creux

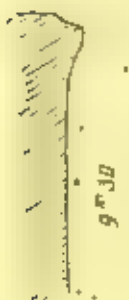


2. Plans et coupes des tombeaux de l'Ouvrage en creux

DÉTAILS DE L'OUVRAGE EN CREUX

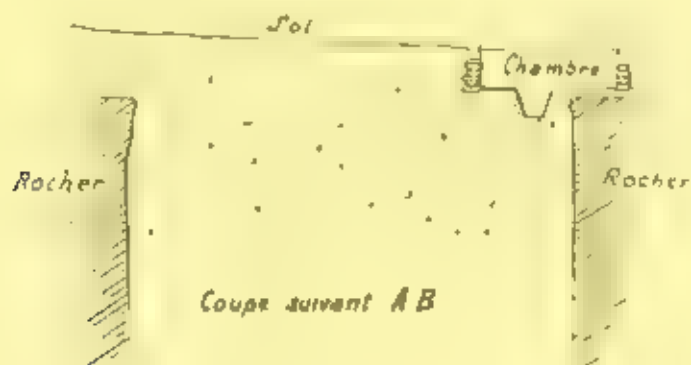
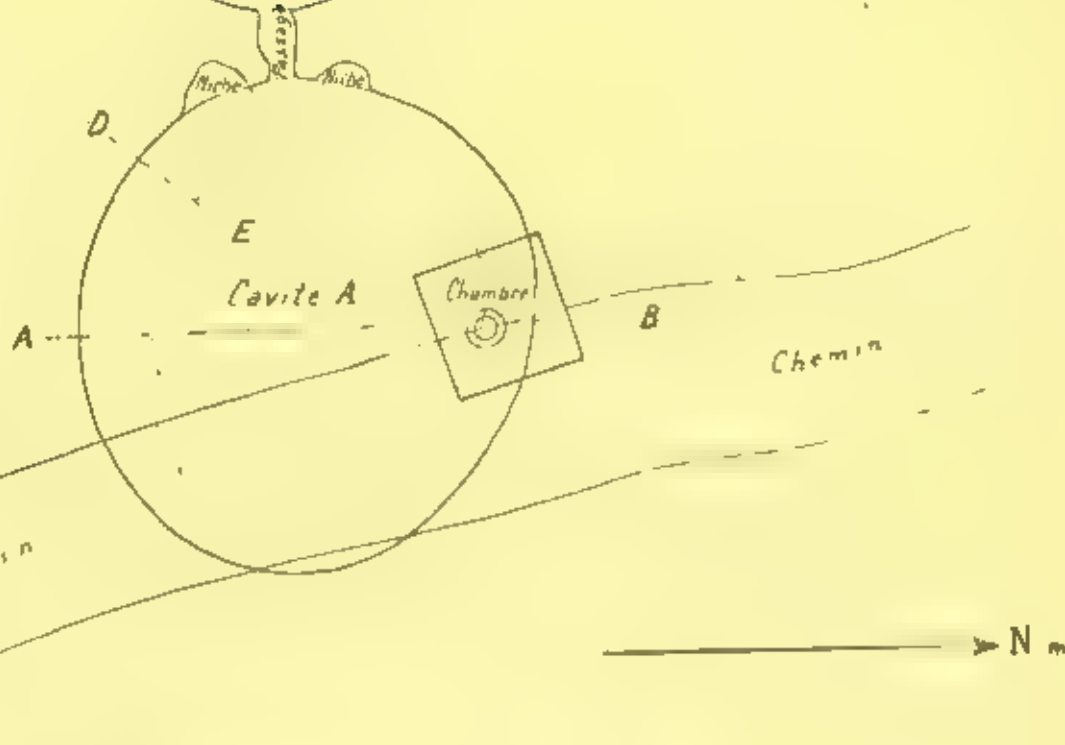
Coupe suivant
D E

Sol

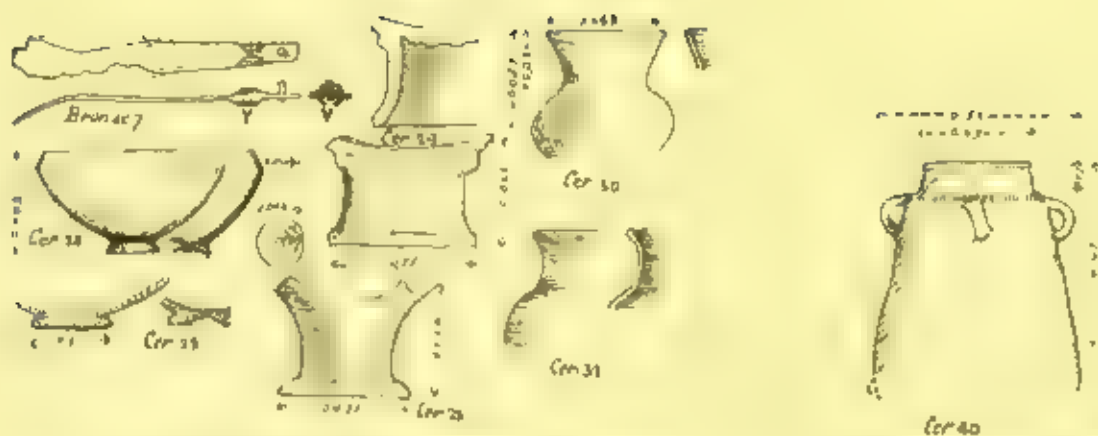


Cavité B

0 1 2 3 4 5 m



Ouvrage en creux
angle S-O. (Plan)



1. *Bronze 7* et *Ceramique 28, 29 et 30-31* provenant du puits de l'Ouvrage en creux.

2. Jarre treuvée au puits de l'Ouvrage Ronzevalle.



3. *Ceramique 32-37* (grande céramique de l'Ouvrage Ronzevalle).



1 L'Ouvrage en creux et en coupe de Lotli vue de l'Ouest
A droite déblais de l'Ouvrage Konzevala



2 La même vue de l'Ouest



3 La coupole de Lotli vue du Nord-Est



4 La coupole vue du chemin d'exploitation et du Nord

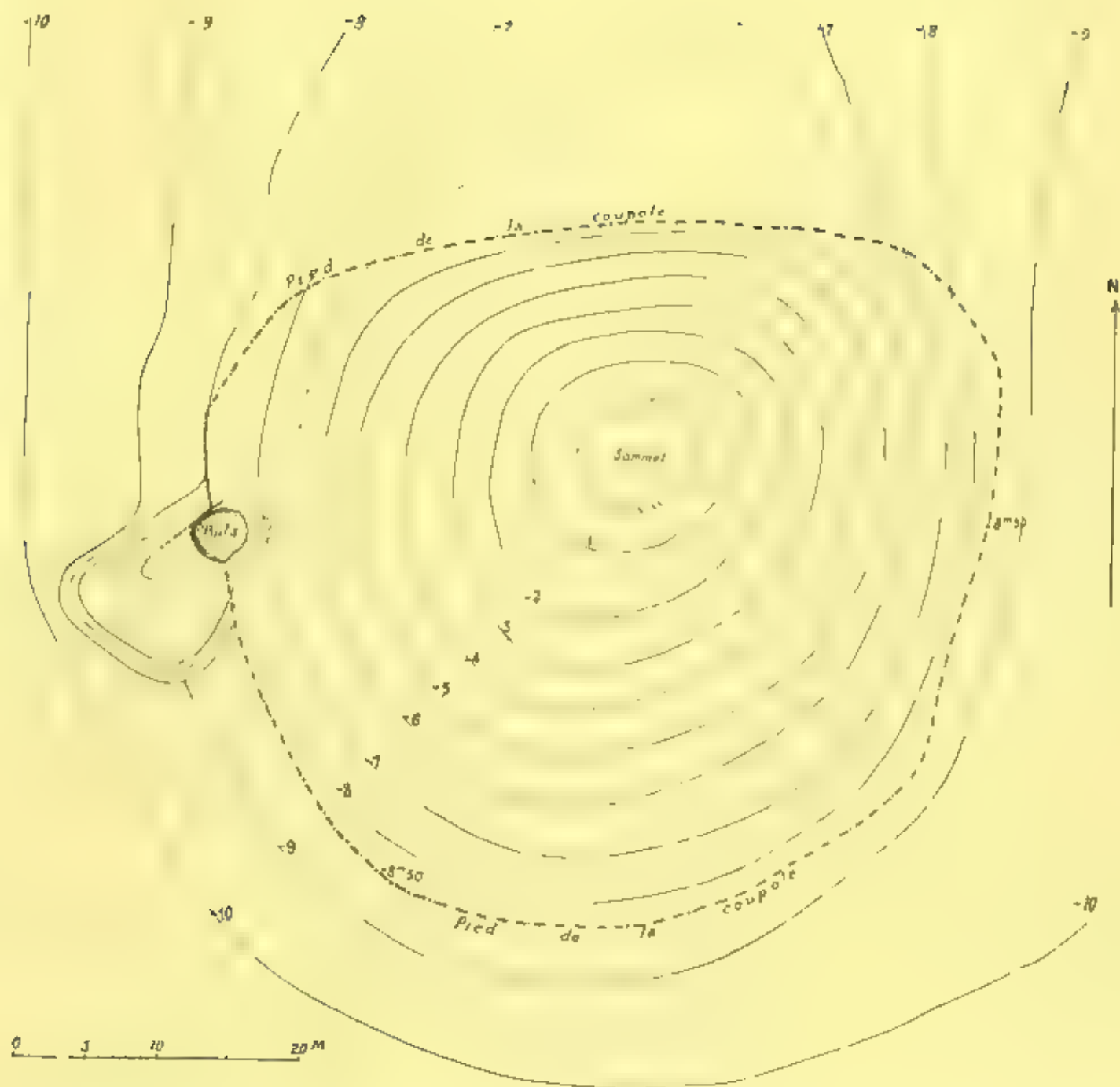


5 Même vue de plus loin



6 La même vue du Sud-Ouest

LA COUPOLE DE LOTLI.




PLAN DE LA COUPOLE DE LOTFI.

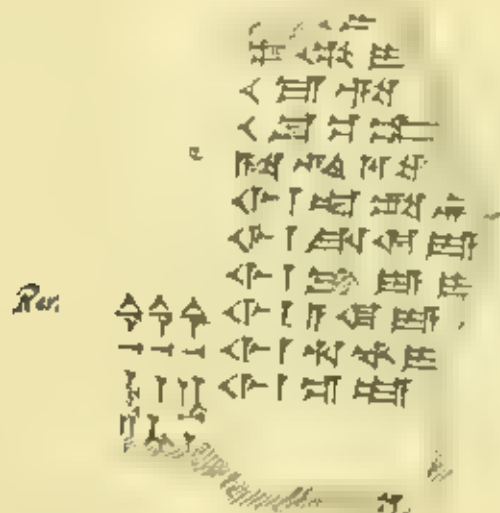
N. B. — Le monticule au S.-O. du puits est formé par les débris de l'ouvrage souterrain

l'extrême obligeance de nous en communiquer le texte et la traduction ci-après.

FRAGMENT DE CONTRAT : 0 m. 030 x 0 m. 025.

Langue accadienne. Écriture babylonienne. Le mot *si-le* est écrit ⁽¹⁾, connu dans les Tablettes d'El-Amarna, dans les Inventaires des Trésors de Qatna (*Syria*, VIII, 190) et dans les tablettes de Kerkouk.

Le début (6 lignes environ) manque.



	mal				bas de
	si-ul ti				ne ne pas
	A si-le haspi				10 sicles d'argent
	X GAN lu Kardur (?)				10 arpents de vigne
3.	a-na gi-lu (?)				pour
	Mahar : At-la-ni.				Devant Attani
	Mahar : Da-ki-ia				Devant Daki
	Mahar : ? -ia mi(r).				Devant ... fils de
	Mahar : A-ki-ia				Devant Akia
10.	Mahar : Hu-ti-ya				Devant Hutia
	Mahar : Si-ia				Devant Sia

(1) Ce signe qu'on a identifié à SU ou ZU (Kardur, *El-Amarna*, et GAND, fr. A, XXII, 97) est, en réalité, différent de ceux-là. Il correspond à TU (cf. CONTENU, *Babyl.*, LX, 175).

et représente la 60^e partie de la mine; la preuve en est fournie par l'équivalence : 25 TU = 1/3 Ma-na 5 TU, qui se rencontre dans l'Inventaire du Trésor de Nin-Egal, ligne 5.

IV. — *Céramique.*

41. Petite tête coiffée d'un bonnet pointu, facies d'une cholette, terre cuite rougeâtre, cassures à la base et au sommet, cassure du nez. A 7,60 de profondeur au milieu d'un amas de cendres et de charbon. Pl. LXXIX, 4.

A-B. — Le vase se trouve dans l'enceinte d'un fragment de la poterie du genre de celui de la colonne centrale (pl. LXXIX, A) sur d'un collier de 0,005 de largeur (n° 42). Pl. LXXIX, 4.

43-44. Partie de deux coupes et d'un pied à trois pieds, en terre cuite assez grossière, les re-parties en petites pointes, en très petites plaques, couleur localisée. La coupe n° 43, diamètre : 0,22, hauteur : 0,06, les deux autres gonflées, le fond unique concave. Vers 8,00 de profondeur. Des fragments de ce genre se sont trouvés parmi les fragments de céramique cuite, noir lustrée, depuis le départ de voir jusqu'à la caverne, à la base des 2 coupes n° 44, diamètre : 0,024, hauteur actuelle : 0,03; le couronnement fait défaut. Pl. LXXIX, 4, et LXXX, 6.

45. Fragment de la coupe dessinée ci-dessus, se trouve sur une plaque, terre bien cuite, 0,04 de diamètre, épaisseur : 0,006. A 8,6 de profondeur. Pl. LXXIX, 4.

46. Pied d'un coupe d'un type noir lustrée. Vers 8,80 de profondeur.

47. Partie d'une coupe creuse à fond arrondi, terre cuite lustrée, à la base sur le four, paroi mince, terre dure et fine, couleur noire, rosâtre. Vers 9,00 de profondeur. De nombreux fragments de ce genre ont été trouvés dans les couches qui ont précédé celle d'assiettes, en particulier fragments d'un pied de vase de même forme, rouge lustré, épaisseur : 0,002. Pl. LXXIX, 4.

48. Partie d'une coupe de céramique cuite lustrée, d'un beau galle et d'un calibre très soignée. Vers 9,95 de profondeur. Pl. LXXIX, LXXX, 4 et 6.

49. Trois fragments d'une coupe de même type, de même grandeur, mais terre de crans au pourtour du rebord. Trouvés avec le coup précédent. Pl. LXXIX, 4, et LXXX, 6.

50. Fragment d'un anneau de vase rebord. Même endroit. Pl. LXXIX, 4.

A-B. Le vase est la coupe d'un type cuite, mais plusieurs fragments de rebords d'un type se rapprochant de celui de la coupe n° 48, même terre rouge cuite ou terre cuite lustrée, courants souvent minces, à 9 m de profondeur et 4. Pl. LXXIX, 4.

52. Plusieurs fragments de rebord d'un type cuite d'un type différent, trouvés avec les fragments précédents. Pl. LXXIX, 4.

53. Plusieurs fragments de rebords d'assiettes rougeâtre. Même situation, même endroit. Pl. LXXIX, 4.

54. Un fragment d'un bord d'un vase de crans, cuite lustrée. Pl. LXXIX, 4.

55. Petite coupe à pied, terre lustrée, dure. De sous le pied grossièrement traité, paraît avoir été seulement collé du four. Vers la même profondeur. Pl. LXXIX, LXXX, 4 et LXXXI.

56. Petit vase de facture semblable, terre jaune clair, même endroit. Pl. LXXIX, 4, et LXXXI.

57. Goulot d'un vase en amphore. Une terre bistre rosée, surface grise presque noire. Dans la partie supérieure de la terre, des ossements. Pl. LXXX, 6, et LXXXI.

58. Autre goulot semblable, même terre. Même endroit. Pl. LXXX, 6, et LXXXI. A rapprocher des vases du type B 1. Syria, 1927, p. XII, 1.

59. Goulot d'un vase terre rosée, nous dit. Même endroit. Pl. LXXX, 4, et LXXXI.

60. Deux fragments de la base d'une cruche peinte. Terre dure et claire, peinture rouge sur orange. Peinture à peine passée. Ligne de grand diamètre approximatif 0,15, épaisseur de la paroi 0,005 à 0,006. Vers 10 mètres de profondeur. Pl. LXXX, 6, et LXXXI.

61. Fragment d'une anse de cruche, figurant une tête d'animal, peinture rouge sur jaune orange. L'œil est constitué par une boulette d'argile aplatie, trou central. Vers 10 mètres de profondeur. Pl. LXXXI.

62. Fragment plat de cruche peint grossièrement en rouge sur rose saumon, deux registres. Vers 10 mètres de profondeur. Pl. LXXX, 6, et LXXXI.

63. Fragment de cruche, terre rose commune. A 10,15 de profondeur. Pl. LXXXI.

64. Fragment du même genre. Hauteur du vase varie de 0,18 à 0,20, diamètre du goulot : 0,15 environ. Même endroit.

65. Fragment d'un petit vase peint extérieurement en rouge bruni. A 9 m. 95 de profondeur. Pl. LXXXI.

66. Fragment d'une cruche à dessin géométrique peint grossièrement en rouge foncé. Terre commune bistre rosée. Vers 10,60 de profondeur. Pl. LXXXI.

67. Quatre fragments de la base d'une cruche, au-dessous d'un vase orné de traits rouges parallèles, terre commune. A 10,65 de profondeur.

A B. — Ces vers la même profondeur qu'a été trouvée la cruche peinte, actuellement au Louvre, ainsi que les fragments d'un vase à infusion également décoré. Syria, 1926, p. 310-311, fig. 21-23 pour la partie supérieure de ce dernier, la grille et le bec, retrouvés d'puis, sont d'un genre différent de notre p. LXXXIII, 3, n° 67 bis et 67 ter.

68. Vase sphérique à anse et à bec, fait de terre bistre rose assez poreuse. Bec brisé du bout. A 11,15 de profondeur. Pl. LXXX, 6, et LXXXI.

A B. — L'ouvrage a fourni, dans les couches supérieures un bec complet identique à celui qui est ici brisé. Le canal a été percé de l'extérieur vers l'intérieur à l'aide d'une pointe (n° 69). Vers 8,60 de profondeur. Pl. LXXXI.

70. Partie d'une coupe à pied, peinture à l'intérieur en rouge sur rose saumon, couleur de la terre, jusqu'au centre et cercles concentriques. Même genre que la précédente. A 11,25 de profondeur. Pl. LXXX, 6, et LXXXI.

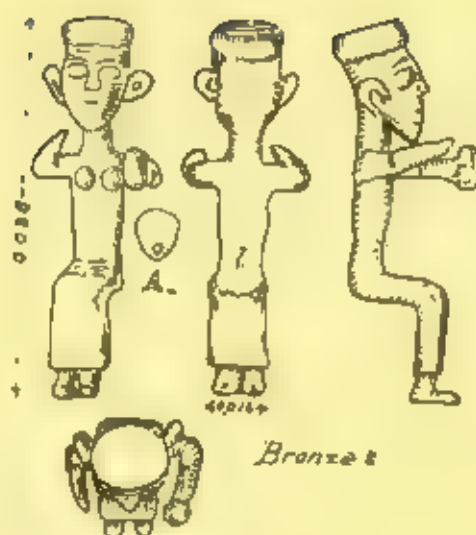
71. Fragment d'un vase à grande ouverture orné de lignes parallèles rouges sur rose saumon, couleur de la terre. Hauteur 0,14 environ, épaisseur de la paroi 0,007 à 0,013 (rebord). A 11,40 de profondeur. Pl. LXXXII, 1.

72. Partie d'une petite assiette creuse, terre bistre clair. Ouvrage de la coupole de Loth à 11,05 de profondeur. Pl. LXXXI. Des fragments d'assiettes semblables ont été trouvés dans les sondages de la butte de l'église et en divers autres points.

73. Partie d'une coupe à pied, peinture à l'intérieur en rouge sur fond rose saumon.



1 Basins pierre 2

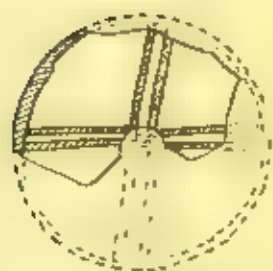


2 Bronze 8.

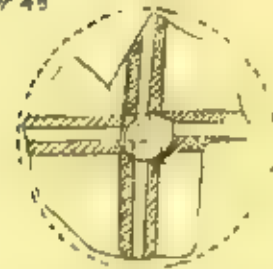
(A, plaquette trouvée en même temps)



3 Fer 1.



Cer 41



Cer 41



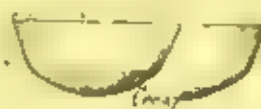
Cer 41



Cer 45



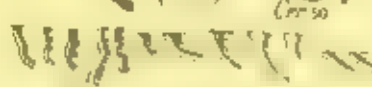
Cer 42



Cer 41



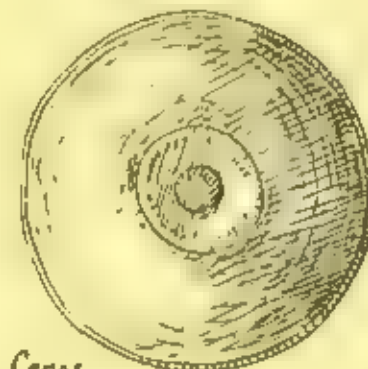
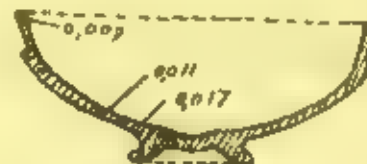
Cer 50



Cer 51

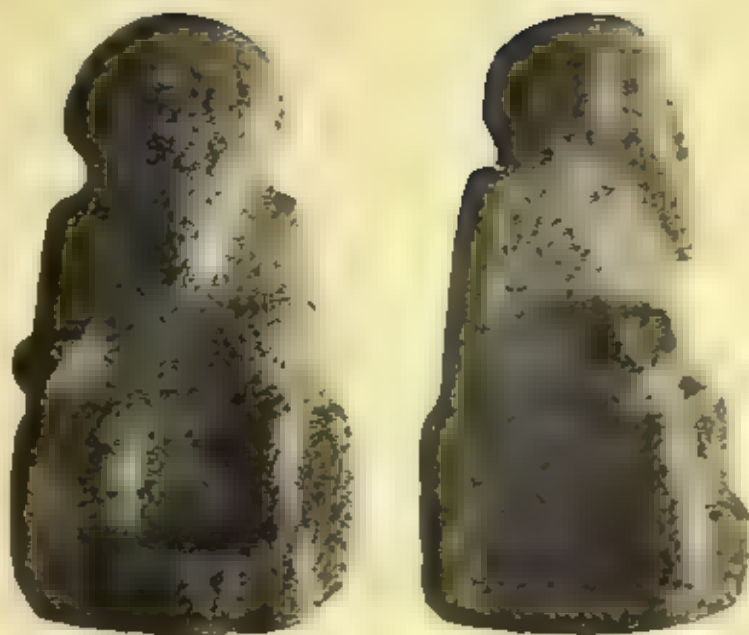


Cer 52



Cer 46

4. Céramique 41 45, 47 et 51



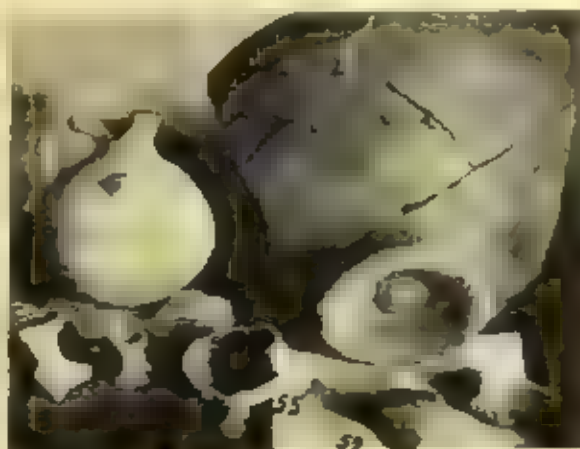
1. Petite statue en basalte provenant
de la coupole de Loth (face et profil)



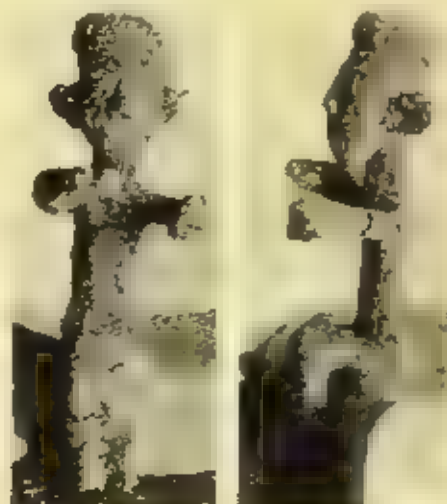
2. Fragment d'une statue
du même genre
Cf. Syria, 1926, p. 21



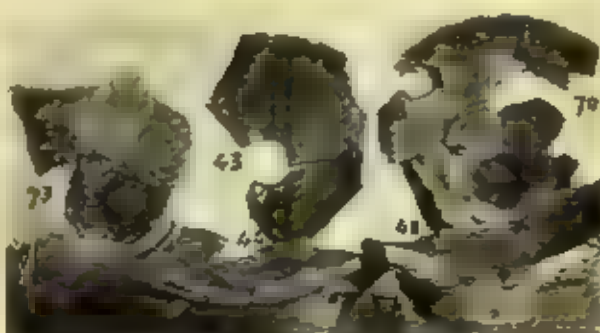
3. Fragment de tablette
à inscription cuneiforme



4. Ouvrage de la coupole de Loth
(ceramique 48, 49-50 et 48)



5. Petit bronze provenant
du même endroit (deux vues)



6. Fragments de coupes provenant du même ouvrage

(couleur de la terre), croix formée de bandes de 0,033 garnies intérieurement de croisillons. De deux côtés au moins, sorte de zigzag entre le centre et le rebord. Pièce d'un beau style. A 11,75 de profondeur. Pl. LXXX, 6, et LXXXII, 1.

74. Fragment d'un grand vase décoré en creux et relief. Bourrelet de 0,025 entourant une nasse et faisant sans doute le tour du vase, ornements au poigne. Terre poreuse couleur mastic. Épaisseur 0,019. A 11,75 de profondeur. Pl. LXXXII, 1.

75. Fragment du même genre appartenant au rebord d'un grand vase. Stries obliques et trous en demi-ronds servant d'ornement. Meplat du rebord 0,042. Terre rouge à la surface bistre dans la masse. Même endroit.

76. Fragment du même genre, bourrelet rond aplati par points successifs, bandes parallèles et grand zigzag faits au poigne. Terre couleur mastic à la surface, rosée à l'intérieur, moins poreuse que la précédente. Épaisseur 0,018. Même endroit. Pl. LXXXII, 1.

77. Fragment de deux coupes ornées de lignes concentriques du type de la coupe n° 70, mais sans disque central, mêmes teintes. Vers le même endroit. Pl. LXXXII, 1.

78. Pied de coupe de forme un peu différente. A 12 mètres de profondeur. Pl. LXXXII, 1.

79. Fragment de grosse céramique ornée en creux et en relief. Bande à croisillons tracés en creux sur le rebord, A 12,15 de profondeur. Pl. LXXXII, 1.

80. Fragment du même genre autour de la panse, bourrelet de 0,032 entourant une nasse. A 12,15 de profondeur. Pl. LXXXII, 1.

81. Fragment d'un vase à col ou à surface étroite avec petites anses de suspension, céramique lisse et dure, épaisseur de la paroi 1,003. Grand diamètre paraissant être d'environ 0,12. Vers 13,56 de profondeur. Pl. LXXXI.

82. Fond d'un vase non fait au tour, blanc verdâtre. Terre dure et bien cuite. La terre a été lissée verticalement vers la pointe avec un objet plat avant cuisson. L'intérieur également fait à la main est moins soigné. Hauteur maximum 0,043, diamètre maximum 0,055, profondeur 0,03, épaisseur de la paroi 0,004. Au fond. Pl. LXXXII, 1.

V — Matières diverses et petits objets de pierre.

4. Cylindre pierre noire, imparfaitement poli et sans gravure, travail grossier, gros trou central, marque d'usure (?). Hauteur 0,04, diamètre 0,011 à 0,012. A 7 mètres de profondeur.

5. Perle de collier, diorite (?) forme de fuseau, hauteur 0,015, grand diamètre 0,09. Vers 7,50 de profondeur.

6. Perle de collier en forme de cylindre, marbre rose. Hauteur 0,023, diamètre 0,0055, diamètre du trou : 0,002. A 7,50 de profondeur.

7. Cylindre du même genre, très usé par frottement, mais plus gros, marbre blanc, hauteur 0,028, diamètre 0,02 à 0,023, trou irrégulièrement placé de 0,01 de diamètre. Même endroit, à 7,50 de profondeur.

8. Petit cylindre en marbre rouge percé, sans gravure, brisé aux extrémités; hauteur 0,024, diamètre : 0,01. A 8 mètres de profondeur.

9. Œil en os paraissant provenir d'une statue ou d'une amulette. La pupille manque

Longueur 0,018, largeur 0,008, épaisseur 0,003. Travail peu soigné, mais bien conservé. Vers 8 mètres de profondeur. Pl. LXXXII, 2.

10. Dix perles de collier en coralline travail grossier (calibrage et couleur variable, diamètre de 0,01 à 0,013, zone des ossements. Vers 10 mètres de profondeur avec le bronze n° 8. Pl. LXXXII, 2.

11. Une petite perle ronde verdâtre, paraissant en terre, diamètre 0,097. Même endroit que le bronze n° 8.

12. Quarante-quatre petites perles blanches ou blentées (bleu le ciel), cylindriques, hauteur variant de 0,001 à 0,002, diamètre de 0,003 à 0,008, terre vernissée (2), style égyptien. Même endroit. Pl. LXXXII, 2.

13. Perle de collier en forme de fiseau, sorte de plâtre peint en noir, hauteur 0,032, grand diamètre 0,011. Vers 10,50 de profondeur. Pl. LXXXII, 2.

14. Petit tranchet de jade, portant un trou au sommet et sur le côté, retouche maladroite pour amincir la pierre à l'endroit du trou fait postérieurement. Il semble qu'on ait essayé d'abord de perforer dans l'axe central (trou peu profond demeure visible). Sur les côtes marque de cordelettes qui ont servi à tenir la pierre enmanchée. Belle teinte verte et beau poli, 0,026 sur 0,023 (partie tranchante complète), et 0,007 d'épaisseur. A 11,60 de profondeur. Pl. LXXXII, 2.

VII. — LA COLLINE CENTRALE.

Quelques sondages ont été faits au sommet de la colline qui vers le milieu de l'enceinte forme le point culminant. La position des excavations par rapport au cimetière est donnée par notre plan (Pl. LXXXIV, 1). Nous avons rencontré à une faible profondeur des sols de terre battue séchée et devenue très dure. En 1924, nos ouvriers s'étaient arrêtés à l'un d'eux, à 0 m. 83 de profondeur, croyant être parvenus au rocher⁽¹⁾. Quelques murs de pierre de petit appareil ou de brique crue se sont aussi trouvés, sans qu'aucun n'ait paru appartenir à une construction importante. On a cependant recueilli un certain nombre d'objets et de fragments qui semblent se rapporter à une installation du commencement de l'âge du fer.

OBJET PROVENANT DE LA COLLINE CENTRALE

I. — Pierre

3. Pied d'une coupe de basalte orné de cannelures sur la face. Sondage 1, à 1,50 de profondeur. Pl. LXXXII, 3.

(1) *Syria*, 1926, p. 311.



LEBANE, E. PROX. NANT D. L. CYRUS, E. SO. DUBAIN D. A. C. COLE D. L. TH.

Ceramique 33-60, 68-71, 72 et 81

II. — Fer.

2. Coutelet très fortement oxydé et brisé en quatre parties. L'extrémité du manche paraît brisée et manquée. Longueur : 0,21, largeur de la lame tranchante : 0,033, largeur du manche : 0,014 à 0,016. Vers le même endroit. Pl. LXXXIII, 6, fig. 6.

III. — Céramique.

83. Partie d'un vase à infusion en terre cuite. Versoir en forme de poche et grille formée de trois bords. Hauteur maximum : 0,14, largeur : 0,13, hauteur du versoir : 0,055. Un fragment qui paraît appartenir au fond de même vase porte un losange et circulaire par dessous. diamètre 0,07. On a trouvé encore au même endroit un bec brisé aux deux bouts en forme de tava, diamètre extérieur : 0,02, même terre et même facture que les autres fragments. Soulage 1, à 1 mètre de profondeur environ. Pl. LXXXIII, 3, et LXXXIII, 6.

84. Fragment de l'épave d'une cruche peinte, petite anse ou anneau d'une cruchelette d' suspension, peinture marron sur jaune pâle qui paraît être la couleur de la terre lissée, bonne cuisson, largeur extérieure de l'anneau : 0,028, épaisseur de la paroi du vase : 0,006. Sondage 1, Pl. LXXXIII, 6, et LXXXIV, 2.

85. Fragment du même genre provenant d'un vase plus petit, peinture rouge uniforme. Largeur de l'anneau : 0,022. Même endroit. Pl. LXXXIII, 6, et LXXXIV, 2.

86. Deux fragments de vase de céramique dure et fine, épaisseur : 0,004 en terre rouge dans les cassures, gris en surface, traces de petites lignes parallèles gris plus foncé, vases de la famille du grand vase à boire. Sondage 1, Pl. LXXXIV, 2. À rapprocher de la céramique des ruines de Sch'alrat à 28 km. N. E. de Homs.

87. Autre petit fragment du même aspect, mais de facture différente. Terre rouge également serrée et bien cuite, revêtement gris à l'extérieur, traits blancs parallèles serrés, même endroit et même observation. Pl. LXXXIV, 2. Au même endroit ont été trouvés les fragments de céramique couverte terre de Sienn. à la surface, noire dans la pâte et du côté de l'intérieur, ornements grattés à la surface, épaisseur : 0,005. Ces fragments sont semblables également à ceux découverts à Sch'alrat.

88. Fragment d'un vase à grande ouverture, l'anse est attachée au vase en haut par un renfort horizontal de 0,073 de longueur, terre comme nos 86. Largeur de la base : 0,033. Sondage 1, même point, Pl. LXXXIII, 6, et LXXXIV, 2.

89. Grande pièce céramique peinte en forme de clochette. Dans la position conventionnelle donne le rebord d'un grand orifice de 3,17 de diamètre en bas, l'assise et petit orifice de 0,04 environ de diamètre en haut, renforcement de la paroi vers le milieu : 0,03 au lieu de 0,018 en bas et 0,009 en haut. Ornaments en relief : moldure circulaire. Ligne de alorchans et double ligne de languettes verticales. Peinture en rouge orange sur fond blanc, registres superposés garnis de zigzags ou de lignes verticales, les languettes et les alorchans sont alternativement blancs ou oranges. Pièce brisée en nombreux fragments dont une partie non peinte. Sondage 1 à 1,30, de profondeur. Pl. LXXXIII, 5, et LXXXIV, 3.

90. Grande pièce du même genre, mais plus fragmentaire, ornements en relief constitués par des languettes légèrement recourbées, pointues en marion et noir sur blanc, languettes noires et marion alternées. La partie centrale manque. Même observation et même endroit. Pl. LXXXIII, 5, et LXXXIV, 4.

91. Bûle d'arg. sort. du matras, croix de section ovale. Terre grossière. Sondage I. Pl. LXXXIV, 2.

92. Fragment d'un grand rectangle en terre cuite. Deux bandes en relief ornées de crochets en creux, entre deux lignes sinuées en relief. Plus bas, on distingue le 1^{er} part du fond. Il vers lat. Jasse. Terre lustrée en creux, marion à la surface, noire dans les cassures. Sondage I, à 1 mètre environ de profondeur. Pl. LXXXIII, 7, et LXXXIV, 2.

93. Fragment d'une grande terre de terre rouge ornée de traits superficiels 0,003 à 0,01 de profondeur. Pl. LXXXII, 3.

94. Pied d'une coupe particulièrement haute. Pl. LXXXII, 3.

IV. — Matières diverses et petits objets de pierre.

15. Tige plate de couleur brune (c. 5°), portant aux extrémités des rainures paraissant faites au couteau, une extrémité est brisée. A 1,0 de profondeur. Fig. 8.

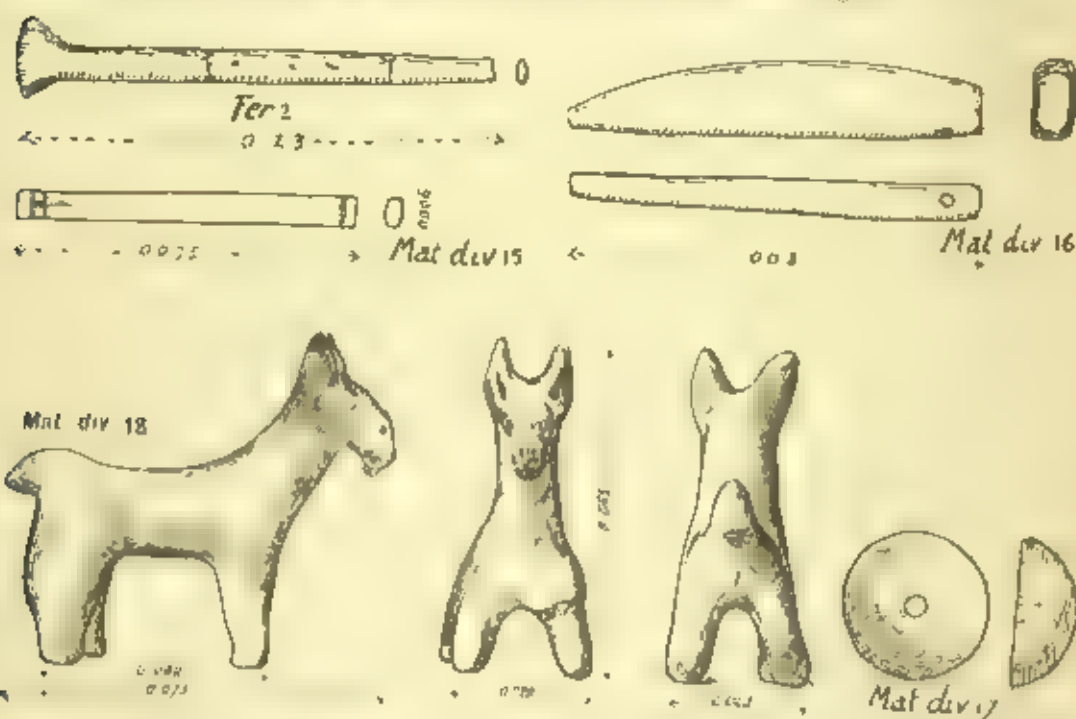
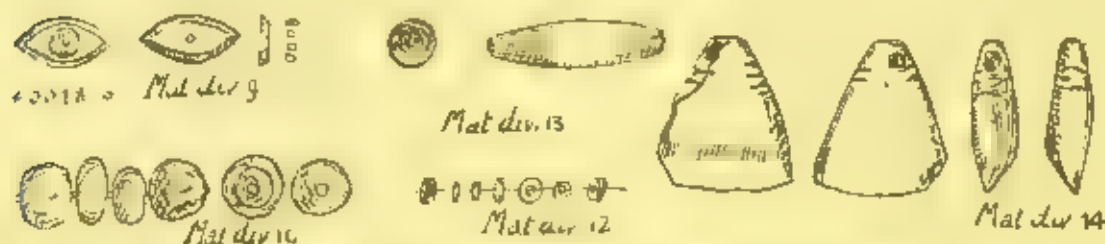


Fig. 8-7. — Quelques pièces provenant de la colline centrale.

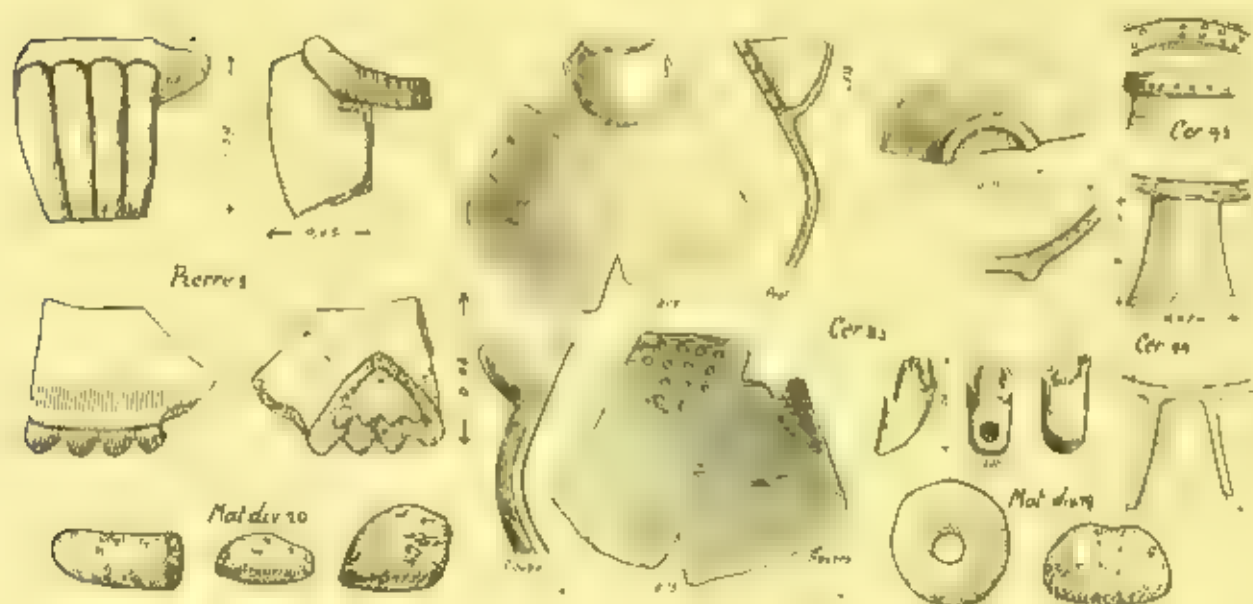
16. Pierre dure blanchâtre percée d'un trou et paraissant avoir servi à aiguiser. Longueur 0,08, largeur 0,016, épaisseur 0,008. Vers 1 mètre de profondeur. Fig. 6.



4. Ceram. que des conches profondes et l'étrange de la coupe de la Luth. Caramyque 71-73-74, 76-80 et 81.



2. Petits objets du même ouvrage. Matières diverses 9-10 et 12-14.



3. Divers fragments provenant de la coll. centrale. Pierres 3. Caramyque 83 et 93-94. Matières diverses 10-11.



1. La chambre intérieure
de la coupole de Lot.



2. Orifice du puits d'accès.



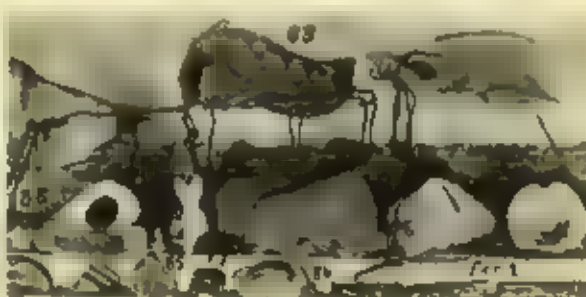
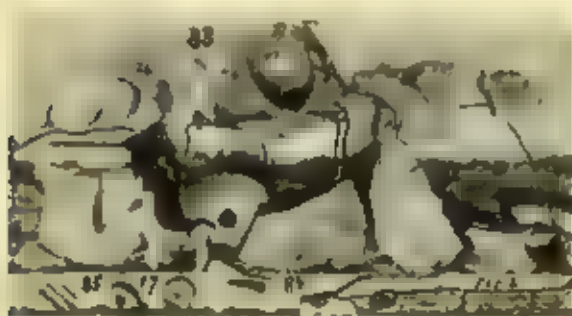
3. Vue du puits d'accès.



4. La chambre intérieure vue
d'en haut par le puits d'accès.



5. Fragments de très grands
vases, peints en forme de tuyau,
89-90. Colline centrale.



6. Objet provenant de la Colline centrale, vue sous deux aspects.

17. Pierre noire en forme de calotte, trou central. Diamètre = 0,021, épaisseur = 0,011. A 1 mètre de profondeur. Fig. 7.

18. Banquette (?) de style dit chypriote, terre cuite lustrée, clair. Hauteur = 0,06, longueur totale = 0,075, largeur maxima = 0,028. Marqué au pied. Sondage 8 à 0,80 de profondeur. Fig. 7.

19. Sept boulets de terre, percés d'un trou et petits — en noir, forme légèrement aplatie. Grand diamètre variant de 0,06 à 0,08 et l'épaisseur d = 0,045 à 0,055. Vers 1 mètre de profondeur. Pl. LXXXII, 3, et LXXXIII, 7.

20. Cinq petites pierres à braser, pierre dure avec marque de frottement d'un côté. Hauteur variant de 0,03 à 0,08. Même endroit. Pl. LXXXII, 3.

DE MESSIL DE BESSON.

(A suivre.)

P. S. — M. J. Berthoz, sous-directeur du Laboratoire de mammalogie et l'œnologie, à Mascara, a bien voulu comparer les fragments de coupelles de la cendre des ossements de la coupole de Loth avec divers types d'œufs d'autruche. « La plupart des débris ne sont qu'à peine altérés par la minéralisation, l'épaisseur de la coque est la même que chez l'œuf d'autruche (1 mm. 8 ou presque 2 mm.), aussi que la structure moyenne. L'examen de la cassure révèle aussi la même structure cristalline dans les deux cas. Enfin, si la plupart des œufs d'autruche possèdent des pores beaucoup plus marqués, quelques-uns d'entre eux montrent néanmoins une coque extrêmement aussi lisse que celle des débris. Je crois donc pouvoir identifier très vraisemblablement ces débris avec des coquilles d'œufs d'autruche. Ce fait d'ailleurs est d'ailleurs en contradiction avec l'hypothèse et l'absence d'it que l'on voit encore, à l'état sauvage, dans les déserts de Syrie, où elle est bien connue. »

Cette première partie de notre étude suggère certains rapprochements par exemple entre la Porte de l'Est, l'édifice de Qatna et la Porte méridionale de Gezer, vers 2800 à 1500. Il. VINCENT, *Canan.*, p. 52-53, *Rev. Bibl.*, 1924, p. 162, fig. 4, cf. aussi Ezechiel. XI, 7 et suiv. ; entre l'ouvrage des Établissements et le fort occidental de Tell Ta'annach, XVI^e-XV^e siècle av. J.-C. SELLIS, *Tell Ta'annach*, p. 43. Au sujet de la céramique 67 ter et 83, cf. MACALISTER, *The excavations of Gezer* II, p. 69, fig. 263, de la céramique 89 et 90, cf. *ibid.*, p. 337, fig. 483, *an ewe burner*. Déjà le vase 1-1-1 tombé à Soria, 1927, p. 47, fig. 41, rappelle un vase de tombe philistine de Gezer. MACALISTER, *ibid.*, I, p. 298, fig. 458).

KASR EL-HEIR

PAR

ALBERT GABRIEL

Les ruines de Kasr el-Heir¹ me furent signalées, dès mon arrivée à Beyrouth, en avril 1925, par M. Virolleaud, directeur des Antiquités de Syrie, qui me communiqua une photographie prise par le docteur Giustet, alors médecin-major de la garnison de Palmyre. A Palmyre même, les renseignements complémentaires que je recueillis auprès des officiers méharistes me décidèrent à visiter ces ruines.

Dans un premier voyage, le 19 avril, je me bornai à une reconnaissance générale et au levé d'un plan sommaire. J'étais accompagné du regrettable capitaine Descarpenteries auquel j'exprimai le désir de pousser plus loin l'étude etruecher. Avec son obligeance coutumière, il voulut bien organiser une seconde expédition qui me permit de passer deux journées au Kasr. L'endroit étant peu sûr, des méharistes furent envoyés en éclaireurs. Le 2 mai, dans la matinée, nous les avions rejoints et trouvions le campement installé par leur soins. Nous restions sur place jusqu'au lendemain soir et étions de retour à Palmyre fort avant la nuit.

Au capitaine Descarpenteries, qui pilotait l'automobile, s'était joint le lieutenant Deleuze dont le concours me fut très précieux pour le levé du plan d'ensemble. L'emploi de l'automobile, la protection des méharistes et surtout la parfaite connaissance du désert dont témoignaient mes guides rendirent cette expédition facile. En d'autres conditions, elle eût présenté de sérieux aléas. On s'explique aisément que les ruines importantes que je vais décrire aient été, jusqu'ici, très rarement explorées.

Pietro Della Valle leur consacre quelques lignes dans ses *Diaggi*², Carsten

¹ Pour désigner les localités, tout confusion j'indique qu'il s'agit ici de ruines situées au nord-est de Palmyre, à mi-chemin entre cette ville et l'Euphrate, et non point du Kasr

el Heir par où passe la route de Damas à Palmyre.

² Il mentionne cette particularité de Tabas, et l'opinion cumulative de l'ingénieur, trouvant une in-

Niebuhr se contente d'en faire mention brèvement¹⁾. Sir Eyre Coote les visite vers 1780 : il en donne une description plus développée, mais inexacte sur bon des points²⁾. C'est Rousseau qui, dans son *Voyage de Bagdad à Alep*, fournit les détails les plus précis : le manuscrit de cette relation contient, en outre, des croquis assez explicites et la copie d'une inscription arabe, d'un grand intérêt pour l'étude des monuments³⁾. La notice du Danzas Oestrup, qui passe au Kasr en 1893 est accompagnée d'un plan schématique, non coté⁴⁾.

Aucun de ces voyageurs n'a réuni des documents suffisants pour permettre une étude archéologique des ruines : elles ne paraissent pas, d'autre part, avoir été visitées par les explorateurs qui ont parcouru récemment la région⁵⁾. En tout cas, personne, à ma connaissance, ne semble s'être rendu compte de

luogo stravagante una Città, con un castello-forte, con muraglie di pietre grossissime, e molto ben fatte, ma tutte rovinate e lasciate in abbandono. Gli Arabi la chiamano el Her, e dicono, che fusse cosa di Ebrei, a tempo di Salomone, detto da loro Sulcimàn : ma Dio sa come vada la cosa ; e chi può credere alle tradizioni, e historie degli Arabi ignoranti ?
PIETRO DELLA VALLE, *Viaggi*, Venise, 1667, t. 1, p. 468).

¹⁾ CARSTEN NIEBUHR, *Reisebeschreibung*, Copenhague, 1774-1837, II, p. 246 et suiv.

²⁾ *Diary of a Journey with Sir Eyre Coote from Bassora to Aleppo in 1780 (?)*, from the original Ms. (Communicated by Sir Woolhouse Parish), ds. *The Journal of the royal geographical Society*, XIX, Londres, 1860, p. 20.

³⁾ J.-B.-LOUIS-JACQUES ROUSSEAU, *Voyage de Bagdad à Alep* (1808), publié d'après le ms. inédit de l'auteur par Louis Ponsot, Paris, 1879, p. 146-154 [cité ROUSSEAU, *Voyage*]. — Le manuscrit de Rousseau renferme trois lavis relatifs à Kasr el-Heir. Un seul d'entre eux a été reproduit (p. 146), par L. Ponsot. Clermont-Ganneau a publié les deux autres : une copie de l'inscription et une vue des façades septentrionales des châteaux. (CLERMONT-GANNEAU, *Une inscription du calife Hicham*, ds. *Rec. d'arch. orient.*, III, p. 285-293, pl. VII. A et

pl. VII. C et D), p. 253 P. 291).

⁴⁾ J. OESTRUP, *Historik-topografiske Bidrag til Kendskabet til den syriske Oerken*, ds. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark*, 6^e série, section des Lettres, t. IV, n^o 2, Copenhague, 1895, p. 66-69.

⁵⁾ Cf. E. SIEGAL, *Reisen in Syrien und Mesopotamien*, Leipzig, 1883. — Dans la carte de Kiepert (*Routen in Syrien* jointe à l'ouvrage figure la route du docteur Th. Bischoff (*Route von Tudmur über es-Sychna*, 1880) qui dut passer par Kasr el-Heir. Cependant ces ruines ne sont indiquées ni sur cette carte ni sur la seconde carte du même volume (*Routen in Mesopotamien*). — B. Moritz place Kasr el-Heir à 11 kilomètres au sud-est de Tayibé, ce qui correspond à peu près à sa situation exacte, mais fait suivre le nom d'un signe de doute (?) (Carte ds. MORITZ, *Zur antiken Topographie der Palmyrena*, ds. *Abhand. d. k. Akad. der Wiss.*, Berlin, 1889, *Phil. Hist. Abhd.*). — La carte de Kiepert, *Syrien und Mesopotamien*, 1893, note à l'est de Tayibé les *Konzour el-Akhaweln* et, au sud-est, *Kasr el-Heir*. Comme la montre récemment M. Dussaud (*Topographie hist. de la Syrie ant. et médiév.*, Paris, 1927, p. 258), ces deux désignations répondent au même site.

l'importance et de la destination de l'immense enceinte qui se développe dans le voisinage des châteaux et que j'étudierai plus loin⁽¹⁾.

ITINÉRAIRE (fig. 1).

A chaque voyage, j'ai suivi, à l'aller, la piste de Palmyre à Deir ez-Zor en empruntant, aux environs d'Erek, un parcours récemment tracé qui laisse

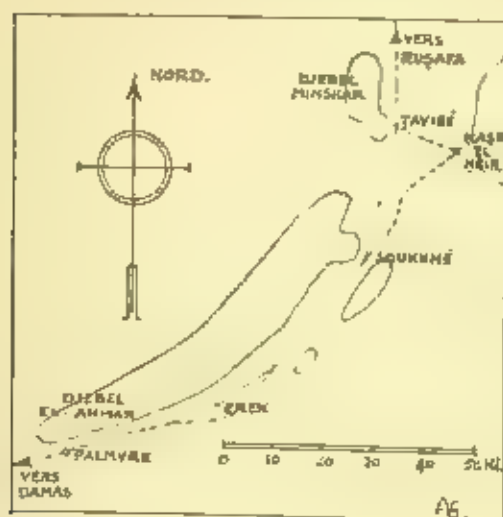


FIG. 1. — Itinéraire.

ce village à 3 kilomètres sur la gauche. On compte 35 kilomètres de Palmyre à Erek et 40 kilomètres d'Erek à Soukhné. Kasr el Heir est situé au nord-est de Soukhné, à 30 kilomètres environ⁽²⁾.

Soukhné, où l'on peut se ravitailler et trouver au besoin un gîte, possède une source thermale sulfureuse formant une mare sur la lisière du village. Il subsiste quelques pans à demi ruinés d'une enceinte fortifiée qui semble de construction assez récente (fig. 2).

A mon premier voyage, je suis revenu de Kasr el-Heir à Soukhné en faisant un crochet par Tayibé (fig. 3), située à 15 kilomètres à l'ouest du Kasr et à 25 kilomètres au nord-nord-est de Soukhné. Tayibé est aujourd'hui abandonnée⁽³⁾. Le campanile que signale Pietro della Valle est encore debout, mais

⁽¹⁾ Il semble bien que Rousseau (*Voyage*, p. 148) l'ait traversée en deux endroits et qu'il ait eu se trouver en présence de deux aqueducs. — On ne saurait affirmer, devant l'imprécision du texte de Sir Eyre Coote, que le passage suivant se rapporte à cette enceinte : « There was the ruin of an aqueduct that came from the mountains on the right of this patera and from thence across the plain into the other building *op. et loc. cit.* »

⁽²⁾ Ces indications de distance m'ont été fournies par les officiers méharistes et ne sont qu'approximatives.

⁽³⁾ Au XVII^e siècle, Tayibé était encore habitée et Pietro della Valle put y trouver des vivres « polli, vova, cocomeri, cedrisoli, e simili galanterie » (PIETRO DELLA VALLE, *Viaggi*, I, 467). Lors du passage de Rousseau le village avait été abandonné et les habitants s'étaient transportés à Soukhné (ROUSSEAU, *Voyage*, p. 154).

ce n'est point, comme le dit le voyageur romain, une construction chré-



Fig. 2. — Remparts de Soukhne

tienne ⁽¹⁾; on rencontre fréquemment en Syrie des tours semblables qui servent à la fois de minarets et de tours de guet ⁽²⁾.



Fig. 3. — Taybo.

Les villages que je viens de nommer correspondent à des sites antiques

⁽¹⁾ « .. un campanile di buona fabbrica di mattoni d'onesta grandezza, che pare esser stata cosa di cristiani... » (PIETRO DELLA VALLE, *op. cit. loc. cit.*).

⁽²⁾ On ne trouve aucune trace de l'enceinte signalée par Pietro della Valle *op. cit. loc. cit.*. Rousseau n'en fait pas mention.

échelonnées sur la route — *Strata Boetiana* — qui conduisait de Palmyre à Suré en passant par Rasafa. Erek marque certainement l'emplacement d'Aracha et Tayibe celui d'Oriza, mais Soukhne, comme l'a montré M. Dussaud, ne peut être identifiée ni à Cholle qu'il faut placer entre Tayibe et Rasafa, ni à Adada, dont il reste à déterminer la position exacte ⁽¹⁾.

Kasr el-Heir, situé hors de la voie précédente, occupe cependant un poste important à la jonction de trois routes venant la première de Zenabî, la seconde d'Azzara-Deir ez-Zor, la troisième du bas Euphrate, et se dirigeant toutes trois sur Tayibe. Il est donc vraisemblable que le Kasr correspond lui aussi à une localité antique ⁽²⁾.

DESCRIPTION DES RUINES

Lorsqu'on vient de Soukhne en suivant une direction sud-ouest — nord-est, on aperçoit à l'horizon deux groupes de constructions sans discerner tout d'abord l'ordre de grandeur de leurs dimensions respectives. Après avoir reconnu le terrain, on constate que le premier groupe, aperçu à main droite (pl. LXXXV, A) correspond à deux pans de mur s'élevant à 3 m. 50 environ au-dessus du sol alors que le second groupe, à main gauche, comprend deux enceintes carrées inégales, M et N, dont les murailles atteignent 12 mètres de hauteur.

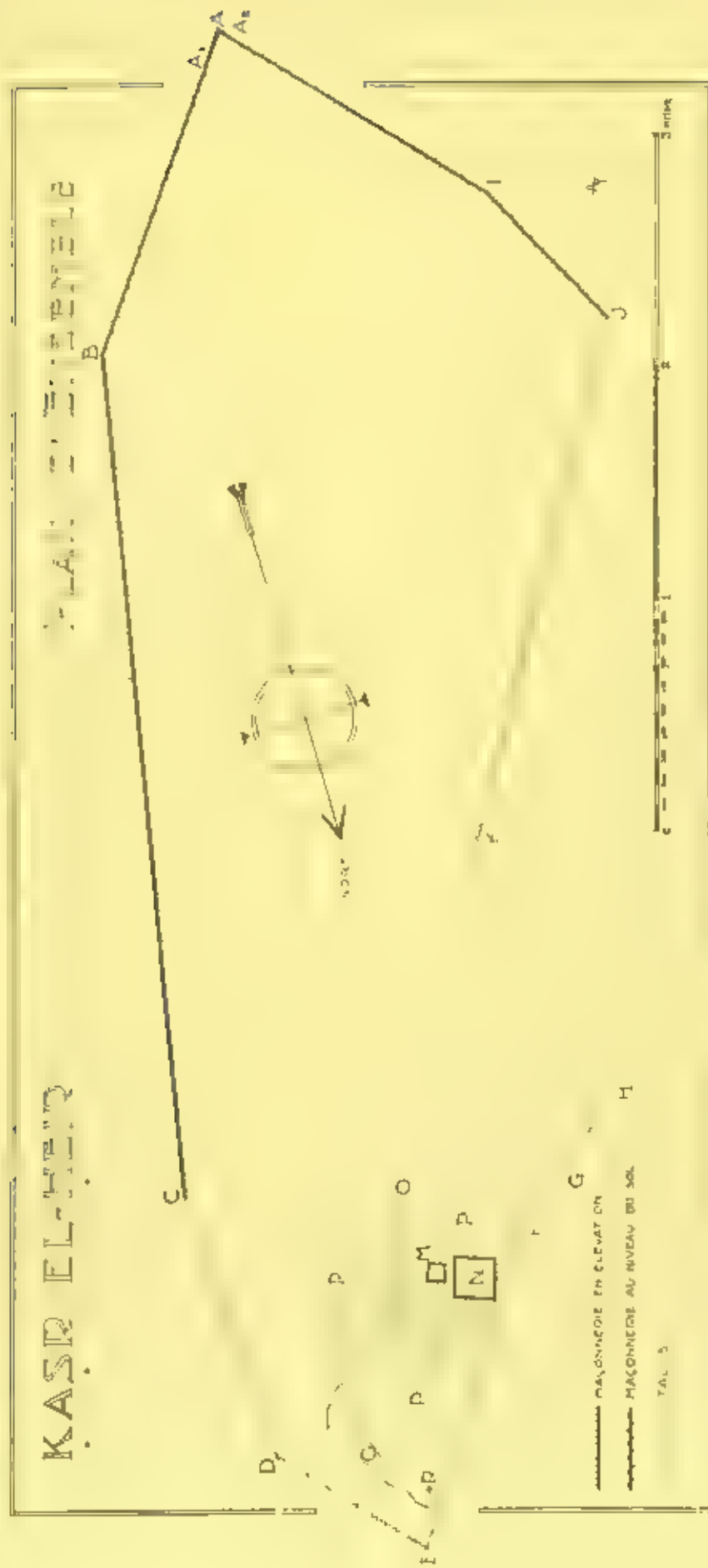
Ce sont ces deux *châteaux* qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Kasr el-Heir. Aucun des Bedouins que nous avons interrogés ne connaissait d'autre dénomination et le plus âgé d'entre eux n'avait jamais entendu prononcer le nom de *Ghassour el-Ekhewein* rapporté par Roussaud ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, p. 251 sq.

⁽²⁾ Moritz a émis à ce sujet diverses hypothèses : « Unverkennbar sind diese Ruinen ein castellum, vielleicht 'Adada, das Ptolemaeus an Cholle's Stelle glebt; oder haben diese beiden bei ihm nur die Plätze getauscht, oder waren diese Ruinen das castellum von Oriza ? » (*Zur antiken Topographie der Palmyrene*, p. 28 n. 2). Les objections présentées par M. Dusa-

ud (Top. *op. cit.*, p. 274, contre l'identification : Boukhne — Adada conservent toute leur valeur contre l'identification : Kasr el-Heir = Adada. La découverte d'inscriptions sur le site de Kasr el-Heir permettrait seule, comme le reconnaît Moritz *in fine*, de déterminer à quelle localité antique correspondent les ruines actuelles.

⁽³⁾ Ghassour el-Ekhewein est la prononciation bedouine de قصور الحوين = les



I — LES MURS A ET LEURS PROLONGEMENTS

La vue d'ensemble de l'état actuel (fig. 4) et le plan restitué (pl. LXXXVI, a) rendent compte du dispositif des ruines du groupe marqué A sur la planche LXXXV.

Deux pans de mur de 1 m. 55 d'épaisseur à la base se réunissent en formant entre eux un angle de 80 degrés. Le pan qui se dirige vers le nord-ouest



FIG. 4 — Murs du vannage.

mesure 65 mètres de développement; celui qui se dirige vers le nord-est mesure 165 mètres. Sur leurs faces sud-ouest et sud-est, ces murs sont flanqués de contreforts demi-cylindriques espacés de 12 mètres environ d'axe en axe. Sur les faces opposées on aperçoit les restes de massifs de maçonnerie (pl. LXXXVII : m, m, n, n...) régulièrement disposés. Ils correspondent vraisemblablement à autant de contreforts, mais l'ensablement de la base du mur ne permet point de distinguer la forme de leur implantation. Le tracé triangulaire que j'ai restitué est hypothétique.

Dans chaque travée, au niveau du sol, sont ménagées des ouvertures plein cintre de 1 m. 10 de largeur et de 2 m. 05 de hauteur sous clé (pl. LXXXVII). Les seuils, recouverts d'une layer comme de sable, sont formés

châteaux des deux frères (CLERMONT-GANNAU, *Rec. arch. orient.*, III, p. 283, n° 2). — D'après la tradition recueillie par Rousseau les deux châteaux auraient été bâtis « par deux frères jumeaux d'une naissance illustre, qui, après avoir embrassé la religion musulmane, vinrent s'établir dans ces lieux... » (ROUSSEAU, *Voyage*, p. 147). On verra que les châteaux, très différents l'un de l'autre, comme dimensions et comme dispositions intérieures, ne furent pas construits à la même époque. Les Arabes paraissent avoir imaginé de toutes pièces la légende relatée par Rousseau.

Dans une carte que vient de publier Aloïs Musil *Map of Northern Arabia*, 4 feuilles au 1 : 4.000.000, New-York, 1927) sont indiqués les deux châteaux : ils portent respectivement les noms de *Kasr al-Her* et de *Kasr al-Hwer* (diminutif). Dans l'ouvrage paru au même temps que celle carte l'auteur se contente de noter que « *Kasr al-Ehwer* are the *Kasr al-Her* and the *Kasr al-Hwer* southeast of al-Tajjibé ». (Aloïs Musil, *Arabia Deserta, A Topographical Itinerary* ds. *Amer. Geogr. Society, Orient. Explor. and Studies*, n° 2, New-York, 1927, p. 531).

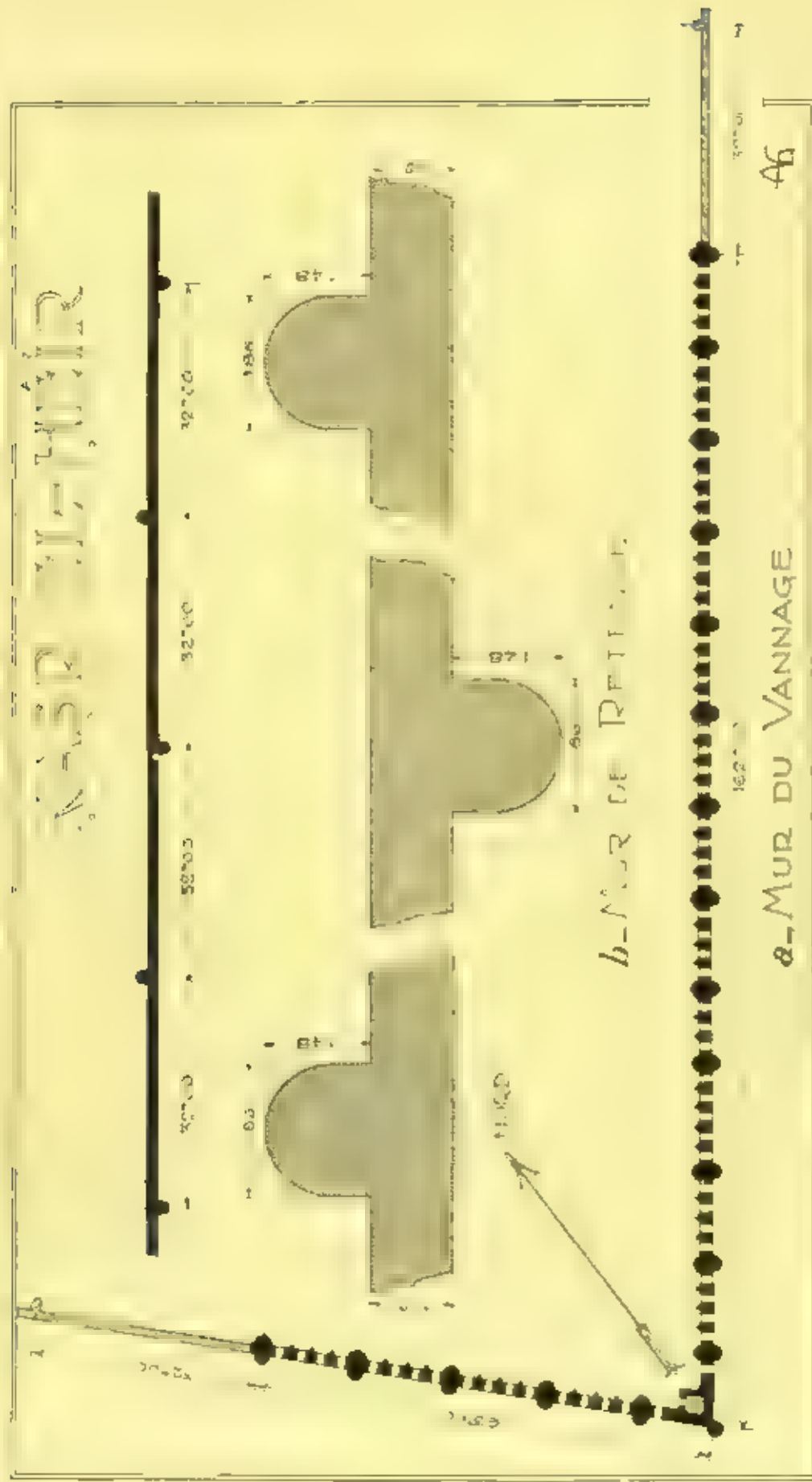
de dalles qui paraissent avoir été usées et polies par un courant d'eau. Les arcs des baies sont appareillés en brique sur la face extérieure du mur, en pierre sur la face intérieure. Au-dessus des arcs, l'épaisseur du mur n'est plus que de 1 m. 10 : la différence avec l'épaisseur de base est rattrapée par un glacis à 45 degrés. Le mur se termine par cinq arases de briques surmontées d'une assise de pierre et d'une dalle de couronnement; de cette dernière, il ne reste que quelques fragments.

En général, les travées n'offrent entre elles que de faibles différences de développement et sont percées chacune de quatre ouvertures; les travées d'angle, plus réduites, n'en possèdent qu'une. On notera sur le pan oriental deux travées irrégulières : la troisième à partir de l'angle, avec cinq ouvertures et la suivante, avec trois seulement. A l'angle même, les murs sont épaulés vers l'intérieur par une petite chambre voûtée en berceau.

Les murs AA₁, AA₂ se rattachent à un vaste ensemble de constructions, dont on retrouve, *au niveau du sol*, les traces plus ou moins explicites. C'est d'abord, prolongeant le pan AA₁ (pl. LXXXV), un mur rigoureusement rectiligne de 1.300 mètres de longueur. Épais de 4 m. 12, il est constitué par deux parements soigneusement appareillés joints par un blanchage très résistant. Des contreforts demi-cylindriques sont disposés alternativement sur chacune des faces du mur. L'écartement des deux contreforts consécutifs est de 32 mètres.

Ce premier trajet rectiligne conduit jusqu'au point B 1a, le mur s'infléchit vers le nord. On le parcourt de B en C, suivant une ligne droite de 3.600 mètres, le long de laquelle on retrouve les éléments constructifs précédemment indiqués. Au point C, disparaît toute trace de construction appareillée, mais le mur de pierre fut suite un talus rectiligne CD de 1.200 mètres de longueur orienté sud-nord. En D, nouveau changement de direction auquel correspond, sur 750 mètres de longueur, un talus DE, analogue au précédent. A partir de E, on suit les traces EFGH d'une levée semblable, dirigée cette fois vers le sud et dont on perd la trace en H.

Revenant en AA₂, on parcourt successivement les murs A₂I (1.360 m.) et I J (750 m.) dirigés vers le nord-ouest et en tous points identiques aux murs de l'est; puis, à partir de J, un talus dirige vers le nord-est qui paraît se terminer en K.



Hauteur et plan. - Murs du réservoir

Les murs sont aujourd'hui arasés au niveau du sol du désert. Je ne disposais ni du temps ni des moyens nécessaires pour retrouver le niveau du sol ancien, mais je ne crois pas qu'il soit situé à plus de 1 m. 50 ou 2 m. de profondeur. Comme on le verra sur le croquis d'ensemble (pl. LXXXV), il n'apparaît pas que murs et tours ne constituent un « chat terre » ; cependant, étant donné les variations de l'ensablement et la difficulté de certaines observations, je ne saurais être très affirmatif sur ce point.

On retrouve dans ces murs, les matériaux de base et les techniques employées dans le petit kaşr. Ils offrent les mêmes « haubillons », sont mis en œuvre suivant les mêmes procédés et témoignent des mêmes qualités techniques⁽¹⁾.

Reste à déterminer la destination de ces divers constructions. On ne peut supposer que ces murs aient appartenu à une « enceinte fortifiée », même en admettant qu'elle soit restée inachevée. Les tourelles de flanquement sont de trop faible diamètre pour repousser les « ouvrages de défense » ; ce sont de simples contre-forts. D'ailleurs, l'arrangement sur les deux faces du mur est contraire à tout principe de construction militaire. Enfin, si les murs étaient des courtines, quelle serait la fonction des talus qui les prolongent ? Une seule hypothèse est vraisemblable : on se trouve en présence d'ouvrages et de talus de retenue d'eau. Les réservoirs que l'on rencontre en Turis⁽²⁾, notamment à Kureuan⁽³⁾ sont, il est vrai, de l'encombrement, mais les murs qui les haillent offrent également cette alternance, sur leurs deux faces, de contre-forts arrondis. Les constructions plus élevées de l'angle sud, avec leurs multiples ouvertures et leurs « haubillons », paraissent avoir rempli une fonction défensive. Elles devaient constituer une série de *canons* permettant de régler le cours de l'inondation. J'ai signalé plus haut que le seul des haills semblait avoir été poli par un courant d'eau. Les massifs ruinés et désagrégés qui subsistent à l'intérieur du mur avaient peut-être un profil triangulaire, comme dans les piles de pont, mais que je l'ai restitué. En outre, on observe sur la

⁽¹⁾ Dans ces cas les pierres 30 x 30 x 4,5 mm. Les haubillons sont à cet égard les points de jonction. Les pierres du petit château mesurent 30 x 30 x 4,5 et les points 25 mm. également. Le même échantillon a d'ailleurs été employé, avec un joint de 30 mm., dans le grand château ; mais l'appareil

est d'un type très différent. Les pierres sont plus petites et les joints sont plus serrés.

⁽²⁾ G. Mangin, *Manuel d'art musulman*, I, p. 31 et suiv.

face interne des murs les trous d'encastrement de pièces de charpente qui devaient servir à l'établissement et à la maintenance des vannes.

On avait donc établi à Kise el-Hor un vaste lac artificiel de près de 9 kilomètres de longueur sur 1 500 mètres de largeur moyenne. D'où provenait l'eau enligée à cet endroit? En avril 1925, il existait au nord (pl. LXXXV, R) une sorte de marécage où apparaissent des fondations de bel appareil. C'est là, peut-être, le point d'arrivée d'eau dans le réservoir. Rousseau recueillit par un des Bedouins l'écho d'une tradition d'après laquelle des aqueducs amenaient les eaux de *Kezwan* ⁽¹⁾ situées à 16 kilomètres au nord-est de Kise el-Hor. Mais Musil, dans la carte qu'il vient de publier, indique deux aqueducs partant des châteaux et se dirigeant vers le nord-ouest. Le premier, appelé *Keit as-Sedjeh*, passe au nord de Jayr ⁽²⁾; le second, qui passe au sud du village, porte le nom de *Keit as-Shejm* ⁽³⁾. Je n'ai pu obtenir au sujet de ces aqueducs aucune information ni faire ~~avec~~ constatation précise, mais c'est une question qu'un examen nous l'ait de la région permettrait sans doute d'éclaircir. Quoiqu'il en soit, les terrains voisins des châteaux sont parfois des nombrées: *El-Basrah* — les jardins. On observe en cet endroit les débris de nombreux murs de clôture (pl. LXXXV, P, P, P), qui attestent un lotissement de vergers et de jardins. Ces enclaves semblent avoir été réparties sur les deux rives d'une dépression (O O) qui marque sans doute la direction que suivait l'eau avant de s'étendre jusqu'aux murs et aux talus de retenue.

II — LES CHÂTEAUX

(pl. LXXXVIII et LXXXIX. — Fig. 10)

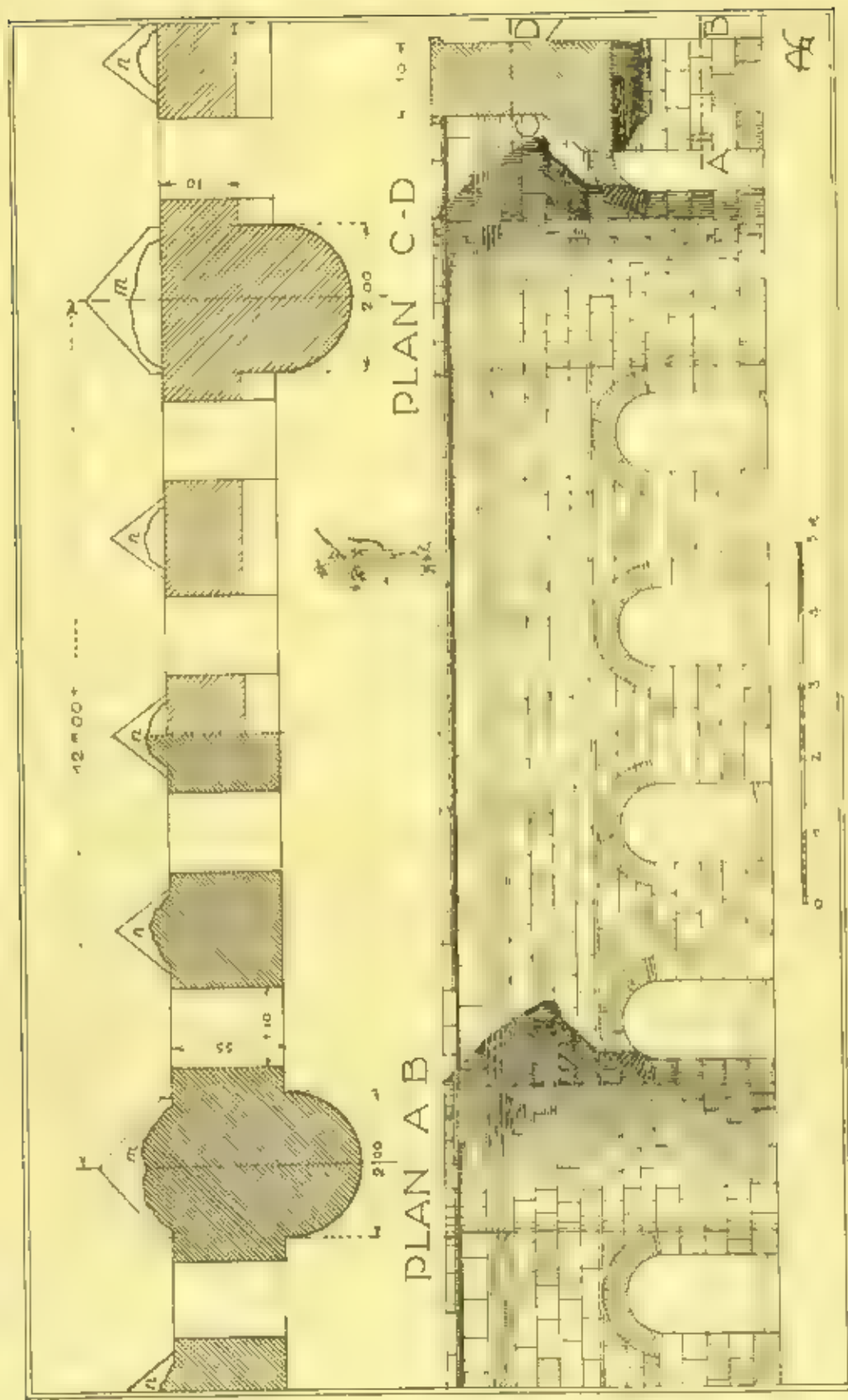
Les châteaux que j'ai vus de près sont conçus tous deux suivant le même principe: dans chacun d'eux une enceinte carrée flanquée de tours cylindriques, abritée des constructions diverses. On observera tout d'abord l'irrégularité de l'implantation des deux enceintes. Ce ne sont point des carrés parfaits, mais des quadrilatères voisins du carré. Cette irrégularité n'est évidemment que la conséquence d'erreurs de mesure ⁽⁴⁾.

(1) Rousseau, *Voyage*, p. 153.

(2) A. Musil, *Map of Northern Arabia*.

(3) On aboutirait fréquemment à des résul-

lats remarquables si on procédait à une triangulation au lieu de considérer *a priori* tous les angles comme droits.



كاسر المجرى. Detail du Vannage

Les axes des deux châteaux sont orientés sensiblement suivant les quatre points cardinaux. Le grand château est séparé du petit par un espace de 43 m.



FIG. 5. — Les deux châteaux : état actuel.

de largeur, cote mesurée entre les courtines. Son axe est-ouest ne correspond pas à l'axe du petit château : il a été reporté de 10 mètres vers le nord.

a) LE PETIT CHATEAU

L'enceinte, qui mesure en moyenne 70 mètres dans œuvre, est constituée par une courtine de 2 m. 10 d'épaisseur flanquée de tours cylindriques de 4 m. 40



FIG. 6. — Le petit château : angle sud-est.

de diamètre. On compte une tour à chacun des angles et deux tours intermédiaires sur chaque face, soit douze tours au total. Sur les faces nord, sud et est, elles sont régulièrement espacées de 23 mètres d'axe en axe. Sur la face

ouest, les deux toits intermédiaires s'en sont rapprochés — 8 m. 40 d'axe en axe — et flanquent l'unique porte d'entrée du château.

Sur une arcade qui s'étend sur les deux toits la surface nord-ouest est fort bien conservée jusqu'au niveau du chemin de ronde (fig. 5 et 6; pl. XC et XLII). Il n'en est pas de même des constructions intérieures en grande partie ruinées. Les murs qui subsistent assez profondément en sont encore çà et là des portions de voûte (pl. XCI). Tous ces éléments appartiennent à un étage inférieur dont on peut conclure que les grandes lignes (pl. LXXXIX) étaient d'une cour centrale entourée de salles de largeur variable, voûtées de berceaux perpendiculaires aux murs d'enceinte. Dans les angles nord-est et sud-est (pl. XL), deux étages de salles plus petites étaient compris dans la hauteur de la cour, les deux étages se dressant au-dessus et sur tout son développement. À l'extérieur, un premier étage profond, ainsi que l'attestent les traces d'arcades et de colonnes, s'étendait sur les espaces internes des courlines.⁽¹⁾

La porte d'entrée s'ouvrait sur un passage voûté d'archivoltes datant de la cour. L'état actuel ne l'a pas permis de lever exactement et d'indiquer les escaliers qui, de cette cour, conduisaient au premier étage. Celui-ci était relié au chemin de ronde par un escalier à vis construit dans la tour nord de l'enceinte.

Le chemin de ronde, qui mesure 1 m. 60 de largeur, était protégé par un parapet de 0 m. 50 d'épaisseur. On en subsiste que quelques arases de briques, à la base, et des anneaux d'attache en cuivre et installées des chambres d'archivoltes en coupes. Dans la planche XLV, j'ai restitué un parapet à crochets et merlons suivant la disposition courante.

MATÉRIAUX ET TECHNIQUE. — Le calcaire, d'un blanc jaunâtre, d'un grain fin et homogène, paraît provenir de Thylès. Il a été mis en œuvre avec beaucoup de soin : les assises sont réglées sur une hauteur voisine de 0 m. 33 et les parements rigoureusement dressés. Bien que les pierres soient réunies par un mortier abondant de chaux et de sable, les joints horizontaux et verticaux sont très serrés. Le résultat a été obtenu au moyen d'une tuile en forme de coin,

(1) Le lavas de Roussouf reproduit dans l'article de Clément-Ganneau *Rec. Arch. Orient*, III, pl. VIII, indique sur la face nord

une brèche étendue laissant voir, à l'intérieur, deux étages d'arcades plein cintre.



KASR EL-HER. — Les châteaux : plan de l'état actuel

comme on peut s'en rendre compte dans les boutesses qui forment le sol du chemin de ronde (fig. 7).

La brique, la caille, repose à un échaffaudon de 0 m. 30 x 0 m. 30 x 0 m. 45 (4); les joints ont 25 millimètres d'épaisseur moyenne. Ces briques sont hourdées comme le calcaire à l'aide d'un mortier de chaux et de cendre.

Je parlerai plus loin des plaques de revêtement placées au sommet des tours qui flanquent l'entrée; elles sont constituées par un mélange de chaux, de plâtre et de cendre qui a acquis une très grande dureté.

Le motif de l'entrée (pl. XC et XCIV). — C'est, parmi les ruines de Kasr el-Heir, la partie qui offre le plus grand intérêt pour l'histoire de l'art, aussi bien par la composition d'ensemble que par le détail.

La porte d'entrée, rectangulaire, est surmontée d'un arc de décharge plein cintre qu'accuse une archivoltte moulurée (fig. 9), se raccordant, au niveau de la naissance de l'arc, avec deux bandeaux horizontaux. De part et d'autre de l'archivoltte sont creusées deux niches cylindriques voûtées en cul-de-four. Un bandeau mouluré (fig. 8) encercle les tours, à hauteur du linteau de la porte appareillé en claveaux.

La porte mesure 3 m. 10 de largeur ; actuellement, le sable s'est amoncelé jusqu'à 1 m. 50 du linteau (fig. 9) et la hauteur de 4 m. 20 indiquée dans la



FIG. 8. — Petit chateau : profile.

Je dois signaler qu'à cette dernière réunion
tillon courant, j'ai trouvé quelques briques
de $935 \times 935 \times 7$. Elles n'étaient point incor-

poisson et à mors et apparurent sans doute
à des collages.

planche M.IV, n'est qu'une restitution vraie et fidèle. Un chausson mouluré encadre la baie; il s'accompagne au-dessus du linteau d'une corniche en clay-

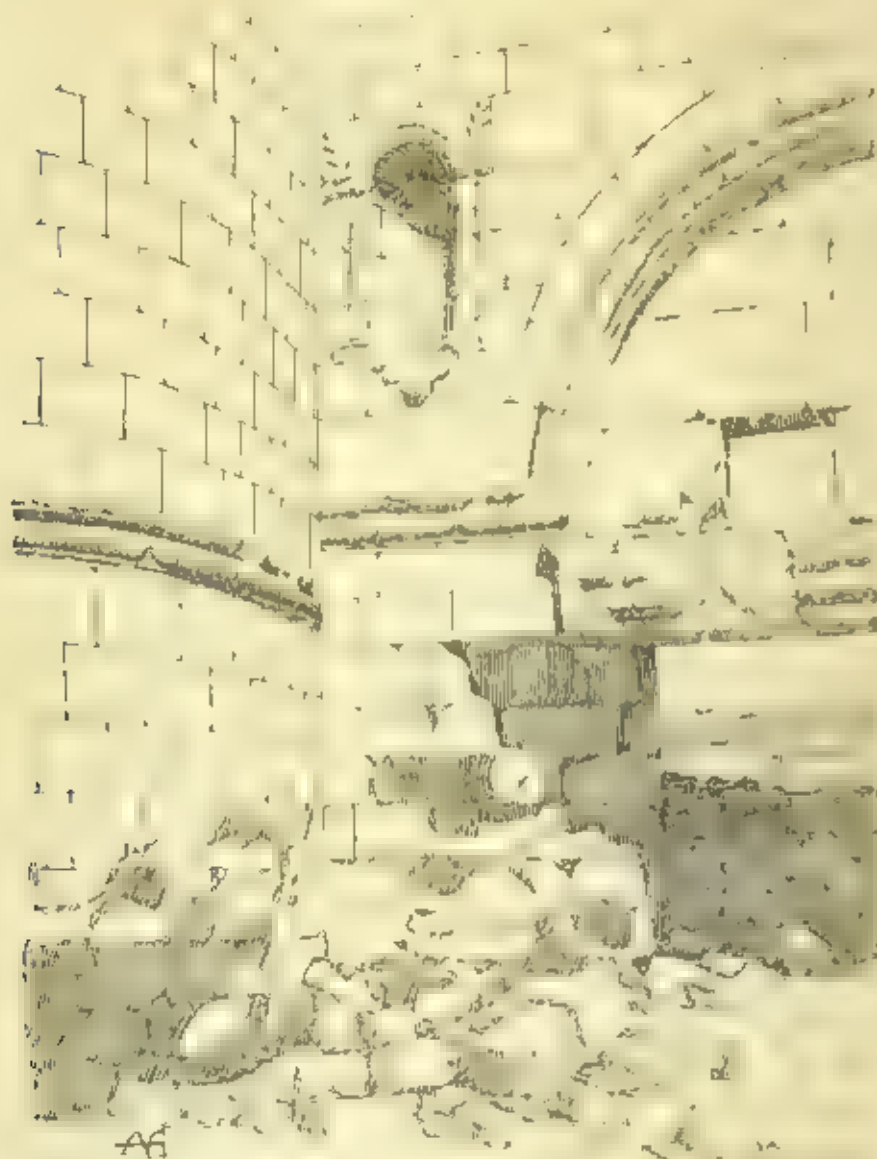
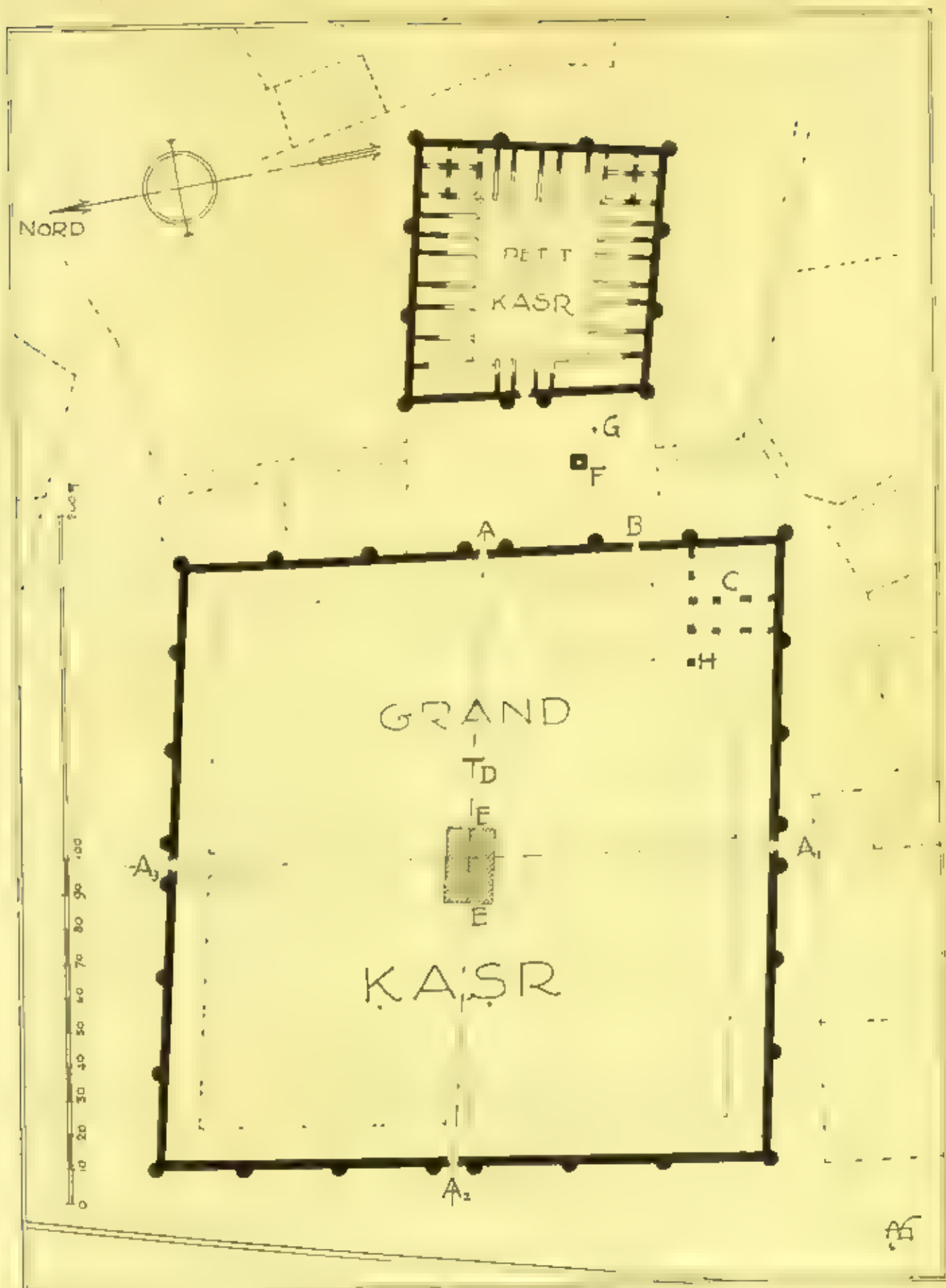


FIG. 9. — Entrée du petit château

frein. Tous les profils que j'ai pu relever réunissent une doucine comprise entre des listels; dans le listel supérieur est creusée une rainure d'onglet (fig. 8).



Kasr el-Helk Plan restauré

Les niches sont flanquées de colonnettes engagées dont les bases et les chapiteaux sont fort vultueux. Le cul-de-four est orné d'une coquille et des rameneaux à 5 feuilles se détachent sur le nez du mur, aux angles de la corniche (fig. 10). Des restes de consoles en saillie à la base de chaque niche, attestent que celles-ci étaient destinées à recevoir des statues.

Au sommet des tours et de la courtine intérieure se développe une frise décorative où des niches plates alternent avec des colonnettes accouplées (pl. XCII, 1 et 2). C'est un revêtement moulé, plaqué sur un mur de brique et dont la matière, de couleur grisâtre, se compose, comme je l'ai dit, d'un mélange de chaux, de plâtre et de cendre. On peut constater qu'on a opéré avec quatre moules distincts : un premier moule pour le fût des colonnettes, un second pour le groupe des deux chapiteaux, un troisième pour le panneau rectangulaire du fond, enfin un quatrième pour la partie comprenant le tympan, l'archivolte et les écoinçons. Bien que ce revêtement soit en général profondément rongé, et même complètement désagrégé par endroits, on peut en restituer quelques éléments significatifs suivant le croquis de la figure 11 (1).

Les colonnettes sont munies de stries convergeant vers l'axe ; sous le tour de tailleur du chapiteau, deux feuilles d'acanthé se recourbent en volutes. Dans le tympan, se développe un motif de fleurs et de feuilles symétriquement disposées par rapport à une tige médiane ; l'archivolte paraît avoir été décorée de

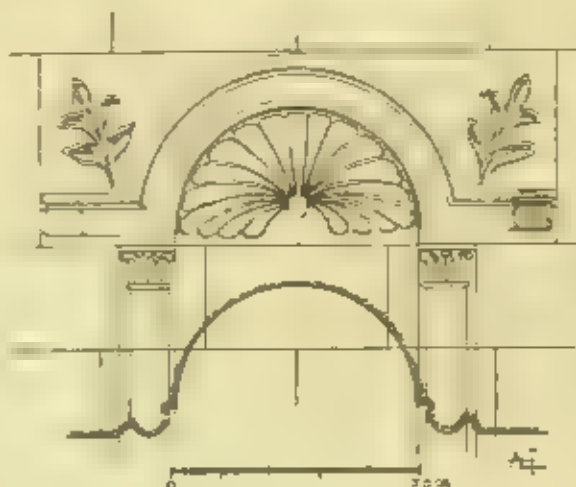


FIG. 10. — Petit château : détail des niches.

(1) Étant donné la mutilation des ornements sculptés, certains détails, notamment les chapiteaux, ne sont indiqués dans cette restitution que de manière approximative : il est certain toutefois qu'ils répondraient à un type de cha-

piteau corinthien simplifié.

(2) Le détail de l'ornement est sur bien des points conjectural, mais la disposition des grandes masses et les divers types de feuillages répondent à la réalité.

feuilles d'acanthé. Les panneaux rectangulaires au fond des niches est assez bien conservé (pl. XCR 2). La tige souple s'enroule en un rinceau d'où se détachent autant qu'on peut le distinguer, des viles, des raisins et

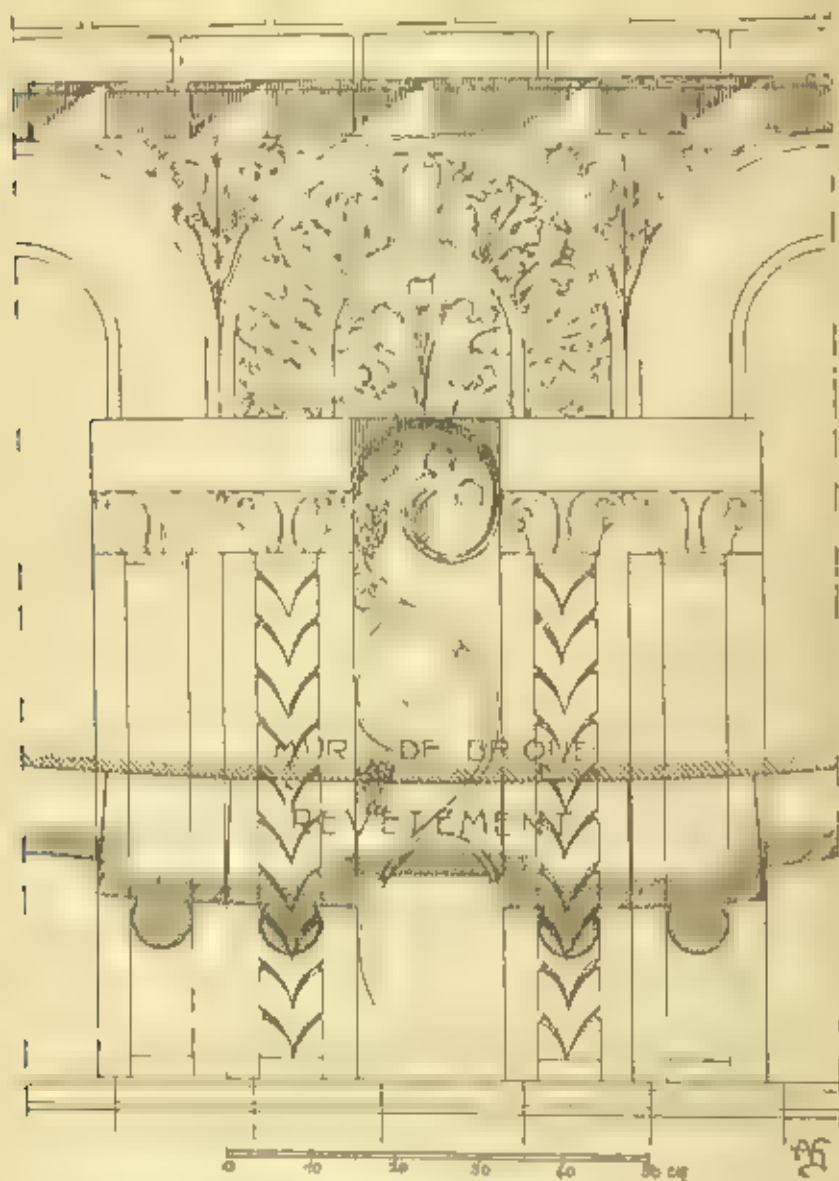


FIG. 11 — Parthénon, section de la frise

des feuilles de vigne. J'examinerai plus haut, en détail, les rapprochements que suggère cette ornementation.



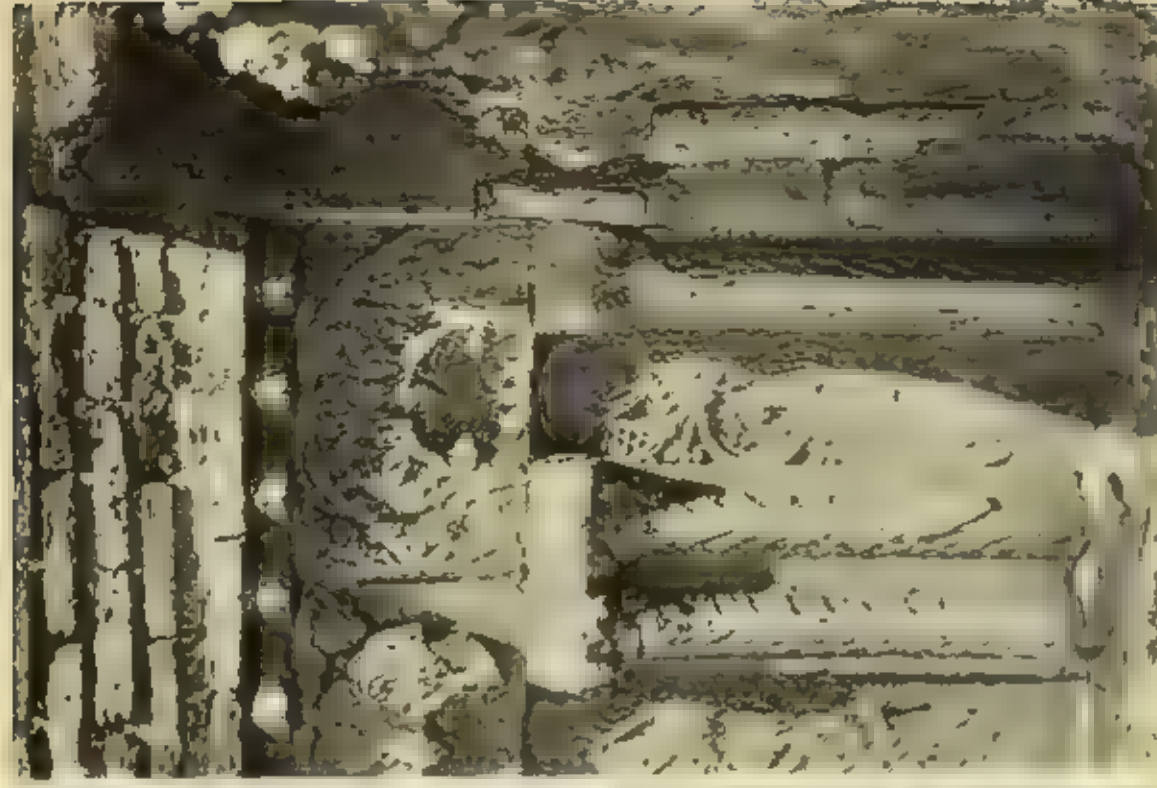
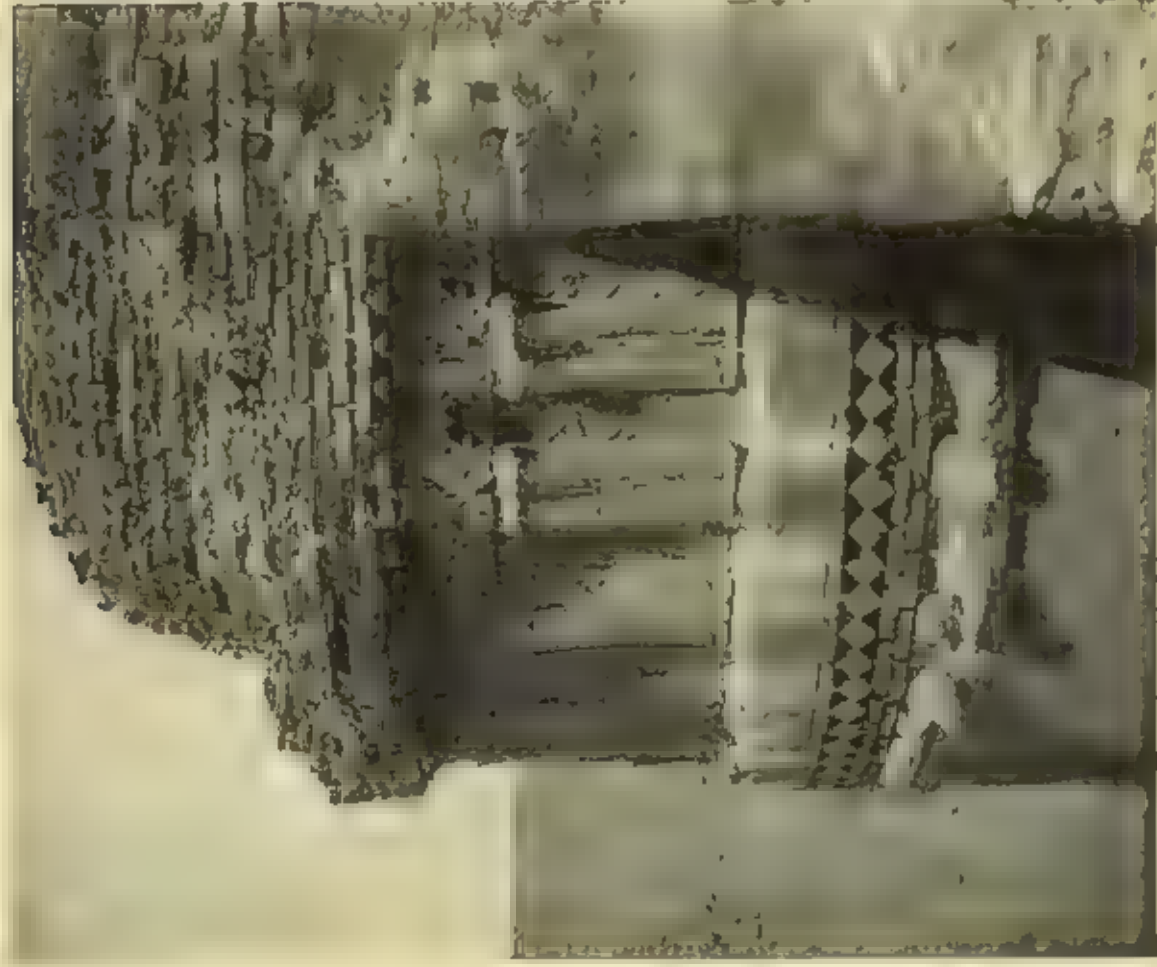
Kasr el-Her. Entrée du petit château



1. Intérieur du petit château, angle nord-est



2. Intérieur du petit château, angle sud-est



Petit château de Kazz el-Heir. Détails décoratifs



1. Petit château de Kasr el-Hir : façade occidentale



2. Grand château de Kasr el-Hir : intérieur, angle sud-est

Au-dessous des colonnettes règne d'abord une assise de pierre puis un cordon de carreaux de briques de 10 cm. de côté, placés à 45 degrés, entre deux arases, enfin un bandeau de pierre, moulure suivant le profil courant. Au-dessus de la frise le premier rang de brique est disposé en dents de scie dans le plan horizontal viennent ensuite neuf rangs de briques montés à plomb et, comme couronnement, quelques briques en saillie formant une corniche dont il reste çà et là des traces.

Dans l'axe de la baie, la frise est interrompue par une bretèche portée sur trois consoles de pierre entre lesquelles s'ouvrent deux machicouls.

INSCRIPTIONS. — Sauf quelques lettres arides, à demi effacées, tracées à l'aide d'une peinture rouge sur la paroi du passage de l'entrée, le petit château ne renferme aucune inscription apparente. Les Bedouins attribuent aujourd'hui au petit château l'inscription disparue qu'au temps de Rousseau ils prétendaient avoir été placée dans le grand. Constatation singulière : le texte m'a été transmis exactement sous la forme rapportée par Rousseau¹. Il n'en demeure pas moins, comme l'a remarqué Clermont-Ganneau, une pure fantaisie².

b. LE GRAND CHATEAU

Son enceinte, de 170 mètres de côté dans l'œuvre, composée des mêmes éléments que celle du petit château, est beaucoup moins bien conservée : de longs pans de muraille se sont écroulés et de nombreuses tours sont détruites. Le plan de cette enceinte se restitue cependant en toute certitude. La courtine, de 2 m. 05 d'épaisseur, est flanquée d'une tour cylindrique à chaque angle et de six tours intermédiaires sur chaque face, soit au total 28 tours de 4 m. 05 de diamètre. Elles sont espacées de 28 mètres d'axe en axe, en moyenne, sauf dans la travée médiane de chaque face où leur écartement n'est plus que de 12 mètres d'axe en axe. Dans chacune de ces travées médianes est percée une porte rectangulaire en sorte que l'enceinte possède quatre entrées, A_1 , A_2 , A_3 , A_4 (pl.

¹ « Sous autres. À posteriori nous avons rempli ce point de rambas et le figues mais toi tu ne les rempliras que de ficule de chameau et l'hyels de destruction » (Rousseau *Voyage*, p. 148). Cette inscription aurait été tracée sur la pierre qui manque au tympan

de la porte du petit château et on indique également la somme fatuleuse payée à l'Arabe qui l'aurait vendue à Alep.

² Clermont-Ganneau, *Rec. arch. orient.*, III, p. 290.

IXXIV) correspondant aux deux axes du quadrilatère. En B, une poterne s'ouvre dans la muraille orientale.

À l'intérieur, le cloître ne présente guère, sur toute son étendue, qu'un amas de débris et de ruines remués des siècles. Dans l'angle sud-est, une série de piliers ou de colonnettes, tous par les trois bases sont demeurés debout. Les vestiges appartenant à une *basilica* — portique ou *naisque* — surmontée d'un premier étage commun à différents piliers le murs de l'église encore en place (1). Au III-2, on cherche à remplir l'infirmerie et de chapiteau corinthien



Fig. 12. — Le cloître de la cathédrale.

ayant appartenu à un pilier ou à un pilastre et qui paraît remonter au v^e-vi^e siècle (fig. 12). C'est dans le voisinage de ce portique que Rousseau a trouvé, sur un pilier isolé, H, l'inscription dont nous parlerons plus loin.

Au croisement des axes, une excavation rectangulaire, E, en grande partie comblée,

marque sans doute l'emplacement d'une citerne, *ou* d'un *cuverne* d'une voûte ou d'un *cellier* en treillis (1). Des *trusses* ou portails et dont l'arc brisé, encore debout sur ses poutres, est orné de dents de scie d'une facture grossière. Lors du passage de Rousseau, on lisait en arabe, au-dessus de cette arcelette: *Le bâtiment appartenait au Sultan pacha de Damas et Douk*. C'est peut-être la porte d'entrée d'un maison à laquelle appartenait la cathédrale voisine.

Toute la surface du cloître paraît d'ailleurs avoir été occupée par des maisons, mais des *trusses* dans l'état actuel de dresser un plan même schématisique, se répartit en tout au plus peut-on suggérer que les portes principales du cloître n'ont pu être l'aboutissement de deux voies rectangulaires.

(1) ROUSSEAU, Voyage, p. 150.

laïres comparables au *balto* et au *Leimenos*, mais ce n'est là qu'une hypothèse. Ce qui paraît certain, c'est que, sauf dans l'angle nord-est, aucune tour ne s'appuyait sur les courtines. La disposition générale donne entre leur paroi interne et les maisons du *kaşr*.

Des escaliers adossés aux murailles devaient conduire au chemin de ronde. Ils appartenaient sans doute aux pans de courtines actuels brisés et renversés, car il faut aujourd'hui graver les amoncellements de débris pour parvenir au sommet des murs. Le chemin de ronde, de 1 m. 60 de largeur, fut bordé d'un parapet de 0 m. 40 d'épaisseur dont il reste que quelques traces. Dans chaque tour était une cage ou une chambre de voûte, voûte d'une coupole de brique et percée de trois meurtrières (fig. 13).

MATÉRIAUX ET TECHNIQUE. — On a employé, dans les constructions de l'enceinte, les mêmes matériaux, calcaire et brique, que dans le petit *kaşr*, mais la pierre y est mise en œuvre suivant une technique moins soignée. Les assises, plus hautes, varient entre 0 m. 50 et 0 m. 70, l'appareil, moins rigoureusement réglé, n'offre pas les qualités de précision précédemment signalées. Le sol de l'intérieur est constitué par de longues bouffisses de 30 centimètres de largeur séparées par les joints de 5 centimètres. On constate çà et là quelques emplois¹⁰. Les briques mesurent 0,30 × 0,30 × 0,015, l'épaisseur des joints est de 2 centimètres en moyenne.

Portes d'entrée. — Les éléments architectoniques de cette enceinte qui offrent pour l'étude moderne, etale le plus grand intérêt, sont les quatre portes d'entrée, absolument identiques. Je donne ci-dessous un croquis de la porte orientale dans son état actuel (fig. 14).

La baie rectangulaire, qui mesure 2 m. 95 de largeur, est encastrée sur 2 mètres de hauteur. Elle se possède un chaperon de moulure en arc de cercle.

Par exemple le fût du capitule B, le chapiteau corinthien de la figure 12 et

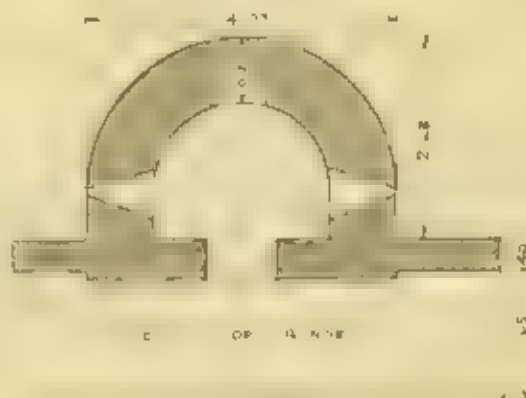


Fig. 13. — Grand château plan d'ensemble.

quelques pierres portant des acrolures

Son linteau est appareillé en claveaux à crossettes. Au-dessus, est bandé un arc de décharge dont le trace est un arc brisé très voisin du plein cintre. Dans le tympan, des trous de 2 centimètres de diamètre sont percés régulièrement suivant les lignes horizontales et verticales d'un quadrillage de 25 centimètres d'écartement. L'arc est en saillie de 4 centimètres sur le mur du tympan et il est vraisemblable qu'un revêtement céramique occupait ce défoncement. Les trous de scellement auraient eu pour objet, dans ce cas, d'assurer l'adhérence

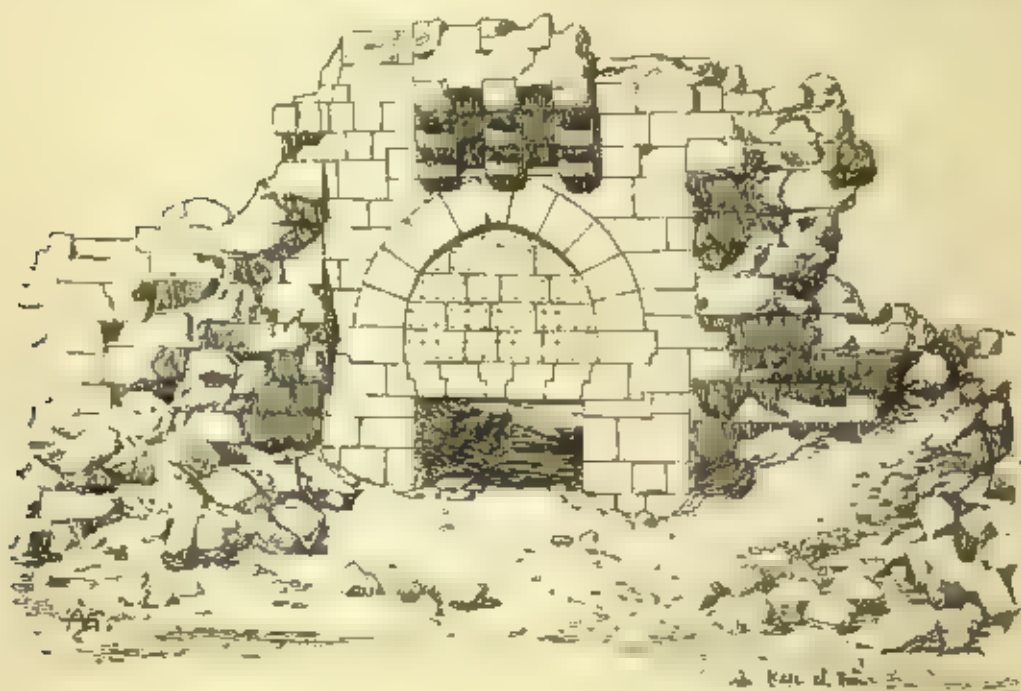


FIG. 14. — Grand château : état actuel de la porte orientale

du mortier hourdant les carreaux du revêtement. Je ne pense pas qu'on puisse attribuer à ces cavités une autre destination »).

Au sommet de l'arc, dans l'axe de la baie, fait saillie une bretèche portée sur trois consoles entre lesquelles s'ouvrent deux machicoulis.

INSCRIPTION. — A l'angle sud-est et dans le prolongement de la rangée de

» Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que le grand château renferme parmi ses ruines de nombreux fragments de céramique du type de la céramique de Raklah.

Le sol est fréquemment fouillé par les habitants d Soukheh, à la demande des marchands de Damas et d'Alep.

piers parallèles à façade sud. Les assises inférieures d'un pilier isolé sont demeurées en place (pl. LXXXVIII et LXXXIX, H). C'est au sommet de ce pilier qu'était placée une inscription coufique que Rousseau fit enlever par les Arabes et qu'il transporta à Alep. Il en donne la traduction suivante : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu : il est seul sans compagnon. Mahommed est son prophète. Cette ville a été bâtie par ordre d'Abdallah Hecham, prince des croyants. C'est un des monuments qu'ont élevés les habitants de Hems, par la main de Suleïman, fils d'Obeïde, en l'an dix ¹ ». Il s'agit évidemment de l'année 110 de l'Hégire (728-729).

Il demeure bien probable que cette inscription fut trouvée par Rousseau *in situ* : l'hypothèse d'un transport est inadmissible ². Je ne crois pas, d'autre part, qu'il soit nécessaire d'apporter la correction à la lecture de Rousseau, comme le suggère Clermont-Ganneau. Observant que le mot : *صنة* = *san at* semble indiquer « un travail plus restreint que la fabrication d'une ville », il propose de lire *مدنة* = *ma dhanet* (minaret) au lieu de *مدينة* = *madinet* (ville) ³. Or, le grand château n'est qu'une agglomération de maisons comprises dans un carré de 170 mètres de côté. Hisham en fit sans doute bâtir l'enceinte à l'intérieur de laquelle les habitants élevèrent leurs demeures. À cette construction d'un mur de 2 mètres de largeur et de moins de 700 mètres de développement le terme *صنة* peut parfaitement s'appliquer. Ainsi on possède un chiffre précis comme point de départ pour dater les différents édifices de Kaṣr el-Ḥeir : le grand château remonte à l'année 110 de l'Hégire (728-729) ⁴.

(¹) Rousseau, *Voyage*, p. 131.

(²) Rousseau (*op. cit.*) avait supposé que la pierre pouvait provenir de Ruṣafa.

(³) Clermont-Ganneau, *Rec. arch. orient.*, III, p. 289. — Le minaret situé entre les deux châteaux, auquel C.-G. propose d'attribuer l'inscription, paraît bien de date plus récente que le grand Kaṣr. On a fait remarquer, d'autre part, que la copie très soignée de Rousseau ne permettait pas cette correction qui entraînerait, de toute manière, une modification de la formule, il faudrait, en effet, ce minaret béni (R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 260, n. 1).

(⁴) Clermont-Ganneau (*op. cit.*, p. 338) a

rapproché de l'inscription de Kaṣr el-Ḥeir une autre inscription du calife Hisham copiée autrefois par Mordmann (*Beiträge zur Kunde Palmyra's*, p. 87) au château de Kaṣr el-Melh (entre Karyatein et Palmyre) qui porte également le nom de Kaṣr el-Ḥeir. « Il est possible, ajoute Clermont-Ganneau, que les Guessour de Rousseau correspondent à un autre Kaṣr el-Ḥeir... Cette synonymie, si elle est réelle, s'expliquerait bien par la commune origine des deux fondations de H'sham ».

Pour envisager toutes les hypothèses, remarquons qu'on pourrait supposer que l'inscription appartenait primitivement au petit château et qu'elle fut remployée dans le

c) CONSTRUCTIONS ET FRAGMENTS DIVERS

Entre les deux châteaux s'élève une tour carrée, isolée (pl. LXXXIX, F, et XCIII, D). La partie supérieure est ruinée mais l'escalier à vis est intact dans la partie demeurée debout. Elle est bâtie entièrement en assises de calcaire,



FIG. 18. — Chapiteau.

moins régulières encore que celles du grand château. C'est une tour de guet, du même type que celle de Tayibé et qui paraît être la moins ancienne des constructions de Kasr el-Jeir. A quelques mètres de l'angle sud-est de la tour s'ouvre une excavation qui conduit, semble-t-il, à une canalisation souterraine. Elle est aujourd'hui obstruée et il est impossible d'y pénétrer. Non loin de là, gisent à terre quelques fûts de colonnes et un chapiteau, fort mutilé (fig. 15) dont on distingue cependant les éléments caractéristiques. Sous un tailloir lisse, une échine décorée d'oves s'accompagne d'un rang de perles et pironnettes. A la partie inférieure, une rangée de feuilles d'acanthé inclinées sur la verticale comme sous l'action du vent reproduit une disposition fréquente en Syrie⁽¹⁾. De même que le chapiteau de pilier signalé plus haut, ce chapiteau de colonne remonte au v^e ou au vi^e siècle.

Dans toute la région avoisinant les châteaux, des tertres de faible hauteur, constitués par des débris de matériaux divers, laissent supposer que ça et là des maisons s'élevaient parmi les jardins.

grand. Mais le mot *madinet* serait difficilement explicable. En outre, pourquoi aurait-on transporté cette pierre et surtout, pourquoi l'aurait-on placée de façon si apparente?

L'hypothèse d'un remploi semble bien des plus douteuses.

(¹) Notamment à Kal'at Sem'an (Vogt, *Syrie centrale*, pl. CXXXIX et suiv.).

INFLUENCES SYRIENNES ET MÉSOPOTAMIENNES

Dans chacun des châteaux que je viens de décrire l'enceinte carrée flanquée de tours cylindriques, appelle une comparaison immédiate avec les *castella* du *limes* syrien. De telles enceintes ne sont point d'ailleurs caractéristiques d'une époque ou d'une région, puisqu'on les retrouve non seulement en Transjordanie¹, en Arabie², en Mésopotamie³ et en Perse⁴ avant et après la conquête arabe, mais encore au Maghreb⁵ au viii^e et au ix^e siècle et, plus tard, en Andalous, dans les khans et les mosquées des Seljoukides⁶. On peut faire une observation semblable au sujet de la distribution

¹ Pour les châteaux situés entre Damas et le Hamaïra, cf. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 36 sq. — Le château du Djebel Sêš a été relevé, de manière d'ailleurs incomplète, par un Voyage (Syrie centrale, p. 71), puis par Oppenheim (*Im Mittelmeer zum Persischen Golf*, I, p. 217). — Sur Ĥaṣr el-Abyad, cf. Oppenheim, *ibid.*, p. 233 sq., et Dussaud, *op. cit.*, p. 29 sq.

² Pour Mshatta, à l'abondante bibliographie donnée par B. SCHULZ-SYRZGOWSKI dans leur publication (*Jahrbuch der Königl. preuss. Kunstsammlungen*, I, XXV, 1904, p. 205 sq.), ajouter l'article de E. HARTZEL, *Die Genesis der islamischen Kunst und der Mshatta Problem*, ds. *Der Islam*, 1910, p. 25 sq. et 103 sq.

³ Pour Ĥaṣr el-Kharanî, cf. B. MOUTZ ds. *Ausflüge i. d. Arabia Petraea*, ds. *Mélanges de la Faculté Orient. de Beyrouth*, III, 1908, p. 416 sq.; et A. MUSIL, *Ḥuṣṣr 'Amra*, I, p. 43 sq. — Pour Odrub, cf. BRUNOW-DOMASZCZAK, *Die Provincia Arabia*, I, p. 433 sq. — On trouvera dans A. MUSIL, *op. cit.*, des plans et des vues de Al-Mwakkar (p. 27 sq.) de At-Tuba (p. 14 sq.). — Des châteaux d'Arabie, de date récente mais comparables aux précédents par leurs dispositions générales, ont été relevés et décrits par JAGHEN et SAVIGNAC, *Mus. archéol. en Arabie*, I, p. 59 (Tebouk); p. 75 (Ḥal'at el Aḥdar); p. 88 (Kal'at el Moayyam), p. 109 (Medain-Saleh).

⁴ Le palais d'Okacîdir (O. REUTZEN, *Okhêdir*, 20. *Wiss. Veröffent. d. deutsch. Orient-Gesellschaft*) (cf. sur le même monument les publications de Miss Bell et de L. Massignon); la mosquée d'Al Mansur à Bagdad (SABAT-HERZEL, *Archéol. Reise*, II, p. 137), les mosquées de Samarra *ibid.*, III, pl. 20) de Rakkah *ibid.*, III, pl. 66) offrent, entre autres, des enceintes analogues.

⁵ Par exemple, à la forteresse sud de Ĥaṣr i-Shurîa (DE MONGAN, *Mus. arch. en Perse*, IV, ou, remontant à une date plus rapprochée dans le château d'Isinkhr abandonné à la fin du x^e siècle (BARRIS DE MEXAUD, *Dict. géogr.*, p. 19). — Plan ds. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 61, texte, p. 69.

⁶ G. MANÇAIS, *Actes du Congrès d'Hist. de l'Art*, Paris, 1923, I, p. 380, et *Manuel d'Art Musulman*, Paris, 1926, I, p. 44 sq. Voir notamment la figure 30. Cf. SALADIN, *Manuel*, p. 194.

⁷ Les murs extérieurs de Gök madrasah à Siwas sont flanqués de tours demi-cylindriques (VAN BRACHEN et HALIL-KÖKEM, *Asie Mineure*, pl. III, ds. VAN BRACHEN, *Corpus inscr. arab.*). — A Susuz-Nan, les contreforts sont sur plan carré, polygonal ou circulaire (LANKORONSKI, *Städte Pamphyliens und Pisidiens*, II, pl. 33). — A Karatay-Nan, ils varient de la même manière (HALIL KÖKEM, *Einige islamische Denkmäler Kleinasiens*, ds. *Festschrift*

interne du petit chateau, dont les grandes lignes se lisent aisément. La repartition autour d'une cour centrale de magasins voûtés s'appuyant sur le mur d'enceinte répond à un type connu : c'est le plan des châteaux de Syrie et d'Arabie, c'est aussi celui des *kastels* et des *castella* byzantins⁽¹⁾, c'est enfin, jusqu'à l'époque moderne, celui des caravansérails des peuples islamiques.

Seule l'analyse de la technique et de l'ornementation peut suggérer divers rapprochements utiles entre Kâsr el-Heir et certains monuments de Mesopotamie et de Syrie. Le petit château nous fournira matière aux constatations les plus significatives.

PETIT CHATEAU. — C'est une construction mixte où l'on a employé concurremment la pierre et la brique comme à Kâsr ibn Wardân⁽²⁾ et à Mshatta. Remarquons toutefois qu'à Kâsr ibn Wardân les arases de brique alternent régulièrement avec les assises de pierre, suivant la règle de la technique byzantine, alors qu'à Mshatta, à côté de murs *entièrement* en pierre, il existe des murs *entièrement* en brique. Dans l'un et l'autre cas, les voûtes sont exclusivement en brique. Kâsr el-Heir participe d'un système intermédiaire. L'arase de brique y subsiste, mais elle n'apparaît qu'au sommet du mur d'enceinte. Cinq rangs de brique y forment un bandeau qui ne joue dans la construction qu'un rôle esthétique, il a pour objet de ménager la transition entre le mur de pierre de la courline et le mur de brique du sommet. Il accuse en même temps le niveau des chemins d'accès et contribue à relier entre eux les différents éléments de la façade.

À l'intérieur tous les murs sont en pierre et toutes les voûtes sont en brique. Le système s'oppose donc à la fois à celui de Kâsr ibn Wardân et à celui de Mshatta, mais la technique de la maçonnerie de brique, notamment l'épaisseur des joints, atteste comme à Mshatta l'importation de formules et de procédés orientaux. On constate également leur prédominance en étudiant la repartition, le profil et l'appareil des voûtes. Les salles du rez-de-

Streykowski, p. 244). — A Sultan Han tous les contreforts sont rectangulaires (SARRIS, *Reise in Kleinasien*, p. 77), mais, dans tous les cas, on constate l'application d'un même principe.

(1) THOMAS et PELLER, *Architecture byzantine*, p. 143 et pl. 27. — Cf. DE BERLÉ, *l'Habitation byzantine*, sup. pl. I.

(2) Streykowski, *Kleinasteten*, etc. Neudorf, p. 121 sq. et Mshatta, p. 230 sq.

(3) Les dimensions des briques de Mshatta varient entre 24 x 24 et 25 x 27 avec une épaisseur de 5 mm. Les joints ont 25 mm. de largeur. SARRIS, *Mshatta*, p. 214.

chaussée sont vaudes ou berceaux paraboliques comme celles de Hatra¹, de Ktesiphon², le *kash i-Shim*³. Les profils, chaînette, arc brisé ou arc en carène, sont l'origine mésopotamienne ou irannienne aussi bien que les modes de structure, en particulier les berceaux à tranches parallèles.

Les plaques murales qui revêtent le mur de briques, au sommet de la façade, se rattachent aux antiques traditions de la Mésopotamie et de la Perse. Quant à l'arcature qu'elles constituent, suite de niches plates en plein cintre, séparées par des colonnettes en zig-zag, elle rappelle celles de Farouz-Abad, de Ktesiphon⁴ et de *kash Anman*⁵; l'attribution est particulièrement droite avec ce dernier monument où, comme à *kash el-Heir*, les rinceaux décorent le fond des niches⁽⁶⁾.

Si, de la construction en brique, on passe à l'appareil de pierre, c'est parmi les monuments de la Syrie qu'on trouvera des points de comparaison. On notera tout d'abord la précision de la taille, facilitée d'ailleurs par la qualité du calcaire tendre et homogène. Les parements sont aussi minutieusement dressés que ceux des édifices de *Kinawat*, de *Shohba* ou de *Bisra* et les nouilles en forme de coin rappellent un détail significatif signalé à *kash el-Abyad*⁷.

On a vu que les berceaux d'origine ont parfois comme profil un arc brisé, mais l'arc plein cintre est le seul qui apparaisse dans les parties décoratives de la façade. L'archivolte de la porte d'entrée, celles des niches latérales et des arcatures supérieures sont tracées en plein cintre. Il semblerait donc que l'application des formes mentales se soit limitée à ceux des éléments structuraux qui n'exercent aucune influence sur l'effet monumental. Il est patent que dans tous ceux qui peuvent agir sur l'impression esthétique, se perpétuent les traditions syriennes.

Ce n'est pas seulement le plein cintre de l'archivolte de l'entrée qui est caractéristique à cet égard; il convient d'observer que toute archivolte se

⁽¹⁾ DIEHLAHOY, *L'Art antique de la Perse*, V, p. 43. *ANNALE Historisch-Wissenschaftliche Gesellschaft der deutsch-Orientgelehrten*, Leipzig, 1908.

⁽²⁾ SARKIS HENKES, *Archaeol. Research*, p. 1.
⁽³⁾ DE MÉRIGNY, *Mémoires archéologiques en Perse*, *Recherches archéol.*, IV.

⁽⁴⁾ SARKIS HENKES, *ibid.*, *Archaeol. Research*, III, pl. 39 et 40.

⁽⁵⁾ STRICKOWSKI, *Mischutia*, p. 352, pl. XII.

Syria. — VIII.

(dessins de B. Schulz).

⁽⁶⁾ *Kash Anman* se caractérise par un arc brisé qui se prolonge dans le mur. M. L. G. Monneret de Villard a remarqué que ces éléments d'architecture ont pu paraître iranniens.

⁽⁷⁾ Oppenheim a constaté que les murs étaient composés de pierres en forme de coin (*Kerl-formig*). (*Vom Mittelmeer*, p. 235 sq.)

raccorde de part et d'autre de la porte avec un bandeau horizontal (Kalbluze⁶¹), Kal'at Sem'an⁶² offrent des exemples semblables. D'autre part, le groupement de la porte et des niches latérales peut être comparé à la composition de la façade du porche de Tourmanin où le portul est flanqué de deux petites bates plein cintre. Enfin le profil des bandeaux, des piedroits et du linteau (fig. 8) sont autant d'éléments qui rattachent le petit kâs' aux monuments syriens des premiers siècles d'Ere chrétienne. A Dair Seta⁶³, Hass⁶⁴, Kalbluze⁶⁵, Tourmanin⁶⁶, Kal'at Sem'an⁶⁷ on rencontre la doucine allongée légèrement renflée à la base, caractéristique des profils de *hazr el-Hazr*; partout, une rainure l'anglé s'interpose comme au kâs' entre la doucine et le listel.

Les ornements sculptés dans la pierre se réduisent à quelques motifs des niches latérales. Elles-mêmes sont dans la tradition hellénistique comme les coquilles qui les décorent, mais les colonnettes, *engagées sur l'angle* (fig. 10) qui accompagnent l'arche, rappellent plutôt un dispositif oriental⁶⁸.

La décoration sculptée la plus significative apparaît dans la frise supérieure. Le motif le plus répandu, les feuilles et les raisins, alternant le long d'une ligne sinuense, est d'une application très fréquente en Syrie. Ici, il n'est point traité comme la goupure de Mshatta, sous modèle dans un style plus *naturaliste* qui rappelle les frontons et les piedroits du coup de Daudetien à Palmyre, et les sculptures de Kâs' el-Abyad d'ailleurs plus rudes et plus gauches⁶⁹. Tous les thèmes ornementaux ou profanes de l'arche, appartiennent au répertoire hellénistique. Les chapiteaux, simplification extrême du chapiteau corinthien, marquent un style intéressant le son évolution vers certaines formules de l'art islamique⁷⁰.

(61) Du Vouté, *Syria centrale*, pl. 122-129.

(62) *Ibid.*, pl. 123 sq.

(63) *Ibid.*, pl. 100-102 et 116-117.

(64) *Ibid.*, pl. 66.

(65) *Ibid.*, pl. 122-129.

(66) *Ibid.*, pl. 13.

(67) *Ibid.*, pl. 129 sq.

(68) Dans la mosquée d'Abn toulouan au Caire, on l'influence néo-sépoléucienne est très fortement apparente: les points d'appui présentent également des colonnes engagées sur l'angle.

(69) Cf. également la décoration de tombeaux

taillés dans le roc à Chet' Amer en Galilee. Sur l'archivolte plein cintre se déroule une ligne sinuense à laquelle s'attachent alternativement des feuilles de vigne et des grappes de raisin. S. ROYANVALER, qui a publié ces tombeaux dans les *Mé. de la Fac. Orient. de Beyrouth*, III, 1908-1909, pl. XVI et XVII, admet comme date le siècle qui a précédé l'invasion musulmane, soit le III^e s.

(70) On y observera ce renflement de la partie inférieure du *aklâbâs* qui sera une caractéristique des chapiteaux toutounides.

MURS DE RETENUE. — Les rapprochements que suggère l'examen de la technique du petit châteaù s'appliquent également aux murs de retenue d'eau et au mur du vannage. Ces travaux d'utilité sont dépourvus de tout caractère monumental, mais ils offrent avec le petit châteaù de telles similitudes de construction, qu'on peut sans aucun doute les dater de la même époque.

GRAND CHATEAU. — Le grand châteaù semble au contraire plus récent que le petit. L'appareil en est beaucoup moins soigné et l'on y constate de nombreux remplais. L'arc brisé apparaît en élévation, dans les tympans des portes de l'enceinte comme dans le portique intérieur de l'angle sud-est. Il est d'ailleurs très voisin du plein cintre. L'arc de qui s'élève au centre du kaser est tracé suivant un arc brisé plus aigu. En tout cas, l'arc brisé revêt un caractère monumental, alors que les constructeurs du petit châteaù avaient systématiquement pros crit un tel emploi. Il semble bien, d'autre part, que les tympans des portes, tout else, comme je l'ai supposé, revêtus de faïences. Or, l'arc brisé et le revêtement céramique sont deux des éléments essentiels qui ont servi l'art islamique, à toutes les phases de son développement.

DATE DES CONSTRUCTIONS

Il n'est point douteux que le grand kaser ne soit de fondation musulmane. Il n'admis, selon toute vraisemblance, que l'inscription de Hisham ayant été trouvée *in situ* et se rapportant au kaser lui-même, sa construction remonte donc à l'an 110 de l'Hégire, soit 728-729 de notre ère. Le petit châteaù est un peu plus ancien, antérieur au grand, mais il demeure difficile de le dater exactement.

L'esthétique monumentale y est encore hellénistique et syrienne et la mise en œuvre de la pierre se réclame de procédés syriens. Par contre, dans la technique de la maçonnerie et dans celle du revêtement maçonné, ce sont les formules et les méthodes des potteries qui s'imposent. Ainsi le monument peut être considéré, d'une part comme une des étapes qui marquent la diffusion vers l'Orient de formes structurales et décoratives propres à la Syrie et, d'autre part comme un exemple à structif ou l'architecture syrienne s'enrichit de procédés ingénieux, économiques et rapides empruntés à l'Orient. Mais ces

caractères d'un art composite syro-byzantin on ne sont point particuliers à notre édifice; ils ont été mis en lumière à propos de Mshatta et pourreraient sans doute se retrouver en d'autres monuments imparfaitement étudiés jusqu'ici. De telles constatations ne fournissent pas d'ailleurs un critère assez précis pour qu'on soit autorisé à proposer une date exacte. On sait comment, à propos de Mshatta, des raisonnements basés sur de multiples rapprochements ont abouti à des conclusions diamétralement opposées⁽¹⁾.

Le sol de Kaşr el-Heyr doit renfermer les éléments des constructions remontant à des périodes diverses; s'ils étaient réunis en séries datées, ils pourraient apporter des précisions singulières aux problèmes encore obscurs de l'évolution de l'art byzantin et de la formation de l'art musulman. Pour l'instant, je me borne à suggérer ces hypothèses sans m'appuyer sur les fragments architectoniques dispersés aux environs des deux châteaux ou réemployés dans le grand appartement à une restauration contemporaine de Basaṭa-Sergiopolis (vii^e siècle)⁽²⁾. Le petit château et les murs de retenue furent bâtis, soit durant la même période, soit un peu plus tard à la fin du vii^e siècle. Je les crois, de toute manière, antéislamiques⁽³⁾.

À cette époque, sur les terres rendues fertiles par l'irrigation, vivait une véritable colonie agricole; elle travaillait sous la protection de la garnison du château et pouvant trouver, le cas échéant, un abri à l'intérieur de ses murailles. Sous le règne de Hisham, on jugea sans doute utile de donner aux colons un refuge permanent: d'où la construction du grand kaşr. Dans la suite, les deux enceintes furent réunies par des murs d'appareil grossier, dont les traces subsistent; c'est alors qu'on dut élever la tour de guet intermédiaire (pl. XCII, 1).

Il est certain que les conclusions que je viens de formuler pourraient être complétées, sinon modifiées, s'il était possible d'explorer systématiquement le site de Kaşr el-Heyr. Mais quels que puissent être les résultats de ces recher-

(1) Il suffit de rappeler que J. Strzykowski date Mshatta du x^e siècle et que E. Herzfeld l'attribue aux Omeyyades. H. Lammert propose que le château est l'œuvre de Walid II. *La Syrie*, p. 97. *Le château et la garnison de Mshatta*, p. 110 s.

(2) Sur les monuments de Basaṭa, voir

l'étoile de S. GUTHA, de SANNA-HENKHAL, *Annuaire Heur*, II, p. 115.

S'il était prouvé que les niches ont abrité les statues, ce serait malgré les tendances et les goûts des érudits et des omeyyades un argument contre l'attribution à la restauration de la tour de guet.

ches éventuelles, un fait demeure acquis : on se trouve en présence d'un vaste ensemble de travaux publics destinés à mettre en valeur une région désertique et d'ouvrages fortifiés propres à assurer la protection des agriculteurs et la sécurité des communications. Ainsi cette contrée aujourd'hui si aride, si morte et si hostile, était encore, au temps des Omayyades, une vaste et fertile oasis.

ALBERT GARNIER

LES SYRIENS EN ESPAGNE ET LES ADONIES A SÈVILLE

PAR

FRANZ CUMONT

Les Syriens ont toujours été de grands commerçants et ils émigrent en foule dans l'antiquité, comme ils le font encore de nos jours, pour exercer leur négoce en de lointains pays⁽¹⁾. Durant les premiers siècles de l'Empire, l'influence économique, artistique, religieuse de ces marchands orientaux dans les provinces latines fut considérable, et elle se prolongea même après les invasions des barbares. Des témoignages nombreux attestent la puissance de ces colonies semitiques en Gaule⁽²⁾. L'Espagne, dont les vieux navigateurs phéniciens avaient montré la route à leurs descendants de l'époque impériale, ne resta pas soustraite à l'esprit d'entreprise de ces hardis trafiquants. Des inscriptions grecques, qui y ont été successivement recueillies, jalonnent en quelque sorte la voie qu'ils ont suivie pour s'y établir.

À l'Est de Carthagène (*Carthago Nova*), le plus riche entrepôt de l'Espagne, on a retiré des eaux du cap de Palos une trentaine d'ancres de plomb⁽³⁾, dont quelques-unes portaient gravés les noms d'armateurs latins et deux autres ceux de divinités : Zeus Kasios et Aphrodite Σελωτα. La grande déesse des Syriens hellénisés apparaît associée au dieu adoré près de Séleucie de Perie et ces ancres furent probablement perdues par des marins venus de ce grand port commercial et militaire.

Plus à l'Ouest, Malaga, qui exportait en quantité des poissons salés⁽⁴⁾ et

⁽¹⁾ Sur cette *Diaspora* syrienne, cf. mes *Religions orientales*², ch. v, ou l'on trouvera la bibliographie (notes 4 ss.).

⁽²⁾ SOLANI, *Delle antiche relazioni commerciali fra la Siria e l'Occidente*, I, in *Roma e Gallia* (Annali delle Università Toscane, N. 5-1, 8), 1916.

⁽³⁾ FIDEL FITA, *Boletín de la real Academia de la Historia*, XLVIII, 1906, p. 435 ss, avec

planches. Les copies donnent SEYC KAC, EIO SA et AΦPOΔITE | COSOYCA. La correction Σελωτα proposée pour les trois dernières lettres de la première inscription est trop violente. Il faut attendre une révision de la lecture. — La forme des caractères (σ lunaire), rapprochée de la trouvaille simultanée d'inscriptions latines, indique pour date la période impériale.

⁽⁴⁾ STRABON, III, 4, 2.

les métaux des mines d'alentour, était le siège d'une corporation de marchands de Syrie, probablement réunis à ceux d'Asie⁽¹⁾.

Une route directe reliant, à travers la Sierra, Malaga à Cordoue (*Urdubis*), la capitale de la Bétique, mais sans doute pour gagner cette riche province, les négociants du Levant préféraient ils remonter sur leurs barques légères le Guadalquivir (*Baetis*), où la navigation était intense⁽²⁾. Tout récemment, on a découvert à Cordoue une dedime grecque à diverses divinités sémitiques, parmi lesquelles on lit avec certitude les noms d'Elagabal et d'Alathir⁽³⁾, et la population de cette métropole était mélangée d'éléments orientaux, comme le prouve l'onomastique des inscriptions latines⁽⁴⁾.

Comme Cordoue, Seville (*Hispalis*), alors la seconde ville de la Bétique, avait vu s'introduire chez elle les dieux syriens. La preuve en est fournie par un texte hagiographique souvent cité, mais dont on n'a pas, pensons-nous, tiré tout ce qu'il peut fournir : les actes des saintes Juste et Rutine, qui souffrirent le martyre probablement en 287 et qui sont restées jusqu'à ce jour en grand honneur à Séville⁽⁵⁾.

À la vérité, la légende que nous offrent les passionnaires a transformé les faits de telle façon qu'elle n'éveille guère la confiance. Le texte le plus authentique de ces actes est celui qu'a publié au xvii^e siècle Tamayo Salazar⁽⁶⁾, d'après des manuscrits espagnols et qui se retrouve dans plusieurs manuscrits de Paris. Ce texte a été abrégé au xvi^e siècle en Espagne par le dominicain

⁽¹⁾ *I. G.*, XIV, 2740. *Ἐστίασις καὶ ἐμπορία Μαλακῆς Σελίων καὶ αἰ[μα]τὸς τοῦ ποταμοῦ*, Les relations maritimes de Malaga avec l'Orient remontent probablement à l'époque phénicienne. Strabon (l. c.) note que cette ville était restée *Φοινικιστὴ καὶ ἀγορὰ*.

⁽²⁾ Les *scaphariti* et *histrari* du Baetis sont fréquemment mentionnés. *C. I. L.*, II, 4468-9, 4480-3.

⁽³⁾ Cf. *Syria*, V, 1924, p. 342 ss. Il se peut que les marchands de Gaza y soient nommés.

Depuis la publication de cet article, Mme la Duchesse de Trinité a eu l'extrême obligeance de m'envoyer de Cordoue une nouvelle photographie de ce marbre. Son examen n'a fait que confirmer la lecture proposée.

⁽⁴⁾ *C. I. L.*, II, 2232: *Thaddai*, 3221. *Barsamias* paraît être un féminin dérivé de *Barsameus* (Dessau, 4300) cf. *Barsamis*, dans la région de Tolède (*C. I. L.*, II, 3130), nom théophore composé avec celui de la déesse Sémée (cf. *Pouillies de Doura*, p. 382; 5526. *Sarglio*).

⁽⁵⁾ Cf. les AA. SS., 19 juillet, p. 583 ss.

⁽⁶⁾ TAMAYO, SALAZAR, *Martyrologium Hispanum* (Lyon, 1651-1659), t. IV, p. 465.

⁽⁷⁾ J'ai collationné les *Parvula*, 1700, s. XI, f. 6. 5323 s. XIII f. 120. *Novae aeq.* 2180 s. X, f. 240^v = Narbey, *Suppl. aux AA. SS.*, II, p. 240. Sauf la phrase finale et quelques variantes verbales, le texte est partout le même que celui de Salazar.

Rodericus Cerratensis¹ et en France par Vincent de Beauvais, dont le résumé est reproduit dans les *Acta Sanctorum*. Le récit légendaire transforme Salambo en un monstre épouvantable qui porte sur ses épaules une idole diabolique. Heureusement, une tradition moins allérée nous a été conservée, elle est même depuis longtemps imprimée, mais dans un ouvrage si rare qu'il a échappé à l'attention des mythologues. Le vieux *Breviaire d'Ehora*, publié en 1548 à Lisbonne². Notre confrère le Père Delehaye, après nous avoir signalé l'existence de ce volume dans l'admirable bibliothèque des Bollandistes, a bien voulu nous y faire transcrire les Leçons du martyre des deux saintes sevillanes. Certaines ressemblances d'expressions prouvent qu'elles dérivent de la même source que le récit des passionnaires, mais la réalité des faits — la suite de cet article le prouvera — n'y a point été défigurée au même degré. Leur auteur avait conservé un souvenir plus exact des pratiques idolâtres, et son récit peut s'éclairer, si on l'interprète en le rapprochant de ce que nous savons par ailleurs des rites païens.

II.

L'on nous raconte donc que Jusle et Ruhne gagnaient modestement leur vie près de Seville en vendant des vases de terre cuite (*phictia casa*). Aujourd'hui encore les boutiques de poterie sont nombreuses au faubourg de Triana⁽³⁾, sur la rive droite du Guadalquivir, où la légende est localisée. Or, un jour que ces marchandes détaillaient leur vaisselle, voici ce qui arriva — je laisse la parole aux hagiographes en confrontant le texte du *breviaire d'Ehora* et celui des *Passionnaires*.

BRÉVIAIRE D'ÉBORA

Leet. III Contigit autem ut quum ad forum eiusdem civitatis [Hispalis] vasorum distrabendorum causa die quadam convenissent, matronae oppidanæ id dum

Publié par Floriz. *Especto sagrada*. Madrid, 1752 t. IX p. 262.

¹ AA. SS., 19 juillet p. 385 et Floriz *op. cit.*, p. 349.

² Le frontispice porte avec des armes cardinales le seul titre *Breviarium Eboracense*. La dernière colonne numérotée a le chiffre

PASSIONNAIRES

Cum sanctissimæ feminae distrahendorum vasculorum gererent curam, occurrentis nescio quid monstrum et unumane portentum quæd perdidit an per-

1777. Le colophon: *Occurrit apud Lugo: tam Rotomoni typographum regium anno, n. Christi nato millesimo quingentesimo quadringentesimo octavo, mense aprili*. Le volume n'est pas à la Bibliothèque Nationale.

Un Ét. S. 11017, *Seriale* (collection des « Vases d'Art » 1907 p. 145.

lapideum nomine Salabovem (¹) illas circumferrent et ritu gentileo iuxta morem suam (²) saltationibus stipes vicatim ad honorem et usum dei sui affligerent.

Lect. IV. Quum itaque ad sanctas feminas appropinquassent, postulabant vas aliquod in dei Salabovis usum sibi offerri. Quod quum illae, uti christinae, denegassent, et se deum lapideum nequam colere professae essent, indignantem matronae idolum super earum vasa fictilia iactantes omnia contriverunt.

Lect. V. Religiosae vero feminae, non paupertatis damno commotae sed spiritu Dei interior instigatae, idolum contra longius prociuentes confrugerunt. Propter quod, tanquam sacrilegium admisissent, a praeside Diogeniano iussae sunt carceris custodiae mancipari.

(¹) Lire iuxta morem Syram ?

(²) Le nom *Salambonem* est correctement orthographié aussi bien dans les manuscrits

tulum turba Salambonem (²) appellat, postulans ab eis aliquod beneficium dari (³). Quae cum audissent et dare nolent dicentes « Nos Deum colimus, non manu factum istud idolum quod nec oculos nec manus, nec pedes habet neque spiritum in ventem in se : sed si eget stipe aliquo aut ieiunium patitur, ipse accipiat a nobis, nam nos credider non damus. » Ille vero qui in formam zabuli latens humeris idolum haurabat, ita turbulentior invehctus est, ut quaecumque in usu vascula mercandi habere poterant sanctissimae feminae, omnia penitus contereret et frangeret. Illae vero religiosae et nobiles virgines non damno paupertatis commotae sed ad destruendum tanti dedecoris malum, idolum repulerunt, statimque ad terram corruit comminutum. Tunc veluti admissum sacrilegium divulgabatur ore gentiliū, resque eas et morti obnoxias tanti criminis proclamabant.

collationnés que dans les textes publiés.

(³) VIXENT DE BEAUVAIS : *aliquid athenitum sibi dari*, qui paraît préférable.

Le gouverneur Diogénianus fait arrêter les deux chrétiennes et les fait conduire à Séville, où on les emprisonne. Après l'avoir fait élever sur un cheval et déchirer à l'aide d'ongles de fer, il leur inflige un supplice plus étrange :

Eductae de carcere sanctae virgines, quum Diogenianus ad montes Marianos iter arriperet, per loca aspera et confragosa nudis pedibus post eum trahuntur, coactae sequi praesidem donec ad civitatem rediit, ubi denuo in carceris squalorem sunt detrusae.

Post aliquos autem dies cum ad Montis Mariani locum (¹) Diogenianus ire disposuisset, iussit sanctissimae virgines per aspera et fragosa loca nudis pedibus properare, sed quia erant pedes calcati in evangelio pacis, nihil illis durum, nihil asperum videbatur, quia totum illud iter quasi pulverem conculcabant.

(¹) *Montis Mariani locum* Tamayo : *Montis Mariani locum*, manuscrite, *Momentanariam locum*, Vincent de Beauvais.

Juste meurt en prison et le gouverneur fait jeter son corps dans un puits profond (*in altissimum puteum*), mais l'évêque Symon l'en retire pour lui donner une sépulture pieuse. Le bourreau assassin Rufin est dans la même prison, et son corps est brûlé dans l'amphithéâtre, mais Sabinus recueille ses ossements et les inhume auprès de Juste.

IV.

Le premier auteur de ces actes, Tamayo Salazar, a déjà reconnu que le préfixe la monstre *Salambo* ou *Sabros* n'est autre qu'un lapsus phœnicien une *Salanbo*. Le nom, qui a popularisé Frédéricien l'attribuant à son héros, était suivant les ethnographes, celui qu'on donnait à un pays situé que à l'Aphrodite qui pleure Adonis⁽¹⁾. L'interprétation pourrait sembler audacieuse au moment où l'érudit espagnol la proposa, depuis, elle s'est vue confirmée indirectement par la découverte à l'ordure d'un cap Palès de l'existence de divinités syriennes.

Selon le Bréviaire, tandis que Juste et Rufino vendaient leurs pots au marché de Séville, des femmes survinrent, qui faisaient une collecte de rue en rue, portant la statue de Salambo et dansant autour d'elle. Le renseignement est d'excellent d'un desquel se tirasse retrouvant dans toutes les religions orientales⁽²⁾. A Rome, les prêtres de la Grande Mère avaient le droit, à certains jours, de sortir de leur temple, revêtus de costumes éclatants, accompagnés d'une musique bruyante, et de recueillir les offrandes pour l'entretien du culte. Les indécents d'Israël regardant le monde de parer en portant agitant leurs sœurs⁽³⁾, et Apulée nous a l'assez une description pittoresque des exercices de dévotion auxquelles se livrent les filles de la déesse Syrienne autour de leur idole, qu'elle sur un âne, pour finir par recevoir dans les plis de leur robe des pièces de

⁽¹⁾ Cf. Roscher, *Lexikon*, s. v. — Le nom de femme *Salambôis*, qui apparaît à Douara (Fouilles de D.), p. 418, n° 68, est probablement d'ivoire de celui de la déesse.

⁽²⁾ Cf. Wissowa, *Religion der Römer*, p. 429, Marquardt, *Culte chez les Romains*, 1^{re} éd., p. 110 ss.; Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Supplices ».

⁽³⁾ Cic., *De legibus*, II, 22 : « Praeter Idæam

Matri famulos, eosque iustis diebus, ne quis stipem cogito », cf. 40. Ovide, *Ex Ponto*, I, 4, 40. « Ante deum Matri coram Iliacæ adunco — Cum cauit exiguae quis stipulae ara negat ? » Cf. Wissowa, *op. cit.*, p. 340; Guathier, *Culte de Cybèle*, 1912, p. 76, 312, 316.

⁽⁴⁾ Ovide, *Ex Ponto*, I, 4, 37 ; Valère Max., VII, 3, 8.

partie de leur vaisselle, et leur refus fit fracasser par les patiens irrités toute leur fragile marchandise.

Les saintes, emportées par leur ressentiment ou animées d'un zèle pieux, jettent à terre l'idole de Salambô qui eut sans doute promenade sur un brancard¹, et la brisent. Arrivées, elles sont, s'il faut en croire l'hagiographe, d'abord torturées en prison, puis soumises à un supplice extraordinaire. Le gouverneur Diogémanus les oblige à le suivre « vers un lieu du Mont Marianus² », pieds nus sur un chemin raboteux et rocailleux et à rentrer avec lui à Séville, où elles sont reconduites en prison.

Or, nous savons par Théocrite qu'à Alexandrie, les Adonies se terminaient par un grand cortège : l'image du bel adolescent était accompagnée par des femmes jusqu'à la mer, où elle était jetée. Une inscription du Pirée mentionne la même « pompe » traditionnelle³. Cette cérémonie soignée n'a certainement pas été omise en Betuque, et des lors une explication naturelle s'offre à l'esprit de la peine infligée par Diogémanus aux deux chrétiennes. Le gouverneur dut leur imposer, en expiation de leur sacrilège, de suivre déchaussées la grande procession des Adonies, ou lui-même figurant, et l'hagiographe aura repugné à rappeler explicitement une participation, même forcée, à une cérémonie du paganisme. Cette procession parcourait les campagnes de la Betuque pour en assurer la fertilité jusqu'à quelque colline voisine de Séville. C'est ainsi qu'en Gaule, encore au v^e siècle, on promenait la Grande Mère sur un chariot à bœufs autour d'Autun « pour la conservation des champs et des vignes »⁴ et nous savons que dans ce culte pour l'ure et le de piele, même les notables romains suivaient le char de la déesse pieds nus⁵. Il devait en être de même

de vrais jardins, où l'on cultivait des fleurs pour le culte du dieu phénicien, comme les *ἄδωνιδες* du palais de Domitien (Pausanias, V, Apoll., 32) et les Adonea du plan de Caracalla (Jordan-Holsen, *Topogr. der Stadt Rom*, III, p. 87, n. 413). — Sur la survivance de l'usage des « Jardins d'Adonis » parmi les Juifs d'Italie, cf. A. Nappi-Madonna, *Bilychais*, sept. 1923, XXII, p. 165 ss.

(⁴) Cf. dans les Passionnaires : *humilis idolum batulabat*. Sur l'emploi de ces *fercula* dans les processions, cf. p. ex. *Journ. Roman studies*, VII, 1913, p. 284 ss.

(⁵) C'est la leçon des Passionnaires, qui paraît ici préférable à celle du Bréviaire. On identifie le *Mons Marianus* avec la Sierra Morena.

(²) A Alexandrie : Théocrite, XV, 132. Au Pirée. Meunier, *Recueil*, 975 = Dittenhofer, *Syll.*³, 1098 : *τὴν κοπήν τῶν Ἀδωνιδῶν ἐκτρέφει καὶ ἡ πόλις*. Cf. *infra*, p. 340, n. 2.

(³) « Pro salvatione agrorum et vinearum ». Cf. Gailliot, *Cybèle*, p. 453 s.

(⁴) Pausanias, *Peristeph.*, X, 154 : « *Nudare plantas ante carpentum scio | proceres togatas Matris Idæae sacris* ». Cf. Gailliot, *op. cit.*, p. 439, n. 3.

dans le delà des fidèles d'Adonis et de Salambo, sur lequel nous n'avons presque aucune information. La nudité des pieux était souvent exigée par le rituel des dieux sémitiques¹, comme il l'est encore par l'Islam, et à Cuth même, dans le temple d'Héraklès, c'est-à-dire de Melkart, les officiants étaient tenus de se déchausser⁽²⁾.

On montre encore au monastère de la Trinité, près de Seville, le lieu où les deux prisonnières auraient été enfermées, un antre profond, où est creusé un puits, qui serait celui où le corps de sainte Juste aurait été jeté, et de nombreux malades viennent encore en boire l'eau pour obtenir leur guérison³. Mais ce sont probablement les vertus attribuées plus anciennement à cette eau miraculeuse qui, comme il arrive souvent, ont donné naissance à la légende rapportée par l'hagiographie. Quelle apparence qu'un magistrat romain ait fait jeter dans un puits un cadavre, au risque d'empoisonner tous ceux qui y viendraient puiser ? Mais si l'on se souvient que le culte d'Adonis était parfois pratiqué dans des grottes⁴, la tradition paraît s'éclaircir. A la fin des Adonies, d'après les témoignages des anciens⁵, l'on avait coutume de précipiter dans des sources ou dans la mer l'image du bel adolescent avec ses « jardins », charme magique destiné à assurer l'abondance des eaux ou la chute de la pluie nécessaires à la future récolte. A défaut d'une source vive on a pu se servir d'un puits pour accomplir le même rite⁶. Ce n'est donc pas le corps de la vierge italouse, mais probablement celui du dieu mort qui, jeté dans le puits de Seville, lui a d'abord communiqué un caractère sacré, persistant encore à l'époque chrétienne, mais justifié alors par un motif différent.

Ainsi, grâce au précieux Breviaire d'Elborn, reste presque ignoré jusqu'ici, nous avons pu retrouver une partie du rituel des Adonies, telles qu'on les célébrait en Espagne : elles étaient précédées d'une collecte faite par des danseuses

¹ J'en ai réuni le nombreux exemples tirés des cultes syriens et puniques, *Fouilles de Douara*, p. 60 ss.

⁽²⁾ *Silius Italicus*, III, 27 « *Pes nudus* » ; cf. *infra*, p. 341.

⁽³⁾ *AA. SS.*, *loc. cit.*, p. 384.

⁽⁴⁾ On connaît le passage souvent commenté de saint Jérôme *Epist.* LVIII, 3, *P. L.*, XXII, p. 581, : « *Bethleem locus adumbrat Thamar, id est Adonidis, et in specu, ubi quondam*

Christus parvulus vagit, Veneris amasius plangebatur. »

⁽⁵⁾ Cf. *supra*, p. 335, n. 4. *Bioul Rochette*, *Revue arch.*, VIII, 1851, p. 106 ss.

⁽⁶⁾ Je dois cette suggestion à l'érudition sagace de la Marquise de MAILLET, qui s'est souvenue des interprétations de Frazer, *Golden Bough*,², II, p. 440 ss. Cf. *Adonis, Attis, Osiris*, I, p. 231; *Barbissin, Adonis und Esmas*, p. 139.

sur ces protomètres de quatre à six centimètres de diamètre, on plantait dans les puits le terre et sept autres « jufus » ou « Voms ». Le cours de la fête, une procession conduite par le gouverneur lui-même parcourant les campagnes, et les dévots ou dévotes la suivaient nu-pieds, enfin le culte d'Adonis se pratiquait dans une grotte, où, à la fin de ces solennités, des poupes figurant le dieu mort étaient noyées dans l'eau d'un puits.

Ces résultats obtenus par une interprétation vraisemblable de la tradition hagiographique, servent à prouver toutes les assertions des saintes peut nous aider aussi, croyez-nous, à résoudre une question controversée d'un intérêt plus général, celle de la date à laquelle on célébrait annuellement les Adonies dans l'empire romain.

Il est bien établi que cette grande fête syrienne se plaçait au milieu de l'été⁽¹⁾ en juin ou juillet, et un passage d'Ammien Marcellin permet même de préciser davantage. Il nous raconte qu'au moment de l'entrée de l'empereur Julien à Antioche, on entendait les lamentations des femmes qui pleuraient Adonis, ce qui parut un présage défavorable⁽²⁾. Mais la chronologie du règne de Julien rend intimement probable que celui-ci ne parvint pas dans la capitale de la Syrie avant le milieu de juillet 362. Ainsi devient caduque la connexion

(1) La discussion la plus approfondie de cette date est celle de BACCHISSE (*Adonis und Esmun*, 1914, p. 121 ss.), qui, après avoir examiné tous les témoignages connus, aboutit aux conclusions suivantes : 1° les arguments invoqués en faveur d'une fête d'automne sont illusoire ; 2° l'existence d'une fête du printemps à Byblos (Lucien, *Œuvres*, t. 1, p. 121 ss.) est douteuse ; 3° une série de textes prouvent clairement que les Adonies étaient célébrées au milieu de l'été, en juin ou juillet. — Ces conclusions, qui s'accordent avec celles du Père LAMARON, *Religions sémitiques*, p. 305 ss., me paraissent acquiescées et je ne reprends pas ici toute la controverse au ova. — Dans l'article où il a commenté avec une sagacité admirable les comptes d'un papyrus du Fayoum relatifs aux Adonies, M. GLORZ (*Revue des études grecques*, XXXIII, 1920, p. 169 ss.), arrivait à reporter celles-ci au 27 septembre ou au 1^{er} novembre. L'exactitude de ce résultat

a été contestée. WEILL, *Chronologie égyptienne*, 1926, p. 151), mais, même si on l'admet, il ne peut être valable que pour l'Égypte, la date résultant probablement d'un rapprochement d'Adonis avec Osiris.

(2) AMMIEN, XXII, 9, 14. « Ubi (Antiochie) ad puerum Iulianum laqueum abeunt et omnia vota exoptant publicis, mirantur voces multitudinis magnam salutem aditus Iulianum omni portibus adolentibus. 15. Eueniat autem eisdem diebus annuo cursum Iuliano Adonis ritu veteri celebrari... ululantes undique plangent et lugubres sonus adstantes ».

(3) SCHWARTZ, *De vita et scriptis Iuliani*, Diss. Bonn 1888, p. 18. BONNIN (dans la *Revue des études grecques*, t. 1, p. 121 ss.), s'appuie sur ce passage de Libanius (II, p. 308, 16 Förster) qui fait durer neuf mois le séjour de l'empereur à Antioche (que celui-ci quitta le 8 mars 363), pour affirmer que Julien y est

qu'on a prétendu établir entre le solstice d'été et les Adonies. Elles étaient postérieures au moins à plusieurs siècles et la raison astronomique de la date adoptée, si elle existe, doit être autre.

Le passage cité d'Annonien raconte que lors de l'entrée du prince, accueilli à la fois ordinaire et extraordinaire, on criait qu'un astre s'avançait de l'Orient (*salutare adue intusque eorum portibus*). L'expression paraît indiquer que le lever d'un astre brillant survint avec l'entrée des Adonies, et l'on a pensé que c'était le lever du Venus identifiée avec Astarte. Mais les révolutions d'une planète ne peuvent avoir déterminé le jour d'une solennité annuelle, et l'astre qui se levait doit avoir été une étoile fixe.

D'autre part, Annonien nous dit que les fêtes se célébraient suivant un vieux rite : le premier de l'année revolvitur *anno cursu cuncto*. De ces traces on avait autrefois tiré la conclusion que les Adonies s'achèvent à la fin de l'année syro-macédonienne, c'est-à-dire un peu avant le 1^{er} octobre. Mais comme ceci est impossible, Julien étant arrivé à Antioche plus de dix mois auparavant, on s'est résigné à interpréter les paroles d'Annonien comme signifiant simplement que cette solennité se répétait au bout de chaque année. L'on a attribué le même sens vague aux vers de Théocrite ou à propos de la fête d'Alexandrie, il parle d'Adonis : que les Heures ont ramené de l'Achéron « avec le douzième mois ». Mais la précision de l'expression employée de part et d'autre paraît impliquer autre chose que la simple idée du retour d'une cérémonie annuelle, et lorsque dans les *Syracusanae*⁴⁹ la chanteuse qui se lamente sur la mort du dieu s'exprime ainsi : « par le secret de Sussanous, peuple, cher Adonis, maintenant et favorable pour l'œuvre d'œuvre » (ἐξ ὁποῦ καὶ ἄνευ ἐν ὥρῃ καὶ ὥρῃ) il semble bien que « l'œuvre nouvelle » soit sur le point d'arriver.

Enfin, si l'on se rappelle que l'19 juillet l'romain répondait en l'Egypte au début de l'année *sythique* marquée par le lever de Sirius⁵⁰, cette année sythique doit coïncider en ordre exact avec celle de

arrivé en juin, mais Libanius à la façon des anciens arrive à neuf mois en comptant de juillet à mars, sans tenir compte des jours. La question sera reprise par M. Bidez dans la biographie, qu'il prépare, de l'Apostol.

⁴⁹ *Enchiridion de Libani*, t. I, p. 28. Bidez, *op. cit.*, p. 424.

⁵⁰ Théocrite, XV, 101 : Τὸν Ἀδωνὶν ἀπ' ἁνέμου Ἀχίροντος ἢ μὲν ἀδελφάντῳ μάλα καὶ παῖδας ἀγαθὸν Ὀρεῖ.

⁵¹ Théocrite, XV, 143.

⁵² Raymond Weil, *Danse, méthodes de chorégraphie égyptienne*, Paris, 1929, p. 130 s.

l'année julienne (365 jours 1/4) servait en Égypte à de nombreuses datations religieuses. Rappelons-nous les très antiques relations de la Phénicie et en particulier de Byblos avec l'Égypte, l'assimilation établie dans cette ville entre Osiris et Adonis⁽¹⁾ et il paraîtra très vraisemblable que le commencement de cette année sacrée ait été choisi pour célébrer les mystères du dieu sensuel de la végétation. Le lever de Sirius indique le début de la canicule, dont les ardeurs étouffantes vont dessécher et roussir la surface de la terre. C'est le moment où il est nécessaire de pratiquer les rites traditionnels qui assureront, pour l'année qui s'ouvre, l'abondance des eaux et la croissance des moissons⁽²⁾.

En réalité, la date du 19 juillet déterminée par les astronomes d'Alexandrie pour le lever héliaque de Sirius³, cessait d'être exacte à la latitude d'Antioche. Mais l'épuration 1^{re} Toth de l'année séthiaque — 19 juillet Julien une fois fixée, fut partout et toujours maintenue en dépit de l'astonomie. Nous savons qu'à Hiran, en Mésopotamie, les fêtes de Tammouz se célébraient chaque année jusqu'au moyen âge au mois de juillet⁴, sans doute pour la même raison que les Adonies d'Antioche.

La durée de ces Adonies — M. Glotz l'a établie — était de trois jours, triduum où l'on représentait l'union mystique, la mort et la résurrection du jeune dieu. C'était donc probablement les 17, 18 et 19 juillet qui leur étaient consacrés, le jour de la résurrection correspondant à celui de l'année nouvelle.

Reprenons maintenant les actes de nos saintes andalouses. Singulière coïncidence, leur fête est célébrée en Espagne, dans certaines églises, le 17, dans d'autres, le 19 juillet. Le Père Delchaye veut bien m'écrire à ce sujet que, suivant lui, la double fête n'a aucune portée, et que primitivement il ne devait y en avoir qu'une, qui selon toute probabilité était le 17. Mais alors cette

(1) Lucien, *De dea Syria*, 7.

(2) Si les Adonies sont une fête du nouvel an, peut-être la fête qui en formait une part importante (*supra*, p. 336, n. 3), se rattache-t-elle originellement à la grande procession de l'Akitou qui se déroulait solennellement au commencement de chaque année à Babylone. La mort du dieu (ici Marduk) sa résurrection, un mariage mystique qui doit produire la fertilité des champs, sont communs à

cette fête et aux Adonies, d'après les recherches de S. A. PARSONS, *The Babylonian Akitu festival* (Mem. Acad. Copenhagen, 1926).

(3) WEILL, p. 198.

(4) BARRASSER, *op. cit.*, p. 121.

⁵ *Revue des études grecques*, XLII, 1930, p. 261 ss.

⁶ « On peut être certain qu'à Séville même on n'a jamais eu d'hésitation et qu'on n'y a connu qu'un seul ann versaire. La date tradi-

date soit pour Juste, soit pour Rutine n'est point celle du martyre puisqu'elles ont péri successivement, non simultanément, suivant leur passion elle-même. Peut-être n'est-ce point une hypothèse trop aventureuse que de supposer les deux saintes étant mortes en prison, que le souvenir du jour exact de leur décès ne s'était conservé ni pour l'une ni pour l'autre. Mais on savait certainement que leur supplice coïncidait avec les Adonies et l'on a pu ainsi placer leur commémoration le premier jour de ce triduum syrien peut-être afin d'opposer à la fête païenne la fête chrétienne des deux héroïnes qui n'avaient pas craint de briser l'idole de Salambô. Les Actes espagnols fourniraient ainsi une confirmation de la date déterminée pour la célébration des Adonies à Antioche.

Une dernière question se pose : quand les rites exotiques par lesquels on rappelait le destin d'Alois furent-ils adoptés en Espagne? Nous ne les voyons naître qu' par une légende tardive et sans doute y furent-ils propagés sous l'Empire par les colons syriens. *Salambôcum anni pemetu et variatione Syriaci cultus exhibuit*, dit la Vie d'Héliogabale¹ et ce que l'empereur d'Orient avait fait à Rome, dut être imité par ses sujets orientaux dans les provinces latines. Cependant il n'est pas impossible que la célébration des Adonies ait déjà été introduite dans la Bétique par les Phéniciens ou les Carthaginois. Les cultes que ceux-ci y avaient transplantés n'y furent pas abolis avec leur domination. Près de Cadix, subsistait un temple fameux d'Héraklès qui avait été d'abord consacré à Melkart, protecteur de Tyr² et le dieu continuait à y être adoré par des prêtres astreints à la continence, vêtus à la mode phénicienne d'une tunique de lin ornée d'un clavis, les pieds nus et la tête rasée dans une enceinte sacrée où les pores ne pouvaient pénétrer³.

FRANZ CUMONT

lionnelle a toute chance d'être celle des calendriers mozarabes, *XI kal. Augusti*, c'est-à-dire le 17 juillet. C'est celle du *Passionnaire de Silos* (à la Bibliothèque Nationale) et je la relève encore dans les *Officia propria sanctorum patriarchalis ecclesiae hispalensis* (Séville, 1754), p. 152. * — Si une étude plus complète des documents hagiographiques révélait que la date du 19 a quelque valeur, il faudrait admettre que les églises ont choisi pour com-

mémorer les lieux saints, les unes le premier et d'autres le dernier jour des Adonies.

⁽¹⁾ V. *Heliog.*, 7.

⁽²⁾ STRABON, III, p. 169 ss.; PLINIE, II, 39 s., 100, TITUS-LIV, LXXI 21, DIOD. CASSIUS, XLIII, 39, LXXVII, 20.

⁽³⁾ STRABON, III, p. 169 ss.; et *Fouilles de Douro-Europos*, pp. 61 n. 2; 63 n. 3.

LE CHALOSSIEN EN FRANCE, EN EGYPTE ET EN SYRIE

13

E. PASSEMAR

Dans de précédentes notes¹ j'ai exposé brièvement ce qu'il fallait penser des importantes découvertes de P. Dubalen et du Père M. P. Bovier-Lapierre en ce qui concerne l'existence d'une industrie plus ancienne que le Chelléen, le Chalossien, tant en France qu'en Egypte, et des conclusions qu'on en pouvait tirer, mais à cette époque je ne connaissais *de visu* que les belles séries réunies au Muséum de Mont de Marsan par mon ami P. Dubalen, et je ne savais des découvertes du Père Bovier-Lapierre que ce qu'il avait dit dans sa note² et que ce qu'il avait bien voulu m'en dire.

Depuis cette époque j'ai pu examiner les séries réunies par lui en Egypte et en Liban, ainsi-même des plus récentes découvertes en Syrie au cours de ma mission en Levant. Il me paraît utile de reprendre et de relancer cette question et de montrer dans le détail ce que nous en savons.

Sans parler des éolithes, ce n'est pas la première fois que des chercheurs bien intentionnés nous ont fait part de la découverte d'industries plus anciennes que le Chelléen et les publications sur ce sujet sont nombreuses. Mais la grande préoccupation de presque tous paraît surtout avoir été de prouver l'existence d'industries tertiaires sans cependant qu'ils nous aient jamais apporté de preuves indiscutables de ce qu'ils avançaient.

Bien des gens sont convaincus que le quaternaire commence avec l'indus-

¹ E. PASSEMAR, *Les Stations paléolithiques du Pays Basque et leurs rapports avec les terrasses d'alluvions* Bayonne, 1924. Bodion, éditeur.

² *Id.*, *Le Chalossien*. Bull. Soc. Préh. France 1924.

³ Une nouvelle industrie du paléolithique inférieur plus ancienne que le Chelléen : le Chalossien.

⁴ Congrès de Grenoble. Assoc. France

pour l'avanc. des Sc., 1925.

⁵ M. P. BOVIER-LAPIERRE, *Le Paléolithique stratifié des environs du Caire*. L'Anthropologie, t. XXXV, 1925.

⁶ E. PASSEMAR, *Recherches préhistoriques dans les territoires de Syrie, du Liban et des Mésopotamies*. Congrès de Lyon, Assoc. France pour l'avanc. des sc., 1926.

trier de Chelles et que tout ce qui est avant est par définition du tertiaire. La notion de la longue durée du quaternaire ne s'impose pas à leur esprit et ils ne comprennent pas, qu'entre ce que nous sommes autorisés à appeler du vrai tertiaire et le Chelleen, s'étend une longue période pendant laquelle l'homme a pu se servir d'instruments qui ne sont pas forcément du type classique de Chelles.

C'est la preuve de l'existence d'une de ces industries que nous apportent P. Dubalen et Bovier-Lapierre avec leurs patientes observations des limons de la Chalosse et des alluvions du Nil.

Il semble bien que le Père Bovier-Lapierre ait été le premier à reconnaître les formes challossiennes car il y a déjà longtemps qu'il signalait leurs caractéristiques à J. de Morgan qui ne paraît pas y avoir attaché d'importance. Mais il est certain que la première communication qui nous en fut faite est due à P. Dubalen lorsqu'il nous fit part de ses découvertes de la Chalosse.

Vers 1922, Pierre Dubalen qui trouvait les limons de la Chalosse depuis nombre d'années, découvrit dans un champ, à flanc de coteau, en contact avec *des sables purs* une cinquantaine de pugiloides à pointe trièdre en silex et en quartzite, morphologiquement différents des classiques bifaces chelleens et qui paraissaient constituer une station. En revoyant les nombreuses pièces qu'il avait remises au Musée de Mont de Marsan, il acquit la conviction que ces formes se trouvaient à un niveau inférieur à celui où il avait rencontré les instruments chelleens. Il poursuivit ses recherches et, en 1923, m'invita à venir examiner les pièces qui avaient été recueillies. Il était tenté à cette époque de rapprocher cette industrie du Strépyen de Rutot, mais il ne me fut pas difficile de lui prouver qu'il ne s'agissait pas de cela et en acceptant le nom de *Challossien* que je lui proposais pour cette industrie nouvelle il se decida à exposer ses idées dans une première note qui parut en 1924⁽¹⁾. La même année je publiais moi-même après lui⁽²⁾ une première étude, puis en 1925 je donnais deux autres notes où les caractéristiques générales de la nouvelle industrie de la Chalosse et ses analogies avec les formes égyptiennes du Père Bovier-Lapierre étaient exposées.

⁽¹⁾ P. DUBALEN. *Le Préchelleen de la Chalosse (Challossien)*, Ex. *Procès-verbaux de la Soc. Linnéenne de Bordeaux*, t. LXXV, 1924.

⁽²⁾ F. PASSEREAU. *Les Stations paléolithiques du Pays basque, etc., etc.*

LE CHALOSSIEN EN CHALOSSE

C'est dans le département des Landes, en Chalosse (c'est-à-dire dans l'arrondissement de Saint-Sever, sur la rive gauche de l'Adour) que s'étendent les limons où fut trouvée l'industrie qui nous intéresse.

Sur un substratum de roches diverses repose la formation très discontinue des *sables jaunes*. Lorsque la série est complète, ce qui est rare, ils sont surmontés d'argiles verdâtres, puis des cailloutis d'une haute terrasse de l'Adour qui paraît être celle de 60 m. et enfin de limons. Ce sont ces limons que Dabalen a appelés « limons paléolithiques ». Dans le cas le plus général les limons reposent sur les sables jaunes.

Dans ces limons dont l'épaisseur peut atteindre 6 m., on trouve des spécimens de toutes les industries paléolithiques. De bas en haut se succèdent : 1° des sables jaunes sans industrie ; 2° une zone de grès jaunes, sables concretionnés ; 3° une zone de petits cailloutis, très concretionnés, surmontant les sables jaunes, c'est là que se trouverait l'industrie chalossienne ; 4° la partie inférieure des limons avec industrie chelloenne et plus haut, chelloenne ; 5° on voit dans la partie supérieure cette industrie se transformer en industrie mouskrienne ; 6° terre végétale avec industrie plus récente.

L'industrie chalossienne diffère complètement des bifaces de Chelles, tout en restant cependant apparentée à la famille des coups de poing.

Ses deux caractéristiques principales sont les suivantes : 1° base globuleuse piriforme ; 2° pointe trièdre dont l'extrémité peut varier de forme.

Le procédé de fabrication paraît avoir été, dans la plupart des cas, le suivant : un coup donne à l'extrémité d'un rognon de silex, détaché, un éclat qui file dans le sens de la plus grande longueur et détermine une surface plane ; parfois on utilise une surface plane naturelle ; puis deux ou trois coups portés perpendiculairement à ce plan, en travers de la pièce, façonnent une pointe et déterminent deux plans qui forment le trièdre, plus ou moins régulier mais toujours bien défini. Nous verrons plus loin, en étudiant les collections de la Chalosse et celle de l'Égypte que ces outils, malgré la constance de leur forme générale, peuvent avoir servi à différents usages et que leurs extrémités ne sont pas toutes les mêmes. Il faut ajouter à ces instruments typiques un

matériel plus petit, composé de grosses lames et d'éclats dont les bords ont servi à racler, mais qui ne rappellent que de loin les classiques racloirs mousleriens.

Les uns comme les autres ont été taillés dans des rognons de silex senonien ou des galets de quartzite qui ne se rencontrent pas à l'état naturel dans les limons paléolithiques de la Chalosse et qui ont été manifestement apportés des régions avoisinantes.

Les instruments trièbres ont le bas globuleux, perforant, plus ou moins accommodé pour la préhension par des enlèvements ou des martèlages, l'extrémité affecte toujours la forme d'une pyramide à trois faces, à section plus ou moins équilatérale, tantôt très aigüe, tantôt mousse, ou se terminant par un petit tronçinant transversal, une sorte de belane arrondie comme une gouge.

Il existe des instruments de toutes tailles : les uns sont brefs à pointe trapue, d'autres plus allongés, il y en a même de très grands, présentant des traces d'un travail plus compliqué.

Dans l'un ou l'autre type, les éclats sont puissants et frustes, les concoïdes sont profonds, résultat d'un coup direct et brutal.

Les principales stations se rencontrent surtout au voisinage de Montségur, station de Durs de Besle, mais de nombreuses pièces ont été trouvées sur tout le pourtour de la protubérance de Saint-Sever : Guillon, Lassale, Bahus, Vielle. Il existe dans la collection de M. de Laporterie trois instruments du type chalossien qui présentent bien les caractéristiques générales et, au Musée de Dax, deux ou trois pièces en silex ou en quartzite provenant des environs de Mugron.

La plus grande pièce que je connaisse a 18 cm. de long et provient de Seignor (Bahus).

En résumé, il existe en Chalosse une industrie qui paraît plus ancienne que le Chelleen et dont les caractères morphologiques sont différents. Jus qu'ici malheureusement, aucun débri's faunique n'a été rencontré et le voisinage des sables jaunes, qui allaient jusqu'au silex lui-même, ne laisse que peu d'espoir d'en découvrir.

LE CHALOSSÉEN D'ÉGYPTE

Voyons maintenant ce que nous apprennent les découvertes du Père Bovier-Lapierre.

Au voisinage du Caire, dans la zone Est, s'étend la plaine de l'Abhassieh où s'ouvrent d'énormes baïllastères aux parois creusées à pic ou taillées en gradins. Le cailloutis apparaît sur une vingtaine de mètres de puissance, alternant avec des assises de sable plus ou moins argileux, nous sommes en présence de « graviers pléistocènes » parfois recouverts d'un limon récent et qui apparaissent bien entre le Caire et la Montagne rouge.

Le Père Bovier-Lapierre y a poursuivi, avec la même patience et la même continuité que Dubalen et Chaldosse, des recherches qui lui ont donné des résultats importants¹.

Dans les couches profondes des cailloutis, vers 10 mètres au-dessous du sol, il a rencontré des silex colithiques dont il ne me paraît pas devoir être tenu compte. Mais aussitôt après, dans les graviers anciens, il a recueilli de simples cailloux ronds très nettement dégrossis de quelques coups, de façon à obtenir un instrument uniforme très ramassé, terminé par une pointe pyramidale triangulaire courte. En dessus se trouvent des coups de poing piriformes, à pointe triangulaire beaucoup plus évolués, puis, en remontant encore, des instruments d'allure chelléenne, mais encore affilés aux types précédents, puis enfin de vrais cheléens auxquels succèdent des acheuléens d'une taille impeccable qui, vers la surface, font place à de minuscules coups de poing et à quelques racloirs.

C'est, en somme, transporté sur les bords du Nil, et avec plus de précision, ce que nous avons vu en Chalosse.

J'ai visité moi-même l'Abhassieh en compagnie du Père Bovier-Lapierre et j'ai été très impressionné par la puissance de ces alluvions ; une étude complète devrait du reste en être faite, mais elle est forcément liée à l'étude allo-

¹⁾ Le R. P. PAUL BOVIER-LAPIERRE, *Les Outils paléolithiques de la plaine de l'Abhassieh*. Ex. Institut français d'archéologie orientale. Le Caire, 1926.

²⁾ *Stations préhistoriques des environs du Caire*. Ex. C. R. du Congrès intern. de Géographie, t. IV. Le Caire, 1915.

viale de tout le Nil, ce qui est un énorme travail. Le soin et la ténacité avec lesquels le Père Boyer-Lapierre a effectué ses recherches ne laissent aucun doute sur la justesse de ses observations, c'est un travail de longue haleine et de patience, des plus pénibles.

Les silex recueillis par le Père Boyer-Lapierre dans son petit laboratoire du Caire illustrent d'une façon remarquable ce qui a été dit plus haut des silex de l'Abhassieh.

Les pièces qui proviendraient du niveau inférieur que notre aimable collègue a nommé éolithiques ne me paraissent pas présenter de signe de taille intentionnelle, cependant il existe quelques lames à bulbes dont la position n'est pas tout à fait précise, il y a là une étude à pousser plus loin, qui peut-être donnerait des résultats. Parmi les instruments du niveau inférieur *chalossien*, j'en compte huit pièces en silex à patine jaune rougeâtre lustrée, à laquelle j'ai donné le nom de « vieille marmite vernissée ». Ce sont des instruments trapus, généralement assez grossiers, mais à pointe trièdre très nette, ou les traces de travail intentionnel sont *indubitables*.

Les huit pièces du niveau qui vient ensuite sont moins frustes, les pointes sont toujours courtes mais relativement fines, elles sont en silex avec la même patine vieille marmite vernissée que nous avons constatée dans les pièces précédentes.

Les pièces du niveau supérieur *chalossien* comme toutes les précédentes, sont piriformes et le talon est réservé ou acémulé, mais elles sont plus nombreuses et tout à fait identiques à celles de la Chalosse. Elles sont en silex ou en grès rouge très siliceux, lustré.

Ensuite vient le niveau de transition, dont parle Boyer-Lapierre — les instruments tendent à devenir bifaces tout en gardant partie des caractères précédents.

Enfin dans le sixième niveau les formes sont chelliennes — ou Chelléen supérieur et les grands coups de poing achéuléens parfaitement retouchés, aussi beaux que ceux de la Somme. Leur succèdent puis vers la surface, se rencontrent de tout petits coups de poing non lustrés, gris brun.

Enfin la surface donne des éclats retouchés peu typiques du Moustérien, mais pas de pointes triangulaires.

Le Père Boyer-Lapierre signale également des instruments chalossiens très

grossiers, à patine noire, lustrée, très roides et à traide assez diffus, qui proviennent des alluvions caillouteuses, à 30 km. en amont du Caire.

Il faudrait ajouter à cela nombre de pièces chalossiennes et chelléennes trouvées à la surface des plateaux.

A l'Abnassieh comme en Chalosse, aucun ossement n'avait été trouvé jusqu'ici mais une lettre récente du Père Boyer-Lapierre me fait penser que cette lacune pourra peut-être être comblée.

En résumé, il existe en Égypte une industrie qui serait stratigraphiquement placée en dessous du Chelléen, et qui présente les mêmes caractères que celle de Chalosse.

LE CHALOSSIEN DE SYRIE

Je n'ai pas, en Syrie, jusqu'ici du moins, découvert de gisements comparables à ceux de la Chalosse et de l'Abnassieh mais j'ai étudié les collections réunies par le Père Boyer-Lapierre à Beyrouth, qui ne laissent aucun doute sur l'existence de l'industrie chalossienne au Levant. Les principales découvertes proviennent de Siou-el-Fil et Ras-Beyrouth (Boyer-Lapierre), de Djezzir (collection de l'Université américaine). J'ai, de plus, trouvé, associée à des instruments d'autres époques, mais surtout du paléolithique ancien, des objets présentant toutes les caractéristiques des instruments chalossiens : à Khillalé (Montes), etc.

PIÈCES DIVERSES

Dans les collections de France, les types triédres sont assez rares. Dans la collection du docteur Baudouin recueillie sur la falaise de Thelle, au milieu d'un nombre considérable d'instruments se paraissant présenter que des caractères de taille très discutables, il existe un ou deux objets qui font penser à des instruments chalossiens. J'ai fait tout mon possible pour voir ces pièces, mais à la mort du regretté docteur Baudouin elles ont été dispersées.

Au Musée de Toulouse une pièce provenant de Moulin-Quignon présente bien les caractères chalossiens.

Dans les collections de l'Institut de Paléontologie humaine provenant

de la Somme, j'ai vu quelques pièces dont les caracteres sont voisins des pièces de la Chalosse, mais pas très typiques.

En revanche, dans une récente visite au Musée de Périgueux, je n'ai pas retrouvé la pièce que m'avait été signalée et dont j'avais parlé dans une précédente note.

Dans la plus vieille industrie décrite par Combe, à Saint-Acheul, il n'y a pas, que je sache, de forme trièdre.

La pièce que j'avais signalée comme étant au Musée de Lyon n'a pas été retrouvée.

J'espère que les caracteres connus ici seront suffisants pour permettre à mes collègues de signaler toutes les pièces de ce type qu'ils pourraient rencontrer, mais je les engage très vivement à observer d'une façon précise la position stratigraphique de ces pièces dans tous les gisements où ils le trouveront.

RÉPARTITION DE L'INDUSTRIE CHALOSSIENNE

Comme nous venons de le voir, nous ne connaissons que trois régions : la France, l'Égypte et le Levant (auxquels il faudrait peut-être ajouter le Maroc, où j'ai trouvé un ou deux instruments présentant des caracteres de ce type, où l'industrie chalossienne soit représentée.

Les centres, qui appartiennent à trois continents différents, il est vrai communiquant entre eux, sont assez éloignés les uns des autres pour que nous ne puissions les réunir qu'hypothétiquement, mais j'ai la conviction, et l'avenir des découvertes prouvera, si j'ai raison, qu'ils sont inséparables, comme le montre l'identité des ensembles de la Chalosse et de l'Égypte.

Dans ces dernières années pour expliquer certains faits parfois de second ordre, on a beaucoup usé, je dirai même abusé, de cette idée que l'identité morphologique de deux industries éloignées l'une de l'autre n'implique pas forcément une souche unique et que cette identité peut être le résultat de l'évolution convergente de deux groupes d'industries complètement différents et qui n'ont jamais eu la communication l'un avec l'autre. J'admetts parfaitement la possibilité de semblables faits, mais je pense que le lac méditerranéen, un des plus importants cransets historiques et je n'hésite pas à dire préhistoriques, des races, est de trop petite dimension pour que les

habitants de ses bords n'ont pas été en communication plus ou moins directe, plus ou moins rapide sur tout son pourtour, dans le temps.

J'ajoute que mes recherches dans le Levant l'ont au point de vue des industries préhistoriques que des rapports de celles-ci avec les formations quaternaires, ne m'ont montré aucune différence fondamentale entre ce que nous savons de ces régions et ce que nous connaissons ailleurs et qu'en tenant compte des variations locales inévitables tout cela paraît former un grand ensemble homogène.

Je pense donc que l'industrie chalassienne ~~est une~~ se descendant l'industrie chelleanne, a eu une aire de répartition considérable et que là ou les conditions nécessaires se trouvent réalisées nous la rencontrons.

INSTRUMENTS-TYPES

Je vais présenter en comparaison un petit nombre d'instruments pris dans ces différents gisements qui feront comprendre d'une façon plus précise ce que j'ai essayé d'exposer précédemment.

J'ai choisi comme type classique du Chalassien pour montrer la forme trièdre, un instrument recueilli par le Père Boyer-Lapierre dans la station de Ras-Beyrouth, et qui fut insuffisamment figuré comme coup de poing primitif par le Père Desribes.

Il est vu en photographie réduit d'un quart 1° par la pointe, 2° par l'arête qui sépare deux des trois faces (pl. ALA). Il est taillé dans un silex gris jaunâtre, la base globuleuse est formée par la portion arrondie du galet dont il est tiré, la face initiale est très probablement d'origine naturelle, tandis que les deux autres sont obtenus par des enlèvements, comme je l'ai expliqué. L'arête, qui est visible sur la photographie 2, présente de petites retouches d'utilisation et l'extrémité qui semble pointue sur cette épreuve 2 montre le taillant en forme de gouge ou de bedane arrondie dont j'ai parlé plus haut sur la photographie 1.

La même extrémité se retrouve dans une remarquable pièce provenant de Sinn-el-Fil et qui fut figurée également par le R. P. Desribes (longueur de 19 cm.), elle est taillée dans un silex blond de même couleur que celui du Grand-Pressigny.



Instrument chalassien de la station de Ras Beyrouth

•

•

LE CHALOSSIEN EN FRANCE, EN ÉGYPTE ET EN SYRIE 341

La base glorieuse irrégulière a été martelée, retournée, pour la prehension et l'extrémité très visible sur la photographie affecte bien cette forme de bédane arrondie déjà indiquée. Cette pièce est la sœur de deux autres remarquables qui proviennent d'une d'Égypte, l'autre de Chalosse.

Celle de Chalosse est de taille sensiblement égale, c'est une des plus belles de la collection de Mont-de-Marsan, mais certainement pas la plus ancienne, elle présente des traces d'un travail très compliqué et son extrémité est la même.

À l'Abbasieh, une pièce de 17 cm. présente des caractères identiques.

Il est facile de trouver dans les gisements de Chalosse et dans les gisements de l'Abbasieh, ainsi du reste que dans ceux de Syrie, des instruments mutuellement comparables. Mais je ne veux pas insister, car j'espère que P. Delbet et le Père Boyer-Lapierre se décideront un jour à nous présenter leurs études complètes avec de nombreuses figures, permettant ainsi à tous les préhistoriens d'étudier en détails ce que j'expose aujourd'hui dans les grandes lignes.

E. PASSEMARD

BIBLIOGRAPHIE

JACQUES DE MORGAN. — *La Préhistoire orientale I. II, L'Égypte et l'Afrique du Nord*. Ouvrage posthume publié par Louis GEMMAY. Un vol. gr in-8° de vi et 433 pages. Paris, Paul Geuthner, 1926.

Le deuxième tome de cette belle publication, qu'illustrent 433 figures et 3 planches en couleur, nous transporte en Égypte qui fut, pour Jacques de Morgan, un champ de découvertes capitales, alors que de 1892 à 1897 il avait la charge de directeur des antiquités. Il établit alors d'une façon définitive l'existence d'armes et d'outils de pierre remontant à l'âge paléolithique. J. de Morgan avait récemment abandonné le vocable de néolithique; celui d'énéolithique ne lui plaisant pas, il proposait celui d'industrie de la pierre polie.

Après les temps de la civilisation paléolithique, il nous donne la description du tombeau royal de Négadah et un chapitre sur les métaux en Égypte destiné à établir que les mines de cuivre du Sinaï n'ont joué qu'un rôle secondaire dans l'approvisionnement de la vallée du Nil. Le chapitre le plus intéressant, auquel est consacré une centaine de pages, cherche à démontrer l'origine chaldéenne de la culture pharaonique en Égypte. M. de Morgan établit des comparaisons qui ont si

vive et impressionné de hautes autorités archéologiques que nous sommes en droit de penser qu'elles ne nous donnent pas entière satisfaction. Nous ne mettons pas en doute que des rapports existaient dès les premiers temps pharaoniques, mais nous ne voyons pas que ces échanges aient déterminé une dépendance de l'art pharaonique par rapport à l'art chaldéen ou inversement. Rien n'est plus opposé à l'art égyptien que l'art sumérien archaïque. Vouloir tirer l'un de l'autre est un de ces tours de force qui relèvent de la prestidigitation et non de la science.

Qu'on lise attentivement le chapitre vi de cet ouvrage, chaque comparaison soulève des doutes chez M. de Morgan lui-même, mais la somme emporte sa conviction.

Prenons, dans les éléments graphiques rapprochés, la pièce qu'on déclare être des « plus concluantes », ce fameux couleau en silex de Gebel el-Arak, publié par le regretté G. Bénédite. On y voit : « un personnage barbu coiffé du bonnet à rouleau chaldéen des rois d'Ur, le bas du corps vêtu d'une longue jupe ouverte sur le devant », qui « lutte contre deux lions dressés devant lui et l'attaquant ». Le rapprochement avec l'époque des rois d'Ur (il faut entendre la troisième dynastie d'Our) est malheureux, car on ne peut descendre jusqu'à cette basse époque,

contemporaine de la fin de l'an et l'Empire, pour expliquer les origines de l'art en Égypte. Mais où a-t-on vu en Chaldée cet étrange vêtement ? Et ces anneaux, ne sont-ils pas traités dans un style qui a aucun rapport avec l'art sumérien ? C'est au fond l'avis de M. de Morgan qui conclut : « La lame de silex, par la nature de la matière, par la technique de son travail, est tout à fait étrangère à la culture sumérienne et chaldéenne. » « On a vu en Égypte, par l'esprit asiatique, s'il n'est en Asie au même. » Donc, pour M. de Morgan lui-même le rapport n'est pas de ceux qui s'imposent sans réticence. On oublie de préciser la date du fameux couteau que son décor ne permet pas de placer à l'aurore de l'art égyptic. Dès lors, s'il témoigne d'un contact asiatique, ce contact est relativement tardif et ne vaut rien pour les origines de l'art.

La question des cachets cylindriques est ainsi exposée : « En Élam, l'usage du cachet débute par l'emploi du sceau plat qui se montre peu de temps après la première ville, alors qu'en Égypte les premiers cachets sont cylindriques. » Comme l'Égypte fournit des témoins très anciens de ces derniers, vous attendez qu'on accorde à ce pays la conception première du cachet cylindre. C'est l'inverse qu'on vous propose : « Tout porte à croire que l'usage du cylindre est originaire d'Asie. » Il n'est pas difficile dans ces conditions de trouver une quinzaine d'arguments (p. 337), en faveur de l'origine chaldéenne de la culture pharaonique. Une seule, bien établie, ferait mieux notre affaire.

R D

R. WEILL. — *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne*. Un vol. in-8° de 216 pages. Paris, Geuthner, 1924.

Les Égyptiens connaissaient une année de 365 jours, trop courte d'un quart de jour, sur l'année réelle. (Nous y avons suppléé dans notre calendrier par l'ajout d'un bissextile qui revient tous les quatre ans.) Cette année égyptienne était déterminée par de nombreux repères dont l'un consistait dans le lever héliaque de l'étoile Sothis ou Sirius, c'est-à-dire dans son lever, à un jour fixe, en même temps que celui du soleil. Mais cette année sothiaque étant égale à l'année solaire vraie (du moins à très peu près), il en résulte que le lever sothiaque, considéré à partir d'une date initiale, était en retard sur le lever héliaque de l'année égyptienne, d'un quart de jour par an, soit d'un jour tous les quatre ans. Si donc, à un premier jour de l'an égyptien, le lever du soleil coïncidait avec celui de Sirius, la même coïncidence ne se reproduisait plus qu'un 1.460 ans après. Ces constatations donnaient naissance à un double calendrier : 1° fixe ou sothiaque, admettant comme le nôtre un jour supplémentaire tous les quatre ans ; 2° mobile, de 365 jours, avec le décalage que nous avons annoncé ci-dessus. L'année fixe commençait à notre 19 juillet (d'après des observations consignées à l'époque gréco-romaine), les saisons s'échelonnaient normalement en partant de cette date : inondation (fin juillet à fin novembre), semailles (fin novembre à fin mars), sécheresse (fin mars à fin juillet). Les fêtes agraires de ces saisons étaient donc fixes comme l'année elle-même dans

ce calendrier, et les dates y étaient indiquées par la saison, le rang du mois dans la saison, le rang du jour dans ce mois. Au contraire, dans le calendrier mobile, qui était celui de la vie courante, on désignait les événements pour l'année et son jour. L'année mobile a persisté rigoureusement au cours des âges, en même temps que l'année fixe qu'elle ne rejoignait que tous les 1.460 ans. Nous savons par un texte que cet événement eut lieu en 139 après J.-C. Il est, par suite, facile de calculer certains faits historiques lorsqu'on connaît leur datation dans les deux calendriers. Tel est le cas de l'an 9 de Ptolémée III (= 238 avant J.-C.) qui vérifie une date, qu'on possédait par ailleurs, de l'an 9 d'Aménophis I^{er} (1543) et de l'an 7 de Senousrit III (1881). Pour cette dernière, si l'on admet une période antérieure de plus, on a 3441 au lieu de 1881. Cette supposition est le fait des partisans de la « chronologie longue », tandis que la date 1881 relève de la « chronologie courte ». Admettre la chronologie courte, c'est ramasser les dynasties XIII à XVIII entre 1800 environ et 1550, date à peu près assurée de l'expulsion des Hyksos. Admettre la chronologie longue revient à accorder environ 1.700 ans à ces événements, ou les répartir sur l'ensemble des faits qui se sont passés depuis le début de l'histoire jusqu'à 1550. Les recoupements historiques, les données archéologiques paraissent s'y opposer absolument et l'on aboutit, par la totalisation des événements antérieurs à la XII^e dynastie, à placer la première vers 3300 avant notre ère. C'est le moment, d'ailleurs, où l'Asie occidentale s'éveille aussi à l'histoire.

Tandis que les fêtes agraires se pla-

cent normalement dans le calendrier fixe, elles se déplacent dans le calendrier mobile. Ptolémée III, en 238 avant J.-C., essaya de rendre fixe l'année mobile en la prenant telle qu'elle était alors, mais on y ajoutant dorénavant un jour tous les quatre ans comme dans l'autre calendrier. Il ne fut pas suivi dans sa tentative; elle fut reprise par Auguste, en 23 avant J.-C., et aboutit au calendrier « alexandrin » qui finit par remplacer progressivement les deux autres, fixe et mobile.

Cette démonstration d'un système très obscur est appuyée sur de nombreux exemples et M. R. Weill étudie quelques dates d'expéditions égyptiennes en Asie, ce qui est d'intérêt plus immédiat pour les lecteurs de *Syria*. C'est ainsi que les campagnes égyptiennes en Syrie peuvent être datées: 1^{re} Thoutmès III, du 19 janvier au 10 octobre 1470 (6 janvier-27 septembre grégorien), la bataille de Mégiddo du 13 mai julien 1478 (2 mai grégorien); 2^e Aménophis II, fin avril à fin mai 1441; 3^e Sét I^{er}, du 15/4 mai 1313; 4^e Ramsès II, à partir du 15/4 mai 1287, ce qui est la date donnée par Sét I^{er}, vingt-six ans plus tôt.

Ces réductions en dates modernes sont autant de vérifications d'un système compliqué, dont M. R. Weill, avec sa connaissance particulière du sujet, aura dissipé les obscurités.

G. COTTEAU.

VICTOR BÉRAND. — *Les Phéniciens et l'Odyssée*. Tome I : *Les Iles de la Très-Verte*, in-8° de 446 pages. Tome II : *Mer Rouge et Méditerranée*, in-8° de 450 pages. Paris, Armand Colin, 1927.

La remarquable activité de l'auteur nous vaut, après l'édition, la traduction

et le commentaire de l'*Odyssée* (collection Budé), une édition nouvelle des *Phéniciens et l'Odyssée*, publiés il y a vingt-quatre ans. Les deux volumes que nous annonçons constituent la première partie de cette édition nouvelle; la seconde aura pour titre *Les Navigations d'Ulysse*.

La thèse fondamentale de cet ouvrage est trop connue pour qu'il soit besoin de l'exposer. Avec une profonde connaissance géographique du bassin méditerranéen qu'il a parcouru en tous sens, une grande familiarité des textes et une ingéniosité toujours en éveil, M. Victor Bérard a entrepris de vérifier les dires de Strabon, à savoir qu'Homère a décrit exactement les contrées dont il parle et, surtout, qu'il tenait sa science des Phéniciens. Toponymie et topologie sont les deux bases sur lesquelles il dresse son imposant édifice.

La toponymie nous porte à la recherche des étymologies dont on s'efforcera de pallier le danger par la fixation de quelques règles. La topologie consiste en une classification des sites et des habitats au titre de la géographie humaine.

Toponymie et topologie restent dans la seconde édition ce qu'elles étaient dans la première, c'est-à-dire des disciplines auxiliaires utiles, mais incapables de se suffire. Il faut donc faire intervenir l'archéologie, ce dont les archéologues ne sont pas responsables, mais ce qui leur vaut cependant d'amers reproches. Ils répondront que si la critique est aisée et parfois méritée, l'art est difficile.

En dépit des vivacités du polémiste, qui ne sommeille jamais chez M. Victor Bérard, constatons que sa thèse a pris plus de solidité en devenant plus modé-

rée. Les découvertes de ce dernier quart de siècle ont largement fait avancer la science, et comme la divergence des opinions tient surtout à notre ignorance, on conçoit qu'avec le gain de nos connaissances les opinions se rapprochent.

Le savant helléniste nous rappelle qu'il y a vingt ans, nous ne pensions pas que la brillante activité des Phéniciens pût remonter au *xv^e* siècle avant notre ère. On n'en connaissait, en effet, ni les aucun témoignage et c'était aussi l'avis d'un excellent juge, le marquis de Vogüé, qui n'eût pas mérité davantage d'être traité de « phéniciophile ». Quant au reproche qui m'est adressé de me complaire dans les théories européennes de M. Salomon Reinach, les événements récents suffisent à montrer qu'il n'en est rien.

Personne ne soutient plus la théorie de Helbig sur l'origine phénicienne de l'art égéen. M. Victor Bérard s'en écarte⁽¹⁾ aujourd'hui puisqu'il aboutit à cette conclusion : *Minoens et Mycéniens furent les disciples et clients de l'Égypte, les subordonnés, vassaux ou sujets de Pharaon* (2). Nous n'oserions pas être aussi péremptoire, car il est risqué de conclure d'une clientèle commerciale et artistique à une complète sujétion politique. Mais l'idée admise, n'en faut-il pas obligatoirement déduire que l'origine de l'ancien art crétois est à chercher dans la vallée du Nil et non en Phénicie?

Le travail critique auquel s'est livré M. Bérard est fort important. Dans bien des cas nous souscrivons à son avis, ainsi

⁽¹⁾ Les rapprochements d'Helbig n'étaient pas tous sans valeur, mais ils devinrent impertinents, pour la question d'origine, quand intervirent les fouilles de Cnossos.

⁽²⁾ I p 7

pour l'in vraisemblable théorie des ports égéens en Égypte ⁽¹⁾, pour l'origine des Phéniciens ⁽²⁾, d'autres encore.

La question de l'origine sémitique de tant de noms de lieux en Crète, dans les Cyclades et ailleurs propre est plus délicate. Elle est soulevée par son son comme Clermont-Ganneau ne s'y refusant pas. L'hypothèse gagnerait en vraisemblance si la légende de Cadmos ⁽³⁾, quelque confirmation, jusqu'à, on doit reconstruire qu'elle reste quelque peu en l'air. Si on tient, avec le *Marbre de Paros*, que Cadmos est né vers 1520 av. J.-C. et y apporta la civilisation phénicienne ⁽⁴⁾, il faut admettre, avec M. Bérard, que c'est au cours de trois siècles de l'âge du bronze (1520-1220), que se place la période où la thalassocratie phénicienne atteignit son apogée, puis commença de décliner et perdit son monopole devant les débuts, les progrès et l'établissement dans l'Archipel des Peuples de la mer, ⁽⁵⁾

Cette conclusion est troublante, car elle renverse les données les plus certaines de la colonisation phénicienne.

Quoiqu'il en soit de ces réserves, on trouvera dans ces deux volumes fort agréablement éditées, en dehors même des thèses pour lesquelles l'auteur revendique

une grande liberté et dont nous ne méconnaissons pas l'intérêt, une étude des conditions géographiques, maritimes et commerciales de la Méditerranée orientale, une discussion des questions archéologiques soulevées par les fouilles récentes, en particulier celles de Crète et celles de Byblos, aussi un résumé chronologique clair et précis (dates et concordances). En résumé, ce n'est point là une œuvre banale ; elle est le fruit d'une longue expérience, d'une érudition étendue et, comme elle soulève des problèmes complexes, elle mérite d'être lue et méditée.

R. D.

ALON MUSEL. — *Arabia deserta*. A Topographical Itinerary (Amer. Geogr. Society, *Oriental Explorer and Studies*, n° 2, edited by J. K. Wright), New-York, 1927. — *Map of Northern Arabia*. Carte en quatre feuilles au 1 : 1.000.000.

Après avoir publié ses itinéraires dans le Nord du Hedjaz, le professeur Musil décrit les chemins qu'il a suivis dans le désert de Syrie, à travers la région de Damas, par Damaïr et le sud de Palmyre, jusqu'à Mayadin sur l'Euphrate, puis de Damas au Djof par la dépression du Wadi Sirhan. De bonnes reproductions photographiques ill estont le récit de ces randonnées à chameau, dans l'intimité des chefs bédouins. M. Musil a pu circuler dans le désert de Syrie comme personne ne l'avait fait avant ces dernières années où les méharistes ont battu toutes les routes. Toutefois, le déplacement était imposé par les nécessités de la tribu en marche ; c'est ainsi qu'il n'a pu visiter le fameux château fort de Bourqou', ni la ville de Teima.

⁽¹⁾ Voir *Syria*, 1922, p. 84-85, et 1929, p. 275, note 4.

⁽²⁾ Voir *Syria*, 1927, p. 183. À propos d'une des réserves faites, l'auteur nous écrit que nous nous sommes mépris et qu'il n'a pas voulu dire qu'en Syrie « Huron » ait signifié « le pays blanc ».

⁽³⁾ Une grave difficulté tient à ce que l'alphabet n'a pas été importé en Grèce à cette date. L'emprunt de cette écriture n'est pas antérieur à la fin du x^e siècle.

⁽⁴⁾ *Il*, p. 428.

⁽⁵⁾ *Il*, p. 183-184.

Les préoccupations de l'auteur étaient presque uniquement géographiques, mais il a heureusement complété le volume par d'importants appendices qui concernent l'Arabie du Nord à la période assyrienne (le séjour de plusieurs années à Nabouide III à Teima⁽¹⁾ n'est pas mentionné), les Héné (Hedem, l'Arabie déserte d'après les auteurs classiques, les routes anciennes, médiévales et modernes (une carte-croquis de ces routes eût été la bienvenue), l'histoire de l'oasis de Doumat el-Djandal, la marche de Khaled ibn al-Walid d'Iraq en Syrie où il reprend le problème après de Goeje et le prince Caetani.

En même temps paraît sous le titre de « Carte de l'Arabie du Nord » ou 4 feuilles au 1 : 1.000.000 le relevé des régions parcou-

R. D.

René Dussaud. — *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités et des Beaux-Arts en Syrie, t. IV), in-8° de 121 et 632 pages, 16 cartes, Paris, Geuthner, 1927.

En joignant ici même, dans *Syria*, au livre déjà au directeur de cette revue et à

(¹) A propos de l'objection, tirée de l'écriture de la stèle de Teima, que nous ayons présentée pour écarter tout rapport entre celle stèle et le séjour de Nabouide, M. de Goeje a écrit (*Revue d'Assyr.*, 1925, p. 79) a remarqué qu'il suffirait, pour tourner la difficulté, de supposer un retard dans l'évolution de l'écriture araméenne, qui s'explique aisément dans une ville aussi retirée que Teima. C'est là un lapsus, car il faudrait supposer, tout au contraire, que l'écriture a évolué plus rapidement à Teima qu'ailleurs.

un collaborateur qui est un ami, je pourrais encourir le reproche de ne pas être un juge impartial. Je le fais cependant sans embarras, parce que je suis certain que les lecteurs de cet ouvrage considérables seront comme moi frappés de l'étendue des connaissances qu'il atteste et de la grande utilité qu'il a pour les recherches scientifiques en Syrie. Combien de fois avons-nous déploré le manque de renseignements précis, lorsqu'il s'agit de poser sur la carte un nom de localité moderne ou ancienne, d'identifier un site où se révélait la présence d'antiquités, de connaître la configuration topographique d'une province, les noms des cours d'eau. L'histoire d'une ville à travers les âges avec la superposition des civilisations qu'elle a connues ? Que de recherches laborieuses et souvent infructueuses on devait faire pour éclaircir les détails de ce genre !

Voici que le gros volume de M. Dussaud, accompagné d'un grand nombre de cartes, nous apporte la solution de mille petits problèmes historiques et géographiques ; il suffira maintenant de parcourir ces *Index* et d'ouvrir le livre à la bonne page pour être renseigné en quelques minutes. Ce n'est pas non plus un mince mérite que d'avoir, dans ce répertoire bourré de noms et de références, réalisé une consultation commode et rapide. L'auteur ne manque pas de nous avertir qu'en bien des cas il a dû se contenter de conclusions provisoires, ou même de les ajourner, et il nous prévient modestement qu'il aurait voulu intituler « Essai » un recueil qui a plus de 600 pages. Tous ceux qui sont au courant de la science et des difficultés qu'on y rencontre à chaque pas ne seront pas surpris

d'une précaution conforme à la bonne méthode scientifique. Mais, tel qu'il est, cet « essai » donne l'état actuel de la question pour une quantité considérable de sujets et l'on ne peut qu'admirer l'effort puissant qui a conduit à bonne fin une semblable tâche. La simple lecture de la bibliographie donne une idée de l'ampleur des recherches qui ont été poussées en tous sens.

Le plan de la publication est simple et logique. La première condition était d'établir une carte détaillée de chaque région. La préface fait l'historique des travaux exécutés à cet égard depuis l'antiquité et le moyen âge jusqu'à la carte de l'Etat-major français dressée en 1920. Mais celle-ci ne pouvait servir que de base au travail de M. Dussaud, puisqu'elle ne tient pas compte des identifications à faire entre les noms modernes et les sites antiques.

C'est là que s'est exercée la sagace et patiente érudition de l'auteur qui s'attend bien à voir discuter nombre de ses hypothèses, mais qui a tenu surtout à poser les principes féconds de sa méthode. Il démontre qu'en dépit du scepticisme parfois professé au sujet des identifications entre termes antiques et modernes, les résultats obtenus par ce moyen prouvent d'une façon décisive le bien-fondé de telles comparaisons et il recommande avec instance aux voyageurs et aux résidents fixés dans le pays de relever avec exactitude tous les noms de lieux qu'ils rencontrent.

Ce principe une fois posé, la suite s'en déduit logiquement. Les chapitres du livre envisagent sept régions qui embrassent la totalité de la Syrie, en y comprenant la Phénicie, Palmyre et le Hauran. Dans

chacun de ces chapitres sont énumérés, le plus souvent dans l'ordre alphabétique, les noms des sites antiques connus par les textes anciens, dont l'emplacement est assimilé — avec certitude ou par approximation — avec telle localité inscrite sur les cartes modernes, beaucoup sont laissées de côté pour des vérifications ultérieures. Chemin faisant, surtout quand il s'agit de cités importantes, l'auteur résume ce que nous apprennent les auteurs assyriens, grecs, romains, arabes sur leur histoire; c'est là que se manifeste la remarquable maîtrise du savant professeur de l'école du Louvre; la richesse de la documentation y est incomparable.

Je ne puis m'empêcher, en terminant, d'évoquer le souvenir du savant qui aurait le plus applaudi à la publication de ce recueil. Sans les dures lois du sort, c'est Clermont-Ganneau qui aurait lu l'œuvre de son élève devenu comme lui un maître.

EDMOND POTTIER.

MALLON (A). — *Grammaire copte*, avec bibliographie, chrestomathie et vocabulaire. 3^e édition, viii, 325 et 192 (1) pp. pet. in-8 Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1926.

Le R. P. Alexis Mallon vient de publier une 3^e édition de sa grammaire copte. Le fait seul qu'une grammaire de ce genre puisse atteindre trois éditions indique la valeur scientifique du livre. La nouvelle édition est, à quelques additions près, la même que la précédente. C'est un livre fondamental, nécessaire pour qui veut étudier le copte, car

(1) Ces 192 pages contiennent la chrestomathie et le vocabulaire.

la grammaire est entièrement consacrée à ce dialecte. On y trouve une bonne bibliographie, puis une chrestomathie bohairique (avec quelques pages consacrées aux autres dialectes). Un vocabulaire termine l'ouvrage.

Cette grammaire est destinée à être étudiée par l'arabisant-coptisant, elle ne cherche pas à toucher les égyptologues : aucune étymologie égyptienne n'est notée dans le livre, aucune forme n'est expliquée par l'ancien égyptien. Voilà donc une excellente monographie du dialecte bohairique, mais il nous manque encore une grammaire copte historique. Le copte est la dernière phase de l'ancien égyptien et sa grammaire ne peut être expliquée que par la grammaire égyptienne, néo-égyptienne et démotique. Cette grammaire devra englober les quatre dialectes coptes : le sabitique, le bohairique, le fayoumique et l'achémique. Espérons que ce livre ne tardera pas trop à voir le jour.

Ont

UON MONNERT DE VILLARD. — *Les Couvents près de Sohag* (Deyr el-Abyad et Deyr el-Abyar). — Tome II, Milan, 1926.

Dans ce volume, M. M. de V. achève l'étude archéologique des deux couvents, commencerée dans le tome I, paru en 1926 (cf. C. R. Syria, 1926, p. 108). L'ensemble des deux tomes in-4° comprend 135 pages de texte et 222 figures hors texte. J'indiquerai tout d'abord les conclusions essentielles de l'auteur.

Dans l'un et l'autre édifice, les coupoles sur trompes du carré central du sanctuaire datent d'une transformation postérieure. Primitivement, ce carré était couvert d'une charpente. Devant le sanc-

tuire dont les coupes seules étaient voûtées, il n'existait point de transept. Celui que possède le Couvent blanc est une construction tardive. Quant aux deux colonnes qui précèdent le sanctuaire du Couvent rouge, elles n'auraient eu qu'une fonction décorative et liturgique et n'auraient joué aucun rôle constructif.

Les nefs étaient couvertes de toitures en charpente à deux pentes, correspondant au *Gamatôn* du texte cité dans le tome I^{er} (p. 23). Les bas côtés étaient surmontés de tribunes couvertes de terrasses, qui régnaient à un niveau très voisin du plan des sablières de la nef. Ainsi, la nef ne pouvait recevoir de l'extérieur aucun éclairage direct.

La figure 114 donne la restauration des coupes longitudinale et transversale du Couvent rouge. L'auteur n'a pas jugé nécessaire de dresser pour le Couvent blanc des dessins semblables : il est certain, toutefois, que ses déductions conduiraient à une solution analogue.

La description et l'étude des annexes des couvents fait l'objet d'un chapitre spécial (ch. vi). Ces annexes se réduisent, pour le Couvent rouge, à deux salles flanquant le sanctuaire. Au Couvent blanc, les annexes orientales sont beaucoup plus complexes; en outre, on retrouve, à l'ouest, les traces d'un narthex avec escalier d'accès aux terrasses, et, au sud, une longue salle terminée par une abside et qui pourrait avoir été un refectoire.

Le chapitre vii traite de la construction et de la décoration. Au Couvent blanc on a utilisé les débris de monuments antiques tandis qu'au Couvent rouge les matériaux ont été spécialement travaillés pour leur destination. Les formes décoratives et les thèmes ornementaux que

L'auteur passe en revue sont l'objet de rapprochements nombreux avec des monuments, souvent mal connus ou perdus de l'Égypte chrétienne, de la Palestine et de la Syrie. Les dernières pages de l'ouvrage sont consacrées aux rares fragments de la décoration peinte qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

L'illustration est, comme pour l'ouvrage 1^{er}, excellemment choisie et présentée avec goût. Le texte eût gagné, sans doute, à une révision sévère des tournures incorrectes et des fautes d'orthographe. Mais il serait discoutable de faire grief à M. Monneret de Villard de quelques défaillances de forme : il est plus équitable de signaler le caractère très minutieux et parfois très pénétrant de son analyse.

Le problème offrait de réelles difficultés et les devanciers de M. M. de V. n'en avaient fourni que des solutions arbitraires. L'auteur appuie la plupart de ses propositions sur des preuves irréfutables. J'avouerai toutefois ne point souscrire sans réserves à la restitution proposée — à titre purement hypothétique d'ailleurs — pour les deux colonnes du Couvent rouge qui précèdent le sanctuaire. Il est bien douteux que ces fûts monolithes aient eu d'autre fonction que de servir de montants à une sorte d'iconostase et il ne me paraît pas impossible de trouver une liaison structurale entre ces colonnes d'une part, et le sanctuaire et l'ordonnance courante de la nef d'autre part. La différence de hauteur entre les ordres ne me semble pas s'opposer, de manière absolue, à une solution dans ce sens. Elle aurait l'avantage d'exprimer en élévation cette unité du groupement *καταορμημα-βήμα* si nettement

écrite dans le plan. Et l'on pourrait se demander également si, au Couvent blanc, le transept, de construction postérieure, n'a point remplacé un dispositif plus ancien comparable à celui du Couvent rouge.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage nous apporte pour la première fois des documents authentiques, photographiques et relevés, auxquels on peut se référer en toute confiance. Il semble bien que l'auteur ait tiré de ces matériaux tous les enseignements qu'ils pouvaient fournir : les lacunes de l'état actuel permettraient difficilement de pousser plus loin la restitution des édifices. Il faut savoir gré à M. M. de V. de n'avoir escompté aucune des difficultés qu'il rencontra au cours de son étude, et de s'être gardé de toute fantaisie aventureuse.

Enfin, chemin faisant, on trouvera dans son livre des remarques précieuses et une abondante documentation sur diverses questions relatives aux influences orientales dans l'art médiéval d'Occident : les coupoles sur trompes de la cathédrale du Puy (p. 75), les bocciaux transversaux de Saint-Philibert de Tournus (p. 76), les arcs treffés de l'école d'Auvergne (p. 81), les arcs festonnés (p. 83) et les modillons à copeaux de l'architecture romane (p. 86) donnant lieu à d'ingénieuses discussions. On peut se demander toutefois s'il n'eût pas été préférable de réunir en un chapitre spécial, à la fin du volume, ces digressions dont le développement présente un vif intérêt, mais nuit quelque peu à l'équilibre de la composition.

Les légères critiques que je formule ici n'enlèvent rien à la valeur de ce savant travail où l'auteur donne de multiples témoignages de sa vaste érudition, de sa connaissance directe et approfondie des

monuments de l'Orient, de sa scrupuleuse méthode scientifique. On ne peut que souhaiter de voir paraître prochainement le livre que prépare M. Monneret de Villard sur l'Art chrétien d'Égypte. Dès aujourd'hui, les *Couvents près de Sohag* sont à ranger parmi les ouvrages fondamentaux dans toute bibliographie de l'Art chrétien d'Orient.

ALFRED GAYET.

LOUIS HALPHEN. — *Les Barbares. Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle.* (Peuples et Civilisations. Histoire générale publiée sous la direction de L. Halphen et Ph. Sagnac). Un vol. in-8° de 393 pages. Paris, Alcan, 1926.

On connaît le plan de cette collection qui vise à mettre en évidence les faits saillants et déterminants en concevant le monde, à ses diverses époques, comme un tout. Ce plan s'adapte particulièrement bien à l'exposé de la période de sept siècles qui va du milieu du IV^e siècle jusqu'à la fin du XI^e. La maîtrise de l'auteur s'y affirme avec éclat et l'on ne trouvera nulle part un récit aussi vivant sur les premiers temps de l'Islam, la conquête arabe, l'État arabe sous les premiers califes, puis sous les Abbassides, bientôt en proie à une profonde anarchie qui amène la conquête turque.

Aucun des volumes de la collection *Peuples et Civilisations* ne mérite comme celui-ci d'être pesé et médité. Il montre que l'Europe ne peut se protéger contre la ruse des Barbares asiatiques qu'en associant à sa civilisation le proche Orient. Les sacrifices qu'elle a su consentir pour cette tâche n'ont jamais été vains; quand elle y a renoncé, l'invasion

n'a pas tardé à gagner de proche en proche jusqu'au cœur des pays les plus prospères et les plus civilisés. Aujourd'hui comme hier, le proche Orient est un des glans les plus importants de la défense européenne.

GASTON MIGEON. — *Manuel d'art musulman. Arts plastiques et industriels*. 2^e éd. revue et augmentée. Tome I, un vol. in-8° de 440 pages; Tome II, 460 pages. Paris, Auguste Picard, 1927.

Les suites du *Manuel d'art musulman* (1907) de MM. G. Migeon et H. Saladin, publiées par la maison d'éditions Auguste Picard à reprendre cet ouvrage sur une base plus large en le mettant au courant des travaux de ces vingt dernières années. La première édition a singulièrement contribué au développement des études sur l'art musulman, la seconde enregistre les résultats acquis. On doit remercier M. G. Migeon de ne pas avoir ménagé sa peine pour nous donner le manuel *up to date* que, seul, il pouvait écrire avec une aussi profonde connaissance de cet art admirable qui a fleuri pendant treize siècles.

Dans l'Orient musulman, l'art est fonction de la dynastie et des grands personnages qui gravitent autour d'elle. Il faut donc, pour en suivre le développement et les variétés, posséder des notions exactes d'une histoire assez complexe. C'est pourquoi le manuel débute par un précis historique des civilisations musulmanes.

Plusieurs chapitres offrent un exposé tout nouveau; c'est le cas pour la peinture. On aurait beaucoup étonné les islamisants, il y a une trentaine d'années, si on leur avait annoncé qu'en dehors des manuscrits, avait fleuri une peinture mu-

sulmane. De fait, la première édition de ce manuel n'en parlait pas; mais celle-ci y insiste à juste titre. Dès une époque ancienne le proche Orient sémitique pratiquait la peinture sur les murailles. Doura-Europos⁽¹⁾ et Palmyre en ont fourni de remarquables exemples qu'ont dû continuer les peintures murales des églises syriennes⁽²⁾ et dont on retrouve la tradition à Qousseir Amra, dont l'attribution par Van Berchem à l'époque des Omeyyades ne souffre pas de doute. Peu à peu le rigorisme doctrinal a ruiné cet art. D'autre part, les études consacrées depuis une vingtaine d'années à l'art de la miniature ont permis à M. Migeon d'en renouveler l'historique en l'appuyant d'abondantes reproductions.

Avec non moins de bonheur et d'autorité, le savant auteur expose dans ce premier tome le développement de la sculpture monumentale et décorative en pierre et en stuc, la mosaïque, la sculpture décorative sur bois et le mobilier, les ivoires, les fontes de bronze, la ferronnerie, les monnaies et les armes.

En dehors de sa valeur esthétique propre, qui est considérable, l'art musulman offre encore cet intérêt d'avoir, à ses débuts, prolongé les traditions artistiques locales et particulièrement sy-

riennes. A propos des grandes plaques si habilement fouillées du *mîhrab* de la mosquée de Cordoue (vers 970 de notre ère), M. Migeon remarque combien ce travail rappelle le décor de l'enceinte de Moshatta. Nous avons eu l'occasion récemment de visiter ce site et nous avons été frappé du caractère syrien de la décoration intérieure, tels que le définissent les monuments du v^e et vi^e siècles. Le décor extérieur est naturellement de même époque; la légende de la vigne qui y est tracée se rattache étroitement aux traditions syriennes et plus spécialement à celles de Hauran⁽³⁾, nullement à l'art iranien. Le gros œuvre lui aussi atteste la fin du v^e ou le vi^e siècle⁽⁴⁾.

On nous excusera d'insister sur le fait que, dans ces éléments décoratifs essentiels et jusque dans son écriture, le point de départ de l'art musulman se trouve en Syrie. Les rapports qu'on a soulignés avec l'art copte n'y contredisent pas, car ce dernier est un autre dérivé de l'art chrétien de Syrie. Quand on rapproche la décoration du *mîhrab* de la mosquée de Nayin ou celle de certains monuments abbassides de Samarra et du Caire (Ibn Tuloun) avec le décor de Dair-es-Souryan, dans le Wadi Natroun, la comparaison prend toute sa portée du fait que ce couvent égyptien a été, comme son nom l'indique et comme M. Monneret du Villard l'a mis en évidence, édifié par des Syriens.

Nolons, à la suite de M. Migeon⁽⁵⁾, que l'étude des monuments musulmans du

(1) La définition des fresques publiées par MM. Breasted et Cumont comme « art syro-byzantin » (p. 108) est curieuse; toutefois elle risque de faire perdre de vue leur date reculée (iv^e siècle de notre ère). Ayant relevé la signature d'un artiste sémitique, M. Cumont, dans son bel ouvrage sur *Les Fouilles de Doura-Europos*, les classe comme un produit de l'art syrien qui a influencé l'art byzantin.

(2) M. Migeon, p. 108, appuie l'hypothèse sur les peintures de Cappadoce publiées par le P. de Jerphanion.

(3) Voir notamment le *Plan de Qanawat* publié par M. Denon, *Syrie*, 1906, pl. LXIII.

(4) Voir *Syrie*, 1937, p. 73-74.

(5) *Manuel*, p. 240 et 312, où manque le *mîhrab* d'Hébron.

Syrie n'a pas été poussée avec autant de zèle que celle des monuments d'Égypte. Nul doute qu'on n'arrive sur ce terrain à d'intéressants résultats, comme ceux obtenus dans l'examen de la Qoubbet es-Sakhra (1) à Jérusalem, qui montreront mieux le rôle de l'art syrien dans l'élaboration de l'art musulman.

Le tome II étale à nos yeux une richesse incomparable de pièces d'orfèvrerie, de vaisselle de cuivre gravée ou incrustée, de cristaux de roche taillés, de verres et de vitraux, de céramique, de tissus de soie, de tapis de soie ou de laine.

Les questions d'origine sont posées nettement. Ainsi, bien qu'on ne possède pas, avant le xii^e siècle, de produits en cuivre incrusté, cette industrie doit se rattacher, comme la céramique, aux arts iraniens plus anciens. « Il semble probable que les premières œuvres d'esprit nettement musulman ont dû être précédées de pièces à décor franchement estampé et repoussé (à la façon des orfèvreries d'argent des Sassanides) ou bien gravées avec ou sans adjonction de motifs ornementaux obtenus en relief par l'estampage. » Un fait des plus curieux est la présence jusqu'en plein xiii^e siècle de scènes chrétiennes sur les objets de cuivre musulmans (t. II, p. 32-33).

Contre l'opinion de Babelon, M. Migon revendique pour des ateliers orientaux nombre de pièces en cristal taillé.

La céramique est l'objet d'une importante mise au point. La vaste enquête de Pézard est reprise et rectifiée. L'origine mésopotamienne du décor lustré musul-

man est mise en évidence. Le chapitre sur les tissus est entièrement nouveau.

Ainsi, avec une précision remarquable et une abondante documentation, M. Migon suit les enrichissements qui marquent le développement de l'art musulman. Ils lui viennent de toutes les parties du vaste empire et, généralement par suite du déplacement de très hauts fonctionnaires, ils se transmettent d'un point à l'autre avec une surprenante rapidité. Est-il besoin d'ajouter que, dans cette nouvelle édition, l'illustration est d'une richesse exceptionnelle non seulement par le nombre des figures toutes reproduites photographiquement, mais encore par le choix ?

R. D.

PETER THOMSEN. — *Die Palaestina-Literatur. Tome IV, Die Literatur der Jahre 1915-1924*. Un vol. in-8^e de 754 pages, Leipzig, Harrichs, 1927.

Nous avons signalé la valeur de cette publication dont le tome IV représentera le plus gros effort et pour lequel M. P. Thomsen s'est assuré la collaboration de MM. J. de Groot, A. Gustavs, Sam. Klein, Chr. O. Thomsen et Will Zöllin.

Le mérite de cette publication n'est pas seulement d'être complète et de représenter le dépouillement d'un nombre considérable de publications, il réside aussi dans les courtes notes qui orientent le chercheur et complètent les indications du titre. L'ouvrage débute par ce qui concerne les généralités, puis viennent les travaux historiques, depuis les relations avec l'Égypte jusqu'au moyen âge, l'archéologie, les fouilles, la géographie historique et la topographie antique, la géographie proprement dite depuis le Nord

(1) Voir Syria, 1925, p. 377-378, le compte rendu de l'étude de M. Grœnwulf.

de la Syrie jusqu'à la presqu'île du Sinaï.

Un dernier chapitre embrasse tout ce qui concerne la Palestine moderne : situation pendant la guerre, études politiques et sociales, la colonisation et le sionisme, questions religieuses modernes, état sanitaire. Un index très complet permet de se retrouver aisément dans ce répertoire qui constitue un instrument de travail indispensable pour quiconque s'occupe de la Syrie ou de la Palestine.

MARK LIDZHARSKI. — Zu den phonizischen Inschriften von Byblos, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, 1927, col. 453-458.

Dans cette courte, mais substantielle notice, le savant professeur de Göttingen revient sur les points difficiles qu'offrent les textes découverts à Byblos par M. Montet et quelques autres qui s'y rattachent.

C'est ainsi qu'il incline vers la lecture de M. Giron qui reconnaissait dans 𐤁𐤏𐤓𐤌 de l'inscription d'Abram un troisième personnage à ajouter au *melek* et au *soken*. Malheureusement, on ne sait comment expliquer le terme en litige. M. Lidzbarski repousse qu'à Byblos le roi puisse se parer du titre de *soken* qui n'en a jamais été au regard de l'Égypte. Cependant, à l'appui de notre hypothèse, on peut citer non seulement la plaque I dont témoigne Ribb-Addi, mais encore le nom même porté par le roi que M. Montet a récemment fait connaître et que ce personnage a dû prendre en s'emparant du pouvoir pour complaire au suzerain ⁽¹⁾.

(1) MONTET, *Syria*, 1927, p. 89. Le père est Égyptien, mais ne peut-on supposer que le fils est né à Byblos et a même reçu un nom semitique qu'il aura troqué pour une appella-

Pour le texte d'Osorkon I^{er}, M. Lidzbarski, utilisant une indication de M. Sethe lui signalant que l'égyptien *msy* a le sens d'« enfanter, produire », se demande si le mot 𐤁𐤏𐤓𐤌 , qui désigne la statue du roi, ne serait pas transcrit de l'égyptien. Pour 𐤁𐤏𐤓𐤌 , M. Lidzbarski écarte, très justement à notre avis, que ce puisse être un féminin de *Add* Hadad, ou de *Adon* mais au lieu de rapporter le terme à ce qui précède, il l'englobe dans ce qui suit et traduit : « à cause de cela, que (la déesse) prolonge les jours d'Éliba'al et ses années sur Gebal ».

On sait la difficulté qu'offre la restitution du fragment de Sheshonk I^{er} ⁽¹⁾. M. Lidzbarski propose de comprendre que la dédicace est faite par Abiba'al, roi de Byblos et par les citoyens de Byblos établis en Égypte.

Pour l'inscription phénicienne gravée sur un autel (*Syria*, 1925, p. 269), M. Lidzbarski comprend 𐤁𐤏𐤓𐤌 non « la statue de Ba'al » mais *Abbad Ba'al*, terme qui désignerait une déesse, ici la Ba'alat Gebal, comme Tanit à Carthage est dite *penê-Ba'al*. Mais la comparaison est peu satisfaisante, car jamais *penê-Ba'al* n'est employé isolément pour désigner Tanit et, de plus, nous ne savons pas si le vocable carthaginois signifie, comme on l'a dit, « face de Ba'al ». Faut-il, si la dédicace était faite au roi local et à la déesse, le nom de celle-ci serait mentionné en premier.

M. Lidzbarski semble avoir été impressionné par les observations de M. Spie-

tion égyptienne en s'emparant du pouvoir ? M. Montet dit, en effet, que ce nom, « celui que presse la sandale de son père » ne se rencontre jamais en Égypte.

(1) Voir *Syria*, 1927, p. 84.

gelberg (*Or. Litz.*, 1926, col. 735) qui se demandait, la tombe d'Ahirom ayant été violée dans l'antiquité, si les deux fragments de vases au nom de Ramsès II n'avaient pas été introduits dans cette tombe après coup. Dans la publication d'ensemble qui est sous presse, M. Montet répondra en détail à ces objections. Je ferai simplement observer qu'en discutant cette question de date, je n'ai nullement fondé mon raisonnement sur les deux fragments au nom de Ramsès II : la céramique mycénienne et l'ivoire mycénien sortis de la tombe ont établi la date ; les fragments de Ramsès l'ont simplement confirmée.

R. D.

G. LEVI DELLA VIDA. — *Le iscrizioni neo-puniche della Tripolitana*, extr. de la revue *Libya*, 2^e année, n° II. Roma-Milano, 1927.

Les inscriptions néo-puniques découvertes jusqu'ici en Tripolitaine sont au nombre d'une vingtaine, et leur interprétation est ardue. Mais l'érudition et la sagacité de M. Georges Levi della Vida a souvent triomphé des difficultés qu'opposent à l'intelligence de ces textes l'incertitude de la lecture et l'obscurité d'un idiome mal connu.

Les conclusions générales que l'ingénieur épigraphiste tire de l'ensemble de ces documents sont dignes d'être retenues par les historiens. La langue punique reste en usage sous l'Empire romain, même dans les documents publics, à côté de la latine, et la longue persistance d'une culture sémitique dans ce coin de l'Afrique, atteste à la maturité et le niveau élevé d'une civilisation, qui peut-être était profondément enracinée dans

cette région avant même que celle-ci ne fût soumise à la domination de Carthage et derivait directement de la mère-patrie phénicienne : « *Legum cultusque pteraque Sidonica*, dit Salluste de Lepcis Magna.

F. G.

Notre éminent collaborateur, M. Franz Cumont, veut bien me permettre de joindre mes éloges aux siens et de signaler le texte relatant l'établissement de six sièges dans la partie centrale des thermes de Lepcis, mais surtout la curieuse dédicace : « Au Seigneur, au Dieu qui possède la terre. » La lecture du savant épigraphiste est confirmée par *Genèse*, xiv, 19 et 22, qui emploie une expression comparable pour El 'Elyon qui possède les cieux et la terre. D'après M. della Vida, à Lepcis, il s'agirait simplement d'une divinité locale.

Cette explication permet de reprendre la discussion d'un passage de l'inscription d'Estimounazar (lignes 4 et 20) qui a suggéré de nombreuses hypothèses. M. Clermont-Ganneau⁽¹⁾, par comparaison avec d'autres textes, était arrivé à couper ainsi $\text{nx} \text{w} \text{p}$, mais c'est Prætorius qui, le premier, a songé à rattacher le premier terme à la racine np et à en faire un participe présent⁽²⁾, ce que n'admettait pas Clermont-Ganneau⁽³⁾. La nouvelle expression relevée par M. della Vida doit rappeler l'attention sur la suggestion de Prætorius, non pour reprendre sa traduction, ni même celle de M. von Lan-

(1) *Recueil d'arch. orient.*, VI, p. 202-209.

(2) PRÆTORIUS, *ZDMG*, 1904, p. 198 (cf. *OLZ*, 1904, 456) : *wer immer da Besitzer sein*.

(3) *Loc. cit.* — LIOTZAKAKI, *Epheia*, II, p. 163, repoussait la lecture de Prætorius aussi bien que celle de Clermont-Ganneau.

dan⁽¹⁾ qui faisait de *qand* un titre général, « propriétaire », comme on dirait « patricien », mais pour sous-entendre *er* après *qand* et reconnaître dans ce dernier terme le futur possesseur du terrain qu'il s'agissait d'impressionner. Le texte de l'abnît disait : « qui que tu sois » ; celui d'Eschmounazar précise : « propriétaire (du terrain) qui que tu sois » ; simple particulier, etc. »

R. D.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Exploration de Tell Ahmar et d'Arslan Tash par M. Thureau-Dangin. — Les deux sites connus par une étude de M. Hogarth pour le premier et des fouilles fructueuses pour le compte des Musées ottomans pour le second, puis par une prospection de M. P. Poedrizel dont *Syria*, 1925, p. 290, a signalé l'intérêt, viennent d'être visités à nouveau par M. Thureau-Dangin, membre de l'Institut et conservateur des Musées Nationaux, qui a rendu compte devant l'Académie des inscriptions (séance du 13 juillet 1927) des résultats obtenus grâce à des sondages bien menés. Le savant assyriologue s'est d'abord félicité des concours qui lui ont été accordés par la direction du Service des antiquités qui a mis à sa disposition M. Barrois, et par l'armée. Le général Ganshin, commandant supérieur de l'armée du Levant, et le général Marty, commandant les troupes de la région d'Alep, ont autorisé la coopération d'une équipe de seize travailleurs recrutés prélevée sur la garnison de Djézirli.

Le site de Tell Ahmar est considéré

comme important depuis que Thompson a établi qu'il représentait l'ancienne Til-Barsip sur la route directe d'Edesse à Alep par Seroudj et Menbidj. M. Thureau-Dangin a expliqué que, pour commémorer la prise de Til-Barsip sur le roi local Ahuni, en 811 avant notre ère, Salmanasar érigea deux lions de chaque côté de la porte nord-est de la ville. La nouvelle mission a dégagé une inscription de Salmanasar.

La pièce capitale fournie par Tell Ahmar consiste en 3 fragments d'une stèle monumentale d'Assurhaddon, la plus grande stèle assyrienne aujourd'hui connue, car elle avait mesurer, sans la base, une hauteur d'environ 3 m. 70. Le relief qui y est gravé est une réplique de la stèle du roi Zandjur, M. Thureau-Dangin critiqua l'interprétation que M. von Luschian avait donnée de la stèle de Zandjur, où les deux prisonniers que le roi d'Assyrie tient en laisse seraient l'atharqa, le roi d'Éthiopie et d'Égypte reconnaissable à l'uræus, et Ba'al, son allié, le roi de Tyr. Mais ces deux captifs ont été faits prisonniers et attribuer leur présence ici à un « mensonge vaniteux », comme le proposait Maspero, répugne naturellement au savant assyriologue ;

Ne pouvant admettre de se demander si les captifs sont de race arabe ou indienne, le professeur aux Assyriens, ne vient pas tout simplement d'une fausse identification des deux captifs ? L'identification du prisonnier agenouillé, de celui qui porte l'uræus, est suggérée par l'inscription elle-même qui ne mentionne pas, et pour cause, la capture de Tabarqa, mais relate la capture de son frère Lisanahura. Il me semble évident que le prisonnier représenté est Lisanahura : on Egypte le prince héritier

(1) *Beiträge zur Altaramäische des Orients*, IV, p. 44 ; cf. GLEMMONT-GLEMMONT, *op. cit.*, p. 375.

portait Iuræus comme le roi. Quant au prisonnier, coiffé du casque conique c'est sans doute un chef syrien, mais pourquoi Baal de Tyr, qui n'a jamais été pris, qui a même conclu avec Asarhaddon un traité dont le texte nous est parvenu, et qui régnait encore du temps d'Assurbanipal? Les inscriptions d'Assurbanipal mentionnent avec une certaine emphase la capture d'un autre chef syrien, Abdi-milkuti de Sidon. C'est en 677 que Sidon fut prise et rasée : l'année suivante, en septembre 676, Abdi-milkuti qui, selon l'expression de l'annaliste assyrien, avait été pêché comme un poisson du milieu de la mer, eut la tête tranchée. » La démonstration est décisive et elle explique que le personnage à l'uræus soit représenté à une échelle plus petite que le roi phénicien, ce qui n'eût pas été possible, s'il se fût agi du roi d'Égypte lui-même.

Le texte gravé sur la stèle diffère de celui du Zandjirli. Il est mutilé, mais il sera possible de le reconstituer en grande partie. A relever la nouvelle transcription des Scythes so us la forme *As-ku-z* [a-a-a], qui confirme la brillante explication de Wackler corrigeant l'ashkenaz biblique en Ashkouz (A pour W) pour y retrouver la mention des Scythes.

M. Thureau-Dangin a reconnu que la stèle signalée par M. Hogarth, à peu de distance de la porte aux lions, était une réplique, un peu moins grande, plus simple et anépigraphe, de la même stèle d'Asarhaddon dont on pouvait ainsi contempler l'image dès l'entrée en ville.

Arslan Tash et ses monuments ont fait également l'objet d'un examen attentif. A noter que la statue de Metellé (exactement Mehtel) publiée par M. Pottier (*Syria*, 1921, p. 203) et donnée au Louvre par le

colonel Normand provient d'Arslan Tash. « Toutes les sculptures trouvées jusqu'ici à Arslan Tash, que ce soit dans le village ou sur le tell, forment un ensemble parfaitement homogène, de la même époque et du même style ». M. Thureau-Dangin conclut : « J'ai rapporté d'Arslan Tash l'impression que ce lieu serait très intéressant à fouiller : le palais assyrien-araméen, qui y est enterré, est à fleur de sol. Les conditions matérielles des fouilles seraient particulièrement favorables en raison, d'une part, de la proximité de la voie ferrée qui faciliterait le ravitaillement, et, d'autre part, de l'excellente main-d'œuvre qu'il serait possible de trouver sur place. »

Nous pouvons annoncer que tout est prévu pour qu'au printemps de 1928, M. Thureau-Dangin puisse mettre ce projet à exécution.

Kebir ha-'izzim. — Ce terme apparaît dans *1 Samuel*, xix, 13 et 16, à propos du subterfuge par lequel Mical favorisa la fuite de son mari, David. Elle met dans le lit, à la place de ce dernier, une idole familière (*teraphim*), puis au chevet du lit le *kebir ha-'izzim* et jette un drap sur le tout. Cette masse informe devait faire croire aux envoyés de Saül que David, malade, gardait le lit et était incapable de se rendre aux appels du roi. On a supposé que le *kebir ha-'izzim* était une peau de chèvre, ou un oreiller ou encore un de ces filets, destinés à arrêter les mouches⁽¹⁾, qu'on fabriquait en poil de chèvre.

Ces explications ont le défaut commun

(1) Sur l'usage de tels filets, voir l'article de CLERMONT-GANNAUD, *Mouches et filets*, dans *Recueil archéol. orient.*, I, p. 75, auquel on peut ajouter le *serapeion* de *Judith*, z, 21.

de ne pas expliquer en quelle relation le *kebir ha-'izzim* se tenait avec l'idole dite *teraphim*. Celle-ci faisait l'office de mannequin ; mais la supercherie eût été trop vite démasquée si la tête du mannequin n'avait pas été dissimulée et, à cet effet, le plus naturel était de la coiffer d'un bonnet.

Peut-on rendre compte du *kebir ha-'izzim* dans cette acception ? Parfaitement. Un des sens de la racine *zza* est « tisser » ; le déterminatif *ha-'izzim* indique que la matière employée est le poil de chèvre. Le *kebir ha-'izzim* peut donc très bien être un bonnet de poil de chèvre.

L'usage d'une telle coiffure remonte à une très haute époque, comme l'attestent certaines statues de Goudéa. Ce personnage s'est souvent fait représenter la tête rasée comme il convient à un aussi pieux personnage dont les actes vérifiaient constamment le nom qu'il portait (Goudéa = évoquant son Dieu). Parfois, cependant, il a revêtu son chef rasé d'une coiffure qu'on qualifie à tort de turban et qui est, en réalité, un bonnet dont les boucles attestent qu'il est fait de poil, probablement de chèvre.

R. D.

Le culte de Vénus chez les Arabes au I^{er} siècle. — Les renseignements qui nous sont transmis sur le paganisme des Arabes à l'époque romaine sont si peu nombreux que toute indication nouvelle doit être la bienvenue. La grande litanie d'Isis que nous a conservée un papyrus du I^{er} siècle de notre ère, identifie la déesse égyptienne, on s'en souviendra, avec toute une série de divinités étrangères. En Phénicie elle est Astarté, à

Hierapolis Atargatis, à Suse Nanais, en Perse Anahis. On l'appelle aussi *iv tē Astarte mykalytē* (*). Les commentateurs de cette curieuse litanie ne paraissent pas s'être demandé qui était cette « grande déesse ». La réponse nous est fournie par deux textes postérieurs à Mahomet, mais qu'on peut, néanmoins, rapprocher sans hésitation, croyons-nous, de notre papyrus, plus ancien de sept siècles. La formule d'abjuration imposée par l'Église grecque aux Musulmans (**) dit que les Arabes adorent Aphrodite *iv xavz iv Aφροδιτιαν / xi ap onomazeta*

iv tē mykalytē, et Jean Damascène, dont ce passage remonte certainement à la même source que la Formule, dit pareillement que les Arabes sacrifient *tē ierogon ierip kai tē 'Aφροδιτε, hē dē xēōp var / aōte onomazousin* (†). Le culte de la planète Vénus (*Al-'Uzza*) dans le paganisme arabe est bien connu (‡) ; et d'autre part, nous savons qu'Isis était parfois assimilée à cet astre divinisé (§). Tout concorde donc à faire admettre que déjà au début de notre ère les habitants de l'Arabie ou les Nomades du désert Syrien vénéraient la planète Vénus sous le nom de *Kabir*, « la Grande ».

FRANZ COMST.

* LAFAYE, *Revue de philologie*, XL, 1910, p. 69 et 77.

(*) Cf. MOSTET, *Revue de l'hist. des religions*, t. IV, 1 p. 10, l. 23 et la note.

§ Cf. DAMASCÈNE, *De Haeres*, I, 111 (Migne, P. G. XCIV, 764).

† WELLMANSEN, *Reste Arab. Heidentums* 1897, p. 41. NOLDEKE dans HASTINGS, *Encycl. of Religion*, p. 600.

‡ BOLL, *Sphaera*, p. 213 n. 3, 476.

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL
ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

TOME VIII

Avec de nombreuses figures et 95 planches hors texte



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (1^{er})

1927

La direction de la Revue Syria est assurée par MM. **René Dussaud**, membre de l'Institut, Conservateur adjoint des Musées Nationaux, **Gaston Migeon**, Directeur honoraire des Musées Nationaux, et **René Dussaud**, membre de l'Institut, Conservateur adjoint des Musées Nationaux.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME HUITIÈME

I. — ARTICLES.

	Page
A. BARROIS (le R. P.), voir B. CARRIÈRE.	
RENE LA SAT, Les triptém rosière du Sindjar au nom de Trajan	53
B. CARRIÈRE et A. BARROIS (des RR. PP.) Fouilles de l'école archéologique française de Jérusalem, effectuées à Neirab du 24 septembre au 8 novembre 1926	126, 201
G. CHATELAIN (D ^r), Idoles en pierre provenant de l'Asie Mineure	193
FRANZ LUMBERT, Deux ames d'amphores rhodiennes trouvées à Suse	49
— Deux autels de Phénicie	103
— Les Syriens en Espagne et les Adonès à Séville	330
ÉDOUARD GUQ, La condition juridique de la Syrie-Syrie au temps de Ptolémée V Épiphanes.	143
DUORME (le R. P.), La plus ancienne histoire d'Alep	6
— Note sur les tablettes de Neirab.	213
MARIE-CLAUDE DU BARD, La cinquième campagne des fouilles de Byblos (mars-juin 1926)	93
RENE DISSAULT, Note additionnelle aux rapports de MM. Danaud et Pillet	113
— Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie vers 2000 avant notre ère	216
— La mission du peintre Jean Ch. Duval en Syrie (1924)	218
CAMILLE ENLART, Deux inscriptions françaises trouvées à Chypre	234
ALBERT GABRIEL, Kuse el-Hur	234
FRÉDÉRIC HROZNY, Rapport préliminaire sur les fouilles tchécoslovaques de Kul-lépé (1925)	1
MEASSIL DE BUISSON, comte de L., Les ruines d'el-Mishrifé au nord-est de Homs Émèse (2 ^e article)	13
— L'ancienne Qatna ou les ruines d'el-Mishrifé au N.-E. de Homs Émèse. Deuxième campagne de fouilles (1927,	277
PIERRE MONTEY, Un Égyptien, roi de Byblos, sous la XII ^e dynastie. Étude sur deux scarabées de la collection de Clercq	85

	Pages
E. PASSEWARD, La Station chelléenne du Khilalé, près Latakia	168
— Le Chelossien en France, en Égypte et en Syrie	172
MAURICE PILLET, Le Temple de Byblos	165
POIDENARD (le R. P.), Les routes anciennes en Haute-Djézireh	17
EDMOND POTIER, Note complémentaire sur le piston de Qabkh (Zaqû) Syria, VII, p. 207)	173
LOUIS SPILHAUS, Les Tépés hittites en Syrie du Nord	12
— Un bronze hittite	16
VIVIENNE (le Commandant), Comment fut transporté le Vase d'Amathonte	213

II — COMPTES RENDUS

NOEL AIMÉ-GIRON, Trois ostraca raméens d'Épiphaurins.	82
W. F. ALBRIGHT, The Evolution of the West Semitic divinity 'Aša-Ašat-Atta (R. D.)	70
— The administrative divisions of Israel and Judah (R. D.).	76
VICTOR BÉHARD, Le nom des Phéniciens (R. D.).	183
— Les Phéniciens et l'Odyssée (R. D.).	184
BEAUFILLY, Carte dressée par le Service géographique de l'armée	274
ED. BRINKENRIEDER, Les F. L. des grecs et des arabes des F. L.	81
HENRI BORDREAU, Voyageurs d'Orient (R. D.).	78
British Museum Quarterly, 1927)	274
A. J. BUTLER, Islamic Pottery (S. Flury).	268
Cambridge Ancient History, III et IV (R. D.).	175
JEAN CHARDONNEAU, Trois armes d'apparat du palais de Malhia (Crète) (R. D.).	181
CONTREAU, voir Fougères.	
K. A. C. CRAWFELL, The Works of Sultan Babur al-Bunduqduri in Egypt (Gaston Migeon)	77
— The evolution of the minaret (R. D.).	273
FRANZ CUMONT, Le sage Héraclès au phylacque des Ases	82
— Fouilles de Doura-Europos (1922-1923) (R. D.).	276
PAUL DUBOIS, Le Livre de Job (R. D.).	259
CHARLES DIZEN, Manuel d'art byzantin (R. D.).	73
RENÉ DESMAIS, Topographie historique de la Syrie antique et médiévale (Edmond Potier)	357
JEAN EBERSOLT, La miniature byzantine	74
C. ENLART, Les Églises à coupes d'Aquila et de Chypre	83
ESSAD NASSOUR, Antiquités assyro-babyloniennes	68
— Statue d'An d'el de Mari, vers 2225 av. J. C. (R. D.)	272
G. FOUGÈRES, G. CONTREAU, R. CRAWFELL, P. JOUQUET, J. LESQUENA, Les premières civilisations (M. Bulten).	66

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
JAMES GEORGE FRAZER (sir), <i>Alys et Osiris (R. D.)</i>	22
JEAN GAGÉ, <i>Deux dieux cavaliers d'Asie Mineure (R. D.)</i>	272
A. H. GARDINER, <i>Egyptian Grammar (G. Ori.)</i>	245
GIRON, voir Aimé-Giron.	
EINAR GJERNSTAD, <i>Studies on prehistoric Cyprus (R. D.)</i>	176
— <i>The Stone age in Cyprus</i>	176
HUGO GRESSMANN, <i>Altorientales Text- und Bilder zum Alten Testament (R. D.)</i>	256
R. GROLSACK, voir Fougères	
PAUL EMILE GUIGUES, <i>Étude de la chronologie à l'usage du philologue (R. D.)</i>	181
L. HANFELL, <i>Syrien und sein Libanon</i>	178
LOUIS HALPHEN, <i>Les Barbares</i>	361
GUILLAUME DE JERUSALEM, <i>Les Églises impériales de Cappadoce (R. D.)</i>	75
— <i>Le calice d'Antioche (R. D.)</i>	170
P. JACQUET, <i>L'impérialisme sassanide et l'hellénisation de l'Orient</i>	214
— Voir Fougères.	
JOACHIM KAUBERT, <i>Syrische Territorien in hellenistischer Zeit (R. D.)</i>	263
A. KAMMERER, <i>Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie. Le royaume d'Aksoum et ses voisins d'Arabie et de Meroë (Louis Delaporte)</i>	19
H. LAURENS, <i>L'Islam (R. D.)</i>	76
LEBQUHN, voir Fougères.	
G. LEVI DELLA VICA, <i>L'Iscrizione di Scopium e delle Epigrafi (F. G. et R. D.)</i>	205
LICHNERSKI, <i>Zu den phönizischen Inschriften von Byblos (R. D.)</i>	364
A. MALLON, <i>Grammaire syriaque (Ori.)</i>	188
GASTON MICHON, <i>Musée et bibliothèque Muséum d'Alsace, peuples et civilisations (R. D.)</i>	141
LEO MUNKRET DE VILLARD, <i>Les monuments grecs de Solong, Hebré et Gabré (R. D.)</i>	150
PIERRE MONTEY, <i>Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et des Beaux-Arts (R. D.)</i>	81
JACQUES DE MORGAN, <i>La Préhistoire orientale. T. II. L'Égypte et l'Afrique du Nord (R. D.)</i>	152
RENI MOUTEROT, <i>Sur l'histoire des inscriptions grecques et latines de la Syrie</i>	82
— <i>Deux cavaliers de la région d'Alep (F. G.)</i>	273
ARDIS MUSE, <i>The Northern Hagar. A Topographical Itinerary (R. D.)</i>	244
— <i>Arabia deserta. A Topographical Itinerary (R. D.)</i>	185
ERICH PETERSON, <i>Eis Théos (F. G.)</i>	72
SEBASTIEN ROMEVALLÉ, <i>Note sur le texte phénicien de la Bible publiée par M. P. E. Guignot (R. D.)</i>	180
Service géographique de l'armée, voir Beyrouth.	
LOUIS SPILZERS, <i>Les oris de l'Asie antérieure ancienne (R. D.)</i>	254
CARL SYE KÉNAGEL, <i>Der Adschlam</i>	69
PETER THOMSEN, <i>Die Palästina-Literatur, IV.</i>	143
<i>Vorgeschichtliches Jahrbuch, II</i>	271
R. WEILL, <i>Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne (G. Contamin)</i>	353

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

La patrie de Séleucus de Séleucie (Fa. CUMONT), p. 83. — Soldats syriens dans l'armée romaine de Cyrénaïque (Fa. CUMONT). — Les fouilles archéologiques en Palestine : Beisan, Megiddo, Sichem (Balatah), Tell Djemmeh, p. 187. — Rapport de M. Virolette sur les découvertes en Syrie au cours de l'année 1925-1926, p. 188. — Nouveau milliaire au nord de Beyrouth, p. 188. — Les chevaux de Cilicie et les chars égyptiens au temps de Salomon, p. 189. — Les fouilles de Mishrifé, p. 189. — Exploration archéologique de Tell Ahmar et d'Arslan Tash, par M. Thureau-Dangin, p. 366. — Kebir ha-'izzim (R. D.), p. 367. — Le culte de Vénus chez les Arabes au 1^{er} siècle (FRANZ CUMONT), p. 368.

	Pages
Nécrologie : CLÉMENT HUANT, par R. D.	191
CAMILLE ENLART, par R. D.	192
HENRI HUBERT, par R. D.	275
TABLE DES MATIÈRES	369

Errata :

Page 170, ligne 16, lire : ... les caractères du paléolithique inférieur, chelléen, etc...

Page 170, ligne 17, lire : il existe même quelques pièces semblables aux instruments ..., etc...

A la page 270 le numérotage « ix^e » et « xi^e » siècle a été interverti. Il faut lire : Mais on ne saurait accepter « les conclusions que l'auteur en tire au sujet de l'origine du lustre au ix^e siècle ... les bazars céramiques dans les villes persanes n'étaient guère imposants dans la première moitié du xi^e siècle. »

PLANCHE XL : ces pièces sont réduites de $\frac{1}{3}$.

— XLI : — — de $\frac{1}{2}$.

— XLII : — — de $\frac{1}{3}$.

Ibid. : la figure 1 doit être placée au n° 3 et réciproquement.

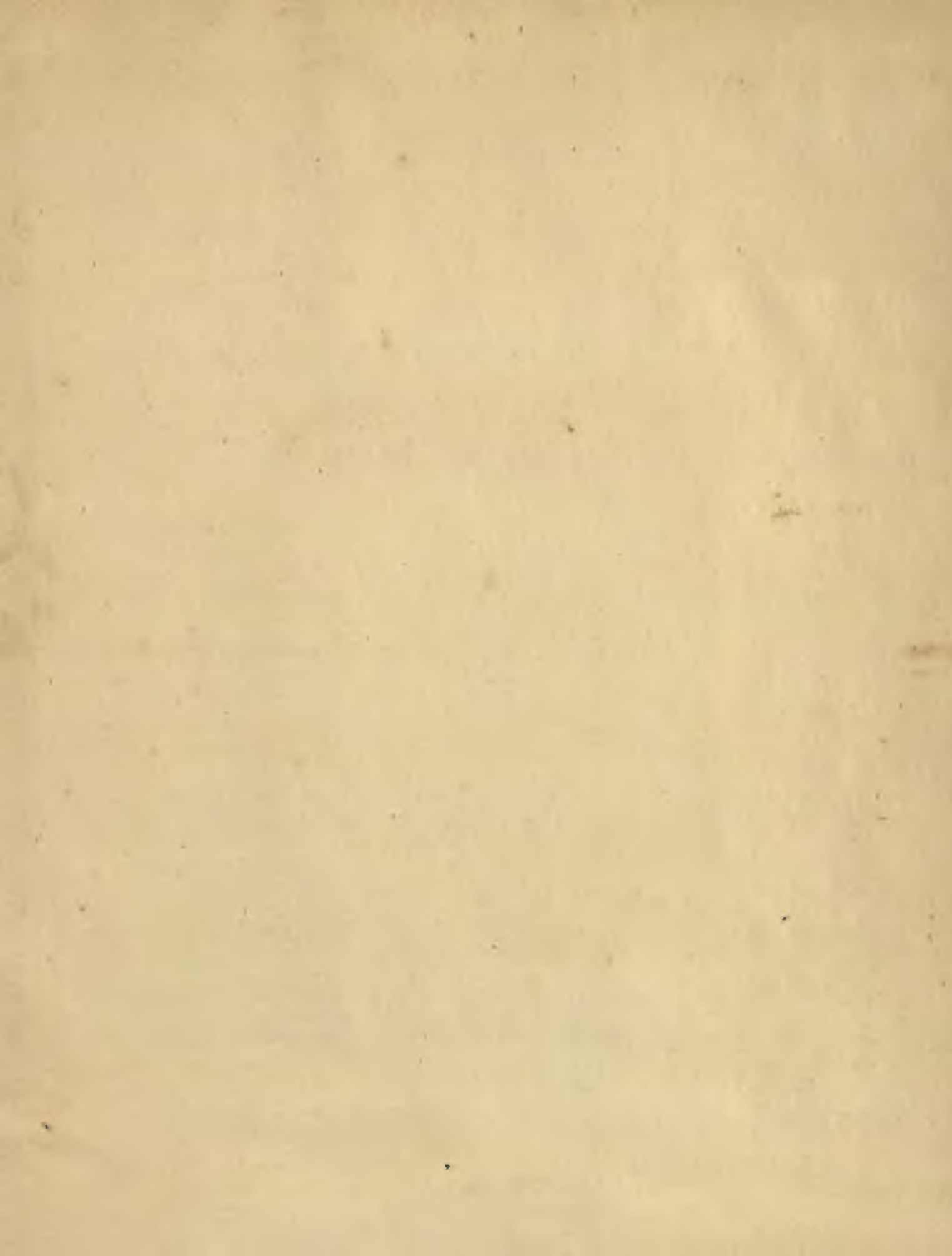
PLANCHE XLIII : ces pièces sont réduites de $\frac{1}{2}$.

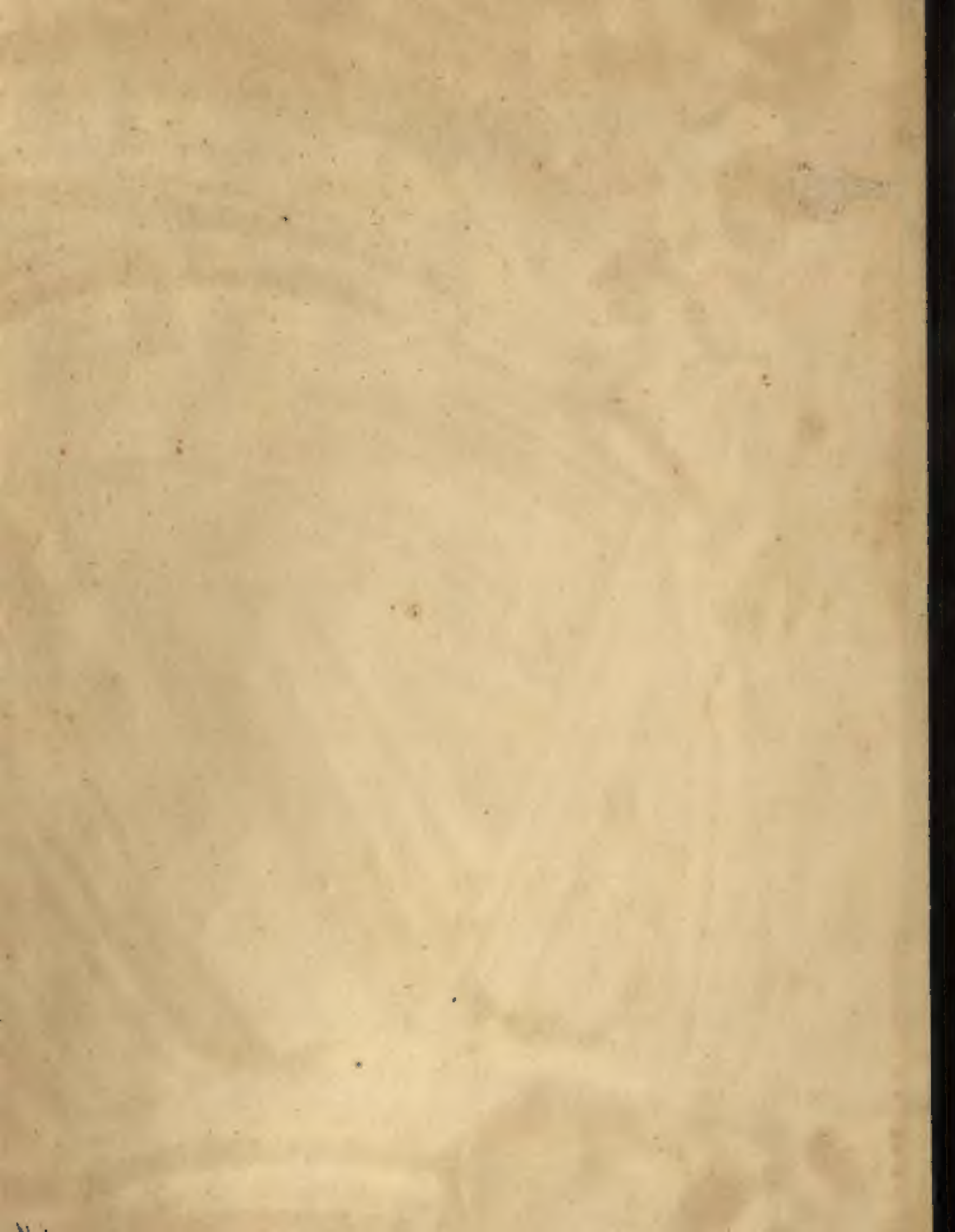


Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

6323-25. — Tours, Imprimerie ARBAULT et C^{ie}.

(385) 102
T





Central Archaeological Library,
NEW DELHI.

34297

Call No. 705/ Syr.

Author—

Title— Syria. Tome - VIII

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

S. 8-14B, N. DELHI.